Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/nouvellessoire06tach

12492 Ph. Landry
789
83
I

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

" Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées."

CHARLES NODIER.

SIXIEME VOLUME

184481.
S. 10. 23.

MONTRÉAL
TYPOGRAPHIE IMPRIMERIE GÉNÉRALE
1887

AP
21
N8
v.6

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

FONDÉ LE 1ER JANVIER 1882, ET PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. LOUIS-H. TACHÉ

Droits de reproduction réservés

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

SONNET

Eté, chaleur, rayons, doux rêves envolés,
Aux jours mornes et froids vos charmes ont fait place ;
La rafale, en hurlant, dans l'air obscurci passe ;
Est-ce bien le soleil cet astre aux feux voilés ?

Murmures et parfums qui flottaient dans l'espace,
Nids qu'un bonheur paisible avait jadis peuplés,
Voix des ruisseaux, prés verts par les fleurs étoilés,
Novembre a tout flétri de son souffle de glace.

Mais tu peux faire rage, hiver, triste saison ;
Malgré toi, dans ton sein, toute une floraison
Sous l'œil de la beauté s'épanouit encore.

Le ciel peut s'assombrir et les climats changer,
Partout, toujours, l'amant trouvera l'oranger
Pour en orner le front de celle qu'il adore.

ERNEST MARCEAU.

Ottawa, novembre 1886.

ANTICOSTI

— OU L'ISLE DE L'ASSOMPTION. —

"Je lui donnai les nuages pour vêtements
"Et pour langes d'épais brouillards."
Le livre de Job. Cap. XXXVII.

PROLOGUE.

Il y a trois siècles et demi, sur une île inconnue, une scène touchante de simplicité et de grandeur s'accomplissait au nom de Dieu et de la France. Agenouillés sur le rivage, des hommes priaient, pendant qu'à quelques pas, sur une petite élévation, un prêtre offrait le Saint Sacrifice. Une large pierre était l'autel ; les assistants murmuraient une action de grâces au ciel ; la mer chantait un hymne à l'Eternel.

Au large, bercé par la houle, un léger navire était à l'ancre. A son mât flottait fièrement le drapeau fleurdelisé, jadis emblème séculaire de la souveraineté de la France. Une barque attendait à la grève, qui devait ramener l'équipage à bord.

Ce navire était celui de Jacques-Cartier qui apportait à un pays né d'hier le progrès et la civilisation ; ces hommes étaient de hardis navigateurs, enfants de la plus grande nation qui fut jamais sous le ciel, et qui portaient sur les mers la gloire de son nom ; ce prêtre était l'apôtre du Christ, l'homme du dévouement, de l'abnégation et de la charité, à la recherche de nouveaux peuples à évangéliser.

Le découvreur du Canada remontait pour la deuxième fois le cours du St-Laurent et prenait possession de terres nouvelles. On était au 15 août 1535, jour de la fête de l'Assomption, et l'ile fut baptisée de ce nom sous lequel la désignent en général les navigateurs du XVIme siècle. Plus tard, elle prit celui d'Anticosti, qu'elle a gardé depuis.

Quelques étymologistes attribuent à ce mot une origine espagnole, (antè, en face,—costa, la côte,) et prétendent qu'elle fut ainsi nommée par les Espagnols qui faisaient la pêche sur les côtes du Labrador : mais il est bien plus vraisemblable de croire que *Anticosti* est dérivé de *Natiscotec*, employé par Hakluyt, et qui se rapproche beaucoup de *Natascouel*, mot sauvage signifiant : *où l'on prend l'ours*, d'après lequel les Montagnais désignaient Anticosti.

Etrange est cette île, jetée au cœur du golfe comme une sentinelle chargée d'indiquer leur route aux passants de la mer. Considérable par son étendue, belle de toute la sauvage beauté d'une nature vierge encore, mystérieuse par son isolement, sombre par ses naufrages, poétique par son histoire et ses légendes, Anticosti apparaît à la fois comme un lieu de désolation et comme une terre bénie.

Sur ces collines qui ondulent au-dessus des flots et qu'une épaisse forêt couvre d'un manteau de verdure, sur ces bords riants et ces élévations en pente douce, sur ces plaines couvertes de foins enivrants d'âpres senteurs, Dieu a jeté l'abandon et la stérilité. Le vent de la solitude y souffle depuis des siècles, et l'île est aujourd'hui presqu'aussi déserte qu'aux jours où les Normands, les Bretons et les Basques, ces indomptables aventurieurs des anciens jours, fréquentaient les premiers les eaux du St-Laurent.

Seuls quelques pêcheurs et navigateurs s'y sont établis. Ils y vivent misérablement, et pourtant ils aiment cette terre, comme d'autres plus favorisés du soleil et de la fécondité de la végétation, aiment la leur. Chose étrange et sublime que Dieu ait placé dans tous les cœurs, à côté de l'amour de la famille, l'amour du sol, qui n'est autre que l'amour de la patrie.

Les marins que les vents et les tempêtes poussent sur Anticosti marchent à une mort à peu près certaine. Les côtes en sont bordées d'une ceinture presqu'infranchissable de récifs à

fleur d'eau sur lesquels les navires se brisent fatalement. Il n'y a pas un espace d'un demi-mille, qui n'ait été le théâtre de quelque naufrage, et chaque année ajoute considérablement aux sinistres annales du passé.

Il est pour Anticosti de rares jours de soleil, où la nature s'épanouit sous une haleine fécondante, où l'oiseau chante dans les bois, où la mer vient mourir au rivage et redit l'éternelle romance du flot apaisé. Il est des jours où cette île rayonne, comme l'Eldorado rêvé par les poètes : et pourtant, ce n'est là qu'un immense tombeau, généralement perdu dans les brouillards, où des naufragés de toutes les nations reposent en attendant l'heure de la Résurrection.

Plus souvent la tempête se déchaîne, plus souvent les brumes et les pluies l'enveloppent. Car presque chaque jour est l'anniversaire de quelque grand désastre. Le ciel alors se tend de noir : de lourds nuages, poussés par le vent, courent à ras de terre : les vagues, soulevées violemment, se heurtent avec des sanglots et vont se briser sur les grèves blanches d'écume, le tonnerre gronde, sourdement étouffé par la grande voix des flots; les éclairs sillonnent l'air en tous sens. C'est le service funéraire, le libera chanté par la mer à la mémoire des naufragés.

La mort, cette grande pourvoyeuse, qui garde si bien ses mystères et qui répand si vite l'oubli sur sa proie, qui ne se lasse jamais de frapper, semble affectionner tout particulièrement cette portion du globe. Isolée au sein des eaux, le plus souvent perdue dans les brouillards, amante de l'ouragan, Anticosti est le digne séjour des trépassés. Rarement des voix humaines viennent troubler le calme qui y règne, à moins que ce ne soit le chant de mort de nouvelles victimes qui plane au-dessus des vents, ou qui monte à travers le bruit des vagues déferlant sur le sable. Dans les nuits noires, alors que tout s'efface sous le ciel, les morts doivent se lever et parcourir la grève, rafraîchissant leurs os aux baisers de l'ora-

ge, évoquant du fond de la nuit le souvenir de leur agonie, et disant d'une voix sépulchrale et âpre les souffrances endurées à leurs derniers moments.

La tombe ne rend guère les secrets que Dieu lui confie : aussi, à part les récits et les légendes qui sont parvenues jusqu'à nous, combien de scènes émouvantes nous ignorons, que de drames saisissants dont nous n'entendrons jamais parler !

Pour moi qui m'étais attaché à ce coin de terre par la lecture de ses naufrages, par l'étrangeté de son site, par le cachet mystérieux qui entoure tout ce qui s'y rapporte, j'ai voulu connaître Anticosti.

J'ai remonté le cours des temps et demandé à l'histoire le rôle que cette île a joué dans le passé ;

J'ai parcouru les annales de mon pays à la recherche des légendes laissées par ceux qui nous ont précédés dans la vie :

J'ai interrogé les personnes qui ont visité l'île, et celles qui ont chassé dans ses forêts ou pêché sur ses côtes :

Dans mes voyages du bas du fleuve, pendant que nous filions hardiment sous le vent et aux heures d'étape, je me suis fait raconter par les marins les récits qui se rattachent à Anticosti :

Et maintenant que j'ai pu recueillir assez de renseignements et de matériaux pour former une étude que je crois intéressante, je viens livrer au public cet humble fruit de mes labeurs, heureux s'il peut trouver quelque charme à la lecture de ces pages.

I.—Histoire.

Anticosti fut découverte, le 15 août 1535 par Jacques-Cartier, lors de son second voyage au Canada.

La première mention qui en soit faite est dans le routier du pilote Jean Alphonse qui la décrit en ces termes :

" L'Ile de l'Ascension * est une bonne île, et une terre plaine, " sans aucunes montagnes, assise sur des rochers blancs et " d'albâtre, toute couverte d'arbres jusqu'au bord de la mer. " Et il s'y trouve de toutes espèces d'arbres que l'on trouve en " France, et on y voit des bêtes sauvages comme ours, loup-" cerviers, et porc-épics."

Dans sa cosmographie, le célèbre Dr Peter Heylin dit que, vers 1660, l'île était habitée par une tribu de Sauvages dont la bonté et l'amitié se manifestaient envers tous les marins qui faisaient escale dans les baies d'Anticosti.

Le 16 mars 1680, Louis XIV concéda au sieur Louis Joliet la seignerie de l'île en récompense de ses services et de la découverte du Mississipi et de l'Illinois. Joliet s'y établit et y bâtit sur la pointe ouest, un fort dont il est fait mention dans une mappe du St Laurent publiée dans l'histoire du Canada de La Hontan. Charlevoix dit que Joliet eût préféré la plus petite seigneurie de France à cet immense fief improductif.

S'il faut en croire La Hontan, Joliet aurait été fait prisonnier par la flotte du général Phipps en 1690, et plus tard échangé pour des officiers, prisonniers des Français.

Par proclamation royale en date du 7 octobre 1763, réglant les limites des terres du Canada, Anticosti, qui était jusque là partie de la Nouvelle-Ecosse, fut placée sous l'inspection du gouvernement de Terreneuve.

---

* Pendant un certain temps, on s'est servi, par erreur de ce nom, pour désigner l'île de l'Assomption.

L'acte impérial 14 Geo. 3. cap 83, de 1774, annexa l'île à la province de Québec. En 1791 le Canada fut divisé en deux provinces, et Anticosti devint partie du Bas-Canada. En 1809, l'île fut réannexée à Terreneuve, pour revenir au Bas-Canada en 1823.

Aujourd'hui, Anticosti fait partie de la province de Québec, et pour les fins judiciaires et autres relève du district de Chicoutimi. Un particulier, M. Stockwell de Québec, en a fait l'acquisition dernièrement et cherche à trouver sur le marché anglais des capitaux pour en faire faire l'exploitation. Il est douteux qu'il réussisse, tant à cause de la stérilité de cette île que des difficultés que présentent les communications pendant les mois d'hiver surtout.

II.—Topographie.

Anticosti est située à trente-cinq milles de la côte nord, vis-à-vis Mingan, et divise le golfe en deux chenaux. Elle git entre le 49o et le 50o degré de latitude, et le 62o et le 65o degré de longitude ouest. Sa superficie contient 2,460,000 âcres de terre, et l'île possède plus de 300 milles de côte. Elle atteint une longueur de quarante lieues, tandis que sa plus grande largeur ne dépasse pas quarante milles.

L'île est bordée d'une ceinture de récifs qui la rendent presqu'inaccessible. Ces récifs s'étendent à des distances de un, deux, et parfois trois milles dans la mer, et assèchent à marée basse. Ils sont formés de pierre à chaux argilleuse, dont l'île abonde, et couverts de gros cailloux polis par le lèchement continuel des vagues. Leur côté extérieur forme des précipices dont la hauteur varie de vingt à cent pieds : rarement ils s'inclinent en pente, ce qui fait que du large on ne peut constater leur proximité, car le sondage ne saurait prévenir les marins du danger. Les récifs suivent les courbes et les sinuosités de la côte. Depuis la pointe ouest, ils s'avancent dans la mer jusqu'au côté sud de la rivière Ste-Marie où l'eau profonde atteint le rivage.

Il n'y a guère que quelques petites baies où les chaloupes peuvent prendre terre, et les deux seuls endroits qui offrent un sûr abri contre tous les vents aux navires un peu considérables, sont la baie Gamache et la baie aux Renards, situées aux extrémités nord-est et sud-ouest de l'île. L'idée d'ouvrir un chemin droit entre ces deux baies a déjà été discutée, et la surface unie d'Anticosti, sur cette ligne, rend l'exécution de ce projet très possible.

Les cours d'eaux que l'on rencontre le long de la côte sont nombreux. Tous les 5 ou 6 milles il y a quelque petite rivière ou quelque grand ruisseau qui suffirait à créer d'excellents pouvoirs d'eau. Il y a même nombre de chûtes très avantageuses pour cela. Il y a sur l'île une foule d'étangs et de petits lacs, souvent en réalité des lagunes ou des bourbiers. La marée les atteint et l'eau de mer se mêle à l'eau douce qui s'y trouve.

La côte nord forme une succession de petites montagnes dont la hauteur varie de deux cents à cinq cents pieds, et dont les sommets sont séparés par des dépressions de terrain. Ces montagnes s'élèvent abruptes à partir du rivage, et atteignent leur point culminant à environ un mille et quart de la côte. A partir de là, elles diminuent peu à peu en descendant vers le sud, et bientôt ne présentent plus que des vallées et des collines dont les ondulations offrent un coup d'œil agréable et pittoresque.

Presque partout la côte nord est coupée à pic par des falaises au pied desquelles se brisent les houles du large. L'abord en est excessivement difficile, souvent impossible.

La partie sud de l'île est généralement basse. Le point le plus élevé est à l'embouchure de la rivière Jupiter, où les falaises atteignent quatre-vingt à cent pieds du côté est, et cent cinquante pieds du coté ouest. Ailleurs le sol ne domine la mer que d'une vingtaine ou d'une trentaine de pieds.

Depuis la pointe sud-ouest jusqu'à l'extémité ouest de l'île

les collines sont plus élevées que dans l'est. Elles montent graduellement à partir du rivage sur une distance de un à trois milles, et elles ont une hauteur de cent cinquante à deux cent cinquante pieds. Il faut toutefois excepter des savannes et des plaines de cent à mille âcres de superficie, que se partagent une stérilité sans nom et des foins sauvages de quatre à six pieds de hauteur. La monotonie du paysage est interrompue par des bosquets et une infinité d'étangs et de petits lacs où les canards, les outardes et autres oiseaux marins se tiennent par bandes innombrables.

Quatre phares, avec des postes de secours, ont été érigés sur Anticosti, et des indicateurs ont été placés çà et là pour guider les naufragés et les égarés vers les endroits habités. De sorte que les malheureux que le golfe jette à la côte, ne courent plus autant que dans le passé le risque de périr par la faim ou le froid.

Le phare de la Pointe-aux-Bruyères, situé à l'extrémité est de l'île, consiste en une tour ronde, en pierre à chaux grisâtre, extraite dans l'île : elle a une élévation de 90 pieds. Une lumière blanche, fixe, y est installée à une hauteur de 110 pieds au-dessus du niveau de la mer, à marée haute, et peut être vue par un beau temps à 15 milles de distance. Ce phare contient un dépôt de provisions, et ses dépendances se composent d'une maison de refuge pour les naufragés, d'un magasin d'approvisionnements, d'une écurie, d'un hangar à l'huile, et de deux hangars servant de magasins, le tout en bois, peinturé en blanc.

Le phare de la pointe Sud-Ouest, de même forme et de même pierre, est élevé de 75 pieds. Il contient un appareil catoptrique, dont la lanterne, en métal à canon, contient un feu rotatif et blanc. Le dépôt de provisions et les dépendances sont les mêmes qu'au fort de la Pointe-aux-Bruyères.

Un autre phare, situé à la pointe Ouest, consiste en une tour ronde en pierre, avec façade en briques, de 109 pieds de

hauteur. Il possède un appareil dioptrique contenant cinq grandes lampes et produisant un feu fixe et blanc visible à 15 milles de distance. Durant les tempêtes de neige et les brumes, un canon d'alarme y est tiré toutes les heures.

Le quatrième phare, situé à la pointe Sud, ne date que de 1870. C'est une tour hexagone, peinturée en blanc, s'élevant à 75 pieds au-dessus des hautes marées. Une lanterne en fer produit un feu à éclats de vingt en vingt minutes, visible à une distance de quatorze à dix-huit milles, de tous les côtés de la mer. Un puissant sifflet d'alarme sonne dix secondes dans chaque minute, ce qui donne 50 secondes d'intervalle, pendant les brumes et tempêtes. Il peut être entendu à quinze milles, et dans les tempêtes et contre le vent, jusqu'à huit milles de distance.

Ces deux derniers phares possèdent aussi un dépôt de provisions et des dépendances.

Les phares sont allumés entre le 1er avril et le 20 décembre de chaque année.

Les courants autour de l'île sont très changeants et incertains ; ils sont la cause de bien des naufrages. Les marées ne s'élèvent que de 4 à 7 pieds de hauteur, excepté à l'époque des grandes mers, où elles atteignent des hauteurs considérables.

III.—Population.

Lors du dernier recensement, il y avait sur Anticosti cent dix-sept familles, et cent dix-sept maisons qui étaient leurs demeures. Douze maisons abandonnées complétaient les constructions de l'île. Dans ces chiffres sont compris les phares et postes de secours, et les gardiens qui les habitent. La population, qui forme un total de 676 personnes, hommes femmes et enfants, se compose de marins et de pêcheurs. Dieu, qui place toujours la joie à côté de la douleur, le soleil après l'orage, a sû donner aux habitants des froides régions

du nord des compensations à ce qui leur manque. La solitude, l'indépendance, l'espace, la chasse et la pêche, les drames de la mer, les échos des pays plus civilisés apportent tour à tour leurs distractions et leurs charmes à ces familles qui, habituées à se contenter de peu, savent mieux apprécier les consolations et les plaisirs que la Providence leur envoie.

IV.—Histoire naturelle.

Parmi les animaux sauvages qu'on trouve sur l'île, les ours sont les plus renommés, car c'est d'eux qu'Anticosti prend son nom. On leur fait une chasse sans merci, ce qui en diminue peu à peu le nombre et fait entrevoir l'époque prochaine où ils auront à peu près disparu de cette terre sur laquelle ils ont longtemps régné souverainement, dans une paix qui n'était troublée que par les guerres qu'ils se faisaient entre eux.

L'ours d'Anticosti est noir généralement, sauf quelques exceptions où sa couleur tire sur le jaune chocolat. Son pelage est lisse, long et brillant. Sa taille a une moyenne de quatre pieds et demi, bien qu'il s'en trouve de beaucoup plus grands. Il se nourrit de fruits, de glands et de racines : comme il nage très bien, il lui arrive à ses heures de faire la pêche et de manger le poisson qui lui est un mets très frugal.

L'ours vit seul dans les bois, fuit les bandes, et recherche les endroits où la forêt est la plus épaisse. Les cavités formées par le temps dans le tronc des arbres lui servent de domicile. Malgré sa nature prosaïque, il ne dédaigne pas de s'élever, en grimpant dans les arbres, jusqu'à une hauteur de 20 à 30 pieds.

Chaque printemps les ours de l'île se réunissent en grand nombre sur les grèves de la côte nord pour s'accoupler. Pendant plusieurs jours,—c'est la saison des amours, mais les ours ne sont obligés de faire comme personne,—ils se battent souvent entre eux jusqu'à mort et se disputent les champs de

bataille. Pendant ce temps, ils remplissent l'air de leurs cris dont le bruit, repercuté par les échos des bois, forme un concert dont peuvent jouir les marins jusqu'à une distance de six à huit milles au large.

Les banquises qui descendent des mers septentrionales portent quelquefois l'ours blanc, le féroce et vorace habitant des glaces éternelles du pôle boréal. Ce lointain visiteur a rarement été trouvé sur Antiscosti, mais quelques chasseurs racontent avoir eu la bonne fortune de le rencontrer sur leur chemin.

Richardson, dans un rapport d'exploration géologique, rapporte avoir vu plusieurs ours noirs. Un jour au pied d'une falaise, près de la baie de l'Observation, il en prit un pour une souche, mais il découvrit vite son erreur. L'ours était occupé à dévorer le corps d'un loup marin : rien ne put le déranger, ni les cris de Richardson, ni ses gestes pour attirer son attention. Quand son repas fut fini, l'impassible animal monta lestement la côte, pourtant très escarpée, et disparut sur le sommet, à environ cent pieds au-dessus de la mer.

La légende veut qu'il y ait eu sur Anticosti des bœufs, venus là à la suite de quelque naufrage et passés à l'état sauvage après un certain temps. On m'a raconté que, pendant l'hiver, ces animaux vivaient par bandes au fond des forêts, se nourrissant de branches et de racines. Dès les premiers dégels, au printemps, ils descendaient vers la côte sud et s'en allaient paître dans les vastes plaines où poussent les foins sauvages. Rien de beau comme le spectacle que présentaient ces grands animaux blancs et roux, parcourant au galop les collines et les vallées qui séparent les montagnes du nord et les grèves du sud. Le trajet se faisait en quatre à cinq heures, et comme ils étaient affaiblis par les longues privations de l'hiver, quelques-uns tombaient d'épuisement. Les autres s'arrêtaient pour les flairer et reprenaient leur course vertigineuse jusqu'à ce qu'ils eussent atteint leur but.

Ces récits, très fantaisistes, je crois, n'en prêtent pas moins une poésie étrange à ces lieux que beaucoup de touristes visitent de nos jours.

Le renard rouge, le renard noir, la loutre, le renard argenté et la marte fournissent chaque année une chasse abondante : leurs pelleteries sont troquées pour des provisions de chasse et de bouche.

Les rivages d'Anticosti sont fréquentés par les phoques et les veaux marins qui viennent, avec les glaces du nord, dans cette partie du golfe. Ceux qui les tuent en tirent un excellent profit : il n'y a guère que les Sauvages de Mingan qui leur fassent la chasse. Ils les trouvent dans les baies et dans les endroits abrités, autour de l'île, et les tuent par milliers.

Richardson raconte qu'il lui est arrivé souvent de trouver, endormis sur le sable, des veaux marins que ses hommes tiraient au fusil ou assommaient à coup de massue ou de marteau.

La baleine et la morue existent en assez grand nombre dans ces parages. Le hareng, le saumon, l'anguille et la truite abondent dans les rivières de l'île où l'on ne s'occupe guère de les pêcher.

On trouve sur Anticosti un grand nombre d'oiseaux marins, entre autres l'outarde, l'oie sauvage, les canards noir et gris, la sarcelle, la poule d'eau. Ils y viennent avec le printemps, et, à l'automne, vont chercher vers le midi des lieux plus propices à leurs amours. C'est un fait reconnu par les naturalistes que les saisons influent beaucoup sur les organes des oiseaux et que le besoin de féconder, autant que la recherche d'une nourriture plus facile à trouver, est la cause de leurs migrations.

Anticosti contient des minerais dont on pourrait tirer parti, n'étaient-ce les difficultés d'exploitation et de transport. Les calcaires granulaires blanc jaunâtre s'y trouvent en abondance et peuvent fournir de grands blocs pour construction. On en

a déjà employé, pour la construction des phares à la pointe Sud-Ouest et à la Pointe-aux-Bruyères. On rencontre dans l'île des argiles gris-bleuâtre, dont se composent des falaises de soixante à soixante-dix pieds de hauteur : ces argiles sont souvent calcaires et contiennent de nombreux caillous.

La marne existe en grande abondance dans beaucoup de lacs et étangs auxquels elle fournit un lit d'un pied d'épaisseur. Quelquefois, à l'embouchure des rivières, elle s'étend assez loin dans la mer, entrainée qu'elle est par les courants.

La tourbe se trouve sur Anticosti en plus grande quantité que partout ailleurs en Canada. Elle est d'excellente qualité et couvre des plaines de plus de cent cinquante milles de superficie : ses couches ont une épaisseur qui varie de trois à dix pieds.

On prétend que l'île contient aussi d'excellentes carrières de marbre de grande valeur.

Le pin, l'épinette rouge, le hêtre et le bouleau existent dans les forêts de l'île. Les arbustes les plus communs sont le thé du Labrador, qui répand une odeur aromatique lorsque l'on brise ses feuilles veloutées ; un bouleau nain, à feuilles rondes ; la petite épinette noire qui se traîne sur les rochers et dont les feuilles infusées dans l'eau chaude, fournissent un breuvage préféré au thé par les habitants de l'île. On en fait aussi une bière meilleure que la bière d'épinette grise.

Les fruits poussent en abondance, entre autres les bleuets, les atocas de deux espèces, les mures rouges qui portent des fleurs cramoisies, les baies, et surtout la mure jaune, appelée *chicoté* par les Sauvages et les Français, et *bake apple* par les anglais. Il y a encore les groseilles rouges et violettes, les petites poires, et les framboises, mais en très petite quantité. (1)

(1) Nous empruntons ces détails à l'abbé Ferland.

V. Les champs de la mort.

Et comme je voyais bien des croix sans couronne,
Bien des fosses dont l'herbe était haute, où personne
Pour prier ne venait,
Une pitié me prit, une pitié profonde
De ces pauvres tombeaux delaissés, dont au monde
Nul ne se souvenait.

Faisons une courte visite aux endroits spécialement consacrés à la mort.

Tout près du phare de la Pointe-Ouest, est un humble cimetière, que l'on reconnaît plutôt à l'élevation des tertres qu'aux monuments funéraires qui y sont érigés. A peine quelques modestes croix et cinq à six planches et pierres tombales indiquent-elles l'endroit où, plus fortunés que d'autres, reposent les morts auxquels une main amie a accordé un dernier souvenir.

Sur une de ces planches, on lit ces mots, gravés avec la pointe d'un couteau :

Blanche Béliveau
10 ans : 1866.

C'est une pauvre enfant qu'une mort terrible a surprise au milieu de son sommeil. Elle s'était lassée à courir la forêt, pendant que son père travaillait à quelque distance, et s'était couchée au pied d'un arbre, sur un lit de mousse et de sapin. Le chant des oiseaux l'avait endormie et elle s'éveilla au milieu des flammes. Le bûcheron avait mis le feu à l'endroit où dormait, sans qu'il s'en doutât, son unique enfant, et ce ne fut que le lendemain, qu'il constata sa mort, en retrouvant parmi les cendres les os calcinés de la victime.

A côté de la petite Blanche, est enterrée une mère avec ses deux enfants. Pour épitaphe, on lit sur la pierre :

Alice Wright
Septembre : 22 ans : 1865.

Un naufrage l'avait jetée là. J'ai lu quelque part qu'elle était l'épouse d'un capitaine de navire qui n'échappa à la mort que pour recueillir les cadavres des siens, rejetés par l'océan, suprême ironie du destin. Le marin plaça lui-même la pierre sur la fosse qu'il avait creusée et remplie de ses mains : dernier devoir rendu à ses enfants, à celle qui avait été trois ans l'ange de son foyer.

Depuis, personne ne vient entretenir cette tombe.

En retraçant ces choses, les vers que Lamartine écrivait sur la tombe d'une inconnue, au souvenir de Graziella, me reviennent à la mémoire.

Elle a dormi vingt ans dans sa couche d'argile
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile !
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
Couvre seul maintenant de son ombre ces bords.

Un arbuste épineux à la pâle verdure
Est le seul monument que lui fit la nature.
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage....

. . . . . .

Une fleur au printemps, comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux ; mais le vent qui l'assiège
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie avant qu'elle ait charmé de cœur.
En ces lieux désolés, nul ne songe et ne prie !...
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
Se pose pour chanter sur le rameau qui plie.
Dis-moi, fleur que la vie a fait sitôt flétrir
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir ?...

Sur une croix de bois peint, un mot, à demi effacé par le temps, attire le regard :

ADIEU

Et c'est tout. Celui qui l'écrivit a gardé le secret renfermé dans ces cinq lettres. Il est des douleurs que l'on croirait profaner en les livrant à la pitié des passants. C'en était une sans doute : elle appartient à la tombe.

Non loin du cimetière, un bosquet, rempli de chant d'oiseaux et de bruits d'ailes, interrompt la monotonie de la plaine. Dans les ramures, le vent berce les nids. C'est la vie à côté de la mort, la joie à côté des pleurs, l'espérance à deux pas du tombeau.

*
* *

En arrière du phare de la Pointe Sud-Ouest, sur un plateau couvert de foins sauvages, parsemé de fosses dont la terre nourrit quelques fleurs des champs, un marbre élégant fixe l'attention des visiteurs : il porte l'inscription suivante :

Erigé
à la mémoire de
EDOUARD POPE
décédé le
2 juillet 1871, à l'âge de 82 ans,
et de
Grâce, son épouse,
décédée le
10 juillet 1873, à l'âge de 80 ans.

Ils restent unis dans la mort.—II Sam., 1-25

La famille Pope est en charge du phare depuis nombre d'années. Ce sont de braves Ecossais qui ont réussi à acquérir une jolie fortune par la culture des légumes et la traite des pelleteries.

Là, tout près de leur tombeau de famille, sont couchés vingt-et-un naufragés de l'équipage d'un navire anglais, le "*George Channing*," jeté à la côte en 1830. Une seule fosse contient neuf cadavres.

A quelques pas se dresse une planche, avec ces lignes :

A
la mémoire de

DAVID CORMACK	GEORGE MILLER
décédés le	
22 décembre	23 décembre
à l'âge de	
25 ans,	51 ans,

Après avoir fait naufrage sur
" L'Ottawa " : Londres,
le 2 décembre 1835.

Erigé par les survivants de l'équipage.

Tout au fond du cimetière, j'aperçois deux croix semblables, faites de branches d'arbres, plantées sur le même tertre. Une femme les y a placées à la mémoire de ses deux enfants. Un seul y dort cependant : ils n'ont pas partagé leur couche funéraire, comme ils avaient partagé le même berceau. La mère, ne voulant pas être consolée, et cherchant dans le souvenir un aliment à sa douleur, les a réunis dans sa pensée en leur donnant à chacun un monument au même lieu.

L'absente est une petite fille de cinq ans. Un jour qu'elle jouait à la côte, le vent emporta au large l'embarcation où elle se trouvait. La tempête arriva, qui rendit toutes recherches impossibles. L'enfant fut-elle engloutie par les flots, ou poussée à la rive sud où des pêcheurs l'auraient pu recueillir ? A-t-elle péri de faim et de soif, ou fut-elle emportée à bord de quelque navire d'où on l'aurait aperçue en mer ? Nul n'a jamais pénétré ce mystère, nul le ne dira jamais.

Il y a encore des planches funéraires et des croix qui ne portent aucune inscription. Elles disent seulement qu'une dernière marque d'amour, de reconnaissance ou de pitié a été accordée à ceux qui dorment en ces endroits.

***

A quelques milles à l'ouest du cap Cormoran en suivant la côte, il est encore un lieu du dernier repos. Celui-ci n'a pas été fait par la main de l'homme : la nature l'a formé. C'est un tout petit coin de terre, situé dans un angle que fait le rocher, et le rivage en termine l'étendue. Le sol est de sable et de cailloux : pas un arbre n'y pousse : pas un monticule ne détruit l'uniformité de sa surface.

Pourtant bien des morts dorment là. L'Océan les y a mis, et ses vagues les ont recouverts en remuant les sables. Les oiseaux de mer s'y donnent rendez-vous, et vont s'abreuver dans les anfractuosités du rocher, qui leur garde un peu d'eau du ciel.

Aux jours de grands vents, les flots baignent la côte et déferlent jusqu'à la falaise. Les récifs en cet endroit sont plus traitres et plus nombreux qu'ailleurs. Durant les trois dernières années, onze naufrages y ont été enrégistrés. Le golfe et la grève se sont partagés les débris.

Peu de personne connaissent ces lieux. Ils ne sont accessibles que du côté de la mer : et les cadavres qui leur sont confiés seraient bientôt la proie des goëlands ou des corbeaux, si Dieu ne leur avait à la fois donné, leur tombeau et leur linceul.

*
* *

En faisant cette visite des tombeaux, on éprouve cette pitié de Théophile Gauthier, dans la *Comédie de la mort :*

Et comme je voyais bien des croix sans couronne,
Bien des fosses dont l'herbe était haute, ou personne
Pour prier ne venait,
Une pitié me prit, une pitié profonde
De ces pauvres tombeaux délaissés, dont au monde
Nul ne se souvenait.

Pour moi, je ne puis contempler ce spectacle sans me sentir

profondément ému. Ma pensée se reporte avec mélancolie sur ces pauvres travailleurs de la mer qui donnent toutes les énergies de leur vie et les affections de leur cœur à l'ingrate carrière du marin. Je les vois, à travers les tempêtes, les froids, les intempéries des saisons, le jour et la nuit, luttant avec courage, n'oubliant la souffrance que pour se défendre contre la mort, résistant à la mort, toujours béante devant eux, par une étrange fascination pour cette rude existence. Je songe à tous ceux d'entre eux qui sont partis de leurs maisons avec l'espoir du retour et qui ne revinrent jamais.

Ah ! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont ensevelis.
Combien ont disparu, dure et triste fortune,
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis.

Combien de patrons morts avec leur équipage !
L'ouragan de la vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle, il a tout dispersé sous les flots !
Nul ne saura jamais leur fin dans l'abîme plongés :
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée,
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots.

LOUIS-H. TACHÉ

(à continuer)

PETIT BOUQUET

Tu m'arrives tout parfumé
D'un autre ciel que je vénère.
Ami, qui t'a donc exhumé
De l'oubli, sombre cimetière ?

Mais non, l'oubli n'a pas sur toi
Jeté déjà son triste voile ;
Non, puisque tu reviens vers moi,
Me souriant comme une étoile.....

Tu me reviens dans un baiser
Dire tout bas : "Soyez fidèle" !
Et sitôt tu veux me laisser
Pour t'envoler, là-bas, près d'elle ?

Je ne veux pas te retenir,
Petit messager d'allégresse ;
Va, porte-lui mon souvenir,
Dis-lui bien toute ma tendresse !...

Si tu n'allais pas revenir
Toi qui viens m'apporter la joie ! !
Mais non, tu ne saurais mentir
A l'amour chaste qui t'envoie.

CHS.-A. GAUVREAU.

Isle-Verte, 1886.

LES CHIENS

L'article qui a paru dans les SOIRÉES du mois de décembre dernier m'a attiré nombre de billets qui ne sont pas tous doux. Plusieurs hommes prennent la défense des chiens et ces animaux eux-mêmes entendent assez l'art de se défendre la plume à la patte, comme on pourra en juger par ce qui suit.

Le chien de l'honorable sénateur Lacoste parle le premier :

LACOSTE

égislateur, tel est mon maître.
vocat, et de plus savant.
'est lui qui me fait comparaître
ù vous écrivez si souvent.
achez qu'un chien payant la taxe
ranche un procès d'un coup de dent,
t rengaînez votre syntaxe !

L'honorable Elzéar Gérin, conseiller législatif, vante toujours son chien *Caresse*. Ce dernier s'exprime en vers comme pas un. En voici la preuve :

CARRESSE

omprenez-vous bien, monsieur Sulte,
vec quel chagrin je vous lis !
ien en moi, quand je me consulte,
ien ne parle de mes délits.
t pourtant nous sommes amis.
e peut-il qu'un pouvoir occulte
'empare enfin de vos esprits
t condamne mes longs poils gris !

GERIN

érin, mon maître vous admire.
lzéar est son petit nom.
entrez vos griffes. La satire
rrite ce vieux compagnon :
e nous poussez pas à médire !

es menaces, on en vient aux coups. Je commençais à

trembler lorsque la poste m'a remis les lignes suivantes, qui sont du molosse de mon beau-frère, E.-H. Parent :

Si vous n'avez rien à me dire
Un chien ne peut vous contredire.
Lancez vos dards au bon endroit.
Louchez ! vous en avez le droit.
Et personne n'en peut médire.

Mais *Scapin*, le griffon de ma belle-mère ne se montre pas aussi conciliant. Voyez plutôt ce qu'il pense de la question. Il parle en vers héroïques, l'animal !

Scalut, vil prosateur, adversaire des chiens !
Cingle les fils des loups. Nous valons tous les tiens.
Agis avec prudence et que le ciel te garde ?
Penses-t nous traiter en maître et dominer ?
Illusion, mon cher. Il faut tout nous donner :
Ne me méprise pas—je suis un chien de garde.

Perplexe comme on doit l'être en recevant de semblables avis, je décachetai une autre missive. Elle était signée "*Gaspé*, le favori de madame Edmond Gélinas." Cet excellent barbet me remerciait, en prose, de lui avoir adressé mon étude sur le golfe Saint-Laurent. Je m'empressai de lui répondre dans les termes suivants :

Garde-toi bien de lire un article féroce
Ta race adressé par moi, l'homme anti-chien.
Sans respects pour vos crocs, il vous berne et vous rosse,
Pardonne-moi d'avoir employé ce moyen
Et de te malmener, toi bon, comme un vaurien.

Gaspé, touché au plus sensible, accorde sa lyre et me dit :

Monsieur, votre bonté m'émeut jusques aux larmes,
En vain je lutterais contre mon propre cœur.
Rougissant de mes torts, je dépose les armes.
Car si pour quelques chiens, la vengeance a des charmes
Il n'en est pas ainsi de votre serviteur,

Comme c'est touchant ! Aussi j'éclatai en acrostiche :

C hantons la paix qui nous rattache.
H onneur à Gaspé, chien sans tache !
I l circule un joyeux frisson
E ntre ses poils et ma moustache.
N ous nous embrassons sans façon.

Un anglais de mes amis, M. P. B. Douglass arriva sur ces entrefaites portant un vieux livre dans lequel il me fit lire les lignes suivantes :

And there's another beast I say,
A Dog we call't by name ;
If any person come to your town,
He watcheth well the same.

A Dog it is a fearful beast,
As ever you did see ;
And there is not a farmer round about
That should want his company.

For he lieth at the door all night,
And never minds the cold ;
If any person comes to your door.
He then grows very bold.

He goes to them with all his speed,
And takes them by the neck ;
And if they offer to go from him,
He gives them a fearful shake.

Of them t'is pity there are so few
Of them, I really say ;
But every one that does one keep
Six shillings for him must pay.

With the Dog I shall have done,
And turn to another place ;
But he that comes in a Dog's grips,
He is in a very bad case.

Je remerciai mon ami d'avoir découvert ces strophes qui démontrent clairement que les plaintes contre les chiens ne datent pas de notre siècle. Nous sympathisons avec l'auteur inconnu de ces rimes honnêtes.

Mais voilà que le lendemain, le capitaine Gourdeau m'apporta un message de la part de son bouledogue. J'en frémis d'horreur rien que d'y penser :

Garantissez-vous des morsures.
On doit respecter le plus fort.
Un homme attaque dans son tort ;
Rendons mesures pour mesures.
Des chats, des hommes, des oiseaux
Etranglons l'espèce incommode.
Vi-je jamais changé la mode ?
Un dieu vit pour les animaux.

Pas tendre le bouledogue ! Gourdeau rit et frise sa moustache.

Deux jours plus tard, je me présente chez De Celles et qu'est-ce que je vois dans la bibliothèque ! Un grand chien qui écrit. Collectionnons son acrostiche :

D'un levrier qui te connait
Epargne la délicatesse.
Cent fois j'ai visé ton mollet
Et j'ai cédé pour ma maîtresse.
L'article dont tu t'es vanté
Lance contre nous des blasphêmes.
En froissant notre liberté
Songe à la haîne que tu sêmes.

En lisant les épreuves de mon article du mois de décembre, le petit *Cocker*, chien favori de M. Louis Taché, directeur des NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES, a improvisé des vers qui trouvent naturellement leur place ici :

C'en est fait, vous voulez nous abreuver de prose,
O utrager notre nom qui de vieux temps s'impose,
C asser notre crédit par de mauvais moyens !
K ilométriquement, vous battez tous les chiens,
E t vous en direz tant qu'un beau jour les chrétiens
R imeront contre vous comme de vrais païens.

Alfred Garneau n'a pas de bêtes. Son sourire moqueur m'atteint tout de même. Il se croit justifiable de mordre en vers :

G rand pourfendeur, Dieu vous bénisse !
A vant longtemps, faut qu'ça finisse.
R ival des chiens, frappez d'estoc.
N 'épargnez ni museau ni croc.
E t l'humanité, qui s'enrage,
A ura pour vous, dans son vieil âge,
U n monument fait d'un seul bloc !

Au sortir de cette lecture, j'étais songeur. Je me dis : on se ligue : visiblement il y a complot : mon chien est mort, selon le terme vulgaire. Le *carlin* du docteur Prévost n'a pas tardé à venir aux preuves :

P revost est un fier maître d'armes.
R imez sur tous vos couplets.
E ffrayez-vous par des soufflets
V ous serez puni par des larmes !
O n vous prendra dans les mollets
S oit un rôti, soit des grillades :
T enez : cessez vos algarades !

Et voilà où j'en suis pour avoir publié un article humoristique. C'est à mon tour à faire des vers :

Q u'on nous permette enfin de nous donner la paix.
U n pacte mes amis : respectez nos mollets
A ce compte, je puis vous promettre pitance
D eux ou trois fois par jour, et grande patience.
R ien n'agace les nerfs comme vos aboyements :
U n peu moins de tapage à toute heure et moments !

PEDES

Pour tout dire en un mot : restez à votre place :
Etre chien vous suffit, mais que le loup s'efface.
Se mordre et de gronder vous n'avez pas le droit
Eloignez-vous d'abord, trottez et filez droit,
Sans quoi vous armerez contre vous notre race.

En sa qualité de poète, P. J. U. Baudry possède un épagneul qui fait des vers à perfection, et qui a des mœurs :

BAUDRY

Benjamin ! convive admirable,
Aurais-tu, par-dessous la table,
Un petit coin pour un proscrit ?
Dis-moi, que faut-il pour te plaire :
Rouler les miens ; baiser la terre !
Il y paraît dans tes écrits.

Ces lignes accompagnaient une pétition signée par une vingtaine de chiens dont les noms occuperaient ici trop d'espace :

PETITION

Peut-on vous dire un mot, sans trop vous offenser ?
Entre chiens nous causons de vos cris dans la presse.
Tel qui se sait coupable a bien pu s'effrayer.
Il reste plus d'un chien qui mérite caresse.
Tous les mauvais sujets chez l'homme ou l'animal
Irritent nos instincts plus que l'on ne veut croire.
Oubliez moins les bons. Quant à ceux qui font mal
Ne les épargnez pas, nous chanterons victoire.

Ceci prenait une tournure sentimentale. Le roquet de mon beau-frère, le docteur de Bonald m'a un peu dérangé. Ecoutons ce philosophe :

BONALD

Bien élevé, chien doucereux,
On m'accorde le droit de vivre.
N'attaquant jamais les peureux,
A mes bons instincts je me livre.
Laissez-vous donc, homme nerveux,
De vouloir toujours nous poursuivre.

Que l'existence est amère ! mon article du mois de décembre a causé la mort du magnifique *pointer* du colonel C. Eug. Panet. Le pauvre DICK n'a pu résister à cette lecture navrante. Et moi qui l'aimais tant—car je ne l'ai jamais pris pour un chien. Faisons au moins son épitaphe :

D ix ans, je l'ai vu, tous les jours,
I ngambe et rempli de tendresse.
C a ne pouvait durer toujours :
K amarade, on meurt de vieillesse.

P our qu'un souvenir joyeux
A ttache à sa trop courte vie,
N ommons Dick, ce chasseur fameux !
E ncadrons sa photographie :
T ous les bons chiens seront heureux.

BENJAMIN SULTE.

Ottawa, janvier 1887.

LE RIRE

—A UNE ENFANT—

Enfant, quand tu verras le rêve
—Le rêve que l'on porte en soi—
S'envoler sous les coups, sans trève,
D'un être sans cœur et sans foi ;

Quand tu verras la triste envie,
Qui s'attache aux flancs des humains,
Souffler le poison sur ta vie,
Assombrissant tes lendemains ;

Quand tu verras—fatale angoisse—
Ton cœur morcelé par lambeau,
Ce cœur que l'on torture et froisse
Et qui gémit jusqu'au tombeau ;

Et quand des voluptés amères
Les voix te reviendront troubler,
Ces voix qui vont criant : " Chimères ! "
Et n'ont que malheurs à souffler ;

Ris donc ! c'est la pudeur des âmes.
Rire, c'est voiler nos douleurs.
Le rire orne le front des femmes,
Et cache le secret des cœurs.

CHS-A. GAUVREAU.

Isle-Verte, 1886.

LES PETITES DETTES

Le directeur des *Nouvelles Soirées Canadiennes*, est venu à moi tantôt et m'a dit : " Mon cher Walter, il me manque quatre ou cinq pages pour compléter la livraison du mois de janvier de mon journal : veux-tu te charger de les remplir ? " " Je veux bien, lui ai-je répondu : surtout comme cela, à titre de bouche-trou, ça me serait agréable." " Va pour *bouche-trou* et écris-moi cela pour demain." me répliqua-t-il en soulignant le tout d'un bon sourire.

Je me suis donc assis à ma table de travail, et après m'être demandé : " Que diable écrirais-je bien par un froid pareil ? " et après avoir appelé à mon secours toutes les muses des arts libéraux, l'un après l'autre : *Clio* de l'histoire, *Calliope* de l'épopée, *Melpomène* de la tragédie, *Thalie* de la comédie, *Polymnie* de la poésie lyrique, *Erato* de l'élégie, *Euterpe* de la musique, *Terpsichore* de la danse et *Uranie* de l'astronomie, et que ces fières déesses, malgré mes bons appels, faisant la sourde-oreille, j'allais de désespoir refermer mon encrier, quand voilà que l'inspiration me vint soudain d'une autre source.

On montait quatre à quatre les degrés de l'escalier qui conduit à mon joli réduit. " *Halloo !* murmurais-je, en voilà un qui est pressé. . " Et tout aussitôt, mon ami Ernest montra sa figure intelligente dans l'entre-bâillement de la porte et m'ayant demandé : " puis-je entrer, est-ce que je te dérange ? " entra sans attendre la réponse : puis, après s'être jeté sur une chaise qui gémit de douleur, il s'écria tout essoufflé :

—Je t'ai cherché toute la journée pour te le dire, tant j'étais content.

—Eh bien ! eh bien, lui répondis-je, qu'est-ce qui te prend ? qu'est-ce qui t'arrive ?

—Je l'ai payée, hier soir, la petite misérable, continua-t-il et il rayonnait : toute payée, la coquine, et j'en suis heureux, j'en deviens fou de joie. Tiens ! laisse-moi te presser la main : bien ! et maintenant, à moi toutes les rues d'Ottawa, à moi l'avenir, à moi le monde. . Je suis riche, je suis millionnaire. . . hi, hi, hi . . ha, ha, ha ! . . . .

J'ouvrais de grands yeux.

—Mais enfin, dis-je à mon ami, qui as-tu payée, qu'est-ce que tu as payé ?

—La dernière de mes petites dettes, me dit-il en se levant : bonsoir ! je suis tellement content que je ne puis tenir en place et il me faut de l'air. Ne te dérange pas, je trouverai bien la porte de dehors.

Et quatre à quatre, comme il les avait montés, il descendit les degrés de l'escalier, au risque de se rompre le cou.

Lecteurs, cet original venait sans s'en douter de me donner un sujet de chronique.

Petites dettes, à nous deux !

* * *

Comment ça commence ? comment on s'endette comme cela, tout doux : on ne sait trop.

Un jeune homme est étudiant : il est pauvre, cela va de soi.

Il est fier, cela va encore de soi. Une fièvre d'activité, fouettée par un sang brûlant, le pousse en avant : mais l'argent, ce grand moteur de tout ce qui se fait de bien et tout ce qui se fait de mal, lui manque.

Sa mère lui envoie bien de temps à autre quelques petites pièces blanches, honnêtement dérobées au brave père qui est pauvre ; de ci, de là, par ci, par là, il réussit à attraper un dollar au passage : mais qu'est-ce cela, qu'est-ce *ce peu*

pour assouvir *ce trop* qu'il désire. Et pourtant, il lui faut paraître, se montrer, jouir. Et comme, à dix-huit ans, on ne doute de rien, surtout si l'on a du sang français dans les veines ; comme à cet âge on se croit homme de génie et destiné à remplir le monde, l'imprudent enfant escompte l'avenir.

Il montre sa belle figure honnête un peu partout, chez ceux qui vendent et qui prêtent de confiance. On lui vend, on lui prête. Pour cinq dollars ici, pour dix dollars là : cinq dollars de celui-ci, dix dollars de celui-là, il achète et il emprunte.

Il fait.. des petites dettes.

* *
*

Et comme la soif augmente en buvant, comme le plaisir attire le plaisir, il se laisse prendre tout-à-fait à cet engrenage des roues du diable : et il trouve, mon Dieu ! il trouve avec ces roues des jouissances malsaines qui éteignent dès son aurore l'avenir le plus brillant.

Mais un matin, notre Ernest se réveille, sort de ce rêve que hantaient les soubresauts du remords. Qui sait ? Une prière pour lui à Dieu était sans doute sortie plus empressée, plus chaude du cœur de la bonne vieille mère, agenouillée là-bas, et avait été exaucée.

Rassasié, presque dégoûté de cette vie factice, le voilà en face de la vie sévère, de la vie réelle : en face du devoir. C'est le travail, le vrai : le travail honnête qui le soir endort votre corps lassé en vous berçant de la douce pensée d'une journée bien remplie, du devoir accompli.

Mais il y a ces malheureuses petites dettes : voilà la punition qui commence. Ça ne se paye plus ! C'est deux cents dollars que vous devez, autant : oh ! je suis bon garçon, je veux bien ne vous supposer que deux cents dollars de passif. Deux cents dollars de petites dettes à une moyenne de cinq dollars par dette, cela vous met quarante créanciers sur le

dos : vous voilà assez chargé comme cela. Quarante petits créanciers, soit vingt visites et vingt lettres empressées par mois, souvent deux fois le mois : un martyre, quoi ! Quarante personnes qui individuellement ne peuvent comprendre pourquoi vous ne les payez pas : " une si petite somme, se disent-ils tous : pourquoi ne me paye-t-il pas, maintenant que le voilà rangé et qu'il fait de l'argent ? "

Ah ! oui, vous faites votre possible pourtant : voyez plutôt : le mois dernier, toutes vos dépenses nécessaires réglées, il vous restait bien dix dollars en caisse. Vous vous étiez dit tout joyeux : " avec cette somme, je vais me débarrasser de deux satanées petites dettes." Mais malheureusement, c'est un billet de dix dollars que vous avez : il faut bien le faire changer ce billet. Pour cela,—l'habitude aidant —, vous dirigez vos pas chez Victor qui tient un restaurant tout près : et chez Victor, comme un fait exprès, vous rencontrez deux amis d'autrefois vous savez bien ? deux amis qui vous ont toujours une soif inextinguible. Ils vous disent ces braves : " tiens ! tu as dix dollars, toi ? " Le moyen de ne pas leur payer la traite,— une consommation ou la goutte comme l'on dit à Paris.—Vous réglez l'une des petites dettes, mais comme l'autre cinq dollars est écorché et qu'il vous reste un levain de votre vie d'étudiant, il ne voit pas clair longtemps, ce cinq dollars, hein ?

* * *

C'est comme cela, c'est bien tout à fait cela : ô quel cauchemar terrible que ces petites dettes ! Si au moins, pauvre jeune homme, vous deviez ces deux cents dollars au même homme, à la bonne heure, vous seriez bientôt acquitté : tant par mois et vous pourriez calculer aisément à quelle date de votre vie vous seriez libre : mais non, quarante, ils sont quarante petits créanciers féroces, acharnés à votre poursuite : quarante petites criardes qui courent continuellement après vous et qui vous mordent de temps à autres au talon. Il vous faut un chapeau ou un habit neuf : vous achetez ce chapeau ou cet

habit, et maintenant que vous êtes rangé, vous payez comptant cet achat indispensable : malheureusement, aussitôt après être habillé ou coiffé de neuf, vous rencontrez l'une de vos bêtes noires, l'un de vos petits créanciers à un détour de rue. " Ah ! tiens, vous voilà, s'écrie *cet être sans vergogne*, vous arrêtant au passage ; comment vous portez-vous ? avez-vous fait un voyage ? il y a bien longtemps que je vous ai vu... Vous avez là un joli chapeau ..: A propos, quand me payerez-vous cette petite dette ? "

Vous fuyez éperdu, vous rentrez chez vous le cœur plein de rage : puis votre accès de fureur passé, vous prenez enfin une résolution héroïque, et armé d'un crayon vous faites des chiffres, vous alignez des dollars imaginaires par milliers et milliers.

Voyons, vous dites-vous, un tel que je connais est immensement riche : on m'a raconté son histoire l'autre jour : il avait comme moi vingt-cinq ans quand il a pris la vie au sérieux. Dès la première année, à force de s'imposer des privations, et se faisant ours, il a payé toutes ces petites dettes et il a mis deux cents dollars à la banque d'Epargne : à la fin de la seconde année, il a ajouté de nouveau deux cents dollars à la première somme, et ainsi de suite pendant vingt-cinq ans, voyant grossir son petit magot à intérêts composés. A cinquante ans, il se trouva donc à la tête d'un joli capital de dix mille dollars,

Dans l'intervalle, il avait trouvé le moyen de se marier à une belle jeune fille qui lui apporta de l'amour pour dot.

De cinquante ans à soixante ans, dame fortune, charmée de la persévérance de cet homme lui permit de décupler son petit capital qui s'élève aujourd'hui à cent mille dollars ! ! !

* * *

Bien !

Il n'y a rien comme les chiffres pour mettre de l'ordre dans les idées, pour asseoir la tête d'un jeune homme. Mon cher ami, vous avez fait là un joli calcul en vous rappelant l'histoire de la vie monétaire ? de cet homme, presque un vieillard aujourd'hui. Et maintenant, vous vous promenez tranquillement de long en large dans votre chambre et froidement vous vous demandez : *pourquoi ne ferai-je pas comme lui ?*

Mais, malheureux enfant, vous comptez sans votre cœur qui parle encore bien plus haut que votre tête à l'âge que vous avez. Remuez ce qui s'y passe bien au fond. . et maintenant regardez et écoutez.

Ah ! de l'amour, mais de l'amour pur, honnête cette fois : un amour immense comme vous vous ne doutiez pas qu'il en existât sur la terre : un amour doré du rêve des caresses de l'épouse et du gentil bégayement du chérubin qui dit *papa* pour la première fois.

Et qui aimez-vous comme cela ?. . . . grand Dieu ! justement l'enfant de cet homme dont vous vous rappelez la fortune, belle jeune fille maintenant, aux adorables qualités : laquelle l'an dernier vous avez rencontrée au bord de la mer. L'autre jour — c'est gravé là, n'est-ce pas ? — elle a dit, ne sachant presque rien de vous, mais troublée de votre trouble, sans doute : *espérez*, mot charmant : mais le père, ce vieillard rigide ne vous dira-t-il pas, lui ? *Faites comme moi tout d'abord.*

O désespoir !

Jeunes gens, jeunes gens, fuyez LES PETITES DETTES !. . . .

WALTER CLECH.

Ottawa, dimanche soir, 19 décembre 1886.

FOUR YEARS AGO

Et son cher souvenir m'est toujours revenu.
Je la revois encor, resplendissante et belle,
Elle, pourtant si près, qui n'a jamais connu
Mon grand amour pour elle !

Jours de la Capitale, ô jours ensoleillés !
Elle s'épanouît là, fleur dans le parterre,
La plus brillante—sous mes yeux émerveillés—
Des filles d'Angleterre !

Quel charme, quel éclat ; tout en elle enchantait.
Penchant sur le patin, ou tournant dans la danse,
Elle était sans rivale. Aux fêtes elle était
Reine par excellence !

Incomparable en grâce, éclatante en beauté,
Jeune fille qu'on eût dû couronner de roses,
Faite d'enchantement et faite de clarté,
Digne d'apothéôses !

Jamais je n'entendis vibrer sa douce voix :
Ses yeux seuls m'ont parlé. Par quelles destinées,
Ai-je ainsi vu—si près, si loin d'elle à la fois—
S'envoler mes années ?

Sans nul adieu venant adoucir le départ,
Je la quittai—quand j'y pense mon œil se voile.—
Pour la dernière fois, je vis son clair regard,
Sous les cieux mon étoile !

Quand je ne la vis plus, tout s'obscurcit. Ce fut
Le rayon de soleil qui manquait à ma vie.
Je marchais, devant moi ne voyant plus le but,
Elle m'étant ravie.

En ce monde, je lui voulais tous les bonheurs :
Sa nacelle voguant bercée au son des lyres :
Tous les enivrements ; ses pas, semés de fleurs,
Salués de sourires !

Mais son léger esquif a frappé sur l'écueil.
Sur la surface unie a passé la tempête :
Cette enfant, rencontrant sur son chemin le deuil,
Frêle, a penché sa tête !

J'irai, je la verrai - je n'ai pas d'autre choix,
La revoir ou mourir.—Franchissant la distance,
Il me faut lui parler et l'entendre une fois,
Au moins dans l'existence.

J'irai, j'irai, vaincu, d'émotion brisé,
Agenouillé devant elle, unique et première,
Je m'écrirai, radieux, sous l'extase affaissé :
"O ! ma seule lumière !"

Baisant ses mains, sa robe, et versant mes pleurs,
Elle, en sa charité, qui sur les maux se penche,
Aura pitié, dira, voyant tant de douleurs :
"Que ton âme s'épanche."

ARMAND RINFRET.

Montréal, janvier 1887.

LES CHATEAUX DU ROI DE BAVIÈRE

— BERG —

Une des attractions de la Bavière, c'est en ce moment la visite aux châteaux du roi Louis II.

Depuis quelques semaines, ces demeures mystérieuses ne sont plus inaccessibles aux visiteurs. Nous allons enfin connaître, si la légende n'a point menti, les lacs de féerie, les clairs de lune factices, les conques traînées par des cygnes.

On parle toujours des sept châteaux du roi de Bavière.

Le nombre est exact, si l'on y comprend Nymphenburg, où est né Louis II, et la Résidence de Munich.

Mais le roi n'aimait pas Nymphenburg, il y est revenu bien rarement, peut-être jamais, et quant à la Résidence, il n'y faisait que de courtes apparitions, uniquement pour obéir à la Constitution. Louis II se confinait alors dans un appartement des plus modestes, au second, presque sous les combles, et passait, presque toujours solitaire, la plus grande partie de ses journées dans un admirable jardin d'hiver, attenant à sa chambre à coucher.

La description de Nymphenburg et de la Résidence se trouve dans tous les Guides. Tous les touristes ont visité la galerie des Belles Dames, le Trésor, les salles des Nibelungen. Tous les voyageurs ont parcouru le parc de Nymphenburg, dont les parterres et les pièces d'eau sont si délicieusement inspirés des souvenirs de Versailles.

Passons donc. Ce qui est nouveau, ce qu'il est curieux de connaître, ce sont les autres châteaux du Roi, ceux qu'il habitait ou qu'il a fait construire, ses châteaux chéris *(Lieblings Schlösser)*, dont aucun profane, lui vivant, n'a jamais franchi le seuil.

C'est Berg, c'est Linderhof, c'est Neuschwanstein, c'est le vieux château d'Hohenschwangan, où Louis II a appris sa déchéance : c'est enfin ce château féerique de Chiemsee où il a englouti tant de millions et consommé sa ruine.

Je vais parler du château de Berg, où le Roi a passé les dernières heures de sa vie et qu'il n'a quitté que pour mourir.

***

Le lac de Starnberg, au bord duquel s'élève le château de Berg, offre un des sites les plus ravissants de la Bavière. Certes, il n'a point la grandeur des lacs de Suisse, il n'est point sauvage comme le Kœnigasse, cette merveille du pays de Salzbourg. Mais que de charme et que d'intimité !

Les rives sont couvertes de villas à demi-cachées dans les feuillages et, quand on débarque, des sentiers en pente douce, tracés sous bois, vous conduisent à de charmants villages, Feldafurg, Possenhofen, Tutznig, d'où l'on voit s'étager, au-dessus des eaux bleues du Starnberg, d'abord les coteaux verdoyants, puis un second plan de colline, assombris par la verdure austère des sapins, et là-bas, à l'extrême horizon, les hautes montagnes.

Le château du roi Louis II est à moins d'une demi-heure de la station de Léoni. Vous l'apercevez dès le débarcadère du chemin de fer, sur la gauche. Ses deux petites tourelles dentelées se détachent, toutes blanches, au milieu des grands arbres. Mais un rideau de verdure masque la façade quand vous longez la rive, et une affiche sévère : *Défense de débarquer ici !* vous rappelle dès l'abord le prince misanthrope que nul n'avait le droit de troubler.

Le château de Berg est entouré d'un parc immense.

Un parc ? Une forêt plutôt. Aucun jardinier n'a attenté au libre essor des ormes et des chênes. Point de fleurs rares ni de corbeilles dessinées savamment. Le sol est couvert d'un véri-

table tapis de muguet : jamais je n'en ai vu une pareille moisson ! Les fleurs aujourd'hui sont passées, mais quel parfum quand c'était le printemps !

Il faut marcher près d'une demi-heure dans le silence des grands arbres, à travers les allées sinueuses, pour arriver au seuil de la maison.

Car je n'ose, en vérité, dire le château ! Figurez-vous une toute petite villa à deux étages, avec deux tourelles d'inégale hauteur. Aucun style, aucune ornementation extérieure. Quatre ou cinq fenêtres de façade, les unes dominant le lac, les autres interrogeant les profondeurs de la forêt.

Site à part, un Parisien voudrait à peine du château de Berg pour y passer ses vacances, en admettant qu'il y trouvât assez de place pour y loger sa famille !

C'est dans cette modeste maison cependant que le feu roi Maximilien et la reine-mère vivaient l'été, de l'existence la plus bourgeoise, avec Louis et Othon, leurs deux fils. C'est ce pavillon presque pauvre que Louis II, réputé pour le plus magnifique des princes, a aimé à habiter à son tour. C'est là qu'il cachait sa mélancolie alors que ses ministres, ignorant comme toujours sa résidence, le cherchaient à Linderhof ou dans quelque autre de ses palais dorés.

Comme dépendances, une petite maison pour le garde et les serviteurs, une chapelle avec un seul fauteuil pour le Roi et un kiosque chinois où Louis II venait méditer longuement, la nuit, quand les rayons de la lune, reflétés par les vitraux bleus l'entouraient d'un rayonnement romantique . . . . A moins qu'il ne s'accoudât mélancoliquement sur les créneaux d'une de ses tours, attendant le jour pour dormir.

***

L'intérieur du château de Berg n'est pas plus riche que l'architecture de la façade : un vieux mobilier en noyer ciré,

qui ne se vendrait pas 2.000 francs à l'Hôtel des Ventes. Point de tapis, point de riches tentures : pas un bibelot de prix !

Et, malgré tout, cette retraite favorite du roi Louis II est infiniment curieuse, parce qu'elle dépeint l'homme et parce qu'elle fait apparaître les souvenirs des deux personnages qui ont hanté son esprit romanesque et dominé sa vie toute entière : Louis XIV et Richard Wagner !

Partout, mais partout dans ce petit château de Berg, le roi Louis a multiplié les gravures, les portraits, les statuettes, qui pouvaient entretenir dans sa pensée le culte du Roi-Soleil et de la musique de l'avenir.

Après avoir traversé une petite pièce, la chambre verte, sur le lit de laquelle fut couché le corps du docteur de Gudden, après qu'on l'eut retiré du lac, on entre dans une seconde chambre tendue de bleu broché des fleurs de lys de France. Les sièges sont de la même étoffe bleu-pâle, sur laquelle on voit, de place en place, un cygne, l'oiseau préféré du roi. C'est dans cette chambre bleue, et non dans la sienne, qu'a été rapporté le corps du prince après la catastrophe. Au pied du lit, une vieille gravure représentant " la Comédie à Versailles," avec Louis XIV et la Cour.

Plus loin, la salle à manger : une table ovale, huit chaises anciennes, recouvertes de velours grenat passé, et quatre bustes en plâtre : Gœthe, Richard Wagner, Louis XIV et Marie-Antoinette, le tout sans valeur. Sur le buste de la reine, on lit ces mots en français : *Marie-Antoinette, 20 francs !* Aux murs, sont appendus une douzaine de *chromos* déplorables, représentant les scènes principales des opéras de Wagner.

Ce qui est plus artistique, c'est une collection de statuettes en marbre blanc fort belles, figurant les héros des poèmes wagnériens : Lohengrin, Tristan, le Hollandais votant, Siegfried, Tannhauser, Parsifal, Hans Sachs, le maître-chanteur. La galerie de ces bustes se continue dans le cabinet de travail

du Roi, qui occupe une des tourelles. On n'y remarque, d'ailleurs, qu'un bureau très haut, devant lequel Louis II pouvait écrire debout, tout en contemplant des scènes de la *Walkure*.

Au second étage, la chambre à coucher du Roi.

Triste chambre, en vérité, la chambre d'un étudiant pauvre ! Un lit en noyer ciré, une garniture de toilette en verre bleu, une commode, un chiffonnier, deux ou trois chaises : c'est tout La seule curiosité est une assez bonne copie de " Louis XIV causant avec Molière."

A la chambre à coucher est attenante une petite pièce ronde, aménagée dans une des tourelles, et uniquement garnie des maquettes des décors de tous les opéras de Wagner, depuis *Rienzi* jusqu'à *Parsifal*. C'est de cette petite pièce que le Roi montait sur la plate-forme de sa tourelle pour rêver à la nuit.

Tel est, décrit avec l'exactitude d'un commissaire-priseur, ce château de Berg que l'on s'imaginait *truqué* et machiné comme une féérie.

Quand je décrirai les richesses du château de Chiemsee, mes lecteurs se demanderont comment un même homme a pu offrir le contraste de tant de faste et de tant de simplicité.

C'est que Louis II était à la fois un homme et un roi.

Comme roi, il était possédé par l'idée fixe de laisser après lui quelque chose de très grand, qui assurât l'immortalité à sa mémoire : rien n'était trop magnifique à son gré pour rehausser le prestige de sa royauté. C'est alors qu'il a bâti Linderhof et Neuschwanstein, et le château magique de Chiemsee.

Comme homme, il était indifférent au luxe, au confortable, et il se trouvait bien dans ce petit château de Berg, où il avait passé ses jeunes années et qu'il a choisi pour mourir.

***

J'ai suivi la route que le Roi a prise dans cette fatale soirée du dimanche de la Pentecôte.

Le malheureux prince a fait un long trajet. Arrivé presque à l'extrémité de son parc, il a congédié son escorte et, seul avec le docteur de Gudden, il est descendu droit au lac, par un sentier perdu sous les ombrages. La légende veut qu'il se soit assis une dernière fois à deux pas du Starnberg, sur un banc vermoulu qu'on a dû faire disparaître depuis sa mort, car chaque visiteur en emportait un morceau.

Comment le drame s'est-il passé ?.... Pourquoi chercher l'étrange ou le mystérieux ? N'est-il pas plus simple d'admettre la version du suicide, le docteur de Gudden tentant de retenir le prince, de le sauver, appelant en vain,—car, je l'affirme, personne ne pouvait voir ni entendre—et disparaissant enfin avec lui sous les eaux !

Il est certain que Louis II était bien déterminé à mourir. L'eau est très peu profonde à l'endroit où il s'est jeté. Le roi a dû marcher dans le lac pendant une dizaine de mètres peut-être avant de perdre pied. Une croix de bois, dans laquelle sont passées des couronnes d'immortelles et de feuillages, a été plantée dans le lac, à l'endroit où le corps fut trouvé. La reine-mère a l'intention de faire élever une chapelle sur la place où son malheureux fils a marqué la dernière empreinte de ses pas.

Les arbustes sont presque dépouillés à cet endroit du parc de Berg. Tout le monde tient à emporter des feuillages ou des branches.

Le roi était adoré : la piété pour sa mémoire est très vive. Toutes les vitrines de libraires sont ornées de ses portraits. Ici, il est représenté presque enfant, donnant le bras à son frère Othon, les cheveux bouclés, souriant avec une grâce presque féminine. Plus loin, le voici jeune homme, drapé dans le manteau de grand-maître de l'ordre de Saint-Georges,

superbe, majestueux, beau comme un héros de légende. Et enfin, voici les photographies des dernières années : le front est soucieux, les traits sont épaissis, l'œil regarde avec une indicible mélancolie. Le costume même est négligé : un petit chapeau rond et une redingote trop large. C'est la fin, et l'heure de la catastrophe est prochaine.

Je réfléchissais à cette existence si romanesque en quittant, un de ces soirs passés, le parc du château de Berg. Il se faisait tard. On voyait encore, à travers les bois, miroiter dans l'eau les derniers rayons du soleil couchant. Au loin, les éclats du cor, le *Post-horn* de quelque courrier de village, gagnant au galop de ses chevaux la correspondance du chemin de fer.

Et le vers célèbre me revenait à la mémoire :

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

ALBERT BATAILLE.

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XV

(Suite)

— Cela doit pourtant se faire, mon cher d'Aulnay. Ta maison est trop gaie pour une jeune fille de campagne ; je ne puis pas lui permettre de rester plus longtemps dans la compagnie des brillants militaires qui, m'a-t-on dit, ont leur entrée libre dans les salons de Madame.

— Mais, assurément, là où je tolère ma femme, tu peux en toute sûreté y tolérer ta fille ?

— Difficilement. Ma jolie nièce possède tout un arsenal d'expérience et une connaissance du monde que ma petite fille n'a pas encore eu le temps d'acquérir.

— Eh ! bien malgré cela, tu ne refuseras pas de la laisser avec nous deux autres semaines, n'est-ce pas ?

Madame d'Aulnay joignit ses prières à celles de son mari, et, après beaucoup de résistance, M. de Mirecourt consentit, quoique avec beaucoup de répugnance, à laisser Antoinette une quinzaine de plus à la ville, à la condition expresse qu'après ce temps elle retournerait sans faute à Valmont.

La soirée se passa assez agréablement pour tous ceux qui composaient cette petite réunion. Grâce aux prières de Madame d'Aulnay, Louis était resté, et s'efforçait avec elle d'entretenir la gaieté. Antoinette seule était triste et silencieuse : la scène du matin l'avait considérablement affectée. Il n'y fut fait

aucune allusion. Une fois, cependant, la jeune fille se pencha vers Beauchesne et lui dit :

— Mon cher, mon bon Louis, comment pourrai-je jamais vous remercier convenablement pour votre généreuse intervention dans l'affaire de ce matin.

— Ah ! Antoinette, vous pouvez me remercier, car cet effort m'a causé des angoisses bien douloureuses. Je ne suis pas précisément l'amoureux froid et philosophe que votre père veut bien dire.... Mais, assez sur ce sujet : il ne ferait que vous agiter davantage. Qu'il me suffise de vous dire que, puisque je ne puis être votre fiancé, je continuerai au moins d'être votre ami.

Les beaux yeux de la jeune fille furent si dangereusement éloquents dans l'expression de gratitude qui s'y peignit, que Louis fut obligé de la quitter ; mais il se rapprocha presqu'aussitôt. M. de Mirecourt suivait d'un œil avide les différentes phases de cette conférence à voix basse entre les deux jeunes gens, et à mesure qu'il avançait dans cet examen, ses traits prenaïent une expression de satisfaction prononcée, ses rires étaient plus fréquents et prolongés. Dans le cours de la soirée, il consulta son ami sur le projet qu'il avait en tête, et lui fit part de l'opposition que mettait Antoinette à la réalisation de ses vœux.

— Mon opinion,—répondit M. d'Aulnay en désignant d'un signe de tête les deux jeunes gens qui causaient à mi-voix dans l'embrasure d'une fenêtre,—mon opinion est que vous devez les laisser tranquilles : c'est le meilleur moyen de les rendre plus désireux que vous-même de remplir vos vœux. Il est vrai que je ne m'entends que très-peu dans le caractère ou les singularités des femmes : mais j'ai lu les ouvrages de ceux qui ont étudié la question à fond ; ils sont tous d'accord à affirmer que c'est une chose très-difficile que de forcer une jeune fille à aïmer contre sa propre volonté. Sans doute ces auteurs vont plus loin : ils disent que, la mettre en garde

contre ou lui défendre d'aimer tel individu, c'est le moyen le plus sûr et le plus efficace de la faire s'attacher à lui.

M. de Mirecourt ne put s'empêcher de sourire à l'exposition de cette doctrine qui, suivant lui, pouvait très-bien avoir été exagérée : mais il avait assez de respect pour les opinions de M. d'Aulnay, pour accepter le conseil qu'il lui avait donné de laisser sa fille tranquille pendant quelque temps au sujet de son mariage, convaincu que ce serait le meilleur moyen d'en amener la réalisation.

Il n'aurait certainement pas été aussi confiant dans la vérité de cette théorie, s'il eût pu seulement entendre la conversation qui se tenait à quelques pas plus loin, et dans le cours de laquelle, en réponse à l'aveu que venait de lui faire Antoinette de son amour pour le Major Sternfield, Louis renonçait pour toujours à l'espérance d'obtenir sa main, et lui promettait en même temps, avec cette générosité naturelle qui formait le trait saillant de son caractère, de faire tout son possible pour l'aider et la favoriser.

Malgré l'état affreux des chemins, M. de Mirecourt partit le lendemain matin, et après son départ, Antoinette, pour se soustraire aux idées qui la harassaient, prit sa broderie : ses doigts se mirent à fonctionner avec autant de rapidité que si son esprit n'eut pas eu d'autre préoccupation plus grave que celle de former sur le canevas des lys et des roses. Penchée sur son ouvrage, l'esprit aussi occupé que ses doigts, elle n'entendit pas la domestique lui annoncer un monsieur, et ce ne fut que lorsqu'elle se trouva dans les bras de Sternfield qu'elle s'aperçut de sa présence.

Surprise et saisie, elle se dégagea brusquement, et, les joues rouges :

— Pourquoi faites-vous cela Audley ? demanda-t-elle.

— Pourquoi je n'embrasserais pas ma femme ! répéta-t-il

avec un rire forcé : voilà. Antoinette, une question passablement singulière.

— Ecoutez-moi bien ! dit-elle à la fois avec douceur et avec fermeté,—et cette fois aucun tremblement ne se fit sentir dans sa voix, aucun mouvement nerveux ne se manifesta dans ses manières.—Je vous répète ce que je vous ai déjà dit, que jusqu'à ce que notre mariage soit avoué devant le monde, je ne serai pour vous rien autre chose qu'Antoinette de Mirecourt.

— Tu es méchante et cruelle de me traiter ainsi ! répéta-t-il avec aigreur.

— Pas du tout, Major Sternfield ! s'écria Madame d'Aulnay en s'avançant vers eux. Antoinette a parfaitement raison, et si je vois que d'ici à l'époque qu'elle vient de mentionner vous agissez de manière à l'incommoder ou à l'attrister, soyez bien convaincu que, malgré l'estime que je vous porte, malgré ce que j'ai fait et ce que je ferais encore pour vous, je serai obligée de me priver du plaisir de vous voir dans ma maison. Rappelez-vous qu'Antoinette est sous ma protection, et que je dois la garantir contre les chagrins inutiles et les contrariétés qu'on voudrait mettre sur sa route.

— Juste ciel ! interrompit impétueusement Sternfield, est-ce ainsi que vous me menacez, que vous me parlez à propos de ma propre femme ! Cela dépasse la patience humaine ! cela dépasse la pensée !. . . . Non ! je dois parler et je parlerai ! continua-t-il avec plus de violence encore, en repoussant la main que Madame d'Aulnay, autant par avertissement que par prière, avait posée sur son bras. Croyez-vous donc qu'après avoir été déclarés mariés par un ministre, qu'après avoir passé dans le doigt de mon épouse l'anneau nuptial qui y brille, je ne puisse lui parler, je ne puisse pas même embrasser le pan de sa robe sans en avoir auparavant obtenu la permission.

Terrifiée par cette exploision de passion, Antoinette était

devenue presqu'immobile, rougissant et pâlissant tour-à-tour ; son cœur battait avec violence. Mais Madame d'Aulnay, qui avait complètement gardé son sang-froid, répondit tranquillement :

— Soyez calme, Major Sternfield, et ne me forcez pas de regretter déjà la part que j'ai prise à la consommation de votre union. Oui, il faut qu'il en soit comme vous l'avez dit, et jusqu'à ce que votre mariage ait été proclamé publiquement, je ne veux pas que le nom sans tache de ma cousine devienne le jouet des domestiques et des propagateurs de scandales, à cause de politesses trop empressées de votre part. Plutôt que pareille chose arrive, je n'hésiterai pas à vous interdire l'entrée de cette maison.

— Par le ciel ! vous me mettez hors de moi ! répliqua-t-il avec fureur. Je ne me soumettrai jamais, je ne dois pas me soumettre à une tyrannie aussi insupportable. Antoinette ! les promesses sacrées que tu m'as faites l'autre soir devant Dieu étaient donc une comédie, une sanglante moquerie ?

— Oh ! non, non, Audley !

Et le regard plein de douceur de la jeune femme, en prononçant ces mots, calma quelque peu la violence de son mari.

— Assurément, continua-t-elle, je vous ai donné déjà une grande preuve, une preuve irréfutable de mon amour : mais je voudrais que vous compreniez ceci : tant que les conditions, que je vous ai mentionnées et que vous avez acceptées lors de notre mariage, ne seront pas remplies, je ne puis le considérer comme complet, comme ratifié.

— Et quand se fera cette ratification ? demanda-t-il un peu calmé.

— Quand vous voudrez. Peut-être ferions-nous mieux d'écrire de suite une pleine et entière confession à mon père.

Mais elle frémit en émettant cette proposition.

— Evitez toute précipitation, s'écria Madame d'Aulnay. Après la scène terrible d'hier, réfléchissez sérieusement avant d'entreprendre une pareille démarche. Antoinette, ton père peut te renier, te déshériter immédiatement. Le Major Sternfield même quelque excité qu'il soit en ce moment, ne peut manquer de partager mon opinion, de condamner un semblable procédé. La voie doit être préparée d'avance, ton père calmé et mis en humeur de recevoir plus favorablement une communication de ce genre. N'ai-je pas raison, Audley ?

Sternfield, qui ne désirait nullement voir sa femme déshéritée, n'eut pas de peine à comprendre la justesse de ces remarques, et il répondit affirmativement, mais d'un air sombre.

— Eh ! bien, puisqu'il en est ainsi, nous devons être plus tolérants les uns vis-à-vis des autres. Vous, Audley promettez de ne considérer Antoinette que comme votre fiancée, jusqu'à ce que l'Eglise Catholique l'ait rendue entièrement votre femme.

Sternfield ne répondit pas et s'approcha d'une fenêtre où il se livra aux pensées sombres qui l'agitaient. Ces constantes allusions sur le même sujet lui donnaient de l'inquiétude et le mettaient mal à l'aise. Après un moment de sérieuse réflexion, il retourna à la place où sa jeune femme, pâle, se tenait encore.

— Antoinette ! s'écria-t-il, c'est une bien dure épreuve que vous m'infligez. Madame d'Aulnay et toi, et toi-même tu m'aurais méprisé, si mon cœur ne s'en était pas d'abord révolté : néanmoins, si tu le désires, je m'y soumettrai. En retour, vous devez me promettre toutes les deux,—que dis-je ?—vous devez jurer que vous garderez le secret de notre mariage, jusqu'à ce que je croie le temps opportun pour le divulguer.

Madame d'Aulnay, sans prendre le temps de réfléchir répondit aussitôt :

— Certainement : je ne vois rien de mal en cela. Je vous promets, Audley, de la manière la plus solennelle, qu'il en sera comme vous le désirez. Mais, excusez-moi un instant : Jeanne est à la porte, attendant mes ordres.

— Antoinette, c'est maintenant à ton tour dit le Major Sternfield à sa femme dès que Madame d'Aulnay eut laissé la chambre. Je viens de consentir à sacrifier, pour le moment, l'autorité et les privilèges d'un mari, à te considérer et à te traiter—c'est bien dur !—comme une étrangère, au lieu de ma chère femme comme tu l'es réellement. En retour de ce sacrifice, engage-toi à ne jamais laisser pénétrer le secret de notre mariage, à ne jamais permettre à Madame d'Aulnay de le divulguer, jusqu'à ce que je t'en aie donné l'autorisation.

— O Audley ! répondit-elle en l'implorant, pourquoi nous environner d'un plus grand mystère ? Hélas ! ne nous sommes-nous pas déjà assez cachés sous le voile du secret ?

— Cela doit être pourtant, chère, pour ton repos et pour le mien. Mais ce mystère, comme tu l'appelles, ne sera pas de longue durée, car mon impatience à te faire publiquement ma femme, à t'appeler telle, empêchera tout délai inutile. Promets cela, alors !

— Je le promets solennellement ! répéta-t-elle.

— Sur ce signe qui, je le sais, t'est sacré, ajouta-t-il en présentant à ses lèvres la petite croix d'or qu'elle portait toujours suspendue à son cou.

Elle embrassa le signe de la rédemption et répéta :

— Je le promets.

Puis, avec frémissement :

— Ma promesse, dit-elle, est inviolable, car cette croix est un souvenir de ma mère mourante !

— Et je sais que tu la tiendras religieusement. Mais, assis-toi, chère Antoinette ; nous allons causer ensemble tranquillement, comme si nous n'étions que de simples connaissances, comme si nous n'étions pas unis par un lien indissoluble sur cette terre.

Lorsque Madame d'Aulnay revint, elle fut enchantée de voir Antoinette tranquillement assise à son canevas l'air aussi calme qu'autrefois, pendant qu'Audley, assis sur un ottoman près d'elle, lisait à haute voix, dans un livre de poésies, tels passages qu'il jugeait appropriés à la circonstance.

Ce tableau était un peu la réalisation de ce qu'elle avait rêvé pour sa jeune cousine ; il offrait quelque chose de ce mystère piquant d'intérêt qu'elle aimait tant. Passant la main sur les boucles de cheveux noirs du jeune homme, elle dit avec un demi-soupir et un demi-sourire :

— Que ne donneraient pas certaines femmes pour avoir un mari qui se ferait aussi charmant, aussi aimable !

Audley Sternfield jeta un coup-d'œil sur sa jeune femme. Les yeux baissés de celle-ci, le doux sourire qui courut sur les lèvres, le léger incarnat qui s'étendit soudainement jusque sur son cou d'ivoire, lui indiquèrent que, elle aussi, comme Madame d'Aulnay, le trouvait vraiment charmant.

XVI

La quinzaine indiquée passa rapidement, avec ses heures de chagrins et de plaisirs : mais hélas ! la pauvre Antoinette trouva que, pour elle du moins, la peine prédominait. A part les doutes cruels qui l'assiégeaient sur la possibilité de voir son père rester implacable ; à part le remords qu'elle éprouvait de la manière dont il avait été trompé, il y avait dans la conduite de son mari, de quoi l'attrister et la blesser davantage.

En effet, passant d'un extrême à l'autre, Audley était toute tendresse ou toute dureté, et quand il se trouvait sous l'empire de cette sombre humeur, il lui reprochait sa froideur et sa prétendue cruauté en des termes qui fesaient couler ses larmes et battre son cœur d'un sentiment mêlé de peine et d'indignation. Son prochain départ pour Valmont était une source de récriminations et de reproches continuels. Malgré toutes ces contrariétés, la résolution de la jeune femme fut inébranlable : elle savait, si Sternfield l'ignorait, que son père était un homme avec lequel on ne devait pas plaisanter.

Le dernier jour qu'elle devait passer à la ville était arrivé. Madame d'Aulnay avait invité quelques amis, afin que la dernière soirée d'Antoinette chez elle fut la plus charmante possible. Tout était donc gaieté et plaisir ce soir-là. Mais un jeune cœur était destiné à recevoir un nouveau chagrin dont, jusque-là, il avait été exempt.

Antoinette venait de danser la première danse avec son mari, et tous deux se promenaient à pas lents autour de la chambre. Tout-à-coup, Audley lui dit brusquement :

—Etais-tu sérieuse, hier soir, lorsque tu m'as annoncé qu'il ne t'était pas possible de dire combien de temps tu resterais à Valmont ?

La réponse fut prononcée d'une voix si faible, qu'il la devina plutôt qu'il ne l'entendit. Ce fut avec irritation qu'il répliqua :

—Je te déclare qu'une absence aussi prolongée et aussi incertaine peut-être est plus que je ne puis souffrir patiemment. Si elle est possible pour toi, elle ne l'est pas pour moi ; de sorte qu'avant peu j'irai te voir à Valmont.

—Et qu'est-ce que papa dira de cela ? demanda-t-elle, alarmée.

—Il n'en saura rien. Je puis aller à Valmont sous un nom d'emprunt, et descendre à quelque auberge ou quelque ferme près du Manoir. Tu n'auras rien autre chose à faire qu'à diriger tes promenades dans la bonne direction.

—Audley ! Audley ! je ne dois pas, je n'ôse pas faire cela. Les yeux avides et les mauvaises langues des commères feraient bientôt connaître nos rencontres, non-seulement à papa, mais encore à tout le monde.

—Ainsi, tu me refuses même cette insignifiante concession ? Prends garde, Antoinette ! tu m'éprouves trop !

—Que puis-je faire ? demanda-t-elle d'un ton suppliant, et en dirigeant sur lui ses yeux baignés de larmes.

Mais insensible à ce regard qui semblait demander grâce, il continua :

—Ce que tu peux faire ? Prouve-moi par tes actions que tu es une femme, et non pas une enfant : prouve-moi que tu éprouves pour moi un peu de cet amour que tu m'as juré si solennellement il y a quinze jours. Assurément, je n'exige pas trop : la permission de te rencontrer, de te voir pendant une petite heure ; et cependant, tu as le cœur de me refuser cela ? Si tu continues à te montrer aussi insensible à la pitié, à la plus simple justice, je ne serai pas longtemps sans insister pour que tu fasses usage de l'une et de l'autre à mon égard.

—Ces reproches sont insupportables ! répondit Antoinette devenant mortellement pâle. Audley ! je vais tout dire de suite à mon père, et m'en remettre à sa clémence. Mieux vaut sa colère, quelle que terrible qu'elle sera, que ces chagrins secrets et sans fin.

—Non, tu ne diras rien à M. de Mirecourt maintenant : rappelle-toi ta promesse solennelle. Quand le temps favorable sera venu, et alors seulement, je t'en dégagerai.

—Oh ! Major Sternfield, dans quel abîme de déception et de mystères vous m'avez fait tomber ! murmura-t-elle avec amertume.

—Peut-être es-tu déjà fatiguée de tes engagements, répondit-il froidement. Je reconnais que je suis un mari trop ennuyeux, trop dévoué, trop affectueux : eh ! bien, je vais tâcher de me réformer.

Un long silence suivit ces remarques : et, après avoir fait asseoir sa femme, le militaire la laissa sans lui dire un mot de plus.

Quelques minutes après, elle le vit près d'une gracieuse brunette, lui parlant à voix basse avec toute l'attention qu'il avait coutume de lui accorder à elle-même. Un sentiment de malaise inexprimable s'empara d'elle à cette vue : mais elle fut assez forte pour le combattre résolûment et accepter le premier danseur qui se présenta. Pendant la danse, ses yeux se dirigèrent involontairement vers l'endroit où se trouvait Audley. Il était à la même place où elle l'avait aperçu d'abord, penché vers sa jolie compagne, jouant avec une fleur qu'elle lui avait donnée de son bouquet, et augmentant, par ses chuchotements et ses flatteries, la rougeur qui couvrait les joues de la jeune fille. Alors une douloureuse angoisse vint frapper Antoinette au cœur ; mais, trop fière pour se trahir, elle accepta le supplice d'une autre danse avec un monsieur ennuyeux. Ce cotillon fut bientôt terminé, et les notes mésurées d'un menuet, —si différent de la rapide polka, de la valse et du galop de notre époque,—se fesaient à peine entendre, que Sternfield était déjà en place avec sa même partenaire. Antoinette souffrit tout cela courageusement. Un autre danseur se présenta, mais quoique, sous prétexte de fatigue, elle n'acceptât pas son invitation, il resta près d'elle, sans se laisser décourager par le silence qu'elle semblait déterminée à garder, et résolu de l'avoir pour danseuse au moins une fois durant la soirée : ce qui ne tarda pas à arriver, car la musique d'une contre-danse qui

succédait au menuet s'étant fait entendre, elle se mit en place, bien qu'à contre-cœur. Par un jeu assez désagréable du hasard, l'endroit où elle se trouvait était près d'un sofa où Sternfield, avec son inévitable partenaire, était assis. Pendant tout le temps que dura cette danse qui lui sembla interminable, elle dût paraître indifférente devant ces deux personnes qui semblaient en ce moment si exclusivement occupées l'une de l'autre. Malgré la proximité où ils se trouvaient, Sternfield ne jeta pas même les yeux sur sa femme. Pendant qu'elle lesépiait ainsi, à l'insu de tout le monde, elle ne put s'empêcher de faire en elle-même ces tristes réflexions :

—Cet homme est-il bien réellement mon mari ? Dois-je voir tout cela, supporter, sans me plaindre, toutes ces douleurs, dans cette soirée surtout qui est la dernière que nous aurions pu passer ensemble d'ici à plusieurs semaines peut-être ?. . . . Conduisez-moi dans l'autre chambre, il fait trop chaud ici, dit-elle tout-à-coup à son partenaire qui, remarquant, sur la fin de la danse, l'extrême pâleur de ses traits, lui demandait si elle se sentait indisposée.

Ce fut avec un grand soulagement qu'elle entra dans un petit boudoir destiné à l'usage special de sa cousine et qui, en ce moment, était heureusement vacant. Pour se donner quelques instants de solitude, afin de rendre à ses yeux et à sa voix le calme qu'ils devaient avoir, elle accepta avec empressement l'offre que son partenaire lui fit d'aller lui chercher quelques rafraîchissements.

Il avait à peine laissé l'appartement qu'un bruit d'éperons retentissants avertit Antoinette de l'approche de quelqu'un. C'était le Colonel Evelyn qui, contre son ordinaire, avait accepté l'invitation de Madame d'Aulnay pour cette soirée. Sans apercevoir Antoinette, il se jeta sur le canapé d'un air profondément ennuyé. Ses yeux, qui se promenaient autour de la chambre, aperçurent enfin la jeune fille : il se leva aussitôt.

—Vous ici, Mademoiselle de Mirecourt, et seule, encore ! dit-il.

—Je ne fais qu'entrer. M. Chandos est allé me chercher du café et des gâteaux.

Le Colonel Evelyn s'aperçut de suite que l'indifférence de ses manières était affectée, qu'il y avait, dans la pâleur de ses joues, dans le frémissement de ses belles lèvres, quelque chose qui rappelait la promenade mémorable qu'ils avaient faite ensemble, et l'intérêt qu'elle avait su lui inspirer alors. Au lieu de s'esquiver tranquillement de la chambre, comme il avait l'habitude de le faire quand le hasard le plaçait en tête-à-tête avec une jolie femme, il s'approcha plus près d'Antoinette, et, tout en disant quelques-unes de ces banalités de conversation qu'il savait pourtant généralement éviter, il s'étonna de la singulière expression de tristesse qu'il remarquait pour la première fois sur sa figure.

—Vous vous êtes bien tôt lassée de la danse, ce soir ? dit-il après quelques instants de silence.

—Oui ; il faut que je conserve mes forces pour mon voyage de demain. Je dois partir pour Valmont aussitôt après le déjeuner.

—Ah ! vous nous laissez donc ? Que vont faire vos amis et vos admirateurs pendant votre absence ?

—M'oublier ! répondit-elle avec indifférence.

Evelyn pensa en lui-même que si elle avait inspiré de l'amour, elle ne pourrait être aussi facilement oubliée ; mais il se contenta de répondre :

—Comme vous les oublierez sans doute.

Ah ! le pourrait-elle ? Parmi ceux qu'elle laissait, il y en

avait *un* qu'elle ne pouvait, qu'elle ne devait jamais oublier : et comme *il* l'avait peinée, comme *il* avait blessé ses sentiments durant cette douloureuse soirée !

Elle ne répondit pas à la répartie du Colonel, mais le vif incarnat qui monta à sa figure, l'expression de douleur mentale qui se dessina sur ses traits, indiquèrent clairement que cette remarque l'avait profondément touchée. Emu, il changea bientôt le sujet de la conversation, se contentant de déplorer le malheur que quelques mois d'expérience de la vie fashionable apprendraient à cette naïve enfant à déguiser des émotions qu'elle trahissait aussi ouvertement.

Si Antoinette eut été dans son état normal, si ses sourires enchanteurs avaient comme autrefois illuminé ses beaux traits, il n'y a pas de doute qu'Evelyn se serait de suite éloigné d'elle : mais il avait connu, lui aussi, les douleurs et les chagrins, et, sombre misanthrope comme il l'était, s'il fuyait les plaisirs du monde, il savait toujours compatir aux souffrances et aux chagrins des autres.

En ce moment, M. Chandos arriva avec un plateau bien garni, et, tout en offrant des gâteaux à Antoinette, il exprima l'espoir qu'elle serait bientôt en état de l'accompagner au salon.

—Si Mademoiselle de Mirecourt veut rester ici plus longtemps pour prendre un peu de repos, je serai heureux de l'attendre pour la reconduire au salon, dit le Colonel Evelyn.

M. Chandos, engagé pour la danse suivante avec une jeune fille enjouée qui l'attendait probablement avec la plus grande impatience, mentionna cette circonstance et se retira.

Après avoir feint de goûter quelques fruits, Antoinette se leva avec la pensée qu'elle ne devait pas maintenant rester seule avec le Colonel Evelyn, ni avec aucun autre.

—Quoi ! déjà désireuse de partir, Mademoiselle de Mirecourt ? demanda le militaire. Veuillez accepter mon bras : nous allons faire le tour des chambres, jusqu'à ce que vous soyiez suffisamment reposée pour retourner au milieu des jolis danseurs qui sont probablement impatients de votre absence.

Le sourire forcé avec lequel la pauvre Antoinette essaya d'accueillir cette dernière remarque était encore plus douloureux que l'expression de souffrance qui s'était d'abord trahie sur ses traits. Evelyn, rappelant le calme et le sang-froid qu'elle avait déployés dans un moment de péril imminent, ne put s'empêcher de remarquer avec chagrin que, quelque courageuse qu'elle fût dans les dangers physiques, elle était de celles que les souffrances morales pourraient terrasser.

Tout en la promenant, il s'efforça, d'une manière qui ne lui était pas habituelle, de l'intéresser et de l'amuser : il y réussit en partie.

Le Colonel possédait une intelligence rare et puissante, et sa conversation, quoique manquant de cette grâce du compliment, de ces spirituelles épigrammes qui donnaient tant de cachet à celle de Sternfield, était infiniment plus intéressante. Antoinette s'y prêta de bonne grâce, ne s'apercevant pas que, dans les observations courtes et naïves qu'elle hasardait de temps à autre, son compagnon trouvait une fraîcheur, une candeur qui le charmaient plus que n'auraient pu le faire les plus fines réparties.

En passant dans un appartement faiblement éclairé par des lampes coloriées en rose, et rempli de niches qui en faisaient un véritable temple de coquetterie, ils aperçurent le Major Sternfield assis sur une causeuse près d'une jeune fille de seize ans, jolie et gracieuse, et dont l'air confus et les yeux baissés indiquaient qu'elle n'était pas familière avec le genre de conversation adulatoire à laquelle on semblait l'initier.

Comme ils passaient devant eux, Evelyn se mordit les lèvres.

—Admirez-vous le Major Sternfield ? demanda-t-il brusquement.

—Comme il est loin de se douter que le Major Sternfield est maintenant le seul arbitre de ma destinée, de mon avenir ! pensa la pauvre Antoinette.

Soit qu'il n'eût pas remarqué son embarras, soit qu'il ne se souciât pas d'entendre sa réponse, le Colonel continua :

—Sans doute vous l'admirez, et les trois quarts des Dames qui sont ici ce soir en font probablement autant. Il est beau comme un Apollon : il a des manières irréprochables, il danse et il cause à ravir : assurément, cela suffit. Cependant je préfère, pour ma part, rester sous l'imputation d'être un ennemi des femmes, comme vous m'avez dit que j'en avais la réputation, plutôt que d'être un homme de son caractère. Maintenant, je dois vous laisser, car je vois s'avancer un monsieur qui désire vous demander pour la prochaine danse ; aussi bien, je vais vous dire adieu de suite, car j'ai l'intention de laisser bientôt cette scène brillante.

—Adieu ! Vous avez été bien bon pour moi ce soir ! dit-elle simplement en lui donnant la main.

—Les derniers mots que vous venez de prononcer, dit en baissant la voix, m'encouragent à vous donner un conseil qu'autrement vous auriez raison de regarder comme impertinent, un conseil qui a au moins le mérite du désintéressement, car il vient d'un homme qui a cessé de rechercher les sourires et l'approbation des femmes. Le voici : Restez dans cette heureuse maison de la campagne où vous avez grandi candide et naïve ; restez avec les amis sages, éprouvés de votre enfance : vous n'en trouveriez pas d'aussi bons dans cette vie frivole où vous êtes récemment entrée.

—Trop tard ! se dit à elle-même Antoinette qui se contenta de répondre en inclinant légèrement la tête.

Le colonel Evelyn la laissa, tout en reconnaissant que quelque chose comme de la confiance en la femme pouvait encore exister sur la terre.

De son côté, Antoinette accepta sans faire aucune observation le danseur qui venait de s'offrir et dont les platitudes lui parurent doublement ennuyeuses après l'intéressante conversation qu'elle venait d'avoir avec le Colonel.

Ses pensées ne tardèrent pas à retourner auprès de Sternfield. Elle songea au cruel et systématique abandon qu'il avait fait d'elle-même, à ses attentions empressées pour d'autres, et l'expression d'angoisses qui l'avait laissée depuis un moment revint bientôt plus forte que jamais.

A la fin de la danse on vint annoncer le souper. De retour au salon, on dansa un cotillon, puis on fit de la musique.

Finalement, pendant que la plupart des invités commençaient à se retirer, le Major Sternfield s'avança vers sa femme.

—Est-ce que tu t'es bien amusée ? demanda-t-il : je t'en ai laissé le loisir, en te fesant grâce de mes ennuyeuses attentions.

—Vous m'avez rendue bien malheureuse ce soir, répondit-elle d'une voix tremblante.

Sternfield aperçut aussi facilement que le Colonel Evelyn les traces que la douleur morale avait laissées sur son pâle visage, et il en fut un peu attristé.

—Pardonne-moi, Antoinette, murmura-t-il avec tendresse. Mais qu'est le léger chagrin que ma conduite de ce soir a pu te causer, auprès des souffrances que ta froideur m'inflige constamment ?

—Moi, j'agis par principe, Audley, tandis que vous, vous m'avez torturée, soit par représailles, soit par le désir de voir jusqu'à quel point vous pouvez me faire souffrir, et ce que je puis supporter.

—Oh ! non, ma petite femme : mais j'espère que cette dure leçon aura pour effet de te rendre à mon égard plus indulgente que tu ne l'as été jusqu'ici. Assurément, tu ne me refuseras plus la permission d'aller à Valmont ?

—Venez à Valmont si vous le voulez, mais venez-y ouvertement et sans détour : au risque d'encourir la colère et les reproches de mon père, je vous y recevrai avec plaisir ; mais, quant à aller vous rencontrer ailleurs, je ne le puis pas, je n'y consentirai jamais.

—Qu'il en soit ainsi ! Puisque tu l'exiges, je me confierai aux chances de l'hospitalité de ton père. Mais comment passerai-je le temps durant ton absence ?

—Oh ! quant à cela, vous avez beaucoup de ressources, répondit-elle amèrement. Je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé ici ce soir.

—Comment ! tu es jalouse, Antoinette ?

Et un imperceptible sourire de satisfaction traversa ses traits.

—Je ne crois pas que j'aie ressenti de la jalousie ; mais ce que je sais, c'est que j'ai été bien malheureuse pendant les quelques heures qui viennent de s'écouler. Je me suis demandé plus d'une fois avec anxiété si l'amour que vous dites avoir pour moi est bien sincère, si cet amour pouvait réellement exister pendant que vous me traitiez ainsi. Oh ! Audley, concevez avec quelle cruelle douleur j'ai pu laisser ce doute pénétrer dans mon cœur, maintenant que nous sommes irrévocablement unis l'un à l'autre.

—Oui, il est bien heureux qu'il en soit ainsi ! répondit-il, les yeux brillants d'un sombre triomphe.

Sa femme frémit.

—Heureux, devriez-vous dire, Audley, tant que la confiance et l'affection mutuelle existeront entre nous.

—Je ne fais aucune exception : heureux dans l'un comme dans l'autre cas. Même, malgré la défiance, la froideur et l'irritation qui pourraient obscurcir nos relations, c'est pour moi une pensée consolante que celle de savoir que tu es entièrement, irrévocablement la mienne.

Ces paroles n'étaient, si vous le voulez, qu'une exagération de passion comme celles qui, en général, résonnent si agréablement aux oreilles d'une nouvelle mariée ; mais elles firent pâlir la pauvre femme de Sternfield et remplirent son cœur d'une terreur indicible.

—Comment ! n'ai-je pas raison ? continua-t-il presque violemment, en remarquant sa pâleur soudaine.

—Pour l'amour de Dieu, Audley, ne parlez pas aussi étrangement ! A Dieu ne plaise que la moindre méfiance s'élève maintenant entre nous ! Je vous serai sincère, fidèle et dévouée : de votre côté, soyez bon et patient pour moi. Ne jouez pas avec mes sentiments comme vous l'avez fait aussi impitoyablement ce soir....

—Même comme tu as constamment joué avec les miens !.... Mais voici ta cousine. Je t'en prie, tâches de paraître moins abattue : autrement, j'aurai à passer par une cour martiale qu'elle pourrait instituer.

—Que conspirez-vous donc ensemble dans ce coin solitaire ? demanda Madame d'Aulnay qui arrivait en souriant. Comment ! Antoinette, tu parais bien malade ! tu seras certaine-

ment incapable de faire le voyage de demain. Major Sternfield, souhaitez lui le bonsoir de suite, car c'est vous qui, par vos plaintes et vos mélancolies, avez fait disparaître les couleurs d'Antoinette. Dites bonne nuit et adieu.

Et elle s'éloigna.

—Adieu, chère Antoinette ! dit Sternfield en pressant sa jeune femme sur son cœur. Pardonne-moi et oublies la peine que je t'ai si cruellement infligée ce soir.

Pardonner et oublier ! Hélas ! la demande était bien facile à faire : mais fut-elle aussi facilement accordée ?

L'insomnie d'Antoinette, les oreillers de son lit trempés de larmes, auraient pu répondre à cette question.

XVII

Quelques jours après, notre jeune héroïne était installée au Manoir, environnée des soins affectueux de son père, des services dévoués de son excellente gouvernante et des attentions amicales de Louis Beauchesne qui,—cela va de soi,—était un visiteur privilégié au Manoir.

Cependant, malgré ce triple mur d'affection qui l'entourait, malgré son retour au calme et à la régularité de cette vie de la campagne qu'elle menait de nouveau, Antoinette conservait toujours l'apparence délicate qu'elle avait contractée durant les quelques semaines de son séjour à Montréal.

M. de Mirecourt, néanmoins, n'en conçut aucune inquiétude, persuadé qu'une quinzaine de jours de repos lui rendrait sa vigueur d'autrefois ; mais Madame Gérard était loin de partager son assurance et de se satisfaire aussi facilement. Ce qui l'alarmait plus encore que l'excessive faiblesse d'Antoinette, c'était la mélancolie à laquelle elle se laissait aller et l'indiffé-

rence qu'elle manifestait à l'égard de ses douces habitudes d'autrefois : l'accomplissement d'œuvres de charité et les plaisirs intellectuels auxquels elle se livrait avant sa promenade à la ville. Plus d'une fois elle essaya, par la patience, par la douceur, comme une mère seule aurait pu le faire, de provoquer quelque confidence chez son enfant bien-aimée : mais celle-ci évitait avec terreur toute ouverture à ce sujet. Enfin, s'apercevant que ses tentatives avaient pour résultat invariable de faire Antoinette s'enfermer dans sa chambre, elle renonça à son idée, se contenta d'adresser tous les jours de ferventes prières au Ciel pour qu'il rendit à ce jeune cœur le calme qu'il semblait avoir perdu, et essaya de son mieux de le distraire et de chasser sa tristesse.

Une cause de chagrin et de regrets incessants pour Madame Gérard, était la correspondance régulière qui s'échangeait entre Antoinette et sa cousine Madame d'Aulnay. Ce chagrin était bien fondé, car la réception ou l'envoi d'une lettre était pour sa chère enfant un nouveau sujet de mélancolie ou lui donnait des maux de tête violents. Comme l'inquiétude de la bonne gouvernante se serait accrue, si elle eût su que la moitié de ces lettres qui étaient expédiées sous couvert à Lucille, fesait partie d'une correspondance suivie avec le Major Sternfield !

Un jour, elle se décida à demander, tout en badinant, à voir quelques-unes des lettres en question ; mais Antoinette la refusa froidement, disant pour raison qu'elle avait promis à Madame d'Aulnay de ne montrer ses missives à personne. Réellement alarmée, elle voulut s'en plaindre à M. de Mirecourt ; mais celui-ci, qui était devenu plus indulgent encore pour sa fille depuis son retour de la ville, répondit avec une certaine impatience, qu'Antoinette ne devait pas être troublée pour des riens, que d'ailleurs elle n'était pas en âge d'être soumise à une inquisition, comme une petite pensionnaire, au sujet de la correspondance qu'elle tenait avec sa cousine.

Cette réponse fut invariablement donnée par M. de Mirecourt, chaque fois que Madame Gérard voulut recourir à son intervention : car si jusque-là la jeune fille s'était montrée aussi bonne et aussi soumise, c'était dû à la douceur de ses dispositions et non à la contrainte exercée par son père. C'était donc une bonne fortune, pour le secret qu'elle gardait avec tant de soin que le temps et les pensées de M. de Mirecourt fussent occupés par d'autres choses : autrement, il n'aurait pas manqué de remarquer l'inconcevable changement qui s'était opéré chez elle.

Nous avons déjà dit que la plupart des Canadiens-français, au lieu de recourir, pour le règlement de leurs difficultés, à des juges qui ne connaissaient ni leur langue ni leurs lois, s'étaient habitués à les soumettre à l'arbitre de leur curé ou à celui de quelque notable de leurs paroisses. A Valmont M. de Mirecourt était universellement aimé et respecté ; aussi se trouva-t-il constitué juge et arbitre des différends qui s'élevaient quelques fois entre ces co-paroissiens. Jamais on n'en appelait de ses décisions, car tous étaient convaincus qu'il agissait avec la plus stricte justice.

Un matin qu'Antoinette était dans le vieux salon du Manoir où les Dames avaient l'habitude de passer la matinée, son père vint lui remettre une lettre qu'il tenait à la main.

—Voilà une dépêche qui pèse autant que celles ordinairement reçues au Département du Secrétaire-Provincial, dit-il en riant.

Aucun sourire n'effleura les traits de la jeune fille en recevant la lettre, qu'elle glissa dans les plis de sa robe, en murmurant quelques mots de remerciement.

M. de Mirecourt, qui avait ce jour-là un nombre plus qu'ordinaire de causes en délibéré, partit presqu'aussitôt. Quelques instants après, Antoinette se leva à son tour.

—Pourquoi ne lis-tu pas ta lettre ici, mon enfant ? demanda Madame Gérard. Je te promets de ne pas dire un mot et de ne pas la regarder, pendant que tu en prendras connaissance.

La jeune fille fit quelques excuses d'une voix presqu'inintelligible et sortit.

Ah ! c'est que les lettres qu'elle recevait ne devaient pas être lues devant des personnes dont elle redoutait l'observation : c'est qu'elles fesaient trop monter le rouge de l'émotion à ses joues et les larmes à ses yeux, pour pouvoir affronter cet examen : c'est qu'elles occasionnaient sur ses traits l'expression trop claire du plaisir ou de la peine qu'elle éprouvait en les lisant, et que la peine avait trop lieu de prédominer, pour qu'elle permît à qui que ce fût de l'étudier pendant qu'elle en prenait connaissance.

Arrivée dans sa chambre, elle en ferma la porte et brisa l'enveloppe qui contenait, comme elle l'avait prévu, deux lettres, une du Major Sternfield et l'autre de sa cousine. Nous nous permettrons de reproduire en entier celle de cette dernière qui peint au vif l'esprit et le caractère de Madame d'Aulnay :

" Ma chère Antoinette,—pour l'amour du ciel ! fais l'impossible pour obtenir de ton père la permission de revenir immédiatement à Montréal ! Audley ressemble à un parfait enragé. Il a entendu dire quelque part que le jeune Beauchesne est devenu le commençal du Manoir, qu'il te fait une cour assidue, et il en conclut que tu t'amuse à *flirter* avec Louis pendant que tu l'oublies entièrement, lui, ton mari. Il est venu ici hier soir, dans une colère incroyable, et a déclaré que si tu persistais à rester à Valmont plus longtemps, il prendrait le parti d'aller te voir là, n'importe quelles conséquences cette démarche pourrait avoir. Jusqu'ici, j'ai pu, comme tu m'en avais instamment priée, l'empêcher d'agir ainsi, mais je crains bien que sa patience et mon influence soient rendues à leurs

dernières limites. Qui aurait pu croire qu'un homme aussi charmant et aussi adorable deviendrait jamais tyran ! Et cependant il y a, ce me semble, dans la violence même qui le distingue et qui n'est qu'un excès de son amour pour toi, quelque chose de calculé pour le rendre dix fois plus cher encore à celle qu'il a choisie entre toutes pour être sa femme. Comme est insignifiant l'amour tranquille et philosophe de la plupart des hommes, mis en regard avec sa violente passion pour toi !

" Maintenant, quant à ton retour ici, comment pourra-t-il s'effectuer ? Je crois qu'il serait peut-être mieux que j'aille cette semaine au Manoir avec M. d'Aulnay, que nous te trouvions, lui et moi, l'air malade,—ce qui est vrai ou devrait l'être, puisque tu te trouves séparée de celui qui doit t'être le plus cher en ce monde,—et tourmenter M. de Mirecourt à tel point, qu'il finisse par te laisser venir avec nous. Je lui dirai que, nous trouvant dans le temps du Carême, je fais pénitence, dans une entière réclusion, pour la vie mondaine et gaie que j'ai menée, jusqu'ici : que, par conséquent, tu ne rencontreras personne chez moi ; enfin, si ces raisons ne suffisent pas, j'inviterai Louis à être de la partie. Ce dernier argument sera convainquant, car mon oncle supposera tout naturellement que Louis, t'accompagnant à la ville, aura une nouvelle occasion de poursuivre la réalisation de son cher projet de vous marier.

" Mais adieu ; j'entends la voix de Sternfield qui se fait entendre dans le passage : je dois donc fermer ma lettre de suite. Il a probablement quelques lignes ou une longue lettre à te faire parvenir.

" Ta dévouée mais bien contrariée

" LUCILLE."

La lettre de Sternfield n'était pas de nature à calmer le trouble moral que venait de produire celle de Lucille. Le Ma-

jor accusait Antoinette de l'avoir oublié, déclarait énergiquement qu'il ne pourrait souffrir plus longtemps d'être exilé de sa présence, et terminait en disant qu'il tâcherait d'avoir assez de patience pendant quelques jours encore, après lesquels elle devait absolument venir le voir chez Madame d'Aulnay.

Ce fut en proie à une vive excitation qu'elle lut et relut ces lettres. N'y pouvant résister, elle se couvrit le visage de ses mains et éclata en sanglots.

—Oh ! Audley et Lucille ! soupira-t-elle, dans quel abîme de misère vous m'avez plongée !

Ces paroles pleines de tristesse et de désespoir qui tombaient de la bouche d'une jeune femme mariée à un homme qu'elle avait elle-même choisi, n'étaient pas, comme on pourrait le supposer, le résultat d'un moment de trouble ou d'inquiétude, mais bien plutôt le débordement d'un cœur surchargé de chagrins. Oui, durant les quelques semaines qui venaient de s'écouler, loin de la société pleine de charmes de Sternfield et de l'influence pernicieuse de Madame d'Aulnay, elle avait pu, dans la solitude de son cœur, jeter un coup-d'œil en arrière et juger l'irrévocable passé. Quel fut le résultat de cet examen sévère ? C'est ce qu'on peut deviner par l'exclamation qui venait de s'échapper de ses lèvres.

Si Audley Sternfield s'était toujours montré indulgent et tendre, il n'y a pas de doute que le goût passager qu'elle avait pris pour de l'amour se serait changé en une profonde affection, car sa nature, à elle, était aimante et aimable ; mais le système de persécution et d'intimidation qu'il avait adopté à son égard aussitôt après leur mariage infortuné, avait sensiblement altéré l'attachement naissant qu'elle avait éprouvé pour lui ; et, avec une terreur pleine d'angoisse pour l'avenir et un regret désespéré du passé, elle reconnaissait maintenant en son cœur ulcéré, qu'elle ne fesait que craindre et trembler

là où elle aurait dû aimer et espérer. Une demi-heure s'écoula pendant laquelle, la tête appuyée sur ses mains, elle regardait tristement les branches nues des arbres qui, jouet des vents de février, se balançaient doucement ou s'agitaient avec violence. Dans cette attitude mélancolique, elle rêvait combien il lui était desormais impossible de goûter encore une fois la paix et le bonheur.

Un léger coup frappé à la porte la fit tressaillir. C'était Madame Gérard qui venait lui annoncer que M. de Mirecourt et Louis l'attendaient au salon.

—Veuillez les rejoindre, chère Madame Gérard, répondit-elle ; je vais descendre dans quelques instants.

Après avoir à la hâte essuyé ses yeux et lissé ses cheveux, elle se rendit au salon, en se préparant une contenance indifférente. Se plaçant près des deux rideaux cramoisis afin que l'ombre qu'ils projetaient pût cacher un peu sa pâleur—précaution qu'elle tenait de Madame d'Aulnay,—elle fit tout son possible pour répondre avec calme aux remarques qu'on lui adressait. Quelques instants après, M. de Mirecourt fut appelé à son bureau par un voisin qui venait solliciter ses conseils et son arbitrage ; les deux jeunes gens se trouvèrent seuls, Madame Gérard étant occupée à des affaires de ménage.

—Qu'avez-vous donc, Antoinette ? demanda Louis qui avait deviné son trouble, en dépit des rideaux cramoisis et de l'assurance qu'elle avait tenté de se donner.

—Oh ! Louis ! je suis bien misérable, bien malheureuse ! répondit-elle.

—Je m'en suis aperçu dès le premier instant de votre retour, répliqua-t-il gravement : vous n'êtes plus la jeune fille si gaie et si heureuse d'autrefois. Mais, chère Antoinette, puis-je faire quelque chose pour vous ?

—Oh ! oui, dit-elle en l'interrompant et en joignant ses mains. Tâchez de m'obtenir la permission de retourner prochainement, de suite, à Montréal.

—Oui, à la société si pleine de charmes de l'*irrésistible* Major Sternfield, continua-t-il avec une amertume pleine de jalousie dont il ne put se rendre maître. Assurément, s'il déplore votre mutuelle séparation la moitié autant que vous semblez la regretter, son nom et le vôtre mériteront de passer à la postérité comme un exemple du vif attachement des amoureux de nos jours.

—Oh ! Louis, épargnez-moi les reproches et les railleries, je suis bien déjà assez misérable. Secourez-moi, si vous le pouvez ; sinon, plaignez-moi.

Emu, le jeune Beauchesne s'exclama impétueusement :

—Non, Antoinette : c'est plutôt à vous de me plaindre, de me pardonner mon injustice. Dites que vous me pardonnez, et je tâcherai de me rendre digne de la confiance que vous avez placée en moi.

Ce pardon lui fut facilement accordé. Antoinette lui fit part alors de la prochaine arrivée de Madame d'Aulnay et du but qu'avait cette visite. Louis promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour favoriser le projet.

Madame Gérard entrant quelques instants après, il commença, avec elle, une conversation animée, pour détourner son attention de la jeune fille encore sous l'effet d'une vive agitation.

XVIII

Quelques jours après, par une superbe matinée, Monsieur et Madame d'Aulnay, traînés dans leur joli équipage d'hiver, venaient frapper à la porte du Manoir, à la grande joie de M. de Mirecourt qui était également fier de sa gracieuse nièce et de son digne et savant époux.

Antoinette amena Lucille dans sa chambre pour la débarrasser de ses vêtements de voyage. Une fois là, celle-ci ferma la porte avec soin, et s'écria :

—Maintenant, aux nouvelles.... Mais, mon Dieu ! Antoinette, comme tu es terriblement pâle ! Qu'est-ce que tu as donc fait ? Non-seulement tu as considérablement maigri, mais de plus tes yeux et ton teint ont perdu tout leur éclat. Cela ne fera pas. Tu ne dois pas permettre au chagrin ni à l'inquiétude d'aller plus loin que de communiquer à tes traits une paleur délicate ou un air mélancolique.

—Donne-moi ta recette pour les restreindre dans les limites aussi modérées, dit Antoinette avec un sourire forcé.

—Lorsque tu te sentiras triste, arrête-toi de penser, prends un roman, essaies une intrigue ou jette un coup-d'œil sur tes toilettes. Si ces dernières sont dans un état défectueux, le remède est infaillible, car une cause de tristesse en neutralise toujours une autre. Courage, chère enfant. Nous allons obtenir la permission de ton père ; demain soir tu seras dans mon salon, avec ce cher tyran d'Audley à tes pieds. Mais silence ! j'entends v ir Madame Gérard. Jusqu'après le dîner, pas un mot de notre projet.

Le dîner fut excellent et les vins exquis ; M. de Mirecourt, content de voir que tout allait à merveille, était d'une humeure des plus aimables. Après le café qui fut servi dans le salon, Madame d'Aulnay, avec une grande habileté, ouvrit le feu par quelques remarques sur la pâleur et l'apparence délicate d'Antoinette.

—En effet, elle paraît malade, répondit un peu brusquement M. de Mirecourt ; mais c'est à sa promenade en ville que nous devons cela.

—Oh ! cher oncle, répondit en souriant Madame d'Aulnay, lorsqu'elle quitta Montréal elle paraissait être bien mieux que

maintenant. Elle s'ennuit à la mort ici, précisément comme moi à la ville depuis que le Carême est commencé.

—C'est très flatteur pour M. d'Aulnay et pour moi-même, répliqua-t-il.

—Mais, mon oncle, vous êtes très souvent absent ou retenu dans votre bureau par d'importants travaux, et Madame Gérard est occupée par les affaires du ménage, en sorte que la pauvre Antoinette est souvent seule.

—Que la petite demoiselle se livre à la lecture, au jeu ou à la couture, comme elle avait la louable habitude de le faire avant son entrée dans la vie du grand monde, dit M. de Mirecourt, d'un ton assez bref.

Mais le regard de tendresse qu'il lança en même temps sur sa fille était une frappante contradiction de la brusquerie de ses paroles.

—Laisse-la plutôt venir à la ville avec nous, interrompit M. d'Aulnay qui avait reçu des instructions de sa tendre moitié. Je te promets que nous te la renverrons après Pâques, aussi heureuse et en aussi bonne santé que jamais.

M. de Mirecourt hocha la tête.

Madame Gérard, de son côté, fit comprendre qu'elle ne pouvait s'imaginer qu'Antoinette pût désirer s'éloigner si tôt du Manoir, après une si longue absence. Mais quelle chance avait-elle de lutter contre des alliés aussi puissants ? Louis lui-même, sur lequel elle avait compté comme sur un secours efficace, l'abandonnait et passait traîtreusement à l'ennemi. Quel était son but en agissant ainsi ? c'est ce qu'elle ne put deviner, à moins toutefois que, comme Madame d'Aulnay l'avait également invité, il eût voulu profiter de cette occasion pour devenir plus intime avec Antoinette en vivant sous le même toit qu'elle. Mais la vieille gouvernante n'avait pas

remarqué que Beauchesne avait répondu à l'invitation d'une manière générale, équivoque, qui lui permettait d'accepter ou de refuser ensuite, à sa convenance.

Antoinette elle-même, silencieuse et abattue, ne parlait que très peu, et en dépit des signes que lui faisait sa cousine, elle restait presque passive. Un regard suppliant tourné vers son père et qu'elle accompagna de ces mots : " j'aimerais à y aller," fut tout ce qu'elle fit pour seconder les efforts de ses amis ; mais, quand bien même elle se serait étudiée à prendre des moyens directs de gagner le consentement de son père, elle n'eût pu en choisir un plus heureux que celui-là. Le calme qui se trahissait sur sa figure et qui atteignait presque l'apathie, ainsi que le souvenir de la sévérité dont il avait fait preuve à son égard lorsqu'il lui avait parlé de son mariage avec Louis, le touchèrent sensiblement et le firent incliner à se rendre à la demande générale. Et puis, la déclaration faite par Madame d'Aulnay qu'elles vivraient dans la retraîte du Carême, le fait que Louis avait été également invité et pourrait surveiller sa fiancée, le décidèrent tout-à-fait.

Eh ! bien, mon enfant, dit-il en attirant sa fille à lui, puisqu'il faut faire ce sacrifice, fesons-le gaiement. . . . Mais quoi ? des pleurs ! s'écria-t-il en voyant Antoinette qui, touchée par sa bonté, par le souvenir de sa propre ingratitude envers lui et par le sentiment de sa propre perfidie, essayait de contenir les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine oppressée. Tu pleures, petite ! Qu'est-ce que cela veut donc dire ?

—Ne sois pas aussi enfant, Antoinette ! interrompit Madame d'Aulnay avec plus de vivacité que la circonstance semblait en demander de sa part. Tu es ridiculement nerveuse aujourd'hui !

—Eh ! bien, c'est toi-même, jolie nièce, qui lui a appris ces mouvements ! . . . Mais assez comme cela. Antoinette, monte à ta chambre et commence à faire ta malle ; autrement tu

oublieras la moitié ou la plus grande partie de tes effets indispensables.... C'est inutile, Madame Gérard ! continua-t-il de bonne humeur en interrompant la gouvernante qui venait de commencer à protester, quoique avec beaucoup de déférence, contre le retour d'Antoinette à la ville. C'est inutile. Cette fois, ils ont été trop nombreux pour nous : tenez ! tenez ! c'est une affaire décidée. Lucille, fais-nous maintenant un peu de musique, si tu peux : mais je crains bien que l'instrument soit hors d'ordre : notre petite fille ne l'a pas touché depuis bien longtemps.

Il y avait à peine quelques secondes qu'Antoinette, suivant l'invitation de son père qu'elle avait reçue avec un grand empressement, était dans sa chambre, lorsque Madame Gérard entra.

—Chère Antoinette, dit-elle, je suis venue voir si tu as besoin de moi ?

—Oh ! non : je ne mettrai pas beaucoup de temps à préparer tous mes effets : mes commodes et mes tiroirs sont dans un ordre parfait, grâce au bon exemple que vous m'avez donné sous ce rapport, chère amie.

—Ah ! mon Antoinette,—reprit Madame Gérard avec une inquiétude pleine de tristesse dans le regard et dans la voix, —je crains bien que les conseils que je t'ai donnés sur d'autres sujets bien plus importants aient été malheureusement inutiles. Dieu sait combien de fois je lui ai demandé avec ferveur la grâce et l'inspiration de remplir dignement l'important devoir qui m'était confié.

—Chère Madame Gérard, pourquoi êtes-vous si triste et si inquiète ? demanda avec douceur Antoinette en prenant les mains de sa gouvernante qu'elle pressa chaleureusement dans les siennes. Vous avez été pour moi une véritable mère. Toujours bonne, judicieuse, prudente....

—Et cependant j'ai failli, complètement failli ! interrompit celle-ci sur le même ton de tristesse. Non, ne parles pas ainsi, Antoinette, mais écoute-moi, car je dis la vérité. Où est cette confiance que je désirais t'inspirer, cette confiance qui aurait dû te faire venir à moi comme à une mère, me confier tes chagrins et prendre mes conseils dans les moments de peine ? Hélas ! tu ne m'en accordes pas plus qu'à une étrangère ! Tu as des soucis et des inquiétudes, mais tu les pleures en silence ; tu as des plans et des projets, mais tu les prépares dans le secret. Antoinette ! chère Antoinette ! dis-moi : ai-je mérité cette disgrâce ?

Le cœur ardent de la jeune fille qui était intimement attaché à l'institutrice de ses jeunes années fut profondément touché par cet appel chaleureux. Se jetant, en pleurs, dans les bras de son excellente gouvernante, elle s'écria :

—O bonne et chère ami ! pardonnez-moi ! Pourquoi n'ai-je pas rempli mes devoirs à votre égard avec autant de fidélité que vous vous êtes acquittée des vôtres envers moi ? pourquoi me suis-je déjà séparée de vous ?....

—Et cependant tu me laisses encore ! dit-elle doucement en caressant la soyeuse chevelure de la jeune fille. Que Madame d'Aulnay seule s'en retourne dans cette vie agitée de la ville, dans le tumulte de laquelle tu as déjà perdu ta fraîcheur, tes sourires, ta gaieté, et la paix de ton âme.

—Cela ne se peut pas ! dit Antoinette en se levant fiévreuse. Hélas ! je dois y aller.

—Qu'il en soit comme tu le désires, et puisse Dieu guider tes pas ! Encore un mot, ma petite Antoinette, encore un mot de l'amie éprouvée qui a appris à ta bouche à bégayer le nom de notre Père céleste. Pourquoi as-tu abandonné la pratique et les devoirs de notre religion à laquelle jusqu'ici tu avais été si fidèle ?

—Parce que je ne suis pas digne des consolations qu'elle donne ! répondit la jeune fille singulièrement émue.

—Ce devrait plutôt être une raison pour te faire persévérer dans l'observation de tes devoirs religieux. Est-ce que notre Divin Maître lui-même ne nous a pas dit qu'il venait pour sauver non pas les justes, mais les pécheurs ? Mais assurément, ces paroles. dans leur sens le plus rigoureux, ne s'appliquent pas à ma petite, à ma chère Antoinette. Ouvre-moi ton cœur, mon enfant bien-aimée ; confie-moi les secrètes préoccupations qui semblent peser sur lui : tu seras, ensuite, moins abattue et plus heureuse.

Antoinette soupira. Oh ! que n'aurait- lle pas donné pour pouvoir en ce moment confier ses fautes et ses peines à cette conseillère sage et prudente, partager avec elle le lourd fardeau du secret qui déjà avait commencé à ébranler sa jeune existence ! Mais le souvenir de la promesse que Sternfield lui avait arrachée ferma sa bouche ; et avec une tendre caresse, elle lui dit :

—Soyez patiente pendant quelque temps encore, ma bonne, mon excellente amie ; et malgré mon silence, en apparence si plein d'ingratitude, aimez-moi, priez pour moi !

—Puis-je entrer, Antoinette ? demanda soudainement la voix argentine de Madame d'Aulnay.

Et, sans attendre la réponse, Lucille s'introduisit dans la chambre.

—Que signifie ceci, pauvre petite cousine ? demanda-t-elle en promenant son regard indigné de Madame Gérard au visage baigné de larmes d'Antoinette. Tu es, je crois, à recevoir un sermon ?....

—Arrêtes, Lucille, ne parles pas aussi étourdiment ! se hâta d'interrompre Antoinette.... Pars-tu à présent, demanda-t-elle à sa gouvernante qui s'était levée.

—Oui, mon enfant ; mais avant de laisser cette chambre, j'ai à vous donner un avis, Madame d'Aulnay. Sur vos instances pressantes, cette enfant innocente et sans expérience a été confiée à vos soins, A Dieu vous aurez à rendre compte de la manière dont vous avez rempli vos obligations. Quelles que soient les embûches dont ses pas ont été environnés et les erreurs dans lesquelles elle peut encore tomber, sur votre tête, à vous, son guide et sa protectrice, retombera la plus lourde part du châtiment !

—Quelle terrible mégère ! s'écria Madame d'Aulnay avec un frémissement affecté, pendant que la gouvernante s'éloignait. Elle me rappelle la Sybille.

—Trève de ces épithètes et de ces plaisanteries, répliqua Antoinette d'un air affligé et indigné. Cette personne a été pour moi, dès ma plus tendre jeunesse, une gouvernante, une amie, une mère ; et je serais une ingrate si je permettais qu'on fit un pareil usage de son nom en ma présence, quand je puis l'empêcher.

—Oh ! assez, ma chère enfant. Cette indignation est en pure perte ; car je suis prête, si tu le désires, à en parler désormais et à la regarder comme une perfection. Mais ne perdons pas notre temps en disputes, quand nous avons à parler de choses infiniment plus intéressantes. N'avons-nous pas parfaitement réussi dans tous nos plans ? Nous devons partir demain matin, pour profiter des beaux chemins, avant qu'une tombée imprévue de neige les rende impraticables. A présent, laisses le sourire revenir sur tes traits, tâches de paraître comme autrefois, afin d'empêcher ton père de retirer sa permission.... Et maintenant que nous avons un moment à nous, je m'étonne de ne pas te voir m'assiéger de questions, au sujet de ton cher, adorable et tyrannique mari !.... Mais, quoi ! ce nom te fait tressaillir comme s'il te terrifiait ! Tu es devenue singulièrement nerveuse.

—Eh ! bien, qu'as-tu à me dire sur son compte ? demanda Antoinette à voix basse.

—Qu'est-ce que j'ai à te dire ! répéta ironiquement Madame d'Aulnay. Est-ce ainsi qu'une jeune mariée qu'on idolâtre doit s'enquérir du plus joli et du plus charmant mari qu'une femme puisse avoir ?

—Je ne suis pas aussi enthousiaste que toi, Lucille ; de plus, tu oublies qu'il y à peine deux jours j'ai reçu de lui une lettre dans laquelle il me disait que sa santé est assez bonne. Mais, puisque tu veux absolument que je te questionne sur son compte, dis-moi donc comment il a passé le temps durant mon absence ?

—Le fait est—répondit Madame d'Aulnay, en toussant, comme pour cacher son embarras—le fait est qu'il n'aurait pas été habile en vivant retiré comme un ermite : le monde aurait pu soupçonner quelque chose. Aussi, pour qu'il n'en parût pas, il a agi comme d'habitude, comme si de rien n'était.

—Comme il a agi pendant la dernière soirée que j'ai passée à la ville ? continua Antoinette dont les traits venaient de se couvrir d'une vive rougeur causée par la peine et le ressentiment que lui causait le souvenir de cette pénible circonstance.

—Oh ! oui, je sais à quoi tu fais allusion. J'ai vu moi-même ses indignes coquetteries avec une ou deux des jeunes filles présentes, et je l'ai ensuite fortement grondé pour cela. Je lui ai dit, entr'autres choses, que tu avais fait preuve de trop de bonté et de patience, et que ce que tu aurais eu de mieux à faire, aurait été de t'amuser avec quelques partenaires de ton goût, pour combiner ensemble le plaisir de l'amusement et celui de la vengeance. Mais, ma chère Antoinette, le regard sombre et furieux qu'il me lança me glaça presque de terreur. " Ecoutez-moi bien, Madame d'Aulnay, m'a-t-il dit. Puisque vous voulez le bonheur de votre cousine, ne lui donnez jamais

un pareil conseil. Si vous le faites et si elle agit d'après ce conseil, la conséquence en sera que vous aurez, toutes les deux, à vous en repentir le jour même où elle commencera à mettre ce système en pratique."—" Hein ! Major Sternfield, vous êtes un vrai tyran ! répondis-je un peu irritée ; Barbe-Bleu n'était pas de moitié aussi méchant que vous."—" Ne parlez pas avec autant de légèreté, Lucile ! " répliqua-t-il en m'appelant, avec une grande impertinence, par mon nom de baptême. " J'aime sincèrement, comme tout homme le doit, la femme que j'ai choisie pour être la compagne de ma vie, et je ne puis pas plus lui permettre de jouer avec mes affections qu'avec mon honneur." N'est-ce pas, chère Antoinette, que, en dépit de ses fautes, c'est un homme irrésistible ?

Antoinette ne fit d'autres réponses qu'en laissant percer un faible sourire sur sa figure et qu'en faisant un léger, un très-léger mouvement de tête.

—Et qui, crois-tu, s'est récemment informé de toi très particulièrement et avec beaucoup d'intérêt ? Devines : je te le donne en vingt. Quoi, tu n'en peux venir à bout ? Eh ! bien, je vais te le dire : ni plus ni moins que l'insensible, l'invulnérable Colonel Evelyn. Que te figures-tu qu'il ait eu l'audace de me dire, un après-midi que je me promenais en voiture près de la Citadelle (*) pour aller entendre le nouveau corps de musique ? Après s'être informé de toi et avoir appris que tu étais en bonne santé et que je m'attendais à t'avoir encore prochainement avec moi, il se lança dans une diatribe du même genre à peu près que celle dont vient de me gratifier ta gouvernante. Il prétendit que tu étais une jeune fille candide et sans expérience, que je devais veiller sur toi avec un soin jaloux et te diriger avec une grande prudence. Je crois qu'il se dit autorisé à parler ainsi à cause de remarques un peu légères qui auraient été faites sur ton compte et sur celui de Sternfield à la table d'hôte des officiers, quoique je ne puisse

(*) Aujourd'hui la Place Dalhousie.

m'imaginer ce qui a pu donner lieu à ces remarques... Mais! Ciel qu'as-tu donc, Antoinette? comme tu parais fiévreuse! Tiens, laisses à ta femme de chambre le soin de faire ta malle, et descendons au salon.

XIX

Elles trouvèrent les Messieurs engagés dans une conversation politique animée qui avait, comme de raison, pour thème principal les griefs du Canada et les actes arbitraires du nouveau gouvernement. Par déférence pour Madame d'Aulnay qui éprouvait la plus profonde aversion pour la politique, ils changèrent de sujet et donnèrent à la causerie une tournure générale.

La matinée du lendemain fut douce et agréable. Ça et là sur le ciel bleu on voyait poindre quelques nuages blancs. Dans les cours des fermes, les troupeaux, sortis de l'étable où ils avaient été confinés depuis quelques jours, tournaient d'un côté et de l'autre leurs regards étonnés : de petits oiseaux blancs voltigeaient tout à l'entour et se reposaient de temps en temps sur les branches nues des arbres.

Ainsi qu'il avait été décidé la veille, M. et Madame d'Aulnay partirent de bonne heure, emmenant Antoinette avec eux. Lucille, qui était d'une humeur des plus vives, égaya un peu la monotonie du voyage. Ils arrivèrent enfin à leur destination, et les chambres de Madame d'Aulnay avec leurs feux pétillants leur parurent encore plus confortables, après la route qu'ils venaient de parcourir. L'odeur appétissante du dîner, qui fait venir l'eau à la bouche de voyageurs affamés et qui envahissait la maison : la table avec ses trois couverts, ses nappes blanches comme la neige, ses verres et son argenterie brillante : tout indiquait qu'ils étaient attendus.

Avec cette bonne humeur, qui offrait au moins une compensation dans son caractère frivole, Madame d'Aulnay ouvrit

précipitamment une des malles d'Antoinette, en prit une jolie robe et insista pour que sa cousine la mit.

—Tu sais, dit-elle, qu'Audley doit venir ce soir, et je veux que tu paraisses avec avantage ; ainsi, puisque tu n'as que dix minutes pour t'habiller, fais diligence. M. d'Aulnay, tout philosophe et patient qu'il soit sous tous les rapports, devient l'homme le plus intraitable du monde quand on le fait attendre pour son dîner.

Antoinette fut prête à temps et descendit dans la salle où M. d'Aulnay, la montre en main, se promenait de long en large.

—Quel trésor de femme tu feras, jolie cousine ! dit-il en souriant : toujours prête au moment convenu !

L'effet du long voyage qu'elle venait de faire eut un bon résultat sur l'appétit d'Antoinette ; et les saillies pleines de finesse de Lucille qui était, ce jour-là, dans sa meilleure humeur, communiquèrent à son esprit une gaieté qu'il n'avait pas connue depuis plusieurs semaines déjà. Elle était libre aussi, du moins pour quelque temps, de la crainte qui la harassait depuis plusieurs jours, que son mari ne s'aventurerait pas dans quelque démarche téméraire, comme celle de se présenter brusquement chez son père, ou, ce qu'elle avait redouté davantage, d'arriver à Valmont sous un nom supposé, et de la forcer à lui accorder une entrevue.

Après le dîner qui fut très-agréable, M. d'Aulnay demanda la permission de se retirer dans sa Bibliothèque. Madame d'Aulnay et sa cousine se trouvèrent seules.

Lucille, qui était admiratrice passionnée des ouvrages de fantaisie de toutes sortes, apporta à sa cousine quelques échantillons de nouveaux patrons. Pendant qu'elle était à lui montrer les beautés d'un cep de vigne qu'elle avait l'intention de reproduire sur le canevas, un grand coup de marteau frappé à la porte fit tressaillir Antoinette.

—Oui, dit Lucille, c'est le Major Sternfield : c'est sa manière impatiente de frapper.... Mais, mon Dieu ! chère enfant ! comme tes couleurs ont vite changé ! Dis-le-moi franchement—et elle scruta encore plus attentivement sa cousine —oui franchement : est-ce l'amour ou la crainte qui te fait tressaillir ainsi ?

—Un peu les deux, répondit la jeune fille en s'efforçant de paraître plus gaie.

Avec une figure toute souriante, Audley entra dans la salle.

Attirant sa femme à lui et la pressant sur son cœur :

—Arrivée enfin ! ma bien-aimée, dit-il. Oh ! que je suis heureux !

En ce moment, se rappelant toutes les pensées peu bienveillantes, tous les amers regrets qui l'avaient affligée depuis leur séparation, Antoinette oublia ses griefs, et, comme une femme peut seule le faire, s'accusa elle-même d'injustice et de dureté. Ah ! si Audley s'était toujours montré aussi tendre pour elle, il se serait attaché son affection aussi irrévocablement qu'il avait enchaîné ses destinées.

La soirée se passa rapidement et agréablement, et ce fut bien malgré lui que Sternfield se leva enfin pour partir. Comme il pressait la main de sa femme, ses yeux cherchèrent l'anneau qu'il avait placé dans un de ses doigts ; mais il n'y était plus.

—Où est-*il*.... ton jonc ! demanda-il en fronçant tout-à-coup ses sourcils.

Antoinette leva l'autre main, dans l'un des doigts de laquelle brillait le petit anneau d'or.

—J'ai coutume de rougir tellement, dit-elle, et je deviens

si visiblement mal à l'aise quand quelque regard indiscret se dirige vers ma main, que j'ai cru plus prudent de le changer de doigt.

—C'est assez juste. Et maintenant, une autre question que je me crois permise et à laquelle tu peux, je crois, répondre aussi facilement : Quel est ce M. Louis Beauchesne avec lequel on m'a dit que ma petite Antoinette était dernièrement devenue si intime ?

—O ce pauvre Louis ! répondit-elle avec une franchise qui fit disparaître, pour un moment du moins, les soupçons de son mari.

—Pourquoi l'appelle-tu pauvre Louis ?

—Parce que je l'estime, dit-elle en riant et en rougissant légèrement.

—J'espère que tu ne m'appelleras jamais *pauvre* Sternfield ! répliqua son mari qui, avec sa perspicacité ordinaire, avait deviné que Louis pouvait avoir été autrefois un amoureux d'Antoinette, mais sans espoir.

—Non, non ! dit-elle gravement. Vous, vous êtes d'une nature à inspirer plutôt de la crainte que de la pitié.

—Et de l'amour plus qu'autre chose, j'espère ! ajouta-t-il.

—Assez de cette conversation à voix basse, interrompit en riant Madame d'Aulnay. J'appelle maintenant votre attention sur un sujet bien plus sérieux que vos affaires privées.

—Faites connaître vos désirs, belle Dame : je tâcherai de les combler.

Et Sternfield s'inclina gracieusement.

—Eh ! bien, voici. Je voudrais organiser une promenade à la Longue-Pointe ou à Lachine. La saison est si avancée, que, dans deux semaines, il ne faudra plus songer aux promenades en voitures d'hiver.

—Mais, il me semble que nous avions promis à papa de vivre tranquille et retirées tant que je serais à la ville, hasarda Antoinette.

—Ainsi fesons-nous et ainsi continuerons-nous de faire, ma très-prude petite cousine : je ne me propose nullement de donner des bals et des soirées, mais simplement de faire une promenade en voiture pour profiter des derniers beaux chemins. Saint Antoine lui-même n'aurait pas pu se refuser à cela. Prenez ce crayon, Major Sternfield, et écrivez un mémoire de ceux que je désire réunir.

Deux ou trois noms furent écrits sans commentaires : ensuite, Madame d'Aulnay proposa le Colonel Evelyn.

—A quoi cela sert-il de l'inviter, fit remarquer Sternfield : il ne viendra pas : il ne s'est pas rendu à votre invitation la dernière fois.

—N'importe ; faites votre devoir, M. le Secrétaire, répondit péremptoirement Madame d'Aulnay. Evelyn doit être invité : il a accepté une fois mon invitation.

—Oui, en cette circonstance mémorable où il a perdu les magnifiques chevaux qu'il avait emmenés d'Angleterre, ce qui n'est certainement pas de nature à nous faire jouir une seconde fois de sa charmante société. Et, d'ailleurs, de quelle utilité vous sera-t-il, maintenant qu'il n'a plus d'équipages ?

—Vous êtes absurde, Major Sternfield ! répliqua sèchement Lucille. Vous savez aussi bien que moi qu'il s'est récemment procuré une paire des plus magnifiques chevaux canadiens

qui soient dans le pays. Vous êtes ou jaloux, ou anxieux de rester le seul cavalier irrésistible de la compagnie.

—Est-ce que vous l'appelez irrésistible ? dit d'un air moqueur Sternfield.

—Non, mais c'est un misanthrope, un homme mystérieux, ce qui vaut encore mieux.

Le militaire haussa les épaules, et, après deux ou trois autres minutes de discussion, il partit.

La matinée fixée pour la promenade était superbe. Madame d'Aulnay et sa cousine achevaient de déjeûner, lorsque Jeanne entra pour remettre à sa maîtresse une carte qu'elle venait de recevoir.

—Comment ! le Colonel Evelyn ! s'écria Lucille. Que peut-il y avoir sur la terre qui l'amène à une heure aussi matinale ?

La rougeur d'Antoinette augmenta d'intensité, mais n'offrit aucune solution à ce problême.

—Qu'allons-nous faire ! continua Madame d'Aulnay. Les feux du salon sont à peine allumés. Je crois que nous ferions mieux de le recevoir ici. Oui, Jeanne, faites-le entrer dans cette salle.... Sais-tu bien, Antoinette, que nous sommes vraiment charmantes, dans ces gracieuses toilettes du matin ? Et puis, ce boudoir avec mes oiseaux et mes fleurs, est un vrai oasis. Décidément, c'est le meilleur local pour le recevoir.

Le visiteur entra, calme et majestueux. Il connaissait probablement l'arrivée d'Antoinette, car il ne manifesta aucune surprise en la voyant. Aussi l'aborda-t-il avec une tranquille bienveillance ; et, après avoir demandé pardon d'être aussi matinal dans sa visite :

—Madame d'Aulnay, continua-t-il avec un léger sourire, je

suis venu savoir de vous si l'invitation que vous avez bien voulu me faire ne s'adresse qu'à mes chevaux, ou bien si elle comprend également votre très humble serviteur ?

—Comment ? que voulez-vous dire, Colonel Evelyn ? répondit Madame d'Aulnay passablement intriguée. J'ai dit au Major Sternfield de vous inviter en mon nom, car je ne croyais pas qu'il fût nécessaire de vous envoyer une invitation plus formelle pour une affaire aussi simple.

—Eh ! bien, l'invitation a été, pour ne pas dire plus, très-équivoque. Hier soir, je rencontrai le Major Sternfield dans la rue : après m'avoir félicité sur l'acquisition de mes nouveaux chevaux et demandé s'ils étaient bien dressés, il m'informe que Madame d'Aulnay organise une promenade et qu'elle ne peut pas s'en passer.

—Qu'il est malicieux ce Major Sternfield ! exclama Madame d'Aulnay. Colonel, je n'ai pas besoin, j'espère, d'expliquer ou de nier ce fait : vous me savez incapable d'une semblable impolitesse.

—J'en suis bien sûr, répliqua-t-il avec gravité. L'hospitalilité que Madame d'Aulnay sait si bien exercer vis-à-vis les étrangers que le hasard a conduits dans son pays est une réfutation suffisante. Mais mon but principal, en venant, est de savoir à quelle heure vous voulez que mon équipage et mon domestique—qui, vous le savez, sont toujours à votre disposition —soient ici. Le Major Sternfield, malheureusement, n'a pas pris le temps de me renseigner sur ce point important.

—Quels que superbes qu'ils soient, je n'accepterai pas les chevaux sans leur maître,—reprit Madame d'Aulnay qui paraissait piquée au vif. Je sais qu'en général vous ne vous souciez guère de la société des Dames ; néanmoins, je suis certaine que vous êtes trop bien élevé pour venir en personne refuser une invitation que vous fait l'une d'elles, surtout lors-

qu'elle vous dit qu'agir ainsi serait la chagriner et la mortifier.

Le Colonel Evelyn paraissait être dans une grande perplexité. Son but, en venant ce matin-là chez Madame d'Aulnay, était effectivement, ainsi qu'il l'avait dit, de mettre ses chevaux à sa disposition et de s'assurer à quelle heure il devait les lui envoyer. Il pouvait en avoir un autre, connu de lui seul peut-être : celui de voir Antoinette à son arrivée ; mais se joindre aux touristes était une chose qu'il n'avait nullement prévue. Aussi, la Dame insistant, il répondit :

—Comme de raison, puisque Madame d'Aulnay est assez bienveillante pour ne pas entendre raison, je ne puis que me rendre à ses désirs ; mais je crains bien qu'après la catastrophe survenue dans la dernière excursion de ce genre à laquelle j'ai pris part, aucune Dame ne soit assez intrépide pour m'accompagner.

—Vous vous trompez, Colonel. Sans aller plus loin, en voici deux qui sont désireuses de partager les gloires et les périls de votre équipage. Qu'en dis-tu Antoinette ?

La jeune fille fit, en rougissant, un signe négatif de la tête ; mais le Colonel Evelyn, sans remarquer ce mouvement, reprit :

—Oh ! Mademoiselle de Mirecourt est une héroïne dans toute la force du terme ; et si pareil accident devait jamais m'arriver encore, je suis assez égoïste pour désirer l'avoir alors avec moi : c'est sont calme merveilleux qui nous a sauvés....

—Joint à l'habileté et à la présence d'esprit du Colonel Evelyn, répondit Madame d'Aulnay avec un charmant sourire. Mais qu'en dis-tu, Antoinette—continua-t-elle, animée du désir soudain de punir Sternfield de sa dernière escapade—qu'en dis-tu ? si tu donnais au monde, et particulièrement au Colo-

nel Evelyn, une nouvelle preuve de courage en montant aujourd'hui encore dans sa voiture !

—Oh ! faites cela, Mademoiselle de Mirecourt, dit-il avec bienveillance sinon avec empressement ; je puis en toute sûreté vous promettre que votre courage ne sera pas soumis à une aussi rude épreuve qu'il l'a été la dernière fois. De plus, ce sera un témoignage, que je recevrai avec plaisir, que vous avez oublié et que vous m'avez pardonné les terreurs de cette dangereuse promenade....

—Sans doute elle accepte, interrompit Madame d'Aulnay sans donner à sa cousine le temps de répondre. Vous pouvez considérer la chose comme définitivement réglée.

Timide et embarrassée, Antoinette ne fit aucune résistance : mais, lorsque le militaire fut parti :

—Oh ! Lucille, dit-elle à Madame d'Aulnay, j'ai bien peur qu'Audley ne soit fâché de cet arrangement.

—L'impertinent aura ce qu'il mérite pour s'être aussi mal acquitté de ma commission ! répondit Lucille dont le teint animé trahissait un vif mécontentement.

—Mais, je le crains tant lorsqu'il est fâché ! reprit la pauvre Antoinette !

—Pour cette raison-là même, tu dois apprendre à le braver. Mais si cet arrangement te mets mal à l'aise, je lui dirai qu'il est entièrement mon fait : que tu n'y as pris aucune part, ce qui est vrai : ainsi, ne te tourmentes plus à propos d'une semblable bagatelle.

XX

Heureusement que, pour la facile exécution des plans de Madame d'Aulnay, le Major Sternfield, retenu par un obstacle imprévu, arriva un peu tard. Lorsqu'il parut, monté sur son joli mais fantasque *cutter*, tous les touristes étaient à leur place.

—L'heure est passée, Sternfield ! Qu'est-ce qui peut vous avoir retenu si longtemps aujourd'hui ? crièrent deux ou trois voix.

Mais il ne daigna pas répondre. Lorsqu'il aperçut Antoinette assise près du Colonel Evelyn, le rouge de la colère lui monta au front : mais, surmontant son impatience, il s'approcha de Madame d'Aulnay qui, enfoncée dans un amas de robes d'ours et la tête rejetée en arrière, laissait un sourire provoquant se promener sur ses traits.

—Dois-je vous remercier pour cet arrangement ? demanda-t-il un peu vivement et à voix basse, Est-ce vous qui m'avez condamné à me promener seul ?

—Il n'est pas nécessaire que vous vous promeniez seul, Major Sternfield. Voilà là-bas le malheureux capitaine Asheton avec deux Dames qui comblent son très-petit équipage. Allez le débarrasser d'un de ses charmants fardeaux.

—Fi donc ! répliqua-t-il avec un air de profonde contrariété : je ne reconnais pas Madame d'Aulnay aujourd'hui. Cependant vous m'avez puni. Je dois maintenant user de représailles, et vous infliger ma désagréable compagnie.

Joignant l'action aux paroles, il jeta les rênes à son domestique et sauta dans la voiture de Lucille.

—Vous devenez insupportablement impertinent ! se contenta de penser celle-ci qui était loin d'être mécontente de cet arrangement qu'elle avait prévu elle-même.

Quelques sourires et quelques chuchotements critiques accueillirent cette démarche du Major ; mais le militaire était l'idole des Dames, et, pour tout ce qu'il faisait, il était certain de rencontrer leur indulgence.

Un autre délai de cinq minutes survint, causé par un monsieur qui sortit de sa voiture déjà trop remplie pour sauter dans celle de Sternfield où il fit monter une des Dames que Lucille avait en vain signalée à la charité du mari d'Antoinette. Enfin, tout étant prêt, la cavalcade partit aux sons joyeux des clochettes.

—Maintenant, Madame d'Aulnay, demanda brusquement Sternfield après un silence de quelques instants, dites-le moi franchement : est-ce vous qui avez fait cet arrangement, ou Antoinette ?

—C'est moi.

—Et pourquoi, je vous le demande, pourquoi me séparer de ma femme quand j'ai tant de choses à lui dire, quand nous avons si peu de temps à rester ensemble ?

—Pour vous punir, Major Sternfield, d'avoir rempli avec tant de mauvaise foi mon message auprès du Colonel Evelyn.

—Quoi ! il est venu se plaindre, notre puissant, notre grave, notre révérend Colonel ! dit Sternfield en éclatant de rire.

—Non pas : ce n'est que par un pur hasard que j'ai découvert votre supercherie.... Mais, grand Dieu ! est-ce que vous voulez nous faire casser le cou en irritant et maltraitant mes jolis chevaux à ce point ? Donnez-moi les rênes de suite, car je crois qu'il est dangereux de vous les confier quand vous êtes d'une humeur aussi maussade.

Sternfield obéit silencieusement, et pendant longtemps rien autre chose que de courtes monosyllabes s'échappa de ses lèvres.

De leur côté, le Colonel Evelyn et sa jolie compagne n'étaient pas aussi muets, et ce fut un grand bonheur, pour Antoinette du moins, de se trouver loin de la surveillance immédiate de son mari, car elle aurait eu plus tard à expier ses fautes et celles de Madame d'Aulnay.

Leur conversation, au début, ne roula que sur des banalités ; mais dès qu'ils furent sur le chemin de Lachine, le souvenir de leur mésaventure s'éleva tout-à-coup dans leur esprit. Une légère émotion passa sur le front du Colonel.

—Que nous l'avons échappé belle ! s'écria-t-il. Dites-moi, Mademoiselle de Mirecourt, quelles étaient vos pensées,—c'est-à-dire si vous étiez en état de vous en rendre compte,—pendant cette course effrayante qui aurait pu amener notre entière destruction ?

Il y eut une pause de timide réserve, car une confession de ce genre à un homme qui était presque un étranger pour elle l'embarrassait quelque peu : mais enfin, moitié souriante, moitié sérieuse, elle répondit :

—Je pensais à la mort, et je tâchais de m'y préparer.

—C'est bien pensé et bien dit, répliqua-t-il avec gravité. Quoique, malheureusement pour moi, je ne professe pas la religion, ni en actions, ni en paroles, cependant lorsque je la rencontre chez d'autres, je sais la respecter.

—N'êtes-vous donc pas un vrai croyant, catholique, comme moi-même ? demanda-t-elle timidement.

—Mais, Mademoiselle de Mirecourt, dit-il en se retournant tout-à-coup vers elle—ce qui la fit rougir—comment ! vous connaissez tout ce qui me concerne, et cependant je suppose que le même charitable bavard qui vous a dit que j'étais un misanthrope, vous a aussi informé en même temps que, quoiqu'à peine mieux que l'infidèle, je suis né et j'ai été élevé dans la même religion que vous. Eh ! bien, je n'ai pas le droit de

me fâcher, car beaucoup de ce qu'on vous a dit n'est malheureusement que trop vrai. Ne vous méprenez pas, cependant. Quoique indifférent et entièrement négligent dans la pratique des préceptes et des devoirs de cette Eglise dont je suis et veux être toujours un des membres, je n'ai jamais poussé l'impiété jusqu'à douter, un seul instant, de la sagesse, de la miséricorde, et encore moins de l'existence de l'Etre Suprême qui m'a créé : non, je ne suis pas athée, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais simplement un mauvais catholique. Vous êtes effrayée de cet aveu, Mademoiselle de Mirecourt ? continua-t-il en remarquant la vive émotion qui venait de se trahir sur les traits d'Antoinette.

La jeune fille ne songeait pas alors aux erreurs du militaire, mais bien aux siennes propres. Elle qui avait été élevée avec tant de soins, qui avait grandi dans les principes religieux, à qui un contact de quelques mois avec la vie frivole et agitée du monde avait suffi pour chasser de son cœur les sentiments les plus justes, elle se voyait engagée dans une voie tortueuse qui ne lui laissait aucune issue pour se soustraire à l'avenir de misère qui en serait inévitablement la suite.

Le Colonel répéta sa demande. Obligée de répondre, Antoinette eut assez de présence d'esprit pour dire :

—Est-ce que notre Divin Maître n'a pas dit : " Ne jugez pas autrement que vous voudriez être jugé vous-même ?"

Surpris et charmé de la singulière aptitude qu'Antoinette savait déployer dans ses réparties : encouragé, d'ailleurs, par la sympathie qu'elle lui témoignait, à faire de nouvelles confidences, il continua :

—Et maintenant que je vous ai prouvé que je ne suis pas précisément un infidèle ni un athée, puis-je entreprendre de répondre à la seconde accusation : celle d'être un misanthrope, ainsi que vous me l'avez déclaré avec une franchise que j'apprécie d'autant plus qu'elle est plus rare chez votre sexe ?

Un sourire fut la seule réponse d'Antoinette : mais le vif incarnat qu'Evelyn prenait un secret plaisir à surprendre monta de nouveau à sa figure. Ce fut assez.

Le Colonel se recueillit un instant ; puis, se retournant tout-à-coup vers elle et la regardant fixement, il commença :

—Dois-je ou ne dois-je pas vous faire connaître un peu l'histoire de ma vie ? Je ne pourrais sans cela, me justifier de l'imputation d'éviter et de détester votre sexe. Oui, je vais vous la dire : mais remarquez bien que vous ne devez pas la répéter à Madame d'Aulnay ni à aucune autre Dame de sa trempe : je me repose sur vous, car je sais que vous ne pouvez vous rendre coupable de manquer à la parole donnée.

" Je ne vous dirai pas que je n'ai jamais connu l'amour et les caresses d'une mère : ma vie perdue en fait assez preuve. Orphelin dès l'enfance, je n'ai conservé de cet âge si tendre d'autres souvenirs que ceux que m'ont laissés ma vie de collége, un tuteur indifférent, un frère fier et altier plus vieux que moi. Bref, je parvins à l'âge viril sans soins. Mon frère ayant recueilli les propriétés de famille, je choisis la carrière des armes, et j'entrai dans la vie avec un cœur qui, malgré sa rude éducation, était capable de prodiguer un ardent retour à celle qui aurait gagné son amour.

Madame LEPROHON.

(A suivre.)

APRÈS VINGT ANS

—Pour les *Nouvelles Soirées Canadiennes*—

Voici le règne des enfants ;
Il nous faut donc, ma pauvre amie,
Abdiquer ; ils ont les devants,
Et nous sommes dans l'accalmie.

On ne dit plus : c'est elle, lui ;
On dit : c'est son fils, c'est sa fille ;
La brume envahit " aujourd'hui,"
Et, sur l'horizon, " demain " brille.

C'est merveilleux, autour de nous,
Comme ces petits poussent vite :
Dès qu'ils ont quitté nos genoux,
Ils paraissent grands tout de suite.

Et, cela s'affirme, à son tour,
Cela parle, cela babille ;
Et puis, l'on s'aperçoit, un jour,
Que les vrais chefs de la famille

Ne sont plus, hélas ! les anciens,
Et que les premières banquettes,
Trop au-dessus de nos moyens,
Passent à de plus jeunes têtes !

Il ne faut pas trop s'affliger
De ce changement nécessaire :
La nature sait corriger
Ce qu'elle a parfois de sévère.

Nous ne portons plus bien les fleurs,
Etant tout proches de l'automne ;
Mais, quand nos enfants sont vainqueurs,
C'est encore nous qu'on couronne.

Nous avons bien eu notre tour ;
Aux autres maintenant de plaire :
Nous sommes arrivés au jour
Où nous devons regarder faire.

Et, puisqu'ainsi tout doit finir,
Soumettons-nous de bonne grâce,
Heureux que, dans le souvenir,
On nous garde encore une place !

NAPOLÉON LEGENDRE.

Québec, mars 1887.

ANTICOSTI

— OU L'ISLE DE L'ASSOMPTION —

"Je lui donnai les nuages pour vêtements
"Et pour langes d'épais brouillards."
Le livre de Job. Cap. XXXVII.

VI

LOUIS OLIVIER GAMACHE

Au printemps de 1815, un soir, à l'heure où la côte méridionale d'Anticosti s'enveloppait des ombres nocturnes, une goélette entrait, voiles déployées, dans la baie Ellis. Un seul homme était à la manœuvre, et sa haute taille se dessinait dans le crépuscule ; quelques instants lui suffirent pour atteindre une petite anse où il jeta l'ancre. Après s'être mis en sûreté pour la nuit, cet homme s'appuya au grand mât et il interrogea la côte.

Le vent ne soufflait plus que faiblement du large ; la vague se faisait plus douce ; la nuit tombait lourdement sur les eaux. Là-bas, par-delà la vallée qu'on distinguait à peine, les derniers reflets du couchant apparaissaient sur les cimes ; la noire muraille de l'Est se rapprochait. Quelques pâles étoiles s'allumaient au ciel une à une, pendant qu'à travers la sérénité de l'atmosphère montaient les murmures des flots apaisés et les mystérieuses harmonies du soir.

L'homme regardait se dérouler toutes ces splendeurs. Tout à coup sa voix s'éleva dans l'air ; le timbre en était pur, malgré le sauvage accent qu'il donnait à ses paroles, et qui indiquait une détermination ferme et irrévocable :—

—" Oui, cette terre est bien celle que j'avais rêvée. Ces grèves désertes, inhospitalières, seront désormais mon séjour. Je trouverai ici le calme, la solitude, l'oubli. J'y bâtirai ma maison, et malheur à qui viendra m'y poursuivre."

Pas une voix ne répondit à la sienne. L'écho lui-même resta muet comme s'il eût craint de relever le défi que cet étranger jetait à l'espace.

Cet homme, dont je vais dire la vie, était Louis Olivier Gamache, dont le nom est resté célèbre dans le pays. De mémoire d'homme, on n'a jamais connu plus audacieux aventurier, ni plus étrange nature. Brave jusqu'à la témérité, dévoué jusqu'à l'abnégation, marin intrépide, chasseur infatigable, il s'était fait une réputation que la terreur disputait à l'admiration.

Au moment où nous le trouvons dans cette baie qui devait bientôt porter son nom, il avait trente-et-un ans. Son enfance s'était écoulée à l'Islet, jusqu'à sa onzième année. Dès ce temps, ses goûts aventuriers se manifestaient, et un jour, sans prévenir qui que ce fût de son départ, il s'embarquait à bord d'un bâtiment marchand anglais, comme simple matelot. Alors commença pour lui une époque de mauvais traitements, de souffrances, de fatigue et de désespoir, qui devait laisser une empreinte profonde dans son caractère. Privé des joies du foyer à l'âge où l'âme s'ouvre aux premières tendresses, jeté tout à coup dans la plus grande misère succédant à la vie paisible des champs, courbé chaque jour sous une volonté implacable qui en faisait son esclave, coudoyant le mal, oubliant peu à peu qu'il existait un autre monde d'où le blasphème et la cruauté étaient bannis, il ne garda de ces longues années de malheur que ce qu'elles avaient eu pour lui d'amertume. Un âpre sentiment de haîne contre l'humanité gonflait son cœur : d'impuissants désirs de vengeance hantaient son cerveau. Ce n'était plus un homme, c'était un fauve sous une forme humaine.

Lorsqu'il put enfin quitter le service, il vint à Rimouski. Ses parents étaient morts ; il ne retrouva ni amis, ni famille. Pendant quelque temps, il essaya de se refaire à la société des hommes ; il ne put y réussir. Sa nature farouche ne comprenait plus rien à ces relations d'amitié qui régissent l'existence des individus entre eux, ou plutôt, elle s'en effrayait. Il avait besoin de solitude, d'espace, de liberté : il rêva un coin de terre où il pût trouver tout cela. Anticosti qu'il avait connue dans ses voyages se peupla pour lui des visions que lui montraient ses rêves. Là, il pourrait vivre seul, chasser, naviguer, loin de ce monde qui lui pesait comme un joug. Son imagination enfiévrée lui faisait entrevoir non pas le bonheur,—il ignorait qu'il existât,—mais une vie relativement tranquille. Il résolut d'y aller demeurer et c'est là que nous le retrouvons au commencement de ce récit.

Dès le lendemain de son arrivée dans l'île, il rechercha un endroit propice à un établissement. Un nommé Hamel avait déjà habité ces lieux : Gamache profita des débris qu'il avait laissés derrière lui, et quelques jours plus tard, il était installé à neuf dans une maison spacieuse, construite à l'abri du froid et des tempêtes. Peu de temps lui suffit pour l'orner de plumes et d'instruments de chasse ; des peaux d'ours, de loutres, de martes et de renards vinrent s'ajouter à l'ameublement : elles servaient, en plus, au propriétaire, de lit et de tapis d'un luxe royal, et, malgré sa pauvreté, elles donnaient un cachet de magnificence à cette misérable demeure.

Durant l'été, Gamache explora une partie de l'île. Il vivait de chasse et de pêche. Parfois il était plusieurs jours absent de sa maison ; il couchait alors à la belle étoile, exposé sans cesse au danger d'être dévoré par les ours qui abondaient dans l'île. Toutefois, cette vie convenait à son caractère.

Aux jours de tempête, il parcourait la côte, à la recherche des naufragés et des débris que la mer jetait sur les grèves.

Il lui arrivait d'arracher à la mort de pauvres misérables mourant de faim et de froid ; il leur donnait l'hospitalité pendant quelques jours, puis les ramenait à la terre ferme, remportant avec lui leurs bénédictions. Plus souvent, il ne trouvait que des cadavres qu'il dépouillait et qu'il couvrait ensuite de sable. C'était un spectacle affreux de voir cet homme, trempé jusqu'aux os par la pluie, passer dans le vent et la tempête, et parcourir les grèves pour dépouiller des hommes comme lui, qui venaient dormir leur dernier sommeil, sur cette terre ingrate et désolée. Gamache, qui connaissait la souffrance pour l'avoir endurée, qui ignorait, ou à peu près, ce qu'est un sentiment de pitié, remplissait sa tâche avec une tranquillité stoïque, avec un scepticisme inouï. C'était pour lui une affaire ; le bénéfice qu'il en retirait était sa compensation. Et il ne s'en croyait pas plus méchant pour tout cela.

Dans le cours de l'automne, il fit plusieurs voyages à Gaspé, à Rimouski, pour le trafic de ses pelleteries. Il reçut en échange les provisions de bouche et de chasse, les instruments de pêche et les choses dont il avait besoin pour hiverner sur Anticosti : c'était le premier hiver qu'il devait y passer et d'ordinaire les glaces y durent près de six mois, pendant lesquels aucune communication n'est possible avec le reste du monde.

Ce fut une autre rude époque dans la vie de Gamache, que cette saison passée sur l'île. Parfois il restait plusieurs jours de suite enseveli sous la neige. D'autres temps, il était surpris par la tempête dans ses excursions à travers la forêt, et ce n'était qu'à force d'énergie, de courage et de persévérance qu'il parvenait à vaincre le froid et la distance. Les vents du nord soufflent là avec plus de rage qu'ailleurs ; ils se soutiennent souvent pendant des semaines. Les neiges s'amoncellent par bancs de dix à vingt et trente pieds de hauteur. Les marches en sont d'autant plus difficiles, et ceux qui passent l'hiver dans l'île sont contraints de garder la maison presque conti-

nuellement. Cette période fut longue, douloureuse pour notre héros. Il commençait à regretter ce monde qu'il avait maudit, s'apercevant que l'homme n'est pas fait pour vivre à l'écart. L'esprit a besoin de distraction, et le cœur est plein de désirs que les affections seules peuvent combler.

Gamache hésitait à s'avouer à lui-même que cette vie solitaire lui pesait maintenant. C'était une révolte intérieure qu'il combattit d'abord, mais qu'il encouragea bientôt. De ce moment, il songea à s'attacher un serviteur. De cette manière, il commanderait, il serait toujours libre, il serait le maître. Etre le maître ! Cette idée lui sourit. Lui qui pendant des années avait rampé devant ses semblables, lui qui avait été l'esclave sur lequel chacun frappait à son tour, il pourrait donner des ordres, courber un autre sous le travail, le voir soumis, obéissant. Ce serait la vengeance qu'il avait méditée des années durant, ce serait le contentement de cet orgueil froissé qui avait toujours éloigné le pardon de son cœur. Et dans son imagination surexcitée par le besoin de la revanche, il jouissait d'avance de ces idées de domination.

Mais avec le temps, ces idées changèrent. Il en vint à se dire que ça ne le mènerait à rien. Il se demanda s'il ne vaudrait pas mieux vivre d'égal à égal. Ses souvenirs lui ouvrirent le passé. Il se rappela son enfance, la vie des champs, les joies du foyer, ses frères. Il se rappela cette femme qui était sa mère, qui avait entouré ses premiers ans de caresses et de baisers, et qu'il n'avait pas retrouvée au retour. Il revit un homme grave, un vieillard qu'il appelait : mon père, et que la mort avait aussi frappé du revers de son aile. Peu à peu une émotion, nouvelle, inconnue, l'envahit. Son cœur battait à se briser. Tout un monde lui apparaissait, qu'il avait ignoré jusque-là. Des larmes brûlantes débordèrent de ses paupières. Il pleura, lui qui n'avait jamais fléchi sous la souffrance, il pleura au souvenir de l'enfance, à l'idée de ce qu'il avait méconnu.

Ce fut une transformation. De ce jour, Gamache pensa à se marier. Il gardait quelque chose de sa nature sauvage, farouche, mais il ne repoussa plus les douces pensées qui flottaient dans son esprit. Le printemps venu, il fit un voyage à la terre ferme, et en ramena une femme. C'était une humble fille, dont la pauvreté était grande, mais dont le cœur était pur et bon. Malheureusement, après quelques mois de ménage, elle mourut des misères qu'elle avait eues à endurer durant l'hiver. Gamache se trouva seul de nouveau. Après avoir souffert par l'humanité, il souffrait par la mort.

L'été vint. L'homme chercha la distraction dans le travail. Il passa une partie de la saison à naviguer à travers les glaciers du Nord, à faire la chasse aux phoques et aux loups-marins. Avec les profits qu'il en retira, il se construisit une petite maison et des dépendances, et s'attacha quelques serviteurs. Il établit une ferme : il importa des chevaux, des bêtes à cornes, et se mit en état de faire cultiver la terre.

Un an plus tard, il se maria de nouveau. Il eut deux enfants de cette femme dont on raconte de curieuses histoires. Entre autres, on dit qu'en hiver elle portait un gilet et des pantalons de peau d'ours, pour se garantir contre le froid.

Après sept années de ménage, la fatalité vint de nouveau frapper Gamache dans ses affections. Un jour qu'il revenait d'une partie de chasse, il trouva, sur la route, sa femme gelée à mort, et ses deux enfants, âgés de cinq et de six ans, qui se pressaient sur le cadavre de leur mère, transis par le froid, et tellement exténués de faim et de misère qu'ils la suivirent dans la tombe, après quelques heures de souffrances sans nom.

Pour la troisième fois Gamache se trouvait seul. Il avait aimé ses enfants de tout l'amour dont il était capable, et une mélancolie profonde s'empara de lui. Désormais il fut sombre ;

il se tenait à distance de ses serviteurs, et passait la plus grande partie de son temps dans la forêt.

Vers cette époque, les Sauvages de la côte nord faisaient des incursions dans l'Ile, et s'adonnaient au pillage quand ils en avaient l'occasion. D'un autre côté, certains pêcheurs de morue faisaient du brigandage dans le bas du fleuve. L'établissement de Gamache se trouvait donc doublement menacé, et il crut prudent de prévenir un désastre qui pouvait se produire d'un jour à l'autre, en s'entourant d'une réputation qui devait faire la terreur de ceux qui entendraient parler de lui. Divers moyens se présentaient de réaliser ce but. Il connaissait l'esprit superstitieux des marins, des Sauvages et des gens de la côte, et il résolut de leur en imposer par des actes auxquels il donnerait une apparence de surnaturel.

Je me contenterai de choisir, parmi cent autres, quelques faits qui feront connaître le vieux chasseur.

Pendant un voyage qu'il fit à Québec, un officier de justice vint à bord de sa goélette, pour la saisir en vertu d'un jugement obtenu contre Gamache pour dette. Celui-ci se doutait de la chose, et l'officier ne fut pas plutôt embarqué que notre héros mit à la voile. Il garda son prisonnier pendant tout l'hiver, le fit voyager avec lui, le traita bien d'ailleurs, et, au printemps, le rendit à sa famille éplorée qui n'espérait plus le revoir.

Cet exploit eut un certain retentissement et les officiers de la Baie d'Hudson profitèrent de l'occasion pour se faire des griefs contre Gamache qui faisait souvent la chasse et la traite de l'eau-de-vie dans leurs domaines. Or donc un jour que celui-ci allait faire voile d'un port de la côte du Labrador, il fut aperçu par un navire armé de la compagnie, qui se mit à sa poursuite. Gamache les évita et à la nuit chercha refuge dans une petite baie de la côte de Mingan. Le lendemain, les

deux batiments étaient en vue, et la course reprit de plus belle, acharnée, sans trève. Ce fut avec peine que Gamache put éviter ses poursuivants, mais durant le jour il avait imaginé un moyen de leur échapper. Dès que le soir fut venu, il lança à la mer un radeau couvert de planches, de bois sec et de quelques barils d'étoupe et de goudron auxquels il mit le feu. Bientôt la flamme monta dans l'obscurité et fait croire à l'incendie de la goélette. Le lendemain, de rares épaves flottaient à la surface des eaux, et Gamache avait disparu.

La nouvelle de cet accident était parvenue jusqu'à la côte sud, et bien des pêcheurs se réjouissaient déjà de la mort d'un homme qu'ils craignaient, quand un jour ce dernier leur arriva plus vivant que jamais. Après avoir demandé, à l'hôtellerie, si un homme habillé de noir n'était pas venu s'informer de lui, Gamache commanda un dîner à deux couverts et s'enferma seul dans un appartement. L'aubergiste raconta avoir entendu la conversation de deux hommes, bien qu'on en eût vu qu'un. Après la soirée, Gamache sortit seul, paya le dîner pour deux, avec de l'or. et s'en alla laissant ces bonnes gens bien convaincus qu'il avait dîné avec le diable, s'il n'était le diable en personne.

La nouvelle de ses exploits était répandue au loin. Aussi les pêcheurs et les marins évitaient-ils de chercher refuge dans la baie Gamache, quand ils le pouvaient. Un jour cependant, un jeune homme de la côte nord, surpris par un vent violent, plutôt que de périr en mer, se décida à venir jeter l'ancre en face de la maison de notre héros et à lui demander l'hospitalité pour la nuit.

Gamache le reçut froidement, et après lui avoir fait servir un copieux dîner, lui présenta un chandelier et lui dit :

—" Montez vous coucher, et demain matin, si vous êtes encore en vie, vous reprendrez la mer."

Le voyageur n'était pas lâche ; il était de cette race de marins qui regardent la mort en face sans broncher et qui ne reculent jamais devant le danger. Toutefois, depuis son arrivée en ce lieu, les histoires qu'il avait entendues sur le compte de Gamache lui étaient revenues dans l'esprit ; l'apparence farouche de son hôte n'était pas de nature à le tranquilliser ; et après avoir jeté un regard défiant sur un immense couteau à boucher qui gisait sur la table, ce fut tout ce qu'il put faire de monter l'escalier, les genoux tremblants et le cœur malade. Sa première pensée fut de s'échapper, mais il constata vite que c'était chose impossible ; jamais géolier n'aurait imaginé une prison plus parfaite. Alors il se barricada et se dit que, quant à mourir, sa vie valait bien la peine d'être disputée.

Deux heures s'écoulèrent ; le pauvre garçon n'avait pas fermé l'œil. Soudain il entendit un pas dans l'escalier et la voix de Gamache qui disait à son serviteur :—" Passe-moi le couteau." C'en fut assez ; le pauvre diable s'évanouit, et ne reprit connaissance qu'à un bruit infernal que faisait, à sa porte, Gamache, en disant :—" Tonnerre d'un nom, vous lèverez-vous à la fin ?

Ce ne fut pas long. Quelques instants plus tard le voyageur faisait voile vers la côte nord en remerciant sa sainte patronne de l'avoir tiré d'un si mauvais pas.

Gamache se doutait bien qu'en effrayant ainsi son visiteur, sa réputation de cruauté y gagnerait. Il ne se trompait pas. Sur la côte Nord où le jeune marin s'était dirigé, le bruit de son aventure se répandit comme l'éclair. Un Sauvage, reconnu pour sa hardiesse et sa témérité, se vanta d'aller coucher chez Gamache le lendemain, et de ramener le vieux chasseur pieds et poings liés. Selon son projet, le lendemain, il abordait dans la baie Ellis. Gamache, qui le vit descendre tout armé, se douta de ses intentions hostiles et se prépara à le recevoir.

Quand le Sauvage fut à portée de voix, il braqua sur lui sa carabine, et lui cria :—"Si tu fais un pas de plus, je tire." Le Sauvage continua sa route, mais une détonation se fit entendre et l'imprudent visiteur, frappé à la jambe, s'affaissa sur lui-même.

Gamache s'empressa vers lui, le désarma, banda sa plaie, et, après deux semaines de soins assidus, le remit en mer en lui disant : "Si jamais tu reviens, ce sera au cœur que je viserai, et tu sais si j'ai l'œil juste."

C'est avec des exploits de ce genre que Gamache gagna cette réputation féroce qui s'attache encore aujourd'hui à sa mémoire.

En 1852, M. l'abbé Ferland lui fit une visite dans son île. Il raconte que notre héros était "un grand vieillard aux cheveux blancs, encore vert et vigoureux, âgé de 68 ans, plein de feu et d'activité, parlant fort et ferme, et s'occupant de ses affaires avec tout l'entrain d'un jeune homme."

Gamache mourut en 1854, dans le mois de septembre, seul et sans secours. A l'automne, des voyageurs trouvèrent son cadavre dans sa maison et rendirent les derniers devoirs à celui qui, pendant quarante ans, avait été le *Roi d'Anticosti*.

LOUIS-H. TACHÉ.

(A suivre.)

A LA CAMPAGNE

Sous un ciel d'azur et d'opale,
S'attardant aux flancs des coteaux,
La rivière aux regards étale
Le changeant miroir de ses eaux.

Un pont de bois, vieille structure,
S'efforce d'unir les deux bords.
Le poids de la moindre voiture
Le fait trembler sur ses supports.

Non loin des berges de la plage,
De vastes forêts entouré,
S'élève et vit l'heureux village,
Sous l'œil vigilant du curé.

Voici l'église à mine altière,
Et ses clochers aériens,
Et voici l'humble cimetière,
Où peut-être l'on a des siens.

Sur la colline qu'il couronne,
Un toit, comme un phare allumé,
Brille aux yeux. Frappez : on y donne
Un gîte partout renommé.

Le bonheur, banni de la ville,
Devient ici le lot de tous.
Formez un désir entre mille,
Il s'accomplit soudain pour vous.

Des grands bois, un ami sincère
Vous dira les attraits vainqueurs.
D'aimables voisins, pour vous plaire,
Viendront les mains pleines de fleurs.

Le jour, mille plaisirs rustiques
Vous offrent leur charme enivrant :
Bains, courses aux bois, pique-niques
Au bruit sonore du torrent.

Et ces charmantes causeries,
Quand la nuit descend au hameau !
Ces chansons et ces rêveries,
Au clair de la lune sur l'eau.

Le bon temps s'envole rapide,
Souvent pour ne plus revenir.
Mais du passé le gouffre avide
N'engloutit point le souvenir.

Ce lieu que ma muse indiscrète
A tenté de décrire, en vain ;
Où tous les jours sont jours de fête,
On le nomme.....

A. R.

Montréal, mars 1887.

DIES IRAE

(Manuscrit trouvé dans un vieux missel)

Jour de colère, jour d'effroi
Qu'ont prédit sous la vieille loi
Et la Sibylle et le saint Roi.

Quand le monde en feu croulera,
Quand le grand juge apparaîtra,
Qui toutes choses jugera !

Voici que le clairon fatal,
De chaque réduit sépulcral,
Chasse les morts au tribunal.

D'horreur la nature frissonne ;
La mort elle-même s'étonne
De ne plus détenir personne.

Le livre énorme s'ouvrira,
Qui tous nos méfaits contiendra ;
Le juge sévère y lira,

Lira toute chose secrète ;
La vengeance que rien n'arrête
Suit à l'instant ce qu'il décrète.

Le juste tremble auprès du Juge !
Pauvre pécheur, pauvre transfuge,
Que dire ? Où trouver un refuge ?

Roi terrible en ta majesté,
Sauvant tes élus par bonté,
Sauve-moi dans ta charité.

Mon doux Jésus, de ton amour
Ressouviens-toi, pour qu'en ce jour
Je ne sois perdu sans retour.

Tu me cherchas par tout chemin
Tu prodiguas ton sang divin,
Ton grand labeur serait-il vain ?

Avant l'heure de tes vengeances,
O juste juge, à tes créances
Fais que j'oppose tes souffrances.

Oui je gémis dans ma douleur,
Je suis coupable et la rougeur
Couvre mon front : Pardon Seigneur !

La pécheresse eut ta clémence,
Le bon larron ton assistance
De là me vient quelqu'espérance.

Mes prières sont bien indignes,
Mais tes grâces sont trop bénignes
Pour qu'à l'enfer tu me consignes

Avec les boucs je ne veux être ;
Parmi tes brebis, O mon Maître,
A ta droite fais-moi paraître !

Quand tous les maudits confondus
Seront aux flammes dévolus,
Place-moi parmi tes élus.

Le front courbé dans la poussière,
Le cœur changé par ta lumière,
J'implore ta grâce dernière.

Jour de sanglots, jour lamentable,
Quand surgira l'homme coupable,
Devant son juge redoutable,

Pardonne-lui, Jésus aimable !
Et donnes-nous, mon doux Seigneur,
Le repos, l'éternel bonheur.

Pour copie conforme,

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Montréal, 19 Octobre 1886.

Il s'est fait, croyons-nous, peu de traductions françaises en vers, de cette *séquence* si célèbre. L'auteur Thomas de Celano était un des premiers disciples et l'ami de Saint François d'Assise. Du reste, comme pour l'*Imitation de Jésus-Christ* on dispute encore sur le véritable auteur. C'est incontestablement un des chefs-d'œuvre de la latinité de la fin du moyen âge " un des plus beaux joyaux de la liturgie catholique." La grandeur naïve, la sublime concision de ce latin, font le désespoir des traducteurs.

Nous connaissons deux traductions récentes en langue française toutes deux sont d'un grand mérite. L'une par le Père Clair, S. J., a été publiée à Paris avec des notes nombreuses et forme un très beau volume, imprimé avec le plus grand luxe.

Le traducteur n'a point comme dans la version qu'on vient de lire, fait des vers à rimes continues, mais il a mis un vers à rime féminine entre deux rimes masculines dans chaque

tercet. Cela sauvait une des règles de la prosodie française, mais, ce n'est pas aussi conforme à l'original. Il y a déjà, il est vrai, une très grande difficulté à traduire tercet pour tercet. Voici quelques stances de la traduction du Père Clair :

Jour de colère, jour d'effroi
Qui réduira le monde en cendre,
Prophète et Sibylle en font foi.

Quelle terreur et quel émoi
Quand du ciel on verra descendre
Pour nous juger le divin Roi !

Arrachant les morts au tombeau
Vers Dieu, la trompette effrayante
Les poussera comme un troupeau.

La mort et la nature en deuil
La stupeur et l'épouvante
Les feront sortir du cercueil.

Et le livre mystérieux
Qui doit dicter toute sentence
Nous sera mis devant les yeux.

Le juge, assis au tribunal,
Rien ne restera sans vengeance ;
Tout sera connu bien ou mal.

L'autre traduction est par un poète canadien, bien connu de nos lecteurs, M. Denis, du Séminaire de Saint-Sulpice, qui est maintenant au collège de Saint-Charles-Borromée, près de Baltimore.

M. Denis a ajouté un vers alexandrin aux trois vers à huit syllabes de chaque tercet, ce qui lui a donné de la marge et

lui a permis de faire une traduction plus complète et plus conforme aux règles de notre prosodie. Voici quelques stances de cette autre traduction :

. . . . . .

Mon visage rougit de honte,
Je suis coupable et j'en gémis
Ah ! pour n'en plus demander compte
Dites-moi, Dieu Sauveur, " Tes péchés sont remis."

A Madeleine pècheresse
Vous accordez grâce et merci
Comme au larron dans sa détresse,
Vous m'en donnez le droit, en vous j'espère aussi.

Mes prières ne sont pas dignes,
Mais n'écoutez que votre instinct
Vos inclinations bénignes,
Et que j'échappe au feu qui jamais ne s'éteint.

La langue anglaise rend plus facile la reproduction des rimes si riches de l'original, que les Anglais appellent : double rhyme : favilla-illa-sibylla.

Un poète anglo-américain et protestant, M. Abraham Coles, n'a pas fait moins de treize traductions. A l'exception de la dernière, elles sont dans le rythme de l'original qu'elles reproduisent tercet pour tercet. Elles sont publiées dans un beau volume illustré (New-York 1882). L'auteur a aussi traduit le *Stabat Mater dolorosa* et le *Stabat Mater speciosa* de Fra Jacapone. Il est malheureux qu'il se soit cru obligé d'atténuer l'hommage involontaire qu'il rendait ainsi au catholicisme, par des diatribes d'assez mauvais goût.

Son œuvre forme du reste une des curiosités littéraires les plus remarquables de notre époque. Parmi ses traductions il y en a de fort belles et dans les cinq premières la rime à double consonnance est très heureusement reproduite.

Nous donnons quelques strophes de celle qui nous a paru la meilleure :

Day of wrath, that day of burning,
Seer and Sibyl speak concerning
All the world to ashes turning.

Oh ! what fear shall it engender
When the Judge shall come in splendor
Strict to mark and just to render !

Trumpet scattering sounds of wonder
Rending sepulchres asunder
Shall resistless summon thunder.

All aghast then Death shall shiver
And great nature's frame shall quiver
When the graves their dead deliver.

Volume from which nothing's blotted
Evil done nor evil plotted
Shall be brought and dooms alloted.

La strophe la plus difficile à rendre est sans contredit le "Quærens me sedisti lassus."

Voici cette strophe d'après le Père Clair, puis d'après M. Denis, et enfin trois des traductions de M. Coles :

Jésus à me suivre lassé
Que sur moi le sang du Calvaire
Ne soit pas vainement versé.

Vous me cherchez avec fatigue
Sur la croix votre sang divin
Pour ma liberté se prodigue,
Auriez-vous enduré tant de travaux en vain ?

Seeking me thy worn feet hasted
On the cross thy soul death tasted
Let such travail not be wasted.

Wearily thou soughtest me
Bought me on the accursed tree
Let it not all fruitless be.

Thou soughtest me when far astray
Didst on the cross my ransom pay
Let not such love be thrown away.

Le *Dies Irae* a été traduit dans bien des langues et bien des fois dans quelques-unes. Les traductions allemandes, dit M. Coles sont surtout nombreuses. Dans un ouvrage publié par le Dr Lisco, à Berlin, en 1840, il se trouve 70 traductions, une est en français, une en grec moderne, une en hollandais, et une en latin classique, toutes les autres sont en allemand.

M. Coles mentionne les traductions de Crashaw, de Dryden et de Lord Roscommon, et enfin celle de Walter Scott dans le *Lay of the last Minstrel*. Cette dernière qui se trouve dans plusieurs recueils d'hymnes n'est selon lui qu'une paraphrase, un écho de l'original.

Depuis que ce qui précède a paru dans le *Bazar*, un de mes collègues de la Société Royale dans les *Ephémérides* qu'il publie sous le pseudonyme de " Laclède " a bien voulu attirer l'attention sur ma traduction et sur la notice qui l'accompagnait. Cela nous a valu à lui et à moi, une véritable avalanche de correspondances. De nombreuses traductions dont j'ignorais l'existence m'ont été signalées, soit directement, soit dans les " Éphémérides " du *Montreal Gazette*, qui sont pour le Canada ce que le *Courrier de Vaugelas*, l'*Inter-*

médiaire et les *Notes and Queries* sont pour la France et pour l'Angleterre.

De toutes les traductions anglaises celle que Laclède parait préférer est due à la plume du général Dix, autrefois élève du séminaire de Saint Sulpice à Montréal. L'ancien gouverneur de l'état de New-York a fait ses études dans cette vénérable maison canadienne de 1822 à 1828. Sa traduction que j'ai pu me procurer à grande peine (1) est dans le rythme de l'original.

Sur les dix-sept tercets douze ont la même rime J'ignore ce qui en est dans la prosodie anglaise ; mais chez nous à moins que la pièce ne fût entièrement *monorime*—ce qui est un tour de force peu recommandable—on verrait là un grand défaut.

Le *Quaerens me sedisti lassus* est rendu comme suit :

Worn and weary thou hast sought me
By thy cross and passion bought me
Spare the hopes thy labors brought me

Cette traduction n'est certainement pas supérieure à celle de M. Coles citée plus haut ; je ne dis rien des tercets du Père Clair car je ne veux point établir de comparaison entre les traductions anglaises et les traductions françaises. Les conditions de la lutte ne sont point du tout les mêmes et " Laclède " qui en convient a donné d'excellentes raisons à l'appui de cette opinion.

Les premiers tercets sont d'une grande fidélité comme traduction ;

Day of vengeance lo ! that morning
On the earth in ashes dawning,
David with the Sibyl warning.

(1) M. Denis Murray de Québec a bien voulu la copier pour moi.

Oh ! what terror is impending
When the judge is seen descending
And each secret veil is rending.

Le tercet *Oro supplex et acclinis* est très bien rendu :

Low in supplication bending
Heart as though with ashes blending ;
Care for me when all is ending.

Dans la livraison du *Bazar* qui contenait ma traduction, on lisait par une coïncidence toute fortuite un charmant article de Mlle Anna Sadlier sur le mois de Novembre dans lequel se trouvaient les trois tercets suivants. Bien que la rime laisse à désirer ils offrent la traduction la plus littérale que j'aie vue du " *Quærens me sedisti lassus* " :

Recollect o Lord divine
T'was for this lost sheep of thine
Thou thy glory did resign

Sattest wearied seeking me
Suffered'st upon the tree
Let not vain thy labor be

Judge of practice have my prayer
Spare me Lord, in mercy spare
Ere the reckoning day appear.

Mlle Sadlier a bien voulu m'indiquer la source de cette traduction : l'auteur n'est pas connu, mais on la voit dans un livre de prières qui a pour titre : " The Golden Manual."

Les deux premiers tercets s'y lisent comme suit :

Nigher still and still more nigh,
Dawns the day of prophecy
Doom'd to melt the earth and sky.

Oh what trembling there shall be,
When the world its judge shall see
Coming in dead majesty.

L'élégante écrivain mentionne aussi une autre traduction d'un vieux missel anglais publié par Richardson de Londres.

On voit que les traductions anglaises pas plus que les traductions allemandes ne font défaut.

M. Desrosiers qui fait en ce moment d'intéressantes conférences sur la poésie chrétienne me signale une pièce remarquable de M. Arthur de Boissieu dans ses " Poésies d'un passant. " Paris 1870. C'est une périphrase en quatrains alexandrins. Elle est d'une grande beauté et pleine du souffle qui a inspiré l'original. Elle ne contient point tout le texte liturgique : car elle s'arrête au dixième tercet.

O jour redouté, jour de colere et d'effroi
Où le monde détruit ne sera que poussière
Où la croix dans les cieux déploiera sa bannière,
Prédits par la sibylle et le prophète roi !

Le Seigneur paraîtra debout sur les nuées
La trompette faisant entendre son signal
Dans l'empire détruit des tombes remuées
Rassemblera les morts devant son Tribunal.

La nature et la mort seront dans l'épouvante
De voir devant son Dieu l'homme ressuscité,
Et nul crime n'aura dans ce jour de tourmente
Le refuge de l'ombre et de l'impunité.

Que dira devant Dieu la défense impuissante ?
A quel saint protecteur demander un appui ?
Quand on verra l'élu frissonner d'épouvante
Et le juste inquiet n'être pas sûr de lui.

O vous, chercheur divin des brebis égarées
Qui voulûtes mourîr sur la croix étendu,
O Christ souvenez-vous des peines endurées
Et qu'un si grand travail ne reste pas perdu.

Quand vous êtes des cieux descendu sur la terre,
C'était pour me sauver, source de charité ;
Ne me condamne pas dans ce jour de colère,
Roi d'une redoutable et sainte majesté ! !

O Seigneur j'ai péché par delà ta clémence ;
Tu lis mon crime écrit sur mon front rougissant,
Donne, Dieu de pardon, donne Dieu de vengeance,
Indulgence au coupable, asile au suppliant.

Toi qui remis son crime à la femme adultère,
Qui fis dans tes bienfaits éclater ton pouvoir,
Du larron repentant exauças la prière,
Ne m'as-tu donné rien en me donnant l'espoir ?

Qui suis-je pour qu'on fasse accueil à ma prière ?
Mais vous êtes clément et je suis criminel,
Ne me condamnez pas, Seigneur en qui j'espère,
Aux flammes sans pitié de l'enfer éternel :

Mon Dieu séparez-moi si vous me faites grâce
Des boucs impurs promis au feu dévastateur,
Et près de votre droite assignez-moi ma place
Au nombre des brebis qu'aime le bon pasteur.

Quelques-uns regretteront peut-être dans cette belle *interprétation*,—je n'ose dire *traduction*,—la simplicité et la terrible concision de l'original. Mais le sentiment du poëme est rendu dans la langue littéraire de notre siècle ; c'est tout ce qu'on a droit d'exiger. Chaque époque a sa manière, et je ne serais pas surpris si la version en latin classique qui se trouve dans le livre du Dr Lisco, très rare, paraît-il, offrait de grandes ressemblances avec ce que l'on vient de lire.

Tous ces efforts prouvent combien l'œuvre de Thomas de Célano agit sur les imaginations. Il ne faut pas croire que le peuple qui ne sait point le latin n'est pas aussi vivement impressionné par cette séquence. Ceux qui peuvent lire en ont des traductions dans leurs livres de prières, et mêmes les illettrés connaissent le thème d'avance et sont émus par ces paroles et cette musique qui se font comprendre on peut dire intuitivement.

On peut en juger par le silence et l'émotion qui règnent toujours dans nos églises lorsque le chœur avec ou sans l'accompagnement de l'orgue attaque ce chant si ancien, mais avec lequel on ne se familiarise pas comme avec tant d'autres.

P. C.

Montréal, 15 mars, 1887.

SONNET

— A UNE FEMME —

Quand le soleil d'avril fait renaître les plaines,
L'hirondelle choisit sur le sol découvert,
Parmi tous ces débris dont les routes sont pleines,
Les humides brins d'herbe oubliés par l'hiver ;

Et, s'envolant là-haut, sous un toit qui rayonne,
Dans l'ombre elle suspend son nid, avec amour ;
Et le pauvre, joyeux, sourit à qui lui donne,
Pour la saison prochaine, des chansons chaque jour.

Ainsi quand dans mon âme, hélas ! souvent meurtrie
Au funeste contact des précoces douleurs,
Tu vins bâtir ton nid et me donnas ta vie ;

Dans mon enivrement, j'ai béni le Destin
Qui m'a fait retrouver,— doux oiseaux voyageurs,—
Le bonheur et l'amour oubliés en chemin.

GEORGES DEMAIN.

Ottawa, avril 1887.

CES PAUVRES BÊTES

Sous le titre "Les chiens," mots que sa plume a dû tracer en mordant le papier, M. Benjamin Sulte nous a fait lire une jolie boutade, l'autre jour.

Les chiens n'aiment pas M. Sulte, c'est évident, et M. Sulte le leur rend bien. L'un de ces intéressants quadrupèdes a dû un bon jour mordre jusqu'au sang l'auteur de "L'Histoire des Canadiens-français :" et il doit y avoir longtemps que la chose est arrivée, car sa haine pour la race canine ne date pas d'hier. Si j'ai bonne mémoire, dès le début de sa carrière d'homme de lettres, cet écrivain distingué exerça sa plume en pestant contre les chiens. Ça me revient tout à fait maintenant : j'ai lu un jour, dans un vieux journal, un article signé Benjamin Sulte, et dans lequel il était parlé d'une affreuse morsure d'un petit chien café, et d'un procès avec des juifs, lequel coûta gros.

***

Ce que c'est que de nous ! n'eût-ce été ce petit chien café, si malencontreusement placé sur sa route, et qui le mordit, M. Sulte eût peut-être aimé les chiens.

Il était jeune, très jeune, M. Sulte, quand ce déplorable accident lui arriva. Il avait encore toutes les illusions du jeune âge : le monde lui souriait de partout. Il devait trouver belle la terre, bons les hommes, et surtout bonnes les femmes. Son cœur avide d'affection et d'amour devait tendre alors vers toutes les créatures du bon Dieu, même vers les "jésuites."

Voyons, M. Sulte ; avec les yeux de votre âme, regardez à travers les doigts du Temps : n'aimiez-vous point quelque part ? ici plutôt que là, dans cette maison-ci plutôt que dans

celle-là ? Et si d'une maison vous aimiez la fille, n'aimiez-vous pas aussi le chien ?

Oui, sans doute : malheureusement le petit chien café gâta tout. Sans lui, M. Sulte se fut acheté un chien : il l'eut élevé lui-même, il l'eut aimé : et naturellement, ça aurait été un maître chien. On aurait dit *le chien de Sulte*, et plus tard peut-être on aurait même dit *Sulte et son chien*, comme on dit "St-Roch et son chien."

***

M. Sulte a enfoncé M. Pasteur : il s'écrie :

" Ce savant guérit de la rage, maladie affreuse, produite
" par la morsure des chiens. Il y a de quoi s'étonner. Mais
" que diriez-vous d'un individu qui abolirait l'existence même
" de la rage ! Je suis celui-là, ni plus ni moins. Suffit que tous
" et un chacun de vous me secondent.

" Tuons les chiens."

Le spirituel écrivain est en faveur de la peine de mort, c'est visible ; et là, vrai, ça me fait de la peine.

Le partisan de la peine de mort ne raisonne pas sur ce sujet, et si vous le contredisez, il se fâche. Il voit toujours rouge, quand un homme nuit à la société ou qu'un animal le gêne. Il dit alors : " pendons cet homme " ou il dit : " tuons ce chien, et que ce soit fini ! "

Mon Dieu ! mon Dieu ! s'il fallait sur la terre exterminer tout ce qui gêne, quel massacre il y aurait continuellement !

Quelqu'un me gêne, quelque chose me nuit ; mais moi-même, est-ce que je ne gêne pas quelqu'un ? est-ce que je ne nuis pas à quelque chose ? Ne vous êtes-vous jamais posé cette question, M. Sulte ?

Dans tout ce qui est bon il y a du mauvais et dans tout ce qui est mauvais il y a du bon ; en d'autres termes, les bonnes choses ont leur mauvais côté et les mauvaises choses ont leur bon côté. Vous savez cela comme moi. La perfection ne se rencontre pas sur la terre : si elle existait, la terre serait le ciel. Mais le ciel est loin d'ici, ô Dieu, oui !

***

M. Sulte dit : " J'ai mangé du chien : ça ne vaut pas le cochon."

Si vous avez mangé du chien, maître, ce devait être comme pis aller, n'est-ce pas ? car je ne veux pas croire que ce soit par haine de cette pauvre bête que vous en avez mangé. La viande de chien n'est pas bonne à manger parce que, au contraire du cochon, cet animal n'a pas été mis sur la terre pour servir de nourriture à l'homme.

Le chien est l'ami de l'homme et l'homme ne doit pas manger son ami.

Bon ! voilà que vous m'arrêtez... Vous me dites : " Un chien n'aime que son maître et s'il le pouvait, il dévorerait tous les autres... maîtres." D'accord, cher monsieur : mais pourquoi reprocher à ces bêtes ce défaut de leur grande qualité ?

Le chien ne reconnait qu'un maître, n'aime et ne craint que lui ; dites-moi : l'homme qui sert deux maîtres à la fois n'est-il pas méprisable ? Pourquoi reprocher au chien ce que nous louons chez l'homme : la fidélité ?

***

Ces pauvres bêtes à nous, ces braves chiens qui aiment tant leur maître et ses caresses, comme on leur fait dure souvent la courte existence qu'ils mènent près de l'homme. On passe

sur eux notre mauvaise humeur, on les roue de coups sans qu'ils comprennent pourquoi. Ils n'ont pas, eux, la consolation de se dire quand ils sont traités injustement : je suis puni pour mes vieux péchés : leur intelligence ne va pas jusque là, et ils pleurent silencieusement sous la table leurs pleurs de chien.

Le chien est l'ami de l'homme, ai-je dit tantôt : oui, et bien souvent son seul ami :

Pauvre Nicolas, c'est ainsi qu'on m'appelle,
Je n'en puis rien, car jamais je ne fais de bruit ;
Soir et matin je chante ma petite ritournelle
Et puis le soir je m'endors, dans mon réduit.
Mon lit est dur, mais j'y dors peu m'importe ;
Dormirais-je mieux si j'avais ce que je n'ai pas ?
On n'a souvent que soucis pour escorte,
Dormirais-je mieux si j'avais ce que je n'ai pas ?

Je n'ai qu'un ami, c'est Médor mon caniche,
Pour l'or des grands je ne donnerais pas mon chien
etc., etc., etc.

***

Souvent, par exemple, les chiens prennent trop de place dans le cœur de l'homme, surtout chez la femme. Ecoutez la plainte jalouse de l'amoureux :

Oh ! aimez-moi, seulement comme vos bêtes :
Votre chien, votre chat, vos petits oiseaux ! etc.

Mais comme il maltraite ces pauvres bêtes, surtout le chat cet ingrat d'amoureux, quand la belle les abandonne pour se donner à lui.

Une maison où il n'y a pas de chien qui aboie joyeusement à l'arrivée du maître, de chat qui fasse ronron, d'oiseaux qui chantent, n'est pas une maison complète ; il semble qu'il y manque quelque chose un peu partout : ce n'est pas un *home*.

Tiens ! une histoire :

Un jour j'étais allé à...

Mais non, assez pour ce soir ; je vous raconterai cela une autre fois. Bonne nuit, M. Sulte.

WALTER CLECH.

Ottawa, mars 1887.

UNE CROISADE CANADIENNE AU XIXème SIÈCLE.

A peine les premières aubes de 1868 eurent-elles blanchi l'horizon qu'un cri de guerre et d'alarme retentit d'un bout à l'autre de l'Italie. L'ermite de Caprera, l'infâme Garibaldi, venait de quitter son repaire. Agitant l'étendard de l'anarchie et du pillage, il se précipitait sur le patrimoine de l'Eglise, entraînant à sa suite des hordes d'hommes sans foi ni loi qu'il faisait surgir comme par enchantement, de tous les coins de la "Jeune Italie." Déjà l'écho avait porté aux sept collines de la Ville Eternelle, avec leurs clameurs impies, ce cri sacrilège : à bas le Pontife-Roi.

Des hauteurs du Vatican, l'immortel Pie IX voit se former l'orage. Sa voix s'élève, traverse les mers et les continents, et l'univers catholique, répondant à ses accents douloureux, lui envoie aussitôt, pour défendre le trône de Pierre, le plus pur de son sang.

La France, la Belgique, l'Espagne et l'héroïque Pologne accouraient à l'envie grossir les rangs de la petite armée pontificale.

Le Canada ne démentit pas en cette circonstance la noble tradition de deux siècles de foi et de dévouement à la chaire des Pontifes Romains, et toujours il pourra se glorifier d'avoir été l'un des rares disciples restés fidèles, dans cette heure suprême d'angoisse et d'abandon, à l'antique papauté crucifiée par l'impiété moderne, sur un nouveau Golgotha.

A peine la voix des premiers pasteurs eut-elle montré aux fidèles l'auguste successeur de Pierre, en proie aux fureurs d'une révolution sans nom, que déjà la jeunesse canadienne, toujours fidèle aux vieilles traditions de piété et de bravoure de ses ancêtres, s'écriait à l'unisson : "A Rome, à Rome."

Il semblait qu'un courant électrique courait d'une extrémité à l'autre de la patrie, réveillant dans tous les cœurs les nobles sentiments des héros de Carillon et de Châteauguay.

Ici, c'était l'humble novice ou le lévite nouvellement enrôlé dans la milice sainte, quittant le service des autels, et demandant comme une faveur d'aller combattre avec l'épée, avant de commencer les glorieux combats de la croix. Là, l'adolescent à peine entré dans une carrière féconde en glorieuses espérances, abandonnait tout pour courir à la victoire ou au martyre.

Le Canada s'étonna presque de voir surgir tout-à-coup une flamme qu'il croyait éteinte, parce que de longs jours de paix l'avait cachée à tous les regards.

L'enthousiasme gagnait tous les cœurs, car les douleurs du Saint-Père étaient devenues nôtres. La mère bénissait son fils, en souriant à travers ses larmes. Le père le pressait sur son cœur et lui disait : Va, noble enfant, je te donne à l'Eglise, à son Pontife suprême ; si tu meurs à la tâche, je n'aurai qu'à bénir le ciel de m'avoir donné un martyr.

Qu'elle est belle en ce moment notre patrie, que de dévouement et de foi elle révèle à l'univers étonné ! De toutes parts l'impiété déborde, partout elle fait d'épouvantables ravages ; les institutions catholiques ne sont plus que des ruines, le sol chrétien est jonché de débris : tout se flétrit et se dessèche sous la froide haleine de l'impiété et de l'indifférence ; mais au-dessus de tous ces décombres apparaît, brillant et radieux comme l'astre du matin, l'esprit de foi et de dévouement du petit peuple canadien-français. Tels ces rochers de la vieille Gaspésie que le St-Laurent bat depuis le commencement des temps et que ses vagues furieuses ou caressantes n'ont pas pu ébranler, telle apparaît à cette heure, debout, fière et se moquant des coups de l'impiété, l'ardente foi enracinée au cœur des Canadiens-français.

La croisade était résolue, les chevaliers nouveaux prêts à partir et appelant de leurs vœux impatients un départ qu'ils trouvaient trop tartif.

***

Il est cinq heures. Soudain, au son des cent cloches de la Ville-Marie, la population s'ébranle, encombrant les rues pavoisées comme aux plus beaux jours de fête. L'enthousiasme est peint sur toutes les figures. Le flot toujours montant se presse et remplit bientôt la vaste enceinte de Notre-Dame de Montréal. L'orgue, tantôt joyeux, tantôt mélancolique, répand sur cette foule des flots d'harmonie : les autels disparaissent sous leurs riches et brillantes parures ; les prêtres font monter vers le ciel les hymnes de la joie.

Tout-à-coup, un silence solennel a fait place aux chants liturgiques, le peuple entier s'est levé avec respect ; la noble phalange de ces nouveaux champions de la foi canadienne vient de se prosterner sur les dalles du sanctuaire. Le pontife sacré quitte son trône et s'avance vers eux suivi d'un long cortège de lévites et de ministres saints. En ce moment, le vénérable curé de Notre-Dame prend la bannière aux couleurs pontificales et la présente à l'évêque qui y trace le signe auguste de la rédemption, puis s'adressant à ces dévoués soutiens de la cause de Dieu, il leur dit : " Braves enfants de " l'Eglise et du Canada, la patrie vous envoie vers le pontife " suprême pour soutenir la gloire de sa foi et de sa nationa- " lité : voulez-vous promettre, devant le Christ qui vous " regarde, devant la patrie qui vous entend, de tenir haut et " ferme le blanc drapeau qu'elle confie à vos cœurs généreux ?"

Alors un frémissement d'enthousiasme parcourt toute l'assemblée, lorsqu'un genoux en terre, la main levée vers l'étendard du Pape, faisant retentir de leur mâle voix les échos de la grande basilique, tous ces braves ensemble s'écrient : " Oui, nous le jurons ! "

Puis un guerrier à la démarche fière et imposante, se lève et vient s'agenouiller aux pieds de l'évêque qui lui remet le drapeau. A peine a-t-il reçu le dépôt sacré qu'il pousse un cri de foi et de courage qui rappelle bien les siècles de Saint-Louis : " Monseigneur, compatriotes bien-aimés, ce drapeau " que l'Eglise et la patrie nous confient, à cette heure suprê- " me, nous jurons de le garder toujours pur et sans tache, et " s'il doit ne plus revoir les rives enchantées du St. Lau- " rent, c'est qu'empourpré de notre sang, il aura servi de " linceuil au dernier d'entre nous."

Ce noble zouave qui se faisait l'interprète de tous ses compagnons d'armes, c'était le brave capitaine Taillefer.

Et maintenant, pieux soldats de la croix, la patrie vous répète à son tour ce que déjà vous avait dit plus d'un père magnanime.

" Pour son pays, mon fils, qu'il est beau de mourir !
" Pour la cause de Dieu plus beau d'être martyr.
" Quand notre père à tous pousse un cri par le monde,
" Ne faut-il pas qu'au moins chaque pays réponde.
" Réponds pour nous, mon fils, réponds et, fier chrétien,
" Va dire au monde entier ce qu'est un Canadien.

***

A la vue de tant de grandeur et d'héroïsme, le monde entier a retenti du nom canadien.

Partout, sur leur passage, les peuples n'ont qu'une voix pour chanter ces héros de la cause chrétienne. A peine ont-ils franchi les frontières de la république américaine que tout ce que ce pays renferme de catholiques accoure pour acclamer le passage et baiser la poussière des pas de ceux qu'ils se plaisent à appeler les " martyrs du Pape."

L'Angleterre et l'Irlande mêle leurs voix au concert universel et relèvent à l'envie le dévouement et le sacrifice de nos généreux athlètes.

A la vue de ses petits-fils si beaux, si nobles, si grands, la France, la vraie France de St. Louis, toujours catholique jusque dans le plus profond de son âme, sent se réveiller en elle des sentiments d'orgueil et de fierté de ce qu'elle a formé. Elle tressaille d'allégresse et de gloire à la pensée que c'est du sang français qui coule dans les veines de ces chevaliers chrétiens. Aussi les étapes de nos zouaves sont-elles partout de véritables triomphes.

A Rouen et à Paris, ce sont les cardinaux et les hommes les plus éminents qui se disputent l'honneur de leur offrir l'hospitalité. A Lyon, après avoir été accueillis par une pluie de fleurs, ils entendent Victor de Laprade leur exprimer l'admiration du pays tout entier, dans des vers à jamais mémorables que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici :

Allez votre chemin, Français de Nouveau-Monde,
Race de nos aïeux tout à coup ranimés,
Allez, laissant chez vous une trace profonde
Offrir un noble sang au Dieu que vous aimez !

Allez votre chemin, celui de vos ancêtres,
Ce chemin des martyrs qu'ils ont fait tant de fois !
Gardez Rome à Pie IX, au plus clément des maîtres,
Image de son Dieu trônant sur une croix.

Vous nous laissez heureux d'avoir revu des frères,
Fiers d'avoir pu serrer votre loyale main :
Dieu vous aime, il fera tomber les vents contraires,
Français du Nouveau-Monde, allez votre chemin !

A Marseille, c'est l'archevêque qui les serre sur son cœur, les admet à sa table et se fait gloire d'accompagner leur dra

peau jusqu'au navire où nos valeureux croisés lui prouvent que le sang canadien a autant de valeur que de foi.

L'heure de l'embarquement allait sonner : la voix du commandant retentit : " en avant." Le bataillon s'ébranle et l'étendard des zouaves étale fièrement à tous les regards sa belle devise : " Aime Dieu et va ton chemin." Une foule innombrable salue son apparition des vivats les plus enthousiastes. Soudain un cri de moquerie part du milieu de la multitude. Ce sont trois garibaldiens, de passage dans la ville, qui n'ont pu contenir plus longtemps l'explosion de leur rageuse haine.

A ce bruit, le peuple fait silence : un officier à la taille herculéenne sort des rangs et s'élance vers les Piémontais. " Pour qui ces insultes, je vous prie, pour moi ou pour mes compagnons, leur demande-t-il ? " Je n'ai sifflé ni pour eux ni pour vous, répond un des Italiens, mais bien pour ce drapeau. A ces mots, le guerrier se redresse : Ah ! c'est notre drapeau que vous osez insulter ! J'aurais pardonné une injure adressée à moi seul, mais au drapeau de ma patrie, non, non jamais. A genoux, misérable, réparez promptement l'outrage en criant : " Vive Pie IX, le pontife-roi." Puis d'un bras vigoureux, soulevant l'impudent, l'officier lui fait fléchir le genoux devant les couleurs pontificales.

L'injure était lavée, la réparation éclatante. Le héros de cette aventure, c'était encore le brave et noble Taillefer, qui, à mille lieues de la patrie, se souvenait encore de sa promesse de Notre-Dame et tenait haut et ferme l'étendard de la foi canadienne.

Mille cris de " vive les zouaves," " vive Pie IX ", rententirent, et bientôt le navire cinglait vers la Ville Eternelle.

***

Un soleil resplendissant dore la coupole de St-Pierre ; le canon du château St-Ange ébranle les montagnes d'alentour de ses salves bruyantes. Le colonel Allet, le baron de Charette, la population romaine toute entière à la suite des officiers de l'armée pontificale, se pressent aux portes de Rome. Tout-à-coup un cri d'enthousiasme s'élève de la multitude : pour la première fois les échos de la capitale du monde chrétien sont réveillés par les accents de milliers de cœurs et de voix répétant à l'unisson : " vive le Canada ! "

Nos croisés mettent pied à terre : on les entoure, on les charge de fleurs, et par une attention des plus délicates, les dames romaines leur présentent un magnifique drapeau pontifical. Vivement émus, nos zouaves reçoivent ce noble étendard, le premier du monde, et jurent de nouveau de l'arracher aux fureurs de l'impie ou de l'empourprer de leur sang. Les gais refrains de cent fanfares retentissent, le clairon des combats résonne, la foule fait entendre des cris d'admiration, et c'est au milieu de ces transports d'enthousiasme que nos compatriotes font leur entrée dans la vieille ville des papes.

Caligula, Néron, Domitien, secouez la froide poussière de vos tombeaux oubliés, venez contempler le triomphe que vous vous flattiez d'avoir remporté sur le Christ. Sur ce même sol où, il y a dix-huit siècles, pétillaient les flambeaux humains qui devaient enterrer dans leurs cendres les derniers fils du Crucifié, s'avancent, acclamés par le peuple de Rome qui vous acclamait jadis, les enfants d'un monde dont vous ignoriez l'existence, d'une terre qui n'a jamais connu votre orgueilleuse domination. Ils viennent des extrémités du globe courber leur front sur le tombeau de ce pêcheur de la Galilée, qui fut l'apôtre Pierre : ils viennent, nouveaux martyrs de tyrans nouveaux, offrir leur sang généreux pour la défense de cette église immortelle que vous aviez cru, un jour, pouvoir anéantir.

Mais au milieu des chants de triomphe par lesquels la reine

du monde accueille les zouaves canadiens, d'où vient ce silence soudain, pourquoi tous les fronts se sont-ils courbés ? C'est que, pour contempler et bénir les enfants de cette terre lointaine du Canada, le successeur de Pierre vient d'apparaître aux croisées du Vatican.

Sortez de vos tombeaux, regardez, fiers tyrans de la papauté : des fenêtres de vos somptueux palais, alors que le feu et la flamme vous avaient rendus maîtres du monde, avez-vous jamais contemplé un triomphe aussi glorieux que celui de ce vénérable vieillard qui a soumis l'univers par sa foi et la douceur de sa parole ? Au moins, confessez-le, du fond de votre tombe, tyrans toujours vaincus, et répétez la leçon à vos trop dignes imitateurs : " Oui, le Christ vit toujours et la barque de Pierre ne peut pas périr ! "

Si l'entrée à Rome fut un véritable triomphe pour nos croisés, c'est que la ville mère de l'église appréciait le dévouement héroïque de ces généreux enfants de notre sol. Aussi ne leur épargna-t-on jamais les marques de sympathie et d'admiration. Mais l'âme de Rome c'est le pape, et ce fut surtout auprès de Pie IX, le pontife bien-aimé, que les Canadiens reçurent les plus consolantes marques d'estime et de tendresse.

Le lendemain de leur arrivée dans la ville éternelle, le Saint Père les reçut en audience solennelle, leur fit visiter lui-même le Vatican, puis passant avec eux dans un de ses jardins, il prit plaisir à leur distribuer de sa main auguste, des fleurs et des fruits. Rappelant l'incident de Marseille, il disait à Taillefer : " Ah ! mon brave Canadien, c'est vous qui combattez pour le Pape avant d'arriver à Rome ; que vont donc voir messieurs les Garibaldiens ? "

Quelques jours plus tard, neuf de nos compatriotes entraient à l'hôpital, atteints de la fièvre. Pie IX accourt aussitôt pour les consoler et les bénir ; mais il s'aperçoit qu'on ne lui en

fait visiter que huit. " Ma sœur, dit-il à la fille de charité de service auprès des malades, on me disait que vous aviez neuf Canadiens, où est donc mon autre zouave ? "— Très-Saint Père, répond la religieuse, vu la violence du mal on a dû isoler le malade, et on l'a relégué dans le haut de la maison.— Ah ! mais le Pape veut les voir tous ses bons fils du Canada. Et voilà le père de la chrétienté qui monte chez le pauvre patient, s'assied à son chevet, l'interroge, lui parle de sa mère, de son pays, avec une telle affabilité que le pauvre zouave, tout confus, ne répondait que par les larmes qui coulaient abondantes de ses yeux.

Le Pape parait bien vous aimer vous autres, Canadiens, disait la religieuse, après le départ de Pie IX ; il disait l'autre jour à deux de nos sœurs, dans un entretien particulier. " Que je les aime ces chers fils du Canada ! Ayez en bien soin ils le méritent plus que je ne puis le dire : laisser leurs parents et amis, traverser deux mers, affronter mille dangers pour venir défendre l'église, c'est plus que du dévouement, c'est de l'héroïsme !

Mais ce qui mit le comble aux bontés du Saint Père, ce fut la marque d'intérêt qu'il leur donna, dans une circonstance où tout cœur canadien sent se réveiller en lui ces sentiments d'amour de la patrie que Dieu a déposés dans toute âme bien née. Je veux parler de cet office de la Saint Jean-Baptiste, célébré dans la basilique de Latran, où le Pape présida, où nos compatriotes, par un ordre spécial du Saint Père, prirent place au chœur, préférablement aux princes, aux ambassadeurs et aux dames romaines. Cette marque d'honneur exceptionnelle surprit tellement toute la ville qu'on se demandait partout : mais sont-ils donc tous de sang nobles, ces Canadiens ?

Pie IX répondit lui-même à la question, en ces termes :

" Oui, mes Canadiens sont tous de sang noble, c'est le sang des martyrs qui coule dans leurs veines ! "

* * *

A peine les zouaves canadiens eurent-ils reçu la fortifiante bénédiction du père commun des fidèles, qu'ils commencèrent le rude apprentissage du dur métier des armes. La vie de garnison, la parade, les marches et les contre-marches, tout réclama successivement leur dévouement et leur bon vouloir. Au milieu de tous ces exercices divers, le Canadien se montra toujours digne de ses frères, le vrai type du soldat chrétien, ami de l'obéissance et du devoir.

Cependant tous appelaient de leurs vœux le jour où il leur serait donné de marcher contre l'ennemi et de prouver au monde la valeur des défenseurs du Saint-Siége. Leurs désirs allaient être bientôt satisfaits.

Dix mille Garibaldiens se précipitèrent subitement sur Montefiasco : le commandant, n'ayant que cent soixante-dix hommes, dût évacuer la place et se replier sur Viterbe où il se joignit aux troupes de de Charette. Mais ici, nouvel embarras, à peine sont-ils entrés dans la ville, que le poste d'observation placé au haut de la tour signale un corps d'armée arrivant par la via Regia : c'était un corps piémontais qui devait se joindre à un second détachement, de façon à envelopper Viterbe et à couper la retraite à sa garnison.

De Charette n'a que huit cents hommes et les Italiens sont dix mille. Nullement intimidé, l'intrépide baron prend la résolution de leur donner une leçon pratique et théorique à la fois sur la manière de se tirer d'une difficulté et de déjouer les plans de l'ennemi.

Voyant que les zouaves vont être cernés de toutes parts et

vont verser leur sang sans aucun fruit pour la cause de l'Église, il donne l'ordre immédiat de retraiter et d'abandonner la ville aux Piémontais ; cinq minutes après toute la colonne est hors de la ville ; seulement, tandis que le gros des troupes, compagnie par compagnie, enfile la montagne, à la faveur du silence et des ténèbres, quelques lanciers prennent la grande route à bride abattue. Trompés par l'allure de ces cavaliers qu'ils prennent pour un détachement de reconnaissance, les soldats de Bidio n'osent les attaquer, et ils espèrent prendre la colonne entière dans leurs filets, sans tirer un seul coup de fusil. Pauvre Bidio, qu'il dût se trouver penaud lorsqu'il apprit, le lendemain, qu'il attendait encore en vain et que de Charette avait tranquillement passé la nuit dans Rome tandis qu'il campait à la pluie pour le surprendre.

Ivre de fureur en voyant qu'il avait été dupe du piège tendu à de Charette, Garibaldi lança ses bataillons sur Rome.

Le 20 septembre, soixante mille soldats et cent soixante bouches à feu ceignaient la ville de Saint Pierre dans un immense cercle de fer et de feu. Calmes et confiants dans le Dieu des armées pour la cause duquel ils vont combattre, les zouaves se préparent à défendre jusqu'à la mort leur père bien-aimé, le pontife-roi. La nuit s'était passée en travaux de fortifications et de barricade. Les officiers, de Charette en tête, donnaient l'exemple, mettant tour à tour la main à la pioche pour aider le soldat fatigué ou transi par le froid.

Cinq heures sonnaient lentement aux basiliques de la ville, quand une détonation effroyable retentit. En moins de deux secondes toutes les portes de Rome sont devenues le point de mire de la formidable artillerie piémontaise. Partout les zouaves ripostent hardiment, partout un feu de ligne répond à celui des assiégeants. Soudain un cri s'est fait entendre : la porte St. Jean de Latran est en feu. Quatre hommes de bonne

volonté pour l'éteindre, s'écrie de Charette. Ces paroles sont à peine prononcées qu'une échelle pend à l'extérieur et que quatre zouaves canadiens combattent l'incendie. Braves enfants de Pie IX, ils n'avaient nullement songé qu'en y montant ils allaient servir de point de mire aux canonniers de Garibaldi.

Les projectiles pleuvaient toujours, la place était labourée par les boulets, les arbres emportés comme des feuilles. Que c'est ennuyeux, disaient ces braves, d'être là, exposés au feu de leurs batteries, sans pouvoir montrer, homme à hommes, à ces messieurs ce que vaut le sang catholique. Va-t-on sonner l'assaut ? Enfin, vers dix heures, les lignes ennemies se découvrirent, le clairon sonna et elles firent un mouvement en avant. Les tirailleurs pontificaux, montés sur les créneaux, ouvrent un feu terrible. L'ennemi déconcerté se blottit dans un ravin, mais continue bientôt d'avancer. Les zouaves jubilaient : ils allaient donc enfin verser leur sang pour Pie IX.

A ce moment, une exclamation douloureuse retentit dans les rangs : un dragon apportait à M. de Charette l'ordre de lever le drapeau blanc. Pie IX l'avait voulu. Comme le père de l'enfant prodigue, il se rappelait que les révolutionnaires étaient ses enfants. D'ailleurs, le but de la résistance était atteint ; on avait protesté contre l'envahissement sacrilège des Etats de l'Eglise ; le successeur de Pierre avait proclamé à la face du monde son caractère de pontife-roi. La reddition sauvait bien des vies.

On hissa donc l'étendard de la capitulation.

Il y eut en ce moment, dans le cœur de cette jeunesse chevaleresque, un sublime mouvement de colère suivi d'un acte d'obéissance admirable. C'était donc à une reddition qu'allaient aboutir trois ans de patience, de souffrance et de dévouement. Mais Pie IX le voulait et on obéit.

D'après les teneurs de la capitulation, le lendemain à sept heures, les troupes commencèrent à sortir de la ville. Ce fut un moment d'angoisse cruelle pour tous ces cœurs dévoués, obligés de renoncer à la glorieuse mission qu'ils s'étaient imposée. Rome, la ville sainte, était tombée au pouvoir des impies ; son saint pontife était livré à la fureur des barbares de notre siècle. Les zouaves avaient voulu lui faire un rempart deleurs corps, ils auraient sacrifié avec bonheur leur vie, et on leur refusait la consolation de mourir au moins pour l'Eglise et pour le Pape.

Le cortège se mit en marche. Arrivés devant le palais du pontife, les zouaves s'arrêtèrent : "Vive Pie IX " s'écrièrent-ils tous ensemble. Une croisée s'ouvrit et le Pape parut. Sa main s'étendit pour les bénir et il tomba évanoui. Les soldats chrétiens reprirent leur marche, l'âme consolée et pleine de forces. Quand ils eurent dépassé les murs, ils rencontrèrent les troupes Piémontaises qui étaient venues leur rendre les honneurs de la guerre. Ce fut un beau spectacle que celui de cette poignée de jeunes gens vaincus, mais vaincus par l'obéissance seule, défilant au son des fanfares devant un ennemi vingt fois supérieur en nombre.

Quand le défilé fut terminé et que chaque compagnie, à son tour, dût déposer les armes, qui dira les frémissements de ces cœurs d'élite à ce dernier sacrifice ! Ils hésitaient, attendant encore un ordre formel pour se séparer de cette carabine qui leur avait été confiée pour défendre Pie IX, puis ils la brisai nt avec amour et la rendaient enfin, après l'avoir brisée de peur qu'elle ne servît contre le souverain légitime.

Puis, quand ce dernier sacrifice fut accompli, les larmes montèrent aux yeux de plus d'un brave à la pensée de l'auguste vieillard resté captif au Vatican, captif de son amour et de sa douceur !

Cependant, pour le cœur chrétien, il n'est point de douleur si grande que n'allumine un rayon d'espérance, et, en reprenant le chemin de la patrie, le zouave se rappelait la parole du Christ :

" Laissez passer le vent, laissez gronder l'orage,
" L'Eglise ne craint rien, bientôt viendra son jour.
" Quand la voix du Très-Haut percera le nuage
" Les méchants crouleront ; le Christ aura son tour !

J. M. A. Denault.

Montréal, mars 1887.

LA SITUATION ACTUELLE DU PAPE

Il y a dans l'histoire de l'Eglise un phénomène qui doit frapper tout lecteur attentif : c'est la perpétuelle actualité des questions qui se rattachent à sa vie. En ce qui concerne ses droits, l'Eglise ne reconnaît pas la théorie des faits accomplis, parce que ses droits sont inaliénables et imprescriptibles.

Trop souvent elle est obligée de subir les injustices et de courber la tête devant la force brutale. Mais ses protestations pacifiques rappellent aux spoliateurs en temps opportun qu'elle ne cède rien de ce qui lui appartient.

En vain le monde reste sourd à ses éloquentes revendications, elle continue de faire entendre la voix du droit et de la vérité, et elle attend patiemment le retour des événements. C'est quand elle perd confiance dans la justice des hommes qu'elle croit davantage à la justice de Dieu et à son avènement.

Ces réflexions me sont suggérées par la lecture d'un opuscule publié à Londres, en 1883, par Mgr O'Brien, et intitulé : *Is the Pope a prisoner ?* L'éminent auteur, que nous avons tous admiré il y a quelques semaines et qui a laissé parmi nous de si bons souvenirs, y traite la question romaine au point de vue du sens commun avec une grande clarté et une rare vigueur de style. Sa plume alerte, libre d'allures et pleine de franchise, y sait manier à propos l'ironie et le sarcasme, avec cette finesse d'esprit qui distingue les enfants de la Verte Erin. En même temps on y sent la vibrante émotion d'un fils qui voit maltraiter son père et qui le défend.

Il y démontre que les blessures infligées au Saint-Siège par l'invasion de 1870 sont toujours saignantes et que le Souve-

rain Pontife continue de se plaindre et de revendiquer le patrimoine de saint Pierre, comme nécessaire à son indépendance spirituelle.

Il y fait voir clairement la différence fondamentale qui existe entre les droits de l'Eglise et ceux des autres pouvoirs que l'unité italienne a englobés.

La Toscane, Parme, Modène ont volontairement renoncé à leur autonomie.

Venise et Milan ont accepté le nouvel état de choses avec enthousiasme, et en brisant le lien qui les attache à l'Autriche, elles ont cru voir briller l'indépendance, quand elles ne faisaient que changer de maîtres.

Quant aux royaumes de Naples et de Sicile, c'est le sort des batailles qui a mis fin à leurs souverainetés, et qui les a réduits à l'état de simples provinces du royaume d'Italie.

A l'égard de ces différents pouvoirs, comme dans bien d'autres changements de frontières ou d'allégéances, que les éventualités de la politique et de la guerre produisent, on peut invoquer peut-être les faits accomplis. Il importe peu qu'un peuple ait à sa tête soit un empereur, soit un roi, soit un président, pourvu qu'il soit gouverné par une autorité régulièrement constituée. Les Bourbons et les Bonapartes peuvent mourir comme les Capets et les Stuarts sont morts. Les Etats qu'ils ont gouvernés n'étaient pas faits pour eux, mais ce sont eux qui étaient fait pour ces Etats : leurs peuples avaient existé avant eux, et ont continué d'exister après eux.

Il n'en est pas ainsi des Etats de l'Eglise. Ce sont eux qui ont été faits pour les papes, et non les papes pour eux. Le patrimoine de Saint-Pierre—question d'étendue mise à part —a des droits et des privilèges qui lui viennent de Dieu, et qui sont au-dessus des vicissitudes de la politique humaine.

Les Etats qui le constituent ne sont pas la propriété d'un homme, mais de Dieu, représenté par l'Eglise. Le Pape n'en est que l'administrateur, et il doit l'administrer pour le bien général de l'Eglise.

C'est pourquoi les papes ont toujours répondu *non possumus* à toutes les tentatives de la politique humaine pour les faire consentir à l'aliénation du patrimoine de Saint-Pierre. Leur réponse est strictement vraie en droit ; et s'ils avaient jamais consenti à l'aliénation demandée, le contrat qu'ils auraient signé eut été nul. Un traité, signé par eux et ratifiant les spoliations faites, seraient également nul, lors même que leurs deux cents millions de sujets y donneraient leur assentiment. *Non possunt,* ils ne peuvent pas.

La papauté a droit à la souveraineté et à l'indépendance : ce droit remonte à l'origine même de l'Eglise,et lui appartient de droit divin. Quant au patrimoine royal qui garantit cette indépendance, et qui seul peut la garantir, il est fondé sur des titres irrécusables, et sur une possession des dix siècles. Dieu seul peut en changer la destination.

Quand les ennemis de l'Eglise ont voulu dépouiller le pape de ses Etats, ils se sont bien gardés de nier son droit à la souveraineté et à l'indépendance. Ils ont prétendu seulement vouloir en changer la garantie.

Cavour, Visconti-Venosta, le général Cadorna, protestaient de leur respect pour l'indépendance du Saint-Siège, et promettaient de substituer d'autres garanties au pouvoir temporel qu'ils lui enlevaient.

Victor Emmanuel écrivait à Pie IX *qu'il se rendait lui-même responsable de la sécurité du Saint-Siège, et que le Chef de l'Eglise pourrait maintenir son siège glorieux sur les bords du Tibre, indépendant de toute souveraineté humaine.*

Mais après toutes ces belles protestations, on emprisonnait les fidèles défenseurs de la papauté ; on mettait en pièces, partout où on les trouvait, les armoiries, les insignes et les emblêmes de ce pouvoir ; on détruisait tous les vestiges du gouvernement papal ; on s'emparait du Quirinal, et on en changeait la destination ; on ajoutait à l'usurpation de tous les droits les confiscations et les sacrilèges.

Vint ensuite la *loi des garanties* qui devait tout remettre dans l'ordre et tout protéger.

Cette loi reconnaissait au Pape le titre de souverain, comme les Juifs reconnurent que le Christ était leur roi en le crucifiant. Mais en réalité elle lui enlevait tout ce qui constitue la souveraineté.

Elle proclamait inviolable le palais du Vatican. N'était-ce pas précisément en faire une prison, puisque l'inviolabilité ne s'étendait pas au-delà du seuil du palais ?

Elle déclarait le pape libre et *indépendant de tout contrôle humain !* Et cependant, sans le consulter, sans qu'il y consente, on lui imposait par la force une loi votée par un parlement *humain* qui le dépouillait audacieusement !

Elle accordait au Pontife un salaire qui lui permettrait de vivre convenablement. Quelle dérision ! Les scélérats qu'on envoie au bagne, sont aussi pensionnés par l'Etat !

On a bien compris plus tard quelle souveraineté le gouvernement italien entendait accorder au Pape, quand le 28 juillet 1881, Mancini, ministre des affaires étrangères, écrivit aux cours de l'Europe, " *qu'il ne répondait pas de la tranquillité* " *de Rome, si le Pontife sortait dans les rues avec sa cour.*" Voilà la liberté et l'inviolabilité qu'on a assurées au Saint-Père par la loi des garanties.

Dès 1877, le même ministre Mancini, parlant d'une allocution de Pie IX, la déclarait excessive, violente, entachée de trahison, et ajoutait qu'il était illégal de l'imprimer.

Il faudrait aujourd'hui tout un volume pour énumérer toutes les violations de l'indépendance pontificale qui ont été commises sous l'empire de la loi des garanties.

Le parlement a passé des lois pour régler l'administration des sacrements, la prédication évangélique, le nombre des prêtres requis pour chaque église, etc., etc. Dans les Universités on a supprimé la chaire de Théologie. Dans les petites écoles, on a défendu l'instruction religieuse, le cathéchisme et les prières. Des prêtres apostats remplissent des emplois au ministère de l'Instruction Publique. Les chaires de professeurs sont données de préférence aux incrédules, aux Juifs et aux athées. Des séminaires ont été supprimés ; des monastères et des couvents ont été vidés, fermés, pillés, confisqués. On refuse aux évêques nommés, leur *exequatur*, ce qui les empêche d'être reconnus comme tels par la loi et les tribunaux.

En 1882, Léon XIII se plaignait que plus de vingt évêques, récemment nommés, se trouvaient par là pratiquement exclus de leurs sièges : que l'Eglise en Italie était opprimée, et qu'il devenait presque impossible de la gouverner.

Depuis lors, l'illustre Pontife n'a cessé de réclamer, et comme catholiques nous devons le croire quand il affirme que la situation actuelle est devenue intolérable. Il faut donc avant longtemps qu'un changement se produise. Il le faut, non seulement dans l'intérêt de l'Eglise, mais dans l'intérêt même des peuples et des princes. Il le faut, non seulement pour garantir l'entière indépendance du pouvoir spirituel, mais pour assurer —comme l'a dit l'immortel Léon XIII—*le bien-être et la sécurité de la famille humaine.*

Est-ce à dire qu'il soit absolument nécessaire à l'indépendance du Saint-Siège que la totalité de son ancien patrimoine lui soit restituée ?

Mgr O'Brien se pose cette question et répond que c'est au Saint-Père qu'il appartient de la résoudre. Mais il y a une chose certaine, que la diplomatie européenne ne devra pas perdre de vue : c'est que Rome, la cité des Papes, ne peut pas être abandonnée pour aucune considération.

A tous les catholiques il appartient dorénavant d'agiter cette question. Il est temps que tous les enfants dévoués de l'Eglise se réveillent de leur assoupissement et s'unissent contre l'impiété et la franc-maçonnerie qui travaillent à resserrer de plus en plus les chaînes de l'illustre prisonnier.

Suivons de près les événements. Ouvrons l'oreille aux avertissements et aux appels du Saint-Père. Aidons-le, soutenons-le dans la mesure de nos moyens et de nos forces : et soyons prêts pour une nouvelle croisade, si l'occasion devient propice.

Dieu sera avec nous ; et le monde rapprendra—puisqu'il l'a oublié—que la Providence n'a pas cessé d'être un des grands facteurs de l'histoire de l'humanité.

Ayant l'éternité devant lui et ne voulant pas gêner la liberté humaine, Dieu paraît agir à certaines époques comme un souverain constitutionnel. On dirait qu'il règne et ne gouverne pas. Mais quand il en est temps, il sait faire un coup d'Etat.

Vainement l'homme l'a-t-il enchaîné, garotté, pendant qu'il semblait dormir, avec des lois, des constitutions et des faits accomplis. Tout à coup, il se réveille et il secoue toutes ces entraves comme Gulliver brise les toiles d'araignée des Liliputiens.

A. B. Routhier.

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XX

(Suite)

" L'occasion s'en présenta bientôt. Je fis la connaissance d'une jeune Demoiselle aimable et de bonne famille. Je ne vous vanterai pas sa beauté ; je me contenterai de vous dire que, belle comme vous êtes, Mademoiselle de Mirecourt, elle l'était davantage. Je la demandai en mariage et fus accepté par elle et par sa famille : quoique sans fortune, j'avais des influences de famille assez puissantes pour assurer mon avancement dans la carrière que j'avais embrassée. Le jour était fixé, le trousseau de ma fiancée tout prêt. Ayant quelques jours de loisir, je résolus d'aller faire une visite au toit paternel pour faire mes adieux à mon frère. Il me reçut avec assez de bienveillance, mais il me railla parce que je me mariais aussi jeune. Quelque peu froissé par ses sarcasmes, je saisis, dans ma vanité de jeune homme, le portrait de ma fiancée que, comme tous les amoureux, je portais sur moi ; je le présentai triomphalement à mon frère et je lui demandai si cette charmante figure n'était pas une raison suffisante pour me décider à briser avec la vie de garçon ? Il regarda longtemps et avec attention la miniature qu'il me remit enfin, en remarquant brièvement qu'en effet c'était " une belle personne."

" Lorsque, le lendemain matin, prêt à partir, j'allai lui faire mes adieux, il était dans la salle et en habit de voyage, ce qui me surprit beaucoup. Il m'informa nonchalamment qu'il était appelé par des affaires à . . . . —mais les noms ne sont pas

nécessaires—dans le même village où demeurait ma bien-aimée. Heureux de cette nouvelle, j'exprimai la satisfaction que j'aurais de lui faire faire sa connaissance, et de lui prouver en même temps combien la miniature que je lui avais montrée était encore, en beauté, bien loin de la réalité. Rien, dans l'insouciance qu'il manifesta quand je le présentai à ma fiancée, dans les paroles qu'ils échangèrent alors, ne fut de nature à m'avertir du danger qui me menaçait. De temps à autre, mon frère, avec cette nonchalance qui lui était naturelle, se présentait dans son salon : mais je n'avais aucune raison pour m'en plaindre : au contraire, j'en étais fier.

" Un soir, il me dit tranquillement qu'il désirait me faire un joli cadeau de frère, que ce présent n'était ni plus ni moins de me donner, à moi et à mes héritiers, et pour toujours, les terres de Welden Holme, une magnifique propriété qui fesait partie des biens de la famille. Ma reconnaissance fut aussi illimitée que ma crédulité. Je retournai au vieux domaine avec les papiers qu'il me donna pour aller voir l'avocat de la famille. Cet homme était lent, minutieux : il me retint plus longtemps que je ne l'avais pensé.

" Je revins la veille du jour fixé pour mon mariage. Comme de raison, je me rendis directement chez ma fiancée. Grand Dieu ! jugez de mon étonnement, en lisant une mystérieuse consternation sur le visage des domestiques, lorsque je demandai à la voir. Sa mère, une femme respectable et à cheveux gris, vint à moi. Elle me dit de me résigner et de pardonner, que ma fiancée était maintenant la femme de John Evelyn, Lord Winterstown ! !

" J'écoutai tout patiemment, presque stupidement, tant ma douleur et ma surprise étaient grandes. Elle m'informa ensuite qu'ils avaient été mariés trois jours auparavant et étaient en ce moment à faire un long voyage. A cette nouvelle accablante, je saisis le portrait de la jeune fille, ainsi que les

papiers qui me rendaient effectivement possesseur des propriétés par lesquels mon frère voulait m'indemniser de l'enlèvement de ma femme, et je les jetai au feu.

—" Dites-leur, m'écriai-je, dites-leur ce que je viens de faire de leurs dons !

—"Oh ! ne les maudissez point !" interrompit la mère toute pâle et tremblante. " Ne maudissez point ma fille !"

—" Non ! répliquai-je, mais je les livre tous les deux au châtiment de leurs remords !

" Le même jour, je changeais de régiment et j'entrais dans un autre qui devait partir pour l'étranger.

" Depuis lors, j'ai servi dans les Indes, à Malte, à Gibraltar ; j'ai passé cinq ans dans une prison de France, triste école où j'appris à parler votre langue, Mademoiselle de Mirecourt. Mais depuis douze ans je n'ai pas remis les pieds sur le sol de mon pays ! "

—Et que sont-*ils* devenus ? demanda Antoinette dont les paupières humides et la respiration précipitée attestaient l'intérêt qu'elle avait porté à ce touchant récit.

—Comment ! ce qu'ils sont devenus ! répéta-t-il avec amertume. Moi-même, dans ma désolante simplicité, je me fis la même question, m'attendant à ce que leur perfidie fût punie comme elle le méritait. Eh ! bien, il n'en a rien été : j'ai appris qu'ils étaient un des couples les plus heureux d'Angleterre, entourés de charmants enfants, elle belle et admirée, lui heureux et dévoué ; tandis que moi, je ne suis qu'un être nomade sur la terre, qu'un misérable solitaire, qu'un sombre misanthrope. Et maintenant, Mademoiselle, vous étonnez-vous encore que j'aie perdu toute confiance dans votre sexe ? que

j'aie évité les femmes avec autant de soin qu'un saint ou un anachorète pourrait le faire ?

Antoinette ne répondit pas, car elle sentait que le tremblement de sa voix trahirait la vive sympathie qu'elle éprouvait pour le Colonel.

Celui-ci interpréta correctement le silence qu'elle observait. Après une pause, il reprit :

—J'ai été singulièrement communicatif avec vous, Mademoiselle de Mirecourt : pouvez-vous me dire quelle secrète influence a ainsi brisé les glaces de ma réserve habituelle ?

Il y avait quelque chose de particulier dans le timbre de sa voix. Antoinette craignit qu'il regrettât la franchise qu'il lui avait montrée.

—Je vous suis très-reconnaissante, dit-elle, de la confiance que vous venez de me témoigner, Colonel Evelyn : votre secret sera religieusement gardé.

—Je le sais : car croyez-vous que si j'avais supposé un seul instant qu'il pût en être autrement, je vous l'aurais confié ? Dès le premier moment j'ai vu que vous étiez aussi différente de Madame d'Aulnay et des autres femmes de son caractère, que je le suis de ce fat parfumé, de cet égoïste Sternfield.

Antoinette rougit vivement : mais elle changeait si souvent de couleurs, que son compagnon n'y attacha aucune importance.

XXI

Les touristes arrivèrent à la modeste auberge du village où ils arrêtèrent pour prendre quelques rafraîchissements qu'ils avaient apportés : Antoinette, qui avait pris du froid en route, se tenait près du poële en attendant le retour de Colonel qui était allé lui préparer un verre de vin chaud. Elle fut brus-

quement abordée par le Major Sternfield qui se mit devant elle et lui dit, avec ce regard sévère auquel elle était, hélas ! déjà habituée :

—Malgré le plaisir que tu as eu en profitant du dernier arrangement, je dois insister pour qu'on le change. Pour le retour, tu vas t'en venir avec moi, et avec aucun autre.

Et, sans attendre de réponse, il s'éloigna.

Le Colonel Evelyn, qui revint avec les rafraichissements qu'il s'était procurés, ne manqua pas de s'étonner de la taciturnité et de la préoccupation qui s'étaient emparés de sa jeune compagne.

Quelques instants après, Madame d'Aulnay vint à eux et leur dit :

—Je viens changer des arrangements qui étaient agréables à chacun, et en proposer d'autres qui, je le crains bien, ne seront pas reçus avec autant de plaisir : mais enfin, ma chère Antoinette, le Major Sternfield vient de me dire que tu lui avais promis de te promener avec lui, lorsque l'excursion fut organisée. Il est très affecté par ce désappointement, en sorte que tu devrais tâcher de le consoler un peu en retournant à la ville avec lui.

Antoinette ne se rappela pas d'une semblable convention : mais elle fut heureuse de trouver ce subterfuge pour détourner la colère qu'elle craignait tant.

—Eh ! bien qu'il en soit ainsi, répondit-elle vivement : je sais que le Colonel Evelyn acceptera cet arrangement aussi volontiers qu'il a accueilli le premier.

—D'ailleurs, fit remarquer celui-ci, je n'ai pas d'autre alter-

native. Mais quelle sera ma compagne pour le retour, ou plutôt, est-il bien nécessaire que j'en aie une ?

—Certainement, dit Madame d'Aulnay. Cette jeune Demoiselle—et elle indiquait d'un signe de tête une des jeunes filles en faveur de laquelle elle avait vainement sollicité Sternfield le matin même—cette jeune Demoiselle a été jetée à la merci de nos amis par Sternfield qui reprend possession de sa voiture, et elle attend l'arrivée de quelque généreux chevalier qui vienne la sauver de l'abandon général.

—Il y a longtemps que je ne suis plus un troubadour, répondit Evelyn froidement : mais, n'importe, elle sera la bienvenue dans ma voiture.

Cette jeune fille, quoique réellement belle, était la plus affectée et la plus ennuyeuse de la compagnie ; on peut s'imaginer dès lors quels furent les sentiments du Colonel pendant le retour. A toutes ses petites terreurs, à toutes ses exclamations de peur, il répondit par un regard sévère qui fit la jeune fille se demander à elle-même s'il n'était pas un ogre. Comme, à leur arrivée, elle s'efforçait de faire une impression quelconque sur son cœur de marbre en le remerciant avec son plus beau sourire, il ne put s'empêcher de se dire :

—Misère ! qui pourrait penser que cette insignifiante Demoiselle et cette autre charmante jeune fille aux rares qualités appartiennent à la même espèce ?

La promenade de la pauvre Antoinette avec le Major Sternfield fut encore moins agréable que celle du Colonel Evelyn. Audley était dans une de ses humeurs sombres et jalouses : il accabla sa femme de questions, de reproches et de railleries avec une sévérité aussi injuste que déraisonnable.

Madame d'Aulnay, qui, de son côté, était passablement con-

trariée, n'invita personne à débarquer, et elle entra dans la maison seule avec Antoinette.

—Quelle stupide affaire ! dit-elle en se débarrassant de ses riches fourrures et en se jetant sur un canapé dans sa chambre à coucher. C'est ce maussade Sternfield qui a tout gâté ! Franchement, j'ai cru que si je ne m'étais rendue à ses désirs, en t'empêchant de revenir avec le Colonel Evelyn, il aurait fait une scène terrible devant tout le monde. Tu ne peux concevoir comme il m'a tourmenté et ennuyé ! A propos, qu'est-ce qu'il t'a donc dit en route ? il t'a fait l'amour sans doute ?

—Oh ! cela n'est plus nécessaire maintenant ! répondit Antoinette : ce serait une pure perte de temps.

—Ne parles pas aussi étrangement, chère Antoinette, s'empressa de répondre Madame d'Aulnay. Ce langage m'alarme et me fait de la peine.... Mais, tu frissonnes, mon enfant, et tu es très pâle ; j'espère que tu n'as pas pris du froid. Couche-toi sur ce sofa, et je vais te faire apporter immédiatement par Jeanne une tasse de café chaud.

Ce n'étaient ni le froid ni aucune indisposition physique qui avaient fait pâlir les joues d'Antoinette, mais bien les douleurs morales qu'elle éprouvait. Cette promenade qu'elle venait de faire avait été pour elle, en allant et revenant, remplie d'événements. Le charme puissant qu'Evelyn avait exercé sur elle en la laissant lire dans son cœur orgueilleux, et contre lequel elle avait lutté avec efforts, lui montrait qu'elle était capable d'un amour encore plus vif, plus profond que celui qu'elle avait accordé à Audley Sternfield. Son mari lui-même dont l'affection patiente et plus d'attentions aurait pu servir de bouclier invulnérable à sa jeunesse inexpérimentée contre les piéges dangereux qui environnaient sa position exceptionnelle, au lieu de la protéger contre la jalousie, l'irritation et les autres mauvais sentiments qui le dominaient pour le moment, favorisait au contraire cette impression, sans plus s'oc-

cuper de la douleur qu'il infligeait à cette nature tendre et sensible pour laquelle le langage du reproche était si nouveau, sans même prendre garde à la rapidité terrible avec laquelle s'affaiblissait son influence morale sur elle.

L'heure douloureuse du réveil au sentiment de la réalité était enfin arrivée pour elle. Après une longue et silencieuse rêverie,—pendant laquelle tous les plus petits événements, tous les moindres épisodes qui avaient marqué ses relations avec Audley depuis leur première rencontre jusqu'à la promenade de ce jour-là se présentèrent à son esprit,—elle joignit tout-à-coup les mains, et, avec une angoisse indicible :

—Hélas ! mon Dieu ! je ne l'aime pas ! murmura-t-elle.

Quel terrible, mais quel inutile aveu dans la bouche d'une nouvelle mariée !

Et cependant, quels abîmes de misère plus profonds l'environnaient encore ! Comme elle aurait dû prier Dieu, le matin et le soir, de l'en préserver ! Ce danger, c'était d'aimer un autre que celui qui était maintenant son mari. Oui, quoique son affection, ou plutôt, sa préférence pour Audley se fût évanouie comme tombe le brouillard au matin d'un beau jour, elle lui devait fidélité, et tous les sentiments de son cœur, de droit lui appartenaient, à lui.

Ah ! une voix intérieure lui avait-elle conseillé d'éviter désormais le Colonel Evelyn comme s'il eût été son plus mortel ennemi ?—lui avait-elle fait voir que cette fière nature qui avait eu sur elle une si étrange influence, était, hélas ! trop dangereusement attrayante ? Il faut le croire, car, se couvrant la figure avec ses mains, et comme honteuse de la faiblesse que ses paroles accusaient, elle s'écria :

—Non, je ne dois plus jamais voir Evelyn !

XXII

Une semaine s'écoula assez tranquillement. Sternfield, qui avait recouvré un peu de sa bonne humeur et qui avait, en outre, reçu de sévères leçons de Madame d'Aulnay, s'était mieux comporté. Le Colonel Evelyn, de son côté, avait envoyé aux Dames quelques volumes très-intéressants, mais il n'était pas venu les voir. Un après-midi, cependant, que, n'attendant aucune visite, elles s'étaient mises à leur ouvrage, Jeanne vint apporter la carte du militaire.

—Qu'est-ce que cela signifie donc ? s'écria Madame d'Aulnay : assurément, il doit être épris de toi, Antoinette. N'est-ce pas malheureux que....

Elle s'arrêta tout-à-coup et se mordit les lèvres, car la rougeur qui s'était soudain élevée sur le visage de sa cousine lui disait que la pensée de regret sur l'union d'Antoinette avec Sternfield qu'elle voulait exprimer, était parfaitement comprise. Hélas ! son propre cœur n'était-il pas, non-seulement en ce moment, mais tous les jours, toutes les heures, agité par les mêmes regrets superflus ?

Le Colonel Evelyn entra : ses manières dégagées étaient bien différentes de sa réserve habituelle. Pendant que Madame d'Aulnay épiait le regard qu'il laissa tomber sur sa cousine et le joyeux sourire avec lequel il accepta les remerciements que lui fit celle-ci pour les livres qu'il avait envoyés, elle se surprit le secret désir de voir l'*irrésistible* Sternfield,—comme elle s'était plu une fois à le qualifier,—transporté dans la plus lointaine servitude pénale de son souverain. Avec ses principes mobiles, ses idées vagues sur le bien et sur le mal, il ne lui vint pas à l'idée qu'il y avait danger de laisser s'augmenter, par des entrevues, l'admiration que le Colonel éprouvait évidemment pour Antoinette. Au contraire, pour un esprit meublé, comme le sien, de romans, d'histoires imaginaires de

toutes sortes, il y avait quelque chose de particulièrement touchant dans ce commencement d'amour malheureux.

Heureusement, cependant, que les perceptions morales d'Antoinette étaient plus perçantes. A mesure que le Colonel Evelyn devenait plus attentif et paraissait n'adresser la parole qu'à elle seule, l'espèce d'impatience qu'elle laissa voir, les regards suppliants qu'elle dirigea sur sa cousine firent voir clairement à celle-ci qu'elle l'appelait à son secours pour donner à la conversation un caractère plus général. Néanmoins, ne voulant pas couper court à ce charmant petit roman naissant, ainsi qu'elle l'appelait, elle fit ce qu'elle eût désiré qu'il fût fait à son égard si elle se fût trouvée dans la même position, elle feignit d'être très occupée à sa broderie.

Quelques instants après, Jeanne vint lui apporter un message de son mari, et elle se rendit aussitôt dans la Bibliothèque. Elle revint bientôt cependant, et toute habillée pour sortir ; elle informa ses amis étonnés qu'elle allait en ville avec M. d'Aulnay pour affaires, ce qui était bien le cas. Le trouble d'Antoinette, à cette nouvelle, fut intense ; mais le malaise qu'elle laissa voir fut interprêté par Evelyn d'une manière très-flatteuse pour lui-même. Involontairement, il approcha sa chaise plus près de la jeune fille, et à mesure qu'il parlait, le timbre de sa voix diminuait insensiblement, l'expression de ses traits devenait plus tendre, ce qui, on le pense bien, était loin de mettre Antoinette à l'aise.

Ils étaient donc assis près l'un de l'autre lorsque, par hasard, levant les yeux, ils aperçurent, sur le seuil de la porte entr'ouverte, le Major Sternfield qui les regardait fixement. Antoinette fit un mouvement de terreur qui n'échappa pas au regard attentif d'Evelyn ; mais, recouvrant presqu'aussitôt toutes ses facultés, elle se leva, souhaita, en bégayant, la bienvenue au Major, et l'invita à entrer.

—Merci, je craindrais d'être de trop ! répondit-il avec un

accent d'amère ironie. Je ne serais pas pardonnable, si je troublais un aussi charmant tête-à-tête.

Le front du Colonel devint aussi sombre que celui de son subalterne, et il fixa sur ce dernier un regard sévère et interrogateur.

—J'espère, Colonel, que vous ne me mettrez pas aux arrêts pour mon interruption bien involontaire ! continua Sternfield sur le même ton de moqueuse raillerie.

Evelyn s'était levé brusquement, mais avant qu'il pût parler, Antoinette avait instamment prié son mari de se taire.

Un orage tumultueux semblait se déchaîner chez ce dernier, mais il luttait évidemment contre lui-même pour le réprimer.

—Antoinette !—dit-il enfin d'une voix que sa colère concentrée avait rendue rauque,—vous me rendrez compte de ceci.

Craignant de ne pouvoir plus se maîtriser, et comme effrayé de ce qu'il venait de dire, il se retira précipitamment, et on entendit aussitôt après le bruit de la porte qu'il retirait violemment sur lui.

Blanche comme la mort et tremblant de tous ses membres, Antoinette se renversa sur sa chaise pendant que le Colonel disait d'un air sévère :

—C'est plutôt lui qui devrait être appelé à rendre compte de cette scène.

—Voilà exactement ce que je craignais ! continua la jeune femme en devenant plus pâle encore si c'est possible. O Colonel Evelyn ! vous allez probablement vous rencontrer dans

une lutte à mort à cause de moi, et l'un de vous deux succombera peut-être.

—Il n'y a rien à craindre sous ce rapport, Mademoiselle de Mirecourt, si je préfère que la chose en reste là. Le major Sternfield ne provoquera pas son officier commandant sans avoir pour cela une raison plus plausible que celle que j'ai pu lui donner.

—Ah ! vous ne pouvez pas me rassurer, car je sais que les hommes de votre profession ont un code cruel d'après lequel les plus légères injures, la plus petite offense doit être lavée dans le sang. O Colonel Evelyn !—et elle plaça sa main tremblante sur le bras du militaire, pendant que ses yeux, suppliants comme la Prière, lui faisaient un appel irrésistible,—promettez-moi que vous ne vous occuperez pas de cette malheureuse affaire, que vous n'exigerez pas du Major Sternfield une apologie qu'il pourrait peut-être vous refuser.

Ce fut pour Evelyn une sensation nouvelle que de se voir imploré aussi vivement par cette aimable et jolie jeune fille, et il se réjouit intérieurement de ce que son cœur n'était pas encore assez insensible pour pouvoir résister entièrement à son influence.

—En faveur de qui me conjurez-vous aussi ardemment, est-ce pour moi ou pour le Major Sternfield ? demanda-t-il en prenant dans sa main puissante et bronzée les petits doigts blancs comme la neige qui tenaient son bras.

—Pour tous les deux ! répondit-elle d'une voix agitée et confuse.

—Ecoutez-moi bien, Mademoiselle de Mirecourt. Je vous donnerai la promesse que vous me demandez, je me lierai, pour ainsi dire, les mains et les pieds, si, en retour, vous voulez

répondre franchement à ma question, et pardonner l'indiscrétion que je commets en vous la faisant ?

—Parlez ! dit-elle à voix basse.

—Dites-moi alors : aimez-vous Audley Sterntield ?

Oh ! que cette question remplit son cœur de peine ! On lui demandait si elle *l'*aimait, *lui*, son mari, *lui*, son futur compagnon dans les joies et les chagrins de la vie ; et elle ne pouvait pas, quoiqu'elle eût voulu se faire illusion, elle ne pouvait pas répondre affirmativement !

—Hélas ! non, je ne l'aime pas ! répondit-elle d'une voix et d'un air d'angoisses indescriptibles.

—Une autre question, Antoinette !—continua le Colonel sans remarquer, dans la joie que cette dénégation lui avait causée, la singularité de ses manières, et en se penchant vers elle :—une autre question, s'il vous plaît : pensez-vous que vous puissiez jamais venir à m'aimer ?

Le rouge écarlate qui se répandit, à cette question, sur le joues, sur le cou et jusque sur le front de la jeune fille, ses yeux qu'elle détourna comme pour empêcher Evelyn de lire dans ses profondeurs les secrets sentiments de son cœur, l'empêchèrent de faire une grande attention à cette exclamation qu'elle laissa échapper :

—Colonel Evelyn, ne me faites pas une question aussi extravagante et aussi inutile.

—Antoinette !—dit-il en la pressant sur son cœur ;—Antoinette, vous m'aimez : il est inutile de le nier. Et penser qu'un tel trésor de bonheur est destiné à remplir mon cœur vide depuis si longtemps, à consoler ma vie solitaire et malheureuse !

Ah ! en se moment elle crut que la mort, si elle était venue, aurait été bien venue, agréable même. Il n'y avait plus moyen pour elle de se tromper plus longtemps. Elle aimait d'un amour de femme, et non par un caprice enfantin, l'homme plein de cœur qui se trouvait près d'elle ; mais elle devait renoncer pour jamais à l'appui des bras qui auraient pu la protéger contre les ennuis et les épreuves de la vie, elle devait rejeter ce dévouement inestimable et suivre sa triste destinée désormais enchaînée à celle de ce dur et égoïste Sternfield. Les regrets qui remplirent son cœur étaient au-dessus de ses forces, et avec un air qui trahissait les atroces douleurs de son esprit, elle se retira de l'étreinte où la tenait Evelyn.

—Les paroles me manquent pour vous remercier, dit-elle, de la préférence qu'un homme comme vous accorde sur toutes les autres, à une personne aussi indigne que moi....

—Ce ne sont pas des remerciements que je demande, chère Antoinette ! dit-il en l'interrompant et surpris de son étrange réponse. Un mot affectueux de votre part serait bien mieux reçu.

—Et ce mot ne peut pas être prononcé ! l'amour que vous daignez me demander, je ne pourrai jamais vous l'accorder !

—C'est un caprice de jeune fille, répondit-il vivement quoique avec douceur. Je sais que vous m'aimez, Antoinette : je l'ai lu infailliblement dans votre regard, dans vos manières, dans votre voix.

—Et ce serait bien malheureux pour nous deux ! dit-elle. Je vous répète, Colonel Evelyn, que je ne puis être à vous, que je ne puis pas même vous permettre d'employer avec moi des propos d'amour.

Triste et perplexe, il ne parlait pas, il la regardait. Tout-à-coup il lui vint à la pensée que peut-être elle avait fait à la

légère, avec le Major Sternfield, un engagement inconsidéré comme les jeunes filles en font aussi facilement qu'elles les brisent, et que cet engagement, elle le regardait comme un obstacle insurmontable à toute autre union, quoique l'inclination qui l'avait amené eut entièrement disparue.

—Prenez ce siège, Antoinette ; nous allons causer tranquillement sur ce sujet.

Et, la faisant asseoir, il prit une de ces mains dans la sienne. Elle la retira aussitôt, mais resta où il l'avait fait asseoir.

—Vous devez m'écouter avec patience, continua-t-il ; aussi bien, il vaut mieux pour nous deux que nous sachions dès maintenant à quoi nous en tenir. Moi qui, depuis la cruelle épreuve dont je vous ai parlé, ai si soigneusement évité les femmes, fuyant également leur amour et leurs sympathies, j'ai involontairement laissé pénétrer votre image dans mon cœur et me devenir bien chère. Si la douce franchise de votre caractère ne m'eût pas donné à supposer que mon affection était un peu partagée malgré la différence de nos âges, malgré ma nature si peu attrayante et si taciturne, j'aurais enseveli mon amour dans le plus profond de mon cœur, et jamais on aurait pu soupçonner son existence. La destinée en a disposé autrement. A vous maintenant de décider si cet amour nouveau doit être pour moi un bienfait ou une malédiction ; à vous de décider si le reste de ma vie doit être aussi misérable que l'a été ma jeunesse.

Pendant qu'il parlait ainsi, Antoinette s'était caché le visage avec ses mains et sanglotait. Mais il continua :

—Antoinette, vous êtes à l'aurore de la vie, moi qui suis à son méridien. Oh ! vous savez comme mon cœur a été rudement éprouvé déjà : épargnez-le maintenant. N'en faites pas un jouet de jeune fille que vous mettez de côté, pour quelque

raison frivole, après l'avoir gagné. Répondez-moi, dites-moi que votre amour va faire le bonheur de mon avenir.

—Plût à Dieu que nous ne nous soyions jamais connus ! s'écria-t-elle en joignant les mains. N'est-ce donc pas assez de souffrir seul ! fallait-il que je fisse souffrir un autre ! O Colonel Evelyn, je pourrais demander à genoux votre pardon pour la peine que je vous inflige, pour le mal que je puis vous avoir fait ; mais, hélas ! je dois vous le dire encore une fois, je ne puis pas être votre femme !

Violentes et terribles furent les douleurs que ces paroles produisirent sur le noble colonel qui se leva tout-à-coup pour cacher l'émotion que sa contenance trahissait.

Cependant il revint encore une fois près d'elle pour tenter un dernier effort, un effort désespéré.

—Antoinette, s'écria-t-il avec chaleur, vous nous sacrifiez tous les deux à un faux principe ; vous foulez aux pieds mon cœur et le vôtre pour une cause qui n'en est pas une. . . Mais quoi ! vous baissez la tête en signe de dissentiment. Dites-moi donc alors quel est l'obstacle qui nous sépare comme un fleuve ? Laissez-moi au moins la triste satisfaction, la pauvre consolation accordée au plus grand criminel, celle de savoir pourquoi je suis condamné.

—Hélas ! mes lèvres sont scellées par une promesse solennelle, par un serment !

—Pauvre enfant ! Quelqu'un aura abusé de votre jeunesse, et de votre ignorance de la vie pour vous environner de pièges qui font votre malheur. Brisez avec lui, Antoinette ; éloignez-vous des faux amis qui vous auront ainsi trompée, et mes bras vous sont ouverts comme un refuge.

—Colonel Evelyn, vous allez me rendre folle ! s'écria-t-elle

d'une voix brisée par la douleur et par l'émotion. Ne dépensez pas votre amour et vos regrets pour une jeune fille coupable et misérable comme moi.

—Coupable et misérable ! répéta-t-il en faisant un mouvement violent : voilà, Antoinette, des mots terribles !

—Oui, mais ils sont vrais. Infidèle aux principes sacrés de mon enfance, infidèle aux liens que les plus endurcis respectent encore, quelles autres épithètes ne puissé-je mériter ?

Evelyn la regarda fixément, comme pour lire ce qui se passait dans son cœur : puis, avec un accent de tendresse indescriptible :

—Pauvre enfant ! lui dit-il, vos yeux démentent vos paroles.... Mais il est temps de mettre fin à cette entrevue douloureuse. Vous ne pouvez donc pas me donner même une lueur d'espérance ?

—Aucune. Je puis seulement vous dire que mon avenir sera bien plus misérable, bien plus à plaindre que le vôtre.

Il la regarda encore une fois en silence : que de signification, que d'émotion dans ce regard ! l'orgueil ni la colère d'un amoureux désappointé n'y brillaient ; on y lisait plutôt l'amour malheureux, l'immense compassion qu'il éprouvait pour cette faible créature qui avait su s'attirer une si vive affection.

—Adieu, Antoinette ! dit-il enfin,—et sa voix tremblait malgré les efforts qu'il faisait pour en dominer l'émotion,—adieu ! Rappelez-vous que dans vos chagrins et dans vos épreuves, vous avez un ami que rien ne peut vous aliéner.

Les chagrins et les épreuves ! ah ! oui, ils étaient venus, et il y avait pris, lui, une grande part : il avait versé dans le

calice de sa misère une amertume que ses forces chancelantes pouvaient à peine supporter et qui laissait sur son front des traces si évidentes, que la tendre compassion qu'il se sentait pour elle dominait le profond désappointement qu'il venait d'éprouver.

Il se retira silencieusement, et elle, abasourdie, presqu'égarée elle laissa glisser sa tête sur le bras du canapé, et se mit à souhaiter d'être aussi facilement débarrassée du fardeau de la vie.

XXIII

Dans cette situation elle ne prit pas garde que le temps passait rapidement, et quand la voix bien connue de Sternfield prononça tout-à-coup son nom, elle leva lentement la tête et le regarda en silence.

Audley approcha une chaise, s'y assit, et d'une voix sombre et lente :

—Je viens, dit-il, savoir pourquoi j'ai trouvé, il y a une heure, ma femme enfermée avec le colonel Evelyn ?

L'expression de douloureuse langueur qui couvrait le visage de la jeune fille ne changea pas, et, d'un accent qui contrastait singulièrement avec sa voix ordinairement claire et douce, elle répondit :

—Je n'étais pas enfermée avec le Colonel Evelyn. Je l'ai reçu, comme j'aurais reçu tout autre gentilhomme, dans le salon, et les portes ouvertes.

—Où était, pendant ce temps-là, ton chaperon-modèle, la sage et prudente Madame d'Aulnay ?

—Sortie avec son mari. Assurément, je ne dois pas être tenue responsable de cela.

—Non. Je demanderai seulement quel était le sujet de la longue conversation que tu as eue avec ce monsieur.

—Je ne puis vous le dire, Audley : le secret des autres ne m'appartient pas.

—Est-ce là ton idée sur l'obéissance des épouses ?

Pas de réponse.

—Parles, continua-t-il après un moment de silence et d'un ton irrité. Est-ce que ce jonc—et il saisit la main où brillait l'anneau nuptial—est-ce que ce jonc et l'union dont il est le symbole sacré sont une pure moquerie ?

Et dans sa fureur, il pressa vivement, peut-être sans le savoir, la main qu'il tenait dans la sienne, de telle sorte, qu'un cercle, moitié livide, moitié rougeâtre, se forma autour du jonc.

—Continuez ! dit-elle sans trahir autrement que par un amer sourire la douleur physique que ce serrement lui avait causé. Pourquoi ce symbole extérieur de notre union malheureuse ne torturerait-il pas mon corps comme la réalité torture mon âme ?

– Tu es très-flatteuse ! reprit-il en laissant tomber et en repoussant la main qu'il avait si fortement pressée, non pas dans une effusion d'amour, mais dans un mouvement de colère. Il me semble que l'union dont tu déplores les chagrins en termes si éloquents, ne te cause pas une très-forte impression : elle ne t'a pas appris les devoirs et l'affection que tu dois à celui que tu appelles ton mari, et elle ne t'a pas empêché de recevoir les aveux d'autres amoureux.

—Mais à qui en est la faute, Audley ? répondit-elle tout-à-coup avec une vivacité pleine de passion. Pourquoi m'avez-

vous placée, pourquoi me tenez-vous dans une position aussi cruelle, aussi exceptionnelle ? Je vous déclare encore une fois que je ne puis supporter cela davantage : je vais tout dire à mon père....

—Et briser ta promesse solennelle, manquer au serment que tu as fait, interrompit-il. Non, Antoinette : tu ne feras pas, tu n'ôseras pas faire cela. Cette promesse jurée sur la croix que tu as reçue de ta mère mourante te lie autant que notre mariage lui-même.

—Mais pourquoi ce secret, pourquoi ce mystère continuels ? Oh ! Audley, c'est mal pour tous les deux : faites-les cesser. Devant Dieu et devant les hommes reconnaissez-moi pour votre femme, tandis qu'il nous reste une chance de bonheur, pendant que nos cœurs ne sont pas encore entièrement aliénés l'un de l'autre.

—Impossible, enfant, tout-à-fait impossible.

—Et pourquoi ?

—Parce que—et ses lèvres indiquaient à la fois le sarcasme et l'irritation—parce que je ne suis pas assez riche pour me passer le luxe d'une femme qui n'a point de dot.

—Une femme qui n'a point de dot ! répéta-elle étonnée.

—Oui. Ne sais-tu donc pas que si nous étions assez aveugles pour révéler notre acte téméraire à ton père, cette confession aurait pour résultat de te faire déshériter immédiatement, et que nous n'aurions pour vivre rien autre chose que l'amour, ce qui est une nourriture fort peu substantielle. Tu me diras peut-être que dans trois mois, dans six mois, le ressentiment de ton père sera aussi fort, aussi violent que maintenant. Peut-être que non. Le temps, dans sa course rapide, opère beaucoup de changements, et avant cette période, il peut

survenir des influences assez fortes pour adoucir et calmer, sinon prévenir entièrement, la colère de M. de Mirecourt. Enfin, Antoinette, tu sais qu'à l'âge de dix-huit ans, rien ne peut te priver de la jouissance de la petite fortune que t'a laissée ta mère, dont les désirs sur ce point ont été, heureusement pour nous, enrégistrés légalement. Jusque-là,—c'est, comparativement, bien peu de temps à attendre,—nous serons probablement obligés de garder notre secret.

Il y eut un long silence. De nouvelles pensées et de nouvelles craintes se précipitèrent dans l'esprit d'Antoinette, et pour la première fois se présenta à elle l'idée affreuse et pleine d'humiliation que Sternfield l'avait mariée, non par un romanesque sentiment d'attachement, mais par un froid calcul, pour des motifs d'intérêt !

Cependant, toujours avec le même calme merveilleux, elle demanda :

—Lorsque vous m'avez mariée, Audley, connaissiez-vous, comme à présent, ma position ?

—Sans doute, naïve enfant. Crois-tu donc qu'avec un revenu qui suffit à peine pour me tenir à la hauteur de mon rang—mes gants seuls coûtent un dollar par jour—(le Major Sternfield ne mentionnait pas ses folles dépenses au jeu)—je me serais aventuré dans le mariage sans m'assurer auparavant que ma femme possédait des charmes pécuniaires, en outre de ceux qu'elle a déjà.

—Merci, je vous suis très reconnaissante de cette candeur. Maintenant je ne dois plus regretter avec autant d'amertume ni expier par des remords si violents, mon amour qui décline, mon indifférence à votre égard qui augmente tous les jours.

—Que ton amour pour moi augmente ou diminue, cela

m'importe fort peu, Antoinette, car tu ne pourras jamais oublier que tu es ma femme.

—Il n'y a pas de danger que le forçat oublie la chaîne qu'il est obligé de porter, dit-elle amèrement.

—C'est une chaîne que tu as acceptée de ta pleine liberté.... Mais trève de sentiment. Avant de terminer cette entrevue qui, je le crains bien, a été déjà trop prolongée pour notre repos mutuel, je n'ai qu'à ajouter qu'il y a des choses que je supporterai et d'autres que ne souffrirai point. Ton indifférence, je la supporterai avec philosophie ; mais prends bien garde d'exciter ma jalousie en t'amusant avec d'autres. Adieu !.. Comment, tu ne me permettras pas de t'embrasser ? Bien, qu'il en soit ainsi : ton humeur sera peut-être meilleure à notre prochaine rencontre.

Jeanne, qui se trouvait par hasard dans le corridor et qui reconduisit le Major à la porte, ne remarqua rien de particulier sur ses traits souriants ; mais elle fut bien étonnée quand, allant remettre à Antoinette un message de Madame d'Aulnay qui venait d'arriver, elle aperçut l'extrême pâleur de la jeune fille.

—Dites à Madame d'Aulnay, Jeanne, que je suis trop malade pour descendre ce soir.

—Pauvre Mademoiselle Antoinette ! dit l'excellente femme d'un air inquiet, vous paraissez être très malade. Je vais vous apporter de suite une tasse de thé, et tantôt une tisane chaude qui vous fera dormir profondément durant toute la nuit.

—Je crains bien que votre tisane ne puisse faire cela, Jeanne.

—En vérité, Mademoiselle, vous faites erreur ; cette tisane est un remède merveilleux, surtout pendant la jeunesse, car

Dieu merci ! à votre âge, vous ne pouvez avoir des pensées capables de chasser le sommeil de votre chevet.

Antoinette frissonna comme si un vent froid était venu la saisir, mais elle s'efforça de sourire avec bonté en congédiant la femme de chambre.

—Mon âge ! répéta-t-elle : oui, je suis jeune en années, mais vieille en chagrins.

Et elle pressa ses mains sur son front brûlant.

Quelques instants après, Jeanne vint lui apporter une légère collation, avec un billet de Madame d'Aulnay qui priait sa cousine de l'excuser pour une couple d'heures, attendu qu'elle tenait compagnie à un ami de M. d'Aulnay qui venait d'arriver de la campagne.

Le temps passait lentement, et Antoinette était toujours immobile, en proie aux émotions et aux chagrins qui l'assiégeaient.

Qui pourrait décrire ou rendre compte de sa profonde douleur ? L'entière connaissance qu'elle avait de l'indignité de Sternfield ; la certitude, qui avait donné un coup si violent à ses sentiments de femme, que son mari l'avait recherchée et gagnée—et son visage devenait brûlant lorsqu'elle se rappelait avec quelle facilité il en était venu à bout—pour des motifs d'intérêt sordide ; la pensée qu'elle avait trompé un père aussi bon, aussi indulgent que le sien ; celle de sa propre faiblesse : tout cela la faisait souffrir horriblement. Mais ce qui lui communiquait une douleur plus forte peut-être que toutes les autres, c'était le souvenir du précieux trésor qu'elle avait perdu dans l'amour du Colonel Evelyn : ce cœur brave et sincère avec ses affections nobles et généreuses, cette puissante intelligence, cette nature d'élite en un mot qui aurait pu être à elle, à elle seule, et que maintenant elle ne pouvait plus

posséder ! Combien lui paraissait dès lors méprisable le naïf sentiment d'admiration qu'elle avait éprouvé pour la belle figure et les manières agréables du Major Sternfield, et que, dans sa vanité, elle avait qualifié du nom d'amour !

C'étaient de bien tristes pensées pour une femme qui, comme elle, faible et environnée de tentations, n'avait pour la garantir contre le mal qu'une petite étincelle de foi religieuse qui ne brûlait plus que faiblement dans son cœur. Elle se mit ensuite à songer à Madame d'Aulnay, à cette amie frivole et volage dont les conseils ne lui avaient jamais fait que du tort ; à Sternfield dont la conduite semblait tendre à produire le malheur de sa femme, et enfin à sa propre faiblesse, à son propre cœur devenu tiède. Alors, du fond de son âme s'échappa ce cri qui vint frapper la solitude de sa chambre et qu'elle adressait à Celui dont l'oreille est toujours ouverte à la voix du repentir. "O mon Dieu ! vous seul pouvez me sauver."

Elle tomba à genoux, et avec un accent brisé par les sanglots, elle demanda à Dieu,—non pas superficiellement comme elle avait depuis quelque temps pris la triste habitude de prier, mais avec l'ardeur d'un appel passionné,—la faveur de ne plus se rencontrer avec Cecil Evelyn, de faire disparaître l'amour qu'il avait pour elle ; elle implora la grâce d'avoir assez de force pour garder jusqu'à la mort, même contre la moindre pensée rebelle, la fidélité qu'elle avait jurée à Audley Sternfield. Dans la douceur de cette prière fervente, elle trouva assez de force pour demander l'esprit de soumission qu'une femme doit à son mari et qui lui ferait supporter patiemment toutes les épreuves que la dureté de Sternfield pourrait lui faire subir.

Elle était toute entière à cette prière quant la porte s'ouvrit doucement. Madame d'Aulnay entra.

—Comment es-tu, ma chère ? dit-elle avec bonté pendant

que la jeune fille se relevait. J'avais espéré que tu dormais : pourquoi n'es-tu pas encore couchée ?

—Il faut que je prenne auparavant la panacée de Jeanne, répondit-elle avec un sourire plein de tristesse.

Madame d'Aulnay, qui aimait beaucoup sa jeune cousine, examina bien sa contenance pendant un moment ; puis, passant ses bras autour de son cou, et l'attirant à elle :

—Hélas ! dit-elle, cette tisane ne guérit pas les maux de l'âme. C'est ce Sternfield qui te rend aussi malheureuse : décidément je commence réellement à le détester. La pensée que tu es unie à lui pour la vie m'afflige énormément, maintenant surtout que j'ai la secrète conviction que ce charmant misanthrope d'Evelyn t'aime.

—Prête-moi un instant d'attention, s'écria tout-à-coup la jeune fille en prenant une dignité qui confondit pour un moment sa frivole cousine. Par tes conseils et tes sollicitations tu m'as fait faire une action terrible, une action qui sera le malheur de toute ma vie. Je ne dis pas cela pour te faire des reproches, car, hélas ! je suis encore plus coupable que toi ; mais pour te rappeler que tu as contribué à amener l'état misérable où je suis. C'est te dire de t'arrêter, et de ne pas me faire descendre plus avant dans le mal et dans les chagrins. Ne prononce plus le nom du Colonel Evelyn en ma présence, et, par-dessus tout, ne me dis plus, à moi mariée, que je suis aimée par lui ou par un autre, quel qu'il soit. De plus, quand tu parleras de Sternfield, si tu ne peux pas le faire en termes d'amitié, emploies au moins ceux de la courtoisie, car il est mon mari. Oh ! Lucille, si tu n'es pas capable d'alléger un peu le fardeau de ma croix, ne cherches pas au moins à le rendre plus pesant qu'il est.

—Tu es un ange, Antoinette ! s'écria avec enthousiasme

Madame d'Aulnay, touchée par ce qu'elle appelait le sublime héroïsme de sa cousine.

Pour les vertus ordinaires d'une bonne femme de ménage, elle n'avait que très-peu de respect, elle ne les souffrait même que difficilement ; mais pour tout ce qui touchait au merveilleux, elle avait une grande admiration.

—Oui, mon enfant, continua-t-elle, tous tes nobles désirs, héroïques dans leur sublime abnégation, seront une loi pour moi. Et après tout, ajouta-t-elle pensivement, il vaut peut-être mieux que Sternfield t'éprouve aussi impitoyablement qu'il le fait. Tu sais qu'un écrivain Français moderne a dit que dans le mariage, après l'amour la haine ; que toutes les situations valent mieux que cette indifférence terriblement monotone dans laquelle vivent certains époux l'un vis-à-vis de l'autre, et sous l'influence de laquelle la vie devient une rivière couverte d'une glace épaisse sans une vague ou une brise légère qui vienne en briser la surface. Mieux vaut l'éclat de la tempête, les ravages de l'ouragan....

—Même s'il répand autour de lui la désolation et la ruine ? interrompit la pauvre jeune fille qui, malgré l'état où elle se trouvait, ne put réprimer un léger sourire en entendant cette nouvelle et extraordinaire théorie de la vie conjugale. Non, non, ajouta-t-elle vivement, si je ne puis jouir de l'éclat du soleil, laisse-moi au moins chercher la paix. Je n'ai pas assez de courage pour lutter contre l'orage ou la tempête.

—Dans ce cas, ma chère Antoinette, laisse-moi te dire que tu n'as pas les qualifications nécessaires pour faire une véritable héroïne.... Mais, voici Jeanne avec cette tisane qui a provoqué notre singulière conversation.

XXIV

Antoinette trouva les deux jours suivants singulièrement tranquilles, après la terrible agitation par laquelle elle avait passé. M. Cazeau, l'ami de M. d'Aulnay dont nous avons déjà parlé, était un homme aimable et possédait cette suavité de manières et cette franche gaieté qui caractérisaient si bien nos pères. Patriote sincère, il déplorait les malheurs de son pays, et Antoinette éprouvait, en l'écoutant, une salutaire distraction à ses tristes pensées, car l'expression de ses regrets n'était pas accompagnée de ces violentes dénonciations que son père fesait ordinairement de leurs conquérants.

—Eh ! bien, Mademoiselle Antoinette,—dit M. Cazeau, le troisième soir de son séjour chez M. d'Aulnay, au moment où, après une charmante conversation, chacun se préparait à se retirer dans sa chambre,—lorsque je verrai M. de Mirecourt, ce qui sera bientôt, je ne manquerai pas de lui dire combien les rapports qu'on lui a faits vous ont mal représentée ainsi que Madame d'Aulnay ; on m'avait dit que vous étiez environnées d'un cercle d'habits rouges, plongées dans la vie fashionable la plus gaie, et tout-à-fait inaccessibles au commun des mortels comme nous. Or, voilà trois grands jours que je passe ici, et je vous ai vues constamment occupées à vos ouvrages d'aiguille ou par vos livres, et ne recherchant d'autres amusements que la conversation d'un vieux ennuyeux comme moi.

—Vous oubliez, interrompit M. d'Aulnay en fesant de la tête un mouvement très significatif,—que nous sommes dans la Semaine-Sainte, et que ces jolies Dames, quoique aimant passablement ce monde-ci, n'ont pas encore tout à fait perdu l'espérance de parvenir à un meilleur. Venez nous voir quand le Carême sera passé, et alors vous me direz ce que vous en pensez. Quant à moi, je pourrais souhaiter en mon cœur que toute l'année fût le Carême ; volontiers j'en ferais le jeûne et la pénitence pour avoir la paix et le calme.

—Ah ! ma foi, Madame d'Aulnay, je ne crois pas mon ami, dit en riant M. Cazeau en réponse à une protestation badine quoiqu'un peu énergique de Lucille contre ce que venait de dire son mari. Je ne puis parler que de ce que j'ai vu, et je puis dire franchement à M. de Mirecourt que j'ai été charmé de la vie tranquille qu'on mène ici, que Mademoiselle Antoinette est tout ce qu'il peut désirer de mieux quoiqu'elle soit encore un peu trop pâle.

—Ne dites rien de cela, s'il vous plaît ? demanda Madame d'Aulnay ; car mon oncle, par crainte pour la santé de sa fille, la rappellerait chez lui, ce qui n'atteindrait nullement son but.

La visite de M. Cazeau produisit un si heureux résultat, que, quelques jours après, Antoinette recevait une lettre très-bienveillante de son père qui lui disait que puisqu'elle menait à la ville une vie si paisible, elle pouvait, si elle le désirait, y prolonger son séjour de deux ou trois autres semaines. Il ajoutait qu'il était sur le point de partir pour Québec où l'appelaient ses affaires, et qu'à son retour il arrêterait la prendre à Montréal pour la ramener.

—Ne trouves-tu pas singulier que Sternfield soit si longtemps sans venir ? demanda un jour Madame d'Aulnay à sa cousine. Plus d'une semaine s'est écoulée depuis sa dernière visite ; il n'a pas même fait d'apparition depuis que ce héros de roman, le Colonel Evelyn, est venu.

Antoinette se contenta de soupirer, pendant que Madame d'Aulnay reprit, avec un bâillement qui défigura sa belle petite bouche :

—Il viendra certainement aujourd'hui : je l'espère, du moins, car je suis d'une humeur massacrante, et je voudrais le voir, ne serait-ce que pour me quereller avec lui. Bah ! je suis fatiguée de cet ouvrage stupide.

Et, jetant sa broderie de côté, elle s'approcha de la fenêtre. Les remarques qu'elle se mit à faire sur le compte de ceux qui passaient n'étaient rien moins que flatteuses. Tout à coup elle s'écria brusquement :

—Aussi vrai que je suis vivante, voici Sternfield qui se promène avec la jolie Eloïse Aubertin avec laquelle il s'est si désespérément amusé à ma dernière soirée. N'est-ce pas infâme ?

La seule réponse d'Antoinette fut un long soupir.

—Comment peux-tu souffrir cela ? continua sa cousine avec indignation. Une semaine sans venir te voir, et passer sous nos fenêtres avec une jeune et jolie fille ! Si tu ne le punis pas, tu es entièrement dépourvue de caractère.

—Qu'ai-je à faire ? demanda Antoinette d'un air abattu.

—Ce que tu as à faire ? Pourquoi ne pas user de représailles ? Sors demain et promène-toi avec un aimable monsieur : cela ramènera ce mari réfractaire au sentiment de ses devoirs.

—Jamais, Lucille, jamais ! j'ai assez longtemps erré. Avec le secours du Ciel, je n'irai pas plus loin.

—Alors, la prochaine fois qu'il viendra te voir, fonds sur lui avec colère ; dis-lui qu'il est un tyran, un misérable sans cœur.

—Ce moyen provoquera difficilement son repentir, répondit-elle tristement.

—Eh ! bien, alors, si tu ne lui fais pas sentir sa faute n'importe comment, je te dis franchement que tu n'as ni orgueil ni dignité.

—Lucille ! il ne me reste plus à faire usage que de patience et de douceur.

—Antoinette de Mirecourt ! s'écria Madame d'Aulnay soudainement, tu n'aimes pas cet homme. Si tu l'aimais, sa conduite ferait bouillonner d'indignation ton sang dans tes veines.

Antoinette ne répondit pas à cette sortie. Madame d'Aulnay continua rapidement :

—Juste Ciel ! cet état de choses est terrible, exceptionnel ! Est-ce que tu appelles cela un mariage ?

—C'est un mariage que tu as fait toi-même, répondit amèrement la pauvre jeune mariée.

—Oui, j'en conviens, répondit Madame d'Aulnay un peu déconcertée par cette réponse foudroyante. Mais, aussi, qui aurait pu s'imaginer que les choses prendraient cette tournure ? qui aurait pu prévoir que ce beau et chevaleresque Audley deviendrait un pareil misérable ?

—Je t'ai déjà dit, Lucille, que je ne veux pas qu'on lui applique de semblables épithètes.

—C'est absurde !—et Madame d'Aulnay releva la tête avec indignation.—Je lui donnerai les épithètes qu'il mérite, au moins une fois, si tu m'obliges de me taire. Lui, mari ! en vérité, c'est une singulière illustration de ce mot. Je te dis, ma pauvre petite cousine, que je vois clairement que tu ne l'aimes pas ; et je ne pense pas qu'il t'aime non plus, ou bien il agit comme s'il ne t'aimait pas, ce qui revient au même. Il ne te reste plus d'autre alternative que le divorce.

—Le divorce ! répéta Antoinette ; depuis quand l'Eglise accorde-t-elle le divorce ? Le plus qu'elle ait fait, c'est d'avoir, dans des cas d'urgente nécessité, permis aux époux de se sépa-

rer : mais quand bien même ils demeureraient aux deux extrémités de la terre, ils seraient toujours mari et femme. Ah ! la chaîne que je me suis, en insensée, forgée à moi-même, quelle que lourde qu'elle soit, je dois la porter jusqu'au bout.

—Mais ta position, pauvre enfant, est un cas extraordinaire. Nous pouvons en appeler au Pape, par l'entremise de notre Evêque.

—A quoi cela servirait-il, puisqu'il n'en a pas le pouvoir ? Qui suis-je pour prétendre à une impossibilité ? Quelle faible excuse est-ce pour moi, que cette ridicule passion, qui m'a fait enfreindre les règles sacrées de la délicatesse et les saints préceptes du devoir filial, ait cessé aussi promptement qu'elle s'était formée ? Non, il n'est que juste que j'expie ma folie.

—Mais si Sternfield, de son côté, fatigué de ce mariage, demandait votre divorce, l'obtenait et se mariait à une autre —chose qui arrive assez souvent et qui est permise dans sa communion—que ferais-tu ?

—Mes chaînes seraient aussi fortement rivées que jamais, et devant Dieu je serais encore sa femme ; non seulement je ne pourrais pas contracter un autre mariage, mais je serais obligée de lui être fidèle en pensées et en actions, tout comme s'il était pour moi le plus tendre des époux.

—Bon Dieu ! c'est terrible ! s'écria Lucille en frissonnant. Es-tu certaine de ne pas te tromper, Antoinette ?

—Hélas ! j'ai trop bien étudié la question pour pouvoir faire erreur.

—Mais votre mariage a été célébré secrètement—n'ayant que moi pour témoin : les bans n'ont pas été publiés, et tu es mineure.

—Hélas ! encore une fois, tout cela ne le rend que plus criminel, mais il ne me lie pas moins.

—O Antoinette ! combien peu j'ai prévu le triste dénouement de ce roman qui avait commencé sous d'aussi brillants auspices. Cependant, tu as raison en prenant la décision que tu as adoptée, quelle que difficulté qu'elle puisse provoquer entre toi et Audley. Une de Mirecourt ne doit pas être l'esclave d'un mari qui a peur ou qui a honte de la reconnaître publiquement.

XXV

—Il y a en haut une personne que Mademoiselle sera, j'en suis certaine, bien heureuse de voir ! s'empressa de dire Jeanne, un jour que Madame d'Aulnay et Antoinette arrivaient d'une promenade. M. de Mirecourt vient d'arriver à l'instant.

—Et maintenant, Antoinette—dit Madame d'Aulnay à sa cousine qui se dépêchait de monter l'escalier—tu dois tâcher d'obtenir la permission de prolonger ta promenade ici. Si tu retournes à Valmont avec ton père, Sternfield va nous donner une inquiétude mortelle, et finira par faire un esclandre dans ton paisible village.

M. de Mirecourt qui était d'une humeur charmante, reçut sa fille très-affectueusement, et débouta la question de son apparence délicate par la remarque moitié sèche et moitié riante, qu'elle devait être heureuse d'avoir un mari tout choisi dans la personne de Louis Beauchesne, sans quoi, sa beauté qui commençait à s'étioler rendrait plus difficile la tâche de lui en trouver un.

M. d'Aulnay s'empressa de changer la tournure de la conversation, car il savait que ce sujet était très-désagréable à Antoinette.

—Mais dis donc, de Mirecourt, quel air a maintenant Québec ? hasarda-t-il.

—Quel air a Québec ? répéta M. de Mirecourt dont l'expression devint grave à cette question. Elle a l'air que doit avoir une ville qui a été deux fois assiégée et bombardée : tout n'y est que cendres et ruines. Ses environs où trois sanglantes batailles ont été livrées, le district entier lui-même qui a été habité pendant deux années par les belligérants, tout porte les traces lugubres des combats et de la chute de notre pays.

—Y as-tu vu quelques-uns de nos anciens amis ?

—Non, ils ont tous quitté la ville après la capitulation de Montréal, et ils tâchent maintenant, comme beaucoup d'autres, d'occuper leur temps et de ré-édifier leurs fortunes renversées, en se dévouant eux-mêmes à leurs fermes et à leurs terres. Il s'écoulera du temps avant que Québec puisse, comme un Phénix, renaître de ses cendres.

—As-tu rencontré, en descendant, quelques-unes de tes connaissances ?

—Aucune : je n'avais qu'un seul compagnon de voyage, un Anglais, comme j'en ai jugé de suite d'après son accent, quoiqu'il ait parlé au cocher en excellent français.

—Et de quoi avez-vous parlé ensemble ? demanda tout-à-coup Madame d'Aulnay dont la curiosité venait d'être éveillée.

—La conversation aurait été très-courte, du moins en tant que j'y étais concernée,—car vous savez, ma belle Dame, que je n'ai aucun goût pour ces sortes de relations avec nos nouveaux maîtres,—n'eût été une circonstance accidentelle, ou, plutôt, pour être juste, un acte de courtoisie de sa part. Quelques instants après notre départ s'éleva une violente tempête de neige, accompagnée d'un vent perçant qui, malgré mon capot de peau d'ours et mes crémonnes de laine, ouvrage

d'Antoinette, me saisit de part en part. Mes dents qui claquaient violemment trahirent mon malaise à mon compagnon qui, instantanément, et avec une bienveillance pour laquelle je lui fus d'autant plus reconnaissant que j'avais préalablement repoussé une de ses tentatives pour entrer en conversation, prit le grand manteau qui recouvrait ses genoux—il en avait un autre sur lui—et insista pour que je m'en servis. Après cela la conversation s'établit, et je ne tardai pas à découvrir dans mon compagnon, non-seulement une haute intelligence, mais encore un homme juste et libéral, entièrement exempt de ces préjugés qui sont la règle de conduite d'un si grand nombre de sa race. Nous discutâmes sur la situation actuelle du pays avec une franchise certainement indiscrète de ma part ; mais quoique je perdis plusieurs fois patience, il conserva toujours sa modération, en maintenant son opinion, quand je différais d'avec lui, avec une courtoisie qui lui fait le plus grand honneur. Sur plusieurs points nous nous sommes accordés, et j'ai pu voir facilement qu'il avait, comme moi, une grande horreur de tout ce qui ressemble à de l'oppression. J'en ai eu une preuve indéniable une fois que nous avions relâché à une auberge pour changer de chevaux et prendre quelque chose. Le nommé Thibault qui tenait autrefois cette auberge s'est embarqué pour la France l'année dernière, avec d'autres beaucoup plus illustres que lui, et il a pour successeur un individu du nom de Barnwell, un des nouveaux débarqués qui sont venus dominer sur nous et sur nos fortunes détruites. Pendant que nous reprenions nos places après avoir mangé une bouchée, notre attention fut attirée par la voix de notre hôte élevée au diapason de la colère. Nous regardâmes derrière nous et nous l'aperçûmes, arrêtant par la bride de son cheval un pauvre habitant que la nécessité avait forcé d'arrêter à son établissement hospitalier. Le malheureux Jean-Baptiste protestait énergiquement en français qu'il avait payé deux fois la valeur de ce qu'il avait reçu, pendant que son adversaire, avec des jurements et des blasphêmes, insistait pour qu'il donnât le prix demandé et qui était hors de raison.

Enhardi par la terreur évidente du paysan et par l'encouragement tacite et l'indifférence des spectateurs, Barnwell serra plus fort la bride du cheval et commença à frapper le pauvre animal à la tête de la manière la plus cruelle, et il menaçait d'en faire autant au propriétaire du dit cheval s'il ne satisfaisait pas son injuste réclamation. En une seconde, mon compagnon avait sauté à terre, saisi le brutal individu par le collet de son habit, et avec le fouet qu'il lui arracha des mains, lui administra deux ou trois bons coups.—" Votre nom, s'écria " Barnwell, donnez-moi votre nom, en attendant que je vous " fasse traduire devant un magistrat."—" Le Colonel Evelyn, " du —ième Régiment de Sa Majesté," répondit-il dédaigneusement en repoussant loin de lui l'aubergiste qui était devenu tout-à-coup craintif et honteux.

—Le Colonel Evelyn ! répéta vivement Madame d'Aulnay ; mais, mon cher oncle, nous le connaissons très bien.

—Il est à espérer que ce soit le cas ; comme vous avez des relations avec un très grand nombre de ses compagnons contre lesquels on peut trouver à redire, il serait trop déplorable que vous n'en connussiez pas un qui fait tant d'honneur à sa profession. Sur ma parole, ma petite Antoinette, j'aurais pu te pardonner si tu t'étais attiré les hommages de ce brave Anglais.

—Pauvre Antoinette ! elle venait de recevoir une nouvelle preuve du cœur précieux qu'elle s'était sans doute acquis, mais qui devait être pour toujours au-dessus de ses désirs.

—Et comment as-tu trouvé les chemins ? demanda M. d'Aulnay.

—Il est temps que quelqu'un d'entre vous me fasse cette question. Mon voyage a été plus fatiguant qu'aucun de ceux que j'ai jamais fait, et vous savez que j'ai voyagé bien souvent sur la neige et sur la glace.

—Comment cela ? Racontez-nous votre voyage ! dirent simultanément ses auditeurs.

—Eh bien ! je vous disais donc que peu après notre départ, une neige épaisse commença à tomber, et comme il en était arrivé une grande quantité la nuit précédente, vous pouvez conclure que les chemins étaient loin d'être beaux. Bientôt elle tomba à gros flocons, et pendant que nous discutions, mon compagnon et moi, sur le Canada, ses malheurs et sa destinée, la neige changeait complètement l'aspect des choses comme si la baguette d'une fée s'en était mêlé. Les palissades, les murs de pierre disparaissaient entièrement, et les arbres fruitiers semblaient être de simples arbrisseaux. Heureusement pour nous, aucun être humain ni aucun animal n'étaient sur le chemin, car il n'y aurait eu rien de plus fâcheux pour nous qu'une rencontre qui, en nous obligeant de dévier un peu de la route tracée, nous aurait forcés de faire le plongeon dans les profondeurs de la neige qui s'était amoncelée de chaque côté de l'étroit sentier. Si nous avions eu plus de prudence, nous serions restés à l'auberge de Thibault : mais j'avais hâte d'arriver, et mon compagnon aussi. Après quelques minutes de repos, nous nous remîmes donc en route. Bientôt le froid devint intense. La neige avait cessé de tomber, mais le brillant soleil qui lui succéda fut impuissant à nous donner de la chaleur ou du confort. Le vent poussait la neige, nous la lançait en pleine figure, de sorte que nous étions aveuglés et suffoqués. A dire le vrai, nous allions aussi lentement qu'on va à un enterrement. Des monceaux énormes se trouvaient sur notre chemin, et souvent, très souvent, nous fûmes obligés de recourir aux pelles de bois que notre conducteur, dans la prévision sans doute d'une semblable éventualité, avait mises dans le fond de la voiture.

—Et comment le Colonel Evelyn s'est-il conduit, mon oncle ?

—Comme devait se conduire un homme brave, un vrai sol-

dat. Il ne murmurait pas ni ne se plaignait, mais travaillait, et quand il fallait mettre les pelles en réquisition, il se servait de la sienne avec autant d'adresse qu'un de tes héros parfumés, belle nièce, peut le faire de sa canne à pomme d'ivoire.

—Mais, chère papa, vous avez dû souffrir horriblement ! s'écria Antoinette.

—En effet, ma fille. Chaque muscle de mes membres, chaque veine de mon corps souffraient, et ma respiration était courte, quelques fois même douleureuse. Et les chemins ! . . . Oh ! que nos pauvres chevaux se démenaient et se débattaient dans les grands bancs de neige que nous rencontrions si souvent. Quand nous arrivâmes à la petite auberge où nous devions passer la nuit, j'étais littéralement épuisé.

—Et votre compagnon de voyage ? demanda Madame d'Aulnay.

—Tout ce que j'ai à en dire, c'est qu'il a une constitution de fer, car si peu habitué qu'il doit être à notre climat, il en supporte les rigueurs plus énergiquement encore que le vieux Dussault qui a conduit la malle pendant tant d'hivers par tous les temps. Il est, de plus, excessivement dévoué, et il m'a montré autant d'empressement que si j'avais eu contre lui des réclamations légales. . . . Mais assez de cette longue histoire ; nous n'oublierons pas de sitôt, le Colonel Evelyn et moi, le voyage que nous venons de faire.

Ce récit fut suivi de suppositions et de commentaires puis on se sépara pour la nuit, chacun étant de très bonne humeur.

M. de Mirecourt, cédant aux sollicitations qui lui furent faites, consentit à rester quelques jours encore, au lieu de partir le lendemain matin avec Antoinette, comme il en avait

d'abord manifesté l'intention. Son séjour chez son parent fut très agréable, et en voyant par lui-même la vie régulière que menaient les Dames de la maison, tout en partageant leurs amusements innocents, il commença à croire que les rapports qu'on lui avait faits avaient en effet été grandement exagérés, et qu'il ne pouvait y avoir un immense inconvénient de céder à la demande de Madame d'Aulnay, de laisser Antoinette avec elle jusqu'au retour du printemps.

XXVI

Le Carême passé, Madame d'Aulnay crut qu'il n'était que juste de se dédommager un peu de la réclusion où elle avait vécu pendant ce temps de pénitence ; elle résolut donc de donner une petite fête à ses amis, quoiqu'on fût déjà dans le mois de mars. La récente suspension de la gaieté semblait être un nouveau motif pour la reprise des plaisirs ; et peut-être le seul cœur triste chez Madame d'Aulnay, ce soir-là, ne fut-il pas celui d'Antoinette, naguère si heureuse.

Oui, il y en avait un autre quelque peu en mission avec le sien ; plus d'une fois, en effet, le Colonel Evelyn blâma secrètement sa folie qui lui faisait rechercher des fêtes pour lesquelles il avait si peu de goût, et cela dans le seul but de tâcher de rencontrer Antoinette qui, de son côté, semblait faire si bien son possible pour l'éviter. Son cœur entretenait pourtant la vague espérance que l'obstacle qu'elle avait dit insurmontable ne l'était pas en réalité, et que quelque bonne fortune applanirait bientôt les difficultés entr'eux.

Pendant la première partie de la soirée, il respecta son désir évident d'éviter toute rencontre avec lui ; mais durant un intermède de danse, l'ayant aperçue, seule, il s'approcha d'elle et lia conversation sur un sujet général. Quoiqu'il cherchât à l'intéresser et à l'amuser, il eut assez de tact pour éviter tout ce qui aurait pu paraître approcher d'un sujet plus parti-

culier. Et ce fut bien heureux, car Madame d'Aulnay, en désespoir de n'avoir rien à dire, l'interpella, et vint le trouver, avec son étourderie ordinaire, pour lui demander ce qu'il venait de dire à Mademoiselle de Mirecourt.

—Très volontiers, répondit le colonel. Je répétais à Mademoiselle la remarque que fit Sa Majesté George III à Madame de Léry, lorsque cette Dame fut récemment présentée, avec son mari, à la Cour d'Angleterre.

—Oh ! la belle Louise de Brouages ! répliqua Lucille avec beaucoup d'intérêt. Eh ! bien, qu'a dit le roi ? que pensa-t-il d'elle ?

—Il dut la trouver très belle, car en la voyant il se mit à dire dans un profond enthousiasme, en faisant allusion à la récente acquisition du Canada : " que si toutes les Dames " Canadiennes lui ressemblaient, il avait raison d'être fier de " sa belle conquête."

—Alors la mission de M. de Léry et de ses compagnons doit avoir plus de chances de succès, remarqua Madame d'Aulnay.

—Et quelle est cette mission ? demanda une personne de la compagnie.

—Ils sont allés faire valoir nos intérêts et présenter l'expression de nos hommages à notre nouveau monarque.

—Et remarquez que c'est plutôt Sa Majesté qui a présenté ses hommages au lieu de les recevoir, et ce avec raison.— s'écria Sternfield qui venait de se joindre au groupe.

—Je suppose que nous allons être écrasées sous les compliments, maintenant que le roi Georges a donné l'exemple.— répliqua froidement Madame d'Aulnay en s'éloignant, car elle n'avait plus l'*irrésistible* Major en très-grande faveur.

Sternfield qui, jusque-là, s'était passablement amusé, n'eut pas plus tôt aperçu Antoinette avec le Colonel Evelyn, que sa bonne humeur disparut et qu'il commença à se creuser la tête pour trouver un moyen de les séparer. Etant engagé pour la danse suivante, il ne pouvait pas demander à Antoinette d'être sa danseuse, ce qui aurait été la méthode la plus sûre et la plus expéditive, en sorte qu'il fût souverainement vexé de les voir converser ensemble pendant la longue contredanse qui suivit. Sans écouter la remarque pleine d'insinuation que lui fit sa jolie partenaire, qu'elle croyait la promenade infiniment préférable à la danse, aussitôt le quadrille terminé, il la laissa sans cérémonie sur le premier siége venu, et s'avança vers Antoinette.

—Mademoiselle de Mirecourt, puis-je solliciter l'honneur de votre main pour la prochaine danse ? demanda-t-il avec une politesse forcée qu'Evelyn trouva plutôt impertinente que respectueuse.

Il eut fallu voir de quelles vives couleurs se couvrit le visage de la jeune femme, et quel air embarrassé et inquiet elle avait lorsqu'elle répondit craintivement qu'elle était engagée. Dans le trouble du moment, elle oublia de mentionner le nom de celui auquel elle avait promis sa main,—personnage, du reste, fort inoffensif,—et Sternfield, concluant que c'était le Colonel Evelyn, quoique celui-ci ne se livrât que rarement, jamais peut-être, aux plaisirs de la danse, lança à sa femme un regard plein de colère, et s'éloigna.

Evelyn ne tarda pas à s'apercevoir que l'esprit d'Antoinette était occupé par des pensées entièrement étrangères au sujet de leur conversation, à la narration pourtant si pleine d'intérêt, de son dernier voyage à Québec avec M. de Mirecourt. Ce fut donc presqu'un bonheur pour elle lorsque Madame d'Aulnay s'approcha, et, après avoir dit quelques mots insignifiants au Colonel Evelyn, passa à sa cousine une petite

feuille de papier plié sur laquelle étaient écrits quelques mots au crayon et lui dit :

—Voici un mémoire qui t'appartient, Antoinette.

Celle-ci s'empara vivement du papier et le lut rapidement. Ce message était de Sternfield et se lisait comme suit :

" Tu pousses ma patience à bout. Viens de suite me ren-
" contrer dans le boudoir, en haut, car j'ai à te dire des choses
" que tu dois savoir sans délai. A ton péril refuses ma de-
" mande, si tu ôses le faire, mais tu regretteras d'avoir poussé
" trop loin un homme au désespoir.

" Ton mari,

" AUDLEY STERNFIELD."

La teneur de ce billet et l'impudence dont Sternfield fesait preuve en y mettant la signature qui s'y trouvait, convainquit l'infortunée Antoinette que son mari n'était pas d'humeur à patienter, et d'une main tremblante elle mit le petit message en morceaux. Son agitation était si visible, qu'Evelyn ne manqua pas de faire une foule de suppositions sur les causes qui pouvaient l'avoir provoquée, car il avait vu Sternfield remettre la note en question à Madame d'Aulnay qui avait fait mine de décliner la missive, mais qui, à force de menaces, avait fini par se la laisser imposer.

—Quelle liaison secrète peut-il donc exister entre ce beau vilain et cette jeune fille innocente ? se demanda-t-il plusieurs fois. Assurément ce ne peut être l'amour, car à part la dénégation formelle qu'elle m'a faite de l'existence de ce sentiment, du moins en ce qui la concerne, sa contenance ne trahissait nullement de l'amour quand il s'est approché d'elle. Eh ! bien, je vais exercer sur tout cela une surveillance active afin de lui rendre service et la protéger contre les dangereux artifices de cet homme.

S'apercevant que sa compagne cherchait évidemment à être seule, il lui dit quelques mots indifférents et se retira à l'autre extrémité du salon. Une autre danse commençait, et Antoinette exaspéra singulièrement le danseur auquel elle était engagée, en lui déclarant qu'elle était trop fatiguée pour remplir sa promesse. Profitant de la légère confusion qui ne manque jamais de régner lorsque les danseurs se mettent en place, elle sortit de la chambre, espérant n'avoir pas été vue. En peu de secondes elle fut en haut de l'escalier, et elle entra dans le boudoir où Sternfield l'attendait déjà, et qui, par contraste avec les autres appartements, n'était que faiblement éclairé.

—Tu as daigné faire diligence ! dit-il avec sarcasme en lui présentant un siége.

—Que me voulez-vous ? demanda-t-elle en plaçant sa main sur son cœur comme pour en arrêter les battements rapides.

—Ne t'ai-je pas déjà avertie, dit-il,—et son front devenait plus sombre à mesure qu'il parlait,—ne t'ai-je pas déjà avertie que je m'occupais peu de ta froideur, de ton indifférence, et même du dégoût que je pourrais lire sur ta figure ; mais que je ne souffrirais pas de te voir, toi ma femme, t'amuser avec d'autres messieurs ?

—Toujours la même accusation injuste et sans fondement ! Avec qui prétendez-vous que je m'amusais tout-à-l'heure ?

—Avec ce dangereux hypocrite, le Colonel Evelyn. N'essaies pas de le nier ! continua-t-il impétueusement en poussant vivement le dossier de la chaise. Je vous ai surveillés de très-près ; j'ai vu tes regards pleins de douceur, tes couleurs qui variaient sans cesse, ses yeux remplis d'une admiration et d'un amour qu'il ne prenait pas même la peine de déguiser. Malédiction sur lui ! Crois-tu donc que je vais supporter tout cela avec soumission ?

—Pourquoi me blâmer et m'accuser ainsi continuellement ? —Et en disant cela, elle voulait paraître calme, mais sa respiration irrégulière et oppressée disait éloquemment son agitation.—Si un monsieur vient me parler ou se tient près de moi, je ne puis pas l'envoyer, je ne dois pas lui dire que je suis mariée, que mes pensées et mes sourires n'appartiennent qu'à vous. Puisqu'il en est ainsi, dès demain, je laisse cette maison, je vais m'enterrer à la campagne, et j'y resterai jusqu'à ce que vous croyiez convenable de venir me reconnaître pour votre femme. Là, au moins, j'aurai peut-être la paix.

—Oui, pour *flirter* avec ton premier amoureux, M. Louis Beauchesne ! répondit-il d'un air sombre.

Antoinette pressa plus fort encore sa main sur sa poitrine lorsqu'elle répondit :

—Audley, pensez-vous pouvoir me torturer ainsi sans que ma vie ou ma raison finisse par succomber.

—De grâce, pas de phrases ! répondit-il froidement. J'ai peur que Madame d'Aulnay ait trouvé en toi une élève trop habile dans la science qu'elle est si bien qualifiée à enseigner.

Trop abattue pour pouvoir répliquer à cette amère raillerie, Antoinettte se cacha le visage avec ses mains.

—Ecoute-moi bien, Antoinette, continua-t-il, en changeant tout à coup de ton et de manières. Tu me trouves aussi sévère et aussi sombre parce que, de ton côté, tu ne m'as montré que peu d'amour et de sympathie. Dis-moi que tu oublies le passé et, comme preuve de notre parfaite réconciliation, comme garantie de ma conduite à venir, laisse-moi embrasser ce front orgueilleux qui s'y est jusqu'ici opposé avec tant de dédain. Ne me refuses pas, car, je te le répète, il est dangereux de pousser si loin un homme désespéré.

N'ôsant pas, ou croyant qu'elle ne pouvait pas lui refuser cette petite concession, elle ne répondit pas. Interprétant favorablement ce silence, il passa son bras autour d'elle, et embrassa plusieurs fois son front et sa soyeuse chevelure.

Tout à coup une exclamation à la fois de saisissement et de douleur brisa le silence qui s'était établi ; et Antoinette, se dégageant brusquement des bras qui l'entouraient, aperçut le Colonel Evelyn qui, pâle comme la mort, se tenait sur le seuil de la chambre. Une seconde après, il s'était effacé ; et comme Antoinette laissait tomber un regard de reproche sur son mari, elle vit sur la figure de celui-ci un sourire de triomphe moqueur qui avait remplacé la tendresse qui s'y était un instant reposée.

—Je crois, dit-il d'une voix railleuse, que le superbe Colonel Evelyn sera maintenant guéri de son amour par cette bonne leçon. Antoinette, tu pourras désormais *flirter* avec lui tant que tu voudras.

Lentement elle se tourna vers son persécuteur, et d'une voix perçante, d'un ton pénétrant :

—Audley Sternfield, dit-elle, vous m'avez fait tout le mal que vous pouviez me faire. Profanant le nom sacré de mari, vous n'avez été pour moi qu'un tyran barbare et sans cœur. Empêché par de sordides motifs d'intérêt, de reconnaître notre mariage, vous avez voulu me dégrader à mes propres yeux et aux yeux des autres. Eh ! bien, écoutez-moi : jusqu'au jour où vous viendrez me réclamer pour votre femme devant le monde, je prends la résolution d'éviter toute entrevue avec vous, sans plus m'occuper de vos menaces que de vos prières, car le désespoir m'a rendue indifférente. Je pars demain pour la campagne, et si vous m'y suivez pour me persécuter davantage, les portes de la maison de mon père vous seront fermées.

MME LEPROHON.

(A continuer.)

LA CRISE DU RÉGIME PARLEMENTAIRE *

(TOUS DROITS RÉSERVÉS)

Ce qui nous frappait le plus en parcourant les vastes galeries de l'Exposition coloniale, tenue à Londres, l'été dernier, ce n'était pas le gigantesque assemblage des produits de tous les climats de l'univers fournis par les seules dépendances de l'Angleterre : sans doute, c'était un spectacle inouï de voir les merveilles de l'Inde, de l'Australie, les pierres et les métaux précieux de Ceylan, du Cap de Bonne Espérance étinceler à côté des richesses de l'industrie canadienne, mais dégageant notre esprit du côté matériel de l'exposition, nous étions bien plus vivement impressionné lorsque nous cherchions à démêler les causes qui ont concouru à la formation de cet empire colonial anglais quatre fois plus étendu et vingt fois plus riche que l'empire romain, l'étonnement du monde antique, comme celui-là est l'admiration et l'envie du monde moderne.

Les historiens et les économistes se sont souvent demandé comment ce petit pays, qui renferme 35 millions d'âmes, avait réussi à grouper sous le drapeau britannique trois cent millions de sujets anglais répandus sur tous les points du globe. C'est sa position spéciale, disent les uns, qui lui a permis de s'établir fortement au loin, n'étant pas tenu, comme les autres puissances de l'Europe, de concentrer tous ses moyens d'action à l'intérieur pour la défense du pays. Ce sont plutôt, répondent leurs adversaires, ses incomparables institutions politiques qui ont ouvert à l'activité de ses colons et à la bravoure de ses soldats les contrées qui forment aujourd'hui les domaines extérieurs de l'Angleterre.

Mais la France et l'Espagne ont vu aussi leur pouvoir

---

* Présenté à la Société royale du Canada, à sa réunion du 27 mai 1887.

s'exercer sur de vastes contrées et si le génie de Colbert était passé à ses successeurs, le drapeau français aurait longtemps flotté sur la vallée du Mississippi aussi bien que sur les rives du Saint-Laurent. Il serait peut-être plus juste de dire que la fondation de l'empire colonial anglais est la résultante de forces multiples et de circonstances spéciales. Quoiqu'il en soit de ces discussions, il restera acquis à la gloire de l'Angleterre d'avoir montré au monde comment l'on fonde un grand empire, et surtout comment on le conserve après l'avoir créé, et d'avoir fourni à l'Europe et à l'Amérique des institutions politiques qu'elles se sont empressées d'imiter. Depuis cent ans le régime parlementaire anglais — ou le parlementarisme, comme le désignent ses détracteurs—a joui d'une vogue énorme. Presque tous les peuples de l'Europe se sont soulevés pour le conquérir lorsque les rois partisans de la monarchie plus ou moins absolue, tardaient à le leur octroyer, comme la panacée indispensable au bonheur de l'humanité.

Il a fini par s'implanter sous presque tous les cieux et les réformateurs de toutes nuances en ont savouré les douceurs longtemps rêvées. Mais depuis quelques années, le dégoût a remplacé l'engouement et l'on en est arrivé à se demander, en France, en Italie, en Espagne, si le parlementarisme tant vanté a tenu toutes ses promesses, et s'il sera bien le gouvernement de l'avenir ? Depuis plusieurs années, les publicistes français lui font son procès, et s'il se sauve aux yeux de l'opinion publique, ce sera plutôt à la faveur des circonstances atténuantes, que grâce à sa valeur intrinsèque : à l'embarras où l'on se trouve de savoir par quoi le remplacer ; à l'horreur de la dictature, ce terme final des révolutions en France. Ce n'est pas seulement dans les rangs des partis monarchistes que se montrent ses adversaires ; le camp républicain en fournit un grand nombre et des plus ardents. M. Naquet, un radical de la plus belle eau, l'auteur des lois sur le divorce, et M. le sénateur Scherer, rédacteur du *Temps*, lui livrent des assauts inces-

sants. Le premier publiait naguère dans la *Revue libérale*, une série d'articles qui concluent à l'incompatibilité du parlementarisme avec les institutions démocratiques.

Ce qui est bien autrement sérieux, le parlementarisme de nos jours, transformé sous la forte poussée de la démocratie en gouvernement populaire, a trouvé, dans son pays d'origine, de sévères critiques. Nul ne l'a attaqué avec plus de verve et d'autorité que Sir Henry Maine : nul n'a indiqué avec une plus impitoyable logique ses côtés faibles et fait voir avec un coup d'œil qui semble prophétique les dangers qu'il prépare à l'avenir. Faire connaitre au public canadien, ce courant d'opinion qui agite l'Europe à l'endroit d'institutions qui sont aussi les nôtres, tel est le but de l'étude qui va suivre.

I

Le régime parlementaire, tel que nous le connaissons dans ses grandes lignes, remonte à deux siècles. Il est fils de la révolution de 1688, qui fit perdre la couronne à Jacques II, le dernier roi de la famille des Stuarts. Comme son père Charles Ier, il entra en lutte avec le Parlement, décidé qu'il était de faire triompher les prérogatives de la couronne sur les privilèges du Parlement, disent les historiens qui condamnent ses empiètements. Mais ce jugement est-il bien fondé ? La révolution qui emporta son trône n'était-elle point un mouvement plus religieux que politique ? Sans doute, Jacques II, l'ami de Louis XIV, le fondateur de la monarchie absolue en France et l'ennemi des Parlements, était plein d'admiration pour le prestige du grand Roi et ses procédés de gouvernement, et tenait en médiocre estime ses fidèles communes, mais ses idées sur le pouvoir personnel aurait moins choqué les whigs, si, retournant le mot de Henri IV, il avait consenti à dire que le trône d'Angleterre valait bien le service anglican. Profondément attaché à sa foi, Jacques II voulut rester le souverain catholique d'un pays dont le chef de l'Etat est en même temps

le chef de l'Eglise anglicane. Sa position était une anomalie qu'il paya de la perte de son trône. Jacques II a été maltraité par l'histoire qui n'a tenu compte que de ses défauts sans lui savoir gré de ce grand trait de caractère : il a été le comte de Chambord de son siècle.

Ce qui nous porte à croire que Jacques II a été plus la victime de ses convictions religieuses que de ses principes politiques, c'est que l'Angleterre a subi son gendre, Guillaume d'Orange, un despote qui entendait le gouvernement comme Louis XIV. Il signa tout ce que le Parlement * voulut, mais gouverna à sa guise, faisant fi de la Chambre des Communes, conduisant les affaires étrangères à son gré, tenant de sa main de fer le commandement de l'armée ; mais il était protestant et les auteurs de la révolution de 1688, se contentèrent du triomphe de leurs idées religieuses. Avec un autoritaire comme Guillaume, qui arrivait en Angleterre imbu des idées d'absolutisme qui avaient cours alors en Europe, le régime parlementaire n'avait guère de chance de se développer. Les whigs alors tout puissants tentèrent bien de contrecarrer les desseins du roi auquel échappaient toutes les subtilités d'un régime nouveau pour lui. Il n'y a qu'une chose qu'il comprit parfaitement après quelques années d'expérience, c'est toute l'influence qu'il pouvait tirer de faveurs habilement distribuées aux Communes. On le vit donc multiplier les emplois publics, créer des charges nouvelles, et par ces moyens puissants diriger le Parlement comme il l'entendait. La corruption, comme l'on voit, n'a pas été inventée de nos jours.

L'esprit de la révolution de 1688 se résumait dans ce principe que le souverain doit se mettre au service de la société, principe que Fenélon avait déjà formulé d'une façon bien plus claire lorsqu'il disait au Duc de Bourgogne son élève: "Rappelez-vous, mon enfant, que les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois." Mais personne n'osait, sous le

* Voir May. Constitutional history of England, p. 6

règne de Guillaume et de ses successeurs, Anne, et les deux Georges, la proclamer ouvertement. May prétend que l'on se contentait de déclarations vagues sur les principes qui avaient placé la dynastie règnante sur le trône. Il aurait été dangereux d'énoncer une doctrine qui était dès lors regardée comme révolutionnaire, tellement la réaction avait été violente après la chute de Jacques II. Les idées jacobites étaient seules de mise à la cour et dans la masse du peuple, et c'est bien ce qui confirme notre thèse que la question religieuse dominait la question politique lorsque le Parlement prononça la déchéance des Stuarts.

Anne, qui monta sur le trône après Guillaume, se considérait reine de droit divin comme Louis XIV. Ses successeurs immédiats Georges Ier et Georges II, souverains absolus du royaume de Hanovre, Allemands de naissance et d'éducation, n'étaient nullement dans leur rôle comme monarques constitutionnels. Aussi à tout instant venaient-ils se heurter aux barrières que le Parlement opposait à leurs empiètements, tant et si bien que Georges Ier menaçait ses ministres de retourner au Hanovre. Ceux-ci lui intimèrent qu'il lui serait très facile de quitter l'Angleterre, mais très difficile d'y revenir. Pour arriver à un *modus vivendi*, il fut convenu qu'ils règneraient en Angleterre, mais n'y gouverneraient pas et qu'ils seraient souverains absolus seulement en Hanovre. Ils abandonnèrent les rênes du gouvernement à leurs ministres whigs, se contentant de partager leur temps entre leurs maitresses et leurs favoris, sans s'occuper de la conduite des affaires qui n'intéressaient que fort peu ces souverains allemands.

Avec Georges III s'ouvre une ère nouvelle, ou plutôt le retour vers les anciennes idées s'accentue encore. On le vit, dès le début, incliner du côté des tories qui représentaient les idées jacobites reléguées à l'arrière plan depuis la révolution. Georges III, né en Angleterre, connaissait ce que

ses prédécesseurs ignoraient beaucoup, la langue du pays et les mœurs de ses habitants : mais pénétré lui aussi d'idées allemandes, le jeune roi fit bientôt comprendre à son entourage qu'il entendait mettre en pratique les conseils de sa mère. "Soyez roi," lui avait-elle dit à son avènement au trône. Dans la pensée de l'une et de l'autre, ces paroles avaient le même sens et elles répondaient à l'instinct politique du nouveau souverain. Cela voulait dire : plus d'entraves parlementaires, plus de ministres dévoués aux privilèges des Communes. Tel fut son programme, mais il avait assez d'intelligence pour se faire une idée des difficultés que sa réalisation entraînerait. C'était la guerre qu'il allait déclarer, mais la guerre lui faisait entrevoir du palais de Buckingham le spectre des Stuart qui se dressait en face du parlement de Westminster. Au lieu de heurter l'ennemi de front, il l'attaqua à la sourdine, et à force d'intrigues, il ne réussit que trop, pendant son règne qui fut une lutte constante pour faire triompher les prérogatives de la couronne, à faire prévaloir ses vues. Comme il ne put d'abord se débarrasser de ses ministres whigs, il ne cessa de les envelopper dans un réseau d'intrigues pour paralyser leurs actions. Ce n'étaient pas les plus redoutables obstacles qu'il leur suscitait : acheter les sièges à la Chambre des Communes, corrompre les électeurs lorsqu'il ne pouvait atteindre les députés, tels furent les moyens qu'il prit pour fatiguer, harasser et finalement éloigner du pouvoir les conseillers qui ne se contentaient pas d'être les simples instruments de ses projets. Lorsqu'il eut fait arriver des députés à sa dévotion, il mit de côté toute contrainte, et il poussa le mépris de la constitution jusqu'à garder comme conseillers de la couronne des ministres auxquels la Chambre des Communes avait refusé sa confiance en plusieurs circonstances.

Ses successeurs Georges IV et Guillaume IV n'apportèrent pas les idées d'absolutisme qui distinguaient Georges III, mais pour eux aussi, les prérogatives de la couronne qui

n'existent pour la plupart que de nom aujourd'hui avaient à leurs yeux, tout leur ancien empire, et l'on vit Gillaume IV congédier ses ministres lorsqu'ils possédaient la confiance de la majorité de la Chambre des Communes. Ce n'est que de nos jours, sous le règne de la reine Victoria, que le régime constitutionnel a été compris et pratiqué, comme nous l'entendons. Depuis la révolution de 1688 à 1837, il y a eu une lutte constante entre la couronne qui voulait ressaisir ses anciennes prérogatives, et la Chambre des Communes, acharnée à la défense de ses privilèges. Le fonctionnement de la constitution anglaise n'est plus ce qu'il a été il y a deux siècles, ni il y a cent ans. Il y a eu déviation profonde dans les attributions des différents pouvoirs, et abandon pratique des droits de la Couronne. Montesquieu, avec cette acuité de perception qui le distinguait et cet esprit d'analyse qui semble être le propre, la caractéristique de l'esprit français, avait aperçu dans les institutions de l'Angleterre une distinction qui n'avait pas frappé les commentateurs anglais. Ce célèbre philosophe a été le premier à délimiter d'une main sûre le rôle respectif des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire que les jurisconsultes d'outre Manche n'avaient pas même entrevu. Montesquieu concluait à la nécessité de leur séparation absolue. Nous verrons plus loin quel usage les pères de la constitution américaine ont fait de cette théorie. Par la force des choses, en vertu de cette séparation longtemps inconsciente des pouvoirs, c'était le Parlement qui faisait les lois, et la couronne qui les appliquait. Ce n'est plus ainsi que s'exercé ces pouvoirs. C'est au cabinet qu'appartient aujourd'hui, dans tous les pays de droit constitutionnel anglais, l'initiative de la législation, et s'il arrive qu'un député présente un projet de loi, il n'obtient la sanction royale que si tel est le bon plaisir du cabinet qui a concentré entre ses mains les priviléges du Parlement et absorbé les prérogatives de la couronne dont il couvre la responsabilité de nom et de fait. Par contre, le Parlement, qui d'après la tradition doit avoir l'initiative en matière de lois, s'est attribué la surveillance de l'exécutif, qu'il cherche constamment à contrôler. Voyez ce

qui se passe maintenant même au Canada pendant les sessions de la Chambre des Communes ou de nos Assemblées législatives ? Tous les actes du ministère sont soumis à une série d'enquêtes. On l'accable de questions, d'interpellations sur tous les faits et gestes administratifs. Aucune dépense, si minime quelle soit, n'échappe aux investigations de la Chambre qui porte la lumière sur tous les points de la machine administrative. Le cabinet, durant la session, n'est plus qu'un comité de la Chambre et se trouve entièrement soumis à ses ordres.

Etrange institution que le cabinet, qui comme les autres pièces du mécanisme s'est ajusté à l'ensemble, sans dessein préconçu, et par la force des choses : résultat du développement des institutions anglaises sans cesse modifiées par les besoins du moment. Il est venu s'adapter comme de lui-même à la constitution et il est si peu l'œuvre des Chambres qu'il existe sans qu'il soit possible de trouver dans les lois une ligne qui détermine ses fonctions ou ses rapports avec le Parlement.

Il faut avouer que l'ensemble de la constitution anglaise est bien faite pour jeter dans l'étonnement et dérouter les pays de droit constitutionnel écrit. Toutes ces parties intégrantes qui, en temps ordinaires, concourrent vers le même but, semblent faites pour s'enrayer mutuellement ou s'entre-choquer pour voler en éclat. Personne n'a mieux senti que Gladstone le côté faible de ce système qui évidemment ne doit pas être mis entre les mains des brouillons et des audacieux :

" Plus que toute autre constitution, dit-il, elle ouvre les portes qui mènent à des impasses sans issue. Elle présume plus que toute autre du bon sens et de la bonne foi de ceux qui la font fonctionner. Si par malheur, ces hommes se donnent rendez-vous sur le terrain des destinées de la nation comme des jockeys sur l'arène, pour tirer de l'animal qu'ils conduisent tout ce qu'il peut donner de vitesse, ou comme des

avocats devant le tribunal pour gagner avant tout la cause d'un client, sans égard pour le droit et les intérêts des autres, alors cette fameuse constitution n'est plus qu'un corps d'absurdités. Chaque corps, tout en restant dans ses droits pourrait paralyser ou détruire les autres. Ainsi, la Chambre des Communes a droit de refuser tous les subsides. Cette Chambre et celle des Lords a droit de refuser son assentiment à tout projet de loi qui leur est présenté. La couronne a le pouvoir de créer mille pairs aujourd'hui et autant demain. Elle peut dissoudre tous les parlements même avant qu'ils se soient mis à l'œuvre, amnistier les plus grands criminels, déclarer la guerre à tous les pays du monde, conclure des traités qui entraîneraient des responsabilités infinies sans le consentement et même à l'insu du Parlement et cela même en contradiction d'une ligne de conduite acceptée par la nation et ayant reçu son approbation."

On se demande maintenant par quel prodige de sagesse politique la constitution anglaise, composée de tant d'éléments de conflit, a pu fonctionner si longtemps au milieu de l'admiration du monde, et si l'avenir lui réserve un pareil bonheur ? Pour se rendre compte de ce phénomène, il faut étudier le milieu social où il s'est produit. On se fait trop souvent une idée fausse de ce qu'a été le gouvernement anglais jusqu'à ces dernières années. Il se présente à l'esprit de la plupart de nos contemporains sous les apparences d'un gouvernement populaire où la voix des derniers électeurs se fait entendre. Rien de plus erroné. Le régime, qui est en passe de se modifier depuis que les lois élargissent de plus en plus les franchises électorales, fonctionnait sous l'influence d'une aristocratie qui tenait peu compte des aspirations populaires. Encore à l'heure présente, malgré qu'elle soit battue en brèche par la démocratie, son influence pèse encore d'un grand poids sur la Grande-Bretagne.

Le tableau que nous présentait, il y a trente ans, le régime

anglais ne ressemble que peu à ce qu'il est aujourd'hui. Solidement assis naguère sur un suffrage restreint, il offrait des éléments d'action aussi élastiques que puissants. Gouverner était alors l'apanage des grandes familles anglaises. Aussi élèvaient-elles les mieux doués de leurs enfants en vue de la vie publique, transmettant d'une génération à l'autre les fortes traditions qui font les vrais hommes d'État et donnent aux gouvernements de l'esprit de suite dans leur politique extérieure ou coloniale. C'est l'âge d'or du parlementarisme anglais ; pas de révolution, pas de c s crises qui épouvantent les peuples ; tout se dénoue au moyen de compromis et de concessions qui sont l'essence des gouvernements constitutionnels. Il y a lutte au Parlement, il est vrai, mais c'est une lutte courtoise entre gens de même caste, et comme les adversaires sont du même monde, ils apportent dans l'arène, une modération et un tempérament que l'on ne saurait ni attendre, ni exiger d'assemblées composées au hasard du suffrage universel. Dans ces conditions, comment pourraient se livrer ces combats qui laissent après eux tant de haines ? Ces familles qu'ils représentent, ces whigs et ces tories de haute lignée sont presque tous unis par des liens de parenté ; ils se rencontrent sans cesse dans les réunions mondaines, à la même table, au salon, aux courses ; ils sont tenus de mille façons à se traiter en gentilshommes ; c'est de la chevalerie du régime parlementaire.

Ce système politique laissait peu de place à l'influence populaire. D'Israëli, qui nous a tracé dans son dernier roman, *Endymion*, une peinture animée de l'Angleterre politique et sociale avant la réforme électorale, marque d'un trait bien vif la situation qui s'efface : " Que me parlez-vous, dit un des personnages de ce roman, la duchesse Zénobie, dont le salon est le rendez-vous quotidien des chefs tories, que me parlez-vous de l'opinion publique en dehors du souverain et des deux Chambres ? " Le Parlement était tout et l'entrée aux Communes et chez les Lords le privilège exclusif

d'une seule classe : les propriétaires du sol. Il n'y a pas à le contester, c'était une organisation politique très-forte que cet ancien gouvernement aristocratique de la Grande-Bretagne. Mais voici venir l'acte de réforme de 1832, qui va modifier la constitution du corps électoral en appelant à la vie publique un nombre plus considérable d'électeurs. Comme conséquence, l'on voit entrer dans la Chambre des banquiers, des industriels que les découvertes nouvelles amenaient à la surface de la société. Depuis cette date fameuse, la brèche s'est élargie et l'aristocratie a vu arriver le jour où il lui a fallu compter avec l'élément populaire des villes, et Hodge—le Jacques Bonhomme anglais,—la classe agricole. Puis le radicalisme a fait son chemin. produisant avec éclat ses revendications. Il en est résulté une représentation très variée. Le gouvernement s'est trouvé en présence non plus de deux grands partis, mais de plusieurs grandes fractions, et les hommes sérieux se sont demandés si l'ancienne constitution anglaise était de force à résister au flot montant de la démocratie, et si ce qui a pu être un instrument solide entre les mains de l'aristocratie, ne se montrerait pas fragile dans celles du peuple ? En un mot, si la constitution anglaise s'adapte bien au gouvernement reposant sur un suffrage très-étendu et si elle dirigera les gouvernements de l'avenir ?

II

C'est la question que se pose Sir Henry Maine et qu'il étudie avec une hauteur de vue et une compétence incontestables. Dégagé de tout parti pris national, il entre dans le vif de la question et entasse arguments sur arguments pour démontrer que si la constitution anglaise était appropriée à un régime de suffrage restreint, elle n'est guère compatible avec le suffrage universel. Même dans les conditions les plus favorables pour la juger, a-t-elle procuré à l'Angleterre et aux pays qui ont copié ses institutions, cette stabilité si désirable pour les gouvernements ?

Il est vrai que le gouvernement prototype, celui de l'Angleterre, se présente à nous avec l'âge respectable de deux siècles, suivi de celui des Etats-Unis qui a duré cent ans, mais que voyons-nous ailleurs ? C'est une bien triste histoire. Jetons tout d'abord les yeux sur la France. Quelle stabilité a-t-elle trouvée dans les institutions nouvelles ? A trois reprises la foule descendue dans la rue a renversé le gouvernement : en 1792, 1830 et en 1848. Trois fois l'armée suit ses traces : en 1797 (18 fructidor), lorsque le Directoire, avec son aide, annule les élections de 47 départements et déporte 56 membres des deux assemblées ; le 9 nov. 1799 sous le sabre de l'homme de Brumaire, et enfin le 2 décembre 1851. En resumé depuis 1789, la France a eu 44 années de régime soi-disant libre et 37 de dictature, sans compter l'intervalle de 1870 à 86. Pendant cette dernière période, elle a vu 24 ministères se succèder. Le titulaire du ministère des affaires étrangères a changé 30 fois ; celui de la marine 18 fois et ainsi des autres. " C'est entre les fonts baptismaux de Clovis et l'échafaud de Louis XVI qu'il faut placer le grand empire chrétien des Français," disait Chateaubriand. Circonscrite dans ces limites, cette monarchie aura donné à la France huit siècles de tranquillité relative et une longue série d'années qui n'ont été ni sans gloire, ni sans grandeur.

C'est en 1812 que l'Espagne fit connaissance, pour la première fois d'une façon officielle, avec les grands principes de 1789 et, depuis cette date mémorable, elle n'a jamais connu le repos ; elle a vu décroître son antique splendeur et perdu ses colonies. Que pouvez-vous attendre d'un pays qui, de 1812 à nos jours, a assisté à quarante soulèvements militaires contre le gouvernement sans compter quelques petites levées de boucliers. Huit de ces *pronunciamentos* coutèrent l'existence à autant d'administrations.

Le régime parlementaire date depuis trop peu de temps en Allemagne et en Autriche pour que l'épreuve en soit décisive. C'est la révolution de 1848, qui, en ébranlant les trônes de

l'Europe, le fait entrer à Vienne et à Berlin, malgré les répugnance des souverains de ces pays pour ce régime. Qui ne se rappelle, à ce sujet, les paroles de François II à la Diète de Hongrie qui réclamait le régime parlementaire. *Totus mundus stultizat et vult habere novas constitutiones.* *

Ce n'est, à vrai dire, que dans les états de petite étendue que les institutions démocratiques ont eu un succès relatif en Europe : La Hollande, la Belgique, la Suisse et les états Scandinaves qui peuvent fonder de certaines espérances, en s'appuyant sur leur passé. Si nous jetons un coup d'œil sur l'Italie, nous y notons l'agitation en permanence. Il n'y a pas de pays où les ministères sont plus le jouet des minorités qui se coalisent pour les renverser sans réussir à s'allier pour gouverner. Il faut tout le génie inventif et fertile en expédients des Italiens pour recruter des majorités qui s'affaissent bientôt comme un monticule de sable élevé par la main d'un enfant. Le 6 février dernier, le ministère était emporté par un tourbillon populaire à la nouvelle d'une défaite des troupes italiennes en Afrique, et un mois plus tard, il n'avait pas encore été remplacé.

M. Depretis a succombé à la suite d'un échec des troupes italiennes en Afrique, comme M. Jules Ferry, que l'indignation populaire forçait de résigner à la nouvelle du désastre de Lang Song : la volonté populaire les tenait responsables de deux accidents militaires et exigeait un changement de gouvernement au moment où il était le plus nécessaire d'agir avec promptitude et résolution, sans se demander, si elle ne donnait pas congé à ceux qui étaient le plus en état de réparer le désastre. Evidemment le peuple de France et celui d'Italie ne partagent pas l'opinion de Lincoln qui disait que le moment est mal choisi de changer de cheval lorsqu'on traverse une rivière à gué.

On sait que le latin a été jusqu'à ces derniers temps la langue officielle en Hongrie, comme il en était la langue savante et écrite. Le madgyar, qui est l'idiome parlé, n'a été admis que depuis peu dans les actes officiels.

Nous ne nous arrêterons guère à étudier les gouvernements de l'Amérique du Sud qui semblent trembler comme le sol qui les porte : ils sont, eux aussi, de constitution volcanique. Il y a presque toujours une lutte constante entre l'élément militaire et le populaire, ou entre les factions qui suivent l'armée partagée en deux camps. L'historien Arana, dans son ouvrage : *La guerre du Pacifique* apprend au monde que sur quatorze présidents de la Bolivie, treize sont morts assassinés ou exilés.

D'après cette triste nomenclature, on serait tenté de conclure que la constitution anglaise est un article tout à fait impropre à l'exportation et que les nations qui l'ont adoptée ont cédé à une illusion funeste. Elles ont aussi oublié d'importer de Londres avec elles ce bon sens pratique, cette souplesse anglaise qui effectue des compromis au moyen de concessions mutuelles plutôt que de tout briser, cet art de concilier des contraires, qui ont rendu son fonctionnement possible. Aussi la réaction contre le régime parlementaire s'accentue très fortement. Dans le cours de l'hiver dernier, des journaux de toutes nuances ont entrepris une campagne très vive pour en signaler les abus : Des publicistes l'ont choisi pour thème de leur conférence. Ce sont MM. Naquet et Scherer, dont nous avons signalé plus haut les travaux sur cette question, qui l'ont pris à parti avec le plus d'autorité. Le rédacteur du *Temps* signale comme un des plus grands périls qu'il porte avec lui, la poursuite incessante d'innovations qui tourmente les assemblées délibérantes, pour modifier l'état de choses produit par l'histoire, de façon à le rendre conforme à un prétendu idéal de raison et de justice. C'est ce qui fait dire en conclusion à M. Scherer : " que l'innovation purement logique et à l'état permanent blesse les habitudes, choque les préjugés et inquiète le besoin de stabilité qui est aussi légitime. Poussés à bout par l'esprit révolutionnaire, les peuples prennent une fringale de silence, de repos, d'autorité et, pourquoi ne pas le dire ? de dictature. *Exercé*

comme il l'est aujourd'hui chez nous, le parlementarisme est une institution qui menace de se dévorer."

C'est une conclusion terrible prononcée par une des lumières du parti républicain. M. Naquet, lui, est encore plus agressif dans sa critique et plus absolu dans sa conclusion. Après avoir esquissé à grands traits le fonctionnement du parlementarisme, il continue :

S'il est aisé à un président de république ou à un monarque de désigner un président du conseil dans la majorité parlementaire lorsqu'une telle majorité est compacte et homogène, il n'en est plus de même lorsque le cabinet renversé est tombé devant une majorité de coalition, et c'est là ce qui arrive le plus fréquemment dans les démocraties. Le suffrage universel ne se prête pas, en effet, à ces divisions que j'appellerais volontiers *régimentaires*, tant les partis en présence ressemblent à des armées en campagne par leur utilité et leur discipline, telles qu'on les a vues de l'autre côté de la Manche aussi longtemps que l'aristocratie y a été dominante et que le cens électoral y a été très élevé. Cette condition première d'un bon fonctionnement a déjà disparu du pays d'origine du parlementarisme, où l'on compte aujourd'hui quatre partis au lieu de deux, et elle n'est pas près de se réaliser en France. Dans les démocraties il existe, au lieu de deux partis disciplinés, presque autant de partis que d'individus. Les idées y sont extrêmement variées; les extrêmes y sont reliés par une quantité presque indéfinie de nuances intermédiaires, et j'ai pu, sans trop d'incorrection, prenant une image matérielle, comparer les Chambres législatives qui y sont élues, et qui sont comme la photographie en miniature de la nation qu'elles représentent, à une boîte à pastel. Dans de pareilles Chambres, il n'y a jamais de majorité gouvernementale dans l'acception que l'on attribue à ces mots, et, quand un ministère tombe, c'est d'ordinaire devant une coalition. Mais comme, s'il est possible de réunir dans un but de renversement des députés venus des différents points de l'horizon politique, il est à tout le moins difficile de gouverner avec un ministère hybride ; le chef du pouvoir exécutif se trouve le plus souvent fort embarrassé pour user de sa prérogative, et le plus souvent il est condamné par la force des choses à violer le principe même

du parlementarisme, d'après lequel le pouvoir doit passer à ceux qui ont renversé le cabinet mis en minorité. Il se borne alors à ramasser celui-ci en en éliminant deux ou trois personnes, par un replâtrage analogue à celui auquel nous venons d'assister et dont nous avons vu de si nombreux exemples en quinze ans, tant sous l'Assemblée nationale et sous le septennat de M. de Mac-Mahon que depuis le triomphe définitif du parti républicain.

Les faits semblent donner raison à M. Naquet : En France, vingt ministères se sont succédés en quinze ans ; l'Italie a consommé vingt-six administrations en dix-huit ans et l'Angleterre a vu les cabinets successifs de Gladstone et Salisbury naître et mourir dans l'espace de quelques mois. Comment attendre des réformes ou de l'esprit de suite dans la direction de la politique extérieure, de cabinets qui ne restent pas assez longtemps même pour mûrir leurs mesures ? M. Naquet se prononce pour une réforme dans le sens américain : il voudrait d'un changement à la constitution qui assurerait une certaine stabilité à l'exécutif pour le garantir contre les caprices du peuple et les coups de main des minorités coalisées. Mais M. Naquet a une foi énorme dans la démocratie et il est loin de douter de ses aptitudes gouvernementales : c'est ce qui l'empêche de voir tous les périls qui, selon quelques hommes d'état, menacent les gouvernements populaires.

III

D'après Sir Henry Maine, un des plus grands périls que l'avenir réserve aux gouvernements populaires, c'est l'antagonisme de deux principes en présence, au fond des sociétés modernes. D'un côté se dresse le césarisme qui aspire à concentrer tous les pouvoirs entre les mains d'un seul homme, et de l'autre, son ennemi le radicalisme qui rêve de replacer l'humanité sur de nouvelles bases, en substituant ce que Gambetta appelait l'influence des nouvelles couches, à celle des classes dirigeantes. Ces deux forces sont en guerre ouverte ; c'est à laquelle étouffera l'autre, et pour arriver à leurs fins, elles convoitent

le secours de l'armée. Si celle-ci fraternise avec le radicalisme, adieu la stabilité des gouvernements qui seront emportés au premier vent que soufflera le caprice populaire. Si l'élement militaire s'incline devant le pouvoir, la liberté est bien exposée à céder la place au régime du sabre. Osciller entre la tyrannie et l'anarchie, telle semble être la destinée de l'Europe.

Il n'a pas encore été démontré que l'existence d'une armée considérable fut compatible avec le gouvernement populaire appuyé sur le suffrage universel. Il serait impossible de trouver deux institutions plus hostiles l'une à l'autre qu'une armée organisée au point de vue scientifique et une nation formée au point de vue démocratique. La grande vertu du soldat est l'obéissance : pour lui, hésiter à obéir est un crime. Il lui est interdit de se refuser à l'exécution d'un ordre même avec la conviction absolue que cet ordre est inopportun. Par contre, le droit primordial de la démocratie est de censurer ses supérieurs : l'opinion publique, qui implique la censure aussi bien que l'éloge, est la force motrice des sociétés démocratiques. Les principes des deux institutions sont en contradiction directe et l'homme qui voudrait rester d'accord avec l'une et l'autre se trouverait dans un singulier embarras.*

Ce péril découlant de la présence d'armées permanentes nous frappe peu, mais nous connaissons, assez bien pour pouvoir nous faire une idée de ce qui se passe ailleurs, les abus et aussi les dangers qui résultent de l'esprit de parti poussé à ses dernières limites et surtout de l'intervention dans la politique, d'une classe d'individus qui l'exploitent et font de leur exploitation un moyen d'existence. Sans foi en aucun principe, n'ayant d'autre intérêt en jeu que le triomphe du parti auquel ils s'attachent, ils sont partout en passe de vicier le suffrage populaire. Ces individus sont bien connus en Angleterre et aux Etats-Unis où l'influ-

* Sir Henry Maine.

ence des *Wire-pullers* (*les tireurs de ficelles*), se montre de plus en plus prépondérante ; ils menacent de devenir le véritable gouvernement de l'avenir. Avec ces politiciens, plus de liberté de suffrage ; le choix des candidats tombe dans leurs attributions : ils disciplinent le corps électoral et l'enrégimentent de façon à forcer chaque individu de voter dans un certain sens ou de perdre son droit de suffrage.

Qu'est-ce après tout que la volonté populaire, qui a servi de thème à tant de grands discours, qu'est-ce que cette voix infaillible, cette *vox populi, vox Dei?* C'est une force extrêmement divisée, car elle est composée de la volonté individuelle de tout le corps électoral. C'est donc une souveraineté peu homogène, exposée à s'éparpiller et à devenir une faiblesse par isolement multiplié. Mais heureusement, ou malheureusement, le *Wire-puller* est là à point, ramassant ces parcelles de volonté, comme avec un balai, pour en créer une force à son profit. C'est lui qui commande au peuple en vérité ! encore, si sa puissance s'arrêtait là, mais des profondeurs du suffrage populaire, elle s'est s'élevée jusqu'au sommet de l'édifice politique. Nos hommes d'Etat, dit notre critique, sont aussi éloquents, aussi habiles qu'autrefois mais ils sont indécis, écoutent nerveusement les ordres qui leur sont transmis comme par un tube acoustique. C'est une intelligence inférieure qui fait ses suggestions ; c'est le *Wire-puller* qui commande. Voilà la conséquence de l'esprit de parti exagéré : il a engendré les politiciens, mais les partis sont une nécessité ou une fatalité, si l'on veut, du système parlementaire : il faut les subir et non les admirer. Sir Henry Maine les juge sévèrement et sur ce point nous préférons lui céder la parole. Voyons d'abord ce qu'il dit des chefs soumis, souvent malgré eux, à de dures nécessités :

« Il (le chef de parti) ne peut que rarement dire toute la vérité ; il ne peut jamais rendre justice qu'à ses partisans et à ses associés. Il n'a du zèle que pour ses amis... Le héros de parti est obligé par

sa position de peu pratiquer les grandes vertus de véracité, de justice et d'intrépidité morale."....

" Les partis par certains côtés ressemblent aux religions. Leurs membres, comme les dévots d'une secte, sont portés à s'imaginer qu'ils y sont entrés par conviction et apres mûre délibération, tandis que la vérité est qu'ils y sont nés ou qu'ils y sont entrés par hasard. Ils regardent comme un déshonneur de parler de ses faiblesses excepté à un co-religionnaire. Les relations d'un parti à un autre sont sur le pied de Juif à Samaritain. Les partis ne sont que les suites de l'instinct de contradiction de l'humanité... Partout où ce système domine, une grande partie de la morale commune de la vie est suspendue et les hommes commettent des actes qui, sauf entre ennemis et adversaires politiques, seraient regardés comme fortement entachés d'immoralité."

Ce jugement si sévère que d'aucuns trouveront si vrai, est à rapprocher de celui de Jules Simon, sur le même sujet. On sera frappé de la ressemblance d'idées sinon de forme qui existe entre l'éminent écrivain français et le publiciste d'outre Manche.

" Les partis, dit-il, se font un *Credo*, une légende, qu'ils imposent avec autant de sévérité que s'ils étaient une église orthodoxe. Ils mettent à leur tête un comité qui, une fois là, vous fournit des opinions toutes faites et se charge de votre conduite. Vous pouvez encore combattre pour la liberté, si votre parti porte le nom de parti libéral, mais vous ne pouvez plus en jouir. Ne discutez pas, vous ne seriez pas un libéral ; ne résistez pas, vous seriez un révolté Obéissez, marchez, n'importe à quel pas on vous pousse et par quel chemin. Si vous cessez d'être un esclave, à l'instant, vous devenez un déserteur."

De quelques côtés que l'on jette les yeux sur les sociétés modernes, on aperçoit partout le flot montant de la démocratie ; l'avenir appartient à celle-ci, et que l'on redoute son avènement ou qu'on le désire, il n'en est pas moins certain

inévitable : il est écrit qu'il faut désormais compter avec la multitude comme élément de gouvernement. Mais cette émancipation de la foule n'est-elle pas prématurée ; son éducation politique la dispose-t-elle à user de ses droits, en tenant compte de ses devoirs ? C'est depuis un siècle que l'on revendique les droits de l'homme, en se servant des arguments fournis par les philosophes de la révolution française qui les avaient empruntés à Jean-Jacques Rousseau. C'est lui qui a dressé la tribune des revendications populaires. Son *Contrat social* pose en principe que l'homme, né bon, a reçu en naissant une part de liberté et de pouvoir politique, qu'il peut exercer par délégation. Voilà la base sur laquelle il développe tous ses rêves, mais il n'y a pas eu une confiance absolue et il lui est arrivé, parfois, de douter de ses théories lorsqu'il les examinait en regard de leur application. Alors son admiration baisse profondément et lui arrache des cris de désespoir : " S'il y avait un peuple de dieux, s'écrie-t-il, il se gouvernerait démocratiquement ; mais un gouvernement si parfait ne convient pas à l'homme." Il est fâcheux que ceux qui augurent du gouvernement populaire des félicités sans nom pour la race humaine, en s'inspirant de Rousseau, n'aient plus tenu compte de ses défiances. Ils n'ont pas vu, encore moins médité, ce jugement de l'apôtre de la religion nouvelle sur le peuple. " Comment une multitude aveugle qui souvent ne sait ce qu'elle veut, parcequ'elle sait rarement ce qui lui est bon, exécuterait-elle d'elle-même une entreprise aussi grande, aussi difficile, qu'un système de législation ? De lui-même le peuple veut toujours le bien, mais de lui-même il ne le voit pas toujours. La volonté générale est toujours droite, mais le jugement qui la guide n'est pas toujours éclairé."* Les destinées du monde, remises à une puissance aussi aveugle, sont-elles en sûreté et l'émancipation dont nous parlions tantôt n'aurait-elle pas dû être graduelle ?

Il ne faut pas creuser longtemps le fond des choses pour

* Contrat Social, II, 6.

constater que toutes les théories modernes de gouvernement populaire reposent sur de grandes illusions ou sur une tromperie gigantesque ? La politique n'est pas chose aisée et de l'aveu de ses adeptes, le gouvernement populaire est le plus difficile de tous. Bien peu d'hommes publics saisissent l'ensemble d'une grande question d'intérêt général : ses conséquences et sa portée échappent souvent aux plus clairvoyants. Comment supposer que le peuple, privé des lumières qui éclairent la voie des plus habiles d'une façon parfois douteuse, verra où est le droit chemin ? Pour réaliser l'idéal du gouvernement populaire, il faudrait une nation instruite, capable de comprendre et de juger les questions portées devant son tribunal. Mais ce n'est pas ce qui arrive. A défaut de cette instruction, que l'œuvre des siècles fera seul pénétrer dans ses rangs, il lui faudrait suivre les classes dirigeantes, calquer sa conduite sur celle de ses guides naturels. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Là où existe le husting, là souvent règnent les exploiteurs politiques qui s'efforcent de créer de l'antagonisme entre les différentes classes de la société ; et la masse, ballotée d'une opinion à l'autre, hésitante, tombe sous le joug des entrepreneurs d'élections, des fabricants d'opinions toutes faites, pour se trouver bientôt enserrée dans les liens de ces fléaux des institutions populaires. Sir Henry Maine, dans le travail que nous avons déjà cité, fait cette observation que le peuple a toujours été hostile aux progrès, aux grandes inventions, aux découvertes les plus utiles à l'humanité. Il a brisé les premiers bateaux à vapeur, les métiers à tisser, combattu la vaccine, et à l'heure qu'il est, il existe en Angleterre des sociétés qui combattent encore la doctrine de Jenner. Nous ne le trouvons pas moins réfractaire à l'éducation et toujours prêt à délaisser les vrais savants pour se livrer aux charlatans.

La Suisse, pays où l'instruction est fort répandue, a voulu pousser le principe du gouvernement populaire à ses dernières limites. Elle se disait que le peuple élisait bien à la vérité

ses députés, mais que, comme il ne pouvait pas leur imposer le manda impératif pour telle ou telle mesure, ce n'était pas lui qui gouvernait en définitive, mais seulement ceux à qui il avait délégué ses pouvoirs et qui en usaient à leur guise sous un contrôle populaire illusoire. Il fut en conséquence décidé qu'on soumettrait à son jugement final, les mesures les plus importantes. C'est comme on le voit une espèce de Plébiscite auquel la Suisse a donné le nom de *Referendum*. On allait donc enfin avoir le vrai régime populaire, le gouvernement direct du peuple. D'après cette nouvelle pièce du mécanisme gouvernemental, chaque fois qu'un certain nombre d'électeurs en fait la demande, les lois votées par les Chambres sont soumises au vote populaire. Quel a été le résultat du *Referendum ?* Il a eu cet effet aussi curieux qu'inattendu que le peuple a imposé son veto, aux mesures qui semblaient devoir surtout conquérir ses suffrages. En 1882, une loi votée par la majorité des conseils de la confédération helvétique, soumise au *Referendum* populaire, a été rejetée par 247,000 voix contre 67,000. Le 26 novembre de la même année, une décision prise à Berne par la majorité des Conseils, a été repoussée de la même façon par une majorité de 45,000 voix. Il a eu aussi ce résultat non moins singulier de démontrer qu'une Chambre qui, d'après toutes les apparences, représentait la majorité du peuple en dehors, pouvait n'être en réalité, que le reflet de la minorité des électeurs.

De pareils échecs n'autorisent-ils point les défiances pour l'avenir du gouvernement populaire ! Hélas oui, et ces défiances ont fini par atteindre les adversaires les plus osés du gouvernement personnel. On a vu des hommes comme Gambetta redouter le choix des électeurs, les plus purs produits de l'urne électorale. Lorsqu'il demandait à l'Assemblée nationale de substituer au scrutin d'arrondissement, le scrutin de liste, il voulait replonger dans l'obscurité les non-valeurs que le peuple envoyait au parlement et que, dans son langage peu chatié, il traitait de sous-vétérinaires. Malheureusement, le scrutin

de liste, adopté après la mort de Gambetta, n'a pas porté, comme on l'espérait, le coup de grâce aux célébrités de clocher jugées médiocres à Paris. La démocratie qui semble en vouloir aux hommes de mérite, a trouvé moyen avec le scrutin de liste, de manifester encore ses préférences pour les nullités tapageuses et violentes. Ainsi, aux dernières élections, M. Brisson, président du conseil des ministres, arrivait quatrième sur la liste des candidats élus : M. le duc de Broglie cinquième sans être élu : Mgr Freppel quatrième, M. de Lesseps n'a reçu que 4,336 à Paris, et 212 candidats y ont eu plus de suffrages que le grand Français.

Terminons cette triste nomenclature ; elle n'est guère encourageante pour l'avenir, nous montrant presque partout les désastreux effets des institutions populaires. Jetons un coup d'œil sur le seul pays où l'imitation de gouvernement de la Grande-Bretagne ait réussi : les Etats-Unis.

IV

Il est, un jour, arrivé à un écrivain de formuler ce jugement, que ce qu'il y a de bon dans les institutions américaines, les pères de la constitution l'ont emprunté à l'Angleterre, et que, ce qu'elle contient de défectueux est l'œuvre des révolutionnaires de 1775. Il en a été de ce jugement comme de bien d'autres que les amateurs d'opinions tout faites ont colporté par le monde jusqu'à l'heure où l'expérience est venue les infirmer. La constitution des Etats-Unis, tenue en médiocre estime pendant trois quarts de siècle par les plus fortes têtes de l'Europe, apparait maintenant comme celle qui est le mieux appropriée aux institutions démocratiques. Lord Dufferin établissant un jour une comparaison entre notre constitution et celle des Etats-Unis, mettait la nôtre bien au-dessus de celle de nos voisins parce que le pouvoir reflète plus chez nous, la volonté du peuple ; parce que la Chambre des Communes a le privilège de donner congé au cabinet d'un mo-

ment à l'autre, tandis qu'aux Etats-Unis le Président qui est l'exécutif, ne peut être changé que tous les quatre ans. Or, il arrive aujourd'hui en face des changements trop fréquents de gouvernements qui se multiplient en France, en Angleterre, en Italie, que l'on regarde comme une sauvegarde pour les institutions populaires, comme trait digne d'imitation, cette stabilité relative dont jouit l'exécutif aux Etats-Unis.

Il s'en suit que les pères de la constitution américaine ont grandi dans l'opinion du monde et qu'aujourd'hui l'on regarde leur œuvre comme un monument de prévoyance et de sagesse. Il faut étudier le *Federalist* pour se rendre compte de la perspicacité des premiers hommes d'état américains, de Washington, de Madison, de Jay et surtout de Hamilton. On ne pouvait guère, ce semble, attendre pareil succès de simples colons peu préparés par des études antérieures, par leurs occupations, à élaborer une matière aussi abstraite qu'une constitution : cependant, celle-là dénote une profondeur de vues, une connaissance du cœur humain, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs chez les faiseurs de constitutions.

On connait les grandes lignes de la constitution américaine, et en quoi elle diff'ère de celle de l'Angleterre qui lui a évidemment servi de modèle. Au sommet de l'édifice se trouve le président qui remplace le roi : il se choisit des conseillers portant le titre de secrétaires, lesquels ne sont responsables qu'au premier magistrat et n'ont jamais accès ni à l'une ni à l'autre Chambre du Congrès. Les Américains en révolte contre la couronne anglaise ne pouvaient pousser l'imitation des institutions sous lesquelles ils avaient vécu jusqu'à les copier servilement. Cependant ils n'ont pu se défendre d'imprimer au chef de l'Etat quelques-uns des traits qui appartenaient au souverain anglais à l'époque de la révolution. Si l'on établissait une comparaison entre les pouvoirs de M. Cleveland et ceux de la reine Victoria, on serait surpris de constater l'immense dif-

férence qui les sépare ; cette différence n'était pas aussi considérable au temps de Georges III qui exerçait les privilèges de la couronne encore aujourd'hui, en théorie du moins, l'apanage du souverain, mais devenus caducs dans la pratique. Le président, chef de l'exécutif, commande les armées, conclut les traités avec les puissances étrangères, nomme les hauts fonctionnaires, avec l'assentiment du Sénat, et a un droit de veto sur toutes les mesures des deux Chambres du Congrès. Pendant quatre ans, il jouit d'une immunité absolue et dirige l'exécutif à sa guise. Tous ces pouvoirs du président, jadis exercés par le roi, sont passés en Angleterre entre les mains du cabinet qui a absorbé presque tous les priviléges et pouvoirs exercés par la couronne avant l'avénement de la reine Victoria. L'imitation du régime anglais, tel qu'il existait il y a un siècle, apparaît ici évidente.

Le Sénat et la Chambre des Représentants tiennent lieu des Communes et de la Chambre des lords. Inutile de faire remarquer qu'ici l'influence des idées anglaises est frappante. Nous disions plus haut qu'il est bien rare que les hommes les plus intelligents puissent prévoir l'effet des lois les mieux élaborées dans un but spécial et que les circonstances les font dévier du plan qu'on leur avait tracé. L'institution des deux Chambres Américaines est la manifestation claire de cette assertion. Dans l'esprit des pères de la constitution, la Chambre des Représentants devait jouer le rôle de la Chambre des Communes, dont les travaux seraient controlés par le Sénat, composé de façon à donner à ce corps plus de stabilité, plus d'éléments de modération qu'à l'assemblée issue du suffrage populaire, tous les deux ans. Aussi les sénateurs sont nommés par les législatures de chaque Etat et non directement par le peuple. Leur mandat porte un terme de six années ; l'ensemble est renouvelable par tiers, de sorte qu'il y a toujours, au Sénat, deux tiers de ses membres jouissant d'une certaine expérience, ce qui assure l'esprit de suite dans la direction des affaires publiques. Or, le Sénat qui devait être

la Chambre de contrôle, est devenu en peu de temps, le corps qui exerce aussi la plus grande somme d'influence sur le peuple. Les pères de la constitution lui destinaient le rôle effacé de la Chambre des lords, et il s'est taillé, sans absorption illégitime de pouvoirs, mais par la force des éléments dont on l'a composé, le rôle actif de la Chambre des Communes. C'est aux représentants du peuple qu'appartient le droit de saisir le Congrès de toute mesure impliquant une dépense d'argent ; le Sénat jouit sur ce sujet de beaucoup plus de priviléges que la Chambre des lords qui a le pouvoir—dont elle n'a jamais usé—de rejeter ou d'accepter en entier le bill des subsides, mais non de le modifier dans ses détails ; tandis que le Sénat américain peut amender le budget, le rejeter en tout ou en partie. Par l'effet de circonstances imprévues, la haute Chambre de Washington s'est conquis un prestige que lui envie son inférieure. Aussi, le Sénat est-il le but de l'ambition des hommes d'Etat américains. Dès qu'un représentant a fait sa marque à la Chambre, il aspire à monter au Sénat. C'est dans cette assemblée que les Summer, les Webster, les Calhoun ont jeté sur leurs noms cet éclat qui les a rendus célèbres chez nos voisins.

Notons encore au passage quelques divergences entre les deux systèmes. Nous avons déjà fait remarquer qu'en Angleterre, par une action imperceptible et lente, il s'était produit un double déplacement de pouvoirs. C'est entre les mains de l'exécutif—le Cabinet—qu'est passé le pouvoir législatif et c'est à la Chambre des Communes qu'appartient le contrôle de l'exécutif, car le Cabinet tend de plus en plus à devenir un comité de la Chambre des Communes. Il s'en suit que le Cabinet qui s'est arrogé l'initiative de la législation, la prend en quelque sorte sous sa protection, se servant de tout son pouvoir pour la faire agréer par la majorité. Si une mesure importante ne peut sortir de l'épreuve, le gouvernement suit son sort et succombe. Il en est tout autrement chez nos voisins. Tout projet de loi est élaboré par un comité soit du

Sénat, soit de la Chambre. Présenté ensuite au Congrès, il est combattu au point de vue des intérêts de parti, mais qu'il soit sanctionné ou rejeté, son triomphe ou sa défaite ne cause aucun émoi dans le pays et n'enraie en rien la marche de l'administration.

Les pères de la constitution avec une perspicacité vraiment étonnante, ont senti le point faible des institutions démocratiques : il leur a paru essentiel de bien définir les différents pouvoirs, de limiter les attributs de chacun et ne rien laisser au hasard de l'imprévu. Ils ont compris que si le peuple était appelé plus tard à régler les questions laissées en suspens, il briserait la machine. Aussi que d'anxiétés ne révèle pas l'invention des contrepoids et des sauvegardes dont la constitution est entourée ! Ici, les élections du Sénat sont enlevées au peuple, chaque état, grand ou petit, n'est représenté dans ce corps que par deux membres. Là, le président est armé du droit de veto sur toute la législation et ce veto ne peut être annulé que par le vote des deux tiers du Sénat et de la Chambre. Leurs préoccupations vont encore plus loin. Entre les deux pouvoirs, ils ont créé une institution unique en son genre dans l'histoire. La Cour suprême, institution essentiellement américaine, dont le rôle est si important, étant destinée à prévenir les empiètements du pouvoir central, sur les droits des Etats et de ceux-ci sur le Congrès et à prononcer sur les conflits d'autorité. La Cour suprême a-t-elle répondu à l'attente de ses créateurs ? C'est une question qu'on ne peut poser, sans soulever des discussions ardentes. Ce qui est vrai, c'est qu'elle est entourée d'un grand prestige. On lui reproche de n'avoir pu trancher la seule question que les pères de la constitution n'avaient pas réglée : celle de l'esclavage, et de n'avoir pas ainsi prévenu la guerre fraticide du Nord contre le Sud. On s'est souvent demandé pour quelles raisons ces hommes éminents avaient évité la solution de cette difficulté qui a failli briser l'union ? Ont-ils constaté, dans les réunions intimes, que leurs dissen-

timents sur ce point étaient tellement prononcés qu'ils ne pourraient jamais s'entendre ? La terrible guerre de sécession démontre combien il est dangereux dans une démocratie de laisser sans solution un problème social important. Au reste, ajourner indéfiniment des difficultés, c'est souvent les rendre plus redoutables. La Cour suprême n'a guère ajouté à sa renommée lorsqu'en 1877, saisie de la cause Hayes-Tilden, ses membres se divisaient selon leurs anciennes affections politiques, la majorité républicaine donnant la victoire à M. Hayes, qui, personne ne le conteste aujourd'hui, ne devait son élection qu'à des fraudes sans nom.

Voilà dans ses grandes lignes la constitution américaine, imitation sur bien des points, de la constitution anglaise, mais qui tend de plus en plus à s'en éloigner, car si la première est écrite, immuable, l'autre qui n'existe que dans la tradition et par les usages, change sans cesse. Il est curieux d'étudier la voie détournée prise par Washington, Madison, Hamilton, pour arriver à façonner leur constitution sur celle de l'Angleterre, car il n'aurait pas été prudent dans l'état des esprits, de copier les institutions anglaises d'une manière trop évidente. On a souvent prétendu que tous s'étaient nourris de la lecture de Rousseau et qu'ils étaient allés chercher leurs inspirations dans le Contrat social. C'est une illusion qui disparaît à la lecture du *Federalist*. Leur autorité favorite, l'auteur de prédilection qu'ils citent à tout instant n'est autre que Montesquieu. L'*Esprit des lois* semble avoir été leur guide. Lorsque le Congrès demandait aux Canadiens de faire cause commune avec les colons révoltés, il citait Montesquieu. C'est lui qui leur a inspiré la division des pouvoirs, beaucoup plus marquée aux Etats-Unis qu'en Angleterre. Personne avant le grand publiciste français n'avait défini avec autant de clarté cette division, Montesquieu l'avait aperçue en Angleterre, mais les Anglais l'avaient pratiquée sans le remarquer, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. En formulant ses ingénieuses distinctions, en exaltant les institutions

anglaises, son esprit fraudeur visait la condamnation de l'absolutisme légué par Louis XIV à ses successeurs, et voilà comment aussi, en s'appuyant de l'autorité de Montesquieu, les auteurs de la constitution américaine ont pu faire de si larges emprunts aux institutions britanniques sans blesser les susceptibilités de leurs concitoyens. Il n'est pas hors de propos de faire observer que de même que Montesquieu mettait en relief des traits de la constitution qui ne frappaient point les Anglais, de même de Tocqueville révélait aux yeux du monde l'œuvre de Washington, avec une compétence à laquelle les commentateurs américains n'avait pu atteindre. Ce serait là une démonstration bien probante—si les preuves étaient nécessaires—de cette clarté, de cette acuité de perception, de cet esprit d'analyse qui distinguent l'intellect français.

Il y a plus de cent ans que la république américaine existe et c'est le seul exemple de gouvernement populaire, imité de celui de la Grande-Bretagne qui ait réussi. Il faut dire que les Américains ne se sont pas cantonnés dans une imitation servile de la constitution anglaise ; ils ont saisi la différence des deux états sociaux que présentaient l'Amérique et l'Angleterre. Là-bas, pays sous l'empire de l'aristocratie avec l'intervention de l'élément populaire restreinte ; ici, état démocratique avec la participation la plus large du peuple dans le gouvernement. Ils ont été dès lors frappés de ce fait qui ne fait que commencer à ouvrir les yeux des penseurs de nos jours : que la constitution de 1688 se prête à des institutions de suffrage limité, mais n'est pas compatible avec le règne de la démocratie. Pendant de longues années, il a été de mode de dénigrer l'œuvre de nos voisins, mais aujourd'hui l'opinion change et l'on se demande, même en Angleterre, s'il n'y aurait pas profit à importer dans le pays classique du gouvernement parlementaire quelques rouages de la machine américaine. On est surtout séduit par cette fixité relative de l'exécutif, qui jouit d'au moins quatre années de pouvoir, ce qui est

un élément de force pour un gouvernement lorsqu'il s'agit de traverser une de ces crises de politique étrangère si fréquentes en Europe ! Il faut que la supériorité des institutions américaines sur ce point soit bien palpable pour que l'Angleterre condescende à lui trouver des avantages, car on sait à quel point les Anglais poussent le dédain et le mépris de ce qui se fait en dehors de la Grande-Bretagne.

Il y a quelques temps, le *Times* faisait connaître au public anglais les règlements du Congrès en matière de procédure parlementaire. Il n'osait pas les accompagner de commentaires, mais évidemment cela voulait dire : " depuis 1882, la Chambre des Communes lutte pour se débarrasser de ce fléau des assemblées délibérantes : les discours interminables, prononcés dans l'unique but d'empêcher l'expédition des affaires : pourquoi ne pas nous inspirer de la procédure américaine si simple, si pratique ? " Ici encore le génie des Américains se révèle dans toute sa simplicité. Ils ont su prévoir et prévenir *l'obstruction*. Ainsi lorsqu'un débat va s'engager, on en fixe la durée à l'avance. Tout député ne peut parler *qu'une* heure sur la question soumise à la Chambre et qu'une seule fois. S'il a ensuite des explications à donner, on ne lui accorde que cinq minutes. Et cet ennui des interpellations à l'exécutif, des avis de motions qui n'ont d'autre but souvent que de permettre à un député de s'exercer à l'art oratoire, comme les Américains les sabrent impitoyablement ! Toute interpellation avant de se produire en Chambre, est examinée dans un des quatre-vingt-dix comités qui préparent la besogne du Congrès. Personne ne se plaint de ces règlements sévères, et l'on trouve encore que le travail effectif y trouve son avantage. Nos voisins ne perdent jamais de vue leur fameuse maxime sur la valeur du temps. C'est ainsi que l'on entend les affaires dans ce pays de la liberté par excellence ; cependant jusqu'à ces dernières années, s'il arrivait à un député d'une colonie anglaise de demander des réformes dans le sens américain, tout de suite, on lui objectait que sa demande était *anti-*

british, que limiter la durée des débats, c'était porter atteinte à la liberté de discussion, mais la façon dont les *Parnellistes* ont compris cette liberté et en ont abusé est en passe de déprécier une foule de lieux communs séculaires.

***

Il ne sera pas hors de propos de jeter un coup d'œil sur nos institutions avant de terminer cette étude. Nous n'avons pas grâce à Dieu, encore senti les inconvénients des gouvernements populaires. Certes, ce que disait lord Dufferin des institutions canadiennes est vrai à la lettre jusqu'à ce jour. Elles sont le reflet les plus complet de la volonté du peuple, et il est désirable qu'elles conservent ce caractère, tant que le peuple se montrera ici refractaire aux influences pernicieuses qui le rendent si difficile à gouverner en Europe. Ce qui fait notre force, c'est que nous aimons l'ordre, la paix et que le Canadien est généralement content de son sort ; c'est que les classes dirigeantes exercent une influence salutaire sur la multitude ; c'est que nous n'avons pas encore vu surgir au milieu de nous ces questions sociales qui, exploitées par les révolutionnaires en guerre avec la civilisation, donnent naissance aux intransigeants de toutes nuances ; socialistes, collectivistes ou nihilistes, qui ne rêvent que le bouleversement de la société.

Mais est-ce à dire que nous n'avons pas, nous aussi, à nous mettre en garde contre des dangers possibles, et un observateur attentif ne relèverait-il pas des points noirs à l'horizon ? Il est évident que la politique possède trop fortement notre population et qu'elle tend à devenir un métier pour trop de jeunes gens instruits qui ne trouvent point à occuper leur activité dans une autre sphère. Ceux qui se font de la politique un moyen d'existence, sont une des plaies de notre état social, car ils sont fatalement portés à former de ces organisations politiques comme il y en a tant aux Etats-Unis et en Angleterre, et qui n'ont d'autre but que de circonvenir le

peuple pour le vicier et de placer la source du pouvoir entre les mains d'individus qui n'ont d'autre mobile que leurs intérêts personnels.

Les gouvernants ne sont-ils pas aussi soumis à de trop rudes corvées par la députation qui les assiège de demandes excessives de patronage ? S'ils n'y mettent bon ordre, il arrivera qu'ils ne seront plus que des instruments entre les mains des députés et qu'ils ne feront que de la politique au lieu de l'administration, et qu'en élaborant les lois, on cherchera plutôt à servir les intérêts d'un parti que ceux du pays. Il est bien entendu que la réserve que nous impose notre position, nous empêche de viser un parti ou un autre. Du reste, nous mettrons notre conscience à l'aise en déclarant que ce dont nous nous plaignons est le produit naturel de notre régime politique et qu'à droite comme à gauche, on en subit les effets tout en les déplorant, avec l'espoir que l'avenir apportera un remède.

N'est-il pas à propos de rappeler ici ce que disait M. Gladstone de la constitution : que c'est un instrument d'une grande souplesse, mais qu'il est fait pour être manié par des hommes sages et non par des imprudents et des audacieux. Cela revient à dire qu'il ne faut pas la forcer, ni pousser ses principes à leurs dernières conclusions. Notre état social exige de nos hommes publics, une grande sagesse pratique, une patience à toute épreuve, et une impartialité que rien ne doit faire dévier. Le Canada est une entité politique à la surface seulement, composé d'éléments ayant entre eux peu de cohésion : c'est l'intérêt qui nous réunit ; c'est aussi l'intérêt qui peut nous séparer. Il faut donc que les gouvernants ménagent les uns et les autres, aplanissent les difficultés qui surgissent sans cesse à droite et à gauche, et surtout qu'ils s'étudient constamment à éloigner de notre milieu les passions religieuses ou nationales.

Nous, Canadiens-français, nous sommes tenus à plus de circonspection que nos concitoyens d'origine britannique. Il y a de par le pays des gens qui s'imaginent que notre tempérament très vif nous empêchera toujours de nous plier aux atermoiements, aux compromis qui sont le fond même du gouvernement parlementaire. C'est une erreur que l'étude de notre passé aurait dû dissiper. Depuis le jour où la Grande-Bretagne nous accordait des institutions représentatives, jusqu'au moment où nous sommes entrés en pleine jouissance des droits qui découlent de sa constitution, la province de Québec a fourni à la vie publique une série d'hommes qui auraient fait leur marque en Angleterre. Le savoir, la science du droit, l'instinct politique des Bédard, des Papineau, des Morin et des Cartier ne l'a cédé en rien à celle des Baldwin des Blake et des MacDonald. Mais on exige plus de nous, Canadiens-français, que des autres, parce que, à raison de préjugés stupides, on persiste à nous refuser toute aptitude à la vie publique. Il est arrivé à des journaux de dire, lors de l'affaire Letellier et du refus des subsides par le Conseil législatif au gouvernement Joly — deux abus de pouvoir à notre sens — que ces faits étaient bien regrettables, mais qu'après tout on ne devait pas trop en être surpris attendu que les Canadiens-français en étaient seuls responsables et qu'ils s'y entendaient peu au jeu des institutions représentatives ! Nous croyons nous-mêmes que conservateurs et libéraux, à cette époque ont forcé la note, mais la faute en revient beaucoup au régime lui-même et aussi à l'esprit de parti, conséquence du système, esprit de parti poussé si loin à cette époque que l'on vit les conservateurs chercher des arguments dans l'arsenal des whigs de la Grande-Bretagne et les libéraux se faire les disciples des tories du siècle dernier, pour défendre leur thèse respective. Mais il ne faut pas oublier qu'à la suite des longues luttes qui ont précédé et suivi l'établissement, du Canada, de la responsabilité ministérielle, les plus hautes autorités à Londres ont

donné raison à nos hommes d'état contre les gouvernements anglais.

L'esprit de parti est inévitable, il faut le subir, mais sachons le restreindre dans l'intérêt même de l'un et l'autre camp, car les fautes qu'il fait commettre, retombent fatalement, un jour ou l'autre, sur leurs auteurs. Les philosophes qui cherchent dans les constitutions les moyens de rendre le peuple heureux, au moyen de gouvernement stable et clairvoyant, négligent de faire entrer en ligne de compte un élément important de succès : la moralité du peuple établie sur la connaissance de ses droits qui doit aller de pair avec celle de ses devoirs. Aucune institution ne saurait durer si les différentes classes de la société ne sont pas pénétrées de cette vérité et s'il ne se rencontre des hommes qui valent mieux que les institutions. Vers quel port la société européenne peut-elle se diriger sans faire naufrage, avec ces castes qui veulent régner seules à l'exclusion des autres, ou substituer l'anarchie à l'ordre établi ! Nous n'en sommes point là ; notre peuple, grâce à Dieu, est encore intact, et s'il n'a pas la haute éducation que requiert l'exercice des droits de citoyen sous l'empire de notre constitution, il a au moins le sens de sa faiblesse et se cherche des guides pour le diriger dans la bonne voie. Nos hommes d'Etat échappent aussi à ces funestes influences qui ailleurs les poussent à faire passer l'esprit de parti avant l'intérêt du pays. Malgré les emportements inévitables dans les luttes politiques et qui sont nécessaires pour tenir les partisans en haleine et ranimer leur courage, ils se montrent, avant tout hommes de gouvernement quand la responsabilité du pouvoir leur arrive. Puissent-ils ne jamais dévier de cette voix et avoir toujours présent à l'esprit ces paroles de Bossuet : " La vraie fin de la politique est de rendre la vie commode et les peuples heureux."

A. D. De Celles.

Ottawa, mai 1887.

VIEUX MOTS FRANÇAIS

Je relisais hier un article que Legendre a publié dans la *Revue du monde latin* sur la langue française au Canada, et je constatais de nouveau combien nos opinions sont semblables sur la plupart des points. J'en étais à la justification des mots *baliser*, *poudrerie*, *peloter*, *moulineux*, *barauder*, *berlot*, dans l'emploi que nous en faisons, quand, tombant sur le mot *bordage*, je me rappelai l'avoir lu dans le récit du naufrage du Père Crespel. J'ai recouru au texte et j'ai constaté que le mot était employé dans le même sens par Crespel et Legendre.

Legendre dit :

" Une autre expression aussi juste que pittoresque, c'est le mot *bordage*, par lequel nous désignons les glaces qui se forment sur les bords des rivières avant que le milieu soit congelé, ou qui tiennent encore à la rive après que la débâcle s'est faite."

Le P. Crespel dit dans sa huitième lettre, en date de 1742 :

".... Je pris mon fusil, deux avirons, et deux gros morceaux de viande que j'avois embarqués pour épargner à Mrs Fürst et Léger la peine de les porter, et je montai sur des *bordages de glaces* qui avoient pour le moins six pieds de hauteur ; je n'y fus pas plutôt que je vis que mon sauvage et sa femme avoient mis leurs raquettes, qui sont des espèces de patins dont les Habitans du Canada se servent pour aller plus vîte sur la neige ; le mari tenoit son fils sur ses épaules, et tous les deux couroient de toute leur force ; les cris que je poussai pour les arrêter ne firent que redoubler la vitesse de leur course ; aussitôt je jettai mes avirons, je descendis les *bordages*, et avec ma viande et mon fusil je suivis leur piste assez de tems."

Si je fais ces citations, c'est afin de prouver que des mots

dont on nous reproche l'usage sont bien plus vieux que nous, parfaitement français, et que s'ils ne se trouvent plus dans le langage de France, ce n'est pas nous qui en souffrons.

Nous les conservons, voilà tout.

ALPHONSE LUSIGNAN.

Ottawa, avril, 1887.

UNE CROISADE CANADIENNE AU XIXème SIÈCLE

Dans notre dernier numéro, nous avons signé le travail publié sous le titre ci-dessus, du nom de M. J. M. A. Denault qui nous l'avait envoyé. Nous ignorions que ce travail était dû à la plume de M. J. A. McKay, et nous nous faisons un devoir de rectifier l'erreur commise.

LA DIRECTION.

SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

—BIBLIOGRAPHIE—

Le quatrième volume des *Mémoires et Comptes-Rendus* de la Société royale du Canada, pour l'année 1886, vient de paraître.

La table du contenu est, comme dans les volumes précédents, chargée de matières littéraires, historiques et scientifiques très importantes.

En premier lieu, sont rapportées les délibérations de la société. C'est le procès-verbal de la cinquième assemblée générale annuelle, tenue à Ottawa, en trois séances consécutives, les 25 et 28 mai 1886. Parmi les membres présents, nous remarquons : Révd T. E. Hamel, D. Wilson, sir W. Dawson, abbé Tanguay, J. C. Bourinot, B. Sulte, abbé Laflamme, J. Tassé, Pamphile LeMay, A. D. DeCelles, J. M. Lemoine, A. Lusignan et Dr Fortin. En outre, quelques délégués de dix-sept associations diverses du Canada qui sont affiliées à la Société royale.

En second lieu, figurent les contributions ou ouvrages, au nombre de trente-quatre, des sections I, II, III et IV de la société.

***

La division I, exclusivement française, comprend 84 pages, dont voici le sommaire :

1o—*Le Pionnier, par* Louis Fréchette.—Poésie en 214 alexandrins. Le sujet rappelle une de nos antiques scènes canadiennes.

2o—*Le Golfe St. Laurent, (1600-1625), par* Benjamin Sulte.—Etat de la navigation dans le golfe St. Laurent, au point de vue colonial, lors des commencements de la Nouvelle-France.

3o—*Un pèlerinage au pays d'Evangéline, par* l'abbé Casgrain.—Notes d'un voyage de l'auteur en Acadie du 1er au 10 octobre 1885, contenant le récit, d'après des documents inédits, de la malheureuse expatriation acadienne de 1755.

4o—*Oscar Dunn, par* A. D. DeCelles.—Notice biographique et nécrologique d'un ex-membre de la Société royale du Canada.

5o—*Les pages sombres de l'histoire, par* J. M. LeMoine.—Analyse historique (1) *de la dispersion projetée des habitants de la Nouvelle-York*, 1689, (2) *du massacre de Glencoe, (Haut-Canada)*, 1692, (3) *de la dispersion des Acadiens*, 1755.

* * *

La division II, anglaise, compte 126 pages divisées en la série suivante :

1o—*The Right Hand and Left Handedness, by* Daniel Wilson.—Physiologie sur les fractions du membre de la main dans l'organisme corporal.

2o—*Local Government in Canada : an historical study, by* John George Bourinot.—Historique parlementaire ou politique du Canada, à diverses époques : (1) *Régime français, 1608-1760* ; (2) *Bas-Canada, 1760-1840* ; (3) *Haut-Canada, 1792-1840* ; (4) *Provinces maritimes* ; (5) *Régime municipal.*

3o—*Historical Record of the St-Maurice Forges, the Oldest Black-Furnace on the Continent of America, by* F. C. Würtele.—Quelques archives concernant les célèbres forges de St-Maurice, dont les mines de fer furent, avec celles de la Baie St-Paul, les premières découvertes et exploitées au Canada, il y a deux siècles et demi.

4o—*Brief outlines of the famous journeys in and about Rupert's Land, by* George Bryce.—Nomenclature chronologique des principaux voyages d'exploration vers la Terre de Rupert, une des vastes contrées de la zône glaciale de notre continent.

5o—*The Lost Atlantic, by* Daniel Wilson.—Etude critique sur la

légende de l'*Atlantique*, fameux empire continental que l'on supposa longtemps avoir existé à la place de l'océan qui porte ce nom.

* * *

La Division III occupe 97 pages de collaboration par les auteurs suivants :

1. C. Carpmaël ; 2. Dr Sterry Hunt ; 3. E. G. Chapman ; 4. Sandford Fleming ; 5. E. Deville ; 6. Sterry Hunt ; 7. B. J. Harrington ; 8. Robert Bell ; 9. E. P. Young ; 10. A. P. Coleman.

La Division IV embrasse une étendue de 184 pages rédigées par :

1. Sir J. W. Dawson ; 2. T. J. W. Burgess ; 3. Sir J. W. Dawson ; 4. L. W. Bailey ; 5. Révd J. C. K. Laflamme ; 6. D. P. Penhallow ; 7. George M. Dawson ; 8. J. F. Whiteaves ; 9. *Idem* ; 10. R. Chalmers ; 11. G. F. Matthew ; 12. Edwin Gilpin ; 13. Chas Lapworth.

* * *

Le texte seul a 491 pages, à part de 11 en gravures, sans mentionner les 36 premières pages de l'introduction.

Comme on le voit, la plus large part des travaux de la Société royale du Canada en 1886, a été fournie par la section IV. Viennent ensuite la section II et la section III, puis la section I.

En somme le tome IV est bien intéressant et, avec ses prédécesseurs, il brille comme l'aurore d'un bel avenir pour les lettres canadiennes. Ces volumes formeront une belle et précieuse collection qui restera comme un monument élevé à la gloire de notre jeune littérature. Plaise à Dieu que nos gouvernants continuent à soutenir l'œuvre qu'ils ont si généreusement fondée.

J. Hermas Charland.

Joliette, mai 1887.

BIBLIOGRAPHIE

LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

La Bibliothèque Française, la première et la plus importante publication du genre en Amérique, publie tous les mois, un volume contenant un ouvrage complet de premier ordre, choisi parmi les auteurs français les plus en renom, au prix de 15 cents le volume.

Chaque numéro contient une belle illustration.

Voici la liste des ouvrages publiés depuis le 1er janvier au 1er mai 1887 :

Numéro 1.—LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, par Oct. Feuillet, de l'Académie Française.

"Le chef-d'œuvre de cet admirable écrivain."—*Le Monde*

Numéro 2.—L'ABBÉ CONSTANTIN et UN MARIAGE D'AMOUR, par Ludovic Halevy, de l'Acad. Française.

"Il a été vendu 200,000 exemplaires de cet ouvrage en France."

"L'Abbé Constantin" a ouvert les portes de l'Académie à son auteur.

Numéro 3.—LE MENDIANT NOIR et LE CHANT DU CYGNE. Le premier par Paul Féval, le second par Georges Ohnet.

"Le Mendiant Noir" est l'œuvre principale du fécond romancier qui vient de mourir."

"Le Chant du Cygne" est une délicieuse nouvelle."—*La Presse.*

Numéro 4.—LA VEUVE et LE MAÎTRE DE FORGES. Le premier par Oct. Feuillet, le second par Georges Ohnet.

"Jamais Feuillet n'a écrit rien de plus puissant et de plus mouvementé."—*La Patrie.*

"Le Maître de Forges," la pièce de Georges Ohnet, est la plus grande vogue du jour, Sarah Bernhardt la joue en ce moment en Amérique avec un immense succès."—*La Patrie.*

NUMÉRO 5.—LE MARIAGE DE GÉRARD et MONSIEUR TRINGLE. Le premier par ANDRÉ THEURIET, le second par CHAMPFLEURY.

"Le Mariage de Gérard" est un chef d'œuvre de grâce et de sentiment."

"Monsieur Tringle," est une nouvelle des plus spirituelle et des plus humoristique.—*Le Monde.*

Prix de chaque volume, 15 cents.

Abonnement, un an, 12 numéros : $1.50 payable d'avance.

Ces volumes sont expédiés, franc de port, aux Etats-Unis et au Canada, sur réception du prix, en argent ou en timbres-poste.

LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE est en vente chez les principaux libraires et dans les dépôts de journaux.

On demande des agents responsables dans toutes les localités des Etats-Unis et du Canada ; une commission libérale sera accordée.

S'adresser pour tous renseignements et demande d'abonnement à

LA SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES,
32, Rue St-Gabriel, Montréal, (Canada).

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XXVI

(Suite)

Après cela, ôserais-tu encore dire que tu m'aimes ? demanda-t-il avec empressement.

—Vous aimer ! répéta-t-elle avec un rire amer. Vous aimer ! oui, comme le criminel aime l'instrument de son châtiment, comme le forçat aime le compagnon de bagne auquel il est enchaîné pour la vie !

—Silence, ou je ne réponds plus de moi ! s'écria-t-il avec une colère qu'il ne pouvait plus arrêter.

—Fi donc ! Major Sternfield, dit-elle avec dédain, c'est maintenant à votre tour de prendre des airs de théâtre. Il y a une demi-heure, les paroles que vous venez de proférer m'auraient fait trembler et prendre une attitude suppliante devant vous ; mais je vous déclare que la crainte, l'espérance et tous les sentiments sont maintenant étouffés dans mon cœur.

Sternfield la regarda d'un œil terrible. Elle était là devant lui, calme, fière, ravissante dans sa gracieuse toilette de bal, délicate dans sa beauté d'enfant ; mais son front portait l'expression d'une fermeté inébranlable qu'il ne lui avait pas encore connue et qui lui disait qu'elle mettrait rigoureusement à exécution les résolutions qu'elle venait de formuler. Avec une angoisse pleine de colère il reconnut en lui-même que son

inconcevable violence lui avait aliéné, peut-être pour toujours, l'amour de cette incomparable jeune fille.

—Qu'il en soit comme tu le désires, Antoinette, s'écria-t-il. Tu as voulu amener cette querelle entre nous, c'est bien ; mais rappelle-toi que, dans la prospérité comme dans l'infortune, dans la pauvreté comme dans l'aisance, dans la maladie comme dans la santé, jusqu'à ce que la mort nous sépare, tu es à moi et uniquement à moi !

Malgré son calme et son stoïcisme, elle ne put s'empêcher de tressaillir en entendant ces sinistres paroles. Mais recouvrant presqu'aussitôt son sang-froid, elle répondit :

—Oh ! ne craignez rien, je ne puis jamais l'oublier.... Excusez-moi, mais je dois retourner dans la salle de danse et m'y amuser autant que peut me le permettre l'état de mon esprit.

Ceux qui avaient remarqué la longue absence d'Antoinette et de Sternfield et qui les virent arriver l'un après l'autre dans le salon, jugèrent en eux-mêmes que décidément ils venaient de se faire l'amour, car rien, dans leurs manières, ne laissait soupçonner la singulière entrevue qu'ils venaient d'avoir. Antoinette était pâle et tranquille, mais c'était là l'état où elle se trouvait depuis quelques jours déjà : Sternfield, de son côté, voltigeait, suivant son habitude, de jolies dames à jolies dames, leur adressant à toutes des paroles qui attiraient des sourires et des remerciements.

XXVII

Ce qu'Antoinette dût souffrir pendant les heures longues et ennuyeuses de la soirée, aucune parole ne saurait l'exprimer. Forcée de parler et de sourire quand son cœur était presque à l'agonie, obligée surtout de mettre ses sentiments à l'abri

des regards curieux et scrutateurs, il y eut des moments où elle crut qu'elle allait succomber et laisser tomber le masque.

Quant à Sternfield, qui triomphait dans le complot qu'il avait monté de la compromettre aux yeux du Colonel Evelyn,—complot exécuté au moment où son œil exercé avait vu s'approcher son officier commandant,—il n'avait pas besoin de grands efforts pour se tenir maître de lui-même. Déterminé à blesser au vif et à faire souffrir sa femme, il porta toutes ses attentions à la jeune demoiselle qu'il avait récemment fait monter dans sa voiture, si bien que l'indignation de Madame d'Aulnay fut grandement excitée.

Regardant tout autour d'elle pour chercher Antoinette, elle l'aperçut assise près d'un guéridon. en frais d'examiner quelques gravures qui s'y trouvaient. Résolue de punir Sternfield, elle appela d'un signe le Colonel Evelyn, et, lui donnant un rouleau de papier, elle lui dit :

—Allez, je vous prie, montrer ces nouvelles gravures à Mademoiselle de Mirecourt, et examinez-les ensemble. Vous me direz ensuite ce que vous en pensez.

Evelyn hésita un moment, comme s'il eut voulu décliner cette commission ; mais, en voyant le regard d'étonnement que lui lança Madame d'Aulnay, il prit les gravures, traversa la chambre et alla trouver Antoinette. Ce fut brusquement et froidement qu'il l'aborda :

—Mademoiselle, dit-il, plutôt que de provoquer les questions de Madame d'Aulnay et d'exciter ses soupçons, je vous apporte ces images qu'elle m'a chargé de vous remettre.

—Oh ! Colonel Evelyn ! balbutia la pauvre Antoinette, quelle opinion devez-vous avoir de moi !

—Je vais vous la dire franchement, répondit-il avec une

amertume qu'il s'efforça de déguiser. Mon premier amour m'avait appris à détester votre sexe ; vous, mon second amour, vous m'apprenez à le mépriser. *Elle*, quoiqu'infidèle à mon égard, a été au moins fidèle à celui qui m'avait supplanté ; vous, il y a quelques semaines à peine, vous preniez le Ciel à témoin que vous n'aimiez pas Audley Sternfield, et il y a une heure je vous trouve dans les bras de ce même Sternfield qui vous embrassait au front et sur les lèvres !

—Pitié ! soyez miséricordieux ! implora-t-elle, les lèvres blêmes et tremblantes.

—Non, Antoinette de Mirecourt, je n'aurai pas de pitié pour vous, car vous n'en avez pas eu pour moi. Sternfield ou d'autres de sa trempe pourraient vous pardonner, car leur amour passe aussi facilement qu'il vient : moi, je ne le puis pas. Ah ! jeune fille, vous m'avez fait beaucoup de mal ; vous avez détruit le reste de confiance que j'avais dans la foi et la bonté de la femme, vous avez tari en mon cœur les sources de sympathies qui s'y trouvaient, vous avez changé en une affreuse misanthropie le reste de ma triste vie.

—Oh ! pardonnez-moi, Colonel Evelyn, pardonnez-moi !

Et la malheureuse enfant crut qu'en ce moment elle aurait volontiers fait le sacrifice de sa vie pour lui avoir épargné la moindre souffrance, la plus légère douleur.

Mais il continua impitoyablement :

—Plus profond est mon amour comparé avec celui des autres hommes, plus grand est mon ressentiment contre celle qui s'est moquée jusqu'au dédain de cet amour. Oh ! quel trésor d'affection n'ai-je pas prodigué à une idole qui en était indigne !

—J'ai eu tort ! reprit-elle. Mais, Colonel Evelyn, coupable

dans le sens que vous supposez, je ne le suis pas en réalité. De grand cœur je donnerais dix années de cette misérable existence qui reste devant moi, pour que vous soyiez persuadé de mon innocence ; mais au moins j'ai la suprême consolation de savoir que si cette innocence ne peut pas être prouvée en ce monde, il y en a un autre, et un bien meilleur, où vous saurez la reconnaître.

Evelyn regarda pendant un instant ces yeux où brillait la franchise, ce joli front qui respirait la candeur ; puis, détournant rapidement les yeux :

—Jeune fille ! s'écria-t-il, demandez au Ciel qu'il reprenne ce don fatal qui vous fait paraître si naïve et si candide, car vous causerez le malheur d'autres hommes comme vous aurez causé le mien.

—Et vous ne me direz pas un seul mot de pardon ? demanda-t-elle en joignant ses mains et sans s'occuper, dans le désespoir où elle était, qu'on vit son agitation et qu'on en fit des remarques.

—Non. Vous m'avez volé, vous m'avez ruiné : je ne puis pas vous pardonner. Si j'étais sur mon lit de mort, à la veille de paraître devant mon Créateur, ma réponse serait la même. Je vous ai trop aimé pour vous montrer maintenant de la pitié.... Mais, chut ! —interrompit-il en interposant sa grande taille entre elle et les autres personnes qui se trouvaient dans la chambre—votre agitation pourrait être remarquée, et on ne saurait à quoi l'attribuer. Ciel ! Mademoiselle de Mirecourt, quelle actrice accomplie vous faites ! On pourrait croire vraiment que mon approbation ou mon blâme sont pour vous une affaire de vie ou de mort ; je m'y laisserais prendre moi-même, si ce n'était la scène dont j'ai été témoin il y a quelques instants dans le boudoir. Oh ! rien que cette preuve terrible de votre duplicité n'aurait jamais pu ouvrir mes yeux. Mainte-

nant, adieu ! Espérons que nos chemins dans la vie ne se rencontrent plus jamais. Vous entendrez peut-être dire que Cecil Evelyn est plus misanthrope que jamais, plus égoïste et plus tristement inaccessible à tout sentiment de bienveillance ou de société ; mais vous, qui en connaitrez la cause, vous n'aurez pas lieu de vous en étonner.

Il s'inclina, et quelques instants après il laissait la maison.

Frappée au cœur, Antoinette était restée à la place où il l'avait laissée, et elle se demandait si jamais cœur de femme avait supporté autant de douleurs que le sien, quand Sternfield, qui avait dansé et *flirté* tout le temps dans une chambre adjacente, vint la trouver.

La regardant attentivement en face :

—Antoinette ! dit-il, tu parais triste et malade ?

—Vous ne vous attendez pas, j'espère, à ce que je sois gaie ou en bonne santé.

—Peut-être es-tu fâchée contre moi de ce que je me suis si bien amusé avec cette petite Eloïse aux jolis yeux noirs.

—Je ne l'ai pas même remarqué, répondit-elle d'un air fatigué.

Sternfield se mordit les lèvres de dépit. Une aussi entière indifférence n'était pas précisément ce qu'il avait cherché ni désiré. Aussi, ce fut avec impatience qu'il reprit :

—Peut-être es-tu mue à présent par des inquiétudes ou des intérêts plus puissants ?

—Ah ! je n'ai plus rien à espérer ni à craindre.

—Dis-moi, es-tu sérieuse dans ton projet de retourner de suite à la campagne, ou bien n'est-ce qu'une menace ?

—Je pars demain.

—Alors dois-je te dire adieu ce soir, ou bien revenir demain matin ?

—Comme vous voudrez. Je crois cependant qu'il serait préférable que vous me fassiez vos adieux ce soir.

—Tu es une épouse aimante et dévouée ! Antoinette.

—Je suis ce que vous m'avez faite, répondit-elle avec calme et avec froideur.

—Eh ! bien, puisque tu le désires, bonne nuit ! répliqua-t-il brusquement et avec colère. Je ne t'infligerai plus le supplice de ma présence.

Il la laissa, et Antoinette, pensant qu'elle avait assez souffert et qu'elle s'était assez contenue pour ce soir-là, sortit doucement du salon.

La petite chambre qu'elle habitait, avec ses feux pétillants, ses bougies de cire, sa couche d'aisance, avait une apparence agréable et semblait propre à reposer de toutes les fatigues ; mais avec quel lourd chagrin Antoinette y entra ! Après en avoir fermé la porte, elle se laissea tomber dans le fauteuil, espérant que les larmes viendraient à son secours ; mais ce grand soulagement lui fut refusé, et elle se mit à repasser dans sa mémoire chaque détail pénible, chaque circonstance douloureuse qui pouvaient ajouter au poids de son chagrin.

MME LEPROHON.

(A continuer.)

DEUX ANNÉES A PARIS SOUS LE SECOND EMPIRE

(Conférence lue devant l'Union commerciale de Québec, le 22 février 1886.

Mesdames et messieurs,

Tout le monde, ou peut s'en faut, va voir Paris aujourd'hui. Il serait donc peu utile de vous parler d'une ville que presque tous connaissent un peu, sinon pour y avoir été, du moins pour en avoir souvent entendu parler par leurs amis.

Mais si tous connaissent le Paris de nos jours, bien peu sont renseignés sur le Paris d'il y a vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans ! c'était bien peu de chose autrefois dans la vie d'un peuple. Mais aujourd'hui, les événements marchent avec tant de rapidité : un quart de siècle voit plus de transformations que trois siècles n'en auraient vues autrefois.

J'ai donc pensé qu'il ne serait ni sans intérêt, ni sans utilité pour vous, de vous conduire à Paris tel qu'il était, lorsque j'y ai passé deux ans, c'est-à-dire de 1861 à 1863.

C'était au temps le plus brillant du second empire. La guerre de Crimée n'était terminée que depuis cinq ans : la conquête de la Kabylie et la guerre avec l'Autriche venaient de finir, et l'on sortait des expéditions de Syrie et de Chine. Au moment de mon arrivée à Paris, on y jouait une grande féerie qui obtenait un succès colossal : elle a eu, je crois, quatre ou cinq cents représentations. Elle était intitulée : *La prise de Pékin*, et l'on y représentait les principales scènes de cette expédition franco-anglaise de Chine, qui venait de se terminer d'une manière si brillante. L'apothéose qui terminait la pièce représentait la prise du palais d'été avec toutes ses

merveilles orientales. L'alliance de la France et de l'Angleterre, formée en 1854, avait fait oublier toutes les anciennes animosités nationales. En combattant côte à côte, en courant les mêmes dangers, en éprouvant les mêmes fatigues, en versant leur sang pour la même cause, en participant aux mêmes victoires, les soldats des deux nations s'étaient pris les uns pour les autres d'une estime et d'une affection sans bornes. Et, de chaque côté de la Manche, les sentiments des soldats étaient partagés par le reste de la population. Il y avait entre les deux peuples une cordialité de relations qu'on n'avait jamais vue, et qu'on ne reverra probablement pas de sitôt. On en était, pour ainsi dire, aux petits soins entre les deux nations. Vous pouvez en juger par les deux anecdoctes suivantes :

Dans la *prise de Pékin*, on voyait figurer un correspondant du *Times*, nommé Bowlby, et avocat de Londres, lequel voulant trop s'approcher des lignes ennemies afin de donner des renseignements plus intéressants à ses lecteurs, avait été pris par les Chinois, qui l'avaient mis à mort. Dans la féerie du théâtre du Chatelet, on voyait M. Bowlby amené devant le premier-ministre de l'empereur de Chine. On lui offrait, non seulement la vie, mais une haute position dans le Céleste Empire, s'il voulait seulement renoncer à son pays. Bowlby, pour toute réponse, disait avec enthousiasme : *Vive le Angleterre ; c'est le plou belle pays dou monde.* Cette réponse, qui revenait à chaque tentative de séduction faite auprès de Bowlby, était accueillie par des applaudissements à faire crouler la salle. Les Anglais étaient si fiers de la délicatesse du compliment qu'on leur faisait, et de la manière dont il était accueilli, qu'ils venaient de Londres par milliers voir jouer la *prise de Pékin*, et l'on en voyait qui s'essuyaient les yeux à la scène du correspondant du *Times*.

A Londres, un acteur ayant voulu, vers le même temps, jouer un rôle qui représentait les Français sous un jour défavorable, avait été sifflé et forcé de se retirer.

Voilà où en étaient alors ces deux grandes nations. Les choses ont bien changé depuis. Pourquoi ? Sans doute parce que les deux peuples ne se connaissent plus que par les journaux, et malheureusement beaucoup de ceux-ci, loin de favoriser la bonne entente, paraissent avoir à cœur de faire revivre les haines et les animosités d'autrefois. Il faudrait une nouvelle guerre faite ensemble, pour ramener les relations cordiales dont j'ai été témoin.

Nous ne devons pas nous étonner de cela, puisque nous voyons chez nous les mêmes choses en petit. Combien d'Anglais s'imaginent que les Canadiens-français sont des gens tapageurs, criards, rageurs, insupportables, qu'il faudrait mettre à l'ordre ? Combien de Canadiens se figurent tous les Anglais comme des gens sombres, moroses, ennuyeux, froidement égoïstes, et qui n'ont que l'idée de les faire disparaître de la face de ce pays. Ils se jugent sans se connaître par les journaux. Faites les vivre ensemble pendant quelque temps : l'Anglais découvre chez le Canadien-français toutes sortes de qualités qu'il ne lui soupçonnait pas : il le trouve ouvert, sociable, prêt à tout faire pour ceux qui ont de bons procédés pour lui. Et le Canadien constate que l'Anglais, sous une écorce un peu rude, sous des dehors froids, cache de grandes qualités : le bon sens, la franchise, la générosité, la sûreté des relations. Plus ils se connaissent, plus ils s'estiment et moins ils veulent se passer l'un de l'autre.

J'espère que vous me pardonnerez cette petite digression. Elle ne m'éloigne pas beaucoup de mon sujet, d'ailleurs, car la cordialité des relations existant alors entre la France et l'Angleterre, jointe au traité de commerce qui venait d'être conclu entre elles, contribuait à amener à Paris des milliers et des milliers d'Anglais. C'était un des traits caractéristiques de la physionomie du Paris d'alors, que ce grand nombre d'Anglais qui ne s'étaient pas encore dépouillés comme aujourd'hui de leurs excentricités insulaires. On les voyait dans les boutiques, dans les musés, sur les boulevards, au théâtre, même

quand il faisait le plus beau temps qu'on puisse imaginer, portant toujours à la main un parapluie soigneusement enveloppé dans un fourreau de soie. Les Parisiens, eux, n'en portaient pas toujours, même lorsqu'il pleuvait. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, lorsque j'oubliais de fermer mon parapluie après un orage, de m'entendre crier par un gamin qui avait enduré cette averse nu-tête : *Il ne pleut plus, le monsieur au parapluie !*

La période qui s'est écoulée depuis 1861 à 1863, fut, je le répète, la plus brillante du second empire. Il était sorti victorieux des guerres de Crimée, d'Italie, de Chine et de Syrie. L'expédition du Mexique, qui devait coûter si cher à la France et lui donner si peu de résultats, qui devait se terminer d'une manière si peu glorieuse, cette expédition qui, pour employer l'expression de Gaboriau, a été le commencement de la dégringolade du second empire, commençait alors. A mon arrivée à Paris, j'ai vu des régiments qui parcouraient les rues avant de partir pour le Mexique, au cri de : *A Mexico !*

Sans doute les gens expérimentés, comme M. Thiers, ne s'en laissaient pas imposer par ces dehors brillants qui éblouissaient les étrangers et même une grande partie des Français. Ils savaient parfaitement, et ils ne se gênaient pas de dire dans l'intimité, que tout ce prétendu or n'était que du clinquant. Pour eux, tout ce brillant sonnait le creux, et ne reposait sur rien. Même dans l'armée, ils apercevaient la décadence qui s'est fait si péniblement voir en 1870. Quand on leur parlait des victoires remportées en Crimée et en Italie, ils levaient les épaules. Si, disaient-ils, l'armée française n'a pas été battue et archibattue, c'est d'abord, parce que la Russie et l'Autriche, qu'elle a eues à combattre, n'étaient pas des adversaires sérieux, avaient des armées mal équipées et commandées par des généraux de salons : c'est surtout parce que, quant au fond, l'armée française était encore celle qui avait été formée avec tant de soin sous le règne de Louis-Philippe. On avait encore ces régiments et ces officiers qui avaient fait leur apprentissage en

Afrique. Mais, ajoutaient ces critiques, laissez faire encore quelques années, laissez disparaître les générations de soldats et d'officiers qui ont été formées sous la monarchie de juillet : attendez que nous n'ayions plus qu'une armée formée à l'image du second empire, et vous verrez ce qui arrivera. Si la France se trouve engagée dans une grande guerre, s'il lui faut combattre une armée instruite, disciplinée, composée de patriotes et non de prétoriens, commandée par des officiers qui auront appris la guerre autrement qu'en dansant des cotillons aux Tuileries, vous verrez crouler cet édifice de carton doré, et vous serez étonnés de voir qu'il n'y avait rien dedans. Vous assisterez à un effondrement comme on n'en a pas encore vu dans les temps modernes.

Voilà ce que disaient les hommes sérieux et bien renseignés. Mais je vous avouerai que leurs prédictions rencontraient presque partout des incrédules. Non-seulement les étrangers comme moi se laissaient prendre à ce faux brillant, mais la plupart des Français, même ceux qui n'étaient pas partisans de l'empire, étaient dupes de ces dehors éblouissants.

Tous les gouvernements d'Europe avaient les yeux tournés vers les Tuileries : on épiait, non-seulement la moindre parole mais jusqu'au froncement des sourcils de Napoléon III. S'était-il montré enjoué et aimable avec l'ambassadeur d'Autriche pendant la soirée, les fonds autrichiens étaient en hausse le lendemain. S'il avait paru négliger l'ambassadeur de Russie, la baisse se mettait dans les rentes russes.

Napoléon III, sans être un homme supérieur, sans même sortir beaucoup de la médiocrité comme homme politique, ne perdait pas trop dans l'opinion de ceux qui vivaient en contact avec lui. Doué d'un grand tact, il ne se faisait pas illusion sur sa force, et pour ne pas laisser voir sa faiblesse, il se renfermait dans un silence prudent. Il parlait très peu. Au fond c'était parce qu'il n'avait rien à dire : mais ses courtisans ne manquaient pas de laisser entendre qu'il était un profond

penseur, et ceux qui l'approchaient prenaient sa taciturnité pour un effet de la prudence qui lui faisait cacher ses profondes conceptions politiques. Une chose qui lui plaisait énormément, c'était d'entendre comparer Napoléon Ier à César, et lui-même à Auguste ; et les journaux officieux, qui connaissaient ce faible, lui donnaient du César et de l'Auguste à bouche que veux-tu. En réalité, il ne ressemblait à Auguste que sur deux points : comme lui, il n'était parent avec César que par adoption, et comme lui il avait usurpé le pouvoir, mais d'une manière plus maladroite et plus brutale.

Auguste se vantait d'avoir pris Rome en brique et de l'avoir laissé en marbre. Napoléon III essayait de marcher sur ses traces. Il avait comme préfet de la Seine le baron Haussman, espèce de Bismark en bâtiment. On ne voyait partout que démolitions et reconstructions. Quand je suis arrivé à Paris, on venait de terminer les boulevards de Strasbourg et de Sébastopol ; allant de l'extrémité nord de Paris jusqu'à la Seine, et l'on était à faire le boulevard St. Michel, qui se continuait à travers l'île de la cité, puis du côté sud de la Seine jusqu'à l'Observatoire. Pendant que j'y étais, on a ouvert le boulevard du Prince Eugène, le boulevard Richard Lenoir, le boulevard St. Germain, la rue Lafayette. Toutes ces grandes artères étaient faites dans des vues stratégiques, de manière à permettre l'envoi des troupes dans les quartiers populaires, où avaient toujours commencé les révolutions. Pour ouvrir ces rues nouvelles, on abattait des quartiers entiers de maisons à plusieurs étages, dont beaucoup étaient du moyen-âge, on démolissait de magnifiques hôtels de l'aristocratie légitimiste, on coupait des jardins superbes, on faisait disparaître même des églises. Pour toute règle de conduite, on avait la fantaisie du baron Haussman. On ne regardait pas à la dépense, et, pour la dissimuler, on recourait à toutes sortes d'artifices de budget.

Outre que l'ouverture de ces grandes artères rendait les barricades et les révolutions plus difficiles, les immenses tra-

vaux auxquels elle donnait lieu, procuraient de l'ouvrage à des centaines de mille ouvriers, donnaient de l'essor au commerce local, faisaient faire de grandes fortunes. Tout cela contribuait à contenter la population, et à lui faire oublier la perte de ses libertés politiques. L'opposition ne comptait que cinq députés au Corps Législatif, et pas un seul au Sénat ; et lorsqu'elle essayait de faire voir le danger d'un pareil régime pour l'avenir de la France, les journaux ministériels l'écrasaient avec tout le bien présent que l'empire paraissait donner à la population de Paris.

On ne se contentait pas d'occuper le peuple en lui procurant artificiellement du travail, on tâchait aussi de l'amuser: *panem et circenses*. A tout propos il y avait une fête, et l'on n'épargnait rien pour la rendre aussi brillante que possible. Paris et les forts environnants avaient alors une garnison de 100.000 hommes, composée des troupes, sinon les meilleures, au moins les plus belles de l'armée. On avait de magnifiques revues. Le 15 août 1862, sur le Champ-de-Mars, j'en ai vu une à laquelle 100,000 hommes ont pris part, dont une soixantaine de mille de garde-nationale. Mais la plus belle revue à laquelle j'aie asssisté, est celle qui fut faite à Longchamps, en arrière du Bois-de-Boulogne, à l'occasion de la visite du roi et de la reine de Hollande. L'armée composée de 42 mille hommes, renfermait environ 20,000 hommes de cavalerie d'élite. Les cuirassiers, les lanciers, les dragons, les hussards, les guides, les chasseurs, c'est-à-dire tous les corps de cavalerie les plus brillants y étaient. Les cuirassiers, les dragons et les lanciers formant la grosse cavalerie, étaient composés d'hommes de grande taille, montés sur des chevaux puissants. Les hussards, les guides et les chasseurs composait la cavalerie légère, montaient des chevaux arabes. Lorsque commença le défilé devant les souverains, le flamboiement des casques et des cuirasses en acier poli, l'éclat des uniformes aux brillantes couleurs, le fourmillement de cette masse de chevaux et d'hommes se mouvant avec régularité au son d'une musique guerrière,

formaient un spectacle auquel il faut avoir assisté pour s'en former une idée, et qu'on n'oublie jamais.

L'empereur, qui était loin d'être un bel homme, était si bon cavalier, qu'à cheval il paraissait superbe. Un jour qu'il montait un magnifique cheval que lui avait donné le shah de Perse, et qu'il faisait faire à sa monture toutes sortes de cabrioles élégantes et gracieuses, j'entendis un ouvrier républicain, emporté par l'admiration, s'écrier : *le brigand, comme il va bien à cheval !*

Au retour, le cortège impérial passa par les Champs-Elisées et le Jardin des Tuileries. L'empereur, entouré d'un état-major brillant, ouvrait la marche, ayant à sa droite le roi de Hollande. Les *Cent gardes*, qui leur servaient d'escorte et de garde d'honneur, montés sur de superbes chevaux noirs, portaient des pantalons blancs, de grandes bottes vernies à l'écuyère, des tuniques bleu ciel à parements et revers rouges, des cuirasses en acier poli, et des casques en cuivre doré surmonté d'un cimier à longue queue de cheval. L'impératrice venait ensuite, dans un carosse attelé à la Daumont, accompagnée de la reine de Hollande.

Je viens de nommer l'impératrice Eugénie. Si l'empereur était le pivot de la politique européenne, elle l'était de la mode parmi toutes les dames élégantes de l'univers. Vous avez tous vu de ses portraits. Vous vous êtes peut-être figuré qu'ils la flattaient : vous étiez dans l'erreur. Aucun, même celui fait par Winterhalter, ne lui a jamais rendu justice. Rarement, je crois, on a vu un pareil ensemble de beauté incomparable, d'élégance suprême, de grâce féminine sans pareille. Parmi ses dames d'honneur et les habituées de la Cour, il y avait plusieurs belles personnes, qui auraient brillé dans n'importe quelle réunion, comme la princesse Anna Murat, la princesse de Metternich, la comtesse de Castiglione surtout. Mais lorsqu'elles figuraient en compagnie de l'impératrice, elles étaient complètement éclipsées. Rien ne résistait à cette

beauté souveraine. Chaque fois que je l'ai vue en public, j'ai constaté que sa présence fondait les hostilités les plus endurcies contre son mari. Combien de fois n'ai-je pas entendu des ouvriers en blouse, des hommes du peuple, imbus d'idées révolutionnaires, et qui auraient cru faire une bonne œuvre en cassant la tête à *ce brigand de Badinguet*, comme ils appelaient l'empereur, s'écrier en la voyant : *Dieu qu'elle est belle !*

Il fallait voir aussi comme elle se comportait avec la foule. On voyait rayonner sur son intelligente figure la bonté et le désir de plaire. Il était facile de s'apercevoir qu'elle était fière des hommages qui lui étaient rendus même par les plus humbles. N'importe quelle personne qui lui ôtait son chapeau était sûre de recevoir un salut d'une grâce incomparable.

Une chose dont elle était aussi fière que des hommages qui s'adressaient à elle, c'étaient les marques d'intérêt données à son fils. Le prince impérial n'avait alors que sept ans : il était la grâce et la gentillesse même. Revêtu de l'uniforme des grenadiers de la garde, l'énorme bonnet à poil ne faisait que mieux ressortir la délicatesse de ses traits enfantins. Les Françaises ont une véritable passion pour les enfants. Aussi il fallait entendre les exclamations admiratrices, même des femmes du peuple, lorsqu'elles voyaient ce bel enfant qui saluait gracieusement de sa petite main celles qu'il entendait parler de lui avec éloges. Qui aurait seulement soupçonné alors que, vingt ans plus tard, ce même enfant, devenu homme, et voulant tromper l'ennui de l'exil, irait se faire tuer dans un coin barbare de l'Afrique.

Le rôle prépondérant de l'empereur et de l'impératrice en Europe, faisait que la Cour recevait la visite de tous les souverains étrangers. J'ai pu voir en deux ans je ne sais combien de princes allemands, le roi et la reine de Hollande, le roi et la reine de Naples, la reine d'Espagne, jusqu'au vice-roi d'Egypte, Saïd-Pacha.

Parmi les fêtes que j'ai vues, celle qui attirait le plus de foule, était les *grandes eaux de Versailles*. Cette ville est à quatre lieues de Paris, auquel elle est reliée par deux chemins de fer, un tramway et deux bateaux-à-vapeur. L'immense palais, construit par Louis XIV sur une colline artificielle, au prix de tant de millions qu'on prétend qu'il fit brûler tous les comptes pour qu'on ne soupçonnât jamais l'étendue exacte de son extravagance, ce palais est occupé par une galerie de peintures historiques. J'ai vu des ouvriers en blouse dans ces mêmes appartements où trôna le grand roi, dans lesquels se coudoya au dix-septième siècle tout ce que la France et l'Europe avaient de plus distingué, sous le rapport de l'élégance, de la beauté, de l'esprit et du génie.

Le palais, ou plutôt le château, comme on l'appelle, est entouré d'un parc considéré comme le chef-d'œuvre de Lenôtre, le plus grand artiste en jardins du dix-septième siècle. Ce parc est orné d'un grand nombre de fontaines. Il faut tant d'eau pour les mettre en opération, qu'on ne le fait que dans certaines circonstances spéciales, à cause de la grande dépense d'argent qu'entraîne la mise en mouvement de la machine de Marly qui les approvisionne. C'est cette mise en opération des fontaines du parc qu'on appelle les *Grandes eaux* de Versailles. Ces grandes eaux attirent une foule immense. A celles qui furent données en 1862, en l'honneur du vice-roi d'Egypte, Saïd Pacha, il y avait, je crois, un demi-million de personnes. Pour imiter les fêtes de Louis XIV, on avait mis dans le bois, à divers endroits du parc, des joueurs de cor qui se répondaient comme à une chasse royale.

Pour graduer l'intérêt, on commence par faire jouer les plus petites fontaines, puis d'autres plus grandes, jusqu'à ce qu'on arrive à celles appelées *bassin de Latone*, *bassin d'Apollon*, *bassin de Neptune*. Le spectacle de ce dernier en pleine opération est tout simplement féerique. Lorsque des masses d'eau sont lancées dans tou es les directions par les dauphins, les tritons, les lions et les autres animaux qui ornent

et peuplent le bassin, même les personnes qui ont vu plusieurs fois ce spectacle sont incapables de réprimer un cri d'admiration. Un ambassadeur du Japon que toutes les merveilles de Paris et de Versailles avaient laissé froid, ne put s'empêcher d'exprimer son enthousiasme pour ce spectacle.

Ce que je ne cessais d'admirer dans ces fêtes, et ce qui faisait l'étonnement de tous les Canadiens que j'y ai accompagnés, c'est l'ordre parfait qui régnait dans cette foule immense. Ici, que 200 personnes aillent faire un pique-nique à la campagne, on dirait d'une invasion de barbares, d'une incursion de Huns ou de Vandales. Tout ce qui peut être brisé est sûr d'être détruit. Les jardins, les parterres, sont foulés aux pieds : on y arrache même ce qu'on ne songe pas à emporter, pour le seul plaisir de déplaire au propriétaire qui voit détruire le produit de ses soins et de ses peines. Personne n'ose arrêter cette destruction, et si quelqu'un l'essayait, on lui ferait probablement un mauvais parti. En France, on peut livrer impunément à une foule de plusieurs centaines de mille personnes de toutes classes un parc où il y a des œuvres d'art et des ornements pour des millions, et l'on est sûr que pas une fleur ne sera seulement touchée. Si quelqu'un l'essayait, il n'y aurait pas besoin de police pour le mettre à l'ordre : on entendrait de suite cent voix énergiques protester, et des centaines de bras vigoureux s'apprêteraient à lui donner gratuitement une leçon de savoir-vivre.

Une chose qui contribue beaucoup au bon ordre de ces foules, c'est la sobriété qui y règne. Parmi les millions de personnes que j'ai vues dans les grandes fêtes auxquelles j'ai assisté, je n'ai jamais remarqué un homme ivre. Le fait est que, pendant tout le temps que j'ai été en France, je n'ai vu que deux hommes sous l'influence de la boisson, et c'était un spectacle si nouveau, que les gamins s'en tordaient de rire.

Je suis arrivé en France par voie de Dieppe, le dimanche après la Toussaint. Si vous voulez vous former une idée de

Dieppe, figurez-vous une ville construite sur les rues St-Paul et St-André et sur le terre-plein des Commissaires du Hâvre, et dont le port serait le nouveau dock Louise. On y entre par une étroite ouverture.

Bien que ce fût un dimanche, tout paraissait marcher comme si c'eût été un jour de semaine : les magasins étaient ouverts, et les ouvriers travaillaient même pendant la grand'-messe. Mais, dans l'après-midi, j'ai assisté à un spectacle plus propre à faire honneur aux sentiments religieux de la population. Un grand nombre de pêcheurs partaient pour la mer. Lorsque leurs bateaux aux voiles rougeâtres passèrent au bout de la jetée qui ferme le port, des centaines de femmes étaient agenouillées près d'une grande croix qui la surmonte, et l'on entendit leurs maris agenouillés sur le pont des bateaux entonner l'*ave maris stella*.

J'arrivai à Paris de bonne heure dans la soirée, et allai loger dans le quartier des étudiants, près de l'église de St-Sulpice. Après dîner je sortis, et entendant sonner les cloches, je voulus voir ce qui se passait à l'église. J'y vis entrer un grand nombre de femmes, les extrêmes de la société : des grandes dames du faubourg St-Germain, qui se faisaient amener dans des carosses armoriés portant les devises des plus beaux noms de France, et des femmes du peuple coiffées d'un foulard bleu ou d'un bonnet blanc, suivant leur âge, et faisant résonner les dalles de pierre de leurs sabots de bois. Quant aux hommes, s'il y en avait, ils n'étaient pas visibles à l'œil nu, à l'exception des valets de pied, qui étaient entrés pour porter le coussin sur lequel devait s'agenouiller leur maîtresse.

Le dimanche suivant, je voulus aller à la messe à Notre-Dame où, à l'occasion de je ne sais quelle cérémonie, l'archevêque devait officier. Le chœur était rempli d'un nombreux clergé, mais dans le reste de l'église il n'y avait pas 200 personnes. C'était là à-peu-près le nombre de personnes qui allaient à la grand'-messe à Notre-Dame, cette immense église qui peut en contenir dix mille.

On ne voyait guère plus de monde au Panthéon. Dans aucune circonstance je n'y ai remarqué plus de monde qu'il n'en pouvait loger au-dessous du dôme.

L'église St-Etienne du Mont, qui n'en est séparée que par une rue, ne voyait pas beaucoup plus de fidèles le dimanche.

Les églises les plus fréquentées de Paris étaient celles de St-Thomas d'Aquin et de Ste-Clotilde dans le faubourg St-Germain, et de la Madeleine dans le faubourg St-Honoré. Et encore, n'y voyait-on guère que des femmes appartenant à l'aristocratie. Il y avait si peu d'hommes que, la première fois que j'y suis entré, je crus d'abord m'être fourvoyé dans une réunion de dames. J'ai été rassuré lorsque j'ai aperçu quelques hommes *rari nantes in gurgite vasto.*

S'il faut en croire les journaux, toutes ces dames n'étaient pas attirées là uniquement par la dévotion. On entre à la Madeleine par un perron d'une vingtaine de marches. Celles qui ont de jolis pieds, et ce sont presque toutes les Parisiennes, allaient à cette église, d'après le *Figaro*, pour avoir l'occasion de les montrer en descendant ces marches, comme elles allaient au bal ou à l'opéra pour montrer leurs épaules !

Un spectacle religieux très-intéressant, c'était la messe militaire dans l'église des Invalides. Au coup de midi, on entendait un roulement de tambours. C'était pour annoncer l'entrée du gouverneur et de son état-major. Dès que ce vieux militaire était rendu à son prie-dieu dans le chœur, après avoir passé entre deux haies d'invalides armés de lances, la messe commençait. L'autel était entouré d'une garde-l'honneur. Lorsque la clochette annonçait l'élévation, on entendait un roulement de tambours, suivi d'une sonnerie de clairons. Au moment où le prêtre allait mettre un genou en terre, on entendait l'officier commandant la garde d'honneur crier au milieu du silence : *genoux, terre,* puis sa voie était couverte par une sonnerie de clairons et un roulement de tambours.

On pouvait étudier dans la voûte toute l'histoire moderne des guerres de la France, car elle était garnie de drapeaux pris sur toutes les nations de l'Europe.

Non seulement la population fréquentait peu les églises, mais, dans les quartiers populaires il aurait fallu un œil bien exercé pour distinguer le dimanche de la semaine. On travaillait ce jour-là comme n'importe quel autre jour, et tous les magasins restaient ouverts. Pendant deux ans que j'ai demeuré sur la rue Soufflot, je n'ai jamais pu voir fermé le principal magasin de l'endroit.

Dans les quartiers aristocratiques, les boutiques élégantes se fermaient le dimanche après-midi, parce que elles auraient perdu leurs belles clientes.

On se préparait au carême par la procession du bœuf gras.

Je puis vous parler de cette procession du bœuf gras, car d'après les journaux, celle à laquelle j'ai assisté en 1862 est la plus remarquable qu'on eût vue depuis un demi siècle. Elle a commencé le dernier dimanche du carnaval, et s'est continuée jusqu'au mercredi des Cendres.

Un bœuf énorme engraissé pour la boucherie avait été richement caparaconné : on lui avait doré les cornes, et on les avait garnies de rubans de toutes sortes de couleurs. Il ouvrait la marche. Pour garde d'honneur, il avait une centaine d'hommes et de femmes à cheval, revêtus de costumes représentant les figures d'un jeu de cartes. C'était le Roi de cœur qui commandait la procession, ayant pour officier d'ordonnance le valet de cœur. Chaque roi avait sa dame et son valet, revêtus de costumes aussi riches que brillants. Puis venaient des chars portant tous les dieux et déesses de la mythologie grecque et romaine.

Lorsque le cortège arriva sur la place du Carrousel, le

valet de cœur alla trouver les sentinelles qui gardaient la porte de la cour des Tuileries, puis il revint vers le roi de cœur, et toute la procession entra dans la cour où le public n'était pas admis. L'empereur, l'impératrice et le prince impérial se montrèrent sur le balcon du pavillon de l'Horloge. Un aide-de-camp étant venu inviter le roi et la reine de cœur, ils apparurent sur le balcon, aux acclamations de la foule, et la famille impériale les reçut avec des honneurs royaux. Le roi de cœur, après avoir salué solennellement l'empereur, baisa la main de l'impératrice, et tous deux embrassèrent le petit prince impérial. L'empereur baisa la main de la reine de cœur (une affreuse poissarde peinturlurée jusqu'au blanc des yeux). Puis après une nouvelle salutation solennelle entre l'empereur et le roi du Carnaval, celui-ci se retira avec sa suite, reconduit par un aide-de-camp, au milieu des bravos de l'immense multitude, qui s'étouffait dans la cour des Tuileries et sur la place du Carrousel.

Vous auriez tort de croire que toute la population de Paris était irréligieuse. Si la procession païenne du bœuf gras précédait le carême, celui-ci offrait pendant toute sa durée un spectacle bien différent. Vous avez tous entendu parler des conférences de Notre-Dame. Ce sont des espèces de sermons mondains, des exposés de la doctrine catholique à l'usage des gens qui d'ordinaire ne vont pas à l'église. Elles ont été inaugurées sous la restauration par l'abbé de Frayssinous. A de Frayssinous, qui n'était qu'un rhéteur élégant, succédèrent de Ravignan, et surtout Lacordaire. Ce dernier, le plus éloquent orateur de la chaire qu'on ait vu de nos jours, avait rendu les conférences très populaires parmi les classes lettrées de Paris. En 1862, elles étaient données par le père Félix. Celui-ci n'approchait pas de Lacordaire sous le rapport de l'éloquence, et il est probable que si l'éloquent Dominicain n'avait pas passé avant lui dans la chaire de Notre-Dame, il n'aurait pas réussi à y attirer l'immense auditoire qui s'y pressait tous les dimanches. Mais les auditeurs, y ayant été amenés par la curiosité de savoir quel était ce prédicateur qui avait succédé

à Lacordaire, le père Félix réussissait facilement à les y retenir et à les y ramener. Ses discours, sans avoir de ces mouvements qui transportaient l'auditoire de Lacordaire, étaient si bien préparés, si nourris, si soutinus, qu'on ne pouvait s'empêcher d'y prendre intérêt.

Les conférences avaient lieu à trois heures de l'après-midi. Dès une heure, même avant, on commençait à voir arriver, de tous les coins de Paris, tout ce que la capitale comptait de plus distingué, dans la politique, dans la magistrature, dans le barreau, dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, tous ceux qui suivaient le mouvement intellectuel d'alors, et tous les jeunes gens qui pensaient un peu à l'avenir. Une demi-heure avant le commencement de la conférence, l'immense église était pleine comme un œuf. J'oubliais d'ajouter que personne n'était attiré par le désir de voir de jolies figures, car les dames n'étaient pas admises aux conférences.

Inutile de dire qu'un grand nombre de ceux qui venaient n'étaient pas des dévots. Ils y allaient comme ils allaient aux leçons de M. Saint-Marc-Girardin à la Sorbonne, de M. Boissier et de M. Laboulaye au collège de France, parce qu'ils espéraient entendre quelque chose de bien pensé et de bien dit, quelque chose digne d'occuper un homme intelligent et instruit. Un grand nombre trompaient l'ennui de l'attente en causant à haute voix, en lisant des livres et des brochures, quelques-uns même en parcourant des journaux.

Au coup de trois heures, on entendait retentir sur les dalles du chœur les coups de la hallebarde du suisse qui précédait l'orateur, et celui-ci montait en chaire. Pendant les quelques instants qu'il s'agenouillait, on entendait une véritable explosion de toussements, d'éternuments, de crachements, puis, au moment où il se relevait et ouvrait la bouche pour parler, il se faisait un tel silence qu'on aurait pu entendre tomber une épingle. L'orateur parlait d'abord très lentement, très distinctement, articulant chaque syllabe avec une telle force que,

dans son voisinage, on en éprouvait quelque fatigue. C'était pour accoutumer son auditoire à sa voix, et pouvoir se faire comprendre dans toutes les parties de l'immense édifice. Mais, peu-à-peu, il se laissait aller à sa prononciation ordinaire. De temps en temps, à la fin d'une période plus éloquente que le reste, il s'arrêtait pour prendre haleine et s'essuyer la figure. L'apparition de son mouchoir était comme le signal d'une nouvelle explosion de toussements et de crachements, à faire trembler l'église. Dès qu'il remettait son mouchoir dans sa poche, le silence se faisait de nouveau. Cela continuait ainsi pendant une heure et demi ou deux heures, sans aucune marque d'inattention ou de fatigue parmi les milliers d'auditeurs. Puis l'immense auditoire s'écoulait lentement, chacun commentant à son voisin le discours qu'il venait d'entendre, de vives discussions s'engageant même parfois entre quelques uns.

Voilà pour les dimanches. Les trois derniers jours du carême, le P. Félix prêchait une retraite à Notre-Dame. Elle était aussi suivie que ses grandes conférences, et elle le méritaient bien. Si j'avais eu à choisir, j'aurais, je crois, donné la préférence aux sermons de la retraite sur les conférences du Carême. Préparés avec un art tellement consommé que les traces même de tout travail en disparaissaient, aussi intéressants que pratiques, ces sermons produisaient sur l'auditoire un effet immense, que ceux-là même qui en étaient le plus affectés ne soupçonnaient pas d'abord. Mais on le voyait bien à la communion pascale le jour de Pâques au matin. Dix milles hommes au moins, appartenant aux classes les plus élevés de la société, y prenaient part. On peut juger de ce qu'était cette foule par le fait que pendant trois heures, sans interruption, l'archevêque de Paris, le P. Félix et plusieurs autres prêtres ne cessaient de donner à communier. Notre-Dame présentait alors un spectacle magnifique. Figurez-vous ces milliers d'hommes chantant à l'unisson des hymnes, et alternant avec un chœur d'enfants placé au grand orgue. Jamais je n'ai rien entendu de si grandiose. Même le

chœur des soldats dans Faust, était inférieur comme effet au *Victimae Paschali laudes* chanté par ces milles voix d'hommes répercutées par les arceaux gothiques de l'immense cathédrale. C'était simplement irrésistible.

Vous aimerez sans doute à connaître la vie que menaient alors les étudiants. Je ne vous en ferai pas connaître tous les détails ; je n'en ai pas le temps, et si je l'avais, je croirais pouvoir mieux l'employer autrement. Certains faits généraux suffiront pour vous en donner une idée.

Il y avait alors près de cinq mille étudiants régulièrement inscrits à la faculté de droit seulement, et probablement deux fois autant à la faculté de médecine et aux facultés des lettres et des sciences, sans compter des milliers d'étrangers venus de toutes les parties du monde. Dans un hôtel où j'ai passé quelques mois, il y avait à la table d'hôte des Valaques, des Turcs, des Bulgares, des Serbes, des Russes, des Grecs, des Mexicains, des Péruviens, des Chiliens. des Espagnols, des Portugais et des Italiens. Il y avait, entre autres, une vingtaine de Grecs qui faisaient un tapage si infernal, qui discutaient avec tant d'animation que, les voyant gesticuler furieusement leurs couteaux à la main, je croyais souvent qu'ils allaient s'entrégorger.

Si vous voulez juger du travail de ces étudiants, je vous dirai que sur les 5,000 étudiants en droit dont j'ai parlé, je n'en ai jamais vu 500 au cours le plus intéressant. J'ai suivi des cours où nous n'étions pas 40 auditeurs.

On citait alors une anecdote très-amusante concernant M. Julien, professeur de Chinois au Collège de France. Soit qu'il fût ennuyeux, soit qu'on ne s'intéressât pas au Chinois —peut-être pour les deux raisons ensemble—M. Julien n'avait jamais plus de cinq à six auditeurs au commencement de sa leçon, et quelquefois il ne lui en restait plus que deux à la fin. Un jour, un de ces deux étant parti, M. Julien supplia

celui qui restait de ne pas partir, disant qu'il avait quelque chose d'extrêmement intéressant à exposer. Ne craignez pas répondit l'auditeur : je suis l'appariteur, et il faut que j'attende la fin de la leçon pour fermer les portes.

Eh bien, j'ai connu certains professeurs de droit dont les cours auraient pu rivaliser pour l'ennui avec les leçons de Chinois de M. Julien ; et ces cours étaient aussi clairs que la philosophie de Confucius. Si quelqu'un de vous désire savoir ce qu'il faut éviter dans un cours, je leur conseillerais d'aller suivre quelques uns de ceux qui se donnent à Paris.

S'il y avait des cours ennuyeux, il y en avait aussi de bien intéressants. C'était une véritable fête intellectuelle que d'assister à une leçon de M. Boissier sur les lettres de Cicéron, et de M. Laboulaye sur l'histoire du Canada. C'étaient de véritables modèles dans l'art de bien dire, surtout M. Laboulaye, car M. Boissier laissait un peu trop voir son art. Ils savaient rendre intéressants tout ce qu'ils touchaient.

Un jour, M. Laboulaye devait parler des derniers temps de la domination française en Amérique. Par l'entremise de M. Rameau,que la plupart d'entre vous connaissent un peu,il avait fait raccoler tout ce qu'il y avait alors de Canadiens à Paris, c'est-à-dire, quatre ou cinq: on ne voyageait pas alors en Europe comme aujourd'hui où l'on va à Paris comme on allait alors à Montréal. Ce fut pour nous, comme pour tout l'auditoire qui remplissait la grande salle du Collège de France, un véritable régal, que les trois leçons dans lesquelles M. Laboulaye raconta les dernières luttes de nos ancêtres en ce pays. Il est impossible de mieux dire, d'être plus varié, plus intéressant plus éloquent. Tantôt, en parlant de la cour de Louis XV, des inconvenients du gouvernement absolu, il faisait des allusions si ingénieuses, si fines et si transparentes au régime politique de l'empire, dont il était l'adversaire, que toute la salle éclatait en rires approbatifs et en applaudissements. Tantôt, décrivant l'état de dénument et d'abandon dans lequel

Louis XV nous avait laissés pour donner des millions à la Pompadour, racontant les combats homériques de cette poignée de Français laissés seuls contre de puissantes armées, citant les traits d'héroisme de Montcalm, de Lévis et de leurs compagnons, retraçant les derniers moments du héros français, il provoquait des salves de bravos. On voyait alors, non seulement des belles dames, mais des militaires, des élèves de l'Ecole polytechnique, porter le mouchoir à leurs yeux. Perdus dans la salle, complètement inconnus, mes compagnons et moi, nous étions en ce moment fiers d'être les descendants de ceux dont on parlait si éloquemment, et nous étions parfois tentés de nous écrier : je suis Canadien.

J'allais oublier de vous dire qu'à ces leçons, dans lesquelles figuraient si honorablement le nom du héros de Carillon, assistaient un de ses descendants directs, et un de ses neveux, tous deux marquis de Montcalm. Le neveu était un magnifique vieillard qui avait été ambassadeur sous la Restauration. Le petit-fils était un homme d'une quarantaine d'années qui, je regrette de le dire, ne connaissait même pas les hauts faits de son ancêtre. Il savait seulement qu'il s'était fait tuer dans quelqu'obscur combat en Amérique. Les deux marquis vivaient ensemble, dans un assez modeste appartement situé sur la rue de Martignac, où nous fûmes invités à aller avec M. Rameau et M. Laboulaye après la leçon dans laquelle celui-ci avait raconté la mort de Montcalm.

Une chose qu'on ne saurait trop louer, c'est la libéralité avec laquelle ces cours étaient ouverts à tous. Même un étranger comme moi pouvait y assister sans avoir un sou à payer.

Du reste, partout, un étranger était mieux reçu qu'un Français. Y avait-il une place où le public n'était pas admis, il suffisait de montrer son passe-port au factionnaire ; aussitôt il saluait et disait : ah ! puisque vous êtes étranger, passez monsieur.

Un trait vous donnera une idée de cette politesse, de cet esprit accueillant des Parisiens pour les étrangers. Un jour je vois une affiche annonçant que le soir même, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, il y aura une séance *publique* de la Société des Amis des Sciences, sous la présidence du maréchal Vaillant, qui devait y prononcer un discours. Curieux de voir et d'entendre le maréchal, je me rends à l'avance et, trouvant la porte ouverte et la salle presque vide, je vais me mettre sur un banc tout à fait en arrière. A peine étais-je assis, qu'un monsieur en habit noir et en cravate blanche s'approche de moi et me demande si j'étais membre ou invité. Comprenant de suite que la séance n'était que pour ces deux classes, et croyant m'être fourvoyé, je lui dis que je n'étais ni l'un ni l'autre, mais un étranger d'Amérique. Et m'excusant, je fis mine de me retirer. Du tout, du tout, me dit-il, si vous êtes étranger, vous êtes mon invité : et me prenant par le bras, il me conduisit à un fauteuil en avant.

N'y eût-il que cette politesse, on comprendrait l'attraction que Paris possède pour les étrangers. Mais il y avait alors bien d'autres choses pour les y attirer. On y voyait les premiers artistes dramatiques du monde. Adélina Patti, âgée de 17 ou 18 ans, faisait alors ses débuts, avec un succès qui faisait pressentir la brillante carrière qu'elle a fourni depuis. Artiste moins consommée qu'aujourd'hui, elle plaisait peut-être davantage par l'éclat et la fraicheur juvénile de sa voix, par ses airs d'enfant gâtée. Mario, Madame Albani étaient dans tout l'éclat de leur talent et de leur renommée. On entendait souvent discuter les admirateurs de ces grandes artistes avec les vieux qui avaient entendu la Malibran. Mon propriétaire, qui était de ces derniers, prétendait qu'il n'y avait pas une cantatrice digne seulement d'attacher les cordons des souliers de la grande Maria Felicia. Les larmes lui en venaient aux yeux, quand il rappelait la manière dont elle disait le *Chant du Saule* dans Othello. Et pourtant, parmi ces cantatrices qu'il trouvait si inférieures à

la Malibran, se trouvait Mde Miolan-Carvallo, le rossignol du midi, l'incomparable interprète de la Marguerite de Faust.

Voilà pour la musique. Que dirai-je de l'art dramatique ? Sarah Bernhardt n'était pas encore connue dans le drame, mais que d'artistes remarquables pour interpréter la grande comédie, le répertoire classique. Samson, qui avait été le professeur de Rachel, terminait alors sa carrière, et faisait ses adieux au théâtre en jouant tous les rôles dans lesquels il avait eu le plus de succès pendant cinquante ans, depuis celui de M. Jourdain dans le *Bourgeois-gentilhomme*, jusqu'à celui du marquis, dans Mademoiselle de la Seiglière. Quelle inimitable perfection ! Il faisait tellement illusion par la force de son jeu, que dans *Don Juan*, malgré ses 75 ans, on ne lui donnait que les 25 ans du valet dont il faisait le personnage.

Régnier était alors dans toute la maturité de son talent. Ayant tout contre lui au physique, une laideur peu commune, une voix enrouée, il réussissait, à force de talent et de travail, par l'art le plus consommé, à produire les effets les plus extraordinaires. Dans *La joie fait peur*, cette pièce de Mde de Girardin, si ennuyeuse à la lecture, je l'ai vu, à quelques minutes d'intervalle, faire pleurer et rire aux larmes, un auditoire aussi bon juge, aussi difficile à contenter que celui du Théâtre Français.

Got égalait presque Régnier et réussissait à faire accepter le rôle odieux du père dans le *Fils de Giboyer*, cette pièce qui, pendant six mois, passionna tout Paris. Coquelin aîné était alors un tout jeune homme, mais il montrait un talent extraordinaire. Il obtenait un tel succès dans le rôle difficile de *Figaro*, du *Mariage de Figaro*, que ceux qui l'ont entendu alors ne doivent pas être surpris des succès qu'il a eus depuis.

Parmi les femmes il y avait alors au Théâtre Français, Madeleine Brohan et Mde Arnould-Plessis, dont la beauté n'était égalée que par le talent. Avec quel art consommé celle-ci

jouait Célimène du *Misantrope*, et celle-là la Marquise dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. Mais toutes deux cédaient le pas à Augustine Brohan, l'incomparable soubrette, cette parfaite incarnation, comme disait d'elle Théop. Gautier, de la soubrette rêvée par Molière et Régnard.

Sur les théâtres secondaires, il y avait au Dejazet la grande artiste de ce nom, qui a rendu si populaire la Lizette de Béranger. On ne lui aurait pas donné trente ans, bien qu'elle en eût soixante : au Vaudeville on voyait la Fargueil, que personne n'égalait dans le drame moderne.

Non seulement il y avait alors de grands artistes pour jouer les comédies et les drames, mais il y avait des écrivains pour en écrire. Les pièces de Victor Hugo étaient exilées comme sa personne, mais Alexandre Dumas fils et Sardou s'étaient déjà fait un nom dans l'art dramatique : Octave Feuillet et Emile Augier étaient dans toute la force de leur talent.

Des hommes de théâtre, je puis passer, sans transition, aux hommes politiques, car les plus en vue de ceux-ci n'étaient que des acteurs sur une grande échelle. M. de Morny était alors dans toute sa gloire : c'était lui qui faisait le chaud et le froid dans le gouvernement, bien qu'il ne fût officiellement que président du Corps Législatif. Au physique, de grande taille, très bel homme, d'une élégance tout aristocratique, d'une distinction parfaite, il avait l'air d'un homme qui ne doute de rien, surtout de lui-même. C'était un roué parfait, ne croyant ni à la vertu, ni à l'honneur, ni à la religion, pensant tout possible avec l'argent, ne reculant devant aucun moyen pour l'obtenir, puis le dépensant en grand seigneur, n'adorant qu'une chose après lui-même, le succès. On disait partout dans l'intimité que c'était lui qui avait fait faire l'expédition du Mexique, pour amener la hausse sur des bons mexicains sans valeur dont un Juif de Genève nommé Jecker, lui avait donné plusieurs millions pour s'assurer ses services. Mais on se gardait bien d'en dire un mot dans la presse, car

celle-ci n'avait d'autre liberté que celle de flagorner l'empereur et ses ministres. Si un journal s'était permis de dire un mot contre eux, on lui aurait d'abord donné deux avertissements, puis on l'aurait supprimé purement et simplement sans aucune forme de procès.

L'espionnage régnait partout, depuis les Tuileries jusqu'au taudis du chiffonnier. Vous n'étiez jamais sûr que l'homme auquel vous parliez n'était pas un mouchard au service de la préfecture de police.

M. Ollivier, qui aujourd'hui défend l'empire avec plus de zèle que de succès, n'était alors que le troisième en rang des cinq députés que comptait l'opposition au Corps Législatif. M. Rouher était la grosse pièce du gouvernement dans la discussion. Plusieurs de ceux qui président aujourd'hui aux destinées de la France, comme M. Grévy, pratiquaient tranquillement au barreau, profitant de chaque poursuite contre un journal pour faire le procès politique du gouvernement et montrer leurs sentiments républicains. Quelques-uns même ne s'occupaient alors qu'à culotter des pipes dans les brasseries du quartier-latin.

Mais ce qui rendait Paris si intéressant pour les étrangers, c'était la vie au dehors qu'on y menait. Sur les boulevards, les trottoirs étaient plus occupés que les maisons. Sur le bord du trottoir voisin de la chaussée de la rue, vous voyiez une rangée de bancs garnis d'hommes et de femmes riant, causant et s'amusant. A la porte de chaque grand café, des douzaines de petites tables en marbre étaient entourées de consommateurs, les uns discutant, les autres lisant, quelques-uns même jouant aux cartes ou aux dominos. Tous ces gens étaient installés là pour boire, et pourtant c'était la chose dont ils paraissaient se soucier le moins. La tasse de café ou le verre de bière mis sur la table, ne paraissaient avoir été qu'un prétexte pour s'asseoir, voir passer le monde et causer : aussi à peine les portait-on de temps en temps machinalement aux lèvres.

Il est impossible sans en avoir été témoin, de se former une idée de l'intérêt et de l'animation que donnent aux boulevards cette vie toute au dehors.

Lorsqu'il faisait trop froid ou qu'il pleuvait, la foule se portait sous les arcades de la rue de Rivoli, ou dans les galeries du Palais Royal. C'est dans ce dernier endroit que je conseillerais à nos marchands de bijouteries et d'objets de fantaisie d'aller, s'ils veulent apprendre l'art d'installer une vitrine.Impossible d'imaginer quelque chose de plus ingénieux, de plus coquet, de plus propre à attirer le regard, à rendre le moindre objet attrayant. J'ai vu des vitrines ornées seulement avec des cuillères d'argent, et, à quelque distance, on aurait pu croire qu'elles étaient pleines de diamants, tant on avait su faire miroiter la lumière du gaz de toutes les manières. C'est le soir qu'il faut voir les vitrines pour les trouver dans toute leur gloire. Le jour, surtout dans l'avant-midi, tout y est sans dessus-dessous, car on en change la disposition presque tous les jours.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que presque partout ce sont des filles qui sont commis : cela explique le goût délicat avec lequel les vitrines sont installées. Et si vous voulez voir comme ces filles ont la langue bien pendue, entrez seulement une minute dans l'établissement. On ne saurait se figurer leur habileté à faire valoir leur marchandise, à tirer partie des petites faiblesses du client, pour lui faire acheter quelque chose. Plusieurs fois il m'est arrivé, étant en compagnie de Canadiens de passage à Paris, d'entrer avec eux dans quelques-unes de ces élégantes boutiques. Ils voulaient seulement voir, et étaient bien décidés à ne rien acheter ou à acheter un objet insignifiant pour justifier leur entrée dans l'établissement. Ils partaient chargés. Un jour, j'étais avec un monsieur qui, bien qu'ayant des espèces de pattes d'ours, avait la faiblesse de croire qu'il avait de jolies mains. Il avise une boutique sur le boulevard, où l'on vendait des gants de peau : A peine entré, une jolie fille se met à lui en montrer

de toutes les couleurs. Une paire lui plaît, mais il fait observer qu'il craint qu'ils ne soient trop petits. Comment ! vous plaisantez, lui dit-elle ; mais avec une jolie main comme la vôtre, vous pourriez mettre même un gant plus petit ; c'est parce qu'on ne savait pas vous ganter chez vous. Laissez-moi faire. Et ce disant, elle lui essaie une paire de gants ; ils craquent sur toutes les coutures, mais n'importe, elle réussit à les lui mettre, et s'écrie triomphalement : "je vous le disais bien : voyez comme il vous font bien ; aussi quelle joli main vous avez. Vous devriez en prendre plusieurs paires, car vous n'en trouverez peut-être pas ailleurs qui vous feront aussi bien." Mon malheureux compatriote se laisse gagner et en achète une douzaine. Mais en route *ses jolies mains* en craquaient, et je ne crois pas qu'il ait jamais essayé de mettre le reste de la douzaine.

Voilà comment j'ai vu Paris il y a 24 ans, à l'époque la plus brillante du second empire. Les choses ont bien changé depuis. L'empire s'est effondré à Sédan, comme M. Thiers l'avait prédit. Paris a vu les Prussiens dans ses murs, la Commune a fait disparaître le palais des Tuileries, celui du Conseil d'Etat et l'Hôtel-de-Ville. Celui-ci a été reconstruit avec plus de luxe qu'auparavant. Le grand opéra, qui était alors en construction, a été terminé au prix d'une vingtaine de millions de piastres, et Paris est encore la ville où se portent tous les étrangers qui ont de l'argent à dépenser.

Les Américains et les Anglais surtout, ont fait à la capitale de la France une telle réputation, qu'en beaucoup d'endroits on ne l'appelle plus que la *Babylone moderne.*

Ceci est ignorance ou hypocrisie car Paris n'est ni plus immoral ni plus mauvais que les autres grandes villes qui ont une population égale. Je doute même beaucoup qu'il soit aussi immoral que Londres ou New-York. Mais il diffère de ces villes en ce que chez lui le vice est plus élégant, plus raffiné. qu'il se rencontre chez les gens qui se montrent plus, les

étrangers riches venus de tous les pays. L'observateur superficiel qui juge tout Paris par ce monde qu'il voit en passant se trompe autant que cet Anglais qui, voyant une Française rousse, avait mis dans son carnet de voyage : les Françaises sont rousses.

A côté de ce vice élégant qui s'exhibe, il y a des vertus admirables qui se cachent. J'ai connu à Paris des braves gens auxquels je trouvais toujours de nouvelles qualités à mesure que je les connaissais mieux. Ce n'est qu'à la longue que j'ai vu sur quelle échelle ils pratiquaient la modestie, la bonté, la charité. J'ai connu des familles admirables, véritables modèles de la famille chrétienne. Et ces familles, on en rencontre non pas seulement dans les quartiers de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, mais partout. Seulement, dans certains endroits, ce n'est que par hasard qu'on les découvre. Notre-Dame était en 1863, entouré de vieilles maisons habitées en général par la population la moins religieuse et la moins respectable de Paris. Sur le Parvis Notre-Dame à deux pas de la vieille cathédrale, j'ai connu une des plus braves, une des plus dignes familles que j'aie jamais vues.

Voici comment la chose est arrivée. Des religieuses françaises établies en ce pays étaient de passage à Paris, et je m'étais offert pour leur servir de *cicerone*. Comme elles désiraient visiter Notre-Dame, je les y conduisis. C'était le dimanche des Rameaux. Le trésor était exposé dans le chœur, gardé par une dizaine de sergents de ville. Vu la foule, il était difficile de bien voir certains objets que ces dames désiraient examiner de près, comme la couronne d'épines rapportée de Terre Sainte par Saint Louis. J'allai trouver l'un de ces sergents de ville, et lui disant que j'accompagnais des religieuses étrangères, je lui demandai de nous laisser passer en dedans de la balustrade. Il y consentit volontiers. Lorsque nous revînmes pour retourner dans la nef, j'aperçus une dame à l'air distingué se détacher d'un groupe

de femmes agenouillés, et se diriger vers nous. En arrivant à la supérieure, elle lui prit les deux mains avec effusion, et lui dit : comment vous portez-vous ma sœur Saint Maurice. Celle-ci, surprise, ne la reconnaissait pas. "Vous rappelez-vous, dit la dame, Marie-Louise, N.... à qui vous avez fait la classe, que vous aimiez tant, et qui vous le rendait bien : c'est moi. Il y a bien longtemps de cela ; j'avais alors 17 ans ; j'en ai aujourd'hui cinquante, mais je ne vous ai jamais oubliée." Et elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.—Et votre père et votre mère, dit la supérieure, comment sont-ils ?—Ma mère est ici, et je vais aller la chercher ; quant à ce pauvre père, il est mort il y a trente ans.—La dame alla chercher sa mère, et nous vîmes arriver une très vieille personne toute cassée, qui, tremblante d'émotion, se précipita au cou de la religieuse. A peine fûmes-nous sortis de l'église, que les dames voulurent nous emmener chez elles pour dîner. J'eus beau essayer de m'excuser, il n'y eut pas moyen, elles insistèrent à me garder avec les religieuses. Je n'eus pas lieu de la regretter, car jamais de ma vie je n'ai passé une soirée plus agréable. Voici en deux mots l'histoire de la famille : le père était président de la Chambre des notaires de C....., ce qui le mettait à la tête de la société de la ville. Ruiné par un cautionnement, il était mort de désespoir, laissant sa famille composée de sa femme, de la fille que je voyais et de deux fils plus jeunes, absolument sans ressources. Ne pouvant plus occuper à C..... le rang qu'elle avait occupé, la veuve était venue s'ensevelir à Paris où nous la trouvions dans un sixième étage du Parvis Notre-Dame. Pendant plusieurs années, ils avaient vécu de ce que la mère pouvait gagner à faire des travaux de broderie, et la fille à dessiner des fleurs pour un fabricant de porcelaine. La famille avait vu des jours bien sombres. Mais, bientôt, le fils aîné avait pu gagner quelque chose à donner des leçons de mathématiques, et le cadet, peintre de talent, avait exposé des tableaux remarqués au salon et qui l'avaient mis en vogue. Au moment où j'ai connu ces braves gens, ils vivaient dans l'aisance. Leur

sixième étage était élégamment meublé. Ils auraient pu aller habiter un autre logis : mais il leur répugnait de laisser une maison où ils avaient passé par toutes les phases de la pauvreté, de la gène, de la misère, puis de l'aisance, presque du luxe. Comme me disait le peintre, jeune homme très distingué et admirable causeur, il me semble qu'il y aurait de notre part comme de l'ingratitude à laisser une maison qui nous a reçus quand nous étions si pauvres. Elle a vu tant de larmes de cette pauvre mère, que ce serait comme une profanation d'y laisser pénétrer des étrangers indifférents.

La dame, qui était venue au-devant de la supérieure à Notre-Dame, était encore fille. La supérieure me dit qu'elle avait été la plus grande beauté de la ville de C. ... et qu'on se disputait sa main avant la catastrophe financière de son père. Et il n'était pas difficile de la croire, car, bien qu'âgée de 50 ans et vieille fille, c'était encore une très belle personne. Sa chevelure blonde était rayée de fils blancs, elle avait quelques rides, mais ses beaux yeux bleus avaient conservé tout leur éclat d'autrefois.

Voilà comment vivait en 1863 dans un des quartiers de Paris les moins aristocratiques, une famille distinguée. Etablie là depuis trente ans, elle n'était pas connue même de ceux qui habitaient la même maison. Dans une ville bruyante comme Paris, ceux qui le veulent peuvent facilement se faire une espèce de Thébaïde où ne pénètre aucun des bruits du dehors.

En somme, le séjour de Paris ne m'a paru ni long, ni désagréable, mais vous l'avouerai-je, je fus content de revenir : et lorsque j'arrivai à Québec, par un beau matin du mois d'Août, je l'ai trouvé aussi beau que si je l'avais vu pour la première fois. Si alors on m'avait proposé de retourner à Paris, je crois que j'aurais été tenté de dire comme dans la chanson : "gardez votre Paris et rendez-moi ma mie, ô gai, rendez-moi ma mie !"

FRANÇOIS LANGELIER.

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XXVII

(Suite)

Une heure s'écoula. Après le départ de tous les invités jusqu'au dernier, Madame d'Aulnay, selon son habitude, monta à la chambre de sa cousine pour lui souhaiter une bonne nuit.

Antoinette paraissait singulièrement malade, mais elle était si calme et si tranquille que Madame d'Aulnay, en entrant, n'en eut pas la moindre inquiétude.

—Te couches-tu, ma chère ? demanda-t-elle. Tu devrais te mettre au lit de suite.

—Je dois tout d'abord te dire, Lucille, que je retourne à Valmont demain.

—Hein ! et pourquoi ? Aurais-tu reçu par hasard des lettres de rappel ?

—Non, mais j'ai décidé de m'en retourner.

—C'est incroyable. Mais, au moins, quel motif, quelle raison as-tu ?

—J'ai le cœur triste et malade, Lucille, et j'ai besoin d'un repos absolu.

—Tu es malade, mon enfant ! j'ai lieu de le craindre....

Tu parais être malheureuse depuis quelque temps, et deux ou trois personnes l'ont remarqué ce soir. Ah ! ma pauvre cousine ! j'ai peur que tu sois bien misérable.

Et elle examinait la physionomie d'Antoinette qui portait en effet l'empreinte d'une grande douleur.

—Oui, je suis bien malheureuse.

—Et je ne dois pas t'en demander la cause : je suppose que c'est en grande partie ce vilain Sternfield.

—Je vais te le dire en un seul mot. Tu étais présente lorsque ces paroles sacrées ont été prononcées : " Que l'homme ne sépare jamais ce que Dieu a uni ! " Comprends-tu maintenant, Lucille ? Le triste passé ne peut pas être changé, il est irrévocable !

—Hélas ! le regrettes-tu réellement à ce point ? Je crois que tu dois me détester en même temps , quoique, à vrai dire, j'aie agi pour le mieux.

—Ah ! non, je ne te déteste pas, je ne te fais pas de reproches ; mais ce fut une époque bien fatale que celle où j'entrai dans cette maison agréable et hospitalière.

—Dis-moi ce que t'a dit ou fait Audley pour te mettre dans une situation d'esprit aussi désespérée.

—Il serait douloureux et inutile pour moi de te donner d'autres détails que ceux que tu connais déjà ; mais j'ai été bien douloureusement éprouvée.

—Oh ! quant à cela, ma chère enfant, c'est le lot de toutes les femmes mariées. Voici par exemple André qui se met quelquefois dans ses fureurs extrêmes à propos de rien, pour un dîner qu'on a retardé, et d'autres fois par des pointes, des sarcasmes qu'il reçoit.

Antoinette sourit, mais d'un sourire étrange et plein d'amertume.

—Si, répondit-elle, Audley Sternfield ne me donnait pas de plus grandes causes de chagrin que M. d'Aulnay t'en a données, je ne regretterais pas autant que notre union soit irrévocable.

—Mais, pour en revenir à la résolution que tu as prise récemment, que gagnerais-tu, chère, en retournant à la monotonie de la vie de campagne plus tôt que tu aurais pu t'en exempter ? Ici, au moins, tu as quelques attractions, quelques amusements.

—Comprends-tu parmi ces derniers les persécutions que Sternfield m'inflige journellement ?

—Mais il te persécutera à Valmont aussi bien qu'ici. Tu te rappelles ce qu'il a voulu faire pendant que tu y étais ?

—Oui, mais je suis devenue plus endurcie que j'étais alors, plus indifférente sur les conséquences que pourrait avoir une pareille escapade ; je crois, d'ailleurs, que, dans son propre intérêt, il n'essaiera pas de trop m'éprouver.

—Comme de raison. Antoinette, si tu es décidée à partir, je n'ai plus rien à ajouter : mais est-ce que tu n'es pas d'opinion qu'il vaudrait mieux braver la colère de ton père, quelle que terrible qu'elle serait d'abord, et lui faire connaître de suite votre mariage ?

—Cela ne conviendrait pas du tout au Major Sternfield ! répondit Antoinette en fesant entendre un rire forcé qui fit tressaillir sa cousine. Il m'a déclaré qu'il " ne pouvait se donner le luxe d'une épouse sans dot," après m'avoir fait engager sous serment de ne pas divulguer notre mariage jusqu'à ce qu'il m'en donne l'autorisation, ce qui sera probablement au dix-huitième anniversaire de ma naissance, alors que je dois entrer en possession de la fortune de ma pauvre mère.

—Il calcule avec autant de justesse que d'habileté ! répliqua sarcastiquement madame d'Aulnay : mais dis-moi, pauvre cousine, aimerais-tu que je dise tout à ton père moi-même au lieu d'attendre le bon plaisir de ce mari temporiseur ? Je m'occupe fort peu, quant à moi, de la promesse qu'il m'a frauduleusement arrachée.

Antoinette frémit.

—Oh ! non, dit-elle : je commence à envisager avec terreur l'époque à laquelle il doit me réclamer. Laissez-moi jouir, aussi longtemps qu'il me le permettra, de l'amour de mon pauvre père et de ma chère liberté.

—Antoinette, pardonne-moi ! s'écria Madame d'Aulnry en portant ses bras autour du cou de sa cousine et en fondant en larmes. Combien mes mauvais conseils ont contribué à jeter la misère sur ta jeune existence ! Que ne donnerai-je pas, maintenant, pour réparer le mal que j'ai fait ! Que je le déteste cet être infâme !

—Assez, Lucille, je suis malade, épuisée : laisse-moi prendre un peu de repos.

Après mille protestations larmoyantes et des caresses sans fin, Madame d'Aulnay la quitta, non pour la laisser reposer, car la pauvre enfant passa la nuit sans sommeil et dans un état pitoyable.

Le lendemain, malgré la maladie dont elle souffrait, Antoinette persista dans sa résolution et partit.

En passant devant l'église paroissiale, qui n'était pas alors le grand et massif édifice d'aujourd'hui, mais un vieux temple construit en pierre solide, situé presqu'au centre de la Place d'Armes, elle ordonna au cocher d'arrêter et mit pied à terre pour un moment.

Elle sortit du temple quelques minutes après, fortifiée par la communion intime qu'elle venait d'avoir avec son Créateur. Elle s'arrêta à quelques pas de là et regarda avec mélancolie les nombreuses tombes qui l'environnaient : malgré le triste aspect du cimetière, encore recouvert, en quelques endroits, du blanc manteau de l'hiver, et offrant, ailleurs, l'approche du printemps, un souhait, ou plutôt une prière s'échappa du fond de son âme : elle demanda au Ciel que le paisible sommeil de la mort lui soit accordé avant la venue de l'époque redoutée où Sternfield devait la réclamer pour sa femme.

Comme elle remontait en voiture, elle aperçut le Colonel Evelyn qui s'approchait : mais il passa près d'elle en lui faisant un salut, respectueux, il est vrai, mais plein de froideur. Plus loin, elle rencontra quelques-unes des personnes qu'elle avait souvent vues chez sa cousine et qui la saluèrent avec un respect réel, car elle était pour tous une favorite. Mais quand elle fut passée, ses amis ne manquèrent pas de faire des remarques sur l'altération de ses traits, se demandant avec étonnement si la beauté des Canadiennes se flétrissait aussi rapidement que la sienne.

XVIII.

Dans la joie qui accueillit l'arrivée d'Antoinette à Valmont, on ne songea nullement à lui demander la raison de ce retour aussi brusque qu'inattendu, et ce fut avec un vif sentiment de satisfaction qu'elle se retrouva dans la calme atmosphère de la maison paternelle.

Madame Gérard s'aperçut bien que son élève était revenue désillusionnée et lassée, mais elle ne fit aucun effort direct pour obtenir des confidences et se contenta de l'environner de marques d'affection qu'Antoinette, loin d'éviter et de refuser, comme elle avait fait quelque temps auparavant, acceptait avec empressement et semblait presque rechercher.

La jeune fille fesait, en effet, tout ce que son excellente gouvernante souhaitait : elle lisait, étudiait, travaillait et se promenait. Plus de rêveries solitaires, plus d'après-midi consacrés à de mystérieuses correspondances : elle recevait encore, il est vrai, des lettres de la ville, mais ces lettres n'étaient pas aussi fréquentes, ni aussi longues que celles d'autrefois, et leur réception n'occasionnait plus de pleurs ni de maux de tête. Il y eut même des moments où la digne gouvernante fut épouvantée de cette soumission passive, de cette obéissance apathique, tant elles semblaient tenir du désespoir. Cette pensée la frappa surtout un soir qu'assise avec la jeune fille à une fenêtre ouverte, elles admiraient ensemble les feux mourants du soleil couchant, et écoutaient les notes suaves du plus doux des chantres de nos bois, le rossignol.

—Madame Gérard, demanda tout-à-coup Antoinette d'une voix mélancolique, maman a dû mourir jeune, n'est-ce-pas ?

—Oui, mon enfant. Elle s'est marié à dix-huit ans et est morte le vingtième anniversaire de sa naissance, en te laissant âgée d'un an.

—Et elle a succombé, n'est-il pas vrai, à une affection de poitrine ?

—Je crois que oui,—répondit en hésitant la gouvernante qui n'aimait pas la tournure que prenait la conversation.

—A vingt ans ! se dit à elle-même Antoinette : c'est trop long. Oh ! Madame Gérard, priez-Dieu pour que je ne vive pas jusqu'à ma dix-huitième année.

Madame Gérard tressaillit et examina attentivement la figure de sa pupille.

—Ce serait espérer trop tôt la couronne, dit-elle tranquillement. Dieu peut exiger que tu portes ta croix, quelle qu'elle soit, plus longtemps que cela.

—Mais elle est si lourde ! soupira la jeune fille en se parlant plutôt à elle-même qu'à son amie.

—Celui qui te l'a envoyée, te donnera la grâce et la force de la porter.

—Mais Il ne me l'a pas envoyée ! dit Antoinette avec une vive émotion : c'est moi qui, dans mon aveugle folie, l'ai cherchée et trouvée.

—Porte-là néanmoins avec un courage chrétien, mon enfant, et ta récompense n'en sera que plus grande. Ah ! Antoinette, je ne cherche pas à pénétrer tes secrets, ils sont sacrés pour moi : mais tout ce que je demande, c'est que tu ne mettes ton espoir qu'en Dieu seul.

—Vous parlez de secrets ! ah ! toute jeune que je sois, j'en ai un bien terrible, un secret dont le poids m'écrase, et j'ai été assez étourdie, assez insensée, pour jurer sur ce signe qui m'est doublement sacré—et elle montrait la grande croix d'or suspendue à son cou—que je ne le révélerai jamais à moins d'en avoir la permission. Sans cela, bonne et fidèle amie, je vous aurais tout dit avant aujourd'hui.

—Merci ! merci ! chère enfant. Que je suis heureuse de savoir que ton silence est le résultat de la nécessité et non d'un manque de foi et de confiance en ta vieille amie. Loin de moi la plus légère pensée de t'induire à briser la promesse que tu as faite aussi solennellement, mais pardonne-moi si je te dis de te mettre en garde contre ceux qui t'ont arraché cette promesse ; quelque chers qu'ils se soient rendus à tes yeux, quelles que soient leurs bonnes et nobles qualités, méfies-toi d'eux, car ce n'est pas dans ton intérêt, mais dans le leur, qu'ils t'ont engagée d'une manière aussi formelle.

Quelques soirs après cette conversation, Antoinette extraordinairement préoccupée, entrait dans le boudoir où elle avait l'habitude de se rencontrer avec Madame Gérard ; mais

celle-ci n'y était pas. Elle apprit que sa gouvernante souffrait d'un violent mal de tête et qu'elle s'était retirée dans sa chambre. Elle alla l'y trouver : mais s'apercevant que l'invalide avait besoin de repos et de tranquillité, elle lui souhaita une bonne nuit et retourna dans le boudoir.

Cette chambre était déserte : mais les rayons de la lune qui s'y déversaient en flots argentés, donnaient au plancher et aux meubles une beauté fantastique.

—Avez-vous besoin de bougies, Mademoiselle ? demanda une servante qui entrait pour fermer les fenêtres et tirer les rideaux.

—Non, je vais rester pendant quelque temps encore à la fenêtre. Est-ce que François s'attent à ce que M. de Mirecourt soit de retour ce soir ?

—Il n'en ai pas certain, Mademoiselle. Les chemins sont quelque peu mauvais par suite des dernières pluies, et c'est un voyage de plus de trente milles.

La domestique se retira, et Antoinette s'assit près d'une fenêtre ouverte par laquelle le souffle embaumé des résédas et des mignonettes arrivait jusqu'à elle, et ajoutait un nouveau charme à la tranquille splendeur de cette belle nuit d'été. Bientôt les pensées de la jeune fille reprirent le caractère de tristesse qu'elles avaient lorsqu'elle se trouvait seule, et le douloureux souvenir du Colonel Evelyn, de Madame d'Aulnay, et, le plus amer de tous, celui de l'indigne Major Sternfield se réveillèrent dans son esprit. Tout-à-coup, elle fit un soubresaut de terreur : elle venait d'entendre son nom doucement prononcé, à ne pas s'y tromper, par la voix bien connue d'Audley lui-même.

—Ce doit être une illusion, se dit-elle en essayant de se rassurer, car elle était devenue tremblante. Peut-etre est-ce le murmure du vent.

Ah ! encore ! Cette fois, ce n'était plus un jeu de son imagination : le mot " Antoinette " prononcé d'une voix claire et douce vint frapper son oreille. S'élançant à la fenêtre, elle plongea au-dehors son regard perçant, et, à travers les branches des acacias qui s'étendaient jusqu'à la maison, elle aperçut une personne à haute taille. Mais, assurément, cet individu caché par un manteau disgracieux et un grand chapeau rabattu ne pouvait être Audley Sternfield, ce type du dandysme élégant. Cependant, le souvenir de ce dont il l'avait menacée, de venir sous un déguisement à Valmont, traversant son esprit, elle n'eut pas de doute sur l'identité du mystérieux personnage qu'elle apercevait à quelques pas devant elle. Se penchant donc en avant :

—Oh ! Audley, qu'est-ce qui vous amène donc ici ! demanda-t-elle d'une voix mesurée mais agitée ?

—Ce qui m'amène ici ! est-ce là la seule réception que tu as à me faire ? répondit-il rapidement et d'un ton où perçait la colère. Te proposes-tu de sortir ou de condescendre seulement à me parler du haut de cette fenêtre, comme si j'étais un laquais ?

—Que le ciel m'éclaire ! dit-elle. Que faire ? Si je le fais entrer et que mon père le trouve ici, dans ce travestissement, quelles fatales conséquences ne pourrait-il pas en résulter ! et si je sors à la sourdine pour le rencontrer, je m'expose à être découverte, mal jugée, condamnée !

—As-tu décidé quelle bienvenue tu dois m'accorder ?

Et la voix, plus forte, moins prudente, indiquait clairement que la patience du Major cédait rapidement.

—Pas de bruit ! dit-elle ; je vais vous rejoindre dans un instant.

—Puis, ouvrant la porte vitrée qui donnait sur le balcon,

elle se trouva aussitôt près de Sternfield. Se dégageant froidement de son embrassement, elle demanda encore une fois :

—Audley, dites-moi ce qui vous amène ici.

—Es-tu bien un être humain comme les autres, Antoinette, ou n'es-tu pas plutôt faite de marbre ? répondit-il impétueusement. Après une longue et pénible séparation, tu me demandes à moi, ton fiancé, ton mari, ce qui m'amène ici !

—Oui, êtes-vous venu me reconnaître publiquement pour votre femme ? continua-t-elle d'un ton bref.

—Pas encore, pas à présent—et son accent trahissait quelque chose comme de l'embarras :—tu en sais la raison.

—Oh ! je la connais, Major Sternfield, et sans doute vous trouvez que c'est une raison suffisante, un motif tout-puissant. Il peut en être ainsi : mais pour Dieu ! ne me parlez plus, après cela, de votre amour : ce serait une sanglante ironie. Si, pour des considérations d'argent et de prudence, vous pouvez attendre des mois, des années peut-être, pour me réclamer pour votre femme, votre amour n'est pas si ardent que vous ne puissiez aussi me faire grâce de vos visites qui ne peuvent m'apporter autre chose que des contrariétés et de la peine.

—Tu es sans pitié, Antoinette ! dit-il confondu par la manière ferme et franche avec laquelle sa jeune femme naguère si timide, lui parlait maintenant.

—Prêtez-moi un moment d'attention, Audley. Vous m'avez enlevé presque tout ce qui m'était cher sur la terre : ma liberté, mon bonheur, l'approbation de ma conscience. Il ne me reste plus que ma réputation, mais ce bien, ni vos conseils, ni vos menaces, ne me feront risquer de le compromettre par des têtes-à-têtes secrets avec vous. Si votre amour est si immense—ici la voix d'Antoinette atteignit les dernières limites du sarcasme—que vous ne puissiez vivre sans me voir

de temps à autre, venez à la maison ouvertement, en votre qualité de gentilhomme, et non pas déguisé comme vous l'êtes ce soir.

—Oui, pour que ton père m'en chasse et amène ainsi une crise telle qu'une entière explication et la reconnaissance de de notre mariage deviennent inévitables. Non, cela ne me va pas autant qu'il te convient. Mais, laisse-moi te féliciter sur ton tact : tu deviens véritablement diplomate, Antoinette.

Sans paraître remarquer la raillerie contenue dans ces dernières paroles, elle reprit :

—Avez-vous encore quelque chose à me dire ? car il faut que je rentre dans la maison : j'attends mon père ce soir, peut-être même va-t-il arriver d'un moment à l'autre.

—Il n'y a pas de crainte à avoir sur ce point. Dans l'espèce d'auberge où je me suis arrêté hier soir, on m'a dit qu'il était absent et que probablement il ne reviendrait pas avant demain, en raison des mauvais chemins.

—Croyez-moi, vous faites erreur, il peut être ici ce soir. Dans tous les cas, nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire : je n'ai pas de phrases mielleuses à prononcer et si vous en avez pour moi, elles ne seraient que bien mal-venues. Ainsi....

—Ne crains-tu pas de faire un compte terrible pour un jour à venir ? interrompit-il d'une voix menaçante. Crois-tu donc que les outrages et le fier dédain d'Antoinette de Mirecourt ne pourront pas être rappelés, plus tard, à Madame Audley Sternfield ?

—Très probablement : j'en ai eu assez, Audley, pour croire que vous n'épargnerez pas plus votre femme que vous avez épargné votre fiancée : mais je ne pense pas que, dans aucun cas, vous puissiez me rendre plus malheureuse, plus misérable que je le suis maintenant.

Il sourit, mais d'un sourire amer et plein de signification, que la frêle jeune femme heureusement ne put voir, grâce aux acacias qui projetaient leur ombre sur son mari, car ce sourire l'auraient poursuivie longtemps après.

—Eh ! bien, il est à espérer qu'il n'en sera pas ainsi : mais tu n'as qu'une bien petite idée des déboires de la vie, jeune fille : ta barque, jusqu'ici, n'a vogué que sur les eaux tranquilles d'une mer calme ; mais elle pourrait bien rencontrer des écueils et des tempêtes tels, que tu n'en as jamais rêvées de semblables. . . . Te proposes-tu de revenir à la ville prochainement ?

—Non, je n'irai pas tant que je pourrai m'en dispenser : j'y ai trop souffert durant ma dernière promenade. Ici, je mène une vie aussi tranquille, aussi retirée, que vous puissiez le désirer : je sors rarement, ne reçois que peu de visites et suis presque toujours avec ma gouvernante. Croyez-moi, pour notre repos mutuel, il vaut mieux que vous me laissiez la paix : que cette visite, Audley, soit votre dernière.

—Elle va l'être certainement, car la réception que tu viens de me faire n'est pas de nature à m'encourager à la renouveler ; mais je ne fais aucune promesse imprudente, dans le cas où je serais tenté de manquer à ma parole.

—Silence ! s'écria tout à coup Antoinette en pressant fortement le bras de son mari. Mon père est arrivé : n'entendez-vous pas les voix, le bruit ?

Un moment après, des lumières brillaient aux fenêtres du salon, et la voix de M. de Mirecourt qui appelait sa fille, se faisait entendre.

—Oh ! nous allons être découverts : il vient de ce côté-ci, —dit la jeune femme, saisie de terreur.

—Vas en avant à sa rencontre, fille enfant : il ne soupçonnera rien.

Doucement, avec hésitation, Antoinette s'avança dans les rayons de lumière que jetait la lune : et si la confiance de M. de Mirecourt en sa fille n'eut pas été aussi illimitée, si seulement ses soupçons avaient été auparavant excités d'une manière ou d'une autre, il n'aurait pu manquer de remarquer la singularité de ses manières. Heureusement, cependant, il était dans une veine de bonne humeur : il la plaisanta sur son amour sentimental pour les rêves au clair de la lune, et demanda ensuite à voir Madame Gérard, ce qui fournit à Antoinette un sujet sur lequel elle pouvait parler sans trahir son trouble.

Sternfield resta dans sa cachette jusqu'à ce que le père et la fille fussent rentrés dans la maison. S'avançant alors plus près de la fenêtre qui était restée ouverte, mais se tenant toujours dans la pénombre des arbres :

—Je la croyais meilleure actrice ! se dit-il après un moment. Comment se fait-il que son père n'ait pas de soupçons ? Elle n'est qu'une enfant après tout, et cependant comme elle a bien su me tenir en échec ! —et sa figure s'assombrit à cette pensée.—Est-ce que je l'aime, oui ou non ? Parfois, lorsque sa rare beauté, sa grâce merveilleuse se présentent à mon esprit, je la crois une créature digne d'être adorée : parfois encore, lorsque je la vois faire preuve de cette inexorable fermeté, de cette volonté de fer qui jure si étrangement avec sa douceur naturelle et avec l'amabilité caractéristique de son sexe, je me sens bien près de la haïr. Et cependant, il y a dans sa froideur même un charme capricieux qui me plait, en songeant qu'un jour elle sera à moi ; mais je ne puis m'aventurer à forcer cette époque, quand bien même mon amour serait dix fois plus ardent qu'il n'est. Mes pertes au jeu me gênent autant que notre mariage secret l'enchaine, elle. Je crois vraiment que je l'aime plus maintenant que lorsque je l'ai epou-

sée. . . . Je suis curieux de voir si elle va s'aventurer à sortir encore ce soir : Je dois attendre pour en juger. Ah ! j'ai maladroitement gâté les choses, en laissant s'éteindre aussi complètement l'amour qu'elle avait pour moi : je dois maintenant tenter un autre moyen pour le faire revenir dans son cœur.

Les lumières passèrent bientôt dans la chambre principale : M. de Mirecourt était sur le point de procéder à ce que, selon les usages du temps, on appelait prendre un souper très tard. Tout à coup, le bruit d'une porte que l'on ouvrait et refermait suivi presqu'aussitôt par un léger frôlement d'une robe, vint frapper l'oreille de Sternfield. Oui, c'était ce qu'il attendait : Antoinette était revenue, et, se penchant à la fenêtre :

—Audley, dit-elle rapidement, êtes-vous encore ici ?

—Crois-tu donc que j'aurais pu partir sans un mot d'adieu de ta part ? répondit-il avec douceur et même sur un ton de reproche.

—Je suis venue vous dire bonsoir. Sans doute vous partez demain, n'est-ce pas.

Et la voix de la jeune femme disait clairement à quelle inquiétude elle était en proie.

—Oui, puisque tu parais le désirer aussi vivement.

—Oh ! merci, merci ! Vous ne pouvez vous figurer la crainte que j'ai qu'il se fasse une scène entre vous et mon père.

—Ta santé n'est-elle pas meilleure depuis que tu es revenue à la campagne ? demanda-t-il avec une inquiétude réelle cette fois.

—Non : cependant, je n'éprouve aucune souffrance, que de la faiblesse seulement.

Une crainte soudaine s'éleva dans l'esprit de Sternfield en se rappelant combien Antoinette était maintenant différente de la jeune fille rayonnante de santé qu'il avait rencontrée naguère dans les salons de Madame d'Aulnay. Que faire si la mort lui enlevait sa fiancée avant le temps où il se proposait de la réclamer pour sa femme ! Il avait entendu dire que la mère d'Antoinette était morte bien jeune de consomption et que sa fille lui ressemblait beaucoup dans sa délicate beauté, mais il n'avait accordé, dans le temps, qu'une faible attention à cette rumeur qui lui revint en ce moment avec une nouvelle force à l'esprit ; il prit en lui-même la ferme détermination de lui épargner les scènes orageuses, les horribles persécutions dont il l'avait abreuvée jusque-là et qui, pensa-t-il, avait singulièrement affecté la santé de son corps et ruiné son bonheur. Sous l'empire de cette tardive résolution :

—Comme je sais, dit-il, que ma présence à Valmont est pour toi un sujet d'inquiétude, je vais partir dès la pointe du jour. Je ne chercherai pas à te revoir, de crainte que nous soyons découverts. Ainsi, je vais te faire de suite mes adieux.

Elle se pencha davantage et étendit sa main qui était brûlante : le militaire éprouva comme un remords quand il y appuya ses lèvres.

—Si tu désires me voir, dit-il, écris moi un mot. Jusque-là, je ne viendrai plus te troubler.

—Que Dieu vous bénisse, Audley !—soupira-t-elle en balbutiant, car la douceur extraordinaire dont son mari venait de faire preuve l'avait singulièrement touchée.—Je vous écrirai souvent, et je vais vivre aussi tranquille que vous puissiez le désirer.

En un moment, il avait sauté sur le petit balcon, et était aux côtés d'Antoinette. Un embrassement ardent, passionné, et il partit aussi rapidement, aussi silencieusement qu'il était venu.

Quelques minutes après, Antoinette était de retour dans la salle à dîner pour surveiller le service de la table ; et M. de Mirecourt, remarquant le vif incarnat de ses traits, demandait en riant : " Où elle avait volé le fard qui recouvrait son visage ? "

XXIX

L'été avait fait place à l'automne, non pas à l'automne des autres pays avec son ciel de plomb et ses feuillages flétris, mais à notre glorieux automne canadien avec son atmosphère d'or, ses bois magnifiques et ses splendides forêts.

Avez-vous jamais remarqué, lecteurs, combien est merveilleux le changement qu'opère dans notre nature la première gelée sérieuse de l'automne ? La veille, vous vous êtes couchés après avoir jeté un regard d'adieu sur les vertes collines et les bois d'émeraude : à votre réveil, vous trouvez la terre et le désert recouverts d'une couleur nouvelle. Ici, le riche incarnat de l'érable brûlé par le soleil contraste avec le jaune pâle et délicat du bouleau ; là, les feuilles tremblantes et argentées du peuplier avec le safran du grand sycomore ; plus loin, les baies cramoisies du chêne et les vignes somptueusement teintes qui ont un éclat encore plus vif sur le fond sombre des sapins et des tamarcts. Ah ! si jamais la beauté semble sourire délicieusement avant de se faner pour toujours, c'est bien dans le feuillage de nos sorêts d'automne.

Antoinette était assise à sa fenêtre, contemplant avec mélancolie la scène magnifique qui se déroulait devant elle. Des coussins amoncelés sur sa chaise, une petite fiole et un verre placés à côté d'elle, et surtout la douloureuse délicatesse de son apparence, disaient qu'elle était invalide. Près d'elle était Madame Gérard qui demanda tout-à-coup :

—Veux-tu savoir ce que le Docteur Le Bourdais a dit, chère enfant ?

Une ombre de sourire et une légère inclinaison de tête furent la seule réponse à cette question.

—Eh ! bien, il a déclaré que tes poumons sont parfaitement sains, et que tout ce dont tu as besoin, c'est de la distraction et d'un peu de plaisir. Il trouve que la vie que tu mènes ici est trop monotone et trop tranquille pour l'état actuel de ta santé, et il recommande une promenade immédiate à la ville.

—En ville ! répéta Antoinette d'un air consterné : ah ! c'est bien le pire conseil qu'il pouvait donner. Non, je ne laisserai pas cette maison : ici, au moins, j'ai le repos et la paix, tout ce que je puis désirer ou espérer sur la terre.

—Ma bien chère Antoinette, il faut que tu partes, puisque cela a été jugé nécessaire dans l'intérêt de ta santé. D'ailleurs, tu ne resteras à Montréal que quelques semaines, juste assez de temps pour satisfaire les désirs du Dr. Le Bourdais et l'inquiétude sans cesse croissante de ton père.

Trop docile ou trop faible pour résister longtemps, la jeune femme eut bientôt cédé, et huit jours après, elle était assise dans le salon de Madame d'Aulnay et subissait, comme une enfant obéissante, les félicitations et les caresses de sa cousine qui se réjouissait cordialement de son arrivée.

—Quel bonheur de t'avoir encore avec nous, chère Antoinet e, dit-elle. Je suis déterminée à ce que tu t'amuses bien.

—Nos idées de plaisir sont maintenant bien différentes, Lucille, et tu ne dois pas oublier qu'étant en convalescence j'ai besoin de repos et je dois me coucher de bonne heure.

—Non pas, enfant. Tu as pris l'habitude d'une tristesse mortelle dans ton sombre Manoir, il te faut maintenant un peu de gaieté pour te remettre en bonne santé. Est-ce que le médecin ne t'a pas dit la même chose ?

—Pas précisément : il a déclaré que ma maladie déjouait

son art, qu'il ne pouvait parvenir à remonter à son origine, et qu'en désespoir de cause, il ordonnait un changement d'air pour voir quel effet en résultera. Chère Lucille, veuille bien te rappeler à quelles conditions je suis ici.

—Oh ! oui, je me rappelle t'avoir étourdiment promis de te laisser aussi isolée, aussi solitaire que tu le désirerais : aussi, je suppose que je vais respecter ma promesse, pendant quelque temps au moins. Sans doute tu feras une exception en faveur de Sternfield ?

Une légère rougeur couvrit le front de la jeune fille lorsqu'elle répondit :

—Non, je ne dois pas refuser de le revoir.

—Aussi bien, c'est ce que tu as de mieux à faire. Ses visites te serviront à le surveiller de plus près.

Antoinette leva sur sa cousine un regard de douloureuse curiosité, à ces mots.

—Peut-être, continua Lucille, ne devrais-je pas te dire cela, mais tu l'apprendrais plus brusquement ailleurs : eh ! bien, on dit qu'il mène depuis quelque temps une vie très volage.

L'inquiétude qui se lisait dans les yeux d'Antoinette augmentait d'intensité.

—Oui, ajouta Lucille, sans parler de fautes encore plus impardonnables et que je m'abstiendrai de mentionner, il paraît qu'il est devenu un joueur tiéffé : on dit que ses pertes sont énormes. C'est probablement sa complète séparation de toi qui l'a ainsi jeté dans le désespoir.

Antoinette soupira—un long et profond soupir. Oh ! comme l'avenir pour elle s'assombrissait tous les jours davantage. Le joueur insouciant, le libertin prodigue dont les fautes servaient de pâture aux cancans de tout le monde, était le compagnon de sa vie, son mari à elle : et elle n'attendait que sa volonté

qu'un mot de lui pour laisser les tendres amis de son enfance, son heureuse demeure, peut-être son pays natal, et le suivre lui et sa fortune ruinée. Il lui restait cependant une suprême espérance : sa santé qui déclinait tous les jours ; et ce fut avec de vives palpitations de cœur qu'elle se rappela que la mort pourrait la sauver d'une union dont elle entrevoyait la consommation avec une terreur inexprimable.

—Je n'ai aucun doute, continua Madame d'Aulnay, qu'Audley se réformera quand votre mariage sera connu publiquement, et il fera probablement un excellent mari.

—Silence ! silence ! implora Antoinette, torturée presqu'au-delà de ses forces par les remarques mal-avisées de sa cousine.

—Certainement, chère enfant ; je n'insisterai plus sur ce sujet, puisqu'il te cause de la peine. Parlons d'un autre caractère bien différent, du Colonel Evelyn : il faut que tu saches qu'il est devenu le misanthrope le plus sombre, le sauvage le plus prononcé que tu puisses imaginer. Aux différentes invitations que je lui ai envoyées, après ton départ de la ville, il m'a fait parvenir les refus les plus courts et les plus formels possibles : il n'a pas même eu la politesse de me faire ensuite des visites : comme les pécheurs dont parle St-Paul, le dernier état de cet homme est pire que le premier.... Ah ! voici que j'entends le bruit d'une voiture à la porte : c'est Sternfield ; j'avais bien pensé qu'il ne serait pas longtemps sans venir te présenter ses devoirs.... Mais, je vais aller en haut pour un instant ; je reviens de suite.

MADAME LEPROHON.

(A suivre.)

LA NOCE AU VILLAGE

— LU A LA SOCIÉTÉ ROYALE, MAI 1887 —

Ce matin, dans la vieille église,
Comme les oiseaux s'éveillaient,
Le beau promis et sa promise
Près de l'autel s'agenouillaient.

Puis, après une messe basse,
Devant les parents réunis,
Tout émus, à la même place,
Le prêtre les avait bénis.

Ensuite, le long du village,
Les époux, pendant tout le jour,
Ont fait les visites d'usage
Aux connaissances d'alentour.

Non pas dans la vieille calèche
Aux longs ressorts de cuir, piqués,
Et dont la caisse noire sèche
Entre ses brancards détraqués ;

Mais dans la voiture nouvelle
Peinte en éclatante couleur,
Si vive, que, lorsqu'on attelle,
Le cheval en a presque peur ;

Avec le *harnois* du dimanche
Tout reluisant sous son nickel,
Et le fouet au mince et long manche
Qui semble menacer le ciel.

Et c'est dans ce grand équipage,
Sous l'allure d'un trot puissant,
Qu'ils ont fait le tour du village,
Plus fiers que des princes de sang.

Et maintenant, c'est la veillée :
Après un somptueux repas,
Tout ce monde à mine éveillée
Va prendre ses joyeux ébats.

Dans son coin, le violon grince
Sous l'archet frotté d'arcanson ;
Il accompagne la voix mince
De la fille de la maison.

C'est une dolente complainte
Comme on en chantait autrefois,
Dont chaque son tire sa plainte
Autant du nez que de la voix.

—Il s'agit d'un grand personnage
Allant au loin se marier ;
Mais, pendant le cours du voyage,
Des brigands le font prisonnier.

Après bien des ans de souffrance,
Il s'en revient vieilli, cassé :
Hélas ! pendant sa longue absence,
Un plus heureux l'a remplacé.

Il voudrait recourir aux armes :
Son bras n'est plus assez puissant ;
Il se consume dans les larmes
Et veut *mourir en languissant.*—

Les dernières notes se meurent
Dans un dernier roucoulement ;
Les papas et les mamans pleurent
D'un discret attendrissement.

Et, pendant que les yeux s'essuient
Avec les mouchoirs *carreautés*,
Garçons et filles, qui s'ennuient,
Chuchottent de tous les côtés.

On voit briller l'impatience
Dans tous ces regards désireux
De voir quelqu'un ouvrir la danse,
Parmi les gars les moins peureux.

L'un d'entre eux, assis sur le *coffre*,
Le pied chaussé d'un soulier fin,
Se lève et très galamment s'offre
A battre aux autres le chemin.

Et, d'abord, en cérémonie,
Le coude rond, saluant bas,
Il va *prier sa compagnie*,
Laquelle ne refuse pas.

Puis, les deux se mettent en place,
Elle, tenant son cotillon,
Lui, ses grands bras ballants, en face,
Mais bien campé sur le talon.

Le violon, que la fatigue
Faisait, jusque là, sommeiller
Attaque une fougueuse gigue
Qui semble aussitôt l'éveiller.

L'archet court en notes rapides,
Et le *jouar*, de ses deux pieds,
Battant sur les planches solides,
Fait un bruit de cent cavaliers ;

Pendant que danseur et danseuse,
A peine effleurant le plancher,
Commencent leur ronde fiévreuse
Sans presque avoir l'air d'y toucher.

Et le mouvement s'accélère,
Les pas se mettent à pleuvoir,
Plus d'un soulevant la poussière
Au point qu'on peut à peine y voir.

Mais rien ne saurait les abattre ;
Ils ont attaqué ce grand pas
Que l'on appelle *battre à quatre :*
On meurt, mais on n'arrête pas !

Puis, un autre couple s'avance,
Entraîné dans le tourbillon,
Et puis, un troisième s'élance ;
Et puis, enfin, le violon

Entre lui-même dans la danse,
N'y tenant plus, et ses deux bras
Suivent la rapide cadence
Pendant qu'il bat ses entrechats.

Et cela dure, et cela dure,
Si bien que, dans l'enivrement,
Plus d'un retire sa chaussure
Pour danser plus légèrement.

Et puis, quand la danse s'arrête,
Un second repas est servi :
Pour que la gaîté soit complète,
Un plaisir de l'autre est suivi.

Au jour, la fête enfin s'achève ;
On part en se donnant la main,
Pendant que plus d'un couple rêve :
" Ce sera notre tour demain ! "

NAPOLÉON LEGENDRE.

LE MATIN A LA CAMPAGNE

L'aurore vient de se montrer timidement en agitant sa paupière encore toute transie, toute humide de rosée, et en étirant ses longues tresses pâles qui fuient jusqu'à l'horizon ; d'immenses lueurs douces s'étendent au sein des ténèbres ; les forêts au loin montrent leurs cimes enveloppées d'une blancheur indécise ; la surface des eaux se couvre de reflets semblables à des regards à demi voilés ; la teinte sombre des hautes montagnes se mêle de nuances attendries, pendant que les ravins et les gorges dorment encore dans la nuit épaisse ; les rivages apparaissent comme des bordures de vêtements d'une couleur plus vive que les vêtements mêmes, les longues routes et les chemins comme des trouées mystérieuses faites à travers des régions informes ; le flanc des collines se détache lentement sur un ciel rempli d'ombres affaiblies ; ce ciel est encore plein d'étoiles, mais la lune qui pâlit annonce que les ténèbres s'apprêtent à l'abandonner bientôt pour aller envahir des cieux lointains.

C'est alors qu'un cri aigu et sonore, un cri de réveil, un appel répété au jour se fait entendre à la porte de chaque demeure et est répondu de ferme en ferme, comme le cri des sentinelles l'est la nuit de faction en faction. Ce cri, c'est celui du coq vigilant, du coq altier et superbe, glorieux d'être le premier éveillé de tous les animaux domestiques, et voulant que tous en prennent connaissance. A la diane du coq succède bientôt le beuglement des vaches impatientes que l'on garde dans le voisinage des étables ; les chevaux dans les champs se sont dressés lentement sur leurs jarrets et commencent à tondre l'herbe chargée des pleurs de la nuit. A leur tour, les grands bœufs tout éveillés, debout, immobiles, ruminant en silence, attendent le jour que l'on soupçonne à l'horizon, qui entr'ouvre enfin discrètement les portes du ciel

et s'avance en écartant ses voiles un à un, doucement, tranquillement s'emparant de l'espace, son domaine assuré et éternel. La nuit s'envole au loin, poursuivie par les premières clartés, et tout devient jour. Un immense recueillement, profond comme l'infini, est partout répandu ; la nature attentive semble sommeiller encore ou retenir ses forces : nulle part l'action ni le mouvement des êtres : on n'entend rien encore dans le vaste univers; tout à coup se fait sentir un tressaillement vague qui court dans toutes les fibres de l'air qui frémit, qui tremble et se remplit de mille scintillements comme un œil ébloui... le soleil apparaît !... et tout l'espace de jour est devenu lumière et les rayons de l'astre ont parcouru toute la voûte des cieux.

Alors tout ce qui vit, tout ce qui respire entonne l'hymne de la création ; toutes les fleurs s'entrouvrent pour recevoir le premier regard du père de la nature, toutes les plantes redressent leur tête courbée par la rosée, les feuillages étincellent, les sombres parois des rocs se couvrent de reflets, les flaques d'eau du rivage miroitent ; dans les bois pleins d'ombres dispersées court une vie mystérieuse et foisonnante : le moucheron bourdonne gaiement en même temps que le cheval hennit de plaisir : l'oiseau chante avec transport en voletant de branche en branche ; le petit écureuil, l'œil étincelant, court dans les ramilles ; l'alouette jette son cri du haut des airs pendant que la mouette rase le flot du bout de son aile ; l'atmosphère entière est pleine de bruits confus et cependant harmonieux : tout chante, toutes les voix se font entendre... une, une seule encore exceptée !... enfin l'homme paraît, l'homme, le roi, le maître de la terre et de tout ce qu'elle renferme, le souverain incontesté auquel tous les autres êtres rendent hommage et qu'ils brûlent de servir, l'homme qui seul porte son front droit vers la nue et regarde les astres, l'homme fait à l'image de Dieu, lui-même " un dieu tombé qui se souvient des cieux " !

Aussitôt, il marche, il chemine, va et vient, s'agite en tous

sens sur cette planète qui est son empire : sa voix mâle retentit dans tous les foyers et sur toutes les routes : il appelle à son service toutes les forces de la création, il accomplit toutes les œuvres, et sa tâche qui commence ne finira qu'avec le jour, pendant que sa compagne infatigable l'assiste, aussi empressée, aussi vigilante aux soins du ménage qu'il est actif et abondant en travaux au dehors.

Bientôt va se répandre sur la plage et dans les bois l'essaim gracieux des jeunes filles et des enfants aux bérets pomponnés et aux ceintures de rose : sur toutes les têtes les ombrelles sont déployées ; il a suffi d'une heure au soleil pour répandre des torrents de chaleur et pour inonder l'atmosphère d'une poussière d'or et de pourpre ; les côtes de la rive opposée apparaissent comme de grands fauves couchés dans la lumière, et, dans la clarté éblouissante qui enfante le mirage, les îles qui les avoisinent se détachent et semblent s'avancer, se rapprocher incessamment du regard ; des senteurs âcres et vivifiantes de varech et de sel marin arrivent par bouffées subites, dilatent et gonflent les poitrines avides ; l'air, comme l'homme, a acquis une nouvelle vigueur, une nouvelle vie qu'il dépense en prodigue et qu'il distribue avec profusion à tout ce qui respire.....

On entend dans le lointain comme un immense soupir, soupir si profond, si vaste, qu'on dirait un mugissement sourd qui monte des entrailles mêmes de la terre : c'est le grand fleuve qui soulève avec effort la masse de ses eaux jusqu'à leur point culminant pour les laisser retomber ensuite en ondes successives et graduées qui gagnent petit à petit la plage laissée à sec par le reflux. Parfois un vent violent les pousse et les fouette ; alors ce n'est plus avec mesure, mais avec fureur qu'elles dévorent la plage ; elles arrivent impétueuses, effrénées, irritées et bondissantes, s'élancent sur les écueils et les récifs, mugissent avec fracas, se brisent en maints endroits en jetant dans l'air leur écume dispersée, se précipitent sur les rochers et les promontoires immobiles et muets sous l'averse

furieuse, et, entraînant avec elles mille épaves, comme un tonnerre roulant, elles déferlent sur la rive dont les galets, parfois refoulés, roulés, entassés, résonnent comme un galop saccadé au milieu d'un cailloux.

Sur les côteaux onduleux, au loin, leur répond comme une autre mer le long balancement des épis et la houle des foins : le vent court sur les longues tiges, et les courbe ou les relève ou les balance comme le flot fait des algues ; par temps une immense ombre les couvre, flotte quelques instants, puis disparaît, c'est un nuage qui passe comme une pensée sombre glisse un moment sur un front radieux. Sur la nappe battante du fleuve courent des voiles dont l'aile oblique rase le flanc des flots comme celle des alcyons : elles plongent et replongent, ondulent, disparaissent à demi, puis reparaissent comme en dansant sur la cîme des vagues, et s'avancent toujours jusqu'à ce qu'elles atteignent les abords de la rive où elles s'abattent doucement, en ramenant leurs ailes comme des oiseaux fatigués.

Les monts aux larges flancs s'étagent sous leur manteau de verdure fauve et de feuillage frissonnant, aussi épais, aussi fourni que le duvet de l'eider généreux : et les hauts promontoires, sombres, droits, hérissés de sapins, bardés de rochers noirs, regardant l'espace avec menace, se dressent formidablement dans le fleuve, aux deux extrémités d'un demi-cercle, comme pour encadrer ce tableau de la plus belle nature que le soleil ait jamais éclairée de ses rayons, de la ravissante et enchanteresse Malbaie, ce rêve de la nature, ce morceau du paradis perdu égaré sur notre planète, et que les poètes pourront chanter longtemps dans les vers immortels sans pouvoir dire assez toutes ses éclatantes et innombrables beautés, toutes ses sublimes perfections.

8 juillet 1887. ARTHUR BUIES.

ORIGINE DU "GOD SAVE THE QUEEN."

Savez-vous quelle est l'origine de l'air national de la Grande-Bretagne : *God save the Queen ?*

Le fait est assez original et assez important pour intéresser nos lecteurs.

L'Angleterre doit le *God save the Queen* à la France, et voici comment.

Un jour, Mme de Maintenon avait exprimé le désir d'avoir un beau cantique, paroles et musique, pour le faire exécuter par les demoiselles de la maison royale de Saint-Cyr, toutes les fois que le roi Louis XIV entrerait dans la chapelle. Le désir de Mme de Maintenon fut bientôt satisfait, et, lors d'une prochaine visite de Louis XIV à Saint-Cyr, les demoiselles chantèrent le cantique suivant mis en musique :

Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, vengez le roi !
Vive le roi !
Que toujours glorieux,
Louis victorieux
Voie ses ennemis
Toujours soumis !

Quelque temps après, l'illustre musicien Hændel, étant en France, entendit chanter à Versailles le cantique, accompagné d'un brillant orchestre. Il fut ravi de son effet puissant et majestueux, produit toutefois par des moyens bien simples.

Hændel obtint de la supérieure de Saint-Cyr la permission de copier l'œuvre musicale, et, de retour en Angleterre, il l'offrit au roi Georges Ier.

Or, qui avait composé cette musique ?— c'était Lulli.— Et qu'a-t-on fait, en Angleterre, du cantique des demoiselles pensionnaires de la maison de Saint-Cyr ? On en a fait le chant de bravoure, l'air national de l'Angleterre, le fameux *God save the Queen.*

LE VOYAGEUR

I

A quelques lieues en deça de la frontière des Etats-Unis, dans le comté de Shefford, se trouve un petit lac aux flots bleus, perdu dans la forêt. Ce lac, ou plutôt cet étang, comme son nom l'indique d'ailleurs, *Roxton Pond*, occupe un espace d'environ trois milles de circonférence, boisé de tous les côtés, et n'a, pour toute issue, qu'une petite rivière, ou mieux un ruisseau qui a conservé son nom sauvage de *Makouke*.

Rien de plus pittoresque, au clair de la lune, que cette nappe unie, reflétant dans ses eaux dormantes les sombres bois qui l'entourent.

Aujourd'hui, l'endroit est colonisé ; un joli village s'est élevé à l'embouchure de la petite rivière qui alimente plusieurs manufactures florissantes. La hache infatigable du colon a déjà fait des percées qui laissent apercevoir, ça et là, le miroir du lac. Le bruit commence à se faire autour de ces solitudes poétiques que le souffle envahissant de l'industrie transformera bientôt en un foyer de fiévreuse activité. A mesure que le village augmente, la nature y perd de ses sauvages beautés, et le caquetage des commères remplace la chanson du chasseur et le bruit de sa pagaie qui seuls éveillaient les échos du lac.

Il y a trente ans, cependant, Roxton-Pond était encore une solitude, où trois ou quatre colons seulement, plus hardis que les autres, avaient élevé leur *log house*, au milieu de la forêt. Le printemps, toutefois, cette petite colonie s'augmentait d'une dizaine d'habitants *des bas* qui venaient, au commencement d'avril, passer une quinzaine dans le bois pour faire *les sucres*.

Ce territoire était alors composé, en partie, de *lots blancs* c'est-à-dire de terres qui étaient censées n'avoir pas de propriétaires, et sur lesquelles le premier venu, pouvait à un moment donné, s'établir, pour exploiter, soit les bois francs, en y faisant du sucre et du sel de potasse, soit les pruchières où les cèdrières en y faisant de l'écorce ou des perches. Plusieurs même s'établissaient définitivement sur un lot blanc, quittes à l'acheter plus tard du propriétaire, si jamais ce dernier se présentait.

Or, en l'année 1846, le nommé Joseph Jean, était venu s'établir de bon printemps, sur un de ces lots blancs, dans une petite cabane en troncs d'arbres, bâtie en pleine forêt, à quelques arpents du lac. Jean était un cultivateur ruiné des anciennes paroisses.

Nous avons, Dieu merci, de belles et de bonnes qualités, mais nous avons aussi, et malheureusement, de grands et de sérieux défauts. L'un de ces défauts, le principal, est l'entêtement dans la routine, et une horreur inexplicable pour tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une amélioration. " Mon père a fait ainsi, je dois faire de même." Quand un de nos cultivateurs a lâché cette phrase suprême, c'est son dernier mot, sa raison finale, il n'en revient plus.

Ainsi, vous voyez une foule d'*habitants*, qui, depuis trente, quarante, et même cinquante ans, sèment toujours le même grain dans la même pièce de terre, et mettent leur mauvaise récolte sur le compte des mauvaises années, quoi que vous puissiez leur dire au contraire. D'autres laboureront avec un couteau à la charrue, dans les terrains pierreux, ou feront des *planches* de six pieds de large, dans les terres élevées et bien égouttées, où des *planches* de trente pieds leur donneraient moins d'ouvrage et plus de profit. D'autres enfin, au lieu de mettre les pierres de chaque côté du champ et en faire une muraille sèche, ce qui est d'une grande économie sans guère

plus d'ouvrage, s'obstineront à les mettre en tas au milieu du champ, et à labourer chaque année autour de cet obstacle grossissant, avec une constance désespérante. Indiquez-leur l'amélioration, tâchez surtout de la leur faire adopter : autant vaudrait leur parler de marcher sur la tête.

Joseph Jean était malheureusement un de ces hommes encroûtés.

Possesseur d'un bien considérable, mais à demi épuisé par une mauvaise culture il avait toujours persisté à suivre la vieille routine : et la récolte, de mauvaise qu'elle avait été d'abord, avait fini par devenir à peu près nulle. Comme, cependant, sa femme et ses deux grandes filles, moins routinières que lui, avaient adopté toutes les améliorations survenues dans les robes, les ombrelles et les chapeaux, il arriva ce qui arrive toujours : la chandelle, brûlée par les deux bouts, s'éteignit d'elle-même. Les chapeaux de haute couleur et les jupes à volants, au lieu d'attirer les maris, ouvrirent la porte aux hypothèques. Une fois qu'un cultivateur est réduit à emprunter, généralement, c'est un homme fini.

La terre de Joseph Jean fut vendue. Il prit alors le chemin du bois : triste fin pour les chapeaux à plumes des deux filles Célestina et Adamanta, et pour le superbe *castor* du fils unique Adjutor. Joseph Jean ressentit dûrement le coup qui le frappait ; mais il refoula les larmes du découragement prêtes à jaillir, et fit bonne contenance en face du malheur.

—Il est pénible, se disait-il, d'être mis dans le chemin à quarante-cinq ans ; mais avec du courage, et surtout avec l'aide de Dieu, je pourrai peut-être arriver à me tirer d'affaire.

Il y avait six mois qu'il était établit sur son lot, à Roxton Pond, le soir du deux novembre, où nous prenons la liberté de faire pénétrer notre lecteur sous son modeste toit.

Durant l'été, Jean et son fils avaient abattu trois ou quatre arpents de bois et avaient vendu du *sel de potasse* pour une valeur de quatre dollars.

On ignore peut-être ce qu'était alors cette petite industrie. Le colon choisissait un endroit bien fourni en bois francs. Il en abattait les arbres qu'il réduisait en cendres. C'est avec ces cendres que se fait le sel qu'il fallait aller vendre à neuf milles, et souvent à quinze ou vingt milles de l'endroit, aux commerçants qui en font de la perlasse.

Le colon faisait ce trajet à pied, à travers les bois, avec une auge remplie de sel, sur la tête. Le voyage durait de deux à trois jours et ne rapportait que quelques chelins.

Pendant ce temps, la famille se nourrissait de fruits et de gibier, l'été ; mais l'hiver, on jeûnait de deux jours l'un, et souvent on n'avait pour toute nourriture, qu'une fort vilaine soupe faite avec des bourgeons de liard ou de bois-blanc.

La famille de Jean, cependant, avait été un peu moins à plaindre.

Autour du lac, les fruits et le gibier abondaient, et c'était une ressource précieuse pour les temps de gêne, qui forment la plus grande partie de toute l'année.

Les finances de Joseph Jean, néanmoins, étaient loin d'être prospères, et il voyait s'approcher, avec une certaine anxiété, la rude saison de l'hiver, pendant laquelle les fruits manquent, et la chasse rapporte peu.

Or, le soir du deux novembre, comme nous l'avons dit, la famille était réunie autour du poële en tôle qui occupait le centre de la maison, et Joseph Jean fumait mélancoliquement sa pipe de terre cuite, pendant que sa femme, assise sur une pile de bois, s'occupait à raccommoder le linge de la maison.

Il était huit heures.

Au dehors, il faisait nuit noire, et une pluie froide, poussée par un vent violent, battait avec fureur contre la porte mal assujettie.

Les grands arbres craquaient sous l'effort de la bourrasque et mêlaient leurs plaintes monotones à tous les bruits sinistres du dehors.

Tout à coup, la porte s'ouvrit,—dans ces modestes demeures, on entre presque toujours sans frapper,—et un homme pénétra dans la maison, en refermant vivement la porte derrière lui.

—Tiens ! c'est Grignon, dit Jean, qui avait relevé sa tête : entre, mon ami, et viens te réchauffer un peu. Quelles nouvelles ?

Grignon était le plus proche voisin, demeurant à un mille sur la route.

—Il fait un temps de chien, dit-il, en secouant son bonnet tout trempé : ce n'est pas de refus : car le poële s'endure, ce soir.

Il prit une bûche, et s'assit dessus, près du feu.

—Hum ? dit-il, tout en bourrant et allumant la pipe traditionnelle, des nouvelles, il n'y en a pas beaucoup : seulement que je voudrais nous voir rendus au mois d'Avril : l'hiver s'annonce dur.

—C'est justement, ce que me disait, tout à l'heure, ma femme Hélène, fit Jean : il y a bien du pauvre monde qui va souffrir. Encore, si le sel pouvait payer un peu ; mais en hiver, on n'en fait pas beaucoup, et on ne va pas le vendre comme on veut.

—Les deux gars de Michel à Pierre partent de demain en quinze pour les hauts. On dit qu'il va se faire bien du bois, cet hiver, à Bytown, et qu'il y aura de l'argent à gagner.

—Oui, oui : j'ai entendu parler de ça, dit Jean, pas plus tard qu'hier, par le p'tit Cabana qui a envie d'y aller. Il paraît que les bourgeois veulent faire gros d'ouvrage. On parle de dix piastres par mois, avec la nourriture.

Les petits Michel m'ont dit douze : mais dix est déjà beau : quoique, au fond, c'est rudement gagné. Même que j'étais venu pour vous en dire un mot, quoique ma bonne femme soit contre.

—Et elle a bien raison, dit Hélène, en s'approchant ; pour les jeunesses, passe ; mais pour les gens de votre âge, c'est pas un métier.

—Voyons, voyons, la femme, dit Jean, d'un ton doux, c'est pas par plaisir ; mais faut vivre, ça c'est une chose sûre.

—Moi, j'aime mieux plutôt aller travailler dans les *factories*, dit Adamanta.

—Et moi aussi, dit Célestina : ça fera deux bouches de moins, et on gagne gros, par là....

—Pas toujours tant que je vivrai, interrompit Jean. Il en part plus de sages qu'il n'en revient. Et puis, d'ailleurs, qu'est-ce que dirait Pitre, s'il te voyait partir pour là-bas ?

Adamanta, à qui s'adressait cette dernière remarque, rougit jusqu'aux yeux et pencha la tête sur son ouvrage.

Les deux hommes se mirent ensuite à l'écart et parlèrent longtemps. La nuit était fort avancée et toute la famille était couchée lorsqu'ils se séparèrent.

Joseph Jean avait été reconduire Grignon jusqu'en dehors du seuil.

—Ainsi, dit ce dernier, en donnant une poignée de main à Jean, c'est entendu ; quoi qu'en disent les femmes, je puis compter sur toi.

—Tu as ma parole, et tu sais ce que ça vaut.

Grignon s'éloigna en sifflotant, et Jean alla se coucher sur une peau de Buffle, près du poële dans lequel il mit une bûche de hêtre sec.

II

Quinze jours après, Joseph Jean et Grignon, accompagnés de Pitre et d'Horace, les deux fils de Michel à Pierre, après avoir fait leurs adieux à leurs familles, laissaient Roxton-Pond et descendaient, à travers les bois, par la route de pied qui conduisait au Grand-Maska (St Hyacinthe).

Il était neuf heures du matin.

Le temps était froid et sec, et une légère couche de neige, tombée durant la nuit, couvrait partout le sentier.

Les quatre hommes, portant chacun ses hardes et ses provisions de voyage sur l'épaule, dans un petit sac passé au bout d'un bâton, marchaient allègrement, en causant des chances de leur expédition.

A cause des détours qu'ils devaient faire, ils avaient au moins huit lieues pour se rendre au Grand-Maska, où ils comptaient arriver sur les six heures du soir.

A deux heures ils atteignirent le village de St-Pie, qui se trouvait sur leur route.

Ils entrèrent dans une petite auberge pour se reposer un peu et manger un morceau.

Pendant qu'ils prenaient tranquillement leur repas sur un banc, près de l'immense poële *à deux ponts* qui occupait le centre de la salle, la porte s'ouvrit brusquement pour livrer passage à un nouvel arrivant.

C'était un homme de six pieds, gros et carré en proportion.

Il portait un habillement complet en étoffe du pays, et ses reins étaient serrés par la traditionnelle ceinture fléchée du voyageur canadien. Sa barbe noire, à tous crins et ses cheveux de même couleur, plantés dru et un peu crépus, donnaient à sa physionomie un air dur et même féroce.

Il entra sans cérémonie, déposa son sac et son bâton dans un coin et demanda un verre de rhum, avec l'accent d'un homme accoutumé à se faire obéir.

—Ah ! ah ! du monde *des hauts*, dit-il en avisant nos quatre voyageurs ; bonjour, ces m'sieus ! Ma'm Friquet ! cinq verres de rhum, puisqu'il y a des amis : c'est moi qui régale ; et vous, mes vieux, j'espère que vous ne me ferez pas celle de me brûler la politesse.

—Ça n'est pas de refus, dit Grignon, qui avait déjà voyagé et qui connaissait les usages : d'autant plus que le pain n'est pas mou comme du pain bénit.

—Et où donc que vous allez, comme ça, mes vieux ? dit l'homme après que les verres furent vides.

—Dam ! pas mal loin : on se rend à Bytown.

—Pas possible ! Dans ce cas là, nous allons faire route ensemble. Avez-vous un bourgeois ?

—Pas encore : mais il paraît que l'ouvrage ne manque pas.

—C'est égal : c'est toujours mieux d'avoir son homme d'avance. Voulez-vous travailler pour mon *boss* ?

—Qui ça ? vot'boss.

—Un homme propre, je vous en réponds, aussi vrai que je m'appelle William Lafarge : ça n'est pas trop dur au pauvre monde, et ça paye comme un anglais. Tel que vous me voyez, je suis un de ses *foreman* ; et les bons hommes sont bien traités. M'am Friquet me connaît pour un homme qui ne ment pas.

—Je ne dis pas non, dit Grignon : seulement, il faut que j'en parle avec mes amis et qu'on voye les prix. Et puis, si nous faisons la route ensemble, il y aura toujours moyen de s'arranger.

—A votre aise, dit Lafarge : pensez-y ; j'aime les gens qui soignent leurs affaires et qui ne brodent pas leur nom sur un papier, sans voir ce qu'il y a au-dessus.

Une demi-heure après, les cinq hommes reprirent ensemble le chemin du Grand-Maska, où ils arrivèrent sur les sept heures et où ils se couchèrent.

Bref, huit jours après, nos quatre amis entraient dans la petite ville de Bytown, toujours sous la conduite de Lafarge, lequel, en route, les avaient bien et dûment engagés au service de son bourgeois, Jeremiah-John-James Fusting, à raison de douze piastres par mois ; ce qui faisait dire à Grignon qu'il n'y a rien comme un marché fait en marchant.

Que voulez-vous, Grignon passait pour un homme spirituel ; il fallait bien qu'il fît honneur à sa réputation.

Du reste, Lafarge avait été parfait à l'égard de ses recrues ; et, pendant le voyage, sa présence leur avait souvent épargné de sérieux embarras.

Lafarge les conduisit dans une auberge de la rue Rideau, où, à leur entrée, ils trouvèrent une nombreuse compagnie.

Il était sept heures du soir, et nos gens avaient faim.

Lafarge, après avoir salué l'honnête assistance, s'approcha de l'hôte qu'il semblait connaître depuis longtemps, et demanda à souper pour cinq.

—Le souper n'est pas encore fini, dit l'hôte, passez dans la salle, vous trouverez tout ce qu'il faut.

Lafarge et ses quatre compagnons pénétrèrent dans la salle à manger, qui n'était séparée de la chambre d'entrée que par une porte vitrée, ornée d'un rideau rouge un peu fané.

Après le souper, qui ne fut pas long, mais conscientieusement englouti, nos cinq amis revinrent dans la chambre d'entrée où ils s'établirent sur les bancs, au milieu des groupes, pour fumer leurs pipes.

Une épaisse fumée de tabac qui remplissait toute la salle, et la chaleur d'un gros poële auraient suffi pour semer une profonde perturbation dans des estomacs moins robustes et moins aguerris que ceux de nos voyageurs.

Sur deux ou trois tables des groupes bruyants jouaient aux cartes, aux dés et à d'autres jeux de hasard.

L'enjeu de la partie dans tous les cas, était une *traite*, payée par le perdant.

Dans un coin, à cheval sur un banc en chêne, deux voya-

geurs tiraient au poignet. Immobiles depuis cinq minutes, les deux lutteurs faisaient, chacun de son côté, des efforts surhumains, pour se renverser. Les nerfs violemment tendus, craquaient, pendant que deux groupes faisaient des gageures sur le résultat impatiemment attendu.

A la fin, l'un des hommes donna un léger coup de faiblesse. Ceux qui avaient parié pour lui devinrent pâles ; un murmure approbateur partit de l'autre groupe :

—Tiens bon, Michel, tu l'as !

—Force, force ; disait-on de l'autre côté, il ne l'a pas encore.

Michel fit un suprême effort. Le poignet de son adversaire craqua et vint s'abattre avec un bruit sec sur la planche du banc. On respira d'un côté : de l'autre, on soupira. Puis, des hourrahs, poussés par vingt poitrines vigoureuses, proclamèrent le résultat de la lutte. Michel se leva tout radieux, pendant que son adversaire, l'oreille basse, conduisait les parieurs vers le comptoir où la *traite* fut bue avec enthousiasme.

Ce n'était pas la première : les esprits étaient échauffés.

Le nommé Michel,—un gaillard de six pieds, charpenté comme un hercule—ne se souciait pas de cacher la satisfaction que lui causait sa victoire. Les bras relevés au-dessus des coudres, montrant ses muscles durs et saillants, il promenait sur la foule un regard triomphant. Puis, dans un moment d'enthousiasme, après avoir vidé son verre, il asséna sur le comptoir un coup de poing formidable qui fit trembler et tinter toutes les verreries de la buvette.

—C'est moi qui suis le coq, s'écria-t-il ; et il n'y en a pas pour moi dans tout le chantier. S'il y en a un ici, qu'il se présente ! Il trouvera à qui parler.

Ce défi resta quelque temps sans réponse.

Cependant, dans le coin de la salle où s'étaient réunis nos amis, Grignon semblait activement engagé auprès de Pitre. Il le tirait par le bras.

—Viens donc, fou, lui disait-il ; je gage que tu es meilleur que lui. Essaye toujours ; pour une jeunesse, il n'y a pas d'affront, si on ne bat pas du premier coup.

Pitre se défendait de son mieux, et voulait s'éclipser. Mais déjà les regards avaient été attirés de ce côté, et un groupe se forma autour d'eux.—De quoi, de quoi ? disait-on de toutes parts ; est-ce un *tireur ?*

—Ce n'est pas une mauvaise jeunesse, dit Grignon, et s'il voulait, mes amis, je crois qu'il pourrait donner du fil à retordre à l'autre.

—Ça ! dit Michel qui s'était approché à son tour, ça ! Est-ce que vous croyez que je tire avec les enfants ? Plus souvent il tourna le dos d'un air dédaigneux, et allait s'éloigner majestueusement, lorsque des récriminations unanimes se firent entendre.

—Essayez ! essayez ! Avance, le *nouveau ;* il faut que tu tires avec Michel. Attendez ! ça ne peut pas finir comme ça !

—Puisque vous y tenez, dit Michel, ce sera vite fait : avance jeunesse, que je te sèvre, une fois pour toutes ; mais, par exemple, le perdant paiera une ronde double à tout le monde : ça y est-il ?

—Je la tiens pour Pitre, dit Grignon.

Aux yeux de tous, la lutte était évidemment disproportionnée. Pitre n'avait que dix-neuf ans. Il était loin d'être grand

et ses membres étaient plutôt grêle que robustes. Aussi, Michel s'assit-il avec un sourire narquois sur le banc qui venait d'être le théâtre de son premier triomphe.

—Préparez les verres, dit-il, ça va être fait dans un crac !

Cependant, Pitre, poussé par Grignon, s'était rapproché du banc et avait pris place en face de Michel.

Les deux mains s'étreignirent. Celle de Pitre était presque complètement perdue dans la patte velue de Michel et l'avant bras de ce dernier avait au moins trois bons pouces de plus que son adversaire.

—Y êtes-vous ? dit Grignon ; alors, je compte : un, deux, trois !

Les muscles se tendirent, les os craquèrent ; mais Pitre demeura immobile. Un frisson parcourut la foule et Michel sentit une chaleur lui passer sous les cheveux.

Les deux lutteurs s'étreignirent en silence, pendant une douzaine de secondes qui parurent autant d'heures.

Personne ne soufflait : on aurait entendu voler une mouche.

A la fin, un léger mouvement se fit, et le poignet de Michel se mit à incliner sensiblement vers la droite.

Ses yeux devinrent blancs.

Pas un muscle de la figure de Pitre n'avait bronché.

Tout à coup, cependant, on le vit rougir un peu, comme s'il eut fait un effort. Au même moment, le robuste poing de Michel vint s'abattre avec un bruit sourd sur le banc de chêne. Pitre était vainqueur.

Il y eut un immense cri dans toute la salle :

—Hourrah ! pour le nouveau : Michel a perdu !

Ce dernier était atterré.

—Attendez un peu, dit-il ; j'ai ce bras-là fatigué. Ce n'est pas du peu ; prenons l'autre main.

—C'est juste, dit un des amis de Michel, prenez la main gauche.

Pitre ne dit pas un mot. Il se mit en position et présenta sa main gauche. Au moment où Michel allait l'étreindre, cependant, il retira sa main :

—Ce n'est pas juste, dit-il.

—Comment ! cria Michel, il a peur, il refuse ! Et tous les assistants de crier la même chose.

—Ce n'est pas cela, dit-il, mais je suis gaucher.

Pitre était aussi honnête que robuste. Mais Michel s'était trop avancé pour pouvoir reculer.

—Ça ne fait rien, dit-il, je n'ai pas peur d'un gaucher.

Il eut tort : car, cette fois, le résultat ne se fit pas longtemps attendre.

A peine les deux mains s'étaient-elles empoignées que le poing de Michel descendit sur le banc comme s'il y avait été poussé par un ressort.

Cette fois, l'enthousiasme n'eut plus de bornes. On porta Pitre en triomphe jusqu'au comptoir.

Michel se sentit perdu : cependant, comme il était rusé, il alla tendre la main à Pitre :

—Jeune homme, dit-il, celui qui *renverse* Michel Béliveau n'est pas un petit garçon : je ne dis que ça ! Je ne t'en veux pas, d'autant plus que tu m'avais averti, comme une honnête jeunesse. C'est moi qui paye, les amis : deux rondes pour le nouveau venu !

Ces paroles furent accueillies par un tonnerre d'applaudissements.

Lorsque les verres furent vides, l'hôte annonça que l'heure du coucher était venue et qu'il allait éteindre les lumières.

La cérémonie ne fut pas longue : chacun s'étendit tout vêtu sur le plancher, dans le meilleur endroit qu'il put trouver.

Au moment où Pitre allait s'endormir, il se sentit tirer par la manche.

—Mon gars, lui dit une voix qu'il reconnut pour celle de Michel, tu te souviendras de moi, je ne te dis que ça.

Pitre venait de se faire, sans le vouloir, un ennemi mortel.

III

Quinze jours après cette soirée, nos quatre amis étaient dans la forêt, bûchant et équarrissant le bois, sous la conduite de William Lafarge.

L'ouvrage était rude et incessant ; mais le camp était bien pourvu : la nourriture était bonne, et la gaieté, cette bonne gaieté canadienne, soutenait les courages et faisait prendre la fatigue en patience.

Le soir, après le repas, les travailleurs se réunissaient par groupes, dans la cabane, autour d'un feu réjouissant. Les pipes s'allumaient ; puis les chansons, les contes de fées et les histoires de *revenants* allaient leur train.

Il y avait les beaux *conteux* et les beaux *chanteux* ; on se les disputait dans les *camps*.

Notre ami Pitre, à part la réputation de fort-à-bras qu'il s'était acquise par sa victoire sur Béliveau, avait en outre, la renommée d'un brillant chanteur de *complaintes*. C'est-à-dire qu'il pouvait crier, de la voix la plus haute et la plus forte, le plus grand nombre de couplets.

Depuis la fameuse soirée de la rue Rideau il n'avait pas revu Michel, qui travaillait dans un camp plus éloigné. Il avait presque complètement, d'ailleurs, oublié les menaces de ce dernier.

Un soir, cependant, comme il s'étendait sur son lit, il sentit quelque chose de dur sous les branches de sapin qui lui servaient de matelas.

En cherchant avec sa main, il découvrit que c'était une hache.

—Diable ! se dit-il, qu'est-ce que ça veut dire ?

Il allait éveiller Grignon, pour l'interroger à ce sujet, lorsque la porte de la cabane s'ouvrit pour livrer passage à Lafarge, Michel et un autre homme.

—Nous le tenons ! s'écria Michel en sautant sur la hache et s'en emparant. Voilà le voleur ! c'est ma propre hache, vrai comme vous êtes tous là.

Pitre avait l'air tout décontenancé.

—Mon garçon, lui dit Lafarge, d'une voix sévère, je n'aurais pas cru cela de vous. Ça va faire du dommage à tout votre monde.

—Comment ! Qu'est-ce qu'il y a donc ! s'écria Grignon que le bruit avait éveillé.

—Il y a, dit Michel, que votre Pitre est un voleur.

—Voleur ! moi ! cria Pitre en pâlissant : voleur de quoi ?

—Il est inutile de nier, mon pauvre garçon, dit Lafarge ; la hache de Béliveau a été volée hier au chantier voisin. Il a vu quelqu'un qui vous ressemblait se sauver hier soir derrière sa cabane, et aujourd'hui nous trouvons la hache entre vos mains.

—Il me semble que c'est assez clair, insinua Michel.

Pitre était véritablement hébété.

—Mais parle donc ! lui dit Grignon.

—Qu'est-ce que vous voulez que je dise, répond Pitre. Tout à l'heure en me couchant, j'ai trouvé cette hache sous les branches de sapin ; c'est tout.

—Oui, oui, dit Michel, des histoires ; la hache ne s'est pas transportée là toute seule. On connaît son homme ; et ce n'est pas la première fois que je trouve du louche. Moi, d'abord, si ce gars-là ne s'en va pas, je ne travaille plus ici. Il y a d'autres bourgeois, Dieu merci, qui emploient des honnêtes gens. J'en parlerai à M. Fusting.

Pitre dit tout ce qu'il put pour se défendre. Malheureusement, les circonstances étaient contre lui, et Michel jurait

ses grands dieux qu'il parlerait au *boss* et qu'il s'en irait si le voleur n'était pas chassé.

Lafarge ne savait plus que faire.

A la fin, Grignon prit la parole :

—Il doit y avoir quelque vilain tour là dessous, dit-il : je suis sûr que Pitre est un honnête homme. Cela pourra s'expliquer plus tard, peut-être ; mais, pour le moment, les apparences sont contre lui. Nous ne voulons pas causer de troubles : puisque cela gêne, nous allons nous en aller.

Lafarge dressa l'oreille. Michel était un bon bûcheur ; mais les quatre autres, et Pitre surtout, le valaient bien.

—Ce n'est pas une raison, dit-il, pour que tout le monde s'en aille, et peut-être pourrions-nous arranger l'affaire....

—Non, dit Grignon ; on n'a pas coutume de nous prendre pour des voleurs ; et, après cela, on nous regarderait de travers ; ce n'est pas une vie : changeons de place.

Michel eut peut-être un remords. Peut-être, aussi, ce qui est plus probable, craignit-il que Lafarge ne le sacrifiât aux quatre autres :

—C'est bon, dit-il : puisque ça va si loin, n'en parlons plus. Après tout c'est peut-être un tour. Mais que ça n'arrive plus !

Il fut entendu que l'affaire en resterait là et ne serait pas ébruitée.

Le lendemain l'ouvrage fut repris comme à l'ordinaire.

Personne ne souffla mot à Pitre de son aventure. Mais plusieurs fois il surprit des regards drôles, ou quelques allusions détournées qui lui firent croire que, si Michel n'avait pas

conté la chose, il avait du moins fait quelques insinuations à ce sujet.

Pitre pensa toutefois, et ce fut aussi l'avis de Grignon, qu'il valait mieux n'y pas faire attention et laisser au temps le soin ou d'éclairer l'affaire ou de la faire oublier complètement.

Le temps des fêtes approchait. C'est l'époque où le voyageur, éloigné de sa femme, ressent plus vivement les ennuis de son exil. Il pense aux siens, que son absence attriste également, de leur côté ; il songe aux douceurs du foyer domestique, à ces bonnes veillées de familles et de voisins, que le caractère gai et sympathique du Canadien rend si pleines de charmes. La Noël, le jour de l'an, les Rois ! Voilà autant de fêtes que nos compatriotes chérissent et dont ils cultivent les bonnes traditions avec un soin religieux.

Aussi nos voyageurs, éloignés de leur hameau, tâchent-ils dans la forêt de se refaire les douces émotions du foyer.

On se réunit dans le chantier : on organise des soirées, où les longues heures de l'hiver passent rapides sous le charme d'un chanteur de complaintes ou d'un conteur à l'imagination féconde et fantastique. Plusieurs de nos meilleures chansons canadiennes ont eu leur origine dans ces primitives réunions.

Quelquefois aussi, il se trouve, parmi les voyageurs, un *jouar* de violon ou de fifre. Alors la danse se met de la partie et le musicien racle son instrument ou souffle dans son fifre jusqu'à l'aurore, avec un tapage des pieds dont la vigueur et la durée sont un véritable mystère des muscles fécoraux. Dans bien des cas même, à défaut d'instrument, le *tambourinage* des pieds seul conduit la danse, avec de temps en temps un étrange accompagnement de la voix qui rappelle les anciennes sérénades des sauvages. Il a, toutefois, un ton plus vif et plus léger. C'est ce qu'on appelle, dans le langage populaire, un *bal à gueule*. Il y a des hommes, et surtout des

femmes qui peuvent ainsi turluter, en sabotant le plancher, toute la nuit durant, sans apparence de fatigue. Souvent on turlute à deux, et même à trois. C'est alors que le bal à gueule est le maximum de l'enivrement et touche presqu'au vertige. On a vu plusieurs fois, vers la fin de la soirée, ou plutôt vers le commencement de la matinée, toute une horde de danseurs enthousiasmés se mettre aussi à turluter en *battant à quatre*, et les *jouars*, poussés comme par un ressort, entrer eux-mêmes en danse avec une énergie incroyable, c'est alors une ronde extravagante, fantastique, impossible dans son ensemble et dans ses détails. La poussière et la chaleur agissant, les habits tombent, les chapeaux et les bottes volent dans les coins, pendant que les danseurs, avec seulement leur chemise et leur pantalon décrivent les courbes et exécutent les sauts les plus ébouriffants qui ne se terminent que par l'épuisement complet des figurants.

Notre ami Pitre, à part sa réputation de chanteur, passait pour avoir un talent de *turluteux* très sortable.

La veille de Noël, il y avait réunion dans la plus grande cabane de chaque chantier. Pitre avait été mis en réquisition pour trois endroits différents : mais l'honneur de sa présence était naturellement réservé au chantier de Lafarge, où il travaillait et qui comptait quarante-cinq hommes tous alertes et pas du tout difficiles à mettre en jeu. A sept heures, tout le monde était réuni. Les pipes furent allumées, et une cruche de whisky, due à la munificence de Lafarge, fit le tour de l'assemblée en manière de préambule.

Puis, une complainte fut demandée à Pitre par l'unanimité des voix. Il ne se fit pas prier. C'est un détail sur lequel j'appelle l'attention de mes lectrices, si ce sexe charmant me fait l'honneur de me lire. Plusieurs de mes lecteurs en pourraient peut-être également faire leur compte.

Pitre entonna donc, sur un très haut ténor, la fameuse complainte :

Dans un jardin planté de fleurs
Dieu créa l'homme à son image.

Le premier couplet s'acheva sans encombre, et reçut une salve d'applaudissements. Pitre, excité par ces bravos, prit le second sur un ton d'une élévation vertigineuse, qui fit frissonner les assistants. Il est présumable, néanmoins, vu la puissance de son gosier, qu'il serait arrivé à la fin sans *fioler*, lorsque, soudainement, au milieu du couplet, il lui prit un éternuement opiniâtre doublé d'une toux violente qui l'arrêta court. Le plus étrange est que toute l'assistance se mit à l'accompagner. La toux et l'éternuement devinrent universels. Il ne fut pas difficile d'en découvrir la cause, aux pétillements qui se firent entendre sur le poêle que l'on avait relégué, pour la circonstance, près d'une fenêtre, à l'extrémité de la cabane. Mais il fut impossible de trouver le plaisant qui avait joué ce tour pendable. Seulement, en approchant de la fenêtre on s'aperçut qu'elle était légèrement entr'ouverte, et l'on vit comme l'ombre d'un homme disparaître entre les souches, au bout du chantier.

Lafarge ôta immédiatement le poivre qui rôtissait encore sur le poêle et l'on fut obligé d'ouvrir partout pour renouveler l'air.

Pitre ne fut que médiocrement peiné de cet échec : il n'était pas vain du tout. Mais Grignon s'en montra vexé outre mesure, d'autant plus que, dans son esprit, il reportait sûrement le plan et l'exécution de ce tour à leur ennemi commun Michel Béliveau.

Au bout d'une demi-heure, néanmoins, l'incident était complètement oublié. Mais Pitre ne put pas recouvrer sa voix, même pour turluter, et l'on fut obligé de danser avec la mu-

sique des pieds seulement. Ce qui n'empêcha pas la soirée de se prolonger jusqu'au grand jour.

Le lendemain de Noël, au matin, lorsque Pitre voulut mettre ses bottes, il s'aperçut qu'elles étaient pleines d'eau.

Décidément, l'ennemi s'affirmait. Jusqu'après les Rois, il y eut plusieurs veillées ; on se visitait d'un chantier à l'autre. Mai il est remarquable que partout où Pitre se trouvait, il se jouait quelque tour à ses dépens. La chose fut poussée à un tel point qu'il en fut véritablement affecté. On commençait d'ailleurs à éviter de le demander, car sa présence donnait invariablement lieu à des aventures désagréables pour tout le monde.

Grignon enrageait ; mais que faire contre un ennemi qui, bien que connu, était véritabiement introuvable ? Mieux valait se résigner : c'est ce que firent nos amis.

William Lafarge, d'ailleurs, était plein de complaisance pour eux, et tâchait, par ses bons traitements, de leur faire oublier ces petits déboires.

Enfin, la saison se passa.

Au printemps, dès que les rivières furent libres, les *cageux* commencèrent à descendre.

Nos quatre compagnons partirent sur une cage de bois, avec, chacun, une jolie somme en poche.

C'est une rude chose que la descente des bois, à travers les remous et les rapides de l'Ottawa et du Saint-Laurent. Dans les endroits difficiles tous les hommes sont mis en réquisition et les longues rames qui dirigent la cage battent l'eau sans relâche. Plus d'un *voyageur*, emporté par la vague, tombe dans un remous et y perd la vie. Nos quatre amis arrivèrent

cependant sains et saufs à Montréal, où ils furent définitivement *déchargés*.

Après avoir passé une journée à visiter et à admirer cette grande métropole du commerce bas-canadien, ils reprirent en toute hâte le chemin de leurs foyers.

IV

C'était par une soirée pluvieuse du mois de mai.

Grignon, Joseph Jean, et les deux fils de Michel à Pierre, lourdement chargés de provisions et de *présents* qu'ils avaient achetés à la ville, cheminaient dans la boue et sous la pluie à travers le sentier qui monte du Côteau-Rouge à Roxton-Pond.

Ils avaient encore quatre bons milles pour arriver à destination : mais, malgré leur fatigue, la pensée de *la maison* leur donnait des forces et ils marchaient d'un pas rapide.

Enfin, vers dix heures du soir, Joseph Jean, arriva au seuil de sa maison, avec ses trois compagnons.

Tout semblait dormir, à l'intérieur. Il souleva la clanche de la porte et ils entrèrent.

Madame Jean, son fils et ses deux filles se réveillèrent en sursaut. Mais la peur fut bientôt passée et ce furent des joies, des embrassades à n'en plus finir.

La chandelle avait été allumée.

Au milieu des accolades générales, Pitre s'approcha d'Adamanta, lui jeta sournoisement sur le cou, un beau collier de perles bleues qu'il avait acheté à son intention et attendit l'effet.

Adamanta le regarda froidement, prit le collier, le jeta par terre et détourna la tête.

Une flèche empoisonnée traversa le cœur de Pitre. Il eut froid jusque dans les cheveux.

—Ah ! dit-il, je n'aurais pas dû partir. Grignon parut tout étonné.

—Voyons, demanda-t-il, qu'est-ce qu'il y a ? Adamanta l'entraîna dans un coin.

—Il y a, dit-elle que Pitre a volé : voyez plutôt !

Et elle tendit à Grignon un morceau de papier tout froissé où ce dernier put déchiffrer, en substance, l'histoire de la hache.

—Ce n'est que cela ? dit-il : dans ce cas, tu peux embrasser Pitre et prendre son collier. Cette lettre est une nouvelle *mauvaiseté* de Michel Béliveau qui est fieffé coquin. Brûle-moi ça ; je réponds de Pitre.

Adamanta ne demandait pas mieux que de croire. Les préliminaires de la paix furent arrêtés. Nous ne savons pas si Pitre put définitivement se blanchir au *parfait* ; mais tout ce que nous pouvons dire, c'est que, un mois après, l'existence d'Adamanta était attachée à celle de Pitre par un lien plus durable que le collier de perles bleues.

Joseph Jean est mort depuis longtemps et Célestina, malgré qu'elle en fit, a coiffé la Ste Catherine, en dépit de ses atours remarquables. Mais Pitre est encore l'un des cultivateurs les plus aisés de Milton où il a pris une terre nouvelle et où Ada-

manta trouve déjà la maison trop petite pour loger sa nombreuse lignée.

Malgré son âge avancé, il est encore robuste, et il ne craindrait pas, dit-il, de se mesurer encore avec Michel Béliveau, si, toutefois, ce coquin n'a pas péri de male-mort, comme il a dû le mériter cent fois.

NAPOLÉON LEGENDRE.

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XXIX

(Suite)

Quels qu'eussent été le récent genre de vie de Sternfield, ses fautes ou ses torts, il n'en paraissait rien, quand il entra, sur ses traits gais et insouciants ; et en franchissant le seuil de la porte, il offrit un contraste si frappant avec la délicate jeune fille, que celle-ci ne put s'empêcher de penser avec angoisse qu'elle seule portait le fardeau de leur faute mutuelle.

Avec son beau sourire d'autrefois, il se laissa glisser sur l'ottoman, aux pieds de sa femme.

—Ainsi, ma petite Antoinette, ils t'ont envoyée à Montréal pour te rétablir, dit-il. C'est bien ce qu'ils pouvaient faire de mieux, car la tristesse qui règne là-bas à Valmont est plus que suffisante pour détruire en moins de six mois la plus robuste constitution.

—Je n'ai jamais trouvé Valmont triste, Audley ; j'y suis née, j'y ai été élevée, et elle m'est chère au-delà de tout ce que je puis dire.

—Quant à cela, il en est de même pour l'Esquimau vis-à-vis des terres stériles qu'il habite ; mais tu avoueras que je ne suis pas allé souvent te déranger dans ces derniers temps : pendant la première et dernière visite que je t'ai faite au clair de la lune, j'ai pris la bonne résolution de ne pas troubler la paix de ton esprit et de ne pas retarder ainsi ton retour à la santé.

—Merci. Vous avez été plein de considération : je vous en ai de la reconnaissance.

Le jeune homme toussa, comme s'il eut été embarrassé ; puis, il reprit :

—Pendant que Madame d'Aulnay est hors de cette chambre, je dois te dire que, quoique me trouvant naturellement bien isolé pendant ton absence, j'ai cherché des distractions et des plaisirs qu'un moraliste rigide pourrait peut-être censurer; mais je vais reprendre courage et espérer de votre délicieux proverbe français : " à tout péché miséricorde."

Antoinette était silencieuse. Il continua :

—Madame d'Aulnay, qui est aussi indiscrète et légère que belle et charmante, s'est imaginé de faire une inquisition sur ma conduite, me menaçant en même temps de s'en plaindre à toi. Je lui ai dit que c'était assez pour moi d'avoir à rendre compte de mes actions à ma femme, sans être astreint à faire la même chose à l'amie de ma femme. N'étais-je pas justifiable de lui parler ainsi ?

—Je ne me permets jamais de trouver à redire sur vos actions, Audley.

—Tiens toujours à cette détermination, Antoinette, et tu feras une des plus parfaites petites femmes du monde. Mais, laissons ce sujet pour en prendre un plus agréable. Je suppose que tu es revenue à la ville pour y chercher un peu de gaieté, et non pas t'y claquemurer comme tu l'as fait à la campagne. En prévision d'un but aussi louable, je viendrai te chercher demain après-midi pour faire une longue promenade ; nous irons où tu voudras, mais Madame d'Aulnay ne sera pas de la partie.

—Dans ce cas, je ne dois pas y aller.

—Pourquoi cela ? demanda-t-il aussitôt avec irritation.

—D'abord, je ne veux pas offenser Lucille qui est pour moi pleine de sollicitude et de considération : ensuite, il ne serait pas convenable de me voir promener seule avec un monsieur, le lendemain même de mon arrivée. Cela parviendrait aux oreilles de mon père, et....

—En un mot, Antoinette, tu es la plus prudente et la plus circonspecte de toutes les jeunes filles. Il n'y a pas de danger que ton cœur et tes sentiments soient en contradiction avec ton jugement : mais, puisque tu ne veux pas accepter mon offre, ne sois pas offensée si tu me vois avec quelque jeune demoiselle moins scrupuleuse et particulière que toi.

L'arrivée de Madame d'Aulnay mit fin à cette conversation qui commençait à prendre une tournure un peu défavorable ; et après une causerie d'une demi-heure, Sternfield partit.

Le lendemain était une de ces magnifiques journées d'Octobre qui nous dédommagent presque de la fuite des oiseaux, de la chute des fleurs, et qui ont un charme particulier préférable peut-être à celui de l'été lui-même. La voiture de Madame d'Aulnay attendait, de bonne heure, devant la porte de la maison. En vain Antoinette pria-t-elle sa cousine de l'excuser si elle ne pouvait sortir avec elle, en vain lui fit-elle part de la demande de Sternfield et du refus qui l'avait accompagnée.

—Pour cette raison même tu devrais sortir avec moi, dit Lucille. Tu dois lui montrer que tu as l'intention de te promener pour exercer une surveillance active sur ses actions. Viens, car je ne souffrirai pas de refus.

Madame d'Aulnay gagna. Antoinette, le cœur triste et abattu que ni les rayons dorés du soleil, ni l'air agréable qui se répandait dans l'atmosphère ne purent relever, prit place dans la jolie petite voiture de sa cousine.

Arrivées sur la rue Notre-Dame, celle-ci qui avait, comme de coutume, à faire quelques emplètes, ordonna au cocher d'arrêter devant un de ces étroits petits magasins si différents des grands établissements à larges fenêtres de nos jours.

Elle venait à peine d'entrer, que le léger et gracieux équipage de Sternfield passa. A côté du militaire était assise une de ces jeunes beautés qui avaient une part de ses intentions et de ses flatteries. En passant près d'Antoinette, cette demoiselle dirigea vers elle un regard de superbe triomphe.

Antoinette n'était pas remise de la pénible sensation causée par cette rencontre, qu'elle aperçut, venant vers elle, un ami dont la vue fit battre son cœur avec une rapidité extraordinaire : c'était le Colonel Evelyn. Croyant qu'il passerait à côté d'elle sans paraître la remarquer, elle détourna les yeux ; mais, lui, cédant à une influence à laquelle il permettait rarement de le contrôler, celle de l'impulsion, il s'arrêta subitement, s'approcha, et, après quelques paroles de politesse, lui demanda depuis quand elle était arrivée ?

Revenant promptement de son étonnement, Antoinette satisfit en deux mots à cette question.

—J'ai appris que vous aviez été bien malade depuis la dernière fois que je vous ai vue. Est-ce vrai ?

—De pareilles nouvelles sont toujours exagérées, répondit-elle en essayant vainement de paraître indifférente.

—Cependant, vous n'avez pas l'apparence d'une personne en bonne santé : est-ce l'esprit ou le corps qui est malade, Mademoiselle de Mirecourt !

Et il examina avec un œil pénétrant les traits de la jeune fille. Se penchant vers elle, il poursuivit à voix basse :

—Vous m'avez dit, une fois, que vous étiez très-malheureuse, et j'avais à peine ajouté foi en vos paroles : aujourd'hui, je lis sur votre figure que vous disiez la vérité. Eh ! bien, pour expier mon incrédulité, et en considération de l'immense affection que j'ai eue pour vous, je désire vous donner un conseil : peut-il être utile de vous avertir de ne placer aucune confiance en Audley Sternfield ? Il est indigne de l'amour d'une honnête femme.

—Trop tard !.... trop tard !.... le passé est irrévocable.

—Oui, après ce que j'ai vu, j'aurais dû savoir qu'il en était ainsi. Eh ! bien, Mademoiselle de Mirecourt, permettez-moi de vous dire que vous avez choisi un appui bien fragile ; mais les regrets sont superflus : adieu !

Touchant le bord de son chapeau, il s'éloigna au moment même où Madame d'Aulnay, qui avait terminé ses achats, sortait du magasin, après avoir tourmenté le maître et les commis pour une nuance lilas à la recherche de laquelle tout l'établissement avait été mis sans-dessus-dessous.

Encore sous l'effet de l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec le Colonel Evelyn, Antoinette n'était pas en veine de conversation. Après avoir poursuivi jusqu'à la Place Dalhousie où était la citadelle surmontée du drapeau britannique et environnée de quelques canons rouillés qui avaient été presque toute la défense de Montréal contre trois armées assiégeantes, elles reprirent le chemin de la maison. Elles rencontrèrent de nouveau Sternfield et sa compagne triomphante. A leurs saluts empressés, Madame d'Aulnay ne répondit que par un signe de tête froid et dédaigneux qui blessa le Major autant que le salut indifférent et calme d'Antoinette. Lucille était excessivement montée, et elle tonna contre Sternfield avec une vivacité et une énergie qui n'auraient pas été plus grandes si elle eut été à la place d'Antoinette.

—Puis-je dire à Jeanne que tu n'es pas à la maison, la prochaine fois qu'il viendra pour te voir ? Ne dis pas non.... je le ferai. Cet insolent mari doit être d'une manière ou d'une autre, ramené au sentiment de la réalité.

Le jour suivant, le Dr. Manby, un des chirurgiens de l'armée et un habitué de chez Madame d'Aulnay, vint, et il s'informa si particulièrement de la santé d'Antoinette, il montra un si grand désir de la voir, que, malgré l'intention formelle de sa cousine de ne recevoir aucune visite pendant deux ou trois jours, Lucille monta à sa chambre, et, autant par caresses que de force, elle l'entraîna au salon.

Le Dr. Manby était un homme tranquille, d'un âge moyen, ni beau ni accompli, mais simplement respectable ; de sorte qu'Antoinette ne se fâcha pas des questions qu'il lui posa, ni de l'espèce d'inquisition qu'il fit sur ses traits.

Comme il se levait pour partir, retenant un instant dans sa main les doigts délicats de la jeune fille, il lui dit :

—Si j'étais votre médecin, Mademoiselle de Mirecourt, je ne vous prescrirais ni de la quinine, ni des toniques, mais plutôt une dose quotidienne de tranquillité de cœur.

—Mais, est-ce que ce remède se trouve dans les Pharmacies ? demanda-t-elle en s'efforçant de rire ; ou bien, en avez-vous quelques doses toutes prêtes à me donner ?

—Je crains bien que non : mais à votre âge, ma chère demoiselle, on s'en procure facilement. Le meilleur moyen est de prendre beaucoup d'exercices, de voir des personnes agréables et joyeuses, et d'éviter soigneusement toutes pensées absorbantes et mélancoliques. Je reviendrai la semaine prochaine pour voir si ma prescription a été suivie et pour en constater les résultats.

—Quelle bonne nature, mais quel officieux ! dit Madame d'Aulnay en fesant remarquer la très-petite taille du Dr. Manby qui traversait la rue après être sorti de la maison.

—C'est un bon cœur et un homme aimable, répliqua Antoinette.

Il ne vint à la pensée d'aucune des deux cousines que le Colonel Evelyn, incapable de maîtriser l'inquiétude que l'apparence altérée d'Antoinette avait éveillée la veille dans son cœur,—et malgré son amour outragé, malgré la scène ineffaçable qu'il avait surprise entre elle et Sternfield—avait prié le Dr. Manby, un des rares amis avec lesquels il était en termes d'intimité, de faire une visite d'apparente civilité à Madame d'Aulnay, et de savoir par lui-même à quoi s'en tenir sur le compte de sa jeune cousine.

Il ne faut pas inférer de là que le Colonel Evelyn avait ralenti dans ses sentiments d'éloignement vis-à-vis d'Antoinette ou dans la condamnation sévère qu'il avait faite de sa conduite. Au contraire, l'offense était de celles que cette nature sensible et délicate ne pouvait jamais oublier ; mais, en même temps, il lui restait pour elle un sentiment que peut-être il ne pourrait jamais vaincre entièrement, et un regret intense qu'un homme pour lequel elle avait fait tant de sacrifices fût aussi indigne d'elle. Personne ne connaissait mieux que le Colonel Evelyn la carrière orageuse du Major Sternfield ; et lorsqu'il envisageait l'avenir misérable réservé à la jeune fille quand elle serait unie pour la vie à un homme qui tenait constamment toutes les lois morales en défi, c'était plutôt avec le chagrin plein d'anxiété d'un père qu'avec la colère d'un prétendant rejeté.

XXX

Madame d'Aulnay n'obtint pas aussi tôt qu'elle l'avait espéré la bonne fortune de mettre ses desseins à exécution, car plusieurs jours s'écoulèrent sans que le militaire renouvelât sa dernière visite ; et pendant qu'elle s'en étonnait et tempêtait, Antoinette maîgrissait et devenait tous les jours plus pâle. Le Dr. Manby qui, sans avoir été formellement choisi pour médecin de la jeune fille, prenait la liberté de la questionner et de lui donner des prescriptions à chacune de ses fréquentes visites, commençait à concevoir de l'inquiétude et à devenir plus irritable.

Un jour qu'il se trouvait seul avec la dame de la maison, il la prit à partie serrée pour savoir d'elle la cause de la rapidité avec laquelle déclinait la santé de sa jeune amie.

—Mais, docteur, que puis-je faire ? répondit-elle avec un peu d'humeur. C'est vous qui, comme médecin, devriez être capable de suggérer ou de prescrire quelque chose qui lui serait d'un grand secours.

—Ainsi pourrais-je et voudrais-je faire, Madame, si c'était un cas ordinaire ; mais, malheureusement, il n'en est pas ainsi. C'est l'esprit qui est malade chez elle, et vous devriez employer tous vos efforts pour l'égayer et la consoler.

—Mais, je vous le demande encore une fois, que puis-je faire ? Si je propose une soirée, un bal ou d'autres amusements semblables, elle prétend qu'elle est trop malade pour y prendre part et elle menace de s'enfermer dans sa chambre pendant tout ce temps-là : si je cherche à l'entraîner avec moi, à faire des visites, à aller dans les magasins, à lire des romans, à se prévaloir, en un mot, de tous les autres passe-temps féminins—le docteur sourit d'une manière singulière à l'énumération de ces amusements—elle s'en défend avec une

telle cajolerie, que je ne me sens pas assez de cœur pour insister. Un seul point sur lequel je reste invariablement ferme, c'est sur celui de l'emmener à la promenade en voiture tous les jours, et c'est souvent une tâche ardue.

Convaincu que c'était un cas sérieux aussi bien que difficile, le Dr. Manby partit sans dire un mot de plus, et Madame d'Aulnay se mit à l'œuvre pour tâcher de trouver un moyen efficace afin d'amuser et de divertir sa jeune compagne.

Elle fut donc bien contente lorsque, la même après-midi, une voix agréable se fit entendre dans le passage et que Louis Beauchesne entra, tout sourire et toute gaieté. Antoinette, de son côté, fut également heureuse de le voir, car il avait toujours été pour elle un frère, et il y avait quelque chose de contagieux dans sa joviale humeur.

Il informa les deux jeunes femmes qu'il venait passer quelques semaines à Montréal où il avait des affaires importantes à régler et qu'il avait promis en même temps à M. de Mirecourt d'exercer une active surveillance sur leurs mouvements.

Madame d'Aulnay déclara, en riant, que, comme elle voulait lui donner toutes les occasions possibles pour remplir sa mission, elle lui laissait carte blanche sous le rapport des visites : que le matin, le midi ou le soir, au déjeuner, au diner ou au souper, il serait toujours bien venu, sans aucune autre invitation.

Cet aimable défi fut gaiement accepté, et le soir même, ainsi que les suivants, vit Louis dans les salons de Madame d'Aulnay.

Quelques-uns de ses anciens regards et de ses couleurs d'autrefois revinrent sur les traits d'Antoinette pendant qu'elle écoutait les saillies provoquantes de Louis. La conversation du jeune homme ne comportait aucune pensée ni aucune rémi-

niscence désagréables ; il ne rappelait que ce qu'il y avait eu d'heureux dans le passé, et le soin, la délicatesse avec lesquels il évitait toute allusion sur son malheureux amour pour elle, —amour qu'il paraissait d'ailleurs avoir entièrement maîtrisé, —éloignait tout ce qu'il y aurait pu avoir de désagréable dans leurs entretiens.

Un soir, ils étaient tous les trois réunis dans le salon. Jamais Louis n'avait été plus amusant et les deux dames mieux amusées. Antoinette lui avait demandé de tenir un écheveau de soie qu'elle devait dévider, et, pour prendre une position plus commode, il s'était jeté à ses pieds sur un de ces petits tabourets dont les chambres de Madame d'Aulnay étaient remplies et que les ennemis de Lucille prétendaient être destinés à cet usage. La chaleur du poèle avait communiqué des couleurs aux joues de la jeune fille : et comme Louis, probablement fatigué, remuait beaucoup et rendait ainsi la besogne plus difficile, elle s'était mise à le gronder et à le plaisanter sur sa maladresse. Tout-à-coup la porte s'ouvrit, et, sans se faire annoncer, Sternfield entra. Il s'arrêta un instant sur le seuil et plongea un regard sombre sur le groupe. Il était venu ce soir-là, pensant magnanimement qu'il avait suffisamment puni Antoinette pour l'obstination avec laquelle elle avait refusé son tour de voiture, et croyant la trouver malade, pâle et abattue : il la voyait, au contraire, avec de vives couleurs sur les joues et des sourires sur les lèvres comme on ne lui en avait pas vus depuis longtemps, tandis que Louis était assis à ses pieds, son gai et joli visage tourné vers celui de la jeune femme.

Madame d'Aulnay qui avait facilement deviné les sentiments de jalouse colère du nouveau venu, se divertit franchement dans le triomphe du moment, et, avec un semblant de badinage qu'il trouva excessivement déplacé, elle lui demanda où il était allé dernièrement et ce qu'il avait fait de lui-même.

Il répondit à peine, s'avança vers une chaise qui se trouvait

près d'Antoinette, et, après s'y être jeté, exprima ironiquement le plaisir qu'il avait de voir l'état de sa santé amélioré. De Louis il ne fit pas la moindre attention : mais celui-ci trouva moyen de se venger en arrangeant plus confortablement son tabouret et en demandant à Antoinette si elle avait encore beaucoup de soie à dévider, disant qu'il était à son service jusqu'au bout. Avec son arrogance et son amour-propre ordinaires, Sternfield se trouva quelque peu déconcerté : le sourire moqueur de Madame d'Aulnay, le sans-gêne, pour ne pas dire l'impertinente indifférence de Louis, la bien-venu embarrassée et contrainte d'Antoinette, tout cela formait une réception à laquelle il ne s'attendait pas. Mais il n'était pas homme à se laisser vaincre aussi facilement, et pendant que Lucille triomphait encore de sa mortification, il cherchait un moyen de prendre sa revanche.

Laissant à Antoinette tout le temps de terminer son ouvrage, il attendit que Louis, sur un signe de celle-ci, se fut levé, pour approcher sa chaise de la jeune fille, et manœuvra si bien qu'il l'isola entièrement du reste de la compagnie. Alors il commença avec elle une conversation à voix basse sur un sujet qui, il le savait, absorberait toute son attention.

Louis regarda cette coquetterie évidente et singulière avec autant de surprise que d'indignation : qu'Antoinette se prêtât à ce jeu, c'est ce qui l'étonnait outre mesure ; et plus il la surveillait, plus il la plaignait, et plus intenses devenaient ses sentiments de dégoût pour le militaire. Le visage de la jeune fille avait une apparence de douleur déguisée, ses yeux se promenaient avec inquiétude autour d'elle, comme si elle eut été embarrassée de sa position et eut cherché du secours, ce qui témoignait plus de crainte que d'amour ; et, quoique Sternfield fût assez près d'elle que leurs chevelures se touchaient presque et que ses yeux eussent un éclat capable de donner de l'émotion à une personne qui aurait eu le moindre amour pour lui, la froideur d'Antoinette ne cessait pas et la rougeur qu'elle avait perdue à son arrivée ne revint pas.

Cependant, Audley avait réalisé ses plans : il avait changé en un état d'embarras l'aimable cordialité qui régnait dans le salon lorsqu'il y était entré, et, tout en infligeant une ample mortification à celui qu'il supposait être son rival, il avait du même coup puni Antoinette pour avoir eu de la gaieté et s'être amusée durant son absence.

Madame d'Aulnay, néanmoins, était anxieuse de trouver une bonne occasion d'exercer des représailles. Cette occasion se présenta bientôt.

—Je reviendrai demain, Mademoiselle de Mirecourt, si vous me faites l'honneur de monter en voiture avec moi,—venait de dire Sternfield.

—C'est impossible, se hâta d'interrompre Lucille. Antoinette et moi sommes engagées pour aller à la campagne avec M. Beauchesne, pour y voir un commun ami.

Sternfield se retourna vers sa femme, mais les regards de celle-ci, qui étaient fixement attachés au sol, lui dirent suffisamment qu'il ne devait pas attendre du secours de ce côté, et, trop sage pour entrer dans une lutte où il savait courir le risque d'une défaite, il salua et se retira. Mais en partant, il trouva moyen de dire à Madame d'Aulnay, à voix basse, qu'elle prit bien garde de faire d'Antoinette une femme aussi indépendante, aussi insouciante qu'elle-même, attendû qu'il ne se montrerait pas mari aussi doux et aussi aveugle que M. d'Aulnay.

—Audacieux ! murmura Madame d'Aulnay.

Mais, avant qu'elle put reprendre son sang-froid, le militaire était loin.

MADAME LEPROHON.

(A suivre.)

ANTICOSTI

—OU L'ISLE DE L'ASSOMPTION—

" Je lui donnai les nuages pour vêtements,
" Et pour langes d'épais brouillards."
Le livre de Job. Cap. XXXVII.

VII.—DEUX NOMS.

En écrivant l'histoire de l'île, il y a une mention intéressante à faire de deux noms bien connus des marins et des pêcheurs du bas St-Laurent. Celui de madame Gitony, dont la vie a été brièvement racontée par M. J. U. Gregory, dans une charmante esquisse de la vie labradorienne, et celui de M. David Têtu, qui a passé de longues années sur Anticosti et qui y a laissé d'impérissables souvenirs.

Madame Gitony se fixa dans l'île quelques années après la mort de Gamache. Sa vie donne le sujet de bien des jolies pages. A peine sortie du couvent, et au moment où elle devait prendre l'habit religieux, elle fit dans le golfe un voyage de santé au cours duquel elle rencontra Gitony, qui faisait la traite des pelleteries avec les habitants de la côte nord. L'amour vient en chemin, paraît-il, car bientôt après elle l'épousait ; et tous deux allèrent s'établir sur l'île d'Anticosti, où ils menèrent une vie isolée.

Pendant les absences de son mari, madame Gitony demeurait seule à sa maison, et passait son temps à naviguer, pêcher ou chasser, avec l'habileté la plus consommée. Un hiver, dans l'espace de quelques semaines, elle tua cinq ours noirs, dix-huit loups marins, sept renards, et une grande quantité d'oiseaux marins de toutes sortes. Ce même hiver, au milieu

d'un froid intense, et lorsqu'elle se trouvait seule, son habitation fut détruite par le feu. Madame Gitony ne se découragea pas : elle se mit à l'œuvre, coupa dans la forêt le bois nécessaire à une nouvelle cabane qu'elle construisit elle-même, en peu de jours, et que son mari fut bien surpris de trouver, à son retour, à la place de l'ancienne maison.

Un jour, une goëlette américaine vint jeter l'ancre en face de chez Gitony, qui se trouvait absent. Sa femme connaissait la rudesse et l'audace de certains visiteurs, et craignant d'être insultée par ceux qui lui arrivaient, elle prit le parti de se couper les cheveux et de se déguiser en homme pour les recevoir. Pendant cinq jours, ces hommes logèrent chez elle, elle but et fuma avec eux, et leur tint tête jusqu'à leur départ,— si bien qu'ils s'en retournèrent sans se douter de la mystification dont ils avaient été les victimes.

Après avoir passé quelques années dans l'île, Gitony et sa femme traversèrent à la côte nord et s'enfoncèrent dans le désert avec des provisions et des chiens. Depuis cinq jours, ils marchaient de l'avant à la recherche d'un endroit de chasse favorable à un établissement, quand Gitony tomba malade pour ne plus se relever. Imaginez cette femme, seule, face à face avec la solitude et l'abandon, ayant à ses côtés le cadavre de son mari, et éloignée d'au moins trente lieues de toute maison ; et vous vous ferez une idée du courage et de l'énergie qu'elle dut déployer pour revenir aux habitations où elle rapporta le corps de Gitony, à qui elle rendit les derniers devoirs.

Madame Gitony revint à Québec. Un peu plus tard elle se remaria et retourna à Anticosti. Cela prouve le charme irrésistible, l'attrait puissant qu'il y a dans cette vie solitaire des trappeurs et des pêcheurs, que ni la douleur, ni la misère, ni les privations ne peuvent décourager. Notre héroïne ne fut pas heureuse, parait-il, dans son second ménage. Elle tenta de revenir à Québec contre la volonté de son mari qui s'y

opposait fortement. Je n'ai pu retracer ce qui s'est passé par la suite, mais en 1882, lorsque j'arrivai à Ottawa, mon ami M. Alphonse Lusignan, avec qui je causais de cette femme, me dit qu'il y avait à l'hôpital une femme du nom de Gitony. Informations prises, je fus surpris de retrouver cette madame Gitony dont je viens d'écrire l'histoire. C'était une femme de quarante ans environ, maigre, grande, portant une moustache qui ne déparerait pas un échappé de collége, et aimant à causer de son passé dont elle s'enorgueillissait volontiers. Je ne l'ai pas revue depuis : dernièrement, j'ai demandé de ses nouvelles, et l'on m'a dit qu'elle a quitté Ottawa depuis trois ans. Peut-être est-elle repartie pour Anticosti, avec son troisième mari ? C'est ce que je laisse à d'autres d'éclaircir.

* * *

Quelques mots maintenant d'un autre Canadien que cette vie de trappeur a charmé et qui a longtemps vécu sur Anticosti, tout en se souvenant assez du monde et des villes pour venir tous les ans passer quelques semaines à Québec. Je n'ai pas besoin de nommer David Tétu, chasseur infatigable, hardi marin, et le plus bohême des enfants de la mer. Si quelqu'un a contribué à faire connaître Anticosti, c'est bien M. Tétu. Il a vécu sur cette île, il a parcouru ses forêts dans tous les sens, il a navigué sur ses côtes, et elle n'a plus de secrets pour lui. Il l'aime comme on aime sa patrie, comme on aime sa paroisse natale. Je regrette de ne pouvoir raconter ici la vie de cet homme, qui est pleine d'incidents et d'exploits dont le souvenir restera après lui.

David Tétu ne connait guère, ou plutôt ne veut connaître que la mer, son fusil et ses chiens ; il a toujours quelques récits charmants ou quelques légendes nouvelles à raconter. Dans les rares soirées que ses heureux amis peuvent passer avec lui quand il revient parmi nous, mais plus souvent sur le pont de sa goëlette, à la brunante, alors que les étoiles s'allument au fond du firmament, il aime à donner cours à sa

bonne humeur et à faire le récit des choses dont sa mémoire et son imagination sont remplies. C'est lui qui a raconté à M. Faucher de St-Maurice l'incroyable mais véridique histoire d'un ours qu'il a tué au vol. Un jour, David Tétu partit en chasse avec un serviteur. Au détour d'une falaise, tout au-dessus d'eux, ils aperçoivent un ours rêvant profondément, j'allais dire mélancoliquement, devant l'immensité des flots. Le serviteur demande la permission de contourner le rocher et de tirer sur l'animal : l'autorisation donnée, trois minutes s'écoulent et un coup de feu retentit. L'ours, surpris, fait un bond en avant, perd pied et roule dans l'espace. Tétu qui n'avait pas bougé, épaule sa carabine et envoie une balle à maître Martin qui vient s'abattre à ses pieds. Gérard n'a jamais été plus fier de ses chasses au lion que Tétu ne l'est de cet exploit unique.

Aujourd'hui, David Têtu paraît abandonner quelque peu l'île d'Anticosti et donner ses préférences à la côte nord. Mais quelque soit l'endroit où il aille, une chose qu'il n'abandonnera pas, c'est cette vie active et rude dans laquelle il se complait et qui est devenue pour lui une seconde nature. Ce serait pour lui-même un sacrifice trop pénible, et la perte du sujet de beaucoup de légendes et de récits pour nos annales nationales

VIII.—Naufrages.

Le cadre de cette étude est trop petit pour nous permettre de nous arrêter longtemps à l'histoire des naufrages qui ont eu lieu sur Anticosti. Il faudrait des volumes pour décrire ceux-là seulement que la tradition nous rapporte. Aussi ne voulons-nous que consacrer une page à ce sujet avant de terminer les renseignements que nous avons recueillis sur cette île.

Le nombre des naufrages dont Anticosti a été le théâtre, a diminué depuis quelques années ; mais avant l'établissement des phares, avant les travaux que l'on a faits pour rendre la

navigation dans le St-Laurent moins dangereuse, avant les explorations qui ont fait connaître les écueils et les endroits dangereux du golfe, combien de navires ont péri en plein jour sous un ciel serein, à l'heure de l'espérance.

Nous n'avons jamais trouvé dans l'histoire d'aucun pays une chaîne aussi longue et aussi resserrée de sinistres et de catastrophes maritimes, et ce n'est pas sans frémir que l'on parcourt cette nomenclature inouïe de naufrages, qui commence il y a près de quatre siècles et qui se prolonge jusqu'à nous. Le passé est là qui déroule devant nos yeux ces lugubres annales auxquelles rien ne saurait être comparé, et qui redisent les angoisses de la fin dernière, le désespoir des mourants, les scènes de carnage et d'antropophagie, les suprêmes combats de la volonté contre la matière, enfin le silence terrible de la mort.

Il faut, pour s'en faire une idée, lire le récit de quelques naufrages, comme celui de la *Renommée* qui, en 1736, en décembre, par un froid intense, jetait trente-quatre hommes à la côte avec des provisions pour à peine quelques semaines. La nuit du sinistre avait été terrible ; vingt hommes avaient été engloutis par les vagues ; et des trente-quatre épargnés par la mer, six avaient gagné le rivage et les autres avaient passé la nuit à bord, accrochés dans les mâts ou les haubans, exposés à la violence du vent et des flots, et croyant à chaque instant voir le moment suprême arriver. Il faut suivre ces hommes dans leur long supplice, aux prises avec l'épuisement et la maladie ; les voir se nourrir d'une once de fleur par jour, se diviser pour aller à la recherche de secours et revenir avec le découragement au cœur ; puis leur tentative de traverser un bras de mer de douze lieues de largeur sur une faible embarcation, par un froid de vingt-cinq degrés ; les voir se disputer pour savoir qui partirait et qui resterait ; ceux qui restaient recevant le serment de ceux qui partaient et qui, avant de s'embarquer, juraient sur le salut de leur âme, de faire tout ce qui serait humainement possible pour venir les délivrer de

cette prison dont le golfe était l'inexorable géolier. Il faut enfin, pour réaliser toute l'horreur de leur situation, voir les naufragés restés dans l'île, attendant chaque jour le retour de leurs compagnons, passant par toutes les alternatives de l'espoir et du découragement, et ne recevant de secours que lorsqu'ils n'avaient plus que la force de tendre leurs bras vers leurs sauveurs.

Il faut encore lire le récit de la découverte qui fut faite un jour de trente cadavres des naufragés du *Granicus*, qui étaient tous morts de froid et de faim après s'être battus ensemble, les plus faibles se défendant contre les plus forts et succombant enfin pour devenir la nourriture de leurs compagnons.

Il faut suivre les soldats de la flotte du général Phipps, qui firent côte avec le capitaine Rainsford, en fuyant de Québec, et qui passèrent un hiver sur l'île, presque sans vêtements et sans autre nourriture que de la fleur et des biscuits de matelot.

Il faut, disons-nous, lire toutes ces choses pour se faire une idée des scènes atroces qui se sont passées sur les rivages d'Anticosti. Beaucoup de naufrages célèbres ont eu lieu sur cette île : le plus grand nombre, ceux-là se comptent par milliers, n'est pas connu ; mais l'écrivain qui voudrait ramasser les jalons jetés par ses prédécesseurs et compléter ses renseignements par une étude des lieux et par les récits des *anciens*, pourrait, en y mettant un peu d'imagination, écrire des volumes d'un puissant intérêt.

Epilogue.

Avant de fermer ces pages, revenons un peu en arrière, et jetons une pensée d'adieu à ce coin de terre qu'on ne peut visiter en imagination sans se sentir remué par le cachet sinistre dont il est frappé.

La seule diversité à l'immense tristesse qui plane sur ces bords inhospitaliers, est la poésie que Dieu a placée dans la merveilleuse disposition de la nature, et qui contraste avec la poésie de la mort qu'on y rencontre à chaque pas.

Qui peut savoir le nombre des naufragés que les grèves recouvrent, qui peut dire les mystérieuses horreurs dont elles gardent le secret ? Quelle main assez puissante osera plonger dans les profondeurs muettes du monde invisible, et arracher le voile qui nous les couvre. L'esprit de Dante seul pourrait inspirer une semblable audace, mais auparavant il ferait entendre le sinistre avertissement qu'il place à l'entrée de la cité du mal : "*O vous qui descendez ici, perdez toute espérance !*"

Pourquoi cette éternelle désolation sur cette île que Dieu a parée comme une fiancée à l'approche de son amant ? Pourquoi le soleil se fait-il si pur et l'enveloppe-t-il si amoureusement de ses caresses, s'il doit la fuir si tôt et si souvent ? Pourquoi la nature se montre-t-elle si peu prodigue de ses beaux jours envers cette émeraude du Golfe ? Pourquoi le Saint-Laurent l'entoure-t-il avec soin de ses plus dangereux écueils ? Ah ! c'est qu'il est des lieux, comme il est des hommes, marqués d'un sceau fatal, dont la destinée nous est inconnue, et qui servent aux immuables desseins de la Providence.

Ma pensée se plait parfois à s'envoler dans les sphères du rêve et de l'imagination. Alors je me représente le golfe St-Laurent comme une immense forge dont Dieu serait le maître : les flots sont les travailleurs qui s'agitent suivant sa volonté, et l'île est l'enclume sur laquelle ils frappent sans relâche dans l'œuvre qu'ils accomplissent. De même que sur l'enclume, l'ouvrier bat le fer pour en faire sortir quelque chose d'utile, ainsi l'ouvrier suprême bouleverse à son gré le sein des eaux et dirige chaque vague dans sa course, pour

arriver à ses fins. Qui peut savoir s'il accomplit une œuvre de création ou de destruction ? qui peut connaitre ce qui germera dans les sables qu'il remue, ou ce qui s'éteindra sous les flots qu'il roule ? Tout ici-bas s'enchaîne, à tel point que la mort est souvent une aurore et la naissance un couchant. Toute tombe est un berceau, a dit Victor Hugo. Rien de plus vrai : l'homme nait de la poussière des générations passées, la terre se nourrit de destruction, le nuage se forme du flot qui s'évapore et le torrent du nuage qui se dissipe. Aussi ne repoussons pas l'idée qu'Anticosti soit, dans les desseins de l'Eternel, réservée à quelque grande et utile destinée que nous ne saurions prévoir.

Jadis, lorsque de hardis marins, voulant conquérir de nouvelles terres à l'activité humaine et fournir à la science des données plus complètes et de nouveaux renseignements sur les points inconnus du globe, partaient aux hasards de la mer et des vents, ils n'auraient jamais cru, même dans leurs rêves les plus enthousiastes, que leur audace généreuse allait révéler tout un continent nouveau qui, deux siècles plus tard, devait symboliser la liberté dans le monde et devenir un jour le grenier du genre humain. Aujourd'hui le rôle d'Anticosti est nul, mais quand la population du Canada se sera développée, quand elle aura envahi les plaines, abattu les forêts, et se sera répandue dans les lieux maintenant inhabités de notre territoire géant, il sortira peut-être de cette terre ingrate des richesses ignorées et des ressources auxquelles nous ne voulons pas croire de nos jours. En attendant, c'est un devoir pour les générations actuelles de poétiser et de rendre impérissables les endroits pittoresques que la légende, la tradition ou les circonstances ont consacré terre des souvenirs.

LOUIS-H. TACHÉ.

VISION *

A travers la nuit sombre
J'ai vu passer une ombre
Prompte comme l'éclair ;
Puis, fantôme rapide,
Cette étrange sylphide
S'évanouit dans l'air.

J'ai cru voir ma jeunesse
Et la folle promesse
Dont je fus abusé ;
Et, tourment qui m'attire,
J'ai cru la voir sourire
A mon esprit blasé.

O toi, riant fantôme,
Toi qui caresses l'homme
En le leurrant d'espoir,
Pourquoi quand je sommeille,
Vision sans pareille,
Revenir chaque soir ?

Pourquoi, quand je suis calme,
Me montrer une palme
Que j'espérais saisir,
Et qui, fuyant rapide,
M'a laissé la main vide,
Le cœur plein de désir ?

Nous avons retrouvé dans nos cartons cette poésie qui avait été égarée en 1881, et nous croyons devoir la publier avec la date qu'elle porte.

LA RÉDACTION.

Oh ! ne viens plus, chère ombre,
A travers la nuit sombre
M'éveiller à demi ;
Visiteuse cruelle,
Ne touche plus de l'aile
Le front de l'endormi.

Sans remuer la cendre
Trop facile à reprendre
D'un lointain souvenir,
Laisse-moi me refaire
Bonheur moins éphémère,
Pour les jours à venir.

Désormais je suis homme !
De quelque nom qu'on nomme
Cet oubli du passé,
Je laisse ma jeunesse
Et sa morte promesse
Dans son linceul glacé.

Car j'ai cru reconnaître
Celle qui sur mon être
Doit régner sans retour,
Et je sens dans mon âme
Se rallumer la flamme
Au feu de son amour.

Aussi dans la nuit sombre
Ne reviens plus, chère ombre
Réveiller ton ami,
Visiteuse cruelle,
Ne touche plus de l'aile
Le front de l'endormi.

M. J. A. Poisson.

6 mars 1881.

MONSEIGNEUR TACHÉ

— BIOGRAPHIE —

Voilà plus de trente années que le clergé du Canada compte au nombre de ses éminents prélats, le deuxième évêque et le premier archevêque de St. Boniface, Manitoba.

Vers l'âge de dix-sept à dix-huit ans, après de fortes études classiques au collège de St-Hyacinthe, il se consacra au service de l'Eglise. Le nouveau lévite avait généreusement fermé les yeux au monde où s'offraient tous les attraits des belles carrières professionnelles ; héritier de grandes vertus, d'un nom vénéré, le jeune philosophe pouvait, sans encombre, suivre les traces d'un de ses oncles paternels, sir Etienne Paschal Taché, qui arrivait alors à l'apogée de sa gloire politique. Mais la religion, qui a besoin de talents exceptionnels, d'athlètes vigoureux, d'apôtres intrépides, avait su s'emparer de cette âme sensible aux sublimes dévouements, aux héroïques sacrifices.

Après avoir revêtu la robe, il se sentit appelé à un ordre religieux récemment établi en Canada. Les révérends Pères Oblats de Marie Immaculée venaient de fonder un Institut au milieu de nous sous les auspices de Sa Grandeur Mgr Ign. Bourget. La devise de ces missionnaires : *Evangelizare pauperibus misit me* l'attira donc un jour au noviciat des R.R. P.P. Oblats à Longueuil. C'est là que, devenu membre de cette communauté, il connut définitivement les desseins que la Providence avait sur lui.

En 1845, seulement dans la vingt-et-unième année de son

âge, le révd. Frère Oblat A. A. Taché, accompagné du révd. Père Hubert, O.M.I., se rendit aux sollicitations de Mgr Joseph Norbert Provencher, premier évêque du Nord-Ouest, pour aller à des centaines de lieues, évangéliser les vastes plaines du Manitoba que peuplaient les tribus sauvages et la nation des Métis.

Ces deux zélés Oblats avaient reçu leur obédience du révd. Père J. E. B. Guigues, provincial ou supérieur et premier évêque d'Ottawa.

Le départ eut lieu à Lachine, près Montréal, le 24 juin, le jour de la fête nationale St. Jean-Baptiste, où la patrie semble vouloir retenir ses enfants auprès d'elle sous le charme de sa magnificence et à l'ombre tutélaire du patron des Canadiens-français.

L'arrivée sur le théâtre de la mission ne fut accomplie qu'après soixante-deux jours d'un voyage pénible, la plupart du temps en canot d'écorce et à pied.

C'était le 25 d'août. Le dimanche suivant, le frère A. A. Taché fut promu au diaconat et le 12 octobre, dans la cathédrale de St-Boniface, il reçut l'onction sacerdotale en même temps qu'il prononça ses derniers vœux perpétuels de *chasteté*, *pauvreté* et *obéissance*, comme Oblat de Marie Immaculée.

De 1846 à 1851, le révd. P. Taché fut continuellement occupé à la conversion des Sauvages dans les missions suivantes : l'Ile à la Crosse (à 300 lieues de St. Boniface), Lac Vert, Lac Caribou, Arthabaska, St. Jean-Baptiste.

En 1850, Mgr J. N. Provencher, atteint des infirmités de la vieillesse, offrit au révd. Père Taché, la charge de coadjuteur dans l'administration de l'immense diocèse du Nord-Ouest.

Le révd. Père Taché n'avait que vingt-six ans.

Mandé de suite à Marseilles, France, il y fut consacré évêque d'Arath (in partibus infidelium) dans la cathédrale de Viviers, le 23 novembre 1851, par le fondateur de l'ordre des Oblats, Mgr C. J. Eugène de Mazenod et par Mgr J. H. Guibert, décédé il y a deux ans, cardinal-archevêque de Paris.

Comme le révd. P. Taché avait hésité dans cette détermination, il raconta à ce propos l'entretien suivant dont l'honora son supérieur-général, Mgr de Mazenod :

" —Tu seras évêque !

—Mais, Monseigneur, mon âge, mes défauts, telle et telle raison . . . . . .

—Le Souverain Pontife t'a nommé et quand le Pape parle, c'est Dieu qui parle.

—Monseigneur, je veux rester Oblat.

—Certes, c'est bien ainsi que je l'entends.

—Mais la dignité épiscopale semble incompatible avec la vie religieuse !

—Comment ! la plénitude du sacerdoce exclurait la perfection à laquelle doit tendre un religieux ! "

" Puis se dressant avec la noble fierté et la religieuse grandeur qui le caractérisaient, il ajouta :—Personne n'est plus évêque que moi, et bien sûr, personne n'est plus Oblat non plus. Est-ce que je ne connais pas l'esprit que j'ai voulu inspirer à ma congrégation ? Tu seras évêque, je le veux ; ne m'oblige pas d'en écrire au Pape et tu n'en seras que plus Oblat pour tout cela, puisque dès aujourd'hui je te nomme supérieur régulier de tous ceux des nôtres qui sont dans les missions de la Rivière-Rouge."

A partir de cette date, le nom de *Nord-Ouest* que portait le diocèse fut changé en celui plus précis de *St. Boniface* déjà titulaire de la cathédrale ainsi que du chef-lieu de la paroisse St. Boniface sur les bords de la Rivière-Rouge.

Mgr Alexandre-Antonin Taché hérita de la succession épiscopale de Mgr J. N. Provencher à la mort de celui-ci, le 7 juin 1852 ; mais la cérémonie d'installation officielle de Sa Grandeur n'eut lieu que le 5 novembre 1854.

En 1871, sur la recommandation du 4e Concile provincial de Québec, le diocèse de St. Boniface ayant été érigé en métropole, Mgr A. A. Taché fut en conséquence préconisé archevêque de la nouvelle province ecclésiastique. Le 22 septembre de la même année, fut remis le *pallium* à Mgr Taché.

Monseigneur Taché visita Rome entr'autres fois, en 1851, lors de son sacre en Europe, et en 1870, lors du concile œcuménique du Vatican où fut proclamé l'infaillibilité pontificale le 18 juillet 1870.

Sa Grandeur prit part aux travaux de trois conciles de Québec en 1863, 1867 et 1878.

Mgr A. A. Taché écrivit vers 1865, un intéressant volume : *Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique ;* vers 1869, une brochure importante : *Esquisse du Nord-Ouest,* et en 1885 on a publié de Sa Grandeur une retentissante lettre intitulée : *La Situation,* document d'une vive lumière sur les causes et les effets de l'insurrection du Nord-Ouest.

" L'œuvre de Mgr Taché à la Rivière-Rouge, dit un de ses biographes, M. L. O. David, n'est pas seulement religieuse, elle est de plus éminemment nationale. Fidèle aux traditions de ses ancêtres, il a toujours mené de front le triomphe de l'Evangile et la gloire de sa patrie. Créer dans le Nord-Ouest un peuple français et catholique, faire de ce peuple l'avant-garde de la nationalité Canadienne-française dans l'Amérique du Nord, était le but de ses nobles efforts, l'objet de ses pensées."

La province ecclésiastique de St-Boniface dont Mgr A. A. Taché est le glorieux métropolitain, comprend aujourd'hui un

archevêché, un évêché et deux vicariats apostoliques tous présidés par des Oblats.

A part de cet immense résultat opéré par Mgr Taché, citons quelques-unes des autres œuvres de Sa Grandeur dans l'archidiocèse seul de St-Boniface : Un institut des Frères de la Congrégation de Marie à Winnipeg ; un hôpital général et orphelinat des Sœurs Grises (de l'Hôpital N.-D. de Montréal) à St-Boniface : une Académie ou couvent des Sœurs Grises à St-François-Xavier, à St-Norbert, à St-Vital et à Ste-Anne des Chênes ; une Académie ou école des Sœurs des SS. noms de Jésus et Marie (de Montréal) à Winnipeg ; une Académie des Fidèles Compagnes de Jésus, à Brandon ; une Cathédrale en remplacement de la première incendiée le 13 décembre 1860.

Voici la généalogie de Mgr l'Archevêque de St-Boniface.

I—Taché Jean, armateur, négociant prévost des marchands et notaire, né ou baptisé le 6 avril 1697 à Garganvillars, diocèse de Montauban en Guienne, France ; marié à Québec le 27 aout 1742 à *Marie-Anne Jolliet*, petite-fille de Louis Jolliet, découvreur du Mississipi, inhumé à Québec le 19 avril 1768.

II—Taché Charles (fils), bourgeois de la compagnie des postes du roi, b. à Québec 29 aout 1752 ; m. à St-Thomas de Montmagny, 22 juillet 1783, à *Geneviève Michon*, inh. à Kamouraska, 9 aout 1826.

III—Taché Charles (fils) notaire, b. 1785 à St-Thomas de Montmagny, m. 2 Fév. 1820 à *Louise Henriette Boucher de La Broquerie*, et inh. 26 janv. 1826 à Kamouraska.

FRÈRES : Jean-Baptiste, notaire et Conseiller législatif du Bas-Canada, décédé le 24 aout 1849. Etienne Pascal, médecin, baronet (Sir), chevalier de l'Ordre St-Grégoire, premier-ministre du Canada-Uni, à trois reprises, et lors des Débats et Résolutions établissant la Confédération ; adjudant-général de la milice, b. 1795 et inh. à St-Thomas de Montmagny le 2 aout 1865.

IV—Taché Alexandre-Antoine (fils cadet), b. 23 juillet 1823 à St-Patrice de la Rivière-du-Loup (en bas de Québec) Archevêque de St-Boniface.

FRÈRES : Joseph Charles Taché, député ministre de l'Agriculture à Ottawa ;— Louis Taché, notaire et shérif de St Hyacinthe, décédé le 1er Avril 1881.

La mère de Sa Grandeur était l'arrière-petite fille du fondateur de Boucherville et arrière-nièce de Madame Youville, fondatrice de l'Hôpital général des Sœurs Grises de Montréal.

Par une autre coïncidence historique, Mgr A. A. Taché qui fut le premier oblat consacré dans les Territoires du Nord-Ouest, est le descendant du premier explorateur du Manitoba : de LaVerandrye qui était allié aux *de LaBroquerie*. A St-Boniface, dans un des plus beaux quartiers de la ville archiépiscopale, un magnifique monument sera bientôt inauguré en l'honneur de *LaVérandrye*, ancêtre de Mgr Taché.

Lorsque Mgr Taché descend dans notre province de Québec, il est rare qu'il ne se fasse pas un devoir de rendre visite à Boucherville qui fut comme le second berceau de Sa Grandeur, car la famille Taché, après la mort du père, alla résider à Boucherville dès 1826, c'est-à-dire trois années après la naissance de Monseigneur. En 1886, Mgr Taché put revoir le foyer de ses aïeux ainsi que sa paroisse natale à la Rivière-du-Loup maintenant Fraserville.

Au physique et au moral, M. L. O. David dit de Sa Grandeur :

" Mgr Taché n'est pas grand de taille ; mais il a pris de l'embonpoint en vieillissant et il a toutes les apparences de la vigueur et de la santé. On ne dirait pas à le voir qu'il a supporté tant de fatigue, vécu de pémican pendant des mois, souffert du froid, de la faim et de la soif. Son regard est doux, sa figure animée, sa conversation piquante, spirituelle et agréable. Il a l'esprit français, souple et

délicat, porté à la plaisanterie, à l'ironie même. Il aime à rire. La vie pénible de missionnaire, les souffrances qu'il a endurées n'ont pas altéré le fond inépuisable de bonne humeur et de gaieté qu'il possède. Ses manières et son langage ont un cachet de suprême la distinction et il est autant à sa place dans un salon qu'à l'autel ou à la chaire.....

Par un heureux privilege, Mgr Taché joint à l'imagination et à la sensibilité du poète, l'esprit subtil du savant, et un talent prononcé pour les sciences exactes."

On possède de Mgr A. A. Taché plusieurs allocutions et sermons remarquables, tels qu'un discours à son *Alma Mater*, lors de la réunion générale des élèves du séminaire de St-Hyacinthe les 25 et 26 juin 1878, et une oraison funèbre prononcée sur la tombe de feu Mgr Ign. Bourget, en 1885, sous les voûtes de Notre-Dame de Montréal.

Le vingt-trois juillet dernier, Mgr Taché atteignait son soixante-et-quatrième anniversaire, et dans huit ans, Sa Grandeur aura accompli son cinquantenaire de prêtrise ou ses noces d'or sacerdotales.

Joliette 1er juillet, 1887.

J. HERMAS CHARLAND.

ESPOIR EN DIEU

Lorsque sur l'horizon le soir étend ses voiles,
Lorsque dans le lointain disparaissent les monts,
Et que le firmament se parsème d'étoiles
Aux purs rayons ;

Lorsque l'on n'entend plus,—heure mystérieuse,—
Que de vagues rumeurs dans la nuit nous bercer ;
Alors que vers son Dieu, l'âme avide et radieuse
Va s'élever ;

A l'heure où tout s'endort, où l'oiseau fait entendre,
Avant de se cacher dans le feuillage noir,
Sa dernière chanson, plus suave et plus tendre,
Adieu du soir ;

A cette heure bénie où toute la nature
Semble se recueillir pour chanter l'Eternel,
Où le cœur croit trouver dans le moindre murmure
Un chant du ciel ;

Où l'homme fatigué des vains bruits de la terre
Détourne son esprit des choses d'ici-bas,
Et, cherchant le repos, dans un lieu solitaire
Aime à porter ses pas ;

Il est bon d'oublier les heures de souffrance.
De découragement ;
Et de laisser un peu la voix de l'espérance
Nous parler librement !

Il est doux de trouver, pour un instant, le calme
Et la sérénité,
En pensant que là-haut Dieu nous garde la palme
De l'immortalité ;

Et de songer en soi que l'âme fiancée,
Au malheur pour un jour,
Bientôt s'envolera,—sa chaîne étant brisée,—
Vers un meilleur séjour.

GEORGE DEMAIN.

Québec, 1882.

CHRONIQUE D'OTTAWA

Ottawa est resté jusqu'à présent trop étranger au reste de la confédération. Comme capitale où se réunissent tous les ans les députés de toutes les parties du pays, il n'en devrait pas être ainsi ; mais le séjour rapide et mouvementé des représentants du peuple dans notre ville ne leur permet pas de nous étudier suffisamment pour nous faire connaître au reste du pays.

Il s'agit donc pour moi aujourd'hui de causer un peu de la nouvelle capitale de la confédération avec les citoyens de l'ancienne capitale du Canada, la vieille cité de Champlain.

Sous certains rapports, rien de plus différent que Québec et Ottawa. Québec est le passé, Ottawa l'avenir ; Québec vit de ses traditions, Ottawa de ses espérances, mais toutes deux ont entre elles plusieurs points de ressemblance. Toutes deux sont des capitales ; toutes deux ont l'avantage d'entendre à époque fixe les grandes voix parlementaires, et d'assister, spectatrices tour à tour impassibles et émues, au jeu des événements et aux perturbations profondes, causées par le déplacement du centre de gravité de la bascule politique.

Le visiteur ne trouvera pas à Ottawa comme à Québec la majesté des choses antiques, des murs croulants, des mâsures délabrées et des vieilles rues tortueuses, mais une ville construite d'après le plan moderne, avec des rues larges, droites et bordées d'arbres en plusieurs quartiers. L'espace ne manquant pas, les maisons y sont pour la plus grande partie isolées les unes des autres et, en général, ont une apparence élégante.

On ne jouit pas à Ottawa du spectacle d'une nature

aussi grandiose et aussi riche que celle qui sert de décor à Québec, quoique à ce sujet l'on trouve plusieurs points de ressemblance entre les deux villes.

Québec est baigné par le grand fleuve St. Laurent qui réflète à ses pieds le ciel bleu, Ottawa est baignée par les eaux brunes de la grande rivière des Outaouais.

A Québec, le touriste, qui se promène sur la terrasse Frontenac, a devant lui la ville de Lévis, l'île d'Orléans, la chûte Montmorency, la rivière St-Charles et les magnifiques paroisses de la côte Beaupré, et, comme fond au tableau, la chaîne des Laurentides.

A Ottawa, le visiteur peut, soit du parc Mackenzie, jardin public admirablement tenu : de la pointe Nepean, la citadelle d'Ottawa, ou de l'éminence où s'élèvent les édifices du Parlement, jouir d'un spectacle composé des mêmes éléments. Il a devant lui la ville de Hull, avec ses immenses chantiers de bois et ses longs quais couverts de planches et de madriers empilés à une grande hauteur, les chûtes des Chaudières, le pont suspendu, la rivière de la Gatineau et la paroisse du même nom : comme à Québec la même chaîne des Laurentides sert de fond au tableau, qui cependant, je dois l'avouer, si je veux être chroniqueur véridique, est moins animé et offre des perspectives moins lumineuses.

La chose s'explique par l'âge du pays. Il n'y a pas encore très longtemps la campagne auprès d'Ottawa était couverte de sombres forêts, et on ne peut espérer qu'en quelques années seulement nos vaillants cultivateurs soient parvenus, comme dans les vieilles paroisses qui entourent Québec, à convertir toute leur terre en culture dorée, et à se construire de ces élégantes demeures dont les toits blanchis à la chaux sont pour le citoyen de Québec comme un jalon lumineux qui conduit en droite ligne aux églises de Lorette, Charlesbourg, Beauport, L'Ange-Gardien, Chateau-Richer, Ste-Anne et St-Joa-

chim. Mais Paris ne s'est pas bâti en un jour, et il est permis d'espérer qu'avant longtemps la campagne qui entoure Ottawa offrira un coup d'œil aussi éclatant que celle qui entoure Québec.

Si je continue maintenant la comparaison entre les deux villes au point de vue du caractère et de l'esprit de leurs habitants, je redoute beaucoup que sur ce sujet encore Ottawa ne reçoive pas la palme. Québec est le séjour de la bonne humeur et de la vieille gaité française. Tout le monde se connaît, tout le monde a l'air de se sourire, et l'on y rencontre vingt fois par jour cet aimable type du flâneur satisfait qui va prendre l'air de sa terrasse, faire l'inspection de son port et se livrer à une douce rêverie sous la protection efficace des canons pacifiques de la batterie.

A Ottawa, le caractère est un peu différent. Dans la partie essentiellement française de la ville, malheureusement ce n'est pas la plus nombreuse ni la plus riche, on retrouve bien ces caractères distinctifs de la race française, la cordialité et le charme des relations sociales ; mais dans les autres parties où l'élément anglais domine les rapports sont plus froids et plus sévères. Dans les réunions on s'amuse quelquefois ou du moins on essaie de s'amuser, car je ne crois pas la chose très facile pour nous quand il faut presque toujours parler anglais.

L'anglais peut être une belle langue au goût de quelques-uns ; il est même très utile et indispensable de la connaître, surtout dans les relations commerciales, mais je trouve qu'ici à Ottawa on en pousse le culte trop loin.

Qu'il arrive un anglais dans un cercle canadien, de suite la langue française est abandonnée, par politesse pour celui qui ne la comprend pas ou qui, très souvent, la comprend mais ne veut pas la parler. Mais que l'on change les rôles, que l'on aille seul dans un cercle anglais et personne ne s'empresse de nous regarder comme français.

Combien de fois n'avons-nous pas assisté à des assemblées en grande majorité composées de Canadiens-français, où les discours se faisaient en anglais uniquement parce que deux ou trois individus parlaient dans cette langue.

Je trouve aussi que l'on pousse la politesse un peu loin lorsqu'à l'occasion des distributions de prix ou séances solennelles dans nos collèges et couvents français, à peine donne-t-on une ou deux petites parties insignifiantes du programme en français. Tout est en anglais : nomenclature des prix, adresses, discours, etc.

Dans les relations civiles, s'il se prépare, parmi les Canadiens d'Ottawa, un projet quelconque, on a toujours soin d'y inclure la part de l'élément anglais. En revanche, il est rare que ces messieurs nous rendent la même politesse.

Dans l'administration publique, même déférence de notre côté, même oubli chez les Anglais. Nos droits acquis ne sont reconnus que parce que certains hommes courageux et patriotes sont sans cesse sur la brèche pour crier aux sentinelles d'avoir l'œil ouvert, et encore cela ne suffit pas toujours.

Si Québec a dans son sein une population ouvrière essentiellement française par le cœur et par la langue, Ottawa n'a rien à lui envier sous ce rapport, tenant compte de la différence qu'ici cette classe ne forme pas la majorité de la ville et n'est pas essentiellemet ouvrière. Nous avons bien un bon nombre d'ouvriers employés dans les immenses scieries qui constituent la principale industrie ici, mais nous avons aussi "l'homme des chantiers" ou bûcheron, l'homme de cage ou " voyageur ".

Ces hommes infatigables s'enfoncent, l'hiver, jusque dans les profondeurs de la forêt pour ne sortir de leur retraite qu'au printemps alors qu'ils opèrent la descente des radeaux de bois qui couvrent la rivière Outaouais comme des ponts flottants.

C'est un pénible travail sans doute que celui d'abattre incessamment les géants de la forêt, mais aussi quelle forte et vigoureuse population il nous donne.

On cite des exemples vraiment merveilleux de la force physique que développe la vie des chantiers. J'en trouve un dans le livre de M. Henri de Lamothe qui le tient de M. J. C. Taché, député-ministre du département de l'Agriculture. Voici cet épisode et je termine par là ma chronique.

" Un jour le hasard avait fait rencontrer à M. J. C. Taché un de ces industriels ambulants qui parcourent les campagnes avec un dynanomètre sur lequel, pour une modique rétribution, chacun peut venir essayer la force de ses muscles. Cet industriel fort original—c'était un yankee—avait au plus haut degré le culte de sa singulière profession. Il enregistrait consciencieusement les coups de poing remarquables assénés sur son instrument avec de minutieuses indications sur l'âge, l'état et la nationalité des vainqueurs. Il comparait les chiffres, prenait des moyennes, en un mot il dressait la statistique des biceps de l'humanité. Il déclara au docteur que les paroisses et surtout les chantiers du Bas-Canada avaient fournis les plus nombreux et les meilleurs sujets de sa nomenclature des hommes forts. Mais, ajoutait-il, l'individu le plus extraordinaire que j'ai rencontré dans le cours de mes pérégrinations, c'est un bûcheron de vos compatriotes qui, d'un seul coup de poing, a *désentraillé* ma machine. Le choc de ce poing trop puissant avait aplati et fait éclater net le ressort du dynanomètre, aux applaudissements de toute l'assistance et du yankee lui-même, tellement émerveillé d'un semblable exploit, qu'il se croyait obligé d'inventer une expression nouvelle pour dépeindre l'effet produit d'une façon suffisamment pittoresque."

FLAVIEN MOFFET.

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XXIX

(suite)

La sauvage et déraisonnable jalousie de Sternfield avait été singulièrement montée, en voyant Louis sur un pied de grande intimité dans la maison de madame d'Aulnay ; elle ne fit donc que s'accroître davantage lorsque le militaire rencontra subséquemment le jeune homme en compagnie des deux dames.

Quelques jours après la visite pendant laquelle Audley avait semblé faire tous ses efforts pour se rendre désagréable, madame d'Aulnay, à force d'instances et de caresses, fit promettre à Antoinette de contribuer aux préparatifs d'une petite soirée par laquelle elle voulait relever un peu la monotonie de leur existence actuelle.

Le jour fixé pour cette soirée était arrivé, et Antoinette paraissait si délicatement belle mais si fragile dans sa légère robe diaphane, que Jeanne, se rappelant quelle bonne apparence elle lui avait vue une année à peine auparavant, ne put s'empêcher de hocher la tête tristement, comme si elle eût eu un lugubre pressentiment.

Sans prendre garde aux remarques qui se fesaient autour d'elle sur l'altération de ses traits, Antoinette fit tous ses efforts pour paraître gaie et heureuse : mais le docteur Manby, qui était au nombre des invités présents, se frottant les mains, ne put s'empêcher de dire que ce qu'il fallait à sa jeune amie, c'étaient des distractions et des plaisirs.

Un des plus enjoués parmi les invités était sans contredit Louis Beauchesne, et il y en avait peu dont la réserve ne cédât pas plus ou moins à sa franche et cordiale gaieté. Sternfield, au contraire, était dans un de ses plus mauvais moments. De fortes pertes qu'il avait faites au jeu la nuit précédente chiffonnaient énormément son tempérament, et on peut dire que rarement homme se rendit à une fête de société avec des dispositions aussi contraires. Résolu longtemps à l'avance de trouver sa malheureuse jeune femme en faute, il commença à se fâcher contre elle de ce qu'elle paraissait si extraordinairement gaie et du calme de ses manières vis-à-vis de lui. Profitant de la danse pour laquelle il avait retenu sa main, il fit tout son possible pour affaiblir sa gaieté factice, en la favorisant d'un nouveau chapitre de reproches auxquels, hélas ! elle était déjà si bien habituée. La danse terminée, il la laissa brusquement et vola à une de ces jeunes beautés avec lesquelles il aimait tant à *flirter*. Pendant qu'il s'amusait ainsi, il se félicitait intérieurement du pouvoir et des moyens qu'il possédait pour punir cette volonté rebelle de sa femme quand elle voulait se mettre en opposition à la sienne.

Cependant, Antoinette ne fit pas longtemps tapisserie, et des partenaires empressés, parmi lesquels Louis était naturellement un des plus prévenants, se pressaient autour d'elle. Sa grande intimité avec lui, aussi bien que l'espèce de liberté qu'elle avait de se départir de cette apparence de gaieté ou d'intérêt qu'elle était obligée de garder avec les autres, lui faisaient accepter plus fréquemment les demandes qu'il lui adressait de danser avec lui. Malgré cela cependant, un œil sans préjugés n'aurait pu trouver l'ombre même d'une coquetterie dans leurs relations ; et quand, par deux ou trois fois, la jeune femme put surprendre le regard de Sternfield ardemment fixé sur elle, elle pensa que ce regard n'était que le complément de la semonce qu'elle avait reçue quelques instants auparavant. Néanmoins, déconcertée à un haut degré par ce regard menaçant, elle refusa de danser avec Louis le cotillon qui se formait, alléguant pour motif qu'elle était bien fatiguée.

—Alors,—répondit le jeune homme en arrangeant soigneusement autour d'elle les coussins de l'ottoman sur lequel elle était assise,—alors je vais rester près de vous et attendre la prochaine danse, car vous m'avez promis de danser encore une fois avec moi.

Anxieux de lui faire oublier les chagrins qu'il lisait sur son visage, Louis n'épargna aucun effort pour l'intéresser et l'amuser, mais ce fut inutile ; les regards distraits d'Antoinette se promenaient tout autour du salon et s'arrêtaient à la dérobée sur Sternfield qui se trouvait à quelques pas plus loin, apparemment occupé de sa jolie partenaire, car il ne dansait qu'avec de très jeunes et belles femmes. L'attitude d'Antoinette inquiétait singulièrement Louis ; il y avait dans son regard de la peine, de l'inquiétude et de la douleur, mais non de cette colère jalouse, de ce piqué dont une jeune fille fait ordinairement preuve en voyant son amoureux se confondre en attentions pour une autre. Tout-à-coup, après avoir bien examiné silencieusement sa contenance :

—Excusez ma remarque, dit-il, mais je crois que le major Sternfield est un amoureux bien infidèle. Oh ! Antoinette, est-il bien possible que vous aimez cet homme ?

Elle rougit vivement à cette question, et ne fit d'autre réponse qu'en tournant vers lui un regard plein de reproches.

— Pardonnez-moi, chère Antoinette,—continua-t-il,—mais il me semble qu'il y a dans ses manières et dans son caractère quelque chose qui devrait l'empêcher de gagner et encore moins d'absorber l'affection d'un cœur comme le vôtre.

—Et cependant, n'est-il pas beau, charmant, envié des hommes et admiré des femmes ? répondit-elle avec une teinte d'amertume qui ne fit que confirmer Louis dans la pensée que, quel que fût le lien qui l'attachât à Sternfield, ce n'était pas celui de l'amour.

—J'avoue qu'il possède toutes les qualités que vous dites, mais je crois qu'il lui en manque encore beaucoup. Quelle que soit la patience avec laquelle les femmes supportent les humeurs maussades et les airs refrognés *après* le mariage, elles les tolèrent rarement *avant*.

—Parce que, probablement, elles ont alors un remède et peuvent renvoyer l'amour tyrannique.... Mais, voici s'approcher celui qui fait l'objet de vos doutes.

—Oui, et avec un front chargé de nuages orageux, pensa Louis.

Audley s'avançait en effet avec un air sévère. Passant sans cérémonie devant le jeune Beauchesne, il vint dire à demi-voix à Antoinette :

—Jusques à quand veux-tu continuer à te rendre ridicule en *flirtant* avec le freluquet sans cervelle qui est à tes côtés ?

—Que voulez-vous dire, Audley ? demanda-t-elle en se retournant et en rougissant vivement.

—Je vais vous expliquer cela, si vous voulez me favoriser de la prochaine danse, répondit-il en prenant d'une clef plus haut.

—Mademoiselle de Mirecourt est engagée avec moi, dit Louis sèchement.

Sternfield laissa tomber sur lui un regard plein d'arrogance.

—Entendez-vous, Antoinette, répéta-t-il, est-ce que vous danserez la prochaine avec moi ?

—De grâce, mademoiselle de Mirecourt, n'oubliez pas que nous sommes engagés, interrompit Louis avec une fermeté encore plus prononcée que la première fois.

Pleine d'angoisse et de perplexité, Antoinette promenait de l'un à l'autre ses regards suppliants. La contenance de Louis était fière et indiquait une forte détermination : le front de Sternfield était comme le marbre, aussi froid et aussi flexible.

Se baissant encore une fois vers sa jeune femme, et lui parlant à voix basse :

—Je jure, dit-il d'un ton menaçant, que si tu me laisses de côté pour cet imbécile, je lui donnerai de mon fouet pour être venu s'interposer entre moi et mes désirs.

Cette menace indigne d'un homme, était digne de lui, et elle eut son effet : car Antoinette, craignant non-seulement l'insulte dont Audley venait de faire la menace, mais encore plus l'implacable satisfaction qui, elle en avait la certitude, en serait la suite, se retourna, pâle de terreur, vers le jeune Beauchesne.

—Etes-vous prête, mademoiselle de Mirecourt ? demanda ce dernier : je ne veux pas vous presser, mais les danseurs commencent à prendre leurs places.

Sternfield ne fit aucune autre remarque : un sourire équivoque sur ses lèvres, il attendait la décision d'Antoinette.

Tout-à-coup, elle plaça sa main sur le bras de Louis, et comme il se penchait vers elle, elle lui dit :

—O Louis, cher Louis ! je vous en conjure, laissez-moi danser avec lui. Je suis déjà assez malheureuse : ne cherchez pas à me rendre plus misérable encore.

Sa pâleur, ses yeux baignés de larmes, l'accent de sa voix touchèrent le cœur généreux de Beauchesne, qui inclina silencieusement la tête en signe d'assentiment.

En passant brusquement, presque rudement, le bras de sa

femme sous le sien, Sternfield lança sur son rival un regard plein de mépris et d'arrogance que celui-ci lui rendit avec usure.

—Quelles paroles doucereuses disais-tu donc à cet idiot, qui ont pu le faire céder dans ses insolentes prétentions ? demanda-t-il aigrement à sa femme quand ils eurent pris leur place dans la danse.

Antoinette n'ôsa pas répondre, car ses paupières étaient chargés de larmes prêtes à tomber, et il y avait dans sa gorge une espèce de suffocation qui dépassait presque son contrôle : elle ne voulait pas faire de scène, et elle sentait qu'elle était bien près d'en voir une.

—Retiens bien l'amical avertissement que je vais te donner, ma chère, continua Audley. Mets une prompte fin à tes coquetteries avec ce jeune homme, ou je le ferai pour toi, et ce d'une manière plus sommaire et plus désagréable que vous pourriez le désirer l'un et l'autre.

Antoinette frémit, car elle comprenait toute l'étendue de la menace contenue dans les paroles que venait de proférer son mari. Mais la danse commençait, et quel que fût le maintien qu'elle dût prendre, elle devait tâcher de paraître indifférente, à défaut de gaieté ou de plaisir.

—Peste de ce Sternfield ! pensa le Dr Manby qui avait remarqué la rapidité avec laquelle avait disparue la tranquillité d'Antoinette, du moment que le Major l'eut abordée. Son ombre seule semble flétrir cette pauvre jeune fille.

La danse se termina bientôt, et Antoinette méditait un moyen pour s'enfuir dans sa chambre ; mais Sternfield ne paraissait pas vouloir la laisser s'échapper aussi facilement.

L'emmenant dans une petite alcôve, il lui présenta un siége, et, se plaçant devant elle :

—Je voudrais, dit-il, que tu me donnes des explications, car je ne pense pas que nous nous soyions encore parfaitement entendus. Tu m'as assez joliment bravé tout-à-l'heure par tes dernières coquetteries avec M. Louis Beauchesne.

—Cruel et injuste comme vous l'êtes toujours, Audley, ne croirez vous donc pas mon affirmation solennelle et sacrée que Louis n'est pour moi rien autre chose qu'un vieil ami que j'estime.

—Fi donc ! cet homme t'aime de tout son cœur et de toute son âme ; et, comme tu ne t'occupes pas le moins du monde de ton mari, il est difficile de dire en qui peuvent être placées tes affections incertaines.

Que pouvait-elle dire à ce bourreau impitoyable et sans cœur qui se moquait de ses dénégations, qui riait de ses protestations ? les paroles étaient impuissantes. Les mains serrées l'une dans l'autre, et ses lèvres blanches comme le marbre, elle resta assise, déterminée à tout écouter, à tout souffrir avec patience. N'avait-elle pas elle-même, dans un moment d'aveugle folie, comblé cette coupe d'infortunes, et devait-elle murmurer maintenant, en en goûtant l'amertume ?

Encouragé ou exaspéré par son silence, il poursuivit :

—Jusqu'ici, tu t'es montrée aussi ferme et aussi inébranlable que le bronze dans ton caprice favori ; tu m'as refusé avec persistance les mots tendres, les caresses affectueuses, tout ce qu'enfin les jeunes filles les plus scrupuleuses accordent souvent à leurs cavaliers. Eh ! bien, qu'il en soit ainsi. Tu as été fidèle à ta marotte, je le serai à la mienne. Je te défends de sortir, de te promener, de *flirter* avec qui que ce soit, dont je pourrais être jaloux. Si, négligeant cette recommandation, qui est un ordre de ma part, tu me désobéis, j'irai trouver ton cavalier actuel, maître Louis, ou n'importe quel autre, je l'insulterai publiquement et je le frapperai : sur ta

tête en retombera la responsabilité. Puisque tu ne m'aimes pas, je t'apprendrai au moins à me craindre.

Ces paroles furent prononcées avec cette sauvage dureté qui était à temps donné particulière à sa voix et qui offrait un frappant contraste avec son accent ordinairement si harmonieux.

—Eh ! bien, Dieu me montrera peut-être de cette pitié que vous me refusez ! dit-elle pendant qu'une vive douleur crispait ses traits.

En ce moment, ses yeux rencontrèrent le regard fixe et triste de Louis, qui se tenait à distance, suivant apparemment la danse, mais concentrant, en réalité, toute son attention sur elle-même. Cependant, il partit ; mais deux autres yeux également scrutateurs étaient fixés sur eux : c'étaient ceux du digne Dr Manby qui, le visage pourpre d'une indignation à demi-supprimée, s'élança soudainement vers le major Sternfield.

—Je voudrais bien savoir, dit-il à mi-voix, quels sont les absurbes propos que vous débitez à mademoiselle de Mirecourt. C'est vous qui avez chassé le sourire de ses lèvres et les couleurs de son visage.

Le jeune major se redressa et demanda ce que le Dr Manby voulait dire ?

—Le Dr Manby veut dire ce qu'il dit ! répondit il froidement ; il n'aime pas à voir une jeune fille qui est sa patiente soumise à la frayeur et aux chagrins plus que sa santé et sa raison peuvent en supporter : dans ce cas, il se croit obligé d'intervenir. Allons, Sternfield,—continua-t-il en se radoucissant un peu,—vous avez suffisamment querellé mademoiselle de Mirecourt pour ce soir, quelle que soit sa faute ; laissez-moi vous remplacer auprès d'elle et allez à cette jeune

Demoiselle là-bas qui semble attendre si ardemment un partenaire.

Sachant qu'il n'aurait plus de chance de continuer cette conversation privée avec Antoinette,—car le docteur Manby était également tenace et peu gêné,—Sternfield se leva, et, après lui avoir dit, avec un air significatif, qu'elle pouvait *flirter* tant qu'elle voudrait avec son nouveau partenaire, mais non avec un autre, il s'éloigna.

—Que signifie ceci, ma jolie malade ? demanda l'excellent Docteur en remarquant l'apparence de douleur et de chagrin de la jeune femme. Avez-vous trop dansé ? Vous paraissez singulièrement épuisée.

—Parce que je suis malheureuse, misérable ! répondit-elle avec cette candeur sans feinte qu'occasionne souvent une grande douleur. Ne me parlez plus de drogues ni de palliatifs, Docteur, à moins que vous puissiez m'en donner qui mettent pour toujours mon pauvre cœur au repos.

Excessivement peiné par cette confidence aussi bien que par le degré de douleur qu'elle révélait, il s'empressa de répliquer avec douceur :

—Courage, courage, chère enfant. Nous ne pouvons pas nous débarrasser du fardeau de la vie parce que, dans un moment de tristesse, nous le trouvons lourd. Demain, tout sera beau et agréable.

—Jamais ! jamais ! dit-elle en fesant une légère inclinaison de tête qui indiquait parfaitement l'état de désespoir où elle se trouvait.

—Chère mademoiselle de Mirecourt, rapportez-vous-en à l'avis d'un homme qui, par l'âge, pourrait être votre père : ne laissez pas votre esprit s'abattre à ce point, à propos d'une querelle d'amoureux. Le major Sternfield est d'un tempé-

rament qui s'excite facilement, mais il ne tarde pas à oublier et à pardonner.

Comme il prononçait le nom de Sternfield, un frisson courut par tous les membres de la jeune fille, et, plus étonné que jamais, il ne put s'empêcher de se dire intérieurement :

—Elle n'aime pas évidemment ce malheureux ; mais, alors, qu'est-ce que tout cela signifie donc ?

Puis, d'un air tranquille et presque indifférent, il continua :

—Vous paraissez être si faible et si nerveuse ce soir, ma jeune Demoiselle, que ce que vous auriez de mieux à faire serait d'aller de suite vous mettre au lit. Prenez mon bras, je vais vous reconduire hors du salon : après cela, je dirai à notre ami Sternfield que j'ai insisté pour vous envoyer.

Arrivé au pied de l'escalier, Antoinette exprima toute sa reconnaissance au Dr Manby, lui souhaita bon soir et vola, plutôt qu'elle ne monta, dans sa chambre.

La suivrons-nous là, lecteurs ! l'épierons-nous dans le cours de cette longue et douloureuse nuit où le sommeil ne ferma pas sa paupière brûlante, où une inertie temporaire n'apporta pas même pendant une demi-heure un baume rafraîchissant à son cœur et à son esprit torturés ?

La leçon cependant serait pénible, quoique, peut-être, utile. Antoinette avait commis une faute, mais quelle cruelle rétribution ne lui était-elle pas infligée ! Elle avait violé les commandements de sa conscience et de sa religion, elle avait foulé aux pieds les devoirs les plus sacrés d'une enfant, et qu'est-ce que cela lui avait rapporté ? ce que la culpabilité et l'erreur infligent toujours à ceux qui ne sont pas encore endurcis dans le mal : le remords et l'infortune.

XXXI.

Le lendemain de cette soirée, dans la matinée, Madame d'Aulnay, qui venait de se lever, était assise dans son fauteuil, les pieds enveloppés dans des pantoufles en satin brodé, et Jeanne se préparait à demêler et arranger son épaisse chevelure, quand un coup de marteau retentissant et prolongé, dont l'écho fut répété dans toute la maison, les fit tressaillir toutes les deux.

--Ciel ! qu'est-ce que cela peut être ? Cours, Jeanne, et reviens me dire ce que c'est, s'écria Madame d'Aulnay.

La domestique revint presqu'aussitôt, avec une petite note qu'elle remit à Lucille en disant :

—Le messager de M. Beauchesne vient de partir : il doit être très-pressé, Madame, car il n'a pas seulement pris la peine de s'informer comment vous êtes,ainsi que Mademoiselle Antoinette, comme il le fait habituellement : il m'a seulement glissé la lettre dans la main, et s'est précipité dehors.

Le billet était chiffonné et mal plié, son adresse écrite sans soin et presqu'illisiblement. Ce fut avec le pressentiment d'un prochain danger, qui fit battre son cœur d'étranges pulsations, que Lucille fit sauter l'enveloppe. La lettre était conçue en ces termes :

" Ma chère Madame d'Aulnay,

" Celui qui vous écrit ceci fuit actuellement la justice, et, s'il n'est pas arrêté, il aura bientôt laissé pour toujours son pays natal. Le Major Sternfield m'a insulté, hier soir, et excité à un point où je n'ai pu me maîtriser, par son insolente cruauté envers notre pauvre Antoinette qui—le Ciel la préserve !—paraît être singulièrement en son pouvoir. Dans le premier moment, je contins ma colère, et j'attendis mon tour qui ne tarda pas à venir, car, comme il laissait la

maison, je le suivis. Arrivés dehors, je l'abordai et lui demandai des explications que, vous le comprenez, il était aussi peu disposé de me donner que j'étais anxieux de recevoir.

" Ce matin nous nous sommes rencontrés sur le terrain, et il est tombé mortellement blessé : on me dit qu'il est mourant.

" Dites à Antoinette que si, contrairement à mes suppositions et à mon intime conviction, cet homme lui est réellement cher, je la conjure, au nom de l'immense et sincère amour que j'ai toujours eu pour elle, de me pardonner. Je regrette profondément la mauvaise action dont je viens de me rendre coupable, non pas tant à cause des conséquences qui en résulteront pour moi, que pour la terrible responsabilité que j'ai encourue en précipitant dans l'éternité un de mes semblabes dans toute la force de l'âge. Ah ! avant d'avoir commis le crime, je n'aurais jamais pensé que le remords serait aussi amer, aussi cuisant !.....

" Mais le temps presse : je dois fuir. Avec mes meilleurs remercîments pour toute votre bienveillance passée envers moi.—Je n'ose pas envoyer d'autre message à Antoinette.

" Tout à vous,

" Louis. "

En proie à une excitation que l'on peut facilement concevoir, Madame d'Aulnay lut et relut cette triste lettre ; puis, se levant brusquement, elle se précipita dans la chambre de sa cousine.

Antoinette qui s'était jetée sur son lit une heure auparavant, reposait sans mouvement, les yeux fixés sur les pâles rayons de lumière qui pénétraient à l'intérieur, par les ouvertures du rideau, et le visage aussi pâle que cette lumière elle même.

—Antoinette ! s'écria Lucille en entrant, et d'une voix tremblante. —Antoinette ! j'ai une nouvelle terrible à t'annoncer : es-tu assez forte pour l'apprendre ?

Ni l'annonce d'un malheur que contenaient ces paroles mystérieuses, ni l'agitation visible de sa cuisine, ne produisirent de l'inquiétude ou de l'émotion chez Antoinette : elle était, pour cela, trop malade de corps et d'esprit.

—Mais, quoi ! continua sa cousine avec une irritation qui provenait probablement de la surexcitation où elle se trouvait,—tu ne me fais aucune question ? tu ne désires pas savoir ce que c'est ? Et pourtant, cette nouvelle te concerne très-particulièrement, ou plutôt une personne qui te touche de très-près : enfin, c'est d'Aulnay Sternfield que je veux te parler.

—Eh ! bien, qu'y a-t-il ? demanda faiblement la jeune fille.

—Tiens, prends et lis,—et elle lui remit la lettre de Louis : —mais, ma chère Antoinette, pour l'amour de Dieu ! sois calme, ne tombes pas en faiblesse, ne t'évanouis pas.

La pauvre Antoinette ne fit rien de tout cela, mais ses joues se décolorèrent et ses lèvres devinrent terriblement blêmes pendant qu'elle lisait. A peine avait-elle parcouru la lettre, qu'elle se leva, et, sans hésiter un seul moment, commença à s'habiller.

—Pourquoi cette hâte ? où vas-tu ?

—Au pauvre Audley.

—As-tu perdu tes sens, enfant ? Sais-tu où il est ? sais-tu même s'il vit encore ?

—Je m'informerai. On l'a probablement ramené à ses quartiers.

—Et veux-tu dire que toi, une jeune fille, tu vas le voir dans sa chambre ?

—Mais tu viens avec moi, Lucille ? répondit-elle d'une voix suppliante.

—Tu as certainement pris congé de ta raison, pauvre enfant !—et l'accent de madame d'Aulnay trahissait autant d'irritation que de compassion.—Comme Montréal en parlerait demain, si nous fesions une pareille démarche ! nos noms seraient dans la bouche de tout le monde !

—Qu'on dise ce que l'on voudra, Lucille : j'irai seule.

—Tu ne feras pas cela. Après t'être constamment querellé avec l'infortuné Sternfield depuis votre mariage, pour garder sans tache le beau nom que tu portes, iras-tu maintenant déshonoré ce nom aussi inutilement ?

—C'est mon devoir, et, quelles qu'en soient les conséquences, je dois le remplir.

—Mais, pauvre étourdie, tu ne l'affectionnes pas, tu ne l'aimes même pas.

—Oh ! c'est une raison de plus pour que je me rende sans délai à son lit de mort. Hélas ! le remords pèse déjà bien assez sur mon cœur, je ne veux pas le rendre plus lourd encore.

—Mais enfin quel bien peux-tu lui faire ? insista Madame d'Aulnay.

—Ma présence adoucira ses derniers moments, le consolera peut-être. Voudrais-tu donc le voir mourir avec de la haîne contre moi dans son cœur, peut-être des malédictions sur ses lèvres, comme cela peut très bien arriver, si, oubliant ses droits et mes devoirs, je reste loin de lui.

—Dans ce cas, attends un moment : M. d'Aulnay est sorti,

mais je l'attends d'une minute à l'autre, et dès qu'il sera de retour, je lui demanderai hardiment de nous accompagner.

Mais Antoinette ne voulait pas perdre, à attendre, des instants précieux qui pouvaient être les derniers de Sternfield sur la terre. Achevant à la hâte de s'habiller, dès que sa cousine eut laissé la chambre, elle descendit sans bruit l'escalier qui conduisait à la porte de derrière et parvint dans la cour. Comme elle l'avait à demi espéré, elle trouva un laquais dans l'écurie, et lui dit à voix basse d'atteler un des chevaux à la petite voiture dont se servait ordinairement Monsieur d'Aulnay. En un clin-d'œil, tout fut prêt. Antoinette monta dans le véhicule qui passa la porte de cour sans attirer l'attention d'aucune des personnes de la maison, à l'exception peut-être d'une des filles de chambre qui ne trouva cependant rien d'extraordinaire à ce que Mademoiselle sortît à une heure aussi matinale, pensant bien qu'elle se rendait à l'église.

—Maintenant, se dit Antoinette en portant une main à son front malade, ce que j'ai d'abord à faire, c'est d'aller chez le Dr Manby, et quoiqu'il soit probablement avec ce pauvre Audley, je pourrai peut-être savoir d'un de ses serviteurs où est la demeure de celui-ci.

Arrivée à la paisible maison de pension où logeait le docteur, elle apprit qu'il avait été appelé auprès du major Sternfield qui avait été, le matin même, blessé à mort dans un duel.

Le major Sternfield occupait, avec trois ou quatre autres officiers, une maison en pierre bien simple mais confortable, située à l'extrémité Est de la cité, dans ce quartier que nous appelons aujourd'hui Faubourg Québec. Un petit jardin, entouré d'un mur à demi caché par des érables, s'étendait de la maison à la rive du St-Laurent dont il était séparé par un petit chemin très-étroit. Directement en face baignait la gracieuse et pittoresque Isle Ste. Hélène, alors propriété des Barons

de Longueuil, et dont la vue reposait l'œil fatigué de rester attaché sur les flots agités du fleuve.

Devant la porte de cette résidence s'arrêta le cheval tout fumant et palpitant que le cocher de Madame d'Aulnay, stimulé par les appels pressants et incessants d'Antoinette, avait fait aller à un pas effrayant.

Une crainte terrible s'était emparée du cœur de la jeune femme : elle eut peur d'être arrivé trop tard, de n'être venue que pour apprendre que cet homme auquel elle avait juré amour et fidélité etait mort en la détestant et la maudissant.

Sans attendre qu'on vînt l'aider à descendre de voiture, elle sauta à terre, et, sans s'occuper des regards étonnés d'une couple de soldats, domestiques des officiers, qui fainéantaient sur les marches de l'escalier, elle frappa au marteau avec toute la force que pouvaient avoir ses doigts tremblants.

Un soldat vint ouvrir.

—Je désire voir le Major Strenfield ; conduisez-moi de suite à sa chambre,—dit-elle rapidement.

Dans le corridor, l'Honorable Percy de Laval, le cigare à la bouche, se promenait de long en large, et si Méduse elle-même eût apparut sur le seuil de la porte et eût demandé à voir le malade, il n'aurait pas été plus étonné qu'en apercevant Mademoiselle de Mirecourt. Dans une chambre adjacente, dont la porte était entr'ouverte, étaient assis deux autres officiers, et l'expression de profonde surprise qui se manifesta sur leur figure à la vue d'Antoinette rivalisait avec l'étonnement si visible dont le Lieutenant de Laval venait de faire preuve.

—M'entendez-vous ? répéta Antoinette au portier avec une agitation fiévreuse ; je désir voir le Major Sternfield.

Le soldat hésitait, dans la crainte d'introduire une visite aussi extraordinaire sans, au moins, l'avoir préalablement annoncée au blessé.

Contrariée par ce nouveau délai, Antoinette se tourna tout-à-coup vers M. de Laval, et, avec un air suppliant :

—Vous me connaissez, vous, s'écria-t-elle. Dites-lui donc de me conduire de suite au Major Sternfield.

—Certainement, Mademoiselle de Mirecourt,— répondit-il avec un embarras qui contrastait singulièrement avec la véhémence de la jeune femme.—Ici, garçon, conduisez de suite cette Dame dans la chambre du Major : j'en prends toute la responsabilité.

Le soldat obéit, et Antoinette, tremblant de tous ses membres, le suivit dans l'escalier étroit et escarpé.

—Voilà ce que j'appelle une intrigue,—chuchota le jeune Honorable à ses deux camarades qui l'avaient rejoint dans le corridor, dès qu'Antoinette eut disparu.—Une jeune Demoiselle qui ferait cela en Angleterre serait honnie.

—Et elle le sera certainement ici comme elle l'aurait été là-bas : en Canada, on n'est pas plus indulgent que chez nous pour les faiblesses des femmes,—répliqua un de ses compagnons.

—Je puis difficilement en croire mes yeux,—dit le troisième, un charmant jeune gentilhomme qu'Antoinette avait souvent rencontré chez Madame d'Aulnay : je le répète, je puis difficilement en croire mes yeux, car Mademoiselle de Mirecourt m'a toujours parue si gentille, si modeste, que je l'aurais cru incapable de s'aventurer dans une pareille démarche.

—Ah ! c'est que l'amour opère des miracles, Thornley : quelquefois même il change la nature du monde.

—Sternfield est un heureux gaillard,—grogna le jeune de Laval : vivant ou à l'agonie, il tient à faire sensation. Si, demain, nous étions dans la même position où il se trouve, aucun de nous n'aurait la bonne fortune de voir venir à son chevet un ange comme cette jeune fille.

—Eh ! bien, le pauvre malheureux, cette visite ne lui fera pas énormément de bien, reprit le capitaine Thornley. Il est presque au-dessus de toute consolation terrestre : mais, moi pour un, je dois dire, que je n'en estime pas moins cette jeune fille qui a eu le courage de braver les sourires et les moqueries du public pour venir dire un dernier adieu à l'homme qu'elle a aimé.

—Mais, franchement, je ne crois pas qu'elle l'aime : elle ne lui a jamais montré des preuves de préférence bien frappantes, et même, je l'ai vue assise près de lui pendant toute une demi-heure : elle était aussi froide et réservée que si elle eût été une statue.

—C'était peut-être un subterfuge. Dans tous les cas, elle vient de donner une preuve d'amour qui surpasse celui de la plupart de nos jeunes filles modernes.

. . . . . .

Mais il est temps de laisser ce groupe pour suivre celle qui fesait l'objet de la discussion entre les trois militaires.

XXXII.

Arrivées à l'étage où se trouvait la chambre de Sterdfield, le soldat indiqua la porte sans dire mot, et, n'osant pas s'aventurer plus loin, disparut aussitôt.

Faible et chancelante, Antoinette frappa à la porte qui fut de suite ouverte par le Docteur Ormsby, le même ministre qui avait présidé à son mariage avec Sternfield.

—Est-il encore vivant ? demanda-t-elle vivement en scrutant avec avidité la figure douce et triste du chapelain protestant.

—Oui, mais ses heures sont comptées, répondit celui-ci en portant mélancoliquement ses regards dans la direction du lit sur lequel était étendu le Major qui ressemblait à un mort.

—Oh ! Audley, mon mari !—sanglotat Antoinette en s'élançant tout-à-coup vers lui et en s'agenouillant à côté de la couche du mourant, sans s'occuper, dans cet instant suprême, de ceux qui pouvaient être dans la chambre pour saisir le secret qu'elle avait gardée depuis si longtemps avec tant de jalousie, sans s'apercevoir qu'un autre, Cecil Evelyn lui-même, était à une fenêtre près de là et avait fait, à cette révélation inattendue, un bond de surprise prodigieux. Toutes ses pensées, toutes ces craintes étaient absordées par l'idée écrasante que l'homme qui avait été le bourreau de sa vie, mais auquel elle appartenait par le plus sacré des liens, était là devant elle, sur le point d'expirer.

Avec une énergie surprenante dans l'état où il se trouvait, le blessé se souleva sur son coude et la regarda un instant avec un étonnement indéfinissable qui se changea bientôt en une expression de colère passionnée.

—Arrière, hypocrite, arrière ! s'écria-t-il d'une voix rauque. Comment as-tu pu prononcer le nom de mari ? As-tu jamais été ma femme autrement que par le nom ? As-tu jamais rempli envers moi les devoirs d'épouse ? M'as-tu jamais montré de l'amour ou de la soumission conjugale ?

—Audley ! Audley ! gémit-elle, soyez miséricordieux, soyez juste ; n'empirez pas ce moment solennel par des reproches cruels.

—Pourquoi es-tu venue ? interrompit-il plus aigrement encore. Est-ce pour assister à ma dernière agonie afin de t'as-

surer par toi-même qu'enfin tu es réellement libre ? Non, ce n'est pas l'amour qui t'a amenée ici ; car si tu en avais eu seulement une infime parcelle à mon égard, tu ne te serais pas moquée de mes prières et de ma tendresse, tu n'aurais pas méprisé mes droits et mes réclamations, comme tu l'as constamment fait avec la plus grande insolence depuis le jour où j'ai placé l'anneau nuptial dans ton doigt.

—Mais à qui en a été la faute ?—demanda-t-elle en joignant les mains et toute en pleurs. Ne vous ai-je pas dit que le jour même où vous me connaîtrez devant le monde pour votre femme, le jour où notre mariage serait de nouveau célébré, point capital sans lequel ma croyance et ma foi me disaient qu'il n'était pas légalement complété, je serais prête à vous suivre jusqu'aux extrémités de la terre ?

—Misérable sophisme ! ricana-t-il d'un air dédaigneux. Non, ce n'est pas pour cette raison-là, mais parce que l'engouement passager qui, t'a fait consentir à notre mariage secret s'est évanoui aussi subitement qu'il était venu.

—Veuillez me pardonner si j'interviens—dit en s'avançant le Docteur Ormsby, qui était mu autant par compassion pour les souffrances terribles qu'il lisait sur le visage décoloré de la jeune femme, que l'air inquiétude pour les sentiments anti-chrétiens que le mourant venait de montrer,—veuillez me pardonner si j'interviens, mais avant moi-même célébré ce mariage qui, hélas ! a été pour vous deux si fertile en chagrins, peut-être ai-je quelque droit à votre confiance mutuelle.

En ce moment, le Colonel Evelyn, revenant enfin de la stupeur où l'avait jeté ce singulier dialogue, et s'apercevant en même temps de l'importunité de sa présence en restant témoin d'une entrevue aussi étrange et aussi délicate, sortit sans bruit de la chambre dont il referma la porte avec précaution Comme il passait dans le corridor, ceux qui s'y trouvaient furent intrigués de savoir ce qui avait pu se passer chez le

malade pour émouvoir à ce point la nature de fer d'Evelyn et pour laisser des traces d'agitation aussi profonde sur une allure d'ordinaire aussi impassible que celle du marbre.

—Puis-je parler, Sternfield ? demanda doucement le Docteur Ormsby en cherchant à calmer les passions surexcités du blessé.

—Oui, répondit sèchement celui-ci. Ce que je ne pourrais écouter d'aucun autre mortel, je puis l'entendre de votre bouche.

—Eh bien, mon cher ami, il me semble que vous êtes sévère, que dis-je ? injuste même, envers cette jeune femme.—Et il posa, en disant cela, sa main sur le bras d'Antoinette qui était toujours à genoux.—Je me rappelle parfaitement qu'elle vous a dit ce qu'elle vient de répéter, car elle m'a prié en même temps de lui servir de témoin.

—La même histoire ! toujours la même histoire, riposta Sternfield d'un air bourru et en rejetant sa tête de côté. Reprends le chemin de ta demeure, Antoinette : et vous, Docteur, laissez-moi en paix : je suis fatigué de vous deux.

Pendant qu'il parlait, une pâleur mortelle se répandit sur son visage ; Antoinette, terriblement effrayée, se leva.

—Ne crainez rien, s'empressa de lui dire le Docteur Ormsby en essayant de la calmer : ce n'est qu'une faiblesse partielle : il a euune attaque semblable quelques minutes avant que vous soyiez entrée et pendant que le Docteur Manby était ici. Voici des remèdes.

Leurs efforts réunis parvinrent à ramener quelque chose comme de la vie sur les traits livides de Sternfield, et le Ministre, craignant que la vue d'Antoinette fût de nature à renouveler l'agitation du blessé, la fit placer derrière un écran à l'autre extrémité de la chambre.

Après un moment de silence, le mourant promena avidement ses yeux autour de lui.

—Où est-elle allée, ma femme, Madame Sternfield ? Ha ! Ha ! Docteur ! et il riait d'une manière effrayante.—Que je lui donne au moins une fois son titre avant que celui qui le lui a conféré soit retourné en poussière.

—Vous lui aviez dit de s'en aller de suite.

—Mais pourquoi m'a-t-elle écouté ? pourquoi est-elle partie? Sans doute elle était fatiguée d'un spectacle aussi peu réjouissant que celui d'un lit de mort ; et, ayant fait *son apparition*, comme dirait Madame d'Aulnay, elle s'est prudemment effacée.

—Puis-je l'envoyer quérir ?

—Non, par Dieu ! je me respecte trop pour en venir là. Si elle était restée, cela aurait été pour moi—quoique je n'aime pas à l'avouer,—une consolation, un soulagement.

—Je ne vous ai pas abandonné, Audley, je suis encore ici—dit Antoinette avec timidité, en sortant de sa cachette et en s'avançant vers le lit.

Quelque chose comme une expression de satisfaction se répandit sur ses traits encore imposants dans leur beauté mortelle. Mais, quand elle eut dit : " Cher Audley, puis-je rester à votre chevet ? "—il répondit avec ce ricanement que l'habitude avait fini par rendre familier à sa belle lèvre :

—Puisqu'il te plait de jouer auprès de moi le rôle de Sœur de Charité, je ne t'en empêcherai pas : cela m'amuse de te voir me montrer, à mes derniers moments, des attentions et de tendres soins que tu ne m'as jamais accordés quand j'étais bien vivant.

Elle baissa la tête avec soumission, car aucune des railleries de son mari ne pouvait plus l'émouvoir maintenant. Après un moment de silence :

—Ne feriez-vous pas mieux de dormir ? demanda-t-elle. Je vais veiller à vos côtés. Y a-t-il quelque médecine à administrer ?

—Pouah ! je n'en prendrai aucune : je l'ai déjà dit à Manby. Ma blessure est au-dessus de tout pouvoir humain : pourquoi torturerais-je mon palais avec des potions dégoûtantes ?

Sachant qu'insister plus longtemps serait l'irriter inutilement, elle approcha une chaise de son lit et s'y assit silencieusement.

Après l'avoir regardée longtemps, il s'écria soudain :

—Ainsi, tu t'es courageusement installée ici comme ma garde-malade, tu as pris la détermination de tenir ton poste : sais-tu bien ce que va dire le monde, ce que les hommes vont penser de cela ?

—Qu'est le monde pour nous ? répondit-elle avec tristesse. Ne vous en occupez pas, cher Audley : ne vous tourmentez pas au sujet de ses opinions.

—Ah ! maintenant, ce n'est rien pour moi : mais pour toi, c'est tout. Avant deux heures, la démarche que tu viens de faire sera répétée dans tous les coins de la cité et on en fera des gorges-chaudes fort peu agréables : le beau nom dont tu as jusqu'ici pris un soin si jaloux sera à la merci de tout le monde.

—Si cela doit arriver,—repartit la jeune femme dont les yeux et l'accent de la voix devinrent plus mélancoliques,—ce ne sera que le juste châtiment de mes folies passées. J'ai péché, il faut maintenant que j'expie ma faute.

—Tu l'as déjà expiée assez rudement,—répondit-il en adoucissant un peu sa voix et en montrant pour la première fois une ombre de sentiment.—Je ne t'ai pas épargnée, et peu de jeunes femmes mariées ont passé par aurant de vicissitudes que toi. Voici arriver maintenant la fin de mon règne et l'aurore de ta liberté, mais elles viennent trente ou quarante ans plus tôt que tu avais ôsé l'espérer.

—Audley, ne parlez pas de cette manière, ne vous agitez pas ainsi sans aucune nécessité.....

—Assez de sermons comme cela, enfant ; voici une autorité plus puissante que la tienne.

Comme il disait ces mots, le Docteur Manby entrait dans la chambre. Sa surprise, en apercevant Antoinette assise près du lit, ressemblait presque à de l'hébêtement.

—Que Dieu me pardonne ! Quoi ! Mademoiselle de Mirecourt ici ! s'écria-t-il en reculant involontairement d'un pas.

—Non pas Mademoiselle de Mirecourt, Docteur, mais bien Madame Audley Sternfield ! interrompit le moribond avec un rire saccadé capable de déchirer les oreilles les moins délicates. De grâce, ne soyez pas aussi épouvanté, Manby ; on dirait vraiment que vous êtes lunatique. Notre excellent ami Ormsby que voici, et qui a célébré la cérémonie, est en mesure de corroborer mes avancés. Dis-le à ton tour, belle fiancée : renies-tu ma possession légitime ?

Antoinette était excessivement émue ; cependant, elle réussit à répondre avec assez de calme :

—Je ne cherche nullement à la nier, Audley. D'ailleurs, pourquoi le ferais-je ? Ce n'est pas moi, mais bien vous-même qui avez toujours insisté pour garder notre mariage secret.

MADAME LEPROHON.

(A suivre.)

AU BORD DE LA MER

Ce soir-là, la mer se brisait sous la violence du vent sur les grèves de la Pointe-au-Pic. La pluie tombait par torrents, et de gros nuages sombres, courant à ras de terre, s'entr'ouvraient de minute en minute, donnant passage à de longs éclairs qui montraient la surface bouleversée de la baie.

A l'entrée de la salle de musique, les citadins en villégiature se pressaient pour contempler les mystérieuses horreurs de cette nuit agitée. Plus avancée que les autres et un peu exposée aux larges gouttes d'eau qui s'échappaient du toit, une femme restait là, distraite, impassible, les yeux perdus dans la direction du fleuve. Depuis quelques instants, un jeune homme regardait cette femme, et de fois à autres faisait un mouvement comme s'il eût voulu lui adresser la parole. Enfin, prenant sur lui-même, il fit un pas vers elle. "Madame, dit-il d'une voix craintive, l'orage redouble de violence : ne croyez-vous pas qu'il serait prudent de vous mettre plus à l'abri."

Celle à qui s'adressaient ces paroles tourna vivement la tête d'un air surpris, presque hautain, mais elle vit tant de douceur et de jeunesse dans le regard de son interlocuteur que l'expression de sa figure changea subitement, et elle murmura : —Merci, Monsieur. Et après un moment, elle pénétra dans la salle où l'on attendait que le piano donnat le signal de la danse de chaque soir.

Quand cette femme parut, les yeux se tournèrent vers elle et un murmure d'admiration s'éleva de toutes parts. Il y avait plus que les chuchottements qui accompagnent d'ordinaire l'apparition d'une femme inconnue dont la beauté ou l'élégance attire l'attention ; il y avait comme de la fièvre dans ces murmures et ces exclamations étouffées que venait

de causer son entrée. Elle était plus grande que la généralité des femmes qu'on considère comme telles, mais sa taille et sa démarche étaient empreintes de tant d'élégance, sa figure était si belle dans le cadre que lui faisait son opulente chevelure d'ébène, ses yeux noirs brillaient d'un tel éclat et dénotaient une si grande supériorité, que nul sentiment étranger ne se mêla à l'hommage que la foule rendait à la beauté de l'inconnue. Pourtant, après un instant, quand le piano eut jeté les premières notes d'une valse qui entraîna plusieurs couples sur le parquet, un sentiment de curiosité se glissa dans les esprits. Qui était cette étrangère que personne ne paraissait connaître, que personne n'accompagnait, et dont la figure exprimait une mélancolie profonde contrastant avec l'air enjoué des heureux qui l'entouraient ? Par quel hasard ou par quelle destinée, cette femme jeune et belle, trop jeune pour le malheur, trop belle pour l'abandon, se trouvait-elle dans cette place d'eau où l'on ne voyait d'habitude que des jeunes filles accompagnées de leur mère ou des femmes entourées de leur famille ? Ces questions se pressaient sur toutes les lèvres, mais personne ne semblait pouvoir donner la clef du mystère.

Depuis près d'une heure, la danse se prolongeait avec entraînement. Au dehors la tempête sévissait plus forte et plus persistante ; à travers le bruit de la musique et de la danse, le tonnerre se faisait entendre avec de rauques mugissements. L'inconnue prêtait une oreille distraite à tout ce qui l'entourait, et son regard se tournait fréquemment vers la porte comme si elle eut attendu quelqu'un. Enfin un éclair brilla dans ses yeux : un homme venait d'entrer et parcourait la salle d'un regard inquisiteur ; il aperçut l'inconnue, marcha droit à elle et la salua avec respect.

—Madame, dit-il, je viens seulement de recevoir la lettre que vous avez laissée à mon adresse, à votre arrivée. Je m'empresse de venir vous présenter mes hommages et vous offrir mes services.

Mr X., journaliste distingué, passait quelques jours chez un ami à la Malbaie : et au retour d'une excursion de pêche, ce soir-là, il avait reçu la lettre suivante :

" Mon cher ami.

" Je prends sur moi de te demander un service. Madame
" de Villiers, qui te remettra cette lettre, va passer quelques
" semaines à la Malbaie. Elle a beaucoup souffert et elle a
" besoin de distractions. Fais-moi le plaisir de lui procurer
" ces dernières et de la présenter à la famille de ton ami, sans
" chercher à pénétrer le secret qui entoure sa vie. Elle mérite le
" respect des plus exigeants, et je me fie à ta délicatesse pour
" le préserver de l'indiscrétion des importuns ou des auda-
" cieux pendant son séjour au bord de la mer.

" Bien sincèrement à toi,

" GASTON."

Mr X. n'avait jamais entendu parler de Madame de Villiers. Aussi, quand il l'aperçut dans la salle de musique, dévina-t-il de suite, à son regard, qui elle était. Il fut frappé de sa beauté, et ce ne fut pas sans intérêt qu'il s'approcha d'elle et qu'il entama une conversation dans laquelle l'étrangère révéla une intelligence brillante et un esprit souple et délicat. Rien chez elle ne dénotait l'affectation ou la pose : aussi Mr X. se trouva bientôt à l'aise auprès de cette femme qui venait d'entrer si brusquement dans sa vie. Il avait environ quarante ans, mais il n'en accusait pas autant. Sa taille droite, sa figure bien conservée, ses cheveux encore noirs montraient toute la vigueur de l'âge mûr, jointe à une mâle beauté. Il avait pris de bonne heure, dans sa carrière de journaliste, des habitudes bohèmes qu'il n'avait jamais pu se décider à briser. Il n'était pas marié, mais sa grande affabilité l'avait préservé de ces défauts, de ces habitudes et de ces humeurs qui font

de la plupart des vieux garçons le digne pendant de la vieille fille revêche et maussade. La culture constante de son intelligence remarquable et ses hautes relations politiques et sociales avaient fait de cet homme d'esprit un homme charmant mais sceptique. Il ne croyait guère qu'en Dieu, et ce sentiment venait peut-être de la conviction que l'honneur est une monnaie rare dans le siècle où nous sommes.

Dans sa jeunesse, il avait bien eu quelques faiblesses à l'endroit du beau sexe, mais ces faiblesses n'avaient jamais été jusqu'à la passion ni même l'amour. On connaissait ces détails, et depuis longtemps, à part quelques jeunes filles naïves, les jolies femmes n'entretenaient plus l'illusion de croire qu'elles pouvaient faire monter le thermomètre des sentiments de Mr X. Cependant, ce soir là, quand on le vit empressé auprès de l'étrangère et sortir de ses habitudes réservées au point d'entraîner Madame de Villiers dans la fièvre d'une valse prolongée, plus d'une soupira en se disant que cette femme était bien belle. Mr X. semblait oublier les heures qui fuyaient, et, pour la première fois de sa vie peut-être, il avait le cœur serré en pressant de son bras nerveux la taille de l'étrangère dans l'enivrement de la danse.

II

Deux semaines s'étaient écoulées depuis le soir où l'arrivée de Madame de Villiers avait excité l'admiration et la curiosité des touristes de la Malbaie. Les premiers jours passés, on s'était dit qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'une femme se payât le luxe de quelques jours de villégiature à la Pointe-au-Pic, arrivant munie de lettres de présentation à l'adresse d'un homme comme Mr X. et de la famille dont il recevait l'hospitalité. Il y avait bien eu quelques suppositions malveillantes dans le commencement, mais la conduite réservée, la grande affabilité et la parfaite distinction de l'étrangère,

avaient bientôt fait disparaître ce qu'il pouvait y avoir de blessant dans ces opinions trop hâtées.

Madame de Villiers s'était liée d'une vive amitié avec Mr X. : cela était dû à l'amabilité et à l'obligeance de ce dernier dont l'extrême discrétion et la droiture de caractère avaient captivé d'assaut les bonnes grâces de sa nouvelle connaissance. De son côté, ce dernier n'avait pu résister à la sympathie qu'il éprouvait pour elle : cette femme était si simple dans ses manières : elle avait tant de douceur malgré l'énergie et la volonté que révélait son caractère, elle paraissait si bien oublier les irrésistibles séductions de toute sa personne, qu'il était difficile à ceux qui l'approchaient de résister à ce courant magnétique et à cette fascination qu'elle répandait autour d'elle.

Les distractions nombreuses qui s'offraient aux visiteurs, cet été là, faisaient de la Malbaie la plus charmante place d'eau du St-Laurent. Les excursions aux chûtes situées à quelques milles de la Pointe-au-Pic ; les promenades en *calèche* et en canot ; les pique-niques dans les rochers de la grève ou sur les côteaux qui dominent la baie et d'où la vue s'étend sur l'incomparable panorama fermé à l'horizon par les hauteurs du Cap-à-l'Aigle ; les longues heures passées au bord des flots, à lire ou à suivre les voiles qui fuient sur le fleuve ; les courses pour l'arrivée et le départ des bateaux ; et le soir la danse, la musique et les marches sous les grands arbres, avec le bruit de la mer qu'on entend tout près sans la voir, rendaient le séjour de la Pointe-au-Pic aussi agréable par ces divers attraits que par le charme de la société choisie qui s'y était donnée rendez-vous. Cependant, au milieu de ces plaisirs, Madame de Villiers, qui les partageait tous, gardait cette expression de mélancolie qui frappait chez elle et qui n'était point sans un certain charme. Quelque fut la secrète douleur ou la chaine qui pesait sur la vie de cette femme, on se disait qu'elle devait être bien lourde. Cette femme n'était pas heureuse : et pourtant la richesse ver-

sait à ses pieds des sommes fabuleuses et la couvrait de diamants ; la beauté la couronnait royalement ; l'admiration semait des fleurs sur son chemin ; personne ne s'approchait d'elle sans se sentir ému ; mais il y avait dans l'ombre comme une main invisible qui réprimait tout mouvement joyeux, comme un regard qui glaçait le sourire sur ses lèvres.

Un soir qu'on était réuni à la salle de musique, Mr X. s'approcha du piano pour chanter. Il commença le premier couplet de la prière de Gounod :

Ah ! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyer ;

A mesure qu'il chantait, sa voix prenait de l'ampleur et vibrait comme sous l'empire d'une forte émotion, et quand il arriva aux derniers mots son regard se porta sur Madame de Villiers qui paraissait sous le coup d'une vive surexcitation. Leurs yeux se rencontrèrent, leurs âmes se comprirent. L'étrangère venait de reconnaître dans le regard de Mr X., une expression qui tenait à la fois de la prière et de la pitié. A peine la romance fut-elle finie que la jeune femme sortit de la salle de musique, et se dirigea vers le kiosque qui domine la mer, en face de l'hôtel Duberger. Tant qu'elle avait été au milieu de la foule, elle avait pu se contenir, mais là, se trouvant seule, elle éclata en sanglots. Les sentiments longtemps comprimés, la douleur gardée en elle-même, le besoin incessant et jamais satisfait d'ouvrir son âme à quelqu'un qui la comprit, les flots de sympathie et de pitié qui l'entouraient et auxquels elle ne pouvait répondre, avaient gonflé son cœur qui débordait à la fin. Le découragement s'emparait d'elle : elle ne pourrait donc jamais s'abreuver aux douces jouissances de l'affection : et la fatalité qui pesait sur elle était donc bien forte que sa voix même devait se taire devant les confidences de l'amitié, ces grandes consolatrices de la souffrance morale. Tout à coup une main

pesa sur son bras ; dans sa douleur elle n'avait pas entendu marcher. Elle tourna la tête et aperçut, dans la pâle clarté de la nuit, Mr X. qui venait de la rejoindre.

—Madame, dit-il d'une voix vibrante, la douleur qui vous mine est donc bien grande et bien terrible que vous ne puissiez demander à ceux qui vous aiment d'en prendre leur part ? Je commets une indiscrétion, mais je sens que ce serait cruel à la fin de ne pas essayer de vous soulager quand vous souffrez ainsi. Vous avez peut-être lu dans mon cœur, madame, mais je vous jure que jamais une parole d'amour ne tombera de mes lèvres, si la fatalité ou vos sentiments me le défendent.

Mr X. tendit à Madame de Villiers sa main qu'elle pressa en signe de remerciement. Et cédant à un irrésistible besoin d'épanchement, elle lui raconta sa vie.

Trois ans auparavant, elle avait rencontré un homme à qui les circonstances, plus que l'amour, l'avaient fiancée. Jusque là, tout ce que les affections, la fortune et les relations sociales peuvent donner de bonheur, elle l'avait éprouvé. Elle entrevoyait l'existence à deux sous les mêmes couleurs. Le jour de son mariage arriva ; elle fut conduite à l'autel par son père dont elle était l'unique héritière et qui venait de lui assurer une fortune colossale. A peine la cérémonie était-elle finie que son mari, sans un mot d'adieu, disparaissait pour ne pas revenir. Démarches, efforts, recherches, tout fut inutile. La fatalité s'abattait sur cette maison comme un coup de foudre. Un mois plus tard, son père mourait et elle restait seule dans la vie avec une chaîne que le hasard seul pouvait briser, et qui peut-être la lierait jusqu'à la fin de ses jours. Toutes les preuves de sympathie et d'amitié n'avaient réussi qu'à aviver la plaie qu'elle portait au cœur. Ne sachant pas si son mari vivait ou s'il était mort ; engagée par le mariage sans en avoir la protection ni les affections : tenue à la fidélité envers un homme qu'elle avait à peine connu et qu'elle n'avait jamais aimé : obligée de réprimer tout germe d'amour

qui pouvait prendre naissance en elle, cette femme subissait une torture incessante que sa beauté et sa fortune rendaient plus âpre de jour en jour.

Quand elle eût finie de raconter sa vie, Madame de Villiers se leva. Pas une parole ne sortit des lèvres de Mr X. Il comprenait que cette soirée, qui venait de lui causer à la fois tant de souffrance et de bonheur était une soirée d'adieu. De son côté, Madame de Villiers sentant qu'elle n'aurait pas ainsi confié le secret de sa vie à un homme qu'elle n'eût pas aimé, retombait plus affaissée que jamais. Pour les cœurs droits, pour les âmes loyales, il n'y a qu'un chemin : c'est celui du devoir. Leur devoir à eux était simple ; ils avaient le droit de s'aimer, ils n'avaient plus celui de se revoir.

Deux jours plus tard, Mr X. quittait la Malbaie. Quand le bateau s'éloigna du quai et jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'horizon, son regard resta fixé sur les rochers de la Pointe-au-Pic, témoins de son bonheur passé, et gardiens muets du secret qu'il emportait dans son cœur.

LOUIS-H. TACHÉ.

Aout 1887.

LES CHANSONS DE FRANCE

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE L'ABBÉ PROUT

Aux premiers jours de mon enfance, et en plein âge mur, j'eus le bonheur d'habiter les endroits pittoresques de cette terre de France, jadis si prospère. Avec quelle joie, j'ai parcouru ses hameaux et visité ses châteaux hospitaliers, tantôt cassant le pain noir du paysan, tantôt m'asseyant à la table de ses nobles et de ses pontifes. Je me suis mêlé à chaque rang et à chaque classe de son peuple, étudiant les caractères différents des Celtes, des Francs, des Normands et des Bretons ; retraçant la langue D'OUI et la langue D'OC, sans manquer en même temps de prendre note des traits particuliers aux Gascons.

L'esprit industriel de Lyon, les monuments gothiques de Tours, les souvenirs historiques d'Orléans, la grandeur commerciale et l'opulence de Bordeaux et de Marseilles, ces métropoles du Levant, excitaient tour à tour mon admiration et mon étonnement. C'était un spectacle plein d'enseignements. Comparée à la génération qui l'occupe maintenant, la belle France anti-révolutionnaire passe dans mes souvenirs comme le rêve d'un monde antédiluvien !

Jadis, c'était l'époque lyrique. La gaieté caractéristique du peuple trouvait en ces temps un libre cours dans des chants enjoués. La musique provoqua le goût de la chanson qui devint l'expression du sentiment national. Sterne, dans son *Voyage sentimental* avait vu de près cette vie du paysan, qu'il décrit si vivement dans une peinture d'un jour de noce : " Une gourde pleine d'un vin généreux, les grâces après le repas ; puis une danse sur l'herbe, sous l'œil approbateur de Dieu." Goldsmith, qui comme moi parcourut à pied les bords

de la Loire et de la Garonne, ne manqua pas, avec sa généreuse nature irlandaise, de se sentir impressionné par cet esprit de jovialité qui animait les habitants des villages que nous traversions, pauvres et sans ressources, mais jeunes et poètes. Et il nous dit qu'avec sa flûte dans sa poche, il pouvait sans aucune crainte s'établir en quelque endroit que ce fut dans le sud de la France, si grand était le charme de la musique en ces heureux jours. Ce n'était assurément pas de la France que ce poète-touriste parlait, quand il commença son livre " Le Voyageur" par ces vers délicieux qui peignent une solitude et un abandon qui sont tout à fait étrangers aux rives de la Loire :—

> Remote, unfriended, solitary, slow ;
> Or by the lazy Scheldt, or wandering Po ; " etc.

Pour Goldsmith, la vierge du village gardait ses plus doux sourires ; la maîtresse de maison, toute à ses devoirs d'hospitalité, apportait le pain de blé et les mets les plus succulents. Pour célébrer l'arrivée du troubadour étranger, le seigneur du lieu sortait son meilleur vin, heureux de trinquer gaiement avec un homme ; car—

> Si benè commemini, causae sunt quinque bibendi :
> Hospitis adventus, praesens sitis atque futura,
> Vel vini bonitas—vel quaelibet altera causa.

Toute cette belle humeur et ce contentement se traduisaient dans la musique nationale et les chansons de cette période, qui sont animées et gaies à l'excès et témoignent de la force de la vivacité des sentiments autant que de l'inspiration qui les produisait. Chaque saison de l'année, chaque incident de cette vie primitive et rurale, chaque événement dans l'histoire du village était raconté sur un rythme bizarre et chanté en un gai refrain. Le jour du baptême, l'époque du mariage, le retour du soldat, la fête du saint patron, la moisson et la vendange, le jour des Rois, le jour de Noël, étaient salués

par le joyeux carillon des cloches de la paroisse et par une sortie improvisée de la Muse rustique. Et quand l'Automne faisait place au froid Hiver, la source féconde de l'inspiration musicale n'était pas glacée dans le cœur de la jeunesse et les vieillards n'oubliaient pas non plus les ballades traditionnelles :—

Ici le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique,
Et, sur un banc mal assuré,
La bergère la plus antique
Chante la mort du " Balafré "
D'une voix plaintive et tragique.

Ce goût naturel des habitants de la Gaule pour la musique avait été remarqué de bonne heure par les écrivains du moyen âge et par ses historiens et ses philosophes.

L'éloquent Salvian de Marseilles (A. D. 440) dans son livre sur la Providence (*de Gubernatione Dei*) dit que ses compatriotes avaient l'habitude de chasser leurs soucis et de bannir la mélancolie par des chansons :

Cantilenis infortunia sua solantur

Dans la vieille jurisprudence française, l'avocat de Marchanzy, nous dit dans son ouvrage, *La Gaule poétique*, que tous les biens d'un débiteur pouvaient être saisis par le créancier à l'exception formelle de tout instrument de musique, tels que : la lyre, la cornemuse ou la flûte, qui se trouvait dans la maison d'infortune ;—les législateurs laissant, par un sentiment de prudence et d'humanité, une source de consolation au pauvre malheureux, quand tout lui était ravi. Nous avons encore des ordonnances de Charlemagne, perdues dans les mélanges de la loi capitulaire. lesquels ont rapport aux troubadours de cette époque.

La chanson de Roland, qui succomba à Roncevaux avec la fleur de la chevalerie française, est encore chantée par les grenadiers de France :—

> "Soldats Français, chantons Roland
> L'honneur de la chevalerie, etc."

Ou comme dit sir Walter Scott :—

> "O ! for a blast of that wild horn
> On Fentarabia's échoes borne, etc."

Pendant les croisades, les chansons atteignirent, en France, un haut degré de délicatesse et de vigueur. Il n'y avait jamais eu tant d'aventures d'amour, de cœurs brisés, de têtes tournées. La nouveauté de la scène, l'enthousiasme du départ, les adieux de l'amant, la joie du retour, le récit du pèlerin, le mélange confus des sentiments guerriers et religieux, les lauriers et les palmes, toutes ces choses excitaient l'imagination du troubadour et relevaient son talent. Les paysages de l'Orient ajoutaient un charme nouveau à la poésie, et le barde de l'Europe chevaleresque, en face du décor asiatique, ensemble voluptueux et grandiose, gagna des inspirations nouvelles et fécondes et trouva des cordes plus sonores pour sa lyre.

Thiébault, comte de Champagne, qui dirigeait le royaume sous la reine Blanche, pendant que Saint Louis était en Palestine, se distingua, non-seulement en protégeant les musiciens, mais par ses propres compositions dont quelques-unes me sont tombées sous les yeux dans la Bibliothèque du Roi, quand j'étais à Paris. Richard Cœur de Lion, qui par son langage, ses habitudes et son caractère, appartenait à la Normandie, était presqu'aussi habile à faire une ballade qu'à manier la hache d'armes : son fidèle troubadour, Blondel, reconnaît la supériorité de son maître en choses poétiques. Mais il était réservé à l'immortel René d'Anjou, appelé par le peuple de

Provence "le bon roy René" de projeter pendant un règne utile et populaire, de la splendeur et de l'éclat sur la poésie et la chanson. C'était de fait un haut sire et il devait surnager à son époque. Après s'être battu dans sa jeunesse sous Jeanne d'Arc, pour défendre le territoire de France contre ses envahisseurs, après avoir combattu plus tard durant les guerres de Scander Beg et de Ferdinand d'Arragon, il consacra la dernière partie de sa vie si remarquable au bonheur de ses sujets et fit de sa cour un centre pour la culture des lettres et des arts. Aix, en Provence, était alors le siège de la civilisation et le réfuge des Muses. Si on attribue à René d'Anjou l'introduction de la mure en France, et le développement du commerce de la soie le long du Rhône; la poésie en France lui doit aussi de ses meilleures et de ses plus jolies productions: Le rondeau, le madrigal, le triolet, le lay, le virelai et d'autres encore également mélodieuses. Ses chansons, principalement des hymnes d'église, écrites de sa main et ornées par lui de plusieurs emblêmes allégoriques, sont conservées dans la Bibliothèque du Roi.

Une rivalité s'établit à la cour voisine d'Avignon, où la résidence temporaire des papes attirait les savants de l'Italie et du monde catholique. Les talents combinés des prêtres et des poètes brillèrent avec éclat dans cette pittoresque et romantique cité, digne berceau de la muse de Pétrarque, et refuge de tout génie contemporain. La présence pontificale jetait un lustre sur les assemblées de ces hommes de valeur et produisait une émulation inconnue dans les autres capitales européennes. On pouvait appliquer à Avignon cette observation d'un poète latin sur cette petite ville d'Italie que la résidence d'un seul personnage important suffisait pour rendre célèbre :

> "Veios habitante Camillo
> Illic Roma fuit."
>
> LUCAN.

Les immortels sonnets de l'amant de Laure, écrits dans l'idiôme élégant de la Lombardie, eurent pour effet d'adoucir ce qu'il y avait de dur et de lourd dans la poésie des Troubadours dont le langage, encore un peu usité en Provence, avait une grande ressemblance avec l'Italien. Mais ce progrès, bien qu'agréable aux gourmets de nouvelle littérature, n'était que l'aurore de cette époque de science et de bon goût, qui commença sous François I et Léon X.

Ce fut alors que les poètes modernes de l'Europe, imitant les impérissables modèles de l'antiquité classique, produisirent pour le boudoir et pour le banquet, pour la cour et pour le camp, des vers d'une douceur et d'une puissance incomparables. J'ai parmi mes papiers plusieurs spécimens de chansons qui eurent pour commencement les amours de François et de l'infortunée comtesse de Chateaubriand. Le royal amant a lui-même raconté son attachement pour cette femme dans une chanson qui est conservée parmi les manuscrits du duc de Buckingham, dans le *Bibliothèque du Roi.* Elle commence ainsi :—

Ores que je la tiens sous ma loy,
Plus je règne amant que roy,
Adieu, visages de cour, etc, etc.

Il est presque superflu de parler de cette chanson d'Henri Quatre adressée à Gabrielle d'Estrées et de la ballade de Marie Stuart. Cependant dans un essai sur un sujet aussi intéressant, ce serait une omission impardonnable que de ne pas mentionner deux collaborateurs aussi distingués aux chansons de France.

Des têtes couronnées à Maître Adam, le charpentier-poète, la transition est vive ; mais ce dernier mérite d'être placé au premier rang dans cette harmonieuse confrèrie. Sans quitter son humble état de menuisier, il publia un volume de chansons (Rheims 1650) sous le modeste titre de *Copeaux de*

l'atelier d'Adam Billaud. Plusieurs de ses stances sont très bonnes. Mais il avait été précédé par Marôt, un poète distingué, qui a beaucoup fait pour la versification française. Malherbe écrivait aussi dans un style grandiose et parfois pathétique. Puis vinrent Rousard et Panard, Jean de Meun, qui, avec Guillaume de Lorris, écrivit le "Roman de la Rose." Villon, Charles d'Orléans, Gringoire, Alain Chartier, Bertaut et plusieurs autres de la vieille école méritent d'être mentionnés, Voiture, Scuderi, Dorat, Bouffiers, Florian, Racan et Chalieu, auraient une large part d'attention, si les poètes modernes, Lamartine, Victor Hugo, André Chénier, Chateaubriand et Delavigne ne les mettaient dans l'ombre et ne les faisaient oublier.

Je ne puis contenir plus longtemps mon admiration pour celui qui, de nos jours en France, a ramassé la lyre du troubadour, et en a tiré des sons et des accords qui laissent bien loin de lui tous les triomphes et les succès de ses prédécesseurs. Est-il nécessaire de nommer Béranger qui s'est créé un style d'une vigueur et d'une originalité extraordinaires, qui a chanté la guerre, l'amour et le vin dans des strophes bien supérieures à celles de Blondel, de Tyrtée et de Pindare. Il représente à lui seul la poésie française dans tous ses aspects, joviale, amoureuse, guerrière, philosophique. Les inspirations qu'ont eu successivement tous les poètes de l'ancienne France semblent avoir trouvé place dans l'esprit large et élevé de Béranger :—

> "As some bright river, that, from fall to fall
> In many a maze descending, bright in all,
> Finds some fair region, where, each labyrinth past,
> In one full lake of light, it rests at last."—
>
> LALLA ROOKH.

Ouvrons à l'aventure le petit volume de ses chansons. Bien ! voilà qu'il chante la vigne. Le vin est, après la femme, le grand sujet de tous les poètes, et Béranger ne déroge pas à la loi commune. Ecoutons son récit de la plantation de la

vigne, implantée par Brennus, dans la Bourgogne et dans la Champagne.

Brennus disait aux bons Gaulois ;
" Célébrez un triomphe insigne !"
Les champs de Rome ont payé mes exploits,
Et j'en rapporte un cep de vigne ;
Privés de son jus tout-puissant
Nous avons vaincu pour en boire ;
Sur nos côteaux que le pampre naissant
Serve à couronner la victoire !

Un jour, par ce raisin vermeil,
Des peuples vous serez l'envie ;
Dans son nectar plein des feux du soleil,
Tous les arts puiseront la vie.
Quittant nos bords favorisés
Mille vaisseaux iront sur l'onde,
Chargés de vins et de fleurs pavoisés,
Porter la joie autour du monde.

Bacchus ! embellis nos destins !
Un peuple hospitalier te prie ;
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
Oublie un moment sa patrie.
Brennus alors bénit les cieux
Creuse la terre avec sa lance,
Plante la vigne ! et les Gaulois joyeux.
Dans l'avenir ont vu " La France."

Tel est le genre de pensées classiques et gaies que Béranger aime à exprimer dans les effusions d'une chanson à boire ; il laisse deviner ses tendances nobles et patriotiques dans une anecdote historique ou dans une allégorie légère. Il se plait dans des sentiments philantropiques et dans des sorties subites d'éloquence passionnée, qui ne manquent jamais de produire une impression vive dans le cœur de celui qui l'entend ou le lit. Je retournerai bientôt à ses immortelles chansons ; et comme nous sommes au chapître du vin, je vais citer ici,

comme contraste au style de celle qui précède, une chanson à boire d'un autre genre, mais qui est remarquable par son orinalité et sa gaîté naïve. Elle est de date plus ancienne et donne une idée des chansons de l'époque antérieure à la venue de Béranger.

LES ÉLOGES DE L'EAU

Il pleut ! il pleut enfin !
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée
Par un bienfait divin.
De l'eau chantons la gloire,
On la méprise en vain,
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin ! du vin ! du vin !

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge ;
Mais ce souverain Juge
Mit le mal près du bien !
Du déluge l'histoire
Fait naître le raisin ;
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin ! du vin ! du vin !

Ah ! combien je jouis
Quand la rivière apporte
Des vins de toute sorte
Et de tous les pays !
Ma cave est mon armoire
A l'instant tout est plein ;
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin ! du vin ! du vin !

Par un temps sec et beau
Le meunier du village,
Se morfond sans ouvrage,
Il ne boit que de l'eau ;

Il rentre dans sa gloire
Quand l'eau rentre au moulin ;
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin ! du vin ! du vin !

Faut-il un trait nouveau ?
Mes amis, je le guette ;
Voyez à la guinguette
Entrer ce porteur d'eau !
Il y perd la mémoire
Des travaux du matin ;
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin ! du vin ! du vin !

Mais à vous chanter l'eau
Je sens que je m'altère ;
Donnez moi un verre
Du doux jus du tonneau—
Ce vin vient de la Loire,
Ou bien des bords du Rhin ;
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin ! du vin ! du vin !

Un poète qui prêche la tempérance est généralement un pauvre poète, et quoiqu'assez clairs et expressifs, les vers qui précèdent ne s'élèvent pas bien haut. Quelque chose de plus lyrique dans le genre de Pindare, va suivre.

Voici que Béranger, en ouvrant l'almanac du *turf* Olympique, se sent inspiré et il entonne le chant du Cosaque, qui a rarement été égalé par d'autres poésies du genre.

LE CHANT DU COSAQUE

Viens, mon coursier, vieil ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du nord ;
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la mort.

L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle,
Mais attends tout du prix de mes exploits :
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix qui fuit m'abandonne tes guides,
La vieille Europe a perdu ses remparts ;
Viens de trésor combler les mains avides,
Viens reposer dans l'asile des arts,
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois ;
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par leurs sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres—
Nous serons cerfs pour demeurer tyrans !
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier, et le sceptre et la croix :
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent ;
Il s'écria : Mon règne recommence ;
Et de sa hache il montrait l'Occident ;
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle ;
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en la course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Dans ce chant du Cosaque à son coursier, Béranger me semble avoir révélé plus fortement que jamais ce caractère particulier de son talent qui identifie le poète avec l'idée qu'il exprime et qui le fait oublier pour laisser le lecteur tout entier à l'entraînement et aux splendeurs du sujet.

Tantôt Béranger nous transporte avec une force irrésistible au milieu des sauvages paysages du Don, sous les tentes des Scythes, dans les camps du nord, et nous fait entendre le bruit sourd d'une cavalerie barbare dans sa marche rapide et sonore à travers les plaines inhabitées; le spectre du roi des Huns effleure notre imagination; soudain, cette grandiose poésie de Béranger frappe notre esprit, et nous restons stupéfiés devant ces grandeurs, comme le berger de Virgile en face des torrents qui descendent les flancs des monts Apennins. Tantôt le poète nous fait voir l'Orient, pays féerique aux couleurs éclatantes avec son cortège de palmiers, de chameaux, de houris et ses innombrables tribus nomades. Lord Byron n'a jamais écrit avec plus de vigueur et d'esprit que lorsqu'il raconte la catastrophe de Mazeppa; et pourtant dans toute cette sublime rapsodie de *Childe Harold* qui dénote un si brûlant enthousiasme, rien ne peut être comparé à ce passage de Béranger qui nous fait voir l'esclave du nord envoyé à la boucherie pour célébrer une fête romaine, et qui, avec une inspiration prophétique, évoque les Goths du fond de leur tombeau, et excite leur colère contre nos générations.

Les "*Chansons de France*" sont remplies d'une bonne humeur intarissable, en même temps que marquées au coin de la plus haute philosophie. En voici un exemple:

Le bon roy Dagobert
Avait mis sa culotte à l'envers :
Le bon Saint-Eloy
Lui dit, " O mon roy !
Votre Majesté
S'est mal culottée !"
" Eh bien," dit ce bon roy,
" Je vais la remettre à l'endroit."

Mais puisque j'en suis aux chansons sur le vin et la guerre, je vais citer une chanson de guerre dont l'air est connu dans toute l'Europe, mais dont les mots menacent d'être oubliés et changés par notre génération peu respectueuse pour les choses du passé. En la citant ici, j'empêcherai peut-être qu'on lui enlève son caractère original et sa naïveté. Qui n'a pas chanté bien souvent dans le cours de sa vie cet air connu de "*Malbrouck s'en va-t-en guerre?*" Cependant si l'on nous demandait d'en donner les mots originaires, tels qu'écrits au déclin de l'ère classique de la reine Anne et de Louis XIV, je crains que bien peu seraient capables de le faire. Il y a donc plusieurs raisons pour que je consigne dans ces pages les versets de cette chanson qui raconte la mort lamentable du célèbre John Churchill, qui n'était pas mort cependant, mais qui n'en reste pas moins fameux :

MALBROUCK.

Malbrouck s'en va-t-en guerre,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Malbrouck s'en va-t-en guerre,
On n'sçait quand il reviendra. [*ter.*

Il reviendra à Pâques,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Il reviendra à Pâques,
Ou à la Trinité. [*ter.*

La Trinité se passe,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
La Trinité se passe,
Malbrouck ne revient pas. [*ter.*

Madame à sa tour monte,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Madame à sa tour monte,
Le plus haut qu'on peut monter. [*ter.*

Elle voit venir un page,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Elle voit venir un page
De noir tout habillé. [*ter.*

Mon page, ô mon beau page,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Mon page, ô mon beau page,
Quelle nouvelle apportez ? [*ter.*

La nouvelle que j'apporte,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
La nouvelle que j'apporte
Vos beaux yeux vont pleurer. [*ter.*

Monsieur Malbrouck est mort,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Monsieur Malbrouck est mort,
Est mort et enterré. [*ter.*

Je l'ai vu porter en terre,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Je l'ai vu porter en terre
Par quatrez' officiers. [*ter.*

L'un portait son grand sabre,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
L'un portait son grand sabre,
L'autre son bouclier. [*ter.*

Le troisième son casque,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
Le troisième son casque,
Panache renversé. [*ter.*

L'autre, je ne sçais pas bien,
Mi ron ton, ton ton, mi ron taine,
L'autre, je ne sçais pas bien,
Mais je crois qu'il ne portait rien. [*ter.*

Telle est, ô flegmatiques habitants d'Angleterre, la célèbre chanson funéraire de Malbrouck. Il n'est peut-être pas sans intérêt de dire que l'air et les mots de cette chanson furent composés d'abord comme complainte pour endormir le Dauphin. On l'attribue généralement à Madame de Sevigné, bien que Chateaubriand prétende qu'elle a été apportée de Palestine par les Croisés.

Après la chanson de guerre, donnons cette satire de Béranger, composée à table, après quelques verres de Champagne, à un diner que le Dr Lardner lui donnait pour l'induire à louer son encyclopédie :—

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

De Damoclès l'épée est bien connue,
  En songe à table il m'a semblé la voir :
Sous cette épée et menaçante et nue,
  Denis l'ancien me forçait à m'asseoir.
Je m'écriais que mon destin s'achève —
  La coupe en main, au doux bruit des concerts,
O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
  Je bois, je chante, et je siffle tes vers !

" Que du mépris la haine au moins me sauve !"
  Dit ce pédant, qui rompt un fil léger ;
Le fer pesant tombe sur ma tête chauve,
  J'entends ces mots, " Denis sçais se venger !"
Me voilà mort et poursuivant mon rêve—
  La coupe en main, je répète aux enfers,
O vieux Denis, je me ris de ton glaive !
  Je bois, je chante, et je siffle tes vers ?

Le connaisseur ne manque pas d'admirer le côté sarcastique de l'esprit de Béranger.

Pourtant nul mieux que lui ne sait unir dans ses chants la noblesse des sentiments à la douceur et à la gravité de la poé-

sie. Ecoutons-le, dans les vers qui suivent, et voyons avec quelle souplesse de style il chante l'amour et la liberté :

LE PIGEON MESSAGER.

L'Aï brillait, et ma jeune maîtresse
  Chantait les dieux dans la Grèce oubliés ;
Nous comparions notre France à la Grèce,
  Quand un pigeon vint s'abattre à nos pieds.
Næris découvre un billet sous son aile ;
  Il le portait vers des foyers chéris—
Bois dans ma coupe, O messager fidèle !
  Et dors en paix sur le sein de Næris.

Il est tombé, las d'un trop long voyage ;
  Rendons-lui vite et force et liberté.
D'un traffiquant remplit-il le message ?
  Va-t-il d'amour parler à la beauté ?
Peut-être il porte au nid qui le rappelle
  Les derniers vœux d'infortunés proscrits—
Bois dans ma coupe, O messager fidèle !
  Et dors en paix sur le sein de Næris.

Mais du billet, quelques mots me font croire
  Qu'il est en France à des Grecs apporté ;
Il vient d'Athènes ; il doit parler de gloire ;
  Lisons-le donc par droit de parenté—
" *Athène est libre !*" Amis, quelle nouvelle !
  Que de lauriers tout à coup refleuris—
Bois dans ma coupe, O messager fidèle !
  Et dors en paix sur le sein de Næris.

Athènes est libre ! Ah ! buvons à la Grèce !
  Næris, voici de nouveaux demi-dieux !
L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,
  Déshéritait ces aînés glorieux.
Ils sont vainqueurs ! Athènes, toujours belle,
  N'est plus vouée au culte des débris !—
Bois dans ma coupe, O messager fidèle !
  Et dors en paix sur le sein de Næris.

Athène est libre ! O muse de Pindares,
Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix !
Athène est libre, en dépit des barbares !
Athène est libre, en dépit de nos rois !
Que l'univers toujours, instruit par elle,
Retrouve encore Athènes dans Paris—
Bois dans ma coupe, O messager fidèle !
Et dors en paix sur le sein de Næris.

Beau voyageur du pays des Hellènes,
Repose-toi ; puis vole à tes amours !
Vole, et bientôt, reporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vautours.
A tant des rois dont le trône chancèle,
D'un peuple libre apporte encore les cris—
Bois dans ma coupe, O messager fidèle !
Et dors en paix sur le sein de Næris.

Après cet exemple du talent poétique de Béranger, je citerai une ballade exquise de Millevoye, qui mourut tout jeune, à l'âge où il avait assez écrit pour laisser espérer beaucoup d'un talent dont il avait révélé la force. Ces lignes sont les dernières qu'il ait tracées, quelques jours avant sa mort, dans sa retraite à Neuilly, près de Paris, où les médecins, espérant conserver ce favori des Muses, l'avaient envoyé.

PRIEZ POUR MOI.

— Neuilly, octobre 1820. —

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade,
D'un mal qui le va consumant :
Il disait, " Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière,
Et le tintement du befroi ;
Vous qui priez, priez pour moi !

Mais quand vous verrez la cascade
S'ombrager de sombres rameaux,
Vous direz, ' Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux. '
Alors venez sur cette rive,
Chanter la complainte naïve,
Et quand tintera le befroi,
Vous qui priez, priez pour moi !

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour !
Je lui avais consacré ma vie,
Hélas ! je ne vis qu'un jour !
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsque, à l'heure de la prière,
Elle viendra sous le befroi ;
Vous qui priez, priez pour moi !"

Simple, sans prétention, cette poésie va droit au cœur. Une ballade comme celle-ci vaut bien des volumes de soi-disant élégies ou mélodies des rimeurs à la brasse.

A propos de mélodies, il en est une dont je me rappelle : elle est d'un ancien troubadour, appelé Pierre Ronsard :

LE SABLE.

La poudre qui dans ce cristal
Le cours des heures nous retrace,
Lorsque dans un petit canal
Souvent elle passe et repasse.

Fut Ronsard, qui, un jour, morbleu !
Par les beaux yeux de sa Clytandre
Soudain fut transformé en feu,
Et il n'en reste que la cendre.

Cendre ! qui ne t'arrête jamais,
Tu témoigneras une chose,
C'est qu'ayant vu de tels attraits,
Le cœur onqués ne repose.

Après de tels vers, qui refusera à la belle France la suprématie de la poésie dans le genre amoureux ? La langue française se prête si bien aux choses de la galanterie, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle produise tant de jolies poésies légères.

Comme représailles, je vais citer une chanson anglaise, que j'ai essayé de traduire moi-même, et qui démontre que les anglais, malgré leur réputation de froideur, aiment à marcher sur les traces de leurs voisins d'Outre-Manche :

ROMANCE.

Viens au bosquet, ce soir, sans témoin,
Dans le vallon, au clair de la lune ;
Ce que l'on t'y dira n'a besoin
Ni de jour ni d'oreille importune.
Mais surtout rends-toi là sans faillir,
Car la lune a bien moins de lumière
Que l'amour n'en sçais faire jaillir
De ta languissante paupière.
Sois au bosquet au clair de la lune.

Pour les cœurs sans amour le jour luit :
Le soleil aux froids pensers préside.
Mais la pâle clarté de la nuit
Favorise l'amant et le guide.
Les fleurs, que son disque argentin
Colore, en toi verront leur reine.
Quoi ! tu baisses ce regard divin,
Jeune beauté, vraiment souveraine ?
Rends-toi là donc au clair de la lune.

Si les chansons anglaises se traduisent si facilement en français par un homme de langue étrangère, combien n'auraient-elle pas gagné à l'être par les grands maîtres tels que Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Delavigne, Béranger ?

(A suivre.)

A. H. TASCHEREAU.

L'ART

AUX POÈTES CANADIENS

Amis, la vie est grande, et l'art est le seul maître,
Marchons, les yeux levés au ciel qui nous entend,
Je vous le dis, après le labeur haletant,
Dans les hommes futurs nous renaîtrons peut-être.

Et qu'importe, après tout, de vivre et de connaître,
Pourvu qu'en un seul vers sonore et palpitant,
Que la douleur a fait et que la gloire attend
On jette à tout jamais le meilleur de son être !

Les beaux vers frémissants, pareils à des clairons,
S'éveillent dans nos cœurs et vibrent sous nos fronts ;
Vos doigts tremblent d'effroi rien qu'à toucher la lyre ;

L'immensité du ciel nous fait grands comme lui,
Et les mots glorieux qui bercent notre ennui,
Ont des frissons d'ivresse et des cris de délire !

CHARLES FUSTER.

LES COLONS DE ST CYRIAC.

Nous avons parcouru, il y a quelques années, les établissements nouveaux du lac St Jean, et nous avons gardé des souvenirs qui peignent bien la physionomie morale de cette partie du pays. Esquissons-en un trait ou deux.

Durant la belle saison, l'on voit passer presque incessamment sur le chemin des familles entières, venues, soit des plus anciens établissements du Saguenay, soit de nos vieilles paroisses, et qui vont chercher une nouvelle demeure dans cette fertile vallée. Ces familles vont à pied, hommes, femmes et enfants portant des paquets, pendant qu'une voiture chargée de provisions et de meubles les précède sur la route. Elles s'acheminent d'un pas lent, avec un air à la fois de résignation et d'espérance ; souvent la mère tient dans ses bras un enfant trop petit pour marcher ; la sueur et la poussière inondent son visage ; elle est accablée de fatigue, mais elle n'en continue pas moins sans défaillance sa pénible marche, tant il faut de courage et de force d'âme pour accomplir ces pèlerinages dont l'exil est le terme et qui n'ont parfois qu'une longue misère en perspective. Quand le fardeau que chacun porte devient trop lourd, la famille entière se repose sur le bord du chemin, la voiture s'arrête et le cheval, ou le bœuf qui y est attelé, broute tranquillement l'herbe qui pousse le long des clôtures. On tire d'un linge le gros pain qui y est enveloppé avec du beurre, et chacun mange en arrosant ce repas de quelques gorgées de lait, puisées à une bouteille qu'il passe ensuite à un autre, et que l'on renouvelle chemin faisant à mesure qu'elle se vide. Le voyage dure cinq, six, huit jours, suivant la destination, après quoi devront commencer les durs

labeurs, les défrichements en pleine forêt ou les travaux sur une terre à peine ébauchée, qu'un colon découragé ou impatient aura abandonnée pour aller plus loin encore, à la recherche d'un établissement nouveau qui promette davantage ou qui soit plus conforme à ses projets.

L'an dernier, nous parcourions dans une de ces commodes et modestes voitures qu'on appelle tantôt *planches* et tantôt *chiennes*, et qui sont les seules en usage dans le Saguenay, la longue et monotone route qui traverse tout le township Kenogami, parmi les rochers et les forêts ravagées par le feu. Nous regardions avec tristesse cette terre désolée qui retient encore malgré tout ses habitants, tant l'homme s'attache au sol même qui demande le plus de labeurs et dont il tire une subsistance, quelque maigre qu'elle soit. Entre la terre et l'homme il s'établit comme un lien indissoluble, car elle et lui ont travaillé et produit en commun, les sueurs de l'homme servant à féconder la terre, et tous deux se nourrissant tour à tour l'un l'autre. Nous avions vu déjà bon nombre de ces chaumières misérables faites en bois rond, qu'on nomme *log houses*, mal jointes, à peines couvertes d'un toit en écorce, brûlantes l'été, glaciales l'hiver, contenant souvent cinq, six enfants et plus, déguenillés, souffreteux, qui n'ont même pas parfois les vêtements indispensables, qui vivent, mangent, couchent avec le père et la mère dans une même pièce où manquent les choses les plus nécessaires, où chacun trouve à peine une place pour s'étendre et nous nous sentions aller à une telle compassion, à une pitié si profonde, que nous nous arrêtâmes, déterminé à porter quelques modestes secours en argent dans plusieurs des chaumières qui s'espaçaient devant nous le long du chemin.

Nous songions déjà au bonheur que quelques écus allaient porter dans ces pauvres réduits, à l'ébahissement, à la joie des enfants, aux bénédictions qui allaient nous inonder, lorsque nous aperçûmes à quelques pas en avant un homme sor-

tant d'un taillis et se dirigeant vers une des chaumières. L'idée nous vint de l'appeler : " Eh bien ! l'ami, dîmes-nous, les temps sont durs, n'est-ce pas ? On ne mange pas le veau gras par ici . . . . —Mais non, monsieur, pas trop, répondit-il . . on en a vu de pires ; les veaux ne sont pas gras, c'est vrai, mais ils se tiennent sur leurs pattes.—Ah ! bon, tant mieux : mais avec quoi les nourrissez-vous, de quoi vous nourrissez-vous vous-mêmes ?—On ne pâtit pas, bien sûr, allez, monsieur, on a des patates.—Des patates ! mais où donc poussent-elles ? —Tenez, voyez-vous, là, ce petit champ, ça nous en donne assez pour l'année . . . ."

Nous regardâmes dans la direction indiquée et nous vîmes en effet un parterre de patates dissimulé derrière toute espèce de choses. " Bien, c'est parfait ; des patates, c'est superbe, mais cela ne suffit pas pour vous nourrir, vous et votre famille ? —Mais *on* a encore du blé avec lequel *on* fait *notre* pain.— Oui-dà, et où est-il, votre blé ?—Tiens, vous ne voyez pas donc ce morceau de terre, là, à votre gauche, au soroit, c'est à nous autres ça.—Nouveau regard, nouvelle surprise ; nous n'avions pas plus vu le blé que les patates. " Mais il vous faut le faire moudre, votre blé ?—Comme de raison ; aussi *on* a un moulin à farine, à deux milles d'ici, et quand le blé est moulu, *on* fait notre pain, nous autres mêmes, dans notre four."—Nous nous sentions complètement mystifié. " Mais enfin, continuâmes-nous, du blé, des patates, c'est essentiel, mais il est impossible que cela vous suffise.—Eh bien ! et notre vache donc, et nos petits cochons . . . ." Comme notre homme prononçait ces derniers mots, nous vîmes sortir des broussailles une vache avec sa clochette au cou, et de jeunes cochons qui arrivaient en galopant et qui, après toute espèce de gambades, repartirent en courant à travers les taillis qui les avaient dérobés à nos regards et disparurent de nouveau. C'en était assez : nous étions édifié complètement sur la misère apparente qui nous avait tant attendri, et nos impulsions généreuses étaient

paralysées. Nous reprîmes notre route, rempli de pensées philosophiques et songeant au peu qu'il fallait à l'homme pour vivre content. Hélas ! c'est nous, les pauvres, les misérables, pensâmes-nous.... ; mais combien il faudrait être convaincu de cette idée pour se résoudre à vivre comme le font les colons de Saint-Cyriac, même avec des patates, un four, une vache et des cochons !....

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XXIX

(*suite et fin.*)

—Eh ! bien, je le reconnais maintenant ce mariage. Ainsi, Docteur, vous voyez que je laisse après moi une jeune et jolie veuve pour "déplorer ma perte prématurée" et compléter ainsi gracieusement le paragraphe qui annoncera mon décès..... N'ayez pas l'air aussi fâché contre moi, Manby,—continua-t-il en s'adressant au chirurgien qui avait paru froissé en voyant Antoinette cruellement blessée par la persistance que son mari mettait à la railler.—Vous connaissez le proverbe *ruling habit, strong in death ;* j'ai tellement pris l'habitude de tourmenter et persécuter cette jeune femme depuis qu'elle est la mienne, que je ne puis résister à la tentation de continuer à la traiter ainsi même en ce moment. Mais asseyez-vous si vous êtes assez revenu de votre étonnement pour le faire, tâtez mon pouls et dites moi combien il me reste de moments à vivre.

A peine revenu de la stupéfaction où l'avait jeté la révélation qu'il venait d'entendre, le chirurgien prit la chaise qu'Antoinette venait de laisser ; mais au milieu de son étonnement, il ne put empêcher un juste sentiment d'indignation de pénétrer dans son cœur en remarquant les paroles d'amère ironie que Sternfield adressait à la malheureuse jeune femme qu'il avait décorée du titre d'épouse.

—Parlez donc : que dit mon pouls ? continua le blessé. Ah ! vous ne devez pas me cacher la vérité : je ne suis pas un enfant pour m'effrayer de quelques heures de moins ou de plus. Vous ne répondez pas ? n'importe ; le mouvement de votre tête en

dit suffisamment : je suppose que je suis inscrit sur le livre pour faire, avant ce soir, mon dernier voyage ?

Le médecin resta muet. Il ne pouvait pas consciencieusement le contredire : car, malgré la force qu'avait encore la voix du blessé, malgré la rapidité de sa prononciation, son pouls faible et irrégulier indiquait qu'une réaction soudaine, suivie par la fin, allait bientôt se produire.

—Je ne puis plus rien faire pour vous, Sternfield—dit enfin le Dr. Manby en se levant brusquement.—Quelques gouttes de cette fiole quand vous vous sentirez faible, est tout ce que je puis prescrire : du moins, c'est tout ce qui vous sera de quelque utilité. Adieu ! que le Ciel vous bénisse !

Et, après une longue et amicale poignée de main, le bon Docteur se retira, plus agité et plus triste qu'il n'eût voulu paraître.

Pour quelque temps après son départ, le malade garda un silence sombre qu'il rompit enfin en demandant tout-à-coup :

—Connais-tu, Antoinette, la main méprisable qui m'a cloué sur ce lit de mort ? Sans doute, tu ne l'ignores pas : c'est ton amoureux campagnard. Si je n'ai pas parlé de lui plus tôt, c'est parce que sa pensée fait venir la malédiction sur mes lèvres et oppresse ma poitrine : mais j'ai un mot à te dire à son sujet. Il reviendra probablement renouveler sa demande en mariage : avant d'entrer dans l'éternité, je voudrais avoir ta promesse solennelle que jamais tu ne lui prêteras une oreille favorable.

—Cher Audley, pensez-vous que la main qui est encore teinte du sang de mon mari.....

—Ah ! bah ! pas besoin de sentiment : je ne veux pas de phrases ni de protestations, mais la promesse, le serment que jamais tu ne feras plus pour lui que ce que tu as fait jusqu'ici.

—Volontiers ; de tout mon cœur, de toute mon âme, je vous le promets.

—Alors, baises cela,—et il indiquait du regard la chaîne à laquelle était attaché la petite croix d'or :—la promesse que tu m'as déjà faite sur cette croix a été si religieusement observée, que je puis ajouter foi dans toutes celles qui sont faites sur cet objet.

Elle prit la croix et la baisa solennellement.

—C'est bien, Antoinette ; je puis maintenant mourir sans te mépriser et te maudire.

—Oh ! Audley, mon cher époux,—s'écria-t-elle d'une voix suppliante et en présentant la croix à ses lèvres :—embrassez-la aussi, non pas, comme je l'ai fait, pour ajouter de la solennité à une promesse terrestre, mais comme le signe de la rédemption le gage de la paix et du pardon futurs.

—Non, non, Antoinette,—et il sourit faiblement ;—il est trop tard pour tenter de me convertir. J'ai déjà réglé mes affaires spirituelles avec le Docteur Ormsby qui m'a lu des prières, et qui a réussi à m'empêcher, avec beaucoup de difficulté je dois l'avouer, de maudire le misérable qui a tranché le fil de mon existence.

—Mais cela ne vous fera pas de mal si vous me permettez de dire une prière ici, près de votre lit ?

—Je suis ici, ma chère Dame, pour accompagner le grave devoir qui m'incombe,—intervint d'une voix ferme quoique polie le Docteur Ormsby qui s'avançait vers eux.—Jusqu'ici, sachant que vous aviez beaucoup à vous dire, je me suis abstenu de vous gêner par ma présence ; mais si vous désirez entendre une prière ou une lecture, Major Sternfield, je suis prêt à vous les faire.

—Sans doute vous devez l'être, Docteur, répondit Sternfield avec un sourire étrange. Ce serait une chose excessivement

mortifiante de me voir, au dernier moment, sortir de votre troupeau pour entrer dans l'Eglise de Rome.

—Oh ! cher Audley, ne parlez pas aussi légèrement de tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre. Si votre cœur penche vers la foi de mes pères, ne permettez pas que....

—Tais-toi, enfant, assez d'une semblable folie. Je mourrai avec la foi dans laquelle je suis né et j'ai grandi.

—Alors, le Docteur Ormsby va vous lire de suite des prières ; votre temps, mon cher, cher époux, est très-court.

—Ne commences pas à coasser, Antoinette, cela ne me ferait aucun bien. Je suis prêt, Docteur, mais excusez si je vous exprime l'espoir que vous ne serez pas trop long.

—L'état de faiblesse où vous êtes ne me permet pas de l'être ; croyez-moi, je n'outre-passerai pas vos forces.

En ce moment on entendit frapper à la porte de la chambre qui fut instantanément ouverte par le Docteur Ormsby.

—Un messager pour vous, Mademoiselle de Mirecourt, dit-il.

Antoinette regarda vers la porte entr'ouverte et reconnut Jeanne à l'instant. Après avoir dit à Sternfield qu'elle ne serait pas longtemps, elle sortit pour rencontrer la nouvelle venue.

Celle-ci lui annonça à voix basse que Madame d'Aulnay l'avait envoyée avec l'injonction formelle de ne pas revenir sans ramener Mademoiselle Antoinette avec elle.

—Mais, bon Dieu ! Mademoiselle de Mirecourt, qu'est-ce que tout ceci veut donc dire ?—demanda la vieille domestique en l'entraînant plus avant dans le passage, afin que le son de leur voix ne troublât pas le ministre qui commençait à lire tout haut.—M. d'Aulnay d'ordinaire si calme, si pacifique, ressem-

ble à un enragé. Il prétend que vous nous avez tous déshonorés, et que votre père va mourir de chagrin et de honte ; il a querellé ma *bourgeoise* toute la matinée, lui disant qu'elle était aussi blâmable que vous : cela m'a d'autant plus étonné que jamais, à ma conscience, il a dit un seul mot désagréable à sa femme depuis leur mariage. Madame d'Aulnay a fini par lui dire que si vous étiez sortie pour aller voir seule le Major Sternfield, c'est que vous en aviez le droit, parce que vous êtes sa femme ! C'est cet imbécile de Paul qui, sur la demande que lui fit M. d'Aulnay d'où il venait en le voyant arriver dans la cour, s'est empressé de le lui dire. Mais, ma chère Demoiselle, est-ce bien vrai ce qu'a dit Madame d'Aulnay.

—Oui, Jeanne, répondit douloureusement Antoinette : le Major Sternfield, qui est mourant dans cette chambre, est mon mari : j'ai été secrètement marié à lui.

—Oh ! Mademoiselle Antoinette !—s'écria la vieille femme de chambre en élevant ses mains vers le Ciel,—je n'aurais jamais pu croire qu'une jeune fille aussi pieuse que vous, qui a été élevée avec autant de soins, aurait consenti à une pareille chose. Que vont dire ce pauvre M. de Mirecourt et Madame Gérard ? Que ne dira pas le monde ?

Antoinette tressaillit.

—Hélas ! dit-elle, j'ai déjà bien amèrement déploré ma folie ; mais cela ne la réparera pas : j'ai encore devant moi une longue expiation.

—Et combien de temps allez-vous rester dans cette maison, pauvre chère enfant ?

—Jusqu'à ce que tout soit fini, s'il m'en donne la permission.

—Excusez-moi, mais de quel service peut lui être votre présence ici ? Revenez à la maison, venez. Il n'est pas convenable pour une jeune Dame de votre âge d'être seule ici sans autres personnes que des soldats et des galants officiers.

—Jeanne, quand bien même mon père viendrait me chercher, je ne pourrais pas, je ne voudrais pas m'en aller.

—Alors, je suppose qu'il est inutile d'insister en face d'une détermination aussi formelle ; mais ce fut un jour bien fatal pour nous tous que celui où l'habit rouge a fait sa première apparition dans notre demeure naguère si paisible. Rentrez, ma chère Demoiselle Antoinette ; je vais m'asseoir ici, car ce beau Major qui m'a toujours regardé avec le plus superbe dédain, n'aimerait peut-être pas à me voir dans sa chambre funèbre.

—Mais, Jeanne, vous serez mal à laisse ici : il y a tant de figures étrangères qui passent et repassent.

—Et qu'y a-t-il autre chose à craindre que de les voir me regarder ? Une vieille femme comme moi doit-elle s'occuper de leurs regards curieux ? il n'en serait pas de même s'ils avaient à lorgner votre belle figure. Rentrez, et appelez-moi quand je pourrai vous être de quelqu'utilité. En attendant, je vais m'asseoir ici.

Le Docteur Ormsby lisait encore quand Antoinette entra. La jeune femme alla se mettre à genoux dans un coin de la chambre et adressa au Ciel des prières ardentes pour l'âme qui touchait de si près à l'éternité. Pendant ce temps-là une lourde torpeur s'empara de Sternfield, et quand le chapelain, qui avait fini l'exercice de son ministère, lui adressa la parole, ses réponses étaient confuses et presqu'inintelligibles.

—Je vais vous laisser pour quelques instants, dit le Docteur Ormsby en fermant son livre. Je crois, ma chère Dame, que vous auriez bien mieux fait d'introduire ici cette femme respectable qui pourrait vous assister. Si notre pauvre Sternfield recouvre ses sens, ce qui n'est pas probable, elle pourrait laisser la chambre dans le cas où sa présence l'incommoderait. Je reviendra dans quelques heures.

Suivant cet avis, Antoinette fit entrer Jeanne ; mais ne vou-

lant pas courir le risque de tourmenter le mourant, s'il revenait à lui, elle la fit placer derrière l'écran qui avait déjà servi à la cacher elle-même.

Le temps se passait lentement : aucun autre bruit que celui causé par la respiration saccadée du moribond, ne troublait le silence qui régnait dans toute la demeure. Mues par une délicatesse et une bienveillance de sentiment qui leur fit le plus grand honneur, les autres personnes de la maison évitaient de faire le moindre bruit en marchant ou en parlant.

Un peu après-midi, un léger coup fut frappé à la porte : Jeanne se hâta d'aller ouvrir. C'était un soldat, portant un plateau sur lequel il y avait quelques rafraichissements que, dit-il, le Docteur Manby lui avait, le matin, recommandé d'apporter au malade.

—Je commence à avoir une meilleure opinion de ces habits rouges, se dit Jeanne en disposant les mets sur une petite table qu'elle approcha près d'Antoinette. Ah ! je le crains bien, vous, belle figure, vous étiez un des pires de toute la bande.

Et elle regardait le blessé qui, par sa contenance, ressemblait à une statue.

Elle invita vivement la jeune femme à prendre quelques rafraichissements qu'elle disposa devant elle : mais Antoinette avait pour cela le cœur trop gros de chagrins. Jeanne fut donc obligée d'enlever le plateau intact, et se consola par la pensée que si la jeune cousine de Madame d'Aulnay ne mangeait pas, ce n'était pas au moins pour cette déplorable raison qu'elle n'avait pas quoi manger.

Le soleil s'était couché derrière des montagnes de nuages, laissant çà et là dans le ciel de larges sillons cramoisis : le crépuscule du soir tombait rapidement et ses ombres blafardes rendaient plus pâle et plus lugubre le visage hagard du blessé qui reposait immobile dans son lit. Tout-à-coup il remua, ses

paupières allourdies s'ouvrirent, et, d'une voix faible qu'on avait peine à reconnaître pour celle de Sternfield :

—Es-tu là Antoinette ? demanda-t-il.

Une légère pression de main et un mot doucement modulé furent la réponse.

—Déterminée à me voir jusqu'au bout de mon voyage ! Cette fin doit approcher, car ma vue s'obscurcit singulièrement.

—Le crépuscule arrive, cher Audley : ce pourrait être cela.

—Non, mais mon crépuscule à moi ne verra pas d'autres levers du soleil. Eh ! bien, vraiement, ce n'est pas là la mort d'un soldat : mais elle aurait pu être pire : au moins, je ne souffre pas.

—Et vous avez eu le temps, cher mari, de vous reconcilier avec Dieu.

—Oui, oui, et de dicter, par-dessus le marché, une lettre d'adieu à mes deux jeunes sœurs qui demeurent dans la petite ville du Warwickshire où je suis né. Ah je n'avais pas rêvé, il y a un an, que je trouverais mon tombeau dans les neiges du Canada, et surtout à une période aussi prématurée de ma joyeuse vie. Peut-être aurais-je mieux fait de ne pas exiger de toi cette promesse de secret ; mais tu m'as dit si souvent que notre mariage n'était pas légalemnt complété, que j'ai craint que s'il venait à être reconnu, tes amis te conseillassent de recouvrir au divorce. En attendant le jour où, sans crainte, tu prendrais possession de la fortune de ta mère, j'espérais qu'il m'arriverait quelque bonne chance : la mort de ton père, par exemple,—à cette heure solennelle, je parle franchement, comme tu vois, Antoinette,—ou d'autres circonstances qui t'auraient mise entièrement, toi et ta réputation, en mon pouvoir. Mais mes rêves, comme ma vie achèvent.

Un long silence, interrompu seulement par les sanglots d'Antoinette, suivit ces sinistres paroles.

—Ecoute-moi, enfant, reprit le mourant ; approche-toi plus près, car j'ai à te faire un aveu que jamais je n'aurais adressé à un être humain : ta douce patience a fini par me toucher, et avant de quitter la terre pour toujours, j'ai à te demander pardon pour tout ce que je t'ai fait souffrir, pour toutes mes cruautés et mes injustices envers toi.

—De tout mon cœur, dit-elle d'un accent touché et en appliquant ses lèvres sur son front recouvert déjà des ombres de de la mort. Puisse Dieu me pardonner toutes mes erreurs comme je vous pardonne !

Il sourit faiblement, et ses doigts serrèrent la main mignonne qui les tenait.

Le crépuscule augmentait toujours. Plus froide devenait la pression des mains du mourant, plus vives étaient les ombres qui se répandaient autour de ses yeux et de sa bouche ; et quand, enfin, la malheureuse jeune femme qui le suivait attentivement des yeux prononça à haute voix son nom, elle n'obtint pas de réponse, ni du regard, ni de la voix.

—Jeanne, ici, venez ici ! dit-elle en poussant un cri perçant.

La vieille femme courut à elle, et, après avoir jeté un coup d'œil sur le visage de marbre de Sternfield, elle dégagea doucement la main d'Antoinette de l'étreinte glacée où elle était encore tenue.

—Comme il a passé doucement ! dit-elle à voix basse.

Des sanglots et des pleurs donnèrent du soulagement au cœur surchargé d'Antoinette.

Un moment après, le Dr. Ormsby entra.

—Emmenez-la à la maison, dit-il avec compassion en la

levant du lit sur lequel elle s'était jetée :—emmenez-la : elle a été assez cruellement éprouvée comme cela. Je verrai à tout.

Involontairement et passivement Antoinette se laissa habiller par Jeanne et embarquer dans la voiture qu'un domestique d'un des officiers était allé chercher.

Arrivées à la maison, la femme de chambre la déshabilla et la mit au lit, ayant préalablement averti Madame d'Aulnay qu'à tout prix elle ne devait pas entrer dans la chambre de sa sa cousine ce soir-là.

Mais ces tendres soins, non plus que la potion calmante qu'elle prit, ne purent chasser la maladie qui, provoquée par tant de secousses, s'approchait à grands pas. D'un lourd sommeil léthargique elle tomba dans le délire. Le médecin fut appelé, et les personnes de la maison apprirent bientôt avec épouvante que Mademoiselle de Mirecourt était dangereusement malade d'une fièvre célébrale.

XXXIII

Pendant que la jeune femme gisait sur son lit de douleur, insensible à tout ce qui se passait autour d'elle et luttant avec toute l'énergie de la jeunesse contre la maladie et la mort, les dépouilles mortelles du beau et charmant Major Sternfield étaient confiées à leur derrière demeure.

Les mauvaises langues s'en donnèrent à cœur joie avec le nom d'Audley et celui de la malheureuse Antoinette, et si celle-ci avait eu connaissance de la moitié seulement des histoires erronées que la malice inventait et que répétait la légèreté, sa convalescence ne se serait probablement jamais opérée. Toute allusion de cette nature fut soigneusement éliminée, et on usa de soins extraordinaires, d'une grande habilité médicale pour son rétablissement, si bien qu'après huit jours d'anxiété, elle fut déclarée hors de danger. Elle était cependant extraordinairement faible, et celles de ses amies qui furent

admises auprès d'elles, ne manquèrent pas de hocher la tête et de se dire les unes aux autres que jamais elle ne reviendrait entièrement à la santé.

A la première nouvelle de la maladie de sa fille, M. de Mirecourt était accouru à Montréal. Quels qu'eussent été ses premiers sentiments d'indignation et de honte en apprenant la funeste histoire de son mariage secret, l'attaque de maladie dangereuse qu'elle venait de subir, fesant prévaloir sa tendresse paternelle, lui fit renoncer, non-seulement alors, mais même après son recouvrement, aux réprimandes et aux reproches.

Deux mois environs après la mort du Major Sternfield, un après-midi que la malade, cédant aux pressantes instances de de sa cousine, s'était rendue dans son charmant petit boudoir, Madame d'Aulnay fut mandée au salon.

Elle revint presqu'aussitôt.

—Ma chère petite Antoinette,—lui dit-elle en la cajolant,—un vieil ami demande la faveur de te voir : c'est le Colonel Evelyn. Ne le recevras-tu pas ?

Oh ! comme les couleurs de la jeune fille changèrent vite, comme son cœur tressaillit étrangement en entendant ce nom ! Madame d'Aulnay prenant involontairement avantage de ce silence qu'elle regarda comme un assentiment, sortit de suite, et, un instant après, on entendit résonner dans le passage le bruit de pas fermes et assurés. Un épais brouillard, résultat de sa faiblesse ou de son agitation, passa devant les yeux d'Antoinette, et quand elle recouvra possession d'elle-même, elle était seule avec le Colonel Evelyn qui tenait ses mains, et avait ses yeux amoureusement tourné vers les siens.

—Vous avez été très malade ? demanda-t-il d'une voix émue.

—Oui, mais je me rétablis rapidement,—répondit-elle en fesant un effort désespéré pour se composer un maintien et en retirant ses mains que le Colonel tenait encore.

Un silence suivit, silence presque pénible pour la jeune fille nerveuse et agitée, car les yeux du militaire étaient fixés sur elle, et sous leur influence elle se sentait singulièrement confuse. Enfin, d'une voix dont les tremblements involontaires disaient que lui aussi subissait une vive émotion, il reprit :

—Me pardonnerez-vous, Antoinette, si, au risque de vous peiner, je fais un retour sur le triste passé, sur cet étrange secret qui a fait plus d'un malheureux ?....Est-ce que.... votre mariage avec Audley Sternfield était la seule raison qui vous a fait rejeter mes propositions ?

Antoinette devint mortellement blême, et appuya ses mains sur sa poitrine comme pour maîtriser son agitation.

—Colonel Evelyn, dit-elle enfin, ne me parlez pas de ma folie passée, du moins jusqu'à ce que j'ai acquis assez de forces pour soutenir les allusions qu'on pourrait en faire. Combien vous avez dû vous étonner de ma démence ! combien vous avez dû me condamner et me mépriser !

Sa seule réponse fut de l'attirer vivement à lui, et, la pressant ardemment sur son cœur :

—Ma chère Antoinette, lui dit-il à l'oreille, après avoir tant souffert et avoir été aussi rudement éprouvée, vous êtes donc à moi, enfin !

Il n'y avait plus besoin de détour ni de dissimulation, et, d'une voix brisée par l'émotion, elle lui manifesta toute sa gratitude, sa joie son bonheur.

Ils avaient beaucoup à se dire l'un à l'autre. Avec une candeur enfantine devant laquelle cet austère militaire aurait pu s'agenouiller, elle lui raconta l'histsire de cette rude et dure épreuve. Elle hésita, il est vrai, quand elle en vint à la partie où il avait lui-même été acteur dans ce grand drame de la vie à elle, quand elle dut reconnaître combien il était devenu cher à son cœur ; mais elle finit par lui dire tout, ses efforts inces-

sants pour lutter contre son amour naissant, ses tentations et ses souffrances.

Lorsqu'elle eût terminé son récit, — pendant lequel elle avait évité, autant que possible, de mentionner le nom de celui qui l'avait rendue aussi malheureuse,—elle laissa glisser sa tête sur le bras du canapé ; mais Evelyn, l'attirait sur sa poitrine :

—Voilà, dit-il, la seule place où elle doit désormais reposer. O ma bien-aimée, comme l'or que l'on retire purifié de la fournaise, ainsi sortez vous de cette violente épreuve : vous êtes ce que, dès le commencement, j'avais cru, j'avais espéré que vous étiez.

—Mais, Colonel Evelyn—et elle releva tout-à-coup son visage sur lequel une pâleur de marbre avait remplacé le vif incarnat qui s'y fesait remarquer depuis quelques instants,— on a dit tant de vilaines choses sur mon compte ! Comment pouvez-vous ainsi sans crainte braver le jugement du monde et faire votre femme de celle qui est l'objet de sa censure et peut-être de son mépris ?

—Il y a bien longtemps déjà que j'ai cessé de m'occuper des jugements ou des opinions du monde, et je ne souffrirai certainement jamais qu'il m'influence là où le bonheur de toute ma vie est en question. Ne tourmentez pas votre esprit par des bagatelles et des fantômes, ma chère Antoinette. Grâce à la miséricorde de Dieu tout-puissant que j'ai si criminellement oublié dans les jours néfastes de ma vie d'adversités et au service duquel vos conseils et vos exemples vont me ramener, l'avenir se lève devant nous brillant et plein de séductions. Le consentement de votre père est déjà obtenu.

Antoinette fit un mouvement de joie inexprimable.

—Oui, continua-t-il, avant de vous renouveler ma demande j'ai cru qu'il n'était que juste de m'adresser à lui. Il a consenti sans trop d'hésitation, après m'avoir déclaré toutefois que si

les circonstances n'avaient pas forcé M. Louis Beauchesne de s'expatrier pour toujours, il ne se serait jamais rendu à ma prière.

—Oh ! Colonel Evelyn,—s'écria-t-elle pendant que des larmes tombaient de ses yeux—je suis trop heureuse ; laissez-moi maintenant, car cet excès de bonheur m'accable.

—Chère, vous n'êtes pas plus heureuse que je le suis.

Et il porta tendrement à ses lèvres la main de la jeune fille, dans le second doigt de laquelle brillait l'anneau nuptiale qu'y avait passé le Major Sternfield. Comme ses yeux restraient fixés sur ce symbole du lien conjugual, Antoinette rougit douloureusement ; mais il reprit doucement ;

—Un autre le remplacera bientôt ma bien-aimée ; celui-là apportera, espérons-le, plus de bonheur que celui-ci.... Mais je dois vous quitter, car cette entrevue a causé assez d'émotions et je dois veiller soigneusement à la conservation du cher trésor que je viens de retrouver.

Antoinette se hâta de monter à sa chambre pour y donner libre cours, par des pleurs et des ferventes prières d'actions de de grâce qu'elle adressa au Ciel, à la joie qui remplissait son jeune cœur jusqu'à le déborder. Elle n'avait pas encore recouvré son calme, qu'un léger coup fut fut frappé à la porte et que Madame d'Aulnay, moitié sanglotante, moitié souriante, se précipitait dans ses bras.

—Ma pauvre petite cousine ! s'écria-t-elle, n'est-ce pas comme un roman, un conte de fée. Je viens de laisser mon oncle de Mirecourt qui est dans la Bibliothèque avec ce cher Colonel Evelyn ; les choses marchent aussi bien que le cœur puisse le désirer.

—Et mon cher papa a donné son entier consentement ?

—Oui, et c'est bien ce qu'il avait de mieux à faire.—dit

Lucille d'un air signicatif.—Il savait très bien qu'après l'éclat qui a accompagné la mort de Sternfield et la divulgation du secret qui avait été si scrupuleusement gardé jusque-là, il n'aurait pu facilement te trouver un mari convenable. La bonne et honorable conduite d'Evelyn y a été, aussi, pour beaucoup. Pendant que tu étais en proie aux premières attaques de la fièvre, le Colonel est venu ici presque fou de douleur à la nouvelle du danger que tu courais. Ton pauvre père se trouvait par hasard dans la chambre où il fut introduit par la distraite Justine qui, comme les autres domestiques, semblait avoir perdu l'esprit ; ils échangèrent quelques paroles ensemble, ayant eu, comme tu sais, occasion de faire connaissance dans le mémorable voyage de mon oncle de Mirecourt à Québec. Je ne sais pas exactement comment les choses se passèrent, mais toujours est-il que le Colonel Evelyn ouvrit entièrement son cœur à ton père, lui fit part de ses craintes, de ses espérances, de ses sentiments, et reçut de lui la sanction de sa demande dans le cas où tu reviendrais à la vie, ce qui, alors, paraissait très-douteux. Nous nous sommes accordés tous ensemble à ne pas courir le risque de t'agiter à ce sujet jusqu'à ce que tu fusses suffisamment rétablie pour permettre à ton fiancé de plaider sa propre cause auprès de toi.... Et maintenant, que penses-tu de mes talents en fait de diplomatie ? Deux maris dans le court espace d'une année ! Toutes les jeunes filles de la campagne vont être jalouses de profiter de mon hospitalité.... Mais voici ce cher tyran de Docteur. Il va être intrigué par le degré rapide auquel ton pouls doit battre maintenant.

A un an de là, en dépit des opinions de certains amis et connaissances de la famille qui avaient obligeamment décidé qu'Antoinette devait de suite entrer dans un couvent ou se retirer sans délai en la solitude de Valmont pour y vivre et mourir dans la plus étroite réclusion, elle fut publiquement unie au Colonel Evelyn. Il est difficile de dire si ce fut la surprise ou l'indignation qui prévalu ; mais plus d'une jolie Dame exprimèrent en termes peu mesurés le mépris qu'elles avaient

pour le Colonel Evelyn mariant une jeune fille qui s'était rendue aussi notoire.

Nous n'en dirons pas davantage sur la destinée nouvelle d'Antoinette. Le bonheur rendit bientôt à sa délicate constitution la santé qui avait commencé à succomber si rapidement sous les vicissitudes et les épreuves de sa jeunesse. A son mari dévoué qui l'idolâtrait elle procura cette félicité sans nuages que pendant tant d'années de sa vie il avait désespéré de jamais connaître, et, en assurant son bonheur, elle fit le sien.

Louis Beauchesne qui, grâce au concours de quelques amis, fut assez heureux pour s'échapper du Canada malgré les perquisitions actives qui furent dirigées contre lui, ne revint jamais en ce pays. Il fut acceuilli avec empressement en France où, à cette époque, on recevait à bras ouverts les Canadiens qui laissait leur pays natal pour venir vivre sur le sol de la mère-patrie. Quelques années plus tard, il forma de nouveaux liens et des amitiés nouvelles qui lui procurèrent le bonheur, mais qui ne lui firent jamais oublier ceux de son enfance et de sa jeunesse.

Le savant M. d'Aulnay retourna à ses livres avec une nouvelle ardeur, après l'étrange période de trouble et de confusion qui avait passé sur son ménage. Sa jolie femme continua ses coquetteries d'autrefois et fut toujours prête à aider ses jeunes amies dans leurs affaires de cœur, mais elle professa jusqu'au dernier instant de sa carrière une prudente horreur des mariages secrets.

MADAME LEPROHON.

LE MUSICIEN

AU REV. P. CHARLEBOIS

Il est seul au foyer avec son instrument
Qui tout à coup chante et s'enflamme,
Et comme par magie, au moindre attouchement,
Pour lui répondre prend une âme.

Son cœur s'épanche à flots. Il semble que ses doigts
Embrassent le clavier sonore,
Et que toutes les clefs, résonnant à la fois,
Eclatent comme un chant d'aurore.

Quelle force de sons il faut au clavecin !
Oh ! que de cordes pour tout rendre,
Ce qui vibre parfois au fond du cœur humain,
Sublime ou simple, grave ou tendre !

Il passe de la joie à l'amère douleur :
Tantôt c'est un cri de souffrance
Tantôt un chant d'amour ; c'est la vie en sa fleur,
C'est l'arc-en-ciel de l'espérance.

Mais voilà que le ciel pâlit, et le buisson
Se fane au souffle de l'automne :
C'est l'hiver ! C'est la nuit !...La mort fait sa moisson
Et de nos roses se couronne.

Puis insensiblement, vagues comme l'espoir
Indécises, mystérieuses,
Comme l'aube craintive ou l'étoile du soir,
Reviennent les notes joyeuses.

Ah ! c'est que dans nos cœurs, comme dans l'univers
Quelque secrète joie essuie
Les larmes de nos yeux : le tendre azur des airs
N'est que plus pur après la pluie.

Le premier beau soleil qui sourit au printemps
Nous ramène les hirondelles.
Les fleurs qui sommeillaient sous leurs froids linceuls blancs
Les ont rejetés bien loin d'elles.

Délicieux moments, ô jeunesse des jours !
O renouvellement magiques !
Dans les nids et les cœurs, quelles fraiches amours,
Et dans les airs quelle musique !

Une lyre à mes mains ! Car ce que mon cœur sent,
La parole ne peut le rendre,
Loin le poids qui retient en son vol frémissant
L'esprit quand il veut se répandre.

Que ma pensée aussi libre que les oiseaux,
Ouvre comme eux ses blanches ailes,
Et s'exhale en accords, doux comme vos échos,
O chants des lyres éternelles.

M. J. Marsile.

Mai 1883.

LE CARDINAL TASCHEREAU

Le plus haut dignitaire ecclésiastique en Canada est Son Eminence Mgr E. A. Taschereau, le premier prélat canadien élevé au grade de Cardinal de la Ste Eglise de Rome.

Le titre de *Cardinal* vient immédiatement après celui de *Pape ;* il confère le droit de succession au pasteur universel de la chrétienté, c'est-à-dire au Souverain Pontife, sur le Trône de St-Pierre, à Rome.

L'Eminentissime Elzéar-Alexandre Taschereau est né, le 17 février 1820, en la paroisse de Ste-Marie de la Beauce, comté de Beauce, archidiocèse de Québec.

Son cours classique fut fait au petit séminaire de Québec, sous la direction des professeurs suivants : Révérends MM. Demers, Parent, Holmes, Casault et Gingras. Parmi les condisciples encore vivants du jeune rhétoricien et philosophe, on mentionne : L'hon. P. J. O. Chauveau, l'hon. D. A. Ross, le Dr Mignault, l'hon. juge U. J. Tessier, les abbés J. Auclair et G. Lemoine.

Agé de dix-sept ans, après sa dernière année scolaire, il alla visiter Rome où il fut tonsuré le 20 mai 1837, par Mgr Piatti, et d'où il revint, quelques mois plus tard, compléter ses études théologiques au grand séminaire de Québec.

L'onction sacerdotale lui fut donnée par Mgr Joseph Signaï à Québec, le 10 septembre 1842. Nommé professeur au petit séminaire, il y fut tour à tour directeur et préfet des études en 1849.

En 1847, lors d'une épidémie, il fit la mission de la Grosse-

Ile, lieu de quarantaine où, comme tous ses confrères missionnaires, il fut attaqué de la terrible fièvre typhoïde qui mit ses jours en danger.

En 1854, dans un deuxième voyage à Rome, pour recevoir ses degrés de docteur en droit canon au séminaire Pré, l'abbé E. A. Taschereau fut chargé de soumettre au St-Père Pie IX les décrets du deuxième Concile de Québec.

Il devint directeur du grand séminaire de Québec en 1859, et en 1862, à la mort du Rév. J. L. Casault, premier recteur de l'Université Laval, l'abbé E. A. Taschereau fut désigné à cette charge en même temps qu'à celle de vicaire-général de l'archidiocèse de Québec.

En 1869, il accompagna comme théologien Mgr Charles François Baillargeon au Concile du Vatican.

A peine un an fut-il écoulé que Mgr C. F. Baillargeon mourut, le 9 octobre 1870, en laissant sa succession au Rév. G. V. Elzéar Alexandre Taschereau, qui fut promu, dès le 24 décembre, par décret de Sa Sainteté Pie IX, à la dignité d'évêque-archevêque de Québec.

Le 19 mars suivant (1871), Sa Grâce était consacrée dans sa cathédrale Notre-Dame de Québec, par Mgr J. J. Lynch, archevêque de Toronto.

Après avoir été un des Pères des deuxième et quatrième concile de Québec, M. E. A. Taschereau, à titre de métropolitain, convoqua les autres conciles tenus jusqu'à présent dans la province ecclésiastique de Québec.

C'est le 7 juin 1886, à la suite d'un consistoire de Rome, que Mgr l'archevêque de Québec fut créé cardinal-prêtre, au nombre des soixante et dix membres du Sacré-Collège de Rome. Les bulles de sa nomination lui furent remises le 29 juin et

Son Eminence fut investie de la pourpre et de la barrette cardinalices les 20 et 21 juillet de la même année, de la part de délégués pontificaux, au milieu de fêtes pompeuses sans précédent.

Pour la sixième fois, après 1837,-54,-69,-74,-83, il se rendit à Rome en 1886. Son Eminence fut alors pourvue, des mains de Léon XIII, dans le consistoire du 17 mars, du chapeau et de l'anneau destinés aux cardinaux. De plus, selon les rites romains, il lui fut assigné une église titulaire dans la Ville Eternelle : la Cathédrale *Ste-Marie de la Victoire*, ainsi que les cinq congrégations papales suivantes dans lesquelles Son Eminence Mgr Taschereau aura voix délibératrice à l'avenir : *S. C. des Consistoires ; S. C. des Evêques et Réguliers ; S. C. du Concile ; S. C. de Lorette ; S. C. des Etudes.*

Un des signataires de la charte royale de l'Université-Laval en 1852, le Cardinal-Archevêque de Québec est aujourd'hui le seul survivant des fondateurs de cette institution dont il a la charge de visiteur et chancelier apostoliques depuis 1870.

Un des principaux monuments de la vie de Son Eminence Mgr E. A. Taschereau sera, sans contredit, l'Université-Laval qui, en perpétuant la mémoire glorieuse du premier évêque du Canada, rappellera le souvenir le plus vivace du 16e successeur de Mgr de Laval, devenu le premier cardinal canadien.

La famille à laquelle appartient Son Eminence est une des plus considérables du pays. Alliée autrefois aux Vaudreuil et aux d'Eschambault dont deux des chefs Vaudreuil furent gouverneurs de la Nouvelle-France, elle présente dans sa lignée généalogique une foule de noms qui ont illustré de hautes positions sociales, surtout dans la hiérarchie civile. Actuellement, elle compte trois juges et plusieurs hommes distingués dans le barreau, le notariat et la médecine.

Le cardinal E. A. Taschereau est fils des défunts J. Thomas

Taschereau et de Marie Panet, cette dernière, membre d'une autre honorable maison canadienne qui a produit quatre juges, un évêque, un conseiller exécutif, et des officiers supérieurs de la milice.

Son Eminence a choisi pour devise les trois vertus théologales : *Spes, Fides, Charitas* : inscription qui brille sur l'écusson de ses armes cardinalices.

Comme orateur sacré, le Cardinal-Archevêque de Québec est un des illustres représentants de la chaire où il est signalé par une science très élevée et très étendue.

Son Eminence Mgr E. A. Taschereau a lancé plusieurs mandements remarquables, importants, tant au point de vue de la doctrine que sous le rapport de la discipline. La liste complète de ces lettres pastorales sera bientôt publiée.

Au physique, le Cardinal-archevêque de Québec a une forte stature et une grandeur un peu au-dessus de la moyenne. Son buste, qui est frappant de vivacité et de force, est relevé par une noble figure aux traits classiques où se traduisent les labeurs d'un apostolat ardu et actif. Sa physionomie générale offre l'aspect d'un grand prélat et d'un digne prince ecclésiastique : sous des cheveux déjà blancs, Son Eminence commande une profonde vénération.

J. Hermas Charland.

BONNE NUIT, PAPA !

—Bonne nuit, mon enfant ! Que ton âme naïve
S'en aille, avec ton ange, au plus haut du ciel bleu,
Tremper son aile blanche à la source d'eau vive
Qui coule aux pieds de Dieu.

Bonne nuit, mon enfant ! Les noirceurs de la terre
Ne sont encor, pour toi, que des soleils couchants.
Va t'endormir tranquille, en ton lit solitaire,
Loin des regards méchants.

Bonne nuit, mon enfant ! Que tes doux yeux se closent
Aux désenchantements dont le monde est rempli !
Le sommeil est un don : pour que nos cœurs reposent,
Dieu leur verse l'oubli.

Bonne nuit, mon enfant ! Dors longtemps ton long somme :
C'est une immunité que bientôt tu perdras ;
Ces bonheurs-là s'en vont dès que l'on devient homme ;
Un jour tu l'apprendras.

Bonne nuit, mon enfant ! Les sueurs et l'orage
N'ont pas encor creusé sur ton front leurs sillons.
A ton âge tout chante ; et le Ciel vous ombrage,
Comme les oisillons.

Bonne nuit, mon enfant ! Les peines de la vie
N'ont pas encor déteint sur tes rêves tout blancs ;
Ni dépouillé de fleurs la route qu'ont suivie
Tes pas encore tremblants.

Bonne nuit, mon enfant ! Laisse flotter ton rêve
Aux souffles qui s'en vont vers les immensités ;
Hâte-toi de jouir ! car le réveil enlève
Ces sublimes beautés.

Bonne nuit, mon enfant ! Demande, en tes prières,
Au bon Dieu, que je rende au terme, sans faillir,
Le fardeau parfois lourd des nombreuses misères
Qui viennent m'assaillir.

Bonne nuit, mon enfant ! Que le Ciel te bénisse,
Et t'éloigne à jamais des ronces du chemin !
Que ton ange, en ce monde, où tout n'est qu'artifice,
Te mène par la main.

A. MORISSET.

Ste-Hénédine, 1er octobre 1887.

LE COMTE DE PARIS ET LA FAMILLE D'ORLÉANS

I.—LE COMTE DE PARIS

Quand la chapelle ardente qui contenait les restes mortels du comte de Chambord s'ouvrit pour permettre aux fidèles du prince exilé de venir porter pour la dernière fois leurs hommages au représentant de la monarchie légitime, le comte de Blacas s'y agenouilla entre ses deux neveux, défaillant de larmes et de sanglots.

D'autres représentants des grands noms de la monarchie étaient là : le livre d'or de la noblesse française se trouvait représenté dans cet étroit réduit mortuaire, et un même sentiment oppressait les cœurs et les consciences, la certitude inavouée d'avoir manqué leur vie, d'avoir sacrifié leur jeunesse, leurs talents, leur énergie dans une vaine attente, dans un espoir irréalisable. Elle fut noble et compréhensible la chimère du parti royaliste : mais, taillée en épopée, elle finit en mémoires d'antichambre et laisse un douloureux souvenir, un regret inconsolé au cœur de ceux qui lui ont voué un dévouement de cinquante années.

Telle est la succession qu'eut à recueillir le comte de Paris, et il faut convenir qu'il se conduisit correctement dans les difficiles circonstances qui suivirent la mort du comte de Chambord. Il arriva à Vienne, accompagné du duc de La Trémoille et du duc de Fitz-James, deux choix très justifiés et motivés par les circonstances, et envoya prévenir la comtesse de Chambord de son intention de venir à Frohsdorff.

Il est grandement à supposer que la duchesse de Madrid fut l'instigatrice de la ligne de conduite hostile que suivit sa tante. Le duc de Parme eut quelques éclats de colère et de mauvaise humeur qui le dénonçaient comme incapable de menées aussi

patientes. M. d'Andigné fut le dévoué serviteur des rancunes et des haines de ce noyau de mécontents. De pareils mobiles d'action demandent une scène plus vaste, des esprits supérieurs, pour ne pas tomber au niveau d'une pitoyable mesquinerie.

Le comte de Paris n'hésita pas un instant à s'éloigner de Frohsdorff, aussitôt qu'il sut l'ordre fixé pour la cérémonie de Goritz et que son incontestable droit de mener le deuil du représentant de la monarchie lui serait refusé. Il laissa le comte de Blacas faire une tentative, dont le seul espoir était basé sur son influence personnelle, pour changer la décision de la comtesse de Chambord. Cette tentative échoua, et le comte de Paris pris le chemin de Gmunden où il fit un court séjour. C'est seulement la cérémonie de Goritz accomplie, qu'il rentra en France.

Depuis lors il a montré l'esprit le plus largement accueillant dans ses rapports avec les membres de l'ancien parti royaliste. Le général de Charette est une des autorités de son entourage, et peut être considéré comme *persona gratissima*, quoique les idées qu'il représente ne soient pas celles qui dominent dans l'esprit du prince. S'il est respectueux et soucieux de la tradition et des sympathies léguées par le comte de Chambord, il les considère plutôt comme des facteurs utiles à ménager et à employer dans l'hypothèse d'une restauration monarchique. Philippe VII saurait réparer dans la mesure du possible les fautes du parti légitimiste, mais il ne pensera et n'agira jamais que suivant les principes de la monarchie de Juillet.

Il n'admet point que telles circonstances puissent jamais se présenter qui autorise à violer la loi de son pays, à porter atteinte à l'ordre des choses, à intervenir de façon violente pour modifier le cours de ses destinées. Il lui semble criminel d'entretenir des espérances d'un changement de gouvernement à son profit, autrement que par la voie de la légalité, et, le 16

Mai, quoiqu'il ait évité de se prononcer sur les fautes de ses amis, eut très probablement toute sa désapprobation.

Il croit de son devoir de rester à la disposition de la France, prêt à être un jour, peut-être, celui qui offrira à la majorité conservatrice du pays des garanties de sécurité : mais cette éventualité lui semble soumise à celle de chocs dangereux et redoutables : il ne la souhaite ni ne l'espère.

En résumé, il voit devant lui, non pas de chimériques espoirs, non pas l'irréalisable utopie du comte de Chambord, mais une stricte obligation, une lourde tâche éventuelle, rien de plus. L'idéal secret de sa conscience serait de vivre jusqu'à la fin de ses jours en grand seigneur, rue de Varenne et au château d'Eu, élevant paisiblement ses enfants, entouré d'amis, occupant une place peu encombrante mais prépondérante dans la société française, et frayant sur un pied d'égalité avec les princes étrangers. Léguer à son fils la certitude d'un pareil sort mettrait le comble à la réalisation de ses aspirations ; mais si l'homme est modeste dans ses goûts, peu entreprenant et peu audacieux de tempérament, il reconnaît les clauses du cahier des charges de sa haute situation et de sa naissance.

Dans un siècle où prévaut trop souvent la poursuite de l'intérêt personnel, où l'ambition hésite si peu à s'étaler au grand jour, cette attitude est noble dans sa sincérité et sa simplicité. Lors du vote de la loi d'expulsion et du départ pour l'exil, blessé par une mesure d'exception le comte de Paris se départit de la réserve habituelle de ses discours et de ses écrits. Cependant, si l'on pèse les expressions de son manifeste, on verra que le fond est bien dicté par les tendances signalées ici, et que la forme plus que le fond prend l'allure de la revendication des droits d'un prétendant. Il existe là une nuance qui n'échappera pas à une observation un peu approfondie.

Si le comte de Paris montait sur le trône de ses ancêtres,

ce qui, à mon appréciation, ne saurait arriver qu'à la suite de malheurs publics imprévus et d'un bouleversement politique ou social, son gouvernement serait essentiellement démocratique, s'inspirerait dans une certaine mesure du parlementarisme anglais, mais chercherait avant et par-dessus tout, à se faire l'expression raisonnée, pondérée de l'opinion publique. La Cour serait un milieu éminemment respectable, maintenu sur le pied d'une grande simplicité.

Le comte de Paris continuerait à s'entourer de ses amis, mais se soucierait très peu de les grandir et de les enrichir, leur prêtant les sentiments et les délicatesses qu'il aurait lui-même à leur place : il pratiquerait sur le trône les vertus moyennes de façon élevée, et l'on peut affirmer que l'on aurait, avec la réserve des tendances antireligieuses, entrées actuellement dans le domaine de l'action, à très peu de choses près, le gouvernement actuel. L'ostracisme politique ne serait pas son fait, et passablement d'espérances se trouveraient étrangement déçues.

Il aime peu d'ailleurs à s'entretenir de projets de restauration, et aurait une tendance à les plaisanter. A un bal chez le duc de Bisaccia, il se fit montrer le frère du comte Maurice d'Andigné et dit en souriant malignement : " C'est le frère de celui qui dispose de la couronne de France ! Il finira par l'offrir à Naundorf, faute de candidat."

Le comte de Paris n'a point d'intime ami personnel. Cela tient à ce que, marié jeune à une femme avec qui il entra en parfaite communauté de goûts et de sentiments, son besoin d'affection ne s'est manifesté qu'au profit de son intérieur.

Avant son départ pour l'exil, le prétendant habitait, rue de Varenne, l'hôtel de la duchesse de Galliera, dont le rez-de-chaussée tout entier était occupé par lui et sa famille. Cette somptueuse demeure, achetée par Ferrari, duc de Galliera, à la princesse de Condé, doit, à la mort de la duchesse, née

Brignoles-Sales, faire retour à la famille d'Orléans. Legs ou donation, les conditions de ce retour ne sont point connues. Le comte de Paris a d'ailleurs peu habité l'hôtel Galliera : il préférait le séjour du château d'Eu où il menait une existence à la fois studieuse et active, combinant les heures de travail avec une vie de famille intime et patriarcale et avec toutes les occupations au dehors d'un grand propriétaire.

Les invités du château d'Eu y trouvaient une hospitalité large et prévenante, une grande simplicité jointe à une certaine élégance correcte de service et de tenue de maison : une étiquette très élastique se bornant presque aux égards personnels dus aux nobles hôtes du château des Montpensier. Cependant, à des intervalles assez rapprochés, le comte de Paris venait passer quelques jours à l'hôtel Galliera, s'y arrêtant à l'aller et au retour de Randan, de Chantilly, de Cannes ou bien d'Espagne. Ces séjours étaient remplis par des audiences demandées d'avance et accordées par l'entremise de ses secrétaires.

Assurément, quand il reçoit ses visiteurs, devant son bureau, on a peine à se figurer la pourtraicture de cette physionomie se découpant fière sur les monnaies.

Le type de Napoléon III lui-même se prêtait mieux à l'idéalisation que veut ce genre de reproduction des traits. De cette figure, douce, énigmatique de rêveur, le regard perdu, la bouche serrée sur un sourire séduisant et rare, il était plus aisé de dégager une traduction à la fois classique et ressemblante d'*imperator rex*. Pour le comte de Paris, il faudrait forcément accentuer sa ressemblance assez vague, réelle cependant, avec le duc d'Aumale et le duc d'Alençon ; mais le comte de Paris,—*horresco referens*, car c'est assurément une des plus mauvaises cartes du jeu de Philippe VII—a l'air d'un prince allemand.

Il ne ressemble pas, il est vrai, à l'un de ces Durchlaucht

ou sérénissimes dont l'Allemagne regorge et qui, venant à Paris manger gaiement le surplus de leur trimestre, semblent calqués plus ou moins sur le type du baron de Gandremarck de la *Vie parisienne*. C'est un prince allemand de haut parage, mais c'est un prince allemand. On a cherché de mille façons à franciser l'apparence du prétendant. Avec sa barbe, sans sa barbe, la moustache et l'impériale longues ou courtes, vêtu à Londres, habillé à Paris, il n'en est ni plus ni moins. La ressemblance des Mecklembourg, à laquelle a si totalement échappé le duc de Chartres, signale à tout venant que l'héritier du comte de Chambord eut pour mère une princesse allemande. Il n'en paraîtrait rien dans son langage à des observateurs superficiels ; cependant, pour l'oreille exercée d'un cosmopolite, une légère nuance d'ultra-précision dans le choix des mots et dans leur prononciation trahit l'origine étrangère, mais c'est peu accusé, et moins sensible encore depuis que le prince a habité la France.

Le comte de Paris est grand, la tournure est encore assez jeune, la tête légèrement inclinée de côté. Son accueil est facile et bienveillant : il se lève pour recevoir le visiteur ; sa poignée de main est ferme et cordiale. Son regard est droit, franc, comme le regard d'un honnête homme préoccupé de dignité morale.

Ces deux mots résument l'impression première de l'observateur. On se sent en présence, non pas d'une personnalité énigmatique et intéressante, non pas de l'un de ces êtres à triples dessous dont l'existence morale semble une boîte de Pandore, féconde en promesses et en menaces, mais bien d'un de ces hommes qui remplissent ou subissent dignement, honorablement, leur rôle, sans être de force et d'envergure à tailler à plein drap dans la destinée, à s'y couper de gré ou de force un manteau de roi.

Il n'y a rien de l'aventurier royal dans ce tranquille œil bleu. Ce bureau chargé de livres, et de papiers est celui d'un

assidu, d'un patient travailleur, et l'érudition acquise, la remarquable compétence que possède le comte de Paris dans toutes les questions de droit social et d'économie politique qui occupent aujourd'hui l'opinion publique, prouvent assurément qu'il a passé son temps à autre chose qu'à rêver et à combiner des projets de restauration.

Le comte de Chambord avait perpétuellement un plan en voie d'élaboration pour reconquérir le trône de ses aïeux. Il est probable que les historiens futurs du comte de Paris n'auront point la tâche de relever les fils des combinaisons chimériques, mystérieuses et puériles qui occupaient les loisirs de Frohsdorf pour y trouver la genèse des tentatives ambitieuses de Philippe d'Orléans.

Celui-ci occupe son temps d'une manière plus fructueuse. Sa conversation est agréable et solide sans être pédante. On y discerne un très grand souci de se renseigner et de s'instruire, cela non sans une certaine lourdeur et une application un peu allemandes. Il aime à épuiser un sujet avant de le quitter et procède fréquemment avec ses interlocuteurs à un questionnaire en règle sur les connaissances spéciales que leur valent leurs carrières ou leurs occupations. Ainsi, il causera exclusivement agriculture avec un propriétaire rural, art militaire avec un officier, administration avec un fonctionnaire. Ce n'est pas un esprit vif et lumineux, mais bien une intelligence éclairée et pratique.

Le duc de Chartres dit volontiers : " Mon frère est le vin, moi je suis la mousse." Il y a beaucoup de justesse dans cette comparaison. Véritable antithèse en cela du comte de Chambord, le comte de Paris cherche et demande des conseils et des appréciations à tout son entourage. Il aime à éclairer son jugement et encourage une entière liberté dans les dires de ses amis. Il a un sens droit qui cherche très consciencieusement la lumière et qui se méfie beaucoup des idées toutes faites.

Il a de vives sympathies pour l'Angleterre et aucune en revanche pour la haute aristocratie anglaise. Autant il apprécie les institutions d'outre-Manche, autant il cherche peu à attirer autour de lui les visiteurs appartenant à la société de Londres. Tant qu'il habita l'Angleterre, il en usa ainsi, étudiant de très près le jeu du fonctionnement des lois et des coutumes, se livrant en particulier à des recherches très suivies sur la question ouvrière, il se mêlait très peu et très exceptionnellement à la vie du monde, dans laquelle il ne forma aucune intimité.

Serait-ce qu'il est du même avis que la marquise de l'Aigle douairière, née Sartoris, qui se prononçait, il y a quelques années, avec une assez brutale franchise sur le compte de ses compatriotes. Parlant à une jeune femme française qui doutait que par delà la Manche la société pût être moins exemplaire qu'à Paris : " Ma chère enfant, lui dit-elle, si vous connaissiez comme moi la vie du monde en Angleterre, vous verriez qu'on ne saurait y être plus brutalement dissolu."

Le comte de Paris n'est nullement coutumier de pareils énoncés de sentiments, mais il se pourrait très bien qu'il partageât secrètement cette manière de voir. Il eût pu se lier d'amitié avec le prince de Galles, et la reine d'Angleterre qui professe la plus sincère affection pour les princes d'Orléans désirait vivement voir cette intimité s'établir ; mais rarement deux natures furent plus dissemblables, de goûts, d'habitudes et de sentiments. Ils ne sauraient s'entendre ailleurs que sur le terrain politique, et on raconte que le prince de Galles répondit un jour à une admonestation maternelle au sujet de son peu de penchant pour le comte de Paris : " *Friendships can't be crammed down people's throats.*"

Depuis que j'ai écrit pour vous la *Société de Londres*, le futur souverain de l'Angleterre est devenu plus encore maître ès-sciences mondaines, confident des peccadilles et des petits scandales de la société, protecteur des beaux-arts, spécialement

des arts chorégraphiques et dramatiques ; il vit aujourd'hui dans une telle familiarité avec son entourage que, la porte du fumoir fermée, il n'est plus d'altesse, de prince, ni de sujets, mais seulement Wales, Macduff, Sykes, Carrington, etc., se réjouissant de compagnie. Il permet à ces privilégiés qui sont assez nombreux une telle latitude dans leur manière d'agir que, pour choisir un exemple entre mille, l'un d'eux recevant du prince une invitation tardive à dîner répondit par le message télégraphique suivant : " *Won't come. Lie follows by post.*" Il est difficile de s'imaginer le comte de Paris dans un milieu semblable. La parfaite correction de ses manières, le souci de la moralité, de l'élévation de la pensée et des convenances qui sont chez lui une seconde nature, ne s'en accommoderaient nullement. D'ailleurs, il a peu de gaieté et d'entrain naturels et ne se déride que dans l'abandon de la vie de la famille, où on le voit souvent jouer avec ses enfants comme un grand frère très tendre et très aimé.

Il travaille régulièrement de six à huit heures par jour, sans s'astreindre cependant de façon à s'embarrasser d'une routine implacable. Il est toujours prêt à prendre part aux distractions sportives de la comtesse de Paris et y apporte une très bonne moyenne d'adresse et de savoir. Il tire bien et monte à cheval très correctement ; ce n'est pas un veneur passionné et il est douteux qu'il ait jamais écrit à sa jeune épouse dans le style de son ancêtre : " Madame, il fait grand froid et j'ai tué six loups."

Il aura autre chose à dire pour distraire les ennuis d'une séparation, et ce quelque chose sera écrit en très bon français. Son œuvre d'écrivain se compose de ses impressions de voyage en Syrie et au Liban, d'un ouvrage sur les unions ouvrières en Angleterre, d'un mémoire qui lui fut demandé, un an après l'abrogation des lois d'exil, par le président de la Commission d'enquête sur les conditions du travail en Angleterre. Ce mémoire très détaillé et volumineux renferme un résumé de tous

les travaux parus dans le Royaume-Uni sur la situation des ouvriers, et les appréciations personnelles du prince sur les vues des auteurs de ces ouvrages.

C'est une étude remarquablement approfondie et impartiale des côtés pratiques et matériels qui peuvent éclairer le grand problème social de la question ouvrière. Assurément les recherches patientes qu'a nécessitées cette œuvre, les aperçus empreints de modération et de sagesse pratique qu'elle renferme font beaucoup d'honneur au caractère du comte de Paris. Au cours de ses écrits, l'auteur montre une grande réserve dans l'énonciation de ses opinions personnelles. Il se borne, en thèse générale, à constater des faits et à en tirer la conséquence logique. Cependant je relève, dans la conclusion de l'ouvrage, les lignes suivantes qui ressemblent fort à une déclaration de principes :

" C'est par les côtés que je viens d'étudier que l'Angleterre, forte de ses institutions, respectant le passé, scrutant le présent et allant virilement au-devant des problèmes de l'avenir, apparait dans toute sa sagesse et ceux-là mêmes qui la jugent sans illusions et sans engouement. Si dans ces questions graves et délicates, elle donne l'exemple d'une politique vraiment réformatrice, c'est-à-dire ni révolutionnaire, ni routinière, c'est que, d'une part, elle cherche à augmenter, avec la liberté, la responsabilité de l'individu en effaçant autant que possible de ses codes les mesures préventives, et que, d'autre part, le plus humble citoyen sait bien que le respect religieux de la loi par tous est la seule garantie de la liberté de chacun."

Le style en est bon, logique, très logique, un peu lourd et vulgaire parfois : on préfèrerait un peu moins de syntaxe et un peu plus de feu et d'originalité. Même quand le royal écrivain cherche à apitoyer l'Europe très justement sur le sort malheureux et immérité des chrétientés du Liban, quand il montre la Syrie opprimée par le Turc, Damas terrorisé, Beyrouth ravagé, le thème entraînant n'allume point sous sa

plume le feu de l'éloquence. Son encre est froide et le soin de la forme avec la générosité de l'intention restent les seuls mérites à louer dans cette œuvre trop littéraire.

L'histoire de la guerre d'amérique est un ouvrage de plus de valeur. Témoin de la plupart des événements qu'il a rapportés, le style emprunte plus de chaleur et d'intérêt au souvenir de l'action. D'ailleurs la forme un peu étroite de l'école doctrinaire se prête à l'impartialité et à la sérénité que veulent les travaux historiques. Ce qui est remarquable dans les œuvres du comte de Paris, c'est le labeur consciencieux qu'y apporte l'auteur. Il est certain qu'il y met le meilleur de lui-même, qu'il travaille sans hâte, sans fièvre, mais aussi sans découragement. Son talent est d'ordre médiocre, mais sa volonté tire le meilleur parti possible des facultés que Dieu lui a octroyées, et il apporte un esprit de critique et de sévère application à tous les sujets qu'il aborde. Il est d'ailleurs fort modeste, et s'efface toujours systématiquement, sur le terrain littéraire s'entend, devant le duc d'Aumale, lequel passe non sans quelque raison, dans la maison d'Orléans, pour avoir hérité en droite ligne de la plume de Jules César et de Napoléon.

II.—LA COMTESSE DE PARIS ET SES ENFANTS.

Il est assez difficile de s'expliquer avec détail sur le compte de celle que le parti monarchiste considère comme la future reine de France. On dit des peuples heureux qu'ils n'ont point d'histoire et la même chose est vraie d'Isabelle d'Orléans Montpensier, comtesse de Paris.

Elle fut élevée à San Lucar et épousa très jeune son cousin pour lequel elle éprouvait la plus vive sympathie, et dont la qualité de chef de la maison d'Orléans faisait un parti très avantageux pour la fille du duc de Montpensier.

La comtesse de Paris aime son mari et ses enfants de la plus vive tendresse. C'est par excellence une femme d'intérieur, faite pour la joie d'un seul, pour donner à ses nombreux enfants le souvenir le plus cher des années de leur jeunesse.

Elle a été habituée de bonne heure aux mœurs patriarcales de la maison d'Orléans.

Louis-Philippe était grand admirateur de la vie de famille en Angleterre ; il appréciait singulièrement l'amour du chez soi, le soin très personnel que prennent les jeunes Anglaises du confort de leurs maris et de leurs enfants. Cette sympathie était le résultat de son éducation première. Le XVIIIe siècle s'acheva au sein d'une vive réaction contre les mœurs dissolues du règne de Louis XV, et cette réaction, commencée par l'influence de J.-J. Rousseau, eut Mme de Genlis pour l'un de ses plus ardents adeptes. Louis-Philippe devait donc s'engouer des mœurs de la classe moyenne en Angleterre. Il faut avoir vécu par delà la Manche pour se rendre compte des divergences de fond qui existent entre les mœurs de la race anglo-saxonne et celles des races latines : ces divergences sont tellement marquées que l'on ne saurait se convertir aux idées et aux manières de procéder anglaises sans différer essentiellement des tendances d'un milieu français.

En Angleterre, la tradition de famille est conservatrice à l'excès : le fils fera ce qu'a fait le père et marchera dans le sillon qu'il a tracé : les idées dans lesquelles il a été élevé sont celles qui guideront sa conduite : il s'y tiendra avec une tenacité entière. Ainsi la classe moyenne vit dans la stricte observance des lois morales et religieuses. Le *cant* ou l'hypocrisie est un vice peu excusable qui dépare ces vertus. Aux yeux des enfants grandis dans ces milieux austères, la *respectability* est le commencement et la fin de tout, et ils ne concevront pas une vie autrement comprise.

Au sein de l'aristocratie, la conscience politique, l'esprit lar-

gement libéral et conservateur en même temps, sont les qualités dominantes ; l'extrême brutalité des mœurs est le revers de la médaille. Le fils aîné d'un lord, habitué dès quatre ans à malmener son chien et son poney, à voir journellement son père s'endormir après dîner sur son *port* et son *claret*, ne rêvera pas d'une autre existence que de massacrer à journée faite d'innocentes créatures de Dieu, cédant à une véritable manie de destruction, de consommer copieusement les fruits de la terre et de mener entre temps le char des destinées de l'Angleterre.

Ce qui est particulier, étant donné ces faits, c'est que, tout en gardant fidèlement la tradition des idées familiales, sauf l'aîné qui doit en être un jour le gardien attitré, chacun des enfants est élevé dès son plus jeune âge à savoir qu'il aura à faire son chemin dans le monde et qu'il n'a rien à attendre des siens. Ses parents lui doivent une éducation en rapport avec leur fortune : rien de plus. Il est très commun de voir le rejeton d'une maison opulente et titrée débuter dans la vie avec les plus minces avantages et se trouver, sous ce rapport, sur un pied d'égalité parfaite avec le fils de son tailleur. Le sentiment de l'indépendance et de la dignité personnelle, développées dans la jeune génération, sont les heureux résultats de cette façon d'envisager la vie. Ces éléments sont les principaux facteurs de la grandeur britannique. Mais il faut nécessairement une compensation dans le domaine du sentiment à ce que de pareilles théories ont de dur et de desséchant. Cette compensation existe dans la vie domestique, dans ce chaud foyer d'affection qu'est le *home* anglais. Cette affection se traduit par un savant arrangement du matériel de l'existence, par l'entretien de la sereine atmosphère morale dans laquelle grandissent les enfants.

La femme y est le *housewife* dans les basses classes, la *lady* dans les hautes classes. Le premier terme n'a pas besoin d'explication, le second dérive d'un vieux mot saxon qui signifie

" qui donne le pain." En effet, c'est le pain de la vie que dispense la maîtresse de maison anglaise, pain du cœur, affection, pain du corps, dévouement, tout personnel au bien-être matériel de ceux dont le bonheur dépend d'elle.

Très souvent, la musique amoncelée sur le piano, les livres épars sur les meubles de la pièce qui sert aux réunions de famille témoignent des gouts littéraires, artistiques et studieux d'une femme, et plusieurs heures de sa journée se passent à la cuisine où elle confectionne de ses jolies mains des *dainties* pour les chers siens. Dans une grande chambre il y a un grand lit, et le berceau du baby est tout auprès. La vie en commun est la règle et l'habitude ; le seigneur et maître n'a que son *dressing room* au premier étage, son *study* au rez-de-chaussée ; entre sa femme et lui tout est commun. Elle vit de sa protection et de son travail, comme il vit de sa vigilance de ménagère, de sa tendresse infatigable. Tel est l'idéal du *home* anglais et c'est celui qui sert de règle et de modèle à l'intérieur du comte de Paris.

Il cohabite avec sa femme aussi complètement, aussi ouvertement qu'un bourgeois de la *City*. Si la comtesse de Paris ne considère pas que de faire la cuisine rentre dans ses attributions, à cela près elle vit comme une bourgeoise anglaise. Elle appelle son mari Philippe ou Paris tout court, même en parlant de lui, et le tutoie en toutes circonstances. Leurs arrangements intimes sont exactement ceux que je viens de décrire plus haut et il est hors de doute que leur félicité conjugale réciproque n'a jamais subi aucune atteinte, que nulle sympathie, même éphémère et accidentelle, un peu vive n'a occupé l'imagination de ces deux bons conjoints, que le ciel toujours bleu de leur félicité domestique n'a pas connu un point noir.

On apporte à l'appui de ce dire une preuve assez divertissante. La comtesse de Paris eut, pendant un temps assez court, auprès d'elle, une dame d'honneur, personne du meilleur

monde et sous beaucoup de rapports très-digne d'occuper cette situation ; mais c'était une vieille fille, un peu révoltée de son aventure. Condamnée au célibat pour des raisons de fortune et de famille assez attristantes, cet état de trop grande perfection pesait singulièrement à sa nature tant soit peu exaltée et romanesque. Sitôt établie dans ses nouvelles fonctions, elle y prit un goût extrême et un tendre intérêt sous la forme d'une passion pour le comte de Paris. Elle joua au naturel, mais sans le même succès, la Colette de Rosen des *Rois en exil*. Désespérant au bout d'un certain temps de faire comprendre à l'objet de ses vœux ce qu'il dédaignait de bonheur à prendre et à donner, elle s'avisa de faire naître une de ces occasions où les vertus les plus solides éprouvent des défaillances. Sous un prétexte ou sous un autre, alerte d'incendie, maladie d'une des princesses, elle réussit à faire entrer le comte de Paris sans défiance dans sa chambre et le reçut plusieurs fois au milieu d'un désordre étudié et provocant. La comtesse de Paris s'aperçut de ce manège et tourna la chose en raillerie. Elle sut badiner sur ce thème délicat avec tant de grâce et de franchise, railler si doucement avec la superbe sécurité de la femme aimée, que le roman finit par un éclat de rire. La pauvre dame d'honneur dut se mettre à l'unisson pour ne pas devenir absolument ridicule, et sembler se prêter à une plaisanterie très innocente un peu follement inventée pour égayer un hiver monotone.

La comtesse de Paris aime la gaieté et fait beaucoup de cas de l'esprit de conversation. Elle tient à ce qu'on l'amuse et c'est une des rares personnes de rang royal avec lesquelles on puisse causer avec plaisir et intérêt. En effet, l'étiquette veut que, au cours de semblables entretiens, on se borne à répondre aux questions posées, évitant d'émettre une proposition qui ne soit louangeuse ou complimenteuse. Ces restrictions ne contribuent pas à rendre les conversations intéressantes, et il est même à remarquer que les gens d'esprit, les brillants conteurs, se tirent moins bien de ces épreuves que

ceux qui ont tout à leur envier sous ce rapport. En effet, ayant moins de contrainte à s'imposer, ils gardent davantage de leurs moyens, tandis que l'absence de liberté paralyse les premiers.

La comtesse de Paris possède le talent de rester absolument dans la forme convenue et d'y apporter cependant, par la franchise de sa bonté, par la justesse de son esprit, par le rayonnement du contentement intérieur qui est en elle, un rare agrément. Elle s'étudie peu à plaire, elle fait peu de phrases et de politesses : elle est essentiellement naturelle avec une fine pointe de gaieté railleuse et un peu de brusquerie. Pour lui faire sa cour, il faut paraître gai et insouciant ; elle rit aux éclats de la moindre saillie et cela sans l'ombre de malignité. Elle dirige la conversation comme elle mènerait à quatre des poneys un peu vifs. Elle passe où elle veut aller, sans avoir l'air d'y toucher, et contient sans qu'il y paraisse. Elle s'en tire avec une crânerie amusante et une réelle intelligence et elle serait seulement un peu plus jolie, un peu plus gracieuse de gestes et de mouvements, que l'on pourrait la trouver très séduisante.

Mais la nature, tout en lui donnant une belle royale prestance, ne l'a pas enrichie de ses dons les plus rares. Son nez est long, ses yeux petits, un peu trop écartés, la bouche grande, mais avec de belles dents qui éclairent un sourire fréquent. Ses cheveux sont coupés en franges un peu dans tous les sens et nattés très simplement en arrière. Cette coiffure semble plus pratique que jolie et a été adoptée évidemment à cause de ses goûts d'équitation et de chasse.

Sa mise, quand elle se montre en public le soir, est somptueuse, et peu étudiée : elle se revêt d'une robe de bal, elle se couvre de ses superbes pierreries, cela sans la moindre recherche d'élégance et de coquetterie féminine. On discerne aisément que ces détails lui importent infiniment peu et

qu'elle ne s'inquiète nullement de l'effet qu'elle produit. La représentation semble l'ennuyer passablement ; elle s'y prête avec bonne grâce dans un esprit de devoir, mais il arrive très souvent qu'elle semble désirer que la fête ou la réception se termine. Le matin, elle s'habille très simplement, affectionnant les formes anglaises et un peu masculines, jupes à gros plis, jaquette et col droit entouré d'une cravate d'homme piquée d'une grosse perle. Ces tenues étaient, avant l'exil, invariablement de mise à la campagne et de même à Paris dans toutes les circonstances où il lui était possible de conserver cette rigidité de simplicité sans trop se faire remarquer. Ainsi la princesse donne ses audiences sans changer la robe avec laquelle elle fait ses courses du matin. Quand elle la remplace par une toilette plus habillée, celle-ci est en étoffe foncée, dépourvue d'ornements de fantaisie.

Elle aime les chevaux avec passion, s'y connaît à merveille et se pique assez de sa science de l'équitation. En réalité elle monte bien, à cela près qu'elle n'a pas une position très gracieuse à cheval et qu'elle déploie dans cet exercice plus de hardiesse que de science et d'adresse. A la chasse à courre elle témoigne d'une grande habitude de ce genre de sport. Sans être un veneur consommé comme la duchesse d'Uzès, elle s'intéresse au travail des chiens, donne son avis avec sagacité et suit la chasse avec cet entrain mesuré des gens qui connaissent les inconvénients de s'emballer. Mais la chasse à tir est sa véritable passion : ses goûts cynégétiques sont ceux d'un chasseur convaincu. Elle aime à aller droit devant elle, seule avec son chien : un pays un peu accidenté ne l'effraie nullement. Elle préfère du gibier qui se défend et on l'a entendue se plaindre des grandes battues des environs de Paris où il semble que l'on s'escrime au milieu d'une basse-cour. Cependant elle y prend part brillamment, et quoiqu'elle ait le défaut de jeter son coup de fusil un peu trop vite, sa colonne sur le livre de chasse est toujours bien remplie.

Pour chasser à tir elle porte un véritable costume d'homme,

knicker bockers, jupe presque absente, jaquette et chapeau à l'avenant. Cet habillement est peu gracieux, mais tout à fait " business like." Au château d'Eu, il est peu de jours où elle ne consacre quelques heures de la journée au sport, et ses filles l'imitent avec un entrain remarquable. En été, à la brume, elle allait tirer des lapins sur la lisière des taillis du parc, toujours accompagnée de plusieurs de ses enfants. Les jeunes princesses raffolent de leurs poneys, vont leur porter du pain à l'écurie et montent très gentiment pour leur âge.

La comtesse de Paris répète à qui veut l'entendre qu'elle n'aime ni la danse ni la toilette. L'art et le sport, voilà mes parties, dit-elle en riant. Je préfère cent fois un joli cheval à un beau diamant. Des goûts et des habitudes semblables retirent souvent à la femme de la grâce et de la distinction : elles la font gagner en revanche en simplicité, en énergie et en naturel. C'est un peu le cas de Mme la comtesse de Paris, mais la dignité de son rang, l'élévation morale de son caractère, le milieu dans lequel elle vit, la préserveront toujours de glisser jusqu'à la vulgarité : d'ailleurs elle a un sentiment très vif et très juste de l'art dans toutes ses manifestations, aussi bien par goût naturel que par l'étude approfondie qu'elle en a faite. Nous avons parlé du comte de Paris en tant qu'écrivain. Les goûts de sa femme sont nécessairement très subordonnés aux sympathies de celui qui les a dirigés.

Le comte de Paris aime les idées mesurées, exprimées dans la forme académique de l'école doctrinaire. L'avant-garde des jeunes trouve chez elle une admiration un peu hésitante : elle voit plutôt le danger des audaces de pensée et de style que les espérances que l'on peut fonder sur des talents très personnels, affranchis des chaînes d'une esthétique toute faite et de formules vieillies. Elle envisage donc cette littérature avec une sympathie naturelle jointe à de la méfiance apprise ; mais elle rompt souvent des lances, moitié riant, moitié sérieusement, en faveur de la nouvelle école. Elle est cepen-

dant très méprisante quand elle parle des brutalités voulues de certains écrivains : elle est de ces lecteurs qui veulent à toute force être respectés.

En dehors de ses goûts littéraires, elle aime la musique allemande et la sculpture française. Le talent de M. d'Epinay, celui de MM. Dubois, Chapu, Mercié excitent son enthousiasme. Elle faisait de fréquentes visites dans leurs ateliers et montrait le goût le plus sûr, le discernement le plus éclairé dans ses appréciations. Ses tendances sont très classiques en fait de peinture. Elle en parle avec plus d'hésitation et son admiration aurait la tentation d'apprécier le joli convenu de certains artistes en vogue.

La princesse Amélie, quelle délicieuse incarnation de beauté fraîche et candide ! C'est une belle personne dans toute l'acception du terme, douée d'une grâce timide et exquise. C'était l'ingénue royale dans tout son charme quand elle a quitté la France pour le Portugal et elle a laissé un souvenir de regret attendri à tout son entourage.

Ses traits rappellent ceux de la comtesse de Paris, avec plus de régularité toutefois ; mais une éblouissante fraîcheur, des cheveux magnifiques, une taille admirable dans son développement encore incomplet en font une séduisante créature qu'il est impossible de voir sans l'admirer.

Son éducation a été soignée, mais non dirigée d'après les tendances modernes représentées par les programmes universitaires. La princesse Amélie a été élevée d'après la tradition de 1830 avec l'adjonction de l'élément anglais ; elle a plus de connaissances pratiques et sportives que la plupart des jeunes filles du grand monde français : d'autre part, elle possède au plus haut degré les habitudes de réserve et de tenue irréprochable en honneur dans la société d'autrefois. Sa jeunesse n'a connu que très peu de distractions. Elle n'a pris part à aucune fête mondaine, sauf un grand bal donné en son hon-

neur par le duc de Bisaccia à l'occasion de ses dix-huit ans Ce soir-là, l'hôtel de La Rochefoucauld réunissait l'élite de la société française ; la jeune princesse dansa le cotillon avec le prince Charles de Ligne, frère de la duchesse de Bisaccia, et au souper, ce qui fut très remarqué, les préséances furent scrupuleusement réglées d'après le rang. Ordinairement il se fait dans le monde d'agréables compromis basés, tantôt sur la susceptibilité vaniteuse des invités, tantôt sur les sympathies personnelles des maîtres de maison ; l'on évite d'ailleurs autant que possible les compétitions de ce genre en composant d'avance les listes d'invités, mais on n'y arrive rarement. La présence du comte de Paris servit de prétexte à un retour à l'ancien cérémonial ; en cette occasion le fretin fut traité en fretin, les cadets en cadets, et toutes les duchesses surannées virent leurs droits respectés et reconnus. Jugez si cela provoqua du bruit dans Landerneau.

Le mariage de la princesse Amélie se fit presque à la façon des contes de fée. Le duc de Bragance avait dit et répété qu'il ne voulait épouser qu'une très jolie femme, et le marché matrimonial princier n'offrait à l'héritier du trône de Portugal que des Esthers ne rentrant pas dans cette description. La comtesse de La Ferronnays, veuve du fidèle ami du comte de Chambord, voyageant l'hiver dernier dans la Péninsule, s'arrêta à Lisbonne. Reçue à la cour, elle s'aperçut, grâce à sa pénétrante intelligence, du succès très probable qu'aurait la négociation qu'elle avait en vue. Elle télégraphia à Paris pour se faire envoyer un beau portrait de la princesse et s'arrangea de façon que le prince, venant lui rendre visite, pût le voir et l'admirer.

Ce portrait servit d'entrée en matière pour un éloge discret de la beauté de la fille du comte de Paris. Il n'en fallut pas davantage pour que le prince parlât de son intention de visiter prochainement la France. Etait-il déjà amoureux du portrait ou reçut-il le coup de foudre sous les lambris de Chantilly ?

Toujours est-il qu'il est peu d'unions où les convenances parfaites comportent autant d'amour de part et d'autre.

Cependant la pauvre princesse pleura beaucoup lors de son départ. L'orage, qui allait éclater et condamner son père à un nouvel exil, s'amassait déjà en nuages noirs à l'horizon et l'avenir incertain de sa famille augmentait encore la tristesse de la séparation. Elle sut trouver des paroles aimables, des mots gracieux pour remercier tous ceux qui saisirent cette occasion de témoigner de leur attachement à sa famille ; mais à personne elle ne cacha son regret de quitter la France, de cesser de lui appartenir.

Il faut le reconnaître, il est une indicible tristesse dans les existences traquées des princes exilés. Alphonse Daudet a étudié, dans son beau roman *les Rois en exil*, ces détresses princières. Il montre le pavé glissant de la capitale trahissant la faible moralité du roi d'Illyrie jusqu'à ce que, de chutes en chutes, il en arrive à ne plus reculer devant l'action basse et avilissante, tandis qu'à ses côtés sa femme se raidit dans sa hautaine ambition, jusqu'à sacrifier Herbert de Rosen, jusqu'à oublier qu'elle est mère, pas seulement mère de roi. Et, quand la flamme de son cœur se rallume devant son enfant blessé, n'est-ce pas pour mieux éclairer les lamentables ruines amoncelées sur son chemin, déchéances morales, misère matérielle, le malheur s'enchaînant au malheur, la secousse qui renverse les trônes ébranlant jusqu'aux chaumières ? Il y a du vrai dans cette poignante histoire à côté des exagérations nécessaires à la mise au point de l'intérêt romanesque.

L'an dernier, le roi de Naples examinait chez le duc d'Aumale un album renfermant des vues de différentes demeures habitées par le prince ; Claremont, Twickenham, Chantilly, Nouvion s'y trouvaient représentées. La beauté de ces reproductions frappa le roi et il dit très simplement : " Pour garder un souvenir des endroits que j'ai habités, il m'eût fallu faire

photographier la plupart das hôtels d'Europe." Ce propos tomba avec une indicible mélancolie au milieu de ces soi-disants heureux de la terre. Deux mois après, le comte de Paris prenait le chemin de l'exil.

C'est principalement le duc d'Orléans qui fut visé dans la loi d'expulsion. En effet quel avenir n'était pas réservé à un prince élevé en France (le prince suivait les cours de l'école libre de la rue de Madrid, et cela très brillamment), comptant des amis et des camarades dans toutes les classes de la société ? La France eût pu aisément s'engouer de cette belle jeunesse.

Le duc d'Orléans rappelle beaucoup le grand-père dont il porte le titre ; il a cependant plus de vivacité et de gaieté dans les allures ; l'exil l'a trouvé achevant la préparation de ses examens. Il a terminé son cours d'humanités en Angleterre et il commencera d'ici peu ses études militaires spéciales sous la direction d'un officier général, attaché par tradition de famille et par affection personnelle aux princes d'Orléans. Cet officier, dont la discrétion m'oblige à taire le nom, a pris sa retraite, bien que jeune encore, pour se consacrer entièrement à l'instruction du fils du comte de Paris, et assurément le professeur est digne de l'élève.

Les jeunes princesses Hélène et Louise sont de charmantes petites filles blondes, très fines et délicates, presque trop. Leurs cheveux moussent autour de leurs visages et une frange droite encadre leurs jolis fronts ; leurs grands cols à pointe de guipure les font ressembler aux petites infantes que peignait Vélasquez. Il y a de l'étiolement des races trop vieilles dans ces deux jolies créatures. Les yeux bleus sont intelligents et chercheurs, et la sollicitude attentive de la comtesse de Paris veille à retarder autant que possible pour elles le commencement des études sérieuses. Au château d'Eu, elles vivaient en vraies petites campagnardes, jamais si heureuses

que dans cette belle demeure où toutes leurs innocentes distractions, basse-cour, volières, chiens, poneys, étaient réunies.

Le prince Ferdinand est un beau baby qui aura quatre ans au mois d'août. La comtesse de Paris raffole des enfants : aussi ce dernier rejeton a-t-il été le très bien venu. A l'exemple de la reine d'Angleterre, elle a voulu nourrir les siens elle-même : d'une énergie et d'une santé rares, elle supporte ces fatigues sans rien modifier à sa vie ordinaire. On l'a vue faire apporter son nourrisson dans une maison de garde, de façon à ne rien changer dans ses heures de repas, tout en presant ses plaisirs favoris. Elle s'occupe de son *nursery* jusque dans les plus petits détails et élève ses enfants à la façon d'une bourgeoise du Royaume-Uni, ne négligeant rien pour assurer leur bien-être et la bonne direction de leur santé.

Les petites princesses et le prince Ferdinand paraissent à table au déjeuner de midi : avant le repas du soir, les princesses seules viennent faire le tour du salon : on les amène aussitôt le dîner annoncé.

On a parlé d'un projet de mariage entre le prince de Naples et la seconde fille du comte de Paris. Cette nouvelle est au moins prématurée, vu l'âge de la princesse. Et de quel œil l'union en question serait-elle vue par la fraction ultramontaine du parti royaliste ? On peut dire cependant que cette fraction deviendra dans peu d'années quantité négligeable. Les idées de Mgr Dupanloup et du comte de Falloux, depuis que leurs plus éloquents apôtres reposent dans la tombe, ont fait du chemin. Actuellement le talent et l'influence personnelle de M. de Mun soutiennent presque seuls la popularité de la doctrine dont il s'est fait le défenseur attitré. On s'est un peu lassé à Rome des simples mortels qui manquent de docilité, et M. de Mun a pris justement une pose d'archange laïque absolument ennemi de la hiérarchie.

Mais il n'est pas, de sa propre personne, à dédaigner : c'est

une force et une parure pour un parti, qu'un orateur d'un talent aussi brillant. Ses discours attirent au Palais-Bourbon, dont les tribunes sont si pleines et si vides en même temps, un véritable public de choix ; on y va entendre le virtuose de la parole autant que le défenseur de ses convictions propres et le fait est si vrai, que peu d'orateurs de la majorité sont mieux écoutés à la Chambre que le comte A. de Mun. Cependant le vent ne souffle point dans ses voiles, il ne faut pas se le dissimuler et peut-être un jour une alliance entre la fille du représentant des rois très chrétiens et le petit-fils de Victor-Emmanuel sera-t-elle accueillie comme un gage de libéralisme éclairé ?

III.—LA FAMILLE D'ORLÉANS.

N'allez pas parler au duc de Chartres de ces délicates questions de politique : il professera n'y rien comprendre et s'effacera systématiquement devant l'autorité, en pareilles matières, du comte de Paris.

" Ayant, déclare-t-il, le bonheur d'être son cadet, je ne m'en mêle point. Mon frère parle : si je suis de son avis, c'est d'un flatteur ; si j'en suis d'un opposé, c'est d'un rebelle. Je sais commander un régiment et rien au-dela."

Grand, mince, avec ce teint cuivré des blonds qui vivent d'une existence passée au grand air, le duc de Chartres représente au plus haut degré l'élégance militaire. C'est un tempérament ardent : il a hérité de la fougue des passions de son père, et tout en ménageant avec un scrupule qui lui fait honneur les convenances extérieures, il n'a pas manqué de semer sa vie intime de petits épisodes rappelant la scène du balcon. Mais le propos d'une charmante femme au sujet des petites infidélités de son mari pourraient être applicable dans ce cas. " Que mon mari, disait cette indulgente épouse,

promène son cœur tout le long du jour, pourvu qu'il me le rapporte tous les soirs." Les petits vagabondages extra-conjugaux du duc de Chartres n'ont assurément pas plus de portée que ceux qui motivèrent cette appréciation.

Il se trouvait dans son élément pendant qu'il commandait le 12e chasseurs et il s'y faisait adorer. La duchesse séjournait à Rouen et recevait avec la plus grande affabilité les subordonnés de son mari et leurs familles. Le prince s'occupait jusqu'au moindre détail du bien-être de ses soldats et il fit faire à ses frais, au quartier de cavalerie, de nombreux aménagements en vue de l'hygiène des hommes et de la facilité du service. Affable, obligeant, toujours prêt à être agréable à ceux qui étaient sous ses ordres, mais en même temps sachant commander, il a laissé à Rouen dans ce brillant régiment un souvenir impérissable.

Le duc de Chartres est Français jusqu'au tréfonds de sa nature : il a l'entrain et le chauvinisme d'un vrai troupier. Plein d'initiative et de gaieté dans l'action, il a la crânerie intelligente et l'intrépidité joyeuse qui ont fait le renom de l'armée française. Qui ne se souvient de sa brillante conduite en Amérique et comment le descendant de Robert Le Fort s'est montré digne de porter son glorieux nom devant l'ennemi ? Il paraît étrange que le gouvernement de la République ait jugé indispensable à sa sécurité de priver la France des services d'un de ses plus distingués officiers supérieurs. S'il était loisible de soulever tous les voiles, peut-être saurait-on de façon certaine que la mesure qui frappa le duc de Chartres tint à ce que le fils du duc d'Orléans était fort électique dans sa manière d'agir et qu'il avait gagné la sympathie d'un personnage portant grandement ombrage à ceux qui avaient recueilli sa succession au pouvoir. Certain jour de l'an, la France reçut la nouvelle de sa mort pour ses étrennes, triste cadeau assurément au sentiment de plus d'un patriote éclairé. S'il eût eu le temps d'écrire ses mémoires, il y eût été

parlé de certain dîner intime dont la date se placerait quelque part dans le printemps de 1881. La même table réunit l'héritier présomptif d'une grande reine, le duc de Chartres, trois seigneurs de haut panage et.... Gambetta.

Aussitôt la mort de ce dernier, un ostracisme déguisé sous divers prétextes atteignit tous ceux dont il avait su discerner les mérites, et, chose étrange à rapporter, le duc de Chartres fut du nombre. On se sert en France, avec une extrême légèreté, du mot libéral ; s'il était bien compris dans sa vraie signification, un grand homme n'aurait pas besoin d'autre épitaphe.

Le duc de Chartres s'est installé dans l'hôtel bâti par le prince Demidoff, rue Jean-Goujon dont le jardin s'étend jusqu'au Cours-la-Reine. La duchesse y recevait jadis tous les samedis et ses réceptions étaient très suivies. Peu jolie, mais gracieuse et distinguée, c'est une femme instruite et sérieuse, se plaisant à partager les travaux de ses enfants. Elle a surveillé elle-même l'éducation de la princesse Valdemar de Danemark et du prince Henri qui semble avoir hérité de toute la distinction d'esprit, apanage de la maison d'Orléans. Ses professeurs en font le plus grand cas : il joint aux qualités mâles de son père, les heureux dons littéraires du duc d'Aumale.

C'est un prince de très haute mine que le duc de Nemours, portrait vivant du roi Henri IV. Si le Béarnais pouvait descendre de son cheval de bronze pour frayer avec ses descendants d'aujourd'hui, il donnerait de grand cœur l'accolade à celui de ses neveux qui porte le titre de la maison d'Armagnac. Le duc de Nemours, sitôt qu'il fut en âge de se former des opinions, réagit contre les idées démocratiques de son père : le duc d'Orléans les raillait avec un certain scepticisme, son frère en souffrait et le témoignait par ses dires et par ses actes.

Il servit brillamment dans l'armée et eut un amer regret de voir briser la carrière qu'il aimait jusqu'au fanatisme. Rentré en France, sitôt qu'il vit accomplie l'œuvre de la fusion à laquelle il avait consacré tant d'efforts, il se désintéressa absolument de la politique. Il accepta alors la présidence de la Société de secours aux blessés de terre et de mer et apporta le plus grand zèle à des fonctions qui le mettaient en rapports constants avec d'anciens frères d'armes et lui donnaient l'occasion d'exercer une active sollicitude envers les soldats de la France.

C'est une nature généreuse et chevaleresque : ses façons exquises sont celles de l'ancien régime. Il parle aux femmes avec cette nuance de respect qui sied si bien et dont la tradition va si vite se perdant. On ne lui a pas connu de faiblesses.... Cependant on a parlé d'un amour sans espoir pour une belle princesse descendante des Jagellons. Il ne tint qu'à elle, paraît-il, et cela pendant de longues années, de devenir la duchesse de Nemours. Elle apparait parfois à Paris et pendant ses courts séjours, elle permet comme unique faveur à son fidèle adorateur de l'accompagner dans la promenade à cheval qu'elle fait au bois de Boulogne. Corisandre et Henriette étaient plus clémentes, mais qui sait si le prototype du Béarnais ne préfère pas son rêve à toutes les réalisations. Il en est, de par le monde, pas beaucoup il faut l'avouer, qui, écoutant volontiers le chant de l'oiseau bleu, laissent taire le reste. Le duc de Nemours serait de ceux-là qu'il ne nous étonnerait pas.

Ses deux fils, le comte d'Eu et le duc d'Alençon, sont mariés l'un à la princesse impériale du Brésil, le second à la princesse Alix de Bavière, sœur de l'Impératrice d'Autriche et de la reine de Naples. Sa fille aînée a épousé le prince Czartoryski et vit à l'hôtel Lambert dans les pratiques d'une haute piété et d'une grande charité.

La princesse Blanche a dû épouser tour à tour le duc de

Chaulnes et le prince de Ligne. L'une de ces deux alliances eût satisfait le duc de Nemours qui désirait voir sa fille faire un mariage qui lui permît de la conserver auprès de lui. La santé délicate de la princesse a entravé ces projets matrimoniaux et il est aujourd'hui vraisemblable que le célibat restera son partage.

Mais la figure véritablement énigmatique et intéressante, la seule qui se détache avec une rare puissance sur toutes celles des membres de la famille d'Orléans est la figure du duc d'Aumale. Dès son enfance, Louis-Philippe, qui s'y connaissait, conçut de grandes espérances de celui-là de ses fils. Une seule ombre déparait ses qualités, une insurmontable timidité. La première fois qu'il dut, au château de Neuilly, faire le tour du salon pour saluer les invités, il s'acquitta de son rôle, mais avec une souffrance visible ; il tenait dans sa main gauche un pli de son pantalon et le serrait nerveusement, tandis qu'il débitait d'un ton saccadé la phrase aimable qu'il fallait varier pour chacun.

Il hérita du prince de Condé. Un mystère plane toujours sur la mystérieuse tragédie de Saint-Leu : mon sentiment, dicté par une appréciation impartiale des faits et des caractères, est que le prince de Condé périt de mort violente, mais que l'attentat fut commis par d'obscurs subalternes, sans qu'il y ait eu connivence, encore moins participation en haut lieu. Il est certain que les coupables comptèrent sur une récompense et que la nécessité, en présence des calomnies qui avaient cours, d'étouffer l'affaire, leur valut au moins l'impunité. Mais la complicité n'alla pas au delà et tout ce qui a été allégué à ce propos rentre dans les inventions mensongères de l'esprit de parti.

Sans m'arrêter à narrer les faits très connus de la carrière militaire du duc d'Aumale en Afrique, remarquez qu'il excita au plus haut degré l'enthousiasme, plut généralement à ceux

dont il partagea les fatigues et les dangers. La correspondance de Saint-Arnaud et celle de Lamoricière, dont le témoignage n'est pas suspect, le montrent soucieux d'effacer le prestige de son rang devant les illustrations militaires qui commandaient l'armée, intrépide devant l'ennemi, et donnant le premier l'exemple de la discipline. Qui ne se souvient de son brillant fait d'armes, de la prise de la Smalah d'Abd el Kader, immortalisée par le pinceau d'Horace Vernet ?

Ce dont on pourrait s'étonner, c'est que, surpris au cours de cette première campagne par la nouvelle de la révolution de Juillet, le duc d'Aumale n'ait pas cédé à la tentation de mettre son épée dans la balance pour chercher à relever la fortune politique de sa maison ; il dut être conseillé, sollicité même dans ce sens. Il n'en fit rien, n'essaya pas de restaurer au moyen de sa jeune illustration, et de la célébrité qu'il avait acquise dans l'armée, le prestige de la monarchie tombée. Il traversa pacifiquement la France pour aller retrouver sa famille en Angleterre.

Lors de l'abrogation des lois d'exil, son grade lui fut rendu : il prit aussitôt une situation tellement prépondérante dans l'armée, que l'opinion publique s'accoutuma à le considérer comme une des personnalités en passe de disposer un jour des destinées nationales.

Le duc d'Aumale eût joint aux facultés personnelles qui étaient son partage, aux moyens d'action dont il disposait, un tempérament d'initiative et d'ambition, qu'il se fût rendu maître de la situation et qu'il eût pu, suivant la dictée de sa conscience politique, diriger les événements à sa guise : il ne s'agissait que d'adopter une ligne de conduite dans ce sens et de la suivre implacablement. De même qu'il s'abstint de tirer l'épée pour la cause de son père en 1848, il se contenta de se laisser guider par les événements et servit la France sans arrière pensée apparente : je me sers à dessein de cet adjectif,

car il me semble que l'ombre du roi-citoyen venait parfois souffler à l'oreille de son fils que la race des Dumouriez n'était pas éteinte, et que Charles X n'était pas mort tout entier.

Comment expliquer alors le désintéressement du duc d'Aumale ? C'est peut-être parce qu'il a intronisé le Botticelli, réhabilité le Bronzino, retrouvé en Allemagne le Theurdank, qu'il s'est montré inégal à la tâche entrevue ? Une nuance très fine et délicate différencie l'homme d'action de celui qui en a tout... sauf l'action. Cette nuance pourrait se traduire par cet axiome : qu'un dilettante ne fut jamais un conquérant ! Quand on a beaucoup étudié, lu et comparé, longtemps suivi les manifestations de l'esprit humain sur les terrains si divers de l'art et de la littérature, on en arrive fatalement à un dédain philosophique et un peu égoïste des faits de la vie extérieure : à force de prendre l'habitude d'idéaliser, on perd la faculté de réaliser.

Le duc d'Aumale paraît être un esprit trop affranchi des préjugés, un curieux de sensations trop raffinées pour avoir gardé l'objectivité brutale de l'ambition. Il n'a pas su sortir de la haute sphère intellectuelle où il se plaît, descendre du Sinaï qu'il habite, pour mettre résolument la main à la pâte, pour brasser les affaires de ce monde sublunaire.

C'est grâce à ces raisonnements que j'arrive à comprendre comment le fils de Louis-Philippe a su acquérir de son vivant la certitude de ne passer à la postérité qu'à titre de collectionneur et d'académicien. La gloire semble mince assurément pour celui qui semblait de force à entrer de plain-pied dans l'histoire et qui a raconté Rocroi de manière à faire croire qu'il eût su lui donner un pendant dans nos gloires nationales. Il est aisé de se figurer quelle eût été la ligne de conduite de Louis-Philippe en pareilles circonstances. Après la lettre de Salzbourg, il eût assurément mis à profit les ambitions trompées, les espoirs déçus, et repris en sous-œuvre, à son profit, la campagne avortée.

Le duc d'Aumale se borna à commander le corps d'armée de Besançon en y faisant preuve des qualités militaires les plus remarquables.

Pèlerin sans foi de l'ambition, il sut, dit la chronique, pousser plus loin la réalisation dans certains chemins fleuris et parfumés d'une senteur de renouveau. C'est là que le héros de la Smalah aimait à se reposer de ses fatigues présentes en racontant ses dangers passés, et comme une divinité ne va pas sans un temple, on dit qu'il fut édifié, aux frais du fidèle, dans la plaine Monceau. On dit aussi que si Louis XIV convoita Chantilly, son souvenir y est vivant, et que l'exemple du grand Roi vint à la pensée du noble châtelain, quand il résolut de consolider une douce habitude de cœur par un lien occulte mais sacré.

Le duc d'Aumale est actuellement un mélancolique et un désabusé : son abord est froid ; le sourire semble se figer sur ses lèvres quand il parle, et l'impression qu'il donne est celle du scepticisme poussé au dernier degré. Il n'y a pas très longtemps, causant avec un de ses collègues de l'Académie, il racontait la trouvaille qu'il avait faite récemment dans ses papiers de famille d'une lettre de Dumouriez adressée à Philippe-Egalité, dans laquelle le général suppliait le prince de ne point voter la mort de Louis XVI. " Elle est fort belle cette lettre, dit le duc d'Aumale, et d'une éloquence entraînante." Puis, d'un ton détaché, il continua : " Mon aïeul ne crut pas devoir en tenir compte." C'est froid.

On dit communément que la douleur adoucit et rend compatissant. Le duc d'Aumale a cependant été à cette dure école du malheur, et son cœur paternel porte des plaies saignantes. Le prince de Condé, celui de ses fils qui mourut au cours d'un voyage autour du monde, était remarquablement beau, intelligent et distingué. Le duc de Guise succomba à une scarlatine pourprée, deux ans après la rentrée des princes d'Orléans

en France. Il paraissait assez lourd et enfoncé dans la matière: son physique était peu agréable et ses facultés intellectuelles médiocres. Deux autres enfants moururent en bas âge, et le duc d'Aumale reste seul. Il a reporté toute sa tendresse sur le comte de Paris et, dit-on, sur le duc d'Orléans ; mais la Providence qui, semble-t-il, favorise les cadets de la maison au détriment des aînés, paraît avoir enrichi de dons plus rares le fils du duc de Chartres que celui de Philippe VII, et le duc d'Aumale pourrait s'en apercevoir un jour.

La donation de Chantilly et des collections qu'il renferme à l'Institut de France a grandement surpris l'opinion publique. On peut croire que le duc d'Aumale s'avouant, non sans quelques regrets, avoir manqué passablement de buts parmi ceux qu'il s'était proposés dans la vie, a voulu donner à la seule de ses œuvres qu'il ait su mener complètement à bien, un caractère de stabilité et des chances sérieuses de lui survivre.

La restauration de Chantilly, complète, sauf quelques détails peu importants, est, en effet, une des belles choses accomplies de notre temps et les collections de tableaux, d'armes, de livres, de manuscrits que renferme cette superbe demeure méritent de passer à la postérité, en témoignage du goût éclairé de celui qui les a réunies. Le duc d'Aumale a même acquis, par la sûreté de ses appréciations, une large part d'influence dans la direction du mouvement artistique moderne. Ses oracles font loi, et les œuvres de certains maîtres dédaignés qu'il a tirés de leur obscurité se couvrent d'or aujourd'hui, sur l'autorité de son admiration. Il a réhabilité plusieurs d'entre les primitifs italiens et contribué à la vogue des portraitistes du XVIIIe siècle.

Le joyau de cette collection de Chantilly est la *Vierge* d'Orléans. Jadis la *Stratonice* était classée en première ligne dans les œuvres d'Ingres : aujourd'hui cette peinture paraît bien froidement compassée, et correctement ennuyeuse. La série

des portraits de la maison de Condé me semble la partie la plus admirablement intéressante de cet assemblage de chefs-d'œuvre, et les vitraux de la chapelle représentant les enfants du connétable de Montmorency sont les plus merveilleux échantillons connus de l'art des verriers du XVIe siècle.

Cte Paul Vasili.

LE CENTENAIRE DE CORNEILLE

Un soir de juin, à l'heure où la lune s'éveille
Argentant de ses feux les merveilles de Rouen,
Sous ses rayons blafards, comme un morne Titan,
Se dressait devant moi le bronze de CORNEILLE.

Déroulant au lointain ses mystiques réseaux,
On entendait gronder l'orgueilleuse rivière.
Charmant les alentours de sa sainte prière,
L'airain harmonieux se mourait dans les eaux.

Heureuse est la cité dont la sage richesse
Burina pour la gloire un si fastueux nid.
Que l'homme en bronze est grand du haut de son granit,
J'admirais son ampleur, sa fierté, sa noblesse !

Sous ces plis de métal dont la postérité
T'a drapé fièrement, ta magique pensée
Peut, bravant des jaloux la colère insensée,
Graviter vers le ciel et l'immortalité !

Mais Corneille, animant son antique rudesse :
—" A quoi bon cet airain pour mes membres glacés
" Quand, vivant, je n'avais que des souliers percés ?
" Ce n'est pas moi qui suis l'objet de leur largesse !

" C'est à leur vanité que ce beau monument
" Fut un matin bâti ; mais le pauvre poète,
" Lorsqu'il chantait jadis, oubliant sa disette,
" Nul ne songeait alors à son long dénûment.

" Je prodiguais mon cœur, mon âme, mon génie
" L'or enflait leurs vaisseaux, je sombrais sous la faim.
" Je mourus, épuisé par leur lâche dédain ;
" Quelqu'un est-il venu bercer mon agonie ?

" Si l'or que vous coûta ce métal imposteur
" Eût, naguère, doré ma lugubre existence,
" Je vous eûs déchargés d'une reconnaissance
" Qui chante votre orgueil, et se rit de l'auteur."

THÉODORE VIBERT.

RONALD ET MISETTE

I.

Lui, Ronald, avait dix-sept ans ; elle, Misette, en avait quinze. C'étaient deux pauvres petites épaves sur l'océan du monde. Le père de Ronald, lord Hawksley, vint s'échouer à Ustaritz, en plein pays basque, l'année même de la guerre. Il ne vécut pas longtemps. Veuf de sa seconde femme, la mère de Ronald, miné par la phtisie, il mourut au bout de six mois, laissant son fils aux soins de " monsieur le prêtre " d'Ustaritz, l'abbé Argainarats. Le fils aîné, Robert, étudiait là-bas, à Oxford. La famille ne s'occupa guère du cadet. Elle se contenta de servir une pension convenable, et tout fut dit.

Quelques Parisiens doivent se souvenir encore de la mère de Misette, cette jolie Raymonde, qui joua aux Variétés ; elle y créa la troisième esclave dans *la Belle Hélène*. Son rôle n'était pas long : une réplique. Mais comme elle disait cette réplique-là ! Sa fortune fut faite du coup. On lui offrit un engagement à Saint-Pétersbourg, ce rêve des comédiennes. Emmener sa fille en Russie ? c'eût été bien gênant. Raymonde n'hésita pas. Elle se rappela qu'elle avait une sœur, veuve d'un maréchal-des-logis de gendarmerie à Ustaritz. Elle lui expédia l'enfant comme un colis, par grande vitesse. Excellente mère !.... Une brave femme, cette Mme veuve Urigaray, et très liée avec " monsieur le prêtre," dont elle faisait chaque soir la partie de bésigue. L'abbé Argainarats entreprit l'éducation de Misette, comme il avait entrepris celle de Ronald. Et voilà comment le fils du pair d'Angleterre et la fille de la cabotine furent élevés ensemble.

Les enfans s'aimèrent tout de suite. Tous les deux blonds comme des blés mûrs ; mais Ronald avait les cheveux un peu

fauves des héros du Titien, tandis que Misette, avec ses tresses en un or pâle, rappelait la Marguerite d'Ary Scheffer. Lui était grand, mince, élégant ; ses yeux très noirs, étincelans, illuminaient sa figure pensive et blanche. A dix ans, cet enfant était déjà un rêveur. Ces races du Nord gardent dans l'imagination quelque chose des brumes de la patrie. Ronald se perdait en des songes, en des pensées étranges. Il semblait qu'il aimât à s'envoler loin de la terre avec les ailes de ses idées. L'abbé Argainarats ne combattit pas le penchant de son élève. Il était si timide, ce brave curé ! Voyant son pensionnaire doux et laborieux, il se contentait de surveiller ses travaux et ne le guidait pas. Si bien que Ronald eut bientôt lu et relu les livres qui composaient la petite bibliothèque de l'abbé.

Tous ces Basques sont un peu poètes. Ils vivent dans un si merveilleux paysage, avec le grand ciel bleu sur leur tête et les Pyrénées grises à l'horizon ! Sans compter les mille couleurs de leurs plaines variées, les chansons argentines des gaves et des torrens qui les distraient souvent des réalités vilaines. Il n'est pas jusqu'à leur langue mélodieuse qui ne paraisse une poésie cadencée.... Oh ! oui, ils ont presque tous un coup de soleil dans le cerveau et dans le cœur ! L'abbé fut donc ravi de voir Ronald pâlir sur ses livres préférés.

Et quels livres encore ! Shakspeare, Ossian, Victor Hugo, Goethe : tous ceux que le génie emporte à travers les nuées. Peu à peu, Ronald en vint à se faire un monde réel de ce monde idéal. Il vivait avec Ophélie, avec Desdémone, avec Cordélie, avec la Esméralda ou Marguerite. Mais son goût le portait surtout vers les héroïnes enfantées par le génie de son poète national. Et, grâce à cette communion constante de pensée, il fut convaincu qu'il appartenait à la famille des créations shakspeariennes. Sur cette préférence il greffait une autre préférence. Il aimait ceux qu'un rêve éternel obsède, comme le prince Hamlet ; il enviait Roméo, qui, dès son pre-

mier pas, rencontrait Juliette. Et comme l'être humain veut toujours, hélas ! matérialiser son idéal, il fit bientôt de Misette la compagne de ses lectures et l'incarnation de ses idées.

Ah ! qu'elle était plutôt née pour l'action, cette petite Misette ! Elle avait des yeux bleus, très doux, mais avivés par une expression charmante de mutinerie et de gaîté. Son rire, sonore comme un grelot d'argent, découvrait ses petites dents, blanches, fines et transparentes. Toujours rose, toujours gaie, elle envoyait souvent promener le livre en disant à Ronald :

—Viens jouer !

Et Ronald allait jouer, puisque Misette le voulait, mais sans l'exubérance de son amie. Il semblait qu'il voulût amuser une toute petite fille. Puis quand elle avait joué, elle disait :

—Maintenant, raconte-moi une histoire.

Alors, ils allaient s'asseoir au bord de la Nive, dans un creux de rocher ; ou, quand il faisait très chaud, sous le bois de genévriers bleuâtres, et Ronald racontait les amours de la pâle Desdémone, ou les aventures étranges de la plaintive Marina ; ou bien encore l'histoire de Jane Grey, cette rose arrachée quand elle venait de fleurir.

—A mon tour ! s'écriait Misette.

Alors avec sa petite voix douce et perlée, elle commençait une chanson entendue dans les foires ou aux passages des contrebandiers :

C'est dans la ville de Bordeaux,
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux !

Ainsi chacun de ces enfans gardait la marque de son origine. Ils grandirent tout doucement, ne se quittant jamais

devenus nécessaires l'un à l'autre, comme deux oiseaux enfermés en la même cage. Pendant l'hiver, ils passaient leurs soirées dans le salon du presbytère. Près d'eux, " monsieur le prêtre " et Mme Urigaray avec leur éternel bésigue. L'abbé, un grand maigre, un peu courbé par l'âge, très timide, ne parlant que pour annoncer ses points, ou pour dire d'une voix craintive :

—Vous trichez, madame Urigaray !

Car elle trichait, Mme Urigaray. Une grosse femme, ronde, haute en couleur, qui s'attendrissait toujours, et qui pleurait d'attendrissement. Elle avait la faculté de plaindre tout le monde, même les gens heureux.

—Qu'est-ce qu'ils font donc, ces pauvres petits ignorans ? Voyez, monsieur le prêtre : cent d'as. Encore à se raconter leurs pauvres petites histoires. Vous ne direz pas que je triche, cette fois-ci : Tenez, voilà mon pauvre valet de carreau : il ne veut pas attendre sa pauvre dame de pique !

L'abbé Argainarats ne tentait jamais d'arrêter ce flux de paroles douceâtres, rendues encore plus douceâtres par le grasseyement de l'excellente femme. Mais qu'importait aux enfants ces longs discours de Mme Urigaray, et les brèves réponses de l'abbé Argainarats ? Ronald et Misette, étendus à moitié sur le vieux canapé jaune, en velours d'Utrecht usé, se racontaient de tant jolies choses ! Misette adorait ces histoires, que Ronald disait si bien, avec une flamme dans ses yeux étincelans. A dix heures, quand Misette et sa tante s'en allaient, la petite entreprenait toujours de recommencer pour la vieille les récits entendus. C'est alors que celle-ci donnait carrière à son attendrissement ! Elle pleurait régulièrement sur les héros infortunés et les héroïnes malheureuses. Mais quels mélanges, grand Dieu ! dans cette cervelle de linotte ! Car vous devinez que Misette elle-même ne retenait pas toujours très bien. De telle sorte que Mme Urigaray confondait

tout avec une facilité déplorable. La nuit achevait de brouiller ses idées. Et le lendemain, lorsque la vieille dame voulait raconter les mêmes histoires aux commères, ses voisines, c'était un tohu-bohu des choses les plus extraordinaires.

—Cette pauvre demoiselle Jane Grey, madame, qui fut guillotinée par ce monstre de Marat !

Mais il y avait surtout une jeune fille nommée Pomone ou Anémone (Mme Urigaray ne se rappelait pas très bien), qui fut étranglée parce qu'elle aimait un nègre. Un nègre ! comprenez vous ça ? Il y a des gens qui ont de bien drôles d'idées. Ce qui n'empêchait pas la vieille tante de pleurer en conscience sur ces dames, même sur celles qui aimaient des nègres. C'est à peine si elle se consolait quand Mlle Harispe, la demoiselle de la poste, lui disait :

—Ne vous faites donc pas de chagrin, madame Urigaray. Tout ça, c'est des *giries !*

Misette, elle, ne discutait jamais les récits de son ami. C'était parole d'évangile. Elle l'écoutait, bouche béante, avec une admiration faite de tendresse et de respect. On eût dit qu'elle se trouvait en face d'une créature supérieure, pétrie d'une argile plus fine. Tout le monde, du reste, était un peu comme elle, et M. le prêtre lui-même, lorsque Ronald avait parlé, disait souvent :

—Je ne sais pas où cet enfant va prendre ses idées. On croirait que quelqu'un lui parle à l'oreille.

ALBERT DELPIT.

(A continuer.)

LACHINE

On m'écrit de Montréal : " Pouvez-vous me dire s'il reste des vestiges de la maison que Robert Cavalier, chevalier de La Salle, bâtit sur le lot de terre à lui donné, en 1666, par les MM. de St Sulpice, et qu'il nomma La Chine ?"

Je réponds, en premier lieu : René-Robert Cavelier, surnommé La Salle, ne s'appelait pas Cavalier, et il n'était pas chevalier.

En second lieu, il n'a pas reçu la terre en question durant l'année 1666.

Troisièmement, il est douteux qu'il ait construit une maison valant la peine, et encore moins un fort, comme on l'a prétendu.

Quatrièmement, ce n'est pas Cavelier de La Salle qui a imposé le nom de Lachine.

Dans son histoire des découvertes de La Salle, M. Gabriel Gravier nous dit que, en 1666, son héros était âgé de moins de vingt-cinq ans et n'était jamais sorti de France.

On sait que M. l'abbé Cavelier vint de France à Montréal l'année 1666. Il était frère de René-Robert dont la présence à son tour, est constatée à Montréal, les 1er et 7 novembre 1667 (voyez Faillon : *Histoire de la col. française*, III, 228 : Voyage de Dollier et Galiné, page 65).

Dans ce même mois de novembre 1667, M. Galinier entra en fonction comme supérieur de la maison de St Sulpice de Montréal, charge qu'il exerça à peu près un an. Nous verrons

plus loin que ce fut M. Galinier qui concéda la terre en question à La Salle, par conséquent l'hiver de 1667–68.

M. Faillon dit : " Le fief était situé en face du saut St Louis, dans un endroit de l'île de Montréal, où le séminaire avait déjà résolu d'établir une bourgade... Il ne donna point. alors de titre par écrit... Le fief semble avoir été d'une assez vaste étendue ; il fut érigé sans aucun droit de justice, quoiqu'avec droit de moulin seigneurial... La Salle commença des défrichements et des constructions, traça l'enceinte du futur village, où tous les colons devaient avoir une maison pour s'y mettre à couvert des Iroquois, et fit aussi diverses concessions de terre, donnant à chacun des nouveaux colons soixante arpents, et en outre un demi-arpent dans l'enceinte du village, Les cens qu'il leur imposa devaient être payés non à la St Martin, mais à la fête de St Sulpice."

Ces concessions de terre à des habitants paraissent avoir eu lieu l'automne de 1668. En tous cas rien ne prouve que La Salle ait fait beaucoup plus que de dresser des plans, cette année 1668, la seule durant laquelle il fut en possession du domaine de la côte de St Sulpice.

" Le 15 novembre 1668, il loue une maison dans la ville de Montréal, pour y passer l'hiver," dit une note placée par la Société historique de Montréal à la suite du *Voyage* de MM. Dollier et Galiné, page 66.

Dans un contrat du greffe de Montréal, en date du 16 décembre 1668, mentionné par Faillon (III, 298) on lit : " la maison de la côte St Sulpice. " La Salle est partie à ce contrat.

Par un acte notarié du 9 janvier 1669 La Salle rétrocède au séminaire " la seigneurie appelée de St Sulpice, située en l'île de Montréal, au-dessus du saut St Louis et dont il tenait la concession de M. Galinier."

Jusqu'à présent, il n'y a pas de trace du nom de La Chine, imposé à cette localité.

Le 6 juillet 1669, La Salle, avec un certain nombre d'hommes, s'embarqua pour aller en découverte, jusqu'aux mers de Chine, si possible. MM. Galiné et Dollier étaient du voyage. M. Dollier écrit qu'ils partirent tous ensemble " du saut St Louis, à une lieue et demie " de Montréal, ou si l'on veut une lieue et demie de la résidence des prêtres de St Sulpice.

MM. Dollier et Galiné n'allèrent pas plus loin que le voisinage de Niagara, en compagnie de M. de La Salle, et les hommes de celui-ci rentraient à Montréal après quatre mois d'absence. La Salle ne revint que l'année suivante.

Dans son *Histoire du Montréal*, publiée par la Société Historique de Montréal, M. Dollier dit, en plaisantant, que le nom de Lachine fut donné à la localité d'où était partie (1669) l'expédition du sieur de La Salle. Il fait entendre que le retour des " Chinois " causa quelques risées dans le public. M. Dollier aimait à rire ; je pense qu'il est l'auteur du terme satirique *Lachine*. Il parle de la " trasmigration " des voyageurs de La Salle, voulant par là signifier que ces braves gens, partis pour se rendre à la Chine et revenant penauds, méritaient le surnom de Chinois. Une confusion existe dans son récit, car il place ce trait dans l'année 1667–68, bien qu'il sut, mieux que personne, que la chose avait eu lieu l'automne de 1669, au retour des hommes de l'expédition. Ce n'est pas la première fois que les annalistes ont transposé ainsi des faits dont ils connaissaient et la vraie date et le caractère particulier, sans s'apercevoir de la fausse interprétation que les historiens pourraient leur donner. C'est ce qui n'a pas manqué dans le cas qui nous occupe.

Il me semble impossible de contester que le nom de *Lachine* ait été imposé par ironie, à la suite de l'expédition manquée.

La Salle, qui n'a jamais employé ce nom dans les actes aujourd'hui connus, ne doit pas en avoir été l'auteur. C'est plutôt M. Dollier qui le créa ou qui s'en fit le propagateur, après son retour de la baie de Quinté au printemps de 1670.

Quoiqu'il en soit, dans un acte du greffe de Montréal, en date du 11 juin 1670, figurent ces mots : " le lieu de la Chine ainsi appelé," et encore : " l'habitation qu'on appelle la petite Chine ", expressions qui, d'après la remarque de M. Faillon (III 298) montrent que ce nom devait avoir été adopté récemment. Le 8 octobre, même année (même source) l'intendant Talon répète le mot.

Le plan de l'île de Montréal publié par M. H. Beaugrand dans son album du *Vieux Montréal* indique la date des forts construits en remontant depuis la ville jusque vers quatre lieues. Ce sont Verdun 1662, Cuillerier 1672, Lachine 1672, Rémi 1671, Rolland 1672.

Verdun était le nom de la mère du premier Vaudreuil qui vint en Canada, et qui fut employé d'abord dans l'île de Montréal. Si le nom du fort Verdun provient de cette source, il est bon de constater qu'il remonte à peine à 1686— mais il pouvait y avoir eu un fort en ce lieu dès 1662, sous un nom quelconque.

Cuillerier était un habitant bien connu de l'île de Montréal.

Le fort Rémi doit sans doute son nom à M. Rémi de Courcelles qui commandait dans l'île en 1671.

Rolland ou Le Noir Rolland, était un traiteur très actif, un peu avant 1672 et longtemps après cette date.

Pour avoir été construit en 1672, comme le veut la carte

de M. Beaugrand il faut que le fort de Lachine ne soit pas celui du sieur de La Salle, en admettant que ce dernier eut jamais érigé un fort à la côte St Sulpice durant les douze ou quatorze mois qu'il fut possesseur de ces terres.

Lachine est à trois lieues de Montréal. La Salle dit que son fief était situé au dessus du saut St Louis. Faillon observe que ce fief était en face du saut St Louis et semble avoir été d'une assez vaste étendue. Dollier note qu'il s'embarqua avec La Salle à une lieue et demie de Montréal. Si cette mesure est prise à partir du pied du canal Lachine actuel, nous n'arrivons qu'à moitié chemin entre Lachine et Montréal. Est-ce bien sur le site de Lachine que Cavelier de La Salle commença des travaux en 1668 ? Ne serait-ce pas plutôt aux environs du fort Cuillerier ?

Nous venons de voir que la durée de la résidence de La Salle à Montréal se limite à une vingtaine de mois dont dix à douze comme seigneur du fief St Sulpice. C'est durant ce court espace de temps que l'on veut qu'il ait fait des voyages d'exploration dans le nord pour se préparer à ses fameuses découvertes. Il est possible que, l'hiver de 1667-68, il ait remonté l'Ottawa— cela compterait pour un voyage et pas plus. L'été et l'automne de 1668, il était tout à sa seigneurie. Pour l'hiver de 1668-69, il se procure une maison à Montréal— puis il part le 6 juillet 1669 pour visiter les lacs Ontario, Erié, etc. Toute l'erreur vient de ce que l'on a cru voir La Salle fixé à Montréal pendant quatre ans : de 1666 à 1670.

BENJAMIN SULTE.

LE HIBOU

(Pour les *Nouvelles Soirées Canadiennes*)

Au fond de la forêt qui pleure et qui frissonne
Dans son brumeux manteau, sous les baisers du vent,
J'aime un cri de hibou par un doux soir d'automne,
Un cri triste et plaintif comme un gémissement.

Dans le creux des vallons obscurs, la voix résonne ;
La note qui revient par instants se suspend
Pour revenir toujours sans changer, monotone
Comme l'âme d'un mort qui souffre et se repent.

En haut le ciel est sombre, en bas la lande est grise ;
L'ajonc séché crépite au souffle de la brise :
Et comme un goëland balancé par un flot

Tour à tour sur la vague ou remonte ou s'abaisse,
La plainte de l'oiseau meurt et renaît sans cesse
Et l'écho la redit là-bas dans un sanglot.

AIMÉ MOTTIN.

LE CAÏQUE

(Pour les *Nouvelles Soirées Canadiennes*)

Ainsi qu'un héron fauve au long col élancé ;
Le caïque effilé d'érable et de platane
Dépasse en se jouant la coquette tartane
Et l'alcyon léger, par la brise bercé.

Sous le lourd pavillon de pourpre et d'or tissé,
Rêveuse, respirant un lotus qui se fane,
Songeant aux bords du Nil embaumés, la sultane
Vous jette un doux regard aussitôt effacé.

La barque, bondissant sous l'effort de la rame,
S'éloigne et disparaît sur le dos de la lame,
Comme ces morts d'hier dont nul ne se souvient.

—Ainsi passe souvent la vision de la Muse :
Elle fuit, ne laissant qu'une image confuse
Comme un parfum de femme, oublié, qui revient.

AIMÉ MOTTIN.

RONALD ET MISETTE

I

(Suite)

Dans les premiers temps Misette ne comprit pas très bien cette phrase. Elle croyait naïvement que son ami conversait avec des êtres invisibles. Lentement, elle s'habitua à cette pensée que Ronald avait des inspirations. C'était surtout avec elle qu'il se laissait aller à parler tout haut. Ils partaient ensemble, la main dans la main, pendant les gaies journées du printemps, courant la campagne fraîche, attiédie par le soleil souriant. Alors, du matin au soir, ils disparaissaient. Les paysans les voyaient passer, souvent enlacés, quand Ronald soutenait Misette lasse de fatigue. Ou bien le *pastour* interrompait son *roumanz* pour écouter les inspirations de Ronald. Peu à peu son instinct de poète se développait. Il improvisait des chants mélodieux, en une langue inconnue de ces braves gens du pays basque et que Misette seule comprenait. Ronald lui avait appris l'anglais. Car, par un phénomène assez curieux, cet adolescent élevé en France ne faisait de vers que dans sa langue natale. Vers pleins de rêverie, d'une allure fière, d'une pensée chevaleresque.

En été, Ronald et Misette se promenaient dans les bois ou sur le bord des torrents. A l'endroit où la Nive tourne, sur le chemin de Cambo, les deux enfants avaient un petit coin préféré. C'était tout en haut d'un rocher couvert d'arbres épais qui formaient un bosquet impénétrable. Il fallait écarter ces branches entrelacées pour y arriver. Une fois là, le spectacle était magique. Un petit chemin en pente, moussu et fleuri, menait à un mamelon d'où l'on apercevait, en bas, la

rivière tourbillonnant comme dans un abîme. La première fois qu'ils y allèrent, Misette voulut se pencher comme son ami sur la Nive écumante, mais elle se retira brusquement, toute pâle. Elle s'accrocha à l'épaule de Ronald en disant :

—J'ai peur ; ne revenons plus ici, veux-tu ?

Ils y revinrent cependant, et souvent, et bientôt presque tous les jours. Ce fut là qu'ils virent clair dans leur cœur, un soir d'été ; Ronald et Misette arrivèrent las, silencieux, oppressés. Depuis quelque temps une inquiétude se glissait entre leurs baisers de frère et de sœur. Cet adolescent de seize ans avait des frissons en baisant les cheveux et les lèvres de cette fillette. Elle, elle souriait toujours sous ces caresses. Mais ces mêmes caresses, qui la ravissaient naguère, la faisaient un peu pâlir maintenant.

Le fameux José, le contrebandier célèbre, honoré et respecté dans le pays basque—comme tout contrebandier remplissant bien son devoir—les vit passer, ce soir-là, muets, graves, enlacés. Ils s'arrêtèrent devant sa hutte ; sur la porte, José fumait sa pipe, silencieusement, câlinant un grand chien tapi à ses pieds.

—Bonsoir, monsieur Ronald ! cria José.

—Bonsoir, José ! répliqua Ronald.

Le jeune homme fit halte un moment. Sa tête fine et pâle, ses yeux brillants comme des diamants noirs, son allure fière, imposaient une sorte de respect à tous ces Basques. Ronald se tenait debout devant la hutte, et Misette, accrochée de ses mains croisées à l'épaule de son ami, laissait pendre les tresses d'or de ses cheveux.

—Eh ! eh ! reprit José, vous vous promenez tous les deux encore ! Savez-vous que vous voilà grands à cette heure ? on

vous appelait le petit frère et la petite sœur, on vous appellera maintenant les deux petits amants.

Misette éclata de rire ; Ronald eut un mouvement brusque. José ajouta, en secouant doucement la cendre de sa pipe :

—Bonne promenade, les amoureux !

Ronald ne répliqua rien. Il entraîna sous bois Misette qui riait toujours. Ils s'assirent sous le bosquet, et Ronald, d'une voix grave :

—Il a raison, Misette, je t'aime !

—Et cela te rend triste ? Moi, je le savais. Embrasse-moi.

Elle lui tendit ses lèvres semblables à une grenade fraîche. Il la prit dans ses bras et la serra étroitement : baiser chaste comme le cœur de ces enfants, et qu'ils échangeaient devant la nature, premier témoin de leurs premiers aveux.

—Nous nous aimerons pendant l'éternité ! s'écria Ronald avec fièvre. Je t'aimerai comme Roméo aimait Juliette, comme Hamlet aimait Ophélie. Si tu veux, nous irons ensemble dans les bois, et nous y vivrons seuls.

—Moi, je veux toujours ce que tu veux, dit Misette gaiment.

Ils restèrent un long temps à se regarder. En bas, la brise grondait, troublant le silence de la nuit d'été. Des libellules glissaient dans l'air ; des fils de la Vierge pendaient des branches, et de temps à autre, un bruissement doux sous la feuillée,— quelque lièvre rôdant qui se terrait avec effroi. Ronald s'étaient étendu sur la mousse, tenant les mains de Misette serrées entre les siennes. Il parlait à voix très basse, comme s'il craignait que les arbres ne l'entendissent.

—Misette, nous nous sommes aimés même avant que de

naître. Les âmes qui flottent dans les limbes se chérissent déjà ; quand elles se rencontrent dans la vie, ce sont des amours immortelles. Vois comme la destinée nous a doucement conduits l'un vers l'autre ! Elle nous a choisis dans deux grandes villes afin de nous réunir ici, au milieu de ces montagnes moins hautes que mon rêve. Des êtres comme nous seraient morts entre les lourdes murailles des cités. Dieu nous a donné l'air pur des campagnes larges, les chansons des torrents et la profondeur des bois.

—Je vivrais bien dans une ville, si j'y vivais avec toi.

—Nous y serions moins seuls, Misette. Il y a des hommes qui te verraient et à qui tu pourrais sourire. Et puis, que sommes-nous donc tous les deux, sinon des orphelins abandonnés ? Je n'ai que toi et tu n'as que moi. Il faut nous faire un monde de notre amour et nous y enfermer pour la vie.

—Moi, je veux toujours ce que tu veux, dit-elle pour la seconde fois.

Il la prit encore entre ses bras, et leurs lèvres se confondirent, et le rossignol commença de chanter près d'eux, égrenant ses perles dans la nuit étoilée. Une brise tiède traversa le bois comme un long soupir ; la Nive se mit à l'unisson, et ce fut un concert adorable, un mélange confus et harmonieux, du chant du rossignol, des plaintes de la brise autour de ces deux êtres, chastes et ardents, ignorants du mal, qui ne cherchaient dans leurs caresses qu'un peu plus d'infini pour leur âme.

Et ce rêve délicieux, frais comme un chant d'oiseau, embaumé comme une brassée de lilas, dura toute une année, toute une année heureuse. Rien ne vint ternir la pureté de cet amour, que les anges durent voir en souriant. Cet adolescent de dix-sept ans, cette fillette de quinze, traversaient les vilenies humaines sans y salir le bout de leurs ailes. Rien

n'éclaira leur ignorance. On devina bien vite leur secret, et comment leur tendresse était devenue de l'amour. Mais il se dégageait d'eux une chasteté si lumineuse que pas un ou pas une n'eut l'idée de sourire. On se contenta de les appeler " les deux petits amants," sans que personne osât penser à mal.

Quand le printemps revint et que les premières feuilles montrèrent leurs têtes vertes, Ronald et Misette recommencèrent leurs courses joyeuses. On les connaissait partout, dans les fermes, et c'était à qui leur ferait fête. Les *pastours*, les paysans, les contrebandiers les apercevaient de loin. Lui avec sa chemise de laine grise, décolletée sur le cou blanc et nerveux, et serrée à la taille par la ceinture bleue tombant sur le pantalon de velours noir : le costume du pays ; elle vêtue aussi comme les Basquaises, la jupe rouge, un peu courte, collée à plat sur le corps, et la chemisette de toile écrue, où ses épais cheveux blonds pendaient en longues tresses.

Ils retournaient presque tous les jours à leur asile préféré, au dessus de la Nive : l'abîme, comme ils l'appelaient. C'est que là ils se sentaient plus seuls. Leur amour avait une date, maintenant.

—Déjà un an, dit une après-midi Ronald. Nous étions là, où nous sommes. Vois comme la nature est bonne. Elle n'a rien changé : elle a voulu rester la même, comme nous resterons les mêmes, nous aussi.

—Je t'aime ! ajoutait-il, car tu es belle, car tu es bonne. Je t'aime, Juliette !

—Je t'aime ! disait-elle, car tu es beau, car tu es bon. Je t'aime, Roméo !

—Je t'aime ! reprenait Ronald, et rien ne pourra me séparer de toi. Tu es le soleil qui me réchauffe. Mais je préfère un

de tes regards à tous les rayons du soleil, car ses rayons vont à tout le monde, et tes regards ne viennent qu'à moi.

Ils se tenaient serrés l'un contre l'autre. Une fièvre lente délicieuse, se glissait dans leurs veines. Ils se regardaient, les yeux dans les yeux. Le soleil baissait lentement derrière la dernière chaîne des Pyrénées. Un alanguissement profond prenait la nature : les oiseaux fatigués voletaient à peine de branche en branche ; la cime des arbres se courbait, et la campagne, aspirant à la fraîcheur du soir, s'étirait délicieusement. Voluptés âcres et pénétrantes qui s'imprégnaient des mille parfums épars. Et ces parfums grisaient ces enfants, déjà grisés par leurs caresses. Ils sentaient l'infini grandir en eux ; leurs tempes battaient plus vite : leurs yeux se voilaient, et leurs bras épuisés se lassaient de l'étreinte qui brûlait leur sang sans rafraîchir leurs lèvres. Ronald s'arracha le premier à cette torpeur qui les envahissait. Il se mit à genoux sur la mousse, pendant que Misette, toujours étendue, laissait retomber sa tête pâlie sur la poitrine de son ami. Lui souriait d'un sourire hautain et fier, il étendit la main vers l'horizon :

—Descends dans la grande mer, ô soleil ! s'écria-t-il d'une voix vibrante. Tu peux faire la nuit sur le monde ; tu ne feras pas la nuit dans nos âmes ! Nous ne connaissons ni les mensonges que tu éclaires, ni les hontes que tu caches ! C'est à la face de Dieu que je l'aime et qu'elle m'aime : rien ne pourra nous séparer jamais, et ta lumière ne verra pas notre souffrance, parce qu'elle ne nous verra que réunis.

—Et si je venais à m'en aller ? dit-elle.

—La créature ne marche pas sans son ombre, Misette, et je te suivrais partout.

—Et si le bon Dieu me donnait des ailes pour m'envoler comme une alouette ? reprit-elle en souriant.

—Je mettrais mes bras à ton cou et je m'envolerais avec toi.

—Et si je tombais malade, et si je mourais, mon Ronald ?

—Je me collerais contre ton corps et la même tombe nous servirait de lit.

Elle se mit à rire gaîment, et frappant ses petites mains l'une contre l'autre :

—Va, je ne m'en irais pas sans toi ; si le bon Dieu me donnait des ailes, je te dirais :—Coupes-les. Si je me sentais mourir, je te crierais :—Ronald !. . . . Tu viendrais m'embrasser, et je ne mourrais pas.

Le crépuscule commençait à s'épaissir. Ils se levèrent et disparurent sous les hautes feuillées.

Une immense joie gonflait leur poitrine. Ils se sentaient si bien l'un à l'autre ! Ils avaient la jeunesse, le bonheur, l'amour ; que pouvaient-ils craindre ?

Comme ils arrivaient sur la grande route, qui va de Cambo à Ustaritz, un coup de tonnerre retentit, là-bas, dans le cirque de granit des Pyrénées. En même temps un gros nuage, noir comme une aile de tiercelet, couvrait le ciel du côté du Pas-de-Roland. Puis un éclair rouge déchira les nuées, qui parurent un instant toutes sanglantes sur la face livide du ciel.

—Vite, vite, Misette ! dit Ronald. Il faut gagner le presbytère avant l'orage.

Elle rejeta en arrière ses cheveux épais et soyeux, qui, dans l'animation de la marche, glissaient sur son visage.

—Eh bien ! nous serons mouillés, répliqua-t-elle en riant. Si tu savais comme cela m'est égal !

—Non, non, vite, vite, Misette !

—Courons ; moi je veux bien !

Hélas ! ce n'était pas seulement sur les Pyrénées que grondait l'orage ; ce n'était pas seulement à l'horizon que la foudre zébrait de rouge les nuées. En croyant fuir la tempête, Ronald et Misette couraient au-devant d'elle. Et cette tempête-là allait foudroyer d'un seul coup ces fraîches tendresses, écloses en plein soleil du midi.

II

Ce soir-là, Mme Urigaray entra au presbytère, comme sonnaient huit heures à l'église. L'abbé Argainarats l'attendait en se promenant dans son jardin, un sécateur à la main.

—Est-ce que les enfants sont ici, monsieur le curé ? demanda-t-elle.

—Non, madame Urigaray.

—Le couvre-feu est sonné, pourtant.

Mais ni l'un ni l'autre ne pensaient à se tourmenter. Ce n'était pas la première fois que Ronald et Misette restaient dehors aussi tard. Le curé et la vieille dame savaient les enfants sous la protection de tout le monde. S'ils n'étaient pas rentrés encore, il ne fallait pas s'inquiéter, pour sûr. On les avait gardés à souper à la ferme des Aduldes ou à celle de Peyrocave : ou bien encore, ils s'étaient attardés au jeu de paume. Ronald comptait parmi les meilleurs joueurs du pays. Il avait eu pour maître un vieux garçon de charrue propre élève de Curutchet, messieurs. Oui, certes de Curutchet, ce roi de la paume.

Le curé et la vieille dame passèrent dans le salon, où Jorette, la gouvernante, dressait chaque soir la table de bésigue. La partie durait à peine depuis vingt minutes, seulement interrompue par un ou deux : " Vous trichez, madame Urigaray ! —Si on peut dire, monsieur le curé ! " quand un bruit de grelots et de galop endiablé retentit dans la rue. Le curé leva le nez :

—Eh ! mon Dieu ! murmura-t-il, qui vient à Ustaritz à cette heure !

Presque aussitôt, un grand tapage : et une voiture s'arrêta à la porte du presbytère. L'abbé Argainarats n'en revenait pas. C'était donc pour lui la visite ? Deux minutes après, la porte du salon livrait passage à un homme d'une cinquantaine d'années, très grand, fluet plutôt que mince, au visage glabre entouré de longs cheveux, et qui regardait fixe comme un épervier. La première chose qu'on remarquait chez cet homme était sa figure jaune, couturée, et ses dents larges, en forme de palettes. Il portait une longue redingote qui tombait au-dessous du genou. En guise de cravate, un col moitié noir, moitié blanc. Son apparition inattendue avait quelque chose de si fantastique, que l'abbé Argainarats et sa vieille amie restèrent à le contempler, bouche ouverte, sans rien dire.

—Je suis bien chez M. l'abbé Argainarats ? dit l'inconnu d'une voix sèche avec un fort accent anglais.

—Oui, ... oui, certes. Vous êtes bien chez l'abbé Argainarats . . . . L'abbé Argainarats, c'est moi.

—Je suis le révérend James Thornton.

L'homme fluet et glabre remua un peu la tête en prononçant ces quatre mots : " Le révérend James Thornton," comme s'il y attachait un sens particulier, quelque chose d'extraordinairement vénérable. Ces huit syllabes " le révérend James

Thornton," devaient avoir pour le nouveau-venu une sonorité magique. Mme Urigaray continuait à l'examiner un peu comme une bête curieuse. Jamais elle n'avait vu un homme aussi fluet et aussi glabre. Quant à l'abbé Argainarats, il demeurait très interloqué et, sa timidité ajoutant à son embarras, il ne savait trop que répliquer. Certes, ce nom de James Thornton ne lui était pas inconnu. Mais où et comment l'avait-il entendu prononcer ? Enfin l'étranger daigna s'expliquer.

—Je suis l'oncle de lord Ronald Hawksley, dit-il.

Aussitôt l'abbé Argainarats se rappela. C'était le révérend James Thornton qui servait la pension annuelle de son élève. L'oncle de Ronald ! Tout s'expliquait. Le ministre, — car c'était un ministre du culte anglican, l'abbé s'en souvenait maintenant,—venait voir son neveu. Rien de plus naturel. Le brave prêtre essaya de faire oublier la froideur de son premier accueil.

—Très heureux . . . . oh ! très-heureux de vous connaitre . . . . Chère madame Urigaray, monsieur est l'oncle de Ronald . . . .

M. James Thornton ébaucha un signe de tête assez léger, puis toujours sur le même ton glacial :

—Est-ce que mon neveu est absent ?

La porte s'ouvrit brusquement, au milieu d'un éclat de rire frais et argenté ; une trombe s'abattit sur les genoux de Mme Urigary, et Misette s'écria :

—O ma tante, que je me suis amusée ! Ronald et moi nous avons couru pendant une demi-heure. L'orage peut venir maintenant.

Derrière la fillette Ronald se tenait debout, souriant. Il

n'avait pas encore aperçu l'étranger. Ce fut Misette qui le vit la première.

—Tiens, un monsieur ! dit-elle.

—C'est ton oncle, Ronald, reprit l'abbé Argainarats.

Le révérend James Thornton fit un pas vers le jeune homme, qui était demeuré immobile, dans une sorte d'étonnement, regardant le ministre anglican de son œil calme et fier.

—Oui, Ronald, votre oncle, dit-il, votre dernier parent. J'ai la douleur de vous annoncer la mort de votre frère aîné, lord Robert Hawksley. Je viens vous chercher : vous êtes désormais pair d'Angleterre, l'héritier d'une des plus grandes fortunes des trois royaumes et le chef de notre glorieuse famille. Vous devez prendre le deuil.

Ronald regardait toujours M. Thornton. Pas un mouvement ne trahit une émotion chez lui ; à peine une flamme dans la profondeur de ses yeux noirs. Il dit lentement, après un court silence.

—C'est vrai, j'avais un frère : Dieu ait son âme ! Comment était-il, mon frère, monsieur mon oncle ? Brun ou blond ? me ressemblait-il ? Quelle forme avait son écriture, je vous prie ? Et il est mort ! C'est-à-dire que le même sang coulait dans nos veines, et cependant je ne l'ai jamais connu et il ne m'a jamais aimé ni moi, son cadet, ni notre pauvre père, qui dort près d'ici, dans un cimetière français, au milieu de tombes étrangères. Et vous êtes mon oncle, vous, monsieur ? Il paraît que j'avais également un oncle. J'ai peut-être aussi d'autres parents ? Eh bien ! vous vous trompez ; je n'ai qu'une famille, celle qui est ici, les êtres chéris qui m'ont élevé et m'ont aimé. Enfin, mon frère est mort ; c'est bien, monsieur : je prendrai le deuil et je prierai pour lui.

Ronald avait parlé d'une voix calme, mais brûlante, les yeux toujours fixés sur cet inconnu qui se croyait des droits sur lui. M. James Thornton sourit bonnement :

—Vous étiez cadet, Ronald, cadet et catholique. Mon beau-frère s'était remarié : il avait épousé une papiste . . .

Le visage pâle du jeune homme se colora légèrement.

—C'est juste, reprit-il avec hauteur. Je suis catholique, papiste comme ma mère chérie, et cadet avec cela. Un cadet ! un peu moins qu'un chien, n'est-il pas vrai ? Mais aujourd'hui tout change. Je suis pair d'Angleterre, l'héritier d'une des premières fortunes des trois royaumes et chef d'une vieille famille ! Alors vous, mon oncle, vous daignez vous rappeler que j'existe, et vous venez me chercher sans doute ?

—Oui, Ronald, je viens vous chercher, vous l'avez dit. Faites vos adieux à vos amis : nous partons.

—Oh ! comme cela, tout de suite ?

—Oui.

Le jeune homme alla droit au ministre, et lui prenant le bras de sa main nerveuse :

—Remportez votre pairie, vos titres et vos millions, monsieur ! Je ne prendrai de ma fortune que ce qu'il m'en faudra pour vivre ici avec celle que j'ai choisie. J'ai ma famille et ma patrie d'élection ! Allez seul en cette brumeuse Angleterre que je ne connais pas ! J'aime et je suis aimé. Que me font des palais sur la Tamise quand j'ai mes forêts basques, et mes plaines ruisselantes de soleil, et mes hautes Pyrénées, et le vaste ciel éblouissant sur ma tête !

Le révérend James Thornton daigna sourire. En vérité,

cet adolescent lui paraissait bizarre. Il montra ses larges dents et remua ses longs cheveux :

—Vous êtes humoristique, mon neveu. Je vous fais mes compliments sur votre élève, monsieur l'abbé. Très bonne, très bonne éducation. Vous aurez beaucoup de succès à Londres. Ronald, vous êtes *excentric*.

Le jeune homme fronça les sourcils :

—Je ne raille jamais, monsieur, et je méprise la raillerie. C'est l'arme des faibles ou des lâches. Je précise. Voici ma fiancée, celle qui sera ma femme.

Il se tourna vers Misette, qui assistait curieuse à cette scène. En vérité, elle n'avait pas l'air inquiet comme l'abbé, ni consternée comme Mme Urigaray. Non, elle écoutait de ses deux oreilles, avec un ravissement que trahissaient ses yeux brillants. Elle n'était pas pour rien la fille d'une comédienne Le côté théâtral de cette scène imprévue la séduisait. Et puis son Ronald lui apparaissait si beau, si noble, si fier ! Lorsqu'il eut fini, elle lui sauta au cou :

—Comme c'est bien et joli tout ce que tu as dit là, mon Ronald !

Le révérend James Thornton attacha sur elle ses yeux d'épervier.

—Ah ! c'est la fiancée ? Vous avez bon goût, mon neveu. Une nièce ou une cousine à vous sans doute, monsieur le curé ? Peut-être aussi votre fille, madame ? acheva-t-il en se tournant vers Mme Urigaray.

—Non, c'est ma tante, dit étourdiment Misette. Ma maman à moi est artiste. Elle joue la comédie.

Cette fois, le révérend James Thornton éclata de rire. La future lady Hawksley fille d'une femme qui se montrait en public et à demi-nue sans doute, comme toutes ces créatures ! Cela devenait drôle, très drôle. De nouveau, Ronald fronça le sourcil. Son oncle reprit, mais sans colère, sur un ton bon enfant :

—Je vois, mon neveu, que vous êtes peu au courant de vos devoirs. A votre âge, on n'a pas encore de droits. Je suis votre tuteur. J'ai pris soin de faire légaliser à l'ambassade tous les papiers qui vous concernent. Que vous le veuillez ou non, il vous faudra me suivre : ainsi le mieux est d'éviter le scandale et de venir avec moi sans essayer une résistance inutile. Le scandale est damnable. Malheur à celui par qui le scandale arrive ! a dit la Bible. Quoique papiste, vous devez savoir cela. Je peux à mon gré requérir la force publique pour vous arracher de cette maison.

Mme veuve Urigaray se laissa choir sur le fameux canapé jaune en poussant des cris aigus. Ronald ne prononça pas un mot. Il alla vers Misette, qui se réfugia dans ses bras. Il semblait qu'en le menaçant, lui, c'était elle qu'on allait atteindre, et il avait aussitôt comme l'instinct de la protéger.

—Tu ne t'en iras pas, n'est-ce pas, Ronald ? Promets-moi que tu ne t'en iras pas ! dit Misette en retenant ses sanglots.

—Non, mon enfant, Ronald ne s'en ira pas, répliqua l'abbé Argainarats. C'est à moi que son père l'a confié : son père seul aurait le droit de me le reprendre. Lui mort, ton ami est libre. C'est un triste jeu que vous jouez là, monsieur Thornton. Personne en ce village ne vous prêterait main-forte contre moi. Suivez mon conseil, le conseil que Ronald vous donne. Retournez à Londres : ne séparez pas ceux qui s'aiment, et Dieu vous saura gré de ce que vous aurez fait.

—J'ai dit, monsieur l'abbé, reprit froidement le ministre.

J'ajoute que mon temps est précieux. Si ce jeune homme persiste dans sa rébellion, j'aurai recours à la force publique. J'imagine qu'en France, pas plus que chez nous, en Angleterre, les pupilles n'ont le droit de se soustraire à l'autorité de leurs tuteurs.

Ronald ne daigna même pas lui répondre cette fois. Il glissa son bras autour de la taille de Misette : puis serrant la main de l'abbé :

—Je vais chez mes amis les contrebandiers, dit-il. M. Thornton verra s'il lui plaît de m'y rejoindre.

Et, entraînant Misette, dont le visage couvert de larmes ressemblait à une églantine humide de rosée, l'adolescent sortit, calme, fier, sans regarder son oncle.

L'orage croissait maintenant. Un grand vent s'était levé, courbant les arbres, meurtrissant les maisons, chassant les nuages noirs. Les deux petits amants marchaient vite, descendant la route de Cambo. Ronald avait son idée : gagner la hutte de José, et partir avec lui pour la frontière espagnole. Pas un gendarme n'oserait le poursuivre. D'ailleurs, en pays basque, gendarmes et contrebandiers vivent dans la plus heureuse alliance. Quand la frontière est si proche, c'est pour s'en servir, n'est-il pas vrai ? Le contrebandier est convaincu qu'il est dans son droit, et le gendarme partage un peu cet avis-là.

Donc Ronald ne craignait rien. Et puis il avait une grande tranquillité morale. Cet enfant possédait trop le sentiment de sa dignité personnelle pour s'imaginer qu'on osât mettre la main sur lui. Allez donc persuader à un jeune aiglon lâché en plein ciel, s'envolant d'un coup d'aile où le pousse sa liberté fière, qu'il est des chaînes pour les serres rebelles ! Cet adolescent étrange, à la fois sauvage et cultivé, ne comprenait rien aux entraves humaines. Son imagination, nourrie par le rêve ne concevait pas la réalité.

—Du courage, ma petite Misette ! disait-il à son amie. Nous éveillerons José : il nous conduira en Espagne, et nous serons libres à jamais.

—Oh ! ce n'est pas le courage qui me manque, répliqua simplement Misette. Mais je n'y vois pas clair, et puis j'ai envie de dormir.

Il y eut un silence. Ils continuaient à descendre. Tout à coup un énorme coup de tonnerre secoua les vieilles Pyrénées sur leur base formidable. Et les éclairs, se succédant sans interruption, déchirèrent les nuées. Une pluie violente tombait, pluie mêlée de grêlons qui sabraient les arbres et les champs de blé. Cela ressemblait à des décharges de mousqueterie, à des coups de fusil brutaux, répétés, dont les projectiles lancés au hasard frappaient à droite et à gauche. En même temps, des fragments de rocher se détachaient, courant le long de la route, violemment poussés par les rafales, par les sautes de vent effrayantes, par les rigoles d'eau qui roulaient bruyamment. Dans le ciel, c'étaient des éclats de foudre non interrompus, semblables à des millions d'étincelles électriques, et là-bas, à l'horizon noir et rouge, les Pyrénées qui souriaient dans l'ouragan déchaîné.

—Ronald ! Ronald ! à moi ! cria soudain Misette en s'abattant.

Une grosse pierre venait de lui meurtrir la jambe, et en même temps, un grêlon, à peine gros comme une mûre, avait blessé la petite au front. Un étroit filet de sang parut au-dessus du sourcil.

—Grand Dieu ! Misette, tu es blessée !

Elle essuya le sang en souriant, puis :

—Oh ! mon front ne me fait pas mal. Mais je vais te dire, c'est que je ne peux plus marcher.

Et, en effet, elle ne pouvait plus marcher, la pauvre Misette. Elle fit deux ou trois pas sur la route, puis elle retomba sur son genou comme une biche blessée. Ronald regarda autour de lui. La foudre déchirait toujours les nuées ; le tonnerre grondait et la pluie redoublait de violence. Il n'hésita pas, et se penchant vers son amie :

—Mets tes bras à mon cou ; je vais te porter.

Elle répliqua gaîment ;

—Oh ! que ce sera amusant !

Elle écarta ses cheveux qui retombaient à flots sur son visage, essuya la pluie qui mouillait ses joues et se pendit au cou de Ronald. Le jeune homme marcha vite d'abord. Misette ne pesait guère plus entre ses bras qu'une bergeronnette sur une branche de houx. Puis lentement la fatigue vint, qui sciait peu à peu les jarrets et les bras de Ronald. Sa poitrine se soulevait, haletante ; sa marche devenait indécise,—sans compter les obstacles de toute nature que l'orage déchaîné jetait sur sa route : des fragments de rochers, d'énormes troncs d'arbres, des amas de pierres dures contre lesquels son pied mal assuré trébuchait tout à coup. Ronald eût voulu se reposer un instant, respirer un peu : il n'osait pas. Qui sait s'il eût retrouvé ensuite assez de forces pour continuer sa route ? Et puis, Misette s'était doucement endormie. Ronald sentait son souffle égal et pur caresser son cou nu. Une halte aurait éveillé la chère enfant, et il se devait de la protéger jusque dans les petites choses, cette jolie créature qui s'abandonnait à lui avec une confiance d'oiseau apprivoisé. Non, la fatigue n'aurait pas raison de sa volonté ! Ronald se raidissait, tendant ses muscles, défiant avec son noble orgueil tous ces ennemis acharnés après lui : les hommes, l'orage, la lassitude. Il avait la fierté sublime de se vaincre. Le plus atroce, ce fut de gravir la petite côte qui conduisait à la hutte de José. Oh ! là. Ronald faillit succomber. Le sang bourdonnait dans ses

veines ; un voile descendait devant ses yeux : ses jambes endolories ne pouvaient plus avancer. Tout bas, il priait ardemment Dieu de le soutenir jusqu'à la fin de cette épreuve. Enfin il mit le pied sur le plateau moussu où s'élevait la hutte du contrebandier. Il se raidit une dernière fois pour ne pas laisser tomber Misette : il la déposa doucement, câlinement entre les feuilles. Quand elle se sentit étendue, elle ouvrit à peine les yeux : seulement, elle replia son bras derrière sa tête, et de nouveau les songes ailés l'emportèrent à travers l'oubli. Ronald, lui, rôdait autour de la maison. Il frappait contre la porte, contre la fenêtre, disant à voix basse :—Ouvrez, José. C'est moi, moi, Ronald.—Pas de réponse. Est-ce que le contrebandier était absent, Seigneur ! par une nuit pareille ? Enfin, le loquet de la porte céda, et Ronald put entrer. Personne. José avait profité de l'orage, sans doute, et des ténèbres pour essayer la contrebande. Alors un profond découragement s'empara du jeune homme : on viendrait le lendemain, et on les emmènerait, et on le séparerait de Misette ! Fuir ? mais où cela et comment ? Il ne se tenait plus debout, ses forces le trahissaient : jamais il n'aurait assez d'énergie pour reprendre Misette entre ses bras et la porter là-bas, vers la frontière. Il tomba à genoux sur la mousse en murmurant :—Mon Dieu ! mon Dieu !—Et des larmes jaillirent de ses yeux brillants. Ce rêveur, cet enthousiaste, cet être supérieur aux vulgarités humaines, se heurtait pour la première fois à la réalité cruelle. Il se sentait faible malgré sa force morale, vaincu malgré sa victoire de volonté. O vous, ses pâles amis, vous tous dont les ombres voltigeaient autour de sa pensée : ô toi, Hamlet, farouche dans le cimetière d'Elseneur, ou Lear sanglotant dans la lande déserte ! cet enfant souffrait à son tour ce que vous aviez souffert, et lui aussi se prenait à comprendre soudainement que, pour l'homme, la douleur est le commencement et la fin de toutes choses.

Ronald était vaincu. Il alla s'étendre auprès de Misette, et terrassé par la fatigue, s'endormit de ce lourd sommeil qui n'est qu'une halte dans la souffrance.

Et la pluie continua de tomber à travers les branches qui les abritaient, et la foudre ne s'arrêta pas, et le tonnerre ne cessa pas ses violentes colères. Il semblait que la nature voulût mettre ces deux êtres dans un cadre éblouissant, comme pour mieux faire ressortir ces têtes fines et blondes sur le fond sombre des feuillages mouillés.

Le soleil s'était levé. Au matin, la pluie s'arrêta, et l'orage s'enfuit à l'occident, du côté de la haute mer. O le joli jour plein de gaîtés frissonnantes ! Des arbres, de la terre, des mousses, des montagnes, sortaient de pénétrantes odeurs, âcres et fortes ; les branches avaient des coquetteries de jolie fille, en essuyant leurs feuilles où glissaient de grosses gouttes de pluie. Les oiseaux menaient un tapage charmant, et une nuée d'insectes imperceptibles voltigeaient dans l'air, rendu plus diaphane par l'harmonieux arc-en-ciel qui découpait l'horizon.

—Les voici, là, dans les herbes ! dit tout à coup la voix sèche de M. Thornton. Faites votre devoir, messieurs.

C'était bien le ministre anglican, escorté de deux gendarmes, au visage paterne, à l'allure paisible, et qui au fond de leur cœur, l'envoyaient bien au diable, ce jaune, fluet et sec puritain d'Angleterre ! Ils adoraient Ronald et Misette, ces pauvres gens ; mais comment résister à M. le maire, je vous le demande un peu ? Ce n'était pas que M. le maire, non plus, fût un méchant homme, mais comment résister à M. le sous-préfet ? Et M. le sous-préfet enjoignait aux autorités de prêter assistance au révérend James Thornton, dûment recommandé par son excellence M. l'ambassadeur du royaume-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

D'un bond, Ronald fut debout. Misette s'éveillait, elle aussi, jolie comme un ange, avec des brins d'herbe glissés entre ses cheveux.

—Mettez la main au collet de ce vagabond ! reprit M. Thornton, et finissons-en. Cette comédie a trop duré.

Ronald dit tout bas :

—Vite ! dans la hutte.

Et avant que leurs adversaires eussent pu faire un pas, Ronald et Misette se réfugiaient dans la maisonnette de José. Dans un coin, un vieux fusil chargé, appuyé le long de la haute cheminée. Le jeune homme le prit dans sa main nerveuse :

—Si ces braves gens avancent d'un pas, monsieur mon oncle, dit-il, je fais feu sur vous.

Il avait une allure superbe, ce lionceau révolté. Ses cheveux fauves entouraient d'une auréole son visage pâle. Ses yeux noirs, illuminés de rayons, étincelaient de fierté. Le révérend James Thornton trembla dans sa vilaine peau comme Goliath devant David. Ronald le regardait bien en face, et mille pensées cruelles se heurtaient dans le cerveau de cet adolescent. Un crime ! Est-ce que sa jeune loyauté en était capable ? Non. Cette arme pouvait arrêter par la peur, pendant une minute, le misérable qui l'arrachait à Misette : mais après ? Est-ce qu'il pourrait résister à ces braves gens, obligés de remplir leur devoir, en somme ? Est-ce qu'il pourrait rester à Ustaritz ? Ainsi il lui faudrait perdre sa chérie, sa bien-aimée, sa Misette, s'en aller là-bas, sous le ciel gris de la brumeuse Angleterre, dans les brouillards glacés de la Tamise ! Céder, pour revenir ensuite retrouver Misette quand l'âge l'aurait rendu libre ? Mais c'étaient quatre mortelles années d'exil, au milieu d'étrangers qui ne l'aimaient pas, qui s'efforceraient de tromper Misette, de lui persuader que son fiancé l'oubliait. Elle était plus faible que lui, elle ne résisterait peut-être pas à ces coups répétés... Toutes ces idées se précipitaient dans le cerveau de Ronald. D'un regard, il compre-

nait que dans la vie nos rêves et nos espérances viennent toujours se heurter contre l'impossible.

L'enfant regardait l'homme. Un pli creusait le front pur de Ronald. Ses yeux avaient une acuité farouche. Debout devant Misette, l'adolescent conservait son attitude de défense.

—Monsieur, reprit-il, ces braves gens me connaissent. Ils savent que je n'ai jamais menti. Retirez-vous de bon gré, laissez-moi seul avec Misette, et je vous donne ma parole d'honneur que dans une heure je serai parti.

Le révérend James Thornton secoua ses longs cheveux. Oh ! il ne demandait pas mieux que d'obéir à présent. Le vieux fusil de José avait une éloquence irrésistible. Il ajouta cependant :

—J'ai votre parole ?

—Sur mon honneur, dans une heure je serai parti.

III.

Maintenant ils étaient en leur asile préféré, sous le bosquet d'arbres, au bord de la Nive. La rivière, grossie par l'orage, roulait ses eaux jaunes avec un fracas sinistre, brisant son écume contre les troncs d'arbres et les fragments de rochers qu'elle entraînait dans sa course.

Misette sanglotait.

—Tu vas partir ! Et je ne te verrai plus, et nous serons séparés à jamais ! O mon Ronald, comment veux-tu que je vive sans toi ? Je t'en supplie, reste ici, ne nous quitte pas. Je suis ta sœur, ton amie, ta petite amante... Ne t'en va pas, oh ! ne t'en va pas !

Et elle sanglotait toujours, se collant contre Ronald, pendant que des secousses nerveuses agitaient ce petit corps désespéré. Lui, frissonnait comme un jeune arbuste remué par le vent. Il était affreusement pâle et de grosses larmes coulaient sur sa figure blanche. Le malheureux souffrait atrocement, mais il ne trouvait pas la force de prononcer un mot. Il la regardait de ses yeux ardents et profonds, où remuait une pensée farouche. Il avait l'air de lutter contre lui-même, de repousser une obsession qu'il ne parvenait pas à vaincre.

—Ne t'en va pas, ne t'en va pas, dit-elle encore.

—Quel âge avons-nous, Misette ? reprit Ronald de sa voix grave et musicale. Toi quinze ans, moi dix-sept, et tu pleures, et je pleure, et nous souffrons déjà ! C'est donc ça, la vie ! La souffrance est donc le lot de toutes les créatures puisqu'elle les meurtrit si jeunes et ne fait pas même grâce à des enfants comme nous !

Il se rapprocha d'elle, et continua, très bas :

—O ma bien aimée, c'est la vie qui est le sommeil, et je veux m'éveiller de l'autre côté des choses d'ici-bas. Je veux me réfugier dans l'éternité où rien ne périt, pour quitter ce monde où tout se termine. Je veux m'enfuir dans le pays des amours à jamais fidèles, sous les cieux inconnus dont nous avons parlé si souvent !

Elle eut un frisson : puis le regardant en face :

—Tu vas mourir ?

—Oui.

—Pourquoi me laisses-tu toute seule ?

—Parce que je ne peux pas vivre loin de toi, et que je suis

un enfant, et que tout nous sépare. Mieux vaut mourir. Au moins tu ne m'oublieras jamais !

Elle s'accrochait après lui désespérément.

—Emmène-moi, Ronald, veux-tu ? dit-elle à voix basse.

—Te tuer ! Mais je n'en ai pas le droit, mais je ne veux pas que tu souffres !

Un pâle sourire effleura la lèvre de Misette. Elle se colla contre Ronald, et leurs bouches unies confondirent leurs caresses.

—Je t'aime !... je t'aime! murmura Misette toute pâle, fermant les yeux.

Il répondit d'une voix faible comme un souffle :

—Je t'aime !... adieu !... adieu !

Il essayait de se dégager des bras de la jeune fille ; mais elle le tenait enlacé tout près, contre elle ; le même sourire flottait sur sa lèvre ; elle le poussait tout doucement du côté de l'abîme au fond duquel la Nive furieuse tourbillonnait. Ronald fermait les yeux. Il les rouvrit brusquement quand la fraîcheur montante de la rivière vint fouetter son visage. Alors, il comprit, et essaya de repousser Misette :

—Non, non, murmura-t-elle, répétant ses paroles de tout à l'heure, je veux quitter ce monde où tout finit pour m'en aller avec toi dans ce monde où rien ne se termine !

Dans une caresse suprême, elle étreignit le corps de son bien aimé, et les deux enfants enlacés roulèrent dans la Nive, qui jeta un cri sourd en se refermant sur eux.

ALBERT DELPIT.

LA VIE À PARIS

La légende bourgeoise, les descriptions des romans sont bien peu conformes à la réalité, quant à la vie que mènent ces soi-disant heureux de la terre, les membres de la haute société.

Cette existence ressemble, par beaucoup de côtés, à celle qu'adoptent les riches et les oisifs de toutes les classes, à ces différences près que les lois de la bienséance, les traditions de chaque famille, les obligations de société retirent quelques-uns de ses droits à la liberté individuelle, et cela encore plutôt au point de vue de la vie morale que de la vie matérielle. Il existe une solidarité entre les gens du monde à tel point qu'un événement qui affecte un membre de la société touche tous les autres, même en dehors des droits de la parenté et de l'amitié ; l'esprit de caste veut cela.

Faire partie de la société, y être né ou bien y être entré par le mariage, constitue, pour certaines personnes, une sorte de sacerdoce accepté souvent avec un sérieux admirable, exercé avec une minutie sans pareille et une ardente conviction. Des femmes, et même des hommes, quoique le sexe fort y soit moins enclin, pontifient sans trêve ni relâche, et dépensent leur existence entière à statuer sur des questions de bienséance, à travailler à la fastidieuse élaboration du code traditionnel du savoir-vivre.

Tous heureusement ne prennent pas tellement à cœur leur mission de représentants de la société polie, et, pour le plus grand nombre, le monde et l'opinion ne sont point d'aussi cruels tyrans.

En réalité Paris est la ville du monde où l'on peut jouir de la plus complète liberté.

La société y est si nombreuse, le grand monde est entouré de tant de milieux qui lui tiennent par tant de points de contact, les coteries s'enchevêtrent si bien les unes dans les autres que l'existence d'un chacun peut s'arranger comme il lui plaît, et qu'en observant extérieurement quelques règles infiniment moins nombreuses qu'on ne pourrait le supposer, il est facile de donner toute latitude à ses goûts personnels. L'actualité, cette déesse vorace, préside aux destinées quotidiennes de la vie intellectuelle de Paris, et anéanti ce dont elle s'est alimentée la veille. Habitués à vivre dans ce courant changeant, les Parisiens ne s'émerveillent de rien, ne se passionnent que de façon éphémère et ne s'occupent de vous que pour vous laisser aussitôt. On peut donc conduire son existence à sa façon, et cette façon pour les gens du monde est assez uniforme.

Un jeune célibataire, épris du songe de don Juan et qui compte pour le réaliser sur les talents de son tailleur, sur son habileté à manier le jargon du jour, sur la séduction du désenchantement qui est sa plus chère affectation, se lève tard, combine une tenue où le laisser aller matinal s'harmonise avec la correction anglaise, et monte un petit cheval bien doux pour se rendre au bois de Boulogne. Il pense au vernis de ses bottes et se juge irrésistible ; il relève les coudes avec une grâce unique quand il aperçoit de loin la belle dame de ses rêves, laquelle, entourée d'un peloton d'admirateurs, chevauche dans l'allée des Poteaux, distribuant avec une savante parcimonie ses sourires.

Il est un endroit du Bois ou l'allée des cavaliers croise l'allée des Acacias : ce carrefour privilégié a reçu le nom de la Potinière. C'est là que s'arrêtent les buggys, les poney-chaises, les mail-coaches, pour y rencontrer les fervents matinals des sports équestres et pédestres.

Les femmes y viennent en robes simples et en chapeau rond, les hommes en veston. Les jeunes seigneurs haranguent les jolies dames. On y disserte du temps qu'il fait, du bal d'hier,

du petit potin printanier qui éclôt avec les violettes et les pois.

Aller à la Potinière régulièrement est une grande affaire pour les gens qui se respectent. Cesser de s'y rendre est un pas marqué dans la voie de l'austérité : on dépend l'enseigne de la jeunesse, on se range sur la planche des fruits mûrs, quand on abandonne ce rendez-vous quotidien de tout ce que Paris compte de gens habiles à dépenser gaiement le trop-plein de leurs activités de cœur....ou de muscles.

Voici la jolie comtesse de Saint-Roman aux cheveux dorés, à la bouche mutine, à la mine candide et espiègle. Elle a toujours un éclat de rire imminent, et quand il éclate, c'est le rire de Samary à la note jeune et fraîche, l'écho d'une nature simple et bonne, d'une invincible séduction dans la franchise de ses appréciations, dans sa gaiété communicative.

Un peu plus loin, adossé à un arbre, voici le prince de Sagan avec le marquis de Modène et le baron d'Hélie, trois adeptes du pédestrianisme. La cinquantaine sonnée n'a rien retiré de son élégance au prince de Sagan : ses cheveux semblent poudrés d'argent, les frimas de l'âge choisissant une façon coquette de marquer sur lui leur emprunte. Sa tenue est irréprochable ; le ruban seul de son lorgnon est un poème. Le prince parle aux pèlerins de ce monde sublunaire comme un habitant d'une planète supérieure, où la nature serait astiquée tous les matins, le ciel repeint tous les mois, les astres remis à neuf tous les ans, où la tenue et l'élégance seraient des vertus civiques, où le chic mènerait à de grands honneurs. De cette planète il descendrait en bon enfant pour entretenir les exilés sur cette pauvre terre, les élevant momentanément par l'honneur de sa conversation à participer au relief singulier de cette situation unique.

Le prince de Sagan est le pontife de l'élégance, l'Alcibiade des temps modernes, l'inventeur des courses d'Auteuil, l'oracle

du cercle de la rue Royale ; au demeurant un excellent ami, sûr et dévoué, un homme de goût et d'esprit.

Le marquis de Modène est le grand blasé du siècle. Vétéran des batailles de l'amour, il garde un souvenir attendri et cher des beaux jours d'antan, souvenirs qui parfois encore réveillent en lui de vivaces ardeurs valant un renouveau soudain à ses anciennes prouesses. Quand ses amis s'en émerveillent et admirent tout haut : " On ne peut pas vieillir tout le temps," dit l'aimable marquis en souriant de l'air doux et désabusé qui lui est familier.

Le baron d'Hélie est du Midi. C'est dans les environs de Narbonne qu'est éclose cette fine fleur d'élégance parisienne. C'est un sportsman émérite, un fanatique des réunions du Comité des courses, un célibataire convaincu qui partage son existence entre l'intérêt du turf et l'affection de ses amis. La ville et la campagne sont pour lui le club et Longchamps. Il a de l'esprit, du tact, de la bonté : le vernis de ses bottes est irréprochable et le chapeau gris qu'il arbore à la première réunion du printemps au bois de Boulogne est d'une élégance qui donne la note de l'essence même du parsiianisme.

Le duc de Morny paraît à la Potinière sur un grand cheval alezan. Sa charmante femme l'y retrouve à l'heure dite. Elle arrive menant deux jolis poneys noirs. Elle a de beaux yeux, une grâce un peu exotique, un sourire charmant ; quand elle sera acclimatée dans son nouveau milieu on en dira, j'imagine, que le Vénézuela n'aurait pu envoyer au Vieux Monde une plus jolie fleur, et que la société parisienne n'a qu'à se louer de cette transplantation.

Parmi les jeunes femmes qui pratiquent le pédestrianisme, rappelant vos jolies grand'mères que prêchait Tronchin, je reconnais Mmes de Pracomtal, de Kergariou, de Salignac-Fénelon, de Chevigné.

La première rassemble à une jolie nymphe habillée par Redfern. Elle a cette élégante minceur des femmes de Jean Gougeon, sa fraîche beauté n'a rien à craindre des indiscrétions du soleil matinal ; ses traits enfantins sont réguliers, ses cheveux blonds admirables.

La comtesse de Kergariou, grande également, à la tournure svelte et gracieuse, est une ravissante femme de vingt-cinq ans à peine. Ses yeux d'un bleu sombre ont un rayonnement très doux qui se ferait sévère volontiers ; une flamme intelligente y luit. Son teint est d'une pâleur chaude, et le type espagnol de ses traits rappelle l'origine flamande de sa famille.

Le visage de Mme de Salignac-Fénelon a une adorable finesse de traits qui se reproduit heureusement chez le joli bambin de six ans bien comptés qui accompagne sa charmante mère d'un air de mâle protection. C'est une femme intelligente et instruite que celle qui porte le grand nom de l'auteur de *Télémaque*. Très occupée de l'éducation de ses nombreux enfants, très curieuse des choses de l'esprit, elle paraît prendre un intérêt médiocre, et cela par acquit de conscience, aux plaisirs de son âge. Son regard est doux : c'est une Eucharis spirituelle qui eût désespéré le fils d'Ulysse et n'eût jamais inquiété Calypso.

Voici la comtesse de Chevigné dont le profil classique, les beaux yeux bleus, la grâce ingénue font une des plus jolies femmes de la société de Paris. La petite fille de la chaste amante de Pétrarque a, elle aussi, une source de poésie au fond de son joli regard clair. Le charme irrésistible de la comtesse enlève tous les suffrages.

Montant son beau cheval noir, voici M. de la Haye-Jousselin. C'est un seigneur très correct dont les aïeux ont eu le grand tort de ne point aller aux Croisades, mais qui répare de son mieux cet oubli par l'heureux choix qu'il fait de la

qualité de ses amis. Si l'on était méchant, l'un des portraits de Célimène lui serait appliquable.

M. Ridgway porte très légèrement un sort pareil, moins attristant pour un citoyen de la libre Amérique. Il a une nonchalance heureuse : un éclair de satisfaction luit au fond de son regard endormi.

Il me semble qu'à travers sa placidité brille la souvenance de la joie d'hier, la douce certitude de l'allégresse de demain. S'il nous racontait à quoi il pense, nul doute que l'intérêt n'en serait très vif, mais c'est une peine qu'il n'a pas encore prise. Un mystère plane sur le secret de sa vie intellectuelle. Il regarde le bois verdissant, il entend le chant de l'oiseau matinal, il écoute bruire la sève printanière dans les pousses tendres, et le renouveau a peut-être pour lui une délicieuse signification. Ou je me tromperais fort, ou M. Ridgway serait de ceux que maudit le poète pour qui " la nature immense serait vide, s'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon " et qui ne se font pas faute " d'attacher des jupons aux arbres de la plaine et la cornette blanche au front des coteaux verts."

Mais il est temps de regarder la capitale. Je croise, chemin faisant, la comtesse de Biencourt menant elle-même son buggy. Tout le monde connaît cette grande dame artiste, dont le ravissant hôtel de la rue Vernet est un musée rempli des remarquables œuvres dues à son ciseau. Admirablement doué, et d'une rare intelligence, la comtesse a fait une étude spéciale de l'art de l'ornement. Les candélabres, les flambeaux, les cartels sortis de ses mains rivalisent avec les productions des célèbres ouvriers artistes du siècle dernier. Emule de Gouthière et de Riesener, elle eût sans doute pu porter plus haut son ambition. On ne regrette pas cette modestie en voyant combien elle a su exceller dans la spécialité qu'elle a choisie.

C'est à l'heure intime qui suit le déjeuner que se font les

visites d'amis. Ne faut-il pas une particulière attraction pour affronter la certitude de trouver Monsieur fumant le cigare de sa digestion, Madame piquant son aiguille dans une tapisserie qui n'est peut-être pas aussi symbolique que celle de Pénélope, ou bien torturant la laine innocente d'un mouton à l'aide d'un petit crochet ? Les babys se livrent à de la gymnastique primaire sur le tapis. C'est un moment d'accalmie dans l'activité quotidienne, et l'ami qui alors survient est le très bienvenu, surtout s'il apporte la nouvelle du jour, la critique de la robe de Mme X...., une invitation pour un petit dîner au cercle de la rue Royale, le projet ébauché d'une partie de campagne....

A trois heures, la voiture est commandée. Madame revêt une toilette de visites, pour aller porter dans une dizaine de salons le doux parfum de violettes dont sa jolie personne est imprégnée, l'étrenne d'une invention nouvelle dans le domaine sans bornes de la parure féminine, l'attrait exquis de son charmant bavardage.

De plus en plus l'usage se répand de ne faire ses politesses qu'aux jours et aux heures. La banale carte de visite est portée par un domestique, et du premier janvier au premier mai c'est huit cents, c'est mille de ces petits carrés de bristol qu'on fait distribuer dans Paris par un fidèle serviteur. On ne voit plus autant de voitures armoriées s'arrêter de porte en porte, rue de Grenelle, rue de Varenne, faubourg Saint-Honoré, et une petite main gantée sertir de l'ouverture de la glace baissée pour distribuer des politesses en carton. Ce travail aussi considérable que fastidieux se fait aujourd'hui à beaucoup moins de frais. Les jeunes femmes se bornent le plus souvent à faire les visites où elles sont sûres d'être reçues. Elles vont s'asseoir un instant auprès du fauteuil de la parente âgée qui ne sort plus guère, et reçoit avec une joie reconnaissante la bouffée d'air frais du dehors qu'apporte le frou-frou chermant de la robe et de la jolie nièce ou de la petite-fille. Elles vont voir une amie retenue sur sa chaise

longue par quelque intéressant empêchement. Elles vont enfin aux " jours " et aux petits cinq heures.

Les visites du jour ne sont généralement pas récréatives ; recevoir de trois à sept quiconque se présente, a quelque chose d'un peu solennel et ennuyeux. Quoi qu'on fasse il manque toujours en ces occasions de cette intimité, de cet abandon qui font le charme de toute réunion ; j'ai souvent pensé que ces réceptions diurnes demandent chez la maîtresse de maison plus d'art de conversation, plus de grâce communicative pour y créer une atmosphère agréable, qu'il n'en faut pour animer une grande soirée.

En effet, il se trouve dans un salon cinq, dix, quinze personnes qui généralement ne se connaissent pas.

Des groupes se forment, des conversations s'engagent pour se rompre aussitôt, la durée d'une visite ne se prolongeant guère au delà d'un quart d'heure.

L'élément masculin manque la plupart du temps ou, quand il est représenté, c'est par quelque parent de province, ou voisin de campagne.... Les amis, presque toujours, préfèrent venir aux heures intimes, familières.

Cela passe pour un très mauvais tour à jouer à un seigneur peu défiant que de l'attirer au milieu d'un aréopage féminin. Il se trouve très dépaysé, presque seul de son espèce, livré au caquetage de ces jolies perruches au plumage varié.

Plus intimes et plus recherchés sont les petits *five o'clock* quotidiens qui réunissent autour d'une petite table, chargée des plus nouvelles inventions de la mode anglaise en fait de bouilloires, théières, cuillers à queue de rat, dix ou douze habitués fidèles.

Les cinq heures les plus suivis sont ceux de la princesse

d'Aremberg, de la comtesse de l'Aigle sa sœur, de la comtesse de Belbeuf, de la comtesse de Ludre, enfin de la baronne Alphonse de Rothschild, de la marquise d'Hervey et de la vicomtesse de Broissia.

La comtesse de l'Aigle fait un certain contraste avec sa charmante sœur. Grande, de belle tournure, elle a plus de brusquerie que de grâce, plus d'intelligence que de charme dans l'esprit. C'est une personne sérieuse, aimable et enjouée dans l'intimité, aimant peu le monde, prenant la vie plutôt par le côté grave de ses devoirs que par celui de ses plaisirs. Elle profite de sa haute situation pour faire beaucoup de bien, et cela avec une absence d'ostentation qui rend sa charité plus méritoire et plus efficace. Elle a un fils unique dont l'éducation absorbe la meilleure part de son temps, et, comme les existences utilement occupées sont encore celles qui laissent le plus de loisir, elle parvient à se tenir au courant du mouvement littéraire, artistique et scientifique contemporain. Bibliophile émérite, elle rivalise avec la comtesse Fernand de La Ferronnays pour sa connaissance approfondie de cette branche de l'érudition. Elle raisonne reliure, éditions, comme feu Brunet lui-même et ne respecte pas à ce point la couverture rare et précieuse des livres qui composent sa superbe bibliothèque qu'elle ne sache à merveille ce qu'ils renferment.

La comtesse de Belbeuf habite le bel hôtel bâti par sa mère la comtesse Siméon, sur le quai d'Orsay. C'est une femme aimable et bonne, chez laquelle les qualités du cœur, de l'esprit, de l'intelligence se font merveilleusement équilibre. Sa conversation est sérieuse sans pédanterie ; elle fait des frais sans que sa politesse ait rien d'empressé ou d'apprêté, enfin elle brille par un art parfait de ce qui se dit ou ne se dit pas, de ce qui se fait ou ne se fait pas. Les années n'ont point pesé sur cette belle tête au profil classique : ses cheveux sont toujours aussi beaux, ses dents aussi éblouissantes. De même chez cette prévilégiée le cœur n'a point vieilli, et les filles de

ses amis la regardent avec une affection confiante qui n'a rien à envier à celle plus familière que lui portent ses contemporaines.

L'hôtel du quai d'Orsay s'ouvrait du vivant de la comtesse Siméon à des réceptions très suivies. Fermé depuis la mort de cette charmante femme qui en faisait les honneurs avec une grâce bienveillante, empreinte de cette politesse d'autrefois dont le secret semblait être de s'oublier pour ne penser qu'au plaisir d'autrui, sa réouverture sera saluée avec joie par la société.

La comtesse Hubert de Montesquiou aidait Mme de Belbeuf, sa tante, à en faire les honneurs. Piquante, jolie, d'un charme très original, elle brille par une tournure d'esprit très personnelle. Il y a un fonds de mélancolie tempéré par une grande activité de pensée chez cette jeune femme. Je serais tenté de croire qu'elle cherche un peu trop les dessous des choses ici-bas pour en trouver le meilleur côté. Il y a chez elle une droiture, une franchise d'honnêteté qui s'accommodent mal des petites découvertes que font forcément ceux qui étudient et analysent avec trop de précision. Le mieux est de ne pas demander à ce pauvre monde plus qu'il ne peut donner. Démocrite et Héraclite me semblent tous deux dans le faux. C'est prendre la vie trop à cœur que de vouloir y appliquer une règle. Ne rions pas, sourions : ne pleurons pas, soupirons. Les années sont plus légères à qui possède la faculté de se consoler comme Candide en bêchant son jardin....

Le *five o'clock* de la comtesse de Lude est également fort suivi. Jamais élégance ne fut de meilleure aloi que celle de la maîtresse de céans, et l'art de la couturière y a bien peu de part. C'est la délicate recherche dont elle est l'objet, c'est la grâce unique, un peu étrange, de celle qui porte ces jolies fanfreluches qui en fait tout le prix.

Fille du prince Charles de Beauvau et de la comtesse

Komar, la comtesse de Ludre a pris à ses deux ascendances ce qu'il y avait de meilleur, à l'une l'esprit, le bon goût, la mesure, qualités françaises par excellence : à l'autre, son charme un peu exotique, et ses grands yeux rêveurs où dort toute la poésie des pays du Nord. Blonde et blanche, à dix-huit ans, c'était la Nixe des légendes, la fée malicieuse au regard un peu inquiétant et chercheur, aux yeux verts où se réfugiait l'expression d'un visage régulier, au sourire rare. Son mari, le comte de Ludre, est digne d'apprécier un charme aussi séduisant : j'ai déjà trouvé l'occasion dans ces pages de vous parler de cet aimable lettré, de ce gentilhomme érudit.

Tout autres sont les travaux dont s'occupe le marquis d'Hervey de Saint-Denis. Versé dans l'étude des langues orientales, et dans celle des sciences naturelles, il est connu dans le monde érudit par les mémoires qu'il a présentés aux différentes sociétés savantes de France et de l'étranger et comme professeur de chinois au Collège de France. C'est un silencieux, peut-être un observateur. Il porte dans le monde une attitude bienveillante mais désintéressée.

Sa charmante femme y a beaucoup de succès. C'est comme esprit et comme beauté l'une des personnes les plus remarquables de la société de Paris.

Fille de M. Ward qui sut obtenir une place importante dans la confiance et l'amitié du feu duc de Parme, son mariage lui fit quitter Vienne où elle passa les premières années de sa vie. Son frère habite encore l'Autriche : il en vient de temps à autre apporter à sa sœur les nouvelles de la haute société. C'est un charmant jeune homme, qui doit être apprécié dans les cercles dont il fait partie. J'ai eu le regret, hasard singulier, de ne pas avoir l'occasion de le rencontrer à Vienne et j'ai dû attendre mon retour à Paris pour faire sa connaissance.

La marquise d'Hervey est blonde et rose : ses joues fleuris-

sent de l'incarnat le plus délicat. Sa toilette exquise fait grand honneur au talent de l'illustre couturier Worth, et jamais le maître ès-élégance parisienne ne trouva, avec aucune cliente, des facilités semblables pour déployer son génie. Rien ne manque, en effet, à Mme d'Hervey de ce qui fait la grâce accomplie. Sa taille est fine, d'une absolue perfection de proportions. Elle n'est ni trop grande ni trop petite. Ses cheveux blonds ont la coloration exacte qui s'harmonise avec toutes les couleurs : tous les genres lui conviennent : chacun d'eux semble prêter à sa délicate beauté un nouvel éclat.

Très instruite, parlant plusieurs langues, s'exprimant à merveille dans chacune d'elles, de plus, artiste convaincue et peintre à ses heures, son entretien est aussi séduisant que sa personne.

C'est le type merveilleusement équilibré et complet dans tous ses détails de ce qu'on appelle " la jolie femme," telle que la concevait la littérature romanesque du commencement du siècle, et dont l'idéal a persisté dans la peinture de nos jours.

Elle semble descendre d'un portrait de Cabanel, ou bien sortir toute vivante d'un roman de Mme Riccoboni. L'art moderne s'est avisé d'introduire, dans ce convenu, le souci de la personnalité. Je le regrette un peu, je l'avoue, malgré mon admiration pour un art plus humain, plus élargi. J'aimais ces jolies héroïnes, semblables entre elles, qui inspiraient le sonnet d'Arvers, qui avaient des caprices, des dépits, des boucles blondes, de l'esprit à leur façon et des sourires attendus. Si leur commerce manquait un peu d'imprévu, si l'éternel féminin s'était figé chez elles en une image dont l'équivalent dans l'ordre artistique serait une gravure de modes, elles avaient un côté charmant. . . . celui d'occuper le cœur sans trop préoccuper l'intelligence. On savait immanquablement ce qu'elles allaient dire après. . . .

Se plaindre ou se louer de pareille chose est impossible après avoir entretenu cinq minutes la vicomtesse de Broissia.

Sa physionomie pétille de gaieté : une intelligence nette et hardie se lit dans son regard clair et son esprit à l'allure piquante et originale de ses jolis traits fins.

C'est une joyeuse et une charmeuse, une nymphe déguisée en Gavroche, un Clodion qu'animerait tout l'endiablement de la blague moderne.

Il est amusant d'entendre le langage d'aujourd'hui, dans sa verve un peu osée, sortir de ces lèvres qui s'arrondissent dans la courbe qu'aimait Latour. Parfois le mot hardi, celui qui effarouche les douairières, égaie cette conversation dont le charme réunit un auditoire choisi.

Personne ne cause comme Mme de Broissia. Le langage même chez elle est amusant ; c'est l'étoffe de sa pensée qui se déroule chatoyante, diaprée ; d'autres ont des mots heureux, des trouvailles d'expression, des moments de gaiété, des thèmes qui échauffent leur verve et prêtent à leur entretien un attrait momentané. Ici la gaieté coule de source, les mots spirituels se pressent, se suivent sans apprêt et sans effort.

Le monde rend justice à de pareils mérites. Le commerce de toute femme véritablement spirituelle, et qui, comprenant le charme de la bienveillance et de la bonté, dédaigne d'exercer sa verve aux dépens du prochain, est toujours goûté et recherché. Partout elle est entourée, adulée : un cercle se forme autour d'elle : sans efforts, elle remporte les succès les plus flatteurs, et réunit les suffrages.

Son sort est mille fois plus enviable que celui d'une beauté à la mode ; celle-ci doit combiner, chercher ses effets : pour plaire, il lui faut être toujours la même, toujours nouvelle, sans cesse égale à elle-même et cependant se surpasser.

Cette destinée a un côté fort triste et j'aurais une fille, mon

jeune ami, que j'appellerais plutôt de mes vœux auprès de son berceau une fée spirituelle que tout autre. Il m'a toujours semblé dans les choses du monde et de la vie que le don d'amuser était le plus précieux de tous ceux que l'on apporte en naissant. Une des plus grandes fautes ici-bas, c'est de s'asseoir sur ses trophées quand on a remporté une victoire, c'est de considérer les avantages obtenus comme définitivement acquis, c'est de s'arrêter et de se croire dispensé de futurs efforts. Le succès aussi bien dans l'arène de la vie que dans la petite sphère du monde est à ceux qui travaillent toujours et jamais ne se lassent, à ceux qui gardent sans cesse en vue la perfectibilité indéfinie dont est susceptible la nature humaine, et la possibilité constante d'un ajustement plus savant et meilleur des choses de l'ordre moral comme de l'ordre matériel.

Le monde de Paris semble avoir perdu ces consolantes notions générales de la vie. Il parait s'être fatigué de ses plaisirs ordinaires et s'être découragé d'en chercher de nouveaux.

Jadis les réunions mondaines avaient lieu du commencement du carnaval aux derniers jours de mai. Ce mois finissant marquait l'extrême limite du temps où il fut loisible de donner un bal, où l'on pût, sans crainte de voir ses salons vides, penser à recevoir ses amis.

A présent, le développement des goûts de sport et la mode qui s'établit d'aller passer l'hiver dans le Midi ont fait prévaloir les habitudes anglaises. A la fin de mars, les laisser-courre terminés, les Parisiens attardés dans les châteaux, à Cannes ou à Pau, regagnent la capitale, ce qui fait que les réunions mondaines ne commencent guère qu'avec le carême pour se terminer à la mi-juin, après le Grand Prix. Deux ou trois bals blancs, selon l'expression consacrée aujourd'hui, sont donnés généralement avant le commencement du saint temps de pénitence pour la délectation de la jeunesse, Il est rare

qu'une femme mariée aie l'occasion, avant Pâques, d'arborer une robe de bal.

En carême, chaque maison adopte un jour. Parfois un peu de musique augmente l'attrait de la réception. Les fêtes ont l'allure passablement solennelle : on y va avec la pensée de devoirs à rendre plutôt que de distractions à trouver. De plus en plus il entre dans les usages de sortir tard, et depuis deux ans il règne si peu de gaieté et d'entrain, l'air ambiant s'est si bien imprégné de mélancolie, que la mode s'établit également de rentrer de bonne heure. Entre onze heures et minuit tous les invités défilent dans un salon et en ressortent avec une hâte contagieuse et inexplicable pour redemander leurs voitures, lesquelles, pour la plupart, n'ont que le temps d'aller trouver l'extrémité de la file d'un côté pour la reprendre de l'autre. Et comme tout le monde est saisi au même moment de la même idée, le mouvement demande un certain temps : on doit attendre, et presque toute la soirée se passe dans l'antichambre. On voit alors ce plaisant spectacle des salons déserts, les maîtres et maîtresses de maison s'y morfondant en s'étonnant de la promptitude à disparaître de leurs invités, tandis que l'escalier retentit des conversations, des rires des fugitifs.

Voilà ce qui se passe aux réceptions de carême. Les bals de printemps se prolongent plus avant dans la nuit. Encore faut-il une proportion très forte de jeunes filles dans la composition des invités pour qu'on arrive péniblement à faire durer un cotillon jusqu'à trois heures du matin.

Les jeunes femmes d'aujourd'hui ne sont ni moins gaies ni moins désireuses de se divertir que par le passé, mais le courant du plaisir pris en commun ne s'établit point. Les manifestations de l'activité mondaine se réduisent de plus en plus : on dirait le vieil entrain français frappé d'anémie au sein des hautes classes. Revivra-t-il jamais ? C'est une question que l'on peut se poser.

L'art de causer se ressent de cette décadence de l'habitude de vivre en société. Nul doute que certains salons n'aient gardé le privilège de réunir les brillants causeurs et d'offrir à leurs fidèles le plaisir de se retrouver dans une atmosphère spirituelle et sympathique, mais le goût de ce délicat régal se restreint de plus en plus dans de petits cercles.

Les grandes réunions du monde, bals, réceptions, semblent faits pour offrir aux douairières l'occasion favorable de dormir, aux hommes d'un certain âge celle de se promener avec indifférence ou de stationner mélancoliquement dans les portes, aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe celle de se livrer à l'agréable occupation du flirt.

Cette importation d'outre-Manche a fait de notables progrès chez vous. La plupart des jeunes femmes sont devenues des adeptes dans cet art qui peut se définir : " jouer à l'amour ". Qu'est-ce que le flirt en effet ? C'est le jeu de bilboquet du sentiment, c'est l'introduction du langage de la passion travestie par la blague moderne dans la conversation mondaine, avec une tendance à sauver ce que ce genre a de scabreux par des allures garçonnières et des brusqueries calculées.

Nul doute que cette innovation n'amène quelques hardiesses de langage, que la tradition de la réserve féminine établie dans la haute société n'ait eu quelque peu à en souffrir.

Mais cette invasion des mœurs anglaises a simplement donné une impulsion à ce qui déjà existait. Les natures communes ont pris dans cette nouvelle forme le pli de leur vulgarité native. L'emploi à tort et à travers des termes d'un jargon spécial est venu remplacer celui des locutions non moins mal choisies. Les natures distinguées et délicates ont gardé, même en suivant un peu le mouvement, le choix dans les expressions, le discernement des termes à employer et de ceux

à rejeter, le bon goût qui est l'apanage des personnes bien élevées.

Je ne suis donc pas de ceux qui réprouvent et regrettent les nouvelles façons de faire.

J'ai fréquemment dans le monde soutenu cette thèse et je suis prêt à maintenir mon dire.

Ce n'est pas un engouement momentané pour le langage emprunté à l'écurie et au sport, ce ne sont pas les tentatives faites de nos jours pour établir un plus grand laisser aller dans les habitudes du monde, qui pourraient changer les usages consacrés de la bonne compagnie. Les engouements ont toujours existé, variant selon les époques ; ces tentatives ont toujours été faites.

La société française gardera son vieux renom : elle continuera d'être le sanctuaire des bonnes manières, de la politesse et des mœurs élégantes, si dans les familles se maintient à un degré suffisant la tradition de la bonne éducation des filles. Cette éducation, j'en ai longuement parlé, je n'y reviendrai point. Mon intime conviction est que, tant qu'il existera des femmes de qualité perpétuant le type que j'ai cherché à préciser, elles sauront maintenir leur milieu au niveau de leur caractère intellectuel et moral. On leur parlera leur langue ; elles feront naître autour d'elles des sentiments conformes aux aspirations de leurs cœurs : elles inspireront les grands dévouements, elles relèveront les courages.

Le culte de la femme est vivant dans le peuple de France du haut en bas de l'échelle sociale. N'est-ce pas sur leurs genoux que se formera cette génération future que j'attends et que j'espère pour l'avenir de votre pays ?

Mais, en dehors des choses de la vie quotidienne, promena-

des, visites du jour et du soir, l'existence mondaine comporte des solennités dont je dois, mon jeune ami, vous entretenir.

Jadis une saison ne se passait pas sans que chaque semaine il ne se donnât un grand bal. Vous trouvez dans le roman de M. de Goncourt : *Chérie*, une idée très juste de ce qu'était l'animation du mouvement mondain à la fin de l'Empire. Les deux premières années qui suivirent la guerre furent un temps d'accalmie, mais le printemps de 1873 put rivaliser avec la mémorable année de l'Exposition, et, durant les cinq ou six années suivantes les fervents du monde n'eurent point à se plaindre du défaut d'occasions pour satisfaire leur passion favorite.

Aujourd'hui, ainsi que je l'ai dit plus haut, tout est changé ; 1886 a été désastreux et 1887 ne s'annonce pas d'une manière plus favorable, au contraire.

Combien je suis attendri quand je pense à la détresse de mes charmantes petites amies. C'est que je les ai beaucoup étudiées à ce point de vue, et aucune recherche ne m'a plus intéressé, je dirai même passionné, que celle des différents effets que produit la mondanité sur les complexes organisations féminines. J'ai fait à ce sujet une foule d'observations dont je serais heureux, cher ami, de vous voir, avec le tact et le discernement qui forment le fonds de votre caractère, contrôler la justesse.

C^TE^ PAUL VASILI.

(A suivre.)

SONNET

— LE RÉVEIL LITTÉRAIRE —

Notre ciel, qui naguère encore
Semblait plongé dans le sommeil,
Sourit au jour qui vient d'éclore
Et donne à l'univers l'éveil.

Voyez à l'horizon que dore
Ce pâle reflet de soleil,—
Et dites-moi si c'est l'aurore.
Ou, sinon, l'occident vermeil.

Moi, je vois un astre apparaître,
Mais je ne sais s'il vient de naître
Ou s'il s'en va déjà mourant,

Tant sont épaisses les ténèbres
Qui couvrent de voiles funèbres
Ce ciel jadis si transparent.

C. P. Beaulieu.

KISET

L'été de 1697, M. de la Gemeraie commandait au fort Cataracoui, situé où est la ville de Kingston à présent.

On lui annonça que la Chaudière-Noire, fameux chef iroquois, de la nation des Onnontagués, rôdait dans le voisinage, accompagné de quarante hommes. Cette nouvelle n'était pas rassurante, car depuis dix ans, la Chaudière-Noire répandait la terreur dans le Haut-Canada, le long de l'Ottawa, du Saint-Laurent, et jusqu'au lac Saint-Pierre.

Pendant que la garnison de Cataracoui se tenait sur le qui-vive par la crainte d'une attaque, une bande de trente-quatre jeunes Algonquins, recrutée aux Trois-Rivières et sur le territoire qui sépare le St Maurice de l'Ottawa, marchait à la sourdine contre les Iroquois et les rejoignait à la baie de Quinté.

Le plus âgé de ces guerriers n'avait pas vingt ans. Ils furent d'une prudence consommée dans la conduite de l'expédition, et ils tombèrent sur la Chaudière-Noire avant que d'avoir été aperçus.

La moitié des Iroquois succomba dans la lutte ; quelques-uns furent pris vivants, ainsi que la femme de la Chaudière-Noire.

Quant à ce dernier il reçut la mort en combattant, et ses dernières paroles furent : " Quelle disgrâce ! Moi qui faisais trembler la terre, je péris de la main d'un enfant !"

L'automne de cette même année 1697, les Ursulines arrivaient aux Trois-Rivières pour y établir la communauté qui

subsiste encore et qui a une noble histoire à enchâsser dans les fastes du Canada français. La population blanche et sauvage accueillit avec amour les Sœurs du bon Dieu. Au premier rang se montrait Ki8et, le vainqueur de la Chaudière-Noire. Il était l'homme du jour. Sa vaillance reportait comme un lustre sur les cérémonies religieuses et civiques de la réception enthousiaste dont les Ursulines étaient l'objet.

On a dit de moi que j'ai vécu il y a deux cents ans, et ce n'est pas à tort puisque je me suis identifié avec les personnages de cette époque, à force de les étudier. Je me représente très bien Ki8et, en costume de guerre, attirant tous les yeux, et saluant les religieuses, au bord de cette anse qui fait l'extrémité de la rue du Platon, où Laviolette avait mis pied à terre, soixante-et-trois ans auparavant, pour fonder le fort des Trois-Rivières.

Les Algonquins, fiers et sauvages encore malgré les revers, étaient réfugiés autour des Trois-Rivières, d'où ils partaient souvent pour faire des coups dans le pays des Iroquois ou contre les colonies anglaises. La présence de Ki8et doublait donc, aux yeux des spectateurs, l'importance de la manifestation de 1697. Le jeune héros eut ainsi son heure de gloire. Les témoignages de sympathie des Français pour la race algonquine, s'adressaient à lui. Il semblait faire revivre le fameux Piescaret que les Trifluviens ne pouvaient oublier.

Je ne sais ce que devint Ki8et après 1697, mais, dans le registre de la paroisse des Trois-Rivières, année 1747, je lis cet acte qui n'a jamais été imprimé :

" Ce jourd'hui 20 8bre 1747, je soussigné faisant les fonctions curiales aux Trois-Rivières, certifie avoir inhumé, avec les cérémonies ordinaires, dans le cimetière de cette paroisse, le corps de Jean-Baptiste Ki8et, ancien chef des Algonkins, qui, à l'âge de dix-huit ans, a tué et levé la chevelure à la *Chaudière-Noire*, chef iroquois qui, avec son parti, désolait le

Canada. Il est mort hier, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans. (signature) frère Barnabé Cordier, récollet."

L'âge du défunt me paraît exagéré. S'il avait dix-huit ans en 1697, il devait avoir soixante-et-huit ans en 1747. Du reste, c'est presque toujours comme cela : ceux qui écrivent dans les registres ne songent pas à supputer les dates et ils font plus d'erreurs de chiffres qu'on ne le croirait.

Le Père Charlevoix, qui arriva dans la Nouvelle-France sept ans après la mort de la Chaudière-Noire, dit positivement que dans la bande de Ki8et il n'y avait pas un homme âgé de vingt ans, que c'étaient tous des jeunes gens qui faisaient la guerre sans se laisser conduire par les anciens de leur nation.

Le frère Barnabé Cordier a bien l'air d'avoir raison quand il écrit que Ki8et était alors âgé de dix-huit ans.

Mais pourquoi " Ki8et " ? N'est-ce pas plutôt Kiwet ou Kiouet ?

C'est " Ki8et" dans le registre des Trois-Rivières, comme c'était " Kihuiet" dans la bouche des Algonquins.

Le chiffre 8 se rend par " huit," en langue française. Les Algonquins se servent du son " huit" absolument comme les Français. Les Anglais ne prononcent pas la lettre u comme nous, et ils ont inventé le w, qui fait plutôt " houi" que " oui" et pas du tout " ui."

Nos anciennes archives nous montrent le chiffre 8 dans tous les noms algonquins où se rencontre le son " huit :" Aha8eté, A8até, Qu8achi, Che8ikhichi8, Amusc8ar8i, Makate-8ask8abitich, ce dernier capitaine de la Petite-Nation, sur la rivière Ottawa.

Reste à savoir ce que signifie le mot Ki8et.

Le dictionnaire de la langue des Cris, du révérend Père Lacombe me porte à croire que le sens de ce nom est: " l'homme qui revient chez lui," car tous les mots qui sonnent comme Ki8et, Kiweheu, Kiweh expriment, dans ce livre, l'idée de retourner, revenir, rentrer dans sa patrie. La langue des Cris est algonquine.

BENJAMIN SULTE.

ESSAI

— LA COLOMBE ET LA FOURMI —

La Fourmi travailleuse, à de vaines chimères
Ne dépense guère son temps ;
Par ses mœurs et ses goûts sévères,
Elle sait embellir et prolonger ses ans.

Un jour de la belle saison,
La colombe en voyage
S'abattit dans le voisinage
D'une Fourmi vaquant aux soins de sa maison.
L'endroit de ce logis sous terre
Etait un petit val, éloigné, solitaire,
A l'abri de tout vent
Là, dans cet humble isolement,
Jamais les noirs orages
N'avaient encor troublé l'inaltérable paix.
Pour trouver un forfait
Il fallait remonter les âges.
Sous le plomb d'un ardent soleil,
La Fourmi travaillait, allait, revenait vite,
Mettait tout autour en éveil,
Et, grain par grain, portait maint trésor à son gîte.
Or, la Colombe est grande Dame,
Cela se devine à son air.
—" Ce travail assidu que votre état réclame,
Dit-elle au vermisseau, me semble bien amer.
Travaillez-vous toujours ainsi ?
Que le ciel a fait lourds votre faix en ce monde
Et votre ignorance profonde !
Croyez-moi, quittez ces lieux-ci

Cette solitude insensée
Qui ne va pas à vos talents.
C'est tout au plus si moines pénitents
Supporteraient cette prison forcée.
Sommes-nous, par hasard, faites pour ne rien voir !
Fi de cette sagesse
Qui foule aux pieds plaisirs, amours, jeunesse ! "
A ces mots, la Fourmi va se leurrer d'espoir
Et regretter le passé de sa vie,
Quand du fond d'un buisson, caché,
Un vautour plein d'envie,
L'aile au vent, le bec aiguisé,
Fond sur la Colombe et l'emporte.
Là finit l'entretien.

Considérant son bien,
La Fourmi tout émue entre et ferme sa porte.

J. E. Prince.

Québec, décembre 1887.

LA VIE A PARIS

(*Suite et fin.*)

Une jeune fille entre dans le monde, elle se marie : trois ou quatre années s'étant écoulées, elle est en pleine possession de la place qu'elle doit occuper. Il lui faut ce temps, quelquefois un délai plus long encore, pour se révéler et pour conquérir sa place au soleil. Il est rare qu'une femme passe vingt-cinq ans sans avoir montré sa véritable mesure, et donné à ses contemporains les éléments nécessaires pour asseoir leur jugement.

La première de toutes les conditions pour que ce jugement soit favorable, c'est qu'elle soit née dans le milieu où elle doit vivre et qu'elle y ait été élevée.

Ce qui est digne de remarque, c'est que les étrangères et les filles de la bourgeoisie s'acclimatent infiniment mieux dans le grand monde que les filles de l'aristocratie française élevées loin de Paris, soit dans leur famille, soit dans quelque institution de chef-lieu.

La charmante petite héroïne de M. Halévy fera une "princesse" très séduisante. Des Américaines, des Anglaises sont devenues les plus charmantes femmes de la société de Paris. Des femmes issues d'un sang roturier sont de vraies grandes dames. Jamais, en revanche, une provinciale n'a su se débarrasser complètement de ses désavantages. Cela tient à ce qu'en France, chaque milieu a des allures qui lui sont propres. Il forme à lui seul une petite église. Les métropoles des divers départements sont des mondes minuscules où les barrières sociales sont cent fois plus infranchissables que partout

ailleurs. On ne raisonne pas de même à Poitiers qu'à Bordeaux, à Montpellier qu'à Rennes. Toutes ces capitales renferment quatre ou cinq sociétés bien tranchées : la préoccupation de chacune d'elles est de se maintenir à son niveau et d'écraser celles qu'elles considèrent comme étant d'un rang inférieur. Il en résulte que le souci de la dignité de chaque personnage est une grosse affaire, et que l'importance des rôles devient visiblement disproportionnée avec celle des centres où s'agitent ces ambitions et ces intérêts.

Il faut avoir habité, en France, une ville de province pour se rendre compte du degré d'ankylose morale et intellectuelle auquel on peut encore arriver au siècle du progrès et des lumières.

C'est un terrible coup de pouce pour un jeune cerveau que celui qu'impriment sans s'en douter des parents entichés de sots préjugés de caste et de rang. On ne sait pas à quel degré le défaut de s'arrêter à des vétilles d'amour-propre, à de sottes recherches d'orgueil, abaisse l'intelligence et ferme l'horizon de la pensée.

Les enfants élevés dans une atmosphère imprégnée de ces petitesses ont l'esprit irrémédiablement faussé au point de vue de la vie du monde. Jamais ils n'en aborderont les difficultés avec cette aisance et cette simplicité qui sont les seules armes nécessaires et efficaces.

" Croyez-vous donc que vous allez faire sensation ?" disait un vieil ambassadeur, passablement bourru mais plein de sens, à un jeune attaché qui arguait de sa timidité pour retarder ses débuts dans la société de son nouveau poste. La jeune beauté de Nantes, de Poitiers, de Lille ou de Reims ne pourra jamais se débarrasser de la conviction malencontreuse que ses faits et gestes sont d'une importance capitale. Elle croira ses pas observés, les nuances de son amabilité discernées, ses sou-

rires comptés. Elle prendra son rôle au grand sérieux, lui donnera une allure bien plus théâtrale qu'il ne convient, et, après avoir débuté une première fois à dix-huit ans, elle ne cessera jamais de débuter, et encore, et toujours, jusqu'à ce que, la vieillesse arrivée, elle tombe dans une misanthropie chagrine, ou dans une dévotion outrée, conséquences l'une ou l'autre de la série des désillusions qu'elle a subies.

Le secret de réussir dans le monde est de n'attacher aucune importance au succès, d'y apporter un oubli de soi et une simplicité entière. Il faut s'y montrer tel que l'on est, avec infiniment de réserve quant aux dons exceptionnels que l'on peut posséder.

Jamais le programme n'est mieux rempli que par les femmes qui ont été toute leur vie sur un pied de camaraderie familière avec ceux qu'elles sont appelées à fréquenter.

La même remarque est applicable aux hommes, mais la chose existe à un moindre degré. Le rôle des femmes comporte un art plus raffiné des petites choses de la vie courante, tandis que l'existence masculine, plus large, plus mouvementée, rend moins susceptible de contracter d'une façon irrémédiable le pli du milieu où l'on a vécu.

Je me flatte, mon jeune ami, au bout de dix minutes d'observation, de vous dénoncer la provinciale sous la femme du monde. Sa voix, son intonation, jusqu'à sa façon de marcher la révéleront. Je connais quelques signes certains qui me diront la bourgeoise, et cependant la distinction est infiniment plus délicate à établir. Je ne compte pas vous livrer, mon jeune ami, tous mes secrets. . . Un seul suffira pour vous faire juger de l'étude approfondie que j'ai faite de ces délicates nuances.

La provinciale a des regards inquiets : elle se méfie des paroles prononcées près d'elle à mi-voix. Un soupçon perpé-

tuel se lit dans l'expression de son visage. Elle goûte peu la plaisanterie, et ce badinage innocent dont des phrases à double entente font tous les frais lui inspire une terreur mortelle.

La femme de modeste extraction, mais élevée à Paris, n'aura point ce travers : elle voilera ses ignorances premières sous une timidité modeste; si elle est intelligente, elle apprendra vite et bien son rôle de femme du monde. L'écueil pour elle sera plutôt dans la partie technique, si on peut dire, du métier. Ainsi il est rare qu'elle apprenne l'art de s'habiller.

Une femme de qualité en grande toilette est généralement décolletée comme il convient, ni trop ni trop peu. La provinciale et la bourgeoise le sont presque toujours pas assez ou, infiniment trop. Il y a une mesure très délicate en pareille matière. La femme du monde de naissance et d'éducation a une telle habitude de la toilette qu'elle trouve cette mesure sans effort et sans étude. En revanche, celle qui attend ses débuts, ses fameux débuts ! pour arborer une robe décolletée, se tourmente, s'agite, se fait des scrupules, les met en œuvre. . . ou bien alors s'en débarrasse trop complètement.

Sur un seul terrain cependant, les filles de ducs, de hobereaux, de marchands, sont à égalité! je n'ai encore jamais trouvé dans aucun milieu, sous aucun ciel, de fille d'Eve qui ne s'imaginât qu'elle devait à sa parure le plus clair de ses charmes. Notre mère commune, courbée sous la douleur de la faute, lorsque tremblante, humiliée, elle tressa des feuilles pour cacher sa nudité, dut se mirer dans une source pour arranger avec grâce ses voiles verdoyants, et cinq mille ans n'ont rien ôté à ses filles de cette préoccupation.

Mme de Maintenon, ce miracle de raison et de sagesse, cette intelligence si large, si pondérée, n'a pas su échapper à cette faiblesse. Elle se cachait, dit l'histoire, et pleurait d'humiliation parce que sa robe de parente pauvre était trop courte.

Une étrange modestie fait que toute femme attribuera ses succès à son ajustement et ce sera avec une foi plus complète, si cet effet est dû à sa nouveauté.

Une mondaine est sûre de triompher si elle a une jolie robe et si cette robe est neuve. Elle ne se rend pas compte de ce que ses goûts, ses habitudes, la distinction qui lui est propre, prêtent d'elle-même à ses vêtements, et que, si elle possède de ces qualités à un degré quelconque, elle les communiquera d'une façon égale à tout ce qu'elle choisit, à tout ce qu'elle porte ! Tel est l'art raffiné de la toilette, et c'est, à mon sens, une des séductions les plus irrésistibles chez la femme ; mais la plus incomparable virtuose en cette matière peut l'exercer avec une rare puissance, et en demeurer inconsciente.

Une des femmes qui possèdent au degré le plus remarquable ce talent, c'est Mme Henry Standish, la ravissante fille du comte Amédée des Cars.

Merveilleusement proportionnée, plutôt grande que petite, le mot élégante semble fait pour elle. Sa beauté et sa grâce sont l'essence même du convenu, mais la perfection du genre est poussée si loin que l'ensemble en devient rare et original.

Rien ne saurait être plus adorablement joli que la pose de cette tête petite et fière sur ces épaules un peu tombantes. Sa taille allongée et mince est peu flexible, mais cette raideur est exquise et sert à faire valoir une démarche souple et onduleuse qui n'a point son égale. Les pieds et les mains sont invraisemblables de petitesse. La forme en est d'une délicatesse merveilleuse. Cette ravissante personne a le fini et la grâce d'une statuette de Saxe de la bonne époque. Elle fait penser à un objet délicat, rare et fragile, pétri d'une pâte plus fine que la commune argile terrestre.

Tout ce qui l'habille, l'orne et l'entoure, est coûteux et

charmant. Le cadre de cette merveille est doré et ciselé. Son mari, le cousin germain du duc de Mouchy, est un homme du commerce le plus agréable. Il est le premier en titre et le plus fervent admirateur de sa jolie femme. Sa dévotion pour sa vivante idole est si ardente que l'encenser ouvertement semble lui faire plaisir : tout hommage éclatant rendu à sa divinité le charme et le ravit.

Mme Standish habite un très joli hôtel, avenue d'Iéna. L'ameublement et la décoration du plus pur Louis XVI s'harmonisent avec la délicate beauté de la maîtresse du logis. Les soirées qu'elle y donne sont un régal exquis pour ceux qui aiment le raffinement de l'élégance en toutes choses, et se complaisent dans la recherche de cet ordre. Rien, en effet, ne donne prise à la critique chez Mme Standish. Le choix des invités, l'ordonnance de la fête, les soins que prend la maîtresse de la maison du divertissement de ses amis, tout est de la qualité la plus rare, fait pour pénétrer les heureux mortels qui font partie de cette intimité, du sentiment de leur félicité.

Le comte Amédée des Cars a transmis à sa fille la finesse de son esprit. Ses appréciations sont justes, son jugement sûr. Elle dispense le charme de son entretien avec une réserve savante. Elle n'a besoin que de paraître pour conquérir les suffrages. Elle s'étudie à n'être pour le public que jolie.... Elle est spirituelle pour son intimité seulement.

Manifestement créée pour les succès du monde, elle se meut sur ce terrain glissant avec une admirable aisance. C'est une fée toute-puissante et qui réserve le meilleur de ses dons pour elle-même.

C'est ce qu'on ne saurait dire de la comtesse de Mailly-Nesle.

Pourrait-on, mon jeune ami, penser à décrire la société de Paris sans y faire entrer le portrait d'une des femmes les plus

séduisantes dont ce cercle choisi puisse s'enorgueillir ? Fille de la séduisante comtesse de Goulaine, dont la ville de Nantes garde le souvenir, c'est l'unique femme en qui la province n'ait laissé aucune trace, et une telle exception confirme ma règle. Mme de Mailly apporta dans la capitale, vers l'âge de dix-huit ans, la fleur d'une beauté à l'allure saisissante, énigmatique. Son regard brille d'un éclat un peu sombre, son teint chaud, ses cheveux fauves, sa bouche au sourire rare, la parfaite régularité de ses traits constituent un ensemble unique. Cependant le pli de sa bouche est un peu amer.... Elle évoque la pensée d'une Muse moderne et tragique.

Musicienne consommée, la nature l'a douée d'une voix superbe. Jamais les salons de Paris ne retentirent d'accents plus troublants. Riche, belle, mariée à un seigneur de haut parage, qu'est-ce donc qui marque le caractère de sa beauté d'une mélancolie un peu farouche ? Je me suis laissé parler d'un ciel conjugal chargé de nuages très noirs...puis d'une séparation...et je n'ai pu me garder de penser que les Muses étaient fort bien sûr d'Hélicon...que cette altitude convenait à leurs nobles aspirations, à leur mission artistique...tandis que le soin de rendre heureux de simples mortels ne les occupait guère.

La comtesse de Goulaine accompagne sa charmante fille dans le monde, veillant sur le trésor de son amour maternel avec une sollicitude touchante, un peu épeurée.

Vous rencontrerez également, mon jeune ami, dans les grands bals où vous serez convié, deux sœurs dont le charme vous semblera bien captivant ; le contraste est frappant entre la fine beauté brune de l'aînée et le superbe éclat blond de la cadette. Chacun les a nommées. Il s'agit de la baronne de Vaufreland et de la baronne de Noirmont.

L'aînée a des traits fins d'une adorable régularité, une petite

tête couronnée de beaux cheveux noirs relevés avec une simplicité artistique qui donne une grâce antique à son profil délicat. Elle s'habille avec une savante recherche, mettant sa coquetterie à éviter tout ce qui apporterait une note trop éclatante dans la gamme discrète de sa fine élégance. Douce, aimable, réservée, cette charmante femme exerce la vertu d'une bonté et d'une bienveillance qui jamais ne se démentent.

Sa ravissante sœur est d'une beauté à laquelle chaque année semble ajouter un nouvel éclat. Elle a de grands yeux bleus et rieurs, une bouche formée pour sourire, un joli menton à fossettes, et sa taille superbe épanouit les grâces d'une jeunesse qui atteint seulement la perfection de son développement. C'est une gaie charmeuse, une des femmes que rêvait Rubens, libres fleurs écloses sous le soleil de la joie, faites pour donner sur leur passage la sensation lumineuse d'un rayon perçant la brume plate et incolore de la vie quotidienne.

Cte Paul Vasili.

LE PREMIER CENTENAIRE DE "LA REVUE CANADIENNE."

Ne pas faire erreur : *La Revue canadienne* n'a pas cent ans ; M. Benjamin Sulte non plus ; mais la *Revue* a de larges colonnes et M. Sulte a une bonne plume : et de 1864 à 1887, M. Sulte a su donner cent articles à cette revue mensuelle.

C'est un événement pour notre monde littéraire qu'un " centenaire d'articles " dans une publication de ce genre.

Aussi les collaborateurs anciens et nouveaux de la *Revue* ont-ils accueilli avec faveur l'idée de fêter ce " centenaire " d'espèce nouvelle. Grâce à la munificence de M. Alphonse Desjardins, député d'Hochelaga, un ami des lettres et l'un des anciens propriétaires de la *Revue*, nous nous trouvâmes le 23 décembre 1886, en présence d'un splendide menu revêtu pour la circonstance de couleurs littéraires.

Ceux qui eurent le plaisir d'être présents se souviendront longtemps de ces quelques heures !

Le dessert fut, croyons-nous, le premier de ce genre donné au Canada et le plus délicat pour des gourmets littéraires.

Qu'on en juge : le voici en vers et en prose.

A M. BENJAMIN SULTE.

(Pour son centenaire)

Centenaire déjà ! Que suis-je donc moi-même ?
Un jour, il m'en souvient, j'eus un plaisir extrême

A voir vos premiers vers, à les faire imprimer. (1)
Ils étaient si bien faits que l'on dut exprimer
Un doute injurieux ; de Dupont l'œuvre entière,
De la première page à la page dernière,
Avec soin compulsée avant *l'imprimatur*,
Vous donna droit, scellant votre succès futur.
Mais ce jour est bien loin ! Bien des jours, des années
Ont passé sur le monde, et nos deux destinées
Faites comme toujours, de bonheurs, de revers,
Nous ont vu prodiguer et la prose et les vers.
Vous étiez débutant et j'étais l'Aristarque,
Et pour rire de moi, l'on m'appelait Monarque
Du royaume des pions. Les rôles sont changés.
Lorsque tous vos écrits sont par ordre rangés,
Par l'esprit, la valeur, ainsi que par le nombre,
Ils rejettent déjà plus d'un ancien dans l'ombre.
Vous en avez ici, bien compté, jusqu'à cent.
Pour un homme aussi jeune, enfin, c'est indécent !
Je proteste... mais non, je me soumets d'emblée.
A quoi bon protester ? Votre plume endiablée
N'en irait que plus vite ; il ne resterait plus
De papier que pour vous ; et nos cris superflus
Ne nous obtiendraient pas un coin dans la *Revue*
Il vaut bien mieux, ayant mon intérêt en vue,—
Vous êtes devenu critique à votre tour,
Et sans être, entre nous, commode chaque jour,—
Mieux vaut donc implorer pour un prochain volume
Une page indulgente à votre brave plume.
Certain qu'avec plaisir, toujours on vous lira,
Poète, historien, critique, *et cœtera*.
Allez votre chemin— mais un peu moins sévère—
Et donnez-nous bientôt un autre centenaire.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Montréal, 11 décembre 1886.

(1) M. Sulte, tout jeune et encore inconnu, avait envoyé une pièce de vers au *Journal de l'instruction publique*, lorsque M. Chauveau était surintendant de l'éducation. M. Chauveau et M. Lenoir, l'assistant rédacteur, hésitèrent à la publier ayant cru remarquer d'abord une forte ressemblance avec les poésies de Pierre Dupont.

LA FRATERNITÉ NATIONALE.

. . . . . .

Quant à nous, qui vivons déjà dans l'exil, tout ce que nous avons droit de vous demander à vous, nos frères du Canada, c'est votre bonne estime et cet amour fraternel, que le Dante a si heureusement nommé " *la carita del natio loco*," " la charité de la terre natale." De cela nous avons grand besoin, et c'est ce support moral, qu'au nom de tous mes compatriotes vivant aux Etats-Unis, je vous conjure de ne jamais nous retirer.

EDMOND MALLET.

Washington, ce 10 décembre 1886.

Si nous te demandions : " Où prends-tu, pour écrire
Une très grande histoire et tant de vers charmants,
Les longs loisirs qu'il faut à qui cherche à bien dire ? "
Tu rirais aux éclats... Ton secret pour produire,
Est de mettre à profit tous les petits moments.

ALFRED GARNEAU.

Ottawa, 4 janvier 1887.

I have the greatest pleasure in associating my name with that of my colleagues and offering a sincere homage of praise to Mr. Benjamin Sulte on the occasion of his 100th contribution to *La Revue Canadienne*. My opinion of Mr. Sulte's standing as a man of letters has been expressed on several public occasions, and I am glad to repeat that while Crémazie is the Hugo ; Fréchette, the Lamartine ; Sulte is the Bé-

ranger of Canada. His poems are perhaps more distinctively national than those of any other writer, because they are confined to the songs of the people. Mr. Sulte's subsequent labours as an esayist and an historiographer have since widened the circle of his usefulness and added to the enduring character of his reputation. I sincerely wish him many years of literary vivacity and vitality.

JOHN LESPÉRANCE.

Montreal, Dec. 14, 1886.

EXTRAIT D'UN POÈME INÉDIT INTITULÉ : " LA CLOCHE."

II

(1775)

. . . . . .

Quinze ans, depuis ces jours de deuil, se sont passés ;
Les nôtres, patients, ont, de leurs bras lassés,
Jour par jour réparé les pertes de la guerre
Et repris leur courage en cultivant la terre.
Ils sont tristes, parfois ; mais ils sentent pourtant
Chanter encore, au fond de leur cœur palpitant,
Cet espoir que Dieu donne à celui qui travaille.
S'ils ont, hélas ! été vaincus dans la bataille,
Ils ont gardé pour eux leurs foyers et leurs champs ;
Et, le soir, revenant par les soleils couchants,
A travers les blés mûrs ou sous les forêts vertes,
Ils sentent pénétrer, dans leurs âmes ouvertes,
Cet hymne consolant que, partout, le Seigneur
Verse sur la forêt et sur la terre en fleur,
Et qu'à son tour la fleur,— comme l'écho d'un temple,—
Redit au cœur ému de l'homme qui contemple.

Ah ! vous tous qui vivez au sein de nos cités,
Qui parcourez, le jour, à pas précipités,
L'amour de l'or au cœur, le dur pavé des villes,
Et dont même les nuits ne sont jamais tranquilles,
Vous croyez vivre ici ; mais vous ne savez pas
Ce qu'offre de plus doux l'existence là-bas,
Dans ces grandes forêts calme où l'oiseau chante,
Dans ces champs parfumés où le ruisseau serpente,
Où tout rit au soleil et baigne dans l'air pur,
Où l'œil, pour horizon, n'a que l'immense azur.
C'est là que l'âme en proie à la douleur profonde,
Sent déjà, tout au fond de la larme féconde,
Germer,— comme un point d'or que le ciel fait briller,—
Cette fleur de l'espoir qui doit la consoler.

. . . . . .

O magiques splendeurs des soleils radieux
Qui jetez jusqu'à nous l'éclat lointain des cieux !
O souffles bienfaisants, ô lueurs constellées
Qui rayez le manteau de nos nuits étoilées !
Parfums des champs, frissons des grands lacs endormis,
Ombre épaisse des bois où le Seigneur a mis,
Près de l'oiseau qui dort, le ver-luisant qui rampe
Et poursuit son labeur au reflet de sa lampe !
Travail béni du jour, calme repos du soir,
C'est vous qui nous avez sauvés du désespoir !

. . . . . .

NAPOLÉON LEGENDRE.

VERS LE PASSÉ

— Chez le docteur Bender —

J'ai tenu à revoir Boston, ville des plus curieuses de l'Amérique du Nord. Là, habitent les Bostonnais, nos ennemis de jadis, nos admirateurs d'aujourd'hui. Et, puis, dois-je l'avouer ? à Boston vit mon compagnon de collège, mon vieil ami Ben-

der. L'idée de le revoir, de presser sa loyale main me faisait grand plaisir, et tout à coup cette pensée réveilla chez moi tout un essaim de souvenirs.

O primavera gioventu della vita !

Jeunesse, printemps de la vie, te rappelles-tu des après-midi du dimanche passés sous le toit hospitalier du docteur ? C'est là, rue d'Aiguillon, dans une petite maison, proprette, à l'allure correcte, bourgeoise, que nous devisions *de omnibus rebus et quibusdam aliis.*

D'habitude nous nous éparpillions dans une salle oblongue, située au second, où l'automne et l'hiver flambait un bon feu de grille. Mademoiselle Eva, bambine de cinq ans, maître Ludwig, gaillard de trois ans, y étaient admis quand ils avaient été bien sages. Je dois avouer que mademoiselle Eva restait avec nous plus souvent que Ludwig ; mais enfin, il faut que jeunesse se casse.

Dans cette salle Paul de Cazes nous causait de la France, de la Bretagne, de la Vendée, de ses études sur les cantons de l'Est, de ses débuts de journaliste à Joliette, où il avait été le prédécesseur de Languedoc. Il s'en montrait très fier. Legendre dissertait sur l'étymologie des mots. Oscar Dunn,—ce cher et regretté Dunn—lui donnait la réplique et finissait par arriver bon premier avec son " *Glossaire.*" Marmette rêvait alors " *Le Chevalier de Mornac.*" Le docteur Hubert Larue —encore un disparu—nous expliquait son " *Voyage sentimental sur la rue St. Jean.*" Blumhart nous disait ses ambitions : il voulait avoir un grand journal aux rouages bien compliqués. Achintre, dans sa langue de poète et de méridional, nous parlait de Méry, de Théophile Gauthier, de Victor Hugo, de Louis Veuillot, de Lacordaire, de la guerre de Crimée, de la vie des sous-officiers à l'école de cavalerie de Saumur, de l'école des peloton, des Bermudes, de Salnave, de Saint-Domingue.

Quelle verve possédait ce mort regretté ! Quel vide il a laissé parmi nous ! Edouard Deville hasardait quelques mots après Achintre. Cet ancien officier de la marine française semblait toujours timide. Il se faisait petit et pourtant quand la glace se rompait il y allait avec autant d'entrain qu'Achintre. Gare alors au Japon, à Ste-Hélène, à Taïti, à Juan Fernandez, cet île de Robinson Crusoé que nous avons tous plus ou moins habité pendant notre enfance.

Chapleau, Lynch, Paquet, le Dr de Saint-George, Joseph Roy, du *Quotidien*, Henri de Lagrave, Buteau Turcotte, Charles Langelier, Massiah, encore un mort !—Eudore Evanturel se mettaient de la partie, et ainsi se passaient les après-midi du dimanche.

Quelquefois Stewart, du *Chronicle*, nous parlait du rapprochement des races.

—Nous serions plus fort en ne formant qu'une seule nationalité, affirmait-il.

Je lui citais alors l'*Histoire des Canadiens-français* par Benjamin Sulte, en lui disant :

—La nationalité canadienne-française a déjà fait ses preuves comme absorbant. Pourquoi ne pas lui donner la préférence ?

Et la discussion de s'échauffer, et les cigares de s'allumer. La tempête grondait alors, tempête de vent qui se terminait habituellement dans un verre de vieux Montrachet.

Souventes fois, de graves politiques se glissaient dans la petite maison de la rue d'Aiguillon. C'étaient presque tous des ministres ou des députés en herbe. Ces personnages ne nous empêchaient pas d'avoir nos franches coudées et de faire chômer leurs combinaisons dès qu'elles nous ennuyaient.

Un soir il y eut invasion chez le Dr Bender. L'Assemblée législative siégeait ; le faubourg St-Jean brûlait. Chacun de courir au secours des infortunés. Dans un zeste de temps la cour de Bender fut encombrée de meubles et d'ustensiles de ménage.

Je vois encore d'ici mon ami Lynch, ministre des terres de la Couronne, le docteur Cameron, député de Huntingdon, et mon ami Watts, ancien député de Drummond et d'Arthabaska. Lynch sauvait une horloge et y mettait un soin honnête que les Prussiens ne savent pas trouver en pareille occurrence. Les deux autres députés étaient attelés sur une valise énorme, un de ces gros coffres de la campagne. Ils le trainaient cahin-caha, suant, soufflant. Le hasard avait mis entre les mains de ces deux partisans de la loyale opposition de Sa Majesté, un meuble aussi lourd, pour le moins, qu'était le coffre-fort du trésorier de la Province. Par chance, ils le menèrent à bon port tout comme s'ils avaient été députés ministériels. Ce soir là, Bouthillier, ancien député de Rouville, eut la spécialité du sauvetage des carioles. Il en arracha quatre aux flammes, et il les mena triomphalement devant la maison de Bender.

Outre nos soirées du dimanche il y avait aussi quelques réceptions de gala au cénacle de la rue d'Aiguillon. D'abord chaque automne un dîner aux huîtres : il était de rigueur, ainsi que celui de la Noël et des Rois. Le 30 juillet, on fêtait l'anniversaire du docteur. Le jour de la fête de la Reine... nous buvions à la France. Dans l'après-midi du jour de l'An, nous faisions la revue de l'année, et le jour des Morts nous pensions à ceux qui nous avaient quitté le sourire sur les lèvres, nous promettant de se revoir, si nous suivions la ligne droite.

Ainsi se passaient nos réunions de la rue d'Aiguillon.

Je dois ajouter que chaque dimanche, il y avait un petit dîner de famille, où un intime était convié.

Quelquefois aussi quand une frégate française était en rade de Québec, quand un ami des Etats-Unis, de France ou d'ailleurs était de passage chez nous, le ban et l'arrière-ban étaient convoqués. On rencontrait alors des littérateurs, des artistes, des poètes, des peintres, des militaires, des marins, des voyageurs, des explorateurs illustres. C'est là—chez Bender—qu'est venu se reposer pendant une heure l'enseigne de vaisseau La Tour, ce héros qui, d'un coup de Torpille, a fait couler le navire amiral chinois, pendant la dernière guerre.

Le petit salon, tapissé en papier imitant le cuir de Cordoue, s'ouvrait en ces circonstances solennelles.

Ma foi, cette pièce était fort coquette. On y voyait des bronzes de Pradier, des terres cuites, des porcelaines de Sèvres, des cuivres vénitiens. Au mur était suspendu un chef-d'œuvre de Théophile Hamel, un portrait de M. Bender le père—encore un philanthrophe celui là.—Au-dessus du manteau de la cheminée, l'œil s'arrêtait sur une toile de Jules Taché, représentant un *fiord* norvégien. Tout autour du salon, sur des lambrequins, s'étalaient des chinoiseries, des petits gnômes japonnais, des vieilles faïences. Ici, tout révélait sans luxe, sans ostentation les goûts artistiques du maître. C'est dans cette pièce que Auguste La Rue, en grande tenue de capitaine d'artillerie venait chanter la *dona è mobile*, pendant que Lavallée tenait le piano. C'est ici que fut composée la célèbre marche de Pie IX ; c'est ici que Prume a fait rire et pleurer son violon.

Chez notre hôte les heures fuyaient dorées dans le sablier du temps. Ici la vie passait sans nous toucher, ne faisant que nous éventer du bout de son aile.

Et nos promenades en voitures, l'été ; en traîneaux, l'hiver ! Comme il faisait bon d'aller causer à Lorette, à Montmorency, à Sainte-Foye. Ce fut en flânant ainsi que l'ami Bender eût l'idée d'écrire la vie de son grand'père Perreault, ce type du gentilhomme Canadien-français. Ce fut dans une de nos courses à travers les neiges et les sapins qu'il se décida à écrire sa monographie de la littérature canadienne-française.

Par un après-midi d'automne nous vîmes des femmes sur le chemin de Lorette. En jupes rouges et bleues, portant câlines blanches, mantelet noir, elles brayaient le lin. Les feuilles pourprées ou mordorées étaient encore suspendues mollement aux grands arbres, les horizons encadraient à merveille le soleil couchant, les Laurentides, le fleuve assoupi, le vieux Québec qui allaient dormir son repos d'hiver. Les brayeuses chantaient en cadence :

Le fils du Roy s'en va chassant !

N'est-ce pas là un vrai tableau de la vieille école française ?

Mais envolez-vous mes souvenirs !

Le train entre en gare de Boston. Le docteur Bender est là, il m'attend, et ce soir, sous le manteau, tout en fumant, nous causerons des bonnes vieilles heures et des neiges d'antan.

Oh ! jeunesse, printemps de la vie !
O primavera gioventu della vita !

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

A MON CHER BENJAMIN SULTE

Le semeur matinal, dès le printemps, sans trêve,
Jette l'or de ses blés dans le tiède sillon.
Il contemple d'avance, en un superbe rêve,
L'épi qui flottera comme un fier pavillon.

Quand vient l'été, que l'eau baise en chantant la grève,
Que dans l'air parfumé danse le papillon,
Les oiseaux font leurs nids, jetant leur note brève
Et voltigeant au ciel comme un gai tourbillon.

Toi, tu sèmes toujours au champ de la science,
Toi, toujours tu bâtis, tout plein de patience,
Peinant comme un forçat, chantant comme un pinson.

L'homme des champs sait bien que c'est pour lui qu'il sème ;
L'oiseau bâtit son nid pour un couple qui s'aime ;
Toi, tu songes à tous. O la grande leçon !

PAMPHILE LEMAY.

La croyance de nos ancêtres est le principe supérieur de notre vie sociale, et on a eu raison de dire qu'on n'est Canadien-français qu'à demi, quand on n'est pas en même temps catholique. Le jour en effet où nous oublierons les bienfaits que la religion d'une main généreuse a répandus sur nous, de ce jour, nous briserons avec le passé et avec nos traditions patriotiques.

L. A. PRUD'HOMME.

St-Boniface, le 13 décembre, 1886.

ACROSTICHE

S a voix patriotique a trouvé dans nos âmes
U n écho fort et pur, qui redit en tous lieux
L es exploits des héros qui furent nos aïeux ;
L éméraires acteurs, dans cent terribles drames,
I voqués par sa plume en termes radieux.

F. G. MARCHAND.

St-Jean, 14 décembre 1886.

AVIS AUX JEUNES GENS SUR LEURS LECTURES

Ne cherchez pas la pâture de votre intelligence dans cette multitude de romans et de drames que la presse du dix-neuvième siècle enfante chaque jour, avec une si déplorable fécondité. Pour l'honneur de votre goût et de vos sentiments, professez le dédain le plus marqué pour cette littérature sans principes et sans règle, qui n'a d'autre guide que le caprice de l'écrivain, présente dans ses productions le mélange le plus bizarre du grandiose ou plutôt de l'emphatique avec le trivial, et ne cherche qu'à exciter des émotions sans se mettre en peine de la cause qui les produit, et de l'effet qui en résulte. Si, dans ces œuvres, on rencontre quelquefois un style pittoresque, des récits qui excitent l'intérêt, des peintures de mœurs plus ou moins fidèles, là, on ne trouve pas l'idéal qui satisfait et agrandit l'âme, et le type du beau qui seul a droit de commander l'admiration.

Trop souvent l'écrivain sans conscience va remuer au fond de l'homme la lie de corruption que recèle toujours la nature

dégradée, et la limpidité du cœur disparaît dans le trouble qu'il produit. On quitte ces pages avec des émotions ; mais jamais avec cette pure exaltation que cause une œuvre empreinte d'une vraie beauté littéraire. L'esprit ne gagne rien à cette littérature ; le cœur y perd beaucoup. La société s'avilit sous l'influence de ces livres pervers.

Eloignez-vous de ces tristes productions. Elles sont un poison qui atteindrait bien pernicieusemement vos plus nobles facultés. Conservez le goût de la grande et saine littérature, relisez-en les admirables chefs-d'œuvre. Aimez à vous entretenir avec ces hommes supérieurs qui ont reçu du Ciel le don d'instruire et de charmer par leurs écrits. Vous vous trouverez alors dans une atmosphère qui agrandit les idées, épure les sentiments, ennoblit le caractère.

J. S. Raymond.

LE CENTENAIRE

Sulte passe ! "Est-ce lui, dit un octogénaire,
Est-ce lui, le héros de ce gai centenaire ?"
Oui, lui dis je ? Il reprend : " N'avez-vous pas trouvé
Que pour un centenaire il s'est bien conservé ?"
Le bon vieillard avait, méprise pardonnée,
Pris le centième écrit pour la centième année !

M. J. A. Poisson.

A NOTRE VÉTÉRAN

Honneur au vétéran de *La Revue canadienne*, BENJAMIN SULTE, et prospérité à l'œuvre éminemment patriotique qu'il patronne avec tant de dévouement.

L'histoire fait connaître ce que nous avons été et ce que nous sommes.

La littérature, prose et poésie, montre ce que sont nos penseurs et ce que nous valons.

Et dans cette publication canadienne-française, patronnée par notre cher AMPHITRYON, la science n'est point mise de côté.

OCT. CUISSET.

A MONSIEUR B. SULTE

A l'occasion de la publication de son centième article dans *La Revue Canadienne.*

RONDEAU.

Après vingt-cinq ans d'un heureux ménage,
Quand l'*époux fidèle* et *la femme sage*,
Ensemble ayant vu bons et mauvais jours,
De leur marche un peu suspendent le cours,
Et peuvent, joyeux, constater que l'âge,
Par eux oublié le long du voyage,
N'a pas sur leurs fronts fait trop de ravage ;
Les jours envolés leurs semblent si courts,
Après vingt-cinq ans,

Que, sans les enfants, leur vivant ouvrage,
Ils pourraient douter que le mariage
Date de si loin ; car s'aimant toujours
Et ne sentant pas encor leurs pieds lourds,
Ils ont conservé jeunesse et courage
Après vingt-cinq ans.

ERNEST MARCEAU.

Ottawa, 13 décembre 1886.

MON CHER SULTE

Je suis heureux de m'associer aux nombreux collaborateurs de la *Revue canadienne*, pour témoigner de la fécondité de votre plume et rendre hommage à un réel talent. Pour vous qui mettez la satisfaction du devoir accompli au-dessus de toute autre considération, et qui préférez la gloire à l'argent—la gloire pure avec son nimbe d'or,—vous trouverez peut-être agréable que le public vous paie d'une monnaie impérissable les cent articles que vous avez publiés dans la *Revue*. C'est dû, et j'apporte mon obole au plus persévérant ami des lettres canadiennes.

EDMOND LAREAU.

NOTRE LITTÉRATURE

Le génie et le caractère d'un peuple se retrouvent nécessairement dans ses productions littéraires.

La littérature canadienne portera donc l'empreinte de la force, de la franchise et de la gaité !

Elle sera croyante et respectueuse, chaste et réservée.

Chez elle, pas de scepticisme dans les idées, de mollesse dans les sentiments, d'affectation dans le langage.

Elle n'engendrera pas mélancolie et ne laissera, dans l'esprit et le cœur, que de saines et vivifiantes impressions.

La forme, chez elle, sera soignée et correcte, mais le fond l'emportera sur la forme.

De cette façon elle acquerra une renommeé solide et durable, et elle fera du bien.

J. DESROSIERS.

Montreal, 8 décembre 1886.

DEUX CENTENAIRES

A MONSIEUR BENJAMIN SULTE, A L'OCCASION DE SON CENTIÈME ARTICLE DANS LA "REVUE CANADIENNE."

L'un courbait vers le sol son front chargé d'années,
  L'autre marchait d'un pas ferme vers l'avenir;
Le premier songeait aux illusions passées,
  Le second méditait des travaux à venir.

Pour l'un, le siècle entier n'était que comme un jour,
  On le nommait lui-même une ombre surannée ;
Pour l'autre, ardent lutteur et rêveur tour à tour ;
  Chaque heure était un jour, chaque jour une année.

Le vieillard affaibli sous le poids de cent ans,
S'éteint comme une plume à la fin de son cycle ;
Sulte, conteur, poète et faiseur de romans,
Signe au plus fort de l'âge un centième article.

P. B. MIGNAULT.

Montréal, 23 décembre 1886.

A BENJAMIN SULTE

On m'a dit souvent ou bien j'ai dû lire
Que prenant la lyre
Au lieu du burin,
Vous avez jadis, poète en liesse,
Chanté la jeunesse
Dans plus d'un quatrain ;

Que vous étiez même un amant fidèle
D'une damoiselle
Au teint rose et frais,
Que nous appelons muse ou poésie
Et que l'on convie
A tous nos secrets.

Vous l'aimiez beaucoup si j'en prends pour gage
Ce charmant ménage
Des jours d'autrefois,
Où plus fier qu'un roi dans son grand royaume,
Vous sentiez l'arôme
De son fin minois ;

Où vous étiez seul, ne sachant du monde
Que ce qu'il émonde
De tous vos soucis,
Où vous n'aviez pas ces heures arides
Qui creusent des rides
Entre les sourcils.

Vous courriez les bois, vous cueilliez les roses
Sur la route écloses
Aux baisers du jour ;
Et vous repreniez le soir à la brune
Par un clair de lune
Vos propos d'amour.

Oh ! ces temps heureux comme on les gaspille !
Qui donc éparpille
Nos illusions ?
Que l'on ne peut plus renouer leur nombre,
Tant il se fait sombre
Sur nos horizons.

Qui donc vous a fait oublier si vite
Votre favorite
A l'œil azuré ?
Que vous n'avez plus pour elle un sourire,
Elle dont l'empire
Vous était sacré.

Quelle ingratitude envers votre muse !
Elle vous accuse
Et pleure tout bas.
Pauvre ange déchu, repliant son aile,
Elle vous appelle,
N'entendez-vous pas ?

N'entendez-vous pas sa voix éplorée ?
De myrte parée,
Elle vous attend.
Redonnez-lui donc à cette pauvrette,
Son gentil poète
De ses nuits d'antan.

A tous les oublis sa bonté pardonne.
Elle ne rançonne
Que le ravisseur
Et je crois savoir que Clio la sage
Ne prend pas ombrage
De sa jeune sœur.

GONZALVE DESAULNIERS.

LA FRANCE DE L'AVENIR

Un éminent critique canadien, M. l'abbé Casgrain, a indiqué en termes parfaits aux écrivains de son pays la mission à eux confiée, et les dons que Dieu leur a départis pour l'accomplir. " Représentants de la race latine, notre mission est d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses intérêts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un ordre plus élevé. Vous avez devant vous une des plus magnifiques carrières qu'il soit donné à des hommes d'ambitionner. Issus de la race la plus chevaleresque et la plus intelligente de l'Europe, vous êtes nés à une époque où le reste du monde a vieilli, dans une patrie neuve, d'un peuple jeune et plein de sève. Vous avez, dans l'âme et sous les yeux, toutes les sources d'inspiration, au cœur de fortes croyances, devant vous une gigantesque nature où semblent croître d'elles-mêmes les grandes pensées ; une histoire féconde en dramatiques événements, en souvenirs héroïques. En exploitant ces ressources, vous pouvez créer des ouvrages qui s'imposeront à l'admiration et vous mettront à la tête du mouvement intellectuel dans cet hémisphère."

Si ce vœu était exaucé, si, après avoir conquis la suprématie dans le Nord américain, les Français-canadiens, donnant la main à leurs frères de la Louisiane et des Etats du Nord-Est, étendaient cette influence intellectuelle et morale jusqu'au cœur des Etats-Unis, ils pourraient peut-être rouvrir au génie de la race latine l'Amérique tout entière. De même que leurs pères, les vaillants semeurs de l'Ouest, avec le grain de froment, jetaient dans les sillons du Nouveau-Monde le souvenir de la France ; eux aussi, avec leurs livres, avec leurs journaux, avec leur conférences, avec leurs sociétés de St-Jean-Baptiste sèment à pleines mains les idées de la race latine qui, déjà, germent, ça et là, dans le sol étonné des Etats-Unis.

Qui oserait dire ce que, dans un demi siècle, sera devenue l'hégémonie anglo-américaine ? Inondée du côté de l'Est par les Allemands et par les Irlandais (le seul mois de mai dernier en a vu débarquer cinquante mille), et prise à revers par les émigrants du Céleste Empire, la grande république n'appartiendra bientôt que de nom à la race de ses fondateurs. Comment prévoir les destinées d'une nation qui a commencé par la tête ronde des puritains pour aboutir, qui sait, à la queue des Chinois ? Un jour, peut-être, les races noire, mongole, germaine, celtique, se heurteront, là-bas, dans un choc effroyable. Ce jour-là, les ossements des Peaux-Rouges tressailleront de joie sous la terre où fut la prairie.

Mais auparavant bien des choses arriveront. Peut-on douter, par exemple, que les Etats-Unis ne veuillent tôt ou tard, faire sentir à la vieille Europe le poids du nouveau monde. De quelle importance il sera alors pour la France, pour tous les pays latins, de ne pas abandonner l'impulsion de cette formidable machine, aux intérêts, aux passions d'une rivale. Qui sait si l'appoint que les descendants des Gallo-Romains apporteront, à une certaine heure, dans la chose publique, ne sera pas décisif ? Qui sait même si, quelque part ils ne créeront pas un nouvel Etat ? Alexis de Tocqueville, ce voyant de notre siècle, a prédit qu'un jour, " en dépit de la conquête, les Français arriveraient à fonder à eux seuls un bel empire dans le nouveau monde, plus éclairés peut-être, plus moraux et plus heureux que leurs pères."

Sans attendre les grands événements d'un avenir encore éloigné, faisons en sorte que pas un Français " du vieux pays" ne reste désormais insouciant du Canada. Ce n'est pas dans la tête, mais dans le cœur de chacun de nous que ce nom devrait être gravé. Il est vrai, une catastrophe a jadis arraché de nos bras les Français d'Amérique ; leurs destinées ne sont plus les nôtres ; ils forment un nouveau peuple. Qu'importe : là-bas, dans l'immensité de notre ancienne colonie, il existe

un beau lac, vaste comme une mer : on le nomme Erié. Tout à coup, une partie de son onde s'enfuit, s'incline, puis s'engloutit au fond d'un gigantesque abîme. Dans cette chute effroyable qui la sépare à jamais de sa source, la nappe d'eau brisée, mugissante, désespérée, semble s'anéantir. Tout a disparu sous un immense voile de vapeur et d'écume. Du sein de ce chaos, un fleuve va sortir, cherchant sa voie : il la trouvera et coulera puissant et calme, pour former bien loin de l'Erié un autre beau lac, avec un nouveau nom et de nouveaux rivages. Qu'importe la distance, qu'importent les rives et les noms ! Erié, Ontario, vos ondes ne sont-elles pas les mêmes et, dans leur azur, ne réflètent-elles pas le même ciel !

CH. DE BONNECHOSE.

UN OISEAU SANS PLUMES

Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
LA FONTAINE.

" A tout seigneur tout honneur," dit un vieux proverbe, et voici en quelle circonstance, il y a quelques années, je dus m'efforcer d'être complaisant à l'égard d'un personnage distingué en visite à Québec.

Le gentilhomme en question qui, soit dit en passant, est un savant et un littérateur d'un grand mérite, se prit d'intérêt pour l'étude des poissons des environs de notre ville et de la pêche qu'on leur fait. Je lui avais décrit en termes si élogieux nos lacs incomparables et les belles truites aux différentes nuances qui les habitent, qu'il manifesta le désir de visiter ces endroits.

Je lui fis l'offre de mes services : un canot fut retenu, et, m'étant pourvu de cannes à pêcher, lignes, hameçons, enfin de tout l'attirail nécessaire, je me préparai à le recevoir, ainsi que madame la duchesse, leur fils et leurs deux filles.

Au jour convenu, par une belle après-midi de juin, nous partîmes en voiture, en route pour un lac en renom, à quelque douze milles de la ville.

Les nobles étrangers furent bientôt installés dans le canot, qui ne tarda pas à glisser mollement sur le lac calme et poli comme un miroir ; mais pas une truite ne put être prise pour corroborer les rapports enthousiastes que j'avais faits.

J'étais mortifié et désappointé en même temps de leur peu de succès.

M'étant placé sur l'avant du canot, je déployai tout le savoir-faire que plusieurs années de pratique m'avaient appris ; mais ce fut en vain, pas une truite ne se montra.

Je me retournai pour voir à quoi mes hôtes passaient leur temps. Je les vis en frais de disséquer une fleur des champs ramassée sur la route, la comparant avec d'autres de même famille qu'ils avaient connues en Europe.

Ce noble personnage, en mentionnant le nom scientifique de cette fleur, me demanda s'il existait d'autres espèces de la même famille en Amérique. Cette question était de nature à ajouter à mon embarras, et je dus avouer que mes connaissances en botanique n'étaient pas assez étendues pour me prononcer sur un tel sujet. Un profond silence s'ensuivit jusqu'au moment où, jetant les yeux sur des rochers voisins, il me demanda si je pouvais lui dire de quelle formation ils étaient. Evidemment, me dis-je, je ne suis pas l'homme qu'il faut pour entretenir de tels savants. Et ma réponse, en fait de géologie, ne fut guère plus heureuse que la précédente.

Tenant cependant à établir mes titres à des connaissances de quelque nature, je me tournai vers le duc, et lui dis d'abord, qu'en Amérique, le nombre des personnes qui consacraient leur temps à des études scientifiques étaient très restreint.

" Pourquoi cela, demanda-t-il ?

" Parce que cela ne paie pas : et, dans ce pays-ci, chacun a besoin de tout son savoir et de toute son énergie pour faire de l'argent ; et l'homme de science a bien peu de chance d'arriver à la fortune. Cependant, ajoutai-je, Votre Grâce ne doit pas se former une opinion du degré de connaissances des habitants de ce pays par mon ignorance de la botanique et de la géologie. Nous nous efforçons tous d'acquérir quelques connaissances particulières dans les arts ou les sciences. Quelques-uns cultivent la musique, d'autres dessinent, s'occupent de

peinture ou de choses qui sont utiles ou agréables. Quant à moi personnellement, étant amateur de chasse et de pêche, je suis devenu familier avec les différentes variétés d'oiseaux et de poissons de ce pays, et je serai heureux de mettre au service de Votre Grâce, mes connaissances en ornithologie et en pisciculture."

" Merci," répliqua le noble duc, " je connais très bien vos oiseaux américains, et je puis dire à leur chant le nom de plusieurs d'entre eux. Ainsi l'oiseau que nous entendons en ce moment est le merle," ce qui était vrai, et j'en conclus qu'en effet il connaissait nos oiseaux, au moins celui-ci.

Un peu plus loin, un autre chanteur attira son attention. " Vous connaissez sans doute cet oiseau, me dit-il ?

" Oh ! oui, répliquai-je, je le connais bien : ils sont très nombreux dans les environs, et de fait, ils le sont partout."

" Je le connais aussi, dit Sa Grâce c'est le..... le.....j'ai son nom sur le bout des lèvres..... .....c'est bien singulier que je ne puisse le nommer. Comment appelez-vous donc cet oiseau ?"

Chacun son tour, dis-je en moi-même, en voyant l'embarras du duc, et je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction en pensant jusqu'à quel point il venait de se prendre dans ses propres filets.

Après un profond salut, je luis dis : " cet oiseau, Votre Grâce, est appelé un rossignol irlandais : mais c'est en réalité un oiseau d'un autre plumage, ou plutôt c'est un oiseau sans plumes, c'est une grenouille...."

J'observai du coin de l'œil l'effet de cette réponse chez mes nobles hôtes, mais les regards qu'ils portèrent sur moi étaient empreints de la plus parfaite incrédulité. Sa Grâce me dit

que j'étais dans l'erreur, qu'il connaissait bien cet oiseau, seulement qu'il ne s'en rappelait pas le nom dans le moment.

Je ne voulus pas, par déférence, engager une discussion à ce sujet avec un personnage aussi distingué. Je me contentai de lui dire que l'objet en question était tout près, et je fis signe au rameur de nous y conduire.

Quelques coups d'aviron suffirent pour nous rapprocher du rivage auprès d'un tronc d'arbre renversé et en partie submergé, et sur l'extrémité duquel était assise une petite grenouille qui, à notre vue, fit un bond et plongea dans le lac.

Sa Grâce, rougissant quelque peu, avoua " que ça lui paraissait bien être une grenouille après tout."

Je saluai de nouveau, tout en faisant remarquer, en souriant, le plaisir que j'éprouvais de ce que Sa Grâce ne quitterait pas l'Amérique avec l'idée peu favorable qu'elle pouvait s'être formée du savoir scientifique de quelques-uns de ses habitants d'après mon ignorance personnelle de la botanique et de la géologie.

Et si je raconte cet incident, ce n'est pas dans l'intention de faire voir la manière dont je me suis tiré d'affaire dans une circonstance critique, mais bien pour prouver une fois de plus que personne, quelque élevé que puisse être son état social, ne peut se vanter d'être parfait, et que les plus savants même pêchent toujours par quelque côté.

J. U. GREGORY.

TABLE DES MATIÈRES

1887

SIXIÈME VOLUME

SONNET, PAGE
par Ernest Marceau 3

ANTICOSTI OU L'ISLE DE L'ASSOMPTION,
PROLOGUE.
I.—HISTOIRE.
II.—TOPOGRAPHIE.
III.—POPULATION.
IV.—HISTOIRE NATURELLE.
V.—LES CHAMPS DE LA MORT.
VI.—LOUIS-OLIVIER GAMACHE.
VII.—DEUX NOMS.
VIII.—NAUFRAGES.
EPILOGUE.
par Louis H. Tache 1, 99, 337

PETIT BOUQUET (Poésie)
par Chas A. Gauvreau 23

LES CHIENS,
par Benjamin Sulte 24

LE RIRE (Poésie)
par Chas A. Gauvreau 31

LES PETITES DETTES,
par Walter Clech 32

FOUR YEARS AGO (Poésie)
par Armand Rinfret 38

LES CHATEAUX DU ROI DE BAVIÈRE,
par Albert Bataille 40

ANTOINETTE DE MIRECOURT (MME LEPROHON),
traduction de J. A. Genand 46, 149, 234, 270, 325, 361, 417

PAGE.

APRÈS VINGT ANS (Poésie)
par Napoléon Legendre 97

A LA CAMPAGNE (Poésie)
par A. R 109

DIES IRÆ,
par P. J. O. Chauveau 111

SONNET (à une femme)
par Georges Demain 123

CES PAUVRES BÊTES,
par Walter Clech 124

UNE CROISADE CANADIENNE AU XIXe SIÈCLE.
par M. J. A. MacKay 129, 228

LA SITUATION ACTUELLE DU PAPE,
par A. B. Routhier 143

LA CRISE DU RÉGIME PARLEMENTAIRE.
par A. D. DeCelles 193

VIEUX MOTS FRANÇAIS,
par Alph. Lusignan 227

SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA (Bibliographie)
par J. Hermas Charland 229

BIBLIOGRAPHIE (La Bibliothèque française) 232

DEUX ANNÉES A PARIS SOUS LE SECOND EMPIRE,
par François Langelier 241

LA NOCE AU VILLAGE (Poésie)
par Napoléon Legendre 289

LE MATIN A LA CAMPAGNE,
Par Arthur Buies 294

GOD SAVE THE QUEEN (Origine du) 298

LE VOYAGEUR (Nouvelle),
par Napoléon Legendre 300

VISION (Poésie),
par M. J. A. Poisson 345

MGR TACHÉ (Biographie),
par J.-Hermas Charland 347

ESPOIR EN DIEU (Poésie),
par Georges Demain 354

CHRONIQUE D'OTTAWA,
par Flavien Moffet 356

AU BORD DE LA MER,
par Louis-H. Taché 385

PAGES.

LES CHANSONS DE FRANCE * (de Father Prout), traduction de A. H. Taschereau 393

L'ART (Sonnet), par Charles Füster 412

LES COLONS DE St. CYRIAC, par Arthur Buies 413

LE MUSICIEN (Poésie), par M. J. Marsile 433

LE CARDINAL TASCHEREAU (Biographie), par J.-Hermas Charland 435

BONNE NUIT, PAPA ! (Poésie) par A. Morisset 439

LE COMTE DE PARIS ET LA FAMILLE D'ORLÉANS.
I.—Le Comte de Paris.
II. La Comtesse de Paris et ses enfants.
III.—La famille d'Orléans.
par le Cte Paul Vasili 441

LE CENTENAIRE DE CORNEILLE (Poésie), par Théodore Vibert 474

RONALD ET MISETTE, par Albert Delpit 476-488

LACHINE, par Benj. Sulte 481

LE HIBOU / LE CAIQUE } Sonnets, par Aime Mottin 486-487

LA VIE A PARIS, par le Cte Paul Vasili 511-536

SONNET, par C. P. Beaulieu 529

KISET, par Benj. Sulte 530

LA COLOMBE ET LA FOURMI (Essai), par J. E. Prince 531

LE PREMIER CENTENAIRE DE LA REVUE CANADIENNE.
A M. Benj. Sulte, par P. J. O. Chauveau.
La Fraternité Nationale, par Edmond Mallet.
Acrostiche, par Alfred Gauvreau.
Lettre, par John Lespérance.
1775 (Extrait), par Nap. Legendre.
Vers le passé, par Faucher de St. Maurice.

* Le typographe, par erreur, a traduit le nom de plume "*Father Prout*" employé par un éminent écrivain irlandais, par "*l'Abbé Prout*".

LE PREMIER CENTENAIRE—*Suite.* PAGES
Sonnet, par Pamphile Lemay.
Pensée, par L. A. Prud'homme.
Acrostiche, par F. G. Marchand.
Avis sur les lectures, par J. S. Raymond.
Le centenaire, par M. J. A. Poisson.
A notre vétéran, par Oct. Cuisset.
Rondeau, par Ernest Marceau.
Lettre, par Edmond Lareau.
Notre littérature, par Jos. DesRosiers.
Deux centenaires, par P. B. Mignault.
Poésie, par Gonzalve Desaulniers.
brochure reproduite 544

LA FRANCE DE L'AVENIR,
par Ch. de Bonnechose 563

UN OISEAU SANS PLUMES,
par J. U. Gregory 566

TABLE DES MATIÈRES,
sixième volume (1887) 571

FIN DU VOLUME.

AP
21
N8
v.6

Nouvelles soirées canadiennes; recueil de littérature nationale

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY